



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

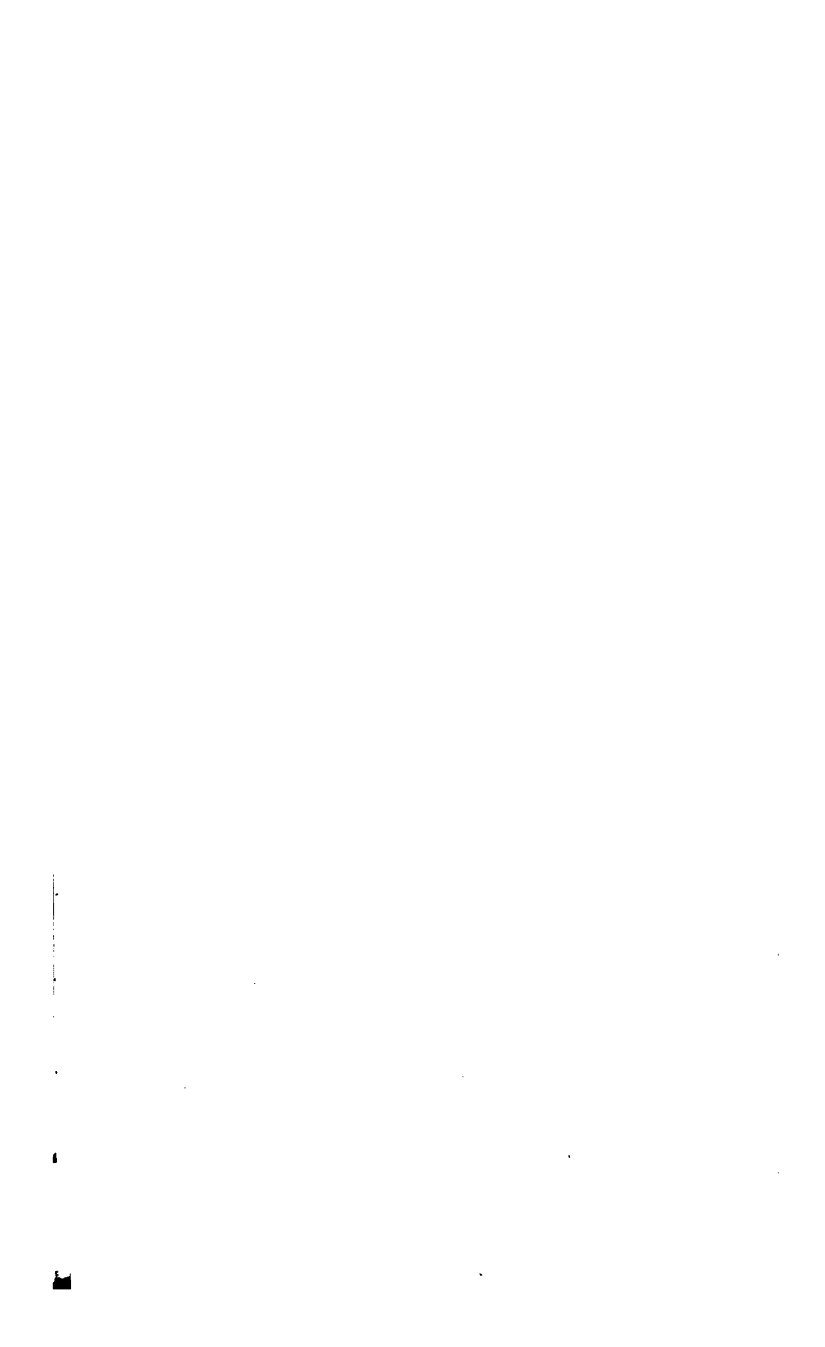
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>







840.5

R 44 *pr*
1803

PRINCIPES
GÉNÉRAUX ET RAISONNÉS
DE
LA GRAMMAIRE FRANÇOISE.

SE TROUVE CHEZ

CHARLES POUGENS, libraire, quai de Voltaire.

LENORMANT, libraire, rue des Prêtres-St.-Germain-
l'Auxerrois, en face de l'Eglise.

PRINCIPES GÉNÉRAUX ET RAISONNÉS

DE

LA GRAMMAIRE FRANÇOISE,

A V E C

DES Observations sur l'Orthographe, les Accents, la
Ponctuation et la Prononciation; et un Abrégé des
Regles de la Versification Françoisé;

Par M. ^{Pierre} RESTAUT.

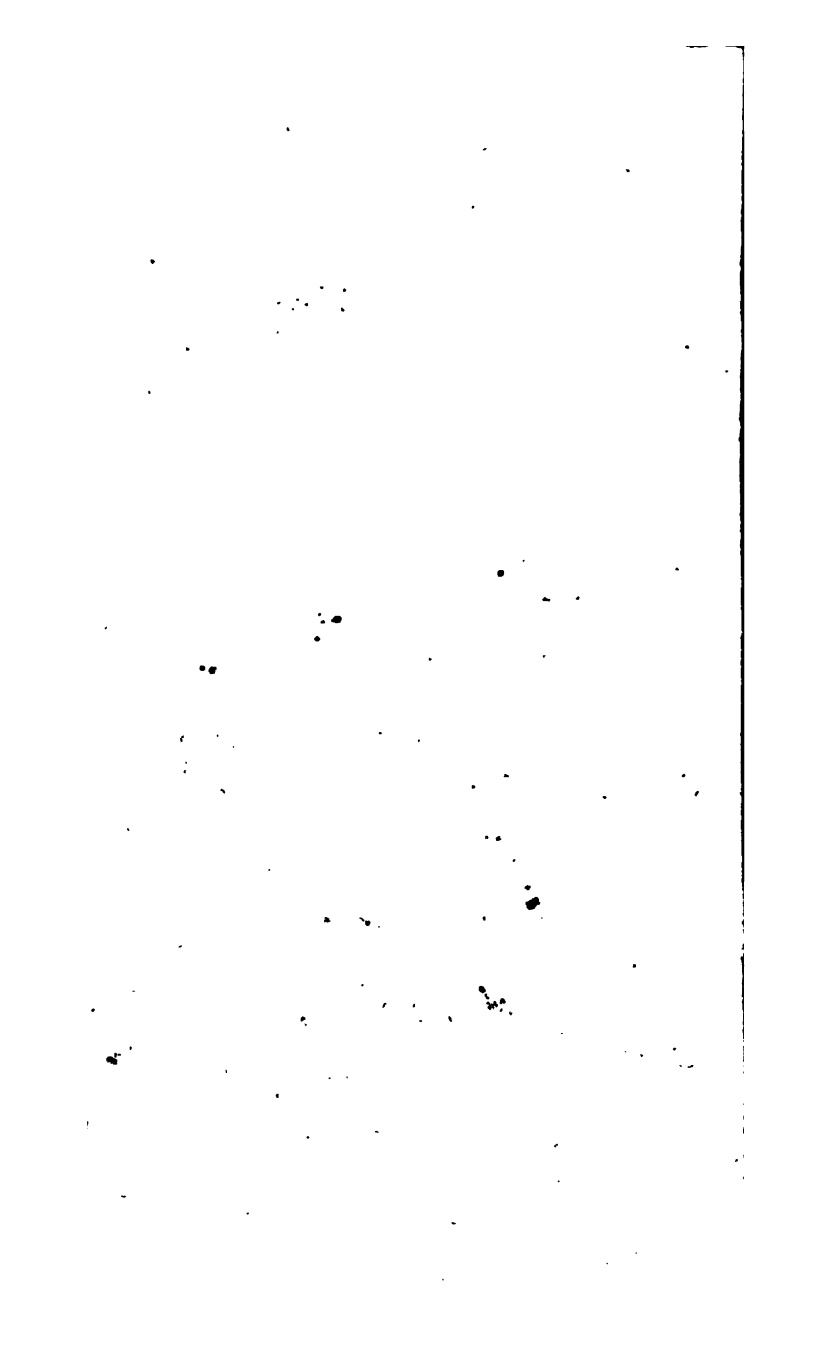
NOUVELLE EDITION,

REVUE ET CORRIGÉE AVEC SOIN.

A P A R I S,

Chez GENEST aîné, libraire, rue Pavée-Saint-
André-des-Arcs, n°. 6.

AN XI. — 1803.



P R É F A C E.

LE titre de cet Ouvrage annonce assez que je m'y suis proposé de travailler pour ceux qui n'ont jamais appris notre Langue par regles, et surtout pour les jeunes gens que l'on destine à étudier la Langue Latine. Il me semble que la lenteur des progrès qu'ils y font ordinairement, pourroit être attribuée à l'ignorance des principes que j'entreprends de développer.

Il y a, dans chaque Langue, deux especes de principes. Les uns sont généraux et communs à toutes les Langues, parce qu'ils sont pris dans la nature même des choses, et dans les différentes opérations dont l'esprit de l'homme est capable : tels que sont les définitions et l'usage des noms, des verbes, et de la plupart des autres parties du discours. Les autres principes sont ceux qui ne regardent que les mots ou la manière de s'exprimer, et qui sont propres à chaque Langue en particulier.

Tout le monde convient que l'on n'avance dans quelque Science que ce puisse être, qu'autant qu'on en a étudié et approfondi les véritables principes : ce qui me donne lieu d'assurer, après l'excellent (1) Auteur de la *Manière d'enseigner et d'étudier les Belles-Lettres*, que la méthode la plus courte, et en même temps la plus solide, d'apprendre une Langue, est de s'y préparer par une connoissance exacte et raisonnée

(1) M. Rollin.

de ces principes généraux et particuliers , en les appliquant à la Langue que l'on sait déjà par habitude ; et je n'ai formé le projet de cet Ouvrage que pour entrer dans les vues du même Auteur qui , en parlant de la Langue Française , dit qu'il seroit à souhaiter que l'on composât *exprès , pour les jeunes gens , une Grammaire abrégée , qui ne renfermât que les règles et les réflexions les plus nécessaires.*

En effet , dès qu'un jeune homme , ou toute autre personne , possède par raisonnement ce que les Langues ont de commun entr'elles , et sait expliquer , dans la sienne , par des définitions précises , tous les termes et toutes les difficultés grammaticales ; que lui reste-t-il à faire , pour passer à une Langue étrangère , sinon de substituer de nouvelles expressions à celles dont il connoît déjà la valeur et la nature ? Ce ne sera plus alors qu'un jeu de mémoire. Le jugement et la réflexion auront fait leurs plus grands efforts , et il ne sera plus besoin que d'une légère attention pour observer en quoi les deux Langues , celle que l'on sait , celle que l'on apprend , se ressemblent , ou diffèrent l'une de l'autre.

Il s'en faut bien que les jeunes gens trouvent cette facilité dans la méthode qu'on leur fait suivre ordinairement. A peine savent-ils lire , que , sans leur avoir donné aucune notion de leur Langue naturelle , on les met tout d'un coup dans les principes d'une Langue qui leur est absolument étrangère , et dont ils ne parviennent à entendre les règles , qu'après bien des années de peines et de travaux. Au lieu que si on leur apprenoit ces mêmes règles , en ne les

appliquant qu'à une Langue qui leur est familière, il seroit beaucoup plus aisé de les leur faire concevoir, parce qu'ils ne trouveroient rien dans les explications qu'on leur en donneroit, ni dans les exemples dont on se serviroit pour leur en faciliter l'intelligence, qui ne fût à leur portée.

D'ailleurs quels livres leur met-on entre les mains pour étudier les principes de la Langue Latine? Des Rudimens qui, pour la plupart, sont si peu méthodiques, et où les définitions des termes sont si peu exactes et mal expliquées, que tout le fruit qu'ils en remportent pour l'ordinaire, se réduit à une routine de mots où la mémoire a beaucoup plus de part que le jugement. L'expérience ne confirme que trop cette vérité, et l'on voit souvent des écoliers de Rhétorique qui se trouvent embarrassés, dès qu'on leur fait quelques questions sur les premiers principes de la Grammaire; et cela, sans doute, parce qu'ils n'en ont jamais fait une étude méthodique. Il est encore plus ordinaire d'en trouver qui n'ont aucune connoissance des regles de la Langue François, et qui, en écrivant, pèchent contre l'orthographe dans les points les plus essentiels; en sorte que, s'il leur arrive quelquefois de parler ou de composer correctement dans l'une et dans l'autre Langue, on peut dire que c'est souvent plutôt un effet du hasard et de l'habitude, que de la connoissance des principes.

C'est donc dans le dessein de prévenir ces inconvénients, que j'ai entrepris cet Ouvrage, que l'on ne doit pas mettre au nombre de ces méthodes systématiques, et de ces plans singu-

liers, tels qu'on en voit quelquefois paroître, qui n'aboutissent, pour la plupart, qu'à faire connoître à leurs auteurs que ce qui paroît beau et aisé dans la spéculation, ne l'est pas toujours dans la pratique. Le raisonnement seul ne suffit pas pour l'étude d'une Langue. Il faut encore que la mémoire se charge et se remplisse d'un grand nombre de mots et de combinaisons différentes, dont la connoissance ne s'acquiert que par un exercice continué, et ne peut être du ressort d'aucune mécanique. Je conviens néanmoins qu'on peut abrégér cette étude. Mais j'en fais consister tout le secret dans l'arrangement et dans l'explication raisonnée des principes, parce qu'il est certain que les choses ne s'apprennent qu'autant qu'on les conçoit avec netteté.

C'est sur ce seul plan que j'ai travaillé. J'ai mis dans les principes et dans les règles, l'ordre qui m'a paru le plus simple et le plus naturel. Tous les termes sont définis et expliqués. Dans les définitions que j'en ai données, je me suis attaché à y mettre toute la justesse et toute la précision qu'il m'a été possible : et la crainte de donner des notions fausses ou peu exactes m'a quelquefois obligé d'avoir recours à des expressions un peu abstraites et philosophiques. Mais j'ai eu soin de les éclaircir par des explications simples et familières, appliquées à des exemples sensibles et capables de satisfaire l'esprit. Et comme je me suis proposé de tout expliquer par raisonnement, c'est pour cela que j'ai choisi le style de Dialogue en demandes et réponses, dont la simplicité doit faire le caractère ; et qui est plus propre que

PRÉFACE.

4

tout autre à mettre une liaison naturelle entre les principes et les conséquences, les objections et les réponses.

Il y a quelques personnes qui ont critiqué cette forme, et entr'autres l'Auteur des Jugemens sur quelques ouvrages nouveaux, qui, en parlant de ma Grammaire à la page 77 du tome 9, a dit que *Cet ouvrage par demandes et par réponses, comme un Cathéchisme, sentiroit peut-être un peu moins les petites écoles, et seroit d'ailleurs plus court, si l'Auteur se fût contenté d'exposer ses préceptes, sans employer l'insipide interrogation qui n'est bonne à rien, si ce n'est peut-être pour la première enfance à qui l'on veut faire apprendre des règles par cœur : encore cette forme est-elle pour cet âge d'un médiocre secours.*

Je n'opposerai à cette critique que l'autorité même de celui qui l'a faite, et celle de l'Auteur d'un autre ouvrage périodique.

L'auteur des Jugemens avoit dit auparavant, tome 2, page 97, en parlant de l'Histoire de France, que *pour en faciliter l'étude et soulager la mémoire, on l'a réduite plus d'une fois en une espece de dialogue, par la méthode utile des demandes et des réponses : que c'est ainsi que l'histoire de France, par le Pere Daniel, a été exposée en abrégé, dans un petit ouvrage dédié à M. le Prince de Conti, et imprimé chez le Gras, au Palais.*

Il avoit encore dit, à la page 47 du tome 6, en parlant du même Abrégé, dédié à M. le Prince de Conti, que *les abrégés de notre Histoire sont secs, décousus, et n'apprennent que des*

mots : qu'il faut néanmoins en excepter cet Abrégé .. Il est, continue-t-il , par demandes et par réponses, et m'est à moi-même d'une grande utilité, pour trouver, sur-le-champ, l'époque des faits de notre Histoire. J'en sers presque tous les jours. Ensuite après avoir observé que l'Auteur dont il examine l'ouvrage , se déclare , dans sa Préface contre ces sortes d'abrégés par dialogue, il ajoute que ses raisons sont combattues par l'expérience.

On ne peut s'empêcher de reconnoître , à la vue de ces différens passages , que l'Auteur des Jugemens s'est contredit lui-même , en s'élevant contre la forme de mon Ouvrage , et que ses raisons sont combattues par sa propre expérience. Si la méthode des demandes et des réponses est utile pour faciliter l'étude de l'histoire, et pour soulager la mémoire , pourquoi le seroit-elle moins pour faciliter l'étude de la Grammaire ? A-t-on jamais reproché au grand Catéchisme de Montpellier , et à quelques autres Ouvrages importants qui , quoique par demandes et par réponses , sont au dessus de la portée des enfans , qu'ils sentissent les petites écoles ? A-t-on trouvé que l'interrogation dans ces livres fût insipide et ne fût bonne à rien ?

Il faut donc convenir que la forme des demandes et des réponses , quand elle est bien traitée , est préférable à toute autre dans un Ouvrage élémentaire tel que celui-ci , et qu'elle peut être d'un grand secours pour faciliter aux personnes de tout âge l'étude de la Religion , de l'Histoire , et même de toutes sortes de Sciences , et pour soulager la mémoire de ceux qui veulent s'y appliquer. Si cette forme a été

P R E F A C E.

vif

À l'Auteur des Jugemens lui-même d'une grande utilité, comme il en convient, il est donc vrai qu'elle est plus propre que toute autre à mettre une liaison naturelle entre les principes et les conséquences, les objections et les réponses. J'ai peine à croire d'ailleurs que mon Ouvrage eût été plus court, si j'en eusse retranché les demandes, et que je me fusse contenté d'exposer les préceptes, parce qu'il auroit fallu nécessairement y suppléer par des transitions et des liaisons, qui auroient été pour le moins aussi longues que les demandes, sans quoi l'Ouvrage seroit tombé dans le défaut d'être sec et décomsu.

Enfin l'Auteur des Lettres sur quelques Ecrits de ce temps, tome premier, Lettre 4, page 69, dit, en parlant du même abrégé de l'Histoire de France et de l'Histoire Romaine, qu'on avoit besoin qu'il portât un abrégé d'Histoire dans la forme des demandes et des réponses. Cette méthode, continue-t-il, pourra paroître puérile et plus convenable aux enfants qu'aux jeunes gens qui sortent du Collège, et pour lesquels principalement cet Ouvrage est destiné. Cependant elle a ses avantages; elle soulage la mémoire, fixe l'esprit; et soutient l'attention; parce qu'elle tient un peu de la nature du Dialogue. Nous avons plusieurs Ouvrages estimés, auxquels on a jugé à propos de donner cette forme peu brillante, mais utile.... On a eu soin de ne faire que le moins de demandes qu'il a été possible, et on ne les a, pour ainsi dire, employées que comme des transitions.

Ma justification se trouve bien établie dans le témoignage de cet Auteur, et dans l'ouvrage dont il rend compte. Je n'ai multiplié les de-

mandes que quand il s'est agi d'établir des principes, ou de donner des regles et des préceptes qui doivent être détachés et présentés dans la plus grande simplicité. L'on trouvera, au contraire, fort peu de demandes dans les endroits où je n'ai eu à faire que des observations et des énumérations, et où ces demandes m'ont paru absolument nécessaires pour servir de transitions.

J'ai encore été très-attentif à éviter un défaut qui se trouve dans quelques Grammaires, où j'ai remarqué que les matieres sont quelquefois distribuées avec si peu d'ordre, qu'on ne peut entendre les premieres que par celles qui suivent. On y suppose, par exemple, la connoissance des noms, en parlant des articles: celles des verbes dans le traité des pronoms. On explique la nature des temps, des verbes, et leur formation, avant que l'écolier sache, par la conjugaison, ce que c'est qu'un verbe; ce qui ne peut que confondre et embrouiller les idées des jeunes gens, ou de ceux qui commencent à étudier la Grammaire. Pour leur rendre cette étude moins rebutante, j'ai tâché d'arranger les matieres de telle sorte, qu'elles dépendent successivement les unes des autres, que chaque Chapitre ne contienne que celles qui auront été annoncées dans le titre, et que les premieres n'anticipent pas sur les suivantes.

Quoique je n'aie pas fait un Traité particulier de la Syntaxe, c'est-à-dire, de la construction des mots et des phrases, selon les regles de la Grammaire, je n'ai cependant pas laissé échapper les occasions d'en parler dans le corps de l'Ouvrage, persuadé que ces regles sont

P R É F A C E.

157

miennx placées à la suite de chaque partie du discours, que dans un Traité séparé.

L'instruction des enfans destinés au Latin, étant, comme j'ai déjà dit, mon principal objet, j'ai cru que je devois encore faire trouver dans les regles de la Langue Françoisse, quelques préparations particulieres à la Langue Latine. C'est pourquoi, autant que les bornes dans lesquelles je me suis renfermé ont pu me le permettre, je n'ai pas négligé de prévenir et de développer indirectement certaines difficultés latines sur lesquelles les enfans seront moins embarrassés, s'ils n'oublient pas les explications, que je donne dans cette vue. Il n'y a presque point de Chapitre où je n'aie trouvé le moyen d'en placer quelques unes. Quoique je n'en fasse pas une mention expresse aux endroits où elles se trouvent, parce qu'elles ont aussi un rapport naturel à la Langue Françoisse; il sera aisé aux maîtres de les connoître, et de sentir en même temps combien il est utile de les bien faire entendre à leurs écoliers, pour les leur rappeler dans la suite.

Pour ce qui regarde l'usage de ce Livre, il me semble qu'on pourroit le mettre entre les mains des enfans, et le leur faire apprendre parfaitement, avant que de leur donner aucune méthode latine. Je suis persuadé que le temps qu'ils emploieroient à l'étudier ne seroit pas un temps perdu, et que les connoissances qu'ils y acquerroient, ne pouvant que leur ouvrir l'esprit et leur former le raisonnement, ils passeroient avec beaucoup plus de facilité aux principes de la Langue latine, dont ils entendroient d'avance, toutes les regles fondamentales. D'ailleurs, cette

premiere étude leur apprendroit, de bonne heure, et presque sans travail, à écrire correctement et par principes ce que l'orthographe françoise a de plus difficile, comme sont les différentes terminaisons des temps et des personnes dans les verbes. Je ne prétends pas néanmoins exclure de cette étude ceux qui, suivant l'usage pratiqué jusqu'ici, auroient commencé par le Latin.

Mais comme j'ai senti que cet Ouvrage, quelque soin que j'aie pris de le rendre clair, contient encore bien des choses qui ne sont pas à la portée de tous les jeunes gens, j'en ai fait imprimer séparément un Abrégé, où tout est simple et facile. On n'y trouvera que très-peu de définitions et de raisonnemens, parce que je ne l'ai fait que pour les enfans de la premiere jeunesse, à qui il sera fort utile de le faire apprendre, dès qu'ils sauront lire, et en attendant que leur jugement se forme, pour leur donner une premiere teinture des principes et des termes de la Grammaire, et les préparer à entendre toutes les regles et les réflexions qui sont contenues dans cet Ouvrage.

Il est encore bon d'avertir les Maitres, que pour s'assurer du progrès que les jeunes gens feront dans l'étude des principes de leur langue, ils ne peuvent mieux faire que de les exercer, à mesure qu'ils avanceront, à décliner des noms, ou à conjuguer des verbes les uns sur les autres, et de leur faire lire du françois pour rendre compte de chaque mot, suivant les principes ou les regles qu'ils auront apprises. Ils pourront même en faire une matiere de devoirs réglés, en leur dictant quelques phrases françoises,

dont ils rapporteroient , par écrit , une explication grammaticale et détaillée sur chaque mot.

Mais je ne me suis pas tellement attaché dans mon Ouvrage à ce qui regarde le langage , que j'aie négligé ce qui pouvoit encore contribuer à former l'esprit et le cœur.

Rien n'est plus propre à former l'esprit , que les raisonnements fondés sur les idées claires , précises , et où il n'entre rien de sensible. Or la plupart des définitions contenues en cet Ouvrage , et des réflexions qui en dépendent , sont de cette nature , puisqu'elles ont pour objet les opérations de notre esprit , et que j'ai tâché , autant qu'il m'a été possible , de les prendre dans les principes les plus purs de la Logique. Peut-être trouvera-t-on que j'ai quelquefois poussé trop loin les spéculations et les raisonnements. Mais s'ils ont quelque solidité , ils pourront être du goût de certaines personnes ; et ceux à qui ils ne conviendront pas , ou qui ne voudront pas se donner la peine de s'y arrêter , pourront les passer sans inconvénient , surtout si ces raisonnements sont détachés , et n'influent sur aucune règle de pratique.

Le moyen qui m'a paru le plus convenable pour former le cœur en même temps que le langage , a été de ne rien émettre que d'instructif dans les exemples qu'il m'a fallu apporter à la suite des règles de la Grammaire. J'en ai employé fort peu d'indifférents , et il n'y en a presque pas qui ne renferme un point de Religion ou de Morale , un trait d'Histoire ou de Science : ce qui pourra encore contribuer à faire mieux entendre les règles , et à en rendre l'étude moins ennuyeuse.

Tout ce que j'ai dit jusqu'ici ne regarde que les jeunes gens qui se disposent à apprendre ou qui apprennent déjà la Langue Latine. Mais ce n'est pas pour eux seuls que j'ai travaillé, et je donne encore plus d'étendue à l'usage de cette méthode.

On peut assurer, en général, qu'à l'exception des Gens-de-lettres, et d'un petit nombre de personnes qui ont étudié dans les Collèges, il n'y a presque pas de François qui sache sa Langue par principes. Et il y a lieu de s'étonner que ce ne soit qu'en France où l'on trouve si peu de goût pour une Langue qui, par sa beauté, est devenue celle de presque toutes les Cours de l'Europe, et dont les Etrangers font tant de cas, qu'ils n'épargnent ni dépenses, ni voyages, pour en avoir une parfaite connoissance.

Les Romains n'avoient pas pour leur Langue la même indifférence que nous avons pour la nôtre. Ils la regardoient comme une partie essentielle et fondamentale de l'éducation de leurs enfants, et ils leur en faisoient étudier les principes en même temps, et avec autant de soin, que ceux de la Langue Grecque, avant que de les faire passer à l'étude des autres Sciences. L'attention qu'ils avoient de les former de bonne heure à la pureté du langage, alloit jusqu'à ne les confier, même dans l'âge le plus tendre, qu'à des nourrices ou autres domestiques qui sussent parler correctement, et dont l'accent n'eût rien de défectueux.

C'est, sans doute, au défaut des principes que l'on doit attribuer tant d'expressions irrégulières, et de prononciations vicieuses, qui échappent

échappent tous les jours , je ne dis pas seulement aux gens du commun , mais même aux personnes de l'un et de l'autre sexe qui tiennent un rang distingué dans le monde. Et si parmi ceux qui fréquentent la Cour et les Gens de lettres , il s'en trouve quelques uns qui parlent plus correctement que les autres , ce n'est jamais que par habitude et par imitation.

Cette ignorance générale paroît sur-tout dans l'écriture. Tel s'exprime d'une manière exacte , qui n'écrit pas toujours de même. Une Dame , par exemple , fait tout le plaisir d'une conversation par son esprit , par les graces qu'elle sait répandre sur tout ce qu'elle dit , par les expressions fines et délicates dont elle se sert. Que cette même Dame s'exprime par écrit , il semble que ce ne soit plus la même personne ; elle n'observe souvent ni construction , ni liaison dans les phrases , et l'on ne voit plus la vivacité et la délicatesse de ses pensées , qu'à travers un nombre infini de fautes contre les regles les plus-essentiellles de l'orthographe ; de manière que ce qui auroit été si agréable à entendre , ne se lit plus qu'avec peine.

Ces fautes ne peuvent absolument s'éviter que par une étude particulière de la Langue.

L'usage du monde et la lecture des bons livres peuvent bien rectifier en quelque chose le langage et l'écriture ; mais ils ne donneront jamais de principes. Il faut donc avoir recours aux Grammaires. On en fait un assez grand nombre pour notre Langue , parmi lesquelles il s'en trouve d'excellentes. Mais on peut dire des plus parfaites , sans prétendre

rien ôter de leur mérite , qu'elles sont trop chargées , et qu'elles ne sont pas assez simples pour les personnes sans étude , et surtout pour les Dames , qui sont d'abord rebutées par la nouveauté des termes , et effrayées par l'abondance des matieres.

J'ai toujours pensé que c'étoit-là le plus grand obstacle à l'inclination qu'elles pourroient avoir à étudier leur Langue , et que le seul moyen de le lever étoit de leur présenter une méthode courte et facile , où elles ne trouvassent que des principes généraux , suivis et raisonnés.

J'espere qu'elles apprendront en peu de temps , dans celle-ci , ce que notre Langue a de plus essentiel , tant pour l'expression que pour l'orthographe ; et que , quand elles auront bien toutes les regles qui y sont contenues , elles seront en état de lire sans peine et avec fruit les autres ouvrages qui traitent plus au long de tout ce qui peut contribuer à la perfection et à la pureté du langage.

Je me suis fait un devoir de suivre les principes et les regles que l'Académie a établis dans la dernière édition de son Dictionnaire. Cet excellent Ouvrage est , sans contredit , la source la plus pure à laquelle on puisse avoir recours pour connoître la valeur , l'énergie , et le véritable usage des termes de notre Langue. C'est un guide sûr , que l'on ne peut abandonner sans risquer de s'égarer : et il n'appartient à aucun particulier de vouloir opposer son autorité à celle d'une illustre Compagnie uniquement occupée du soin de perfectionner la Langue françoise , d'en écarter tout ce qui

pourroit en corrompre ou en altérer la pureté, et de la soutenir dans cette supériorité qu'elle s'est acquise au dessus de toutes les Langues de l'Europe.

Si je ne me suis pas conformé à ce Dictionnaire sur quelques points d'orthographe, ce n'est pas que j'aie prétendu critiquer le sentiment de l'Académie; mais c'est, ou parce que j'ai trouvé un usage autorisé par un grand nombre de bons Auteurs, comme dans l'emploi de l'y grec avec un i simple dans certains verbes, ou parce que de deux usages, dont l'un est moins suivi que l'autre, le premier m'a paru le plus régulier, comme dans les pluriels en *ants* ou *ents*, ou par d'autres raisons que j'ai expliquées: et, dans tous ces cas, je me suis contenté d'exposer mes motifs de préférence, sans blâmer ni condamner les sentiments contraires.

Cette méthode me paroît encore très-propre pour les jeunes Demoiselles qui sont dans les pensionnats. Le temps qu'elles y passent dans la retraite, et éloignées de toute dissipation, est sans doute le temps le plus précieux et le plus favorable qu'elles puissent avoir pour s'appliquer aux Sciences qui leur conviennent. De toutes celles qu'on leur enseigne ordinairement, j'ose dire qu'après la Religion, elles ne peuvent en apprendre de plus utile ni de plus nécessaire que la Grammaire Française. Elles n'auront que rarement occasion de faire usage de l'Histoire, de la Géographie, du Blason, de la Musique et de la Danse; mais elles seront tous les jours dans l'obligation de parler et d'écrire correctement. Ainsi ce seroit un

grand avantage pour elles, si l'étude de la Langue Française faisoit partie des exercices qui les occupent dans les Pensions.

Il seroit aussi à souhaiter que cette étude de la Langue Française s'introduisît jusque dans les petites Ecoles, où l'on se borne à donner aux enfans des principes de Religion, et à leur apprendre à lire et à écrire. Tous ceux que l'on y envoie ne sont pas destinés au Latin. La plupart en sortent pour entrer chez le Procureur, ou dans d'autres emplois dont on ne s'acquitte que par l'écriture : et il arrive qu'ils ne parviennent jamais à l'exactitude de l'orthographe, faute d'en avoir appris les regles par les principes de la Langue : à quoi l'on ne peut remédier qu'en les leur faisant étudier en même temps qu'on leur apprend à lire et à écrire.

Enfin ce que j'ai dit pour les jeunes gens qui se disposent à la Langue latine, peut également s'appliquer aux personnes qui veulent apprendre quelque langue étrangère, comme l'Allemand, l'Italien ou l'Espagnol, et je crois pouvoir leur promettre qu'ils trouveront dans cette Méthode, une préparation qui leur en applanira les plus grandes difficultés.

C'est principalement pour les Français que j'ai travaillé ; et la méthode que j'ai suivie est celle qui m'a paru la plus conforme à ce point de vue. J'aurois pris une autre route, si les Etrangers eussent été mon premier objet. Il faut tout apprendre à ceux-ci, au lieu qu'il suffit de faire réfléchir et raisonner les autres sur ce qu'ils savent sans principes. Je n'ai pas balancé sur le choix de ces deux méthodes différentes, dans l'espérance de parvenir à inspi-

rer aux François du goût pour leur propre Langue, à leur faire sentir qu'elle mérite, plus qu'aucune autre, une étude particulière, et à leur persuader que, pour la parler correctement, l'usage et l'habitude ne seront jamais si sûrs que les regles et les principes.

Comme les Vers font la plus belle partie du langage François, on sera sans doute bien aise d'en trouver les regles à la suite de mon Ouvrage, dans un Traité de la Versification Française, que j'ai fait avec le plus d'attention et d'exactitude qu'il m'a été possible, en observant, comme dans les principes de la Grammaire, d'apporter en exemples les vers les plus beaux et les plus édifiants que j'aie pu trouver dans nos meilleurs Poètes.

Pour mettre toutes sortes de Lecteurs à portée de trouver tout d'un coup tout ce qui est contenu dans mon Ouvrage, j'y ai ajouté à la fin une Table générale et alphabétique des matieres, par le moyen de laquelle on sera renvoyé à toutes les pages où il est fait mention du mot ou de la difficulté dont on voudra avoir l'explication, sous quelque dénomination que l'on puisse la chercher. On trouvera, par exemple, le *nom adjectif* sous la lettre N et sous la lettre A, et ainsi des autres qui peuvent être désignés par différents termes. J'ai observé d'y mettre non seulement les dénominations grammaticales des parties du discours, telles que *le nom, le pronom, le verbe, etc.* avec toutes leurs différences et leurs subdivisions; mais encore les mots-mêmes qui peuvent donner lieu à quelques difficultés et à quelques regles particulières. Ainsi ceux qui voudront y chercher les

Articles en général, les trouveront sous le nom d'*Articles*, et ceux qui voudront les chercher dans le détail, les trouveront sous les noms de *le*, *la*, *les*, etc. On y trouvera encore sous le nom de *Syntaxe*, tous les endroits de l'Ouvrage où les regles en sont expliquées sur les différentes parties du Discours. En sorte que j'ai lieu de me flatter, par l'attention que j'ai donnée à cette Table, qu'elle sera d'une grande utilité pour quiconque voudra consulter mon Livre, et avoir sur-le-champ l'éclaircissement de ses doutes.

On y a mis tous les verbes irréguliers et défectueux, sans aucune exception, et dans l'ordre qui leur convient, avec toutes les indications nécessaires pour en donner une entière connoissance. Cette Table, outre les verbes irréguliers et défectueux, contient encore :

1°. Tous les verbes réguliers qui sont entièrement conjugués dans le Chapitre VI, et sur lesquels doivent se conjuguer les autres; comme, *aimer*, *finir*, etc.

2°. Quelques verbes réguliers dont la conjugaison peut paroître difficile; comme, *perdre*, *mordre*, *tordre*, etc.

3°. Ceux sur lesquels on a fait quelques observations particulières; comme, *demeurer*, *passer*, etc.

4°. Tous les verbes compris dans les trois différences de la seconde conjugaison, page 193, tous ceux de la troisième conjugaison, et tous ceux que peuvent renfermer les quatre différences de la quatrième conjugaison, page 194 et 195.

5°. Enfin les composés de tous ces verbes.

P R É F A C E. xix

Ainsi, de tous les verbes françois, les seuls qu'on ne trouvera pas dans cette Table, sont les verbes réguliers en *er* de la premiere conjugaison, qui se conjuguent comme *aimer*; ceux en *ir* de la seconde, qui se conjuguent comme *finir*, et ceux en *dre* de la quatrieme, qui se conjuguent comme *rendre*. Mais quoique ces verbes soient en grand nombre, la conjugaison en est aisée, étant réduite à des regles générales et uniformes, sur lesquelles il ne peut y avoir de difficultés, après les explications qui en ont été données au Chapitre VI.

T A B L E

DES CHAPITRES, ARTICLES ET TITRES.

CHAPITRE I. Contenant quelques réflexions préliminaires sur la Grammaire en général, sur les Mots, les Syllabes, les Voyelles, les Diphthongues, les Consonnes, et les parties du Discours.		Page 1
ART. I. De la Grammaire en général, des Mots et des Syllabes.		Ibid
ART. II. Des Voyelles.		4
ART. III. Des Diphthongues.		13
ART. IV. Des Consonnes.		17
ART. V. Des parties du Discours.		27
CHAP. II. Du Genre, du Nombre, et du Cas.		28
CHAP. III. Du Nom.		30
ART. I. Du Nom substantif.		
ART. II. Du Nom adjectif.		32
ART. III. Des Noms de nombre.		35
ART. IV. Du Genre des Noms.		38
ART. V. Du Nombre des Noms.		42
ART. VI. Des Cas des Noms.		46
ART. VII. Des degrés de Comparaison.		Ibid
<i>Du Positif.</i>		47
<i>Du Comparatif.</i>		Ibid
<i>Du Superlatif.</i>		49
ART. VIII. Observations sur les Noms substantifs et adjectifs.		50
CHAP. IV. De l'Article.		54
ART. I. De l'Article défini.		Ibid
ART. II. De l'Article indéfini.		58
ART. III. De l'Article partitif ou indéterminé.		60
ART. IV. De l'Article Un, Une.		64
CHAP. V. Du Pronom.		65
ART. I. Des Pronoms personnels.		Ibid

T A B L E.

xxj

ART. II. Des Pronoms conjonctifs.	71
<i>Observations sur les Pronoms conjonctifs.</i>	76
ART. III. Des Pronoms possessifs.	82
ART. IV. Des Pronoms démonstratifs.	90
ART. V. Des Pronoms relatifs.	95
ART. VI. Des Pronoms absolus.	114
ART. VII. Des Pronoms indéfinis ou indéterminés.	124
CHAP. VI. Du Verbe.	138
ART. I. Des diverses Conjugaisons des Verbes.	146
<i>Conjugaison du Verbe auxiliaire Avoir.</i>	148
<i>Conjugaison du Verbe auxiliaire Etre.</i>	149
<i>Première Conjugaison.</i>	151
<i>Seconde Conjugaison.</i>	153
<i>Troisième Conjugaison.</i>	154
<i>Quatrième Conjugaison.</i>	156
ART. II. Des Propriétés du Verbe.	158
<i>Des Nombres.</i>	Ibid
<i>Des Personnes.</i>	159
<i>Des Temps.</i>	165
<i>Des Modes.</i>	176
<i>De l'Indicatif.</i>	177
<i>De l'Impératif.</i>	178
<i>Du Subjonctif.</i>	179
<i>De l'Infinitif.</i>	186
ART. III. De la formation des Temps.	189
ART. IV. Des différentes sortes de Verbes.	209
<i>Du Verbe substantif.</i>	Ibid
<i>Des Verbes adjectifs.</i>	213
<i>Du Verbe actif.</i>	Ibid
<i>Du Verbe neutre.</i>	215
<i>Du Régime du Verbe.</i>	220
<i>Du Verbe passif.</i>	229
<i>Des Verbes réfléchis et réciproques.</i>	234
<i>Du Verbe impersonnel.</i>	243
<i>Des Verbes auxiliaires.</i>	252
ART. V. Du Gérondif.	257

ART. VI. Conjugaison des Verbes irréguliers et défectueux.	259
<i>Verbes irréguliers et défectueux de la première Conjugaison.</i>	Ibid
<i>Verbes irréguliers et défectueux de la seconde Conjugaison.</i>	261
<i>Verbes irréguliers et défectueux de la troisième Conjugaison.</i>	267
<i>Verbes irréguliers et défectueux de la quatrième Conjugaison.</i>	271
CHAP. VII. Du Participe.	280
ART. I. Des Participes actifs.	281
ART. II. Des Participes passifs.	286
CHAP. VIII. De la Préposition.	301
CHAP. IX. De l'Adverbe.	311
CAP. X. De la Conjonction.	322
<i>De la Conjonction Que.</i>	333
<i>Observations générales sur les Conjonctions.</i>	337
CHAP. XI. de l'Interjection.	343
CHAP. XII. Explication des Cas.	344
<i>Du Nominatif.</i>	345
<i>Du Génitif.</i>	347
<i>Du Datif.</i>	348
<i>De l'Accusatif.</i>	349
<i>Du Vocatif.</i>	350
<i>De l'Ablatif.</i>	351
CHAP. XIII. Explication des Articles.	352
<i>De l'Article défini.</i>	353
<i>De l'Article indéfini.</i>	356
<i>De l'Article partitif ou indéterminé.</i>	360
<i>De l'Article Un, Une.</i>	364
CHAP. IV. De l'Orthographe.	366
<i>Règles sur l'Orthographe des Voyelles nasales.</i>	369
<i>Observations sur l'Orthographe des Noms.</i>	Ibid
<i>Noms de nombre.</i>	371
<i>Observations sur l'Orthographe des Verbes.</i>	373
<i>Terminaisons communes et particulières pour les personnes des temps simples,</i>	Ibid

T A B L E.

<i>Présent de l'indicatif.</i>	xriij
<i>Prétérit de l'indicatif.</i>	374
<i>Futur de l'indicatif.</i>	Ibid
<i>Conditionnel présent.</i>	375
<i>Présent du subjonctif.</i>	376
<i>Imparfait du subjonctif.</i>	Ibid
<i>Observation sur l'Orthographe de quelques mots et sur l'usage de quelques lettres.</i>	Ibid
<i>La ou là.</i>	377
<i>Du ou dû.</i>	Ibid
<i>Des ou dès.</i>	Ibid
<i>A ou à.</i>	378
<i>Ce , ces , ou se , ses.</i>	Ibid
<i>Leur.</i>	Ibid
<i>Mes ou mais.</i>	379
<i>Dont ou donc.</i>	Ibid
<i>Quand ou quant.</i>	Ibid
<i>Sur ou sûr.</i>	Ibid
<i>Ou et où.</i>	380
<i>Quelque , tout , et même.</i>	Ibid
<i>De la lettre h.</i>	Ibid
<i>De l'i de l'v consonnes , distingués de l'i et de l'u voyelles.</i>	383
<i>De l'y grec.</i>	386
<i>Du z.</i>	Ibid
<i>Lettres doubles.</i>	387
<i>Mots terminés en al , ale , et alle.</i>	391
<i>Mots terminés en ale , et en atte.</i>	397
<i>Mots terminés en el , ele , et elle.</i>	Ibid
<i>Mots terminés en ete et ette.</i>	398
<i>Mots terminés en il , ile , et ille.</i>	Ibid
<i>Mots terminés en ite et itte.</i>	399
<i>Mots terminés en ol , ole , et olle.</i>	400
<i>Mots terminés en ot et otte.</i>	Ibid
<i>Mots terminés en ul , ule , et ulle.</i>	401
<i>Mots terminés en ute et en utte.</i>	Ibid
<i>Mots terminés en oul et oule.</i>	402
<i>Mots terminés en oute et outte.</i>	Ibid
<i>Savoir.</i>	403

S retranchée.	404
Lettres majuscules ou capitales.	Ibid
Alinéa.	405
CHAP. XV. Des accents.	Ibid
Syllabes finales.	415
Pénultièmes syllabes.	Ibid
CHAP. XVI. De la ponctuation, et de quelques figures dont on se sert en écrivant.	416
CHAP. XVII. De la prononciation.	429
Observations générales.	430
Observations particulières.	438
ABRÉGÉ des Regles de la Versification Française.	443
ART. I. De la Structure des Vers.	444
Des différentes sortes de Vers.	Ibid
De l'e muet à la fin des mots.	446
Rencontre des Voyelles.	447
Des Voyelles qui forment ou ne forment pas de Diphthongues.	451
Enjambement des Vers.	454
Transposition des mots.	455
Mots à éviter dans les Vers.	457
De la Césure.	Ibid
Des Licences de la Versification.	463
ART. II. De la Rime.	465
De la Rime masculine et féminine.	466
De ce qui suffit ou ne suffit pas pour la rime.	467
En quelles occasions il faut faire accorder la rime avec l'Orthographe.	475
Rime d'un mot avec lui-même.	478
Rime d'un simple avec un composé.	Ibid
Rime de l'é fermé avec l'e ouvert.	479
Rime des Voyelles longues avec les voyelles brèves.	Ibid
Rimes des hémistiches.	480
Retranchement de l's dans certains verbes.	481
ART. III. Du mélange et de la combinaison des vers les uns à l'égard des autres.	484
Des Stances.	487

PRINCIPES GÉNÉRAUX ET RAISONNÉS DE LA GRAMMAIRE FRANÇAISE.

CHAPITRE PREMIER.

CONTENANT quelques réflexions préliminaires sur la Grammaire en général , sur les Mots , les Syllabes , les Voyelles , les Diphthongues , les Consonnes , et les Parties du discours.

ARTICLE PREMIER.

De la Grammaire en général , des Mots et des Syllabes.

DEMANDE. **Q**U'ENTENDEZ-VOUS par le mot Grammaire ?

RÉPONSE. J'entends l'art de parler et d'écrire correctement.

D. Qu'est-ce que parler ?

R. C'est exprimer ses pensées par le moyen de la voix.

D. Qu'est-ce que les pensées ?

R. C'est tout ce qui se passe dans notre esprit : ce

3 *De la Grammaire en général.*

qui comprend tant les actions et opérations de l'esprit, que les différents sentimens et mouvemens de l'ame.

D. Quelle distinction générale peut-on faire de ce qui se passe dans notre esprit ?

R. Nous commençons par concevoir simplement les choses, soit d'une manière purement intellectuelle, soit avec des images corporelles. Ensuite nous combinons ces conceptions par leurs différents rapports, ou pour les unir, ou pour les séparer, ou pour le comparer, ou pour les modifier de quelque manière que ce soit.

Ainsi on distingue d'abord, dans ce qui se passe dans notre esprit, les objets de nos pensées, qui sont les idées et les formes ou les manières de nos pensées, qui en sont les différentes combinaisons, ou qui sont les différentes vues sous lesquelles elles peuvent être considérées : ce qui se fait presque toujours par des jugemens. Les idées et les jugemens sont donc les principales opérations de notre esprit, et celles dont la connoissance est nécessaire pour l'intelligence des principes de la Grammaire.

D. Qu'est-ce donc que les idées ?

R. C'est ce qui se passe dans notre esprit, lorsqu'il se représente simplement les objets ou les choses intellectuelles ou corporelles, sans en former aucun jugement, comme lorsque nous nous représentons Dieu, la durée, la vertu, la terre, le soleil, un arbre, un rond, un carré, etc.

D. Qu'est-ce que les jugemens ?

R. Ce sont les actions de notre esprit, lorsqu'il assemble plusieurs idées, pour assurer que l'une convient à l'autre, ou que l'une ne convient pas à l'autre.

D. Rendez-moi cette réponse plus claire par quelques exemples ?

R. Quand j'ai dans mon esprit l'idée de la *terre*, et l'idée de *rond*, j'assure que l'une convient à l'autre, en disant la *terre est ronde*; quand j'ai l'idée de *Dieu*, et l'idée d'*injuste*, j'assure que l'une ne convient pas à l'autre, en disant, *Dieu n'est pas injuste*. Ainsi, *la terre est ronde*, et *Dieu n'est pas injuste*, sont deux jugements.

D. *De quoi se sert-on pour exprimer ses pensées par le moyen de la voix?*

R. On se sert de sons articulés que l'on appelle *mots* ou *paroles*.

D. *Qu'entendez-vous par sons articulés?*

R. J'entends des sons formés et variés par les différents mouvements de la langue et des lèvres.

D. *Comment peut-on considérer les mots?*

R. On peut les considérer, ou simplement comme des sons, ou comme des signes qui servent à faire connoître nos pensées, c'est-à-dire ce qui se passe dans notre esprit.

D. *De quoi sont composés les mots considérés comme des sons?*

R. Ils sont composés de syllabes.

D. *Qu'est-ce qu'une syllabe?*

R. C'est un son, ou simple, qui ne peut se faire entendre qu'en un seul instant, ou composé, que l'on ne doit point partager en le prononçant.

D. *Appliquez cette réponse à des exemples?*

R. Le mot *opulent* est composé de trois sons différents, savoir, *o-pu-lent*, et chacun de ces sons se prononce en un seul instant, sans qu'on puisse le partager : par conséquent *opulent* est composé de trois syllabes.

Le mot *Dieu* renferme deux sons, qui sont *Di-eu*. Cependant ces deux sons ne font qu'une syllabe, parce qu'ils se font entendre en un seul instant, et qu'on ne doit pas les séparer dans la

prononciation. Ainsi le mot *Dieu* n'est que d'une syllabe.

D. Comment appelle-t-on un mot qui n'est composé que d'une syllabe ?

R. On l'appelle monosyllabe. Ainsi, je crains Dieu, sont trois monosyllabes.

On appelle *dissyllabes* les mots de deux syllabes, *trissyllabes* ceux de trois, et *polysyllabes* ceux de plusieurs.

D. De quoi se sert-on pour représenter aux yeux les sons des mots ou des syllabes ?

*R. On se sert des lettres. Ainsi les syllabes écrites sont composées de lettres, comme les mots sont composés de syllabes. Le mot *vérité* est composé de trois syllabes, et chaque syllabe est composée de deux lettres.*

D. Qu'est-ce donc que les lettres ?

R. Ce sont des caracteres inventés pour exprimer, par écrit, les différents sons et les différentes articulations de la voix.

D. Combien y a-t-il de sortes de lettres ?

R. Il y en a de deux sortes, savoir, les Voyelles et les Consonnes.

ARTICLE II.

Des Voyelles.

D. QU'ENTENDEZ-VOUS par voyelles ?

R. J'entends des lettres employées pour exprimer un son simple qui se forme par la seule ouverture de la bouche, et se diversifie par les différentes dispositions du passage de la voix.

D. Combien y a-t-il de voyelles ?

R. On en compte communément cinq : a, e, i, o, u.

D. *Qu'est-ce que le son, marqué par les voyelles, a de particulier ?*

R. C'est qu'il est permanent, c'est-à-dire, qu'on peut le faire durer, sans faire aucun mouvement nouveau de la bouche, pendant tout le temps que l'on peut pousser le souffle qui sort des poulmons : ce qu'il est aisé de reconnoître par l'expérience.

Il faut excepter l'*e* muet, dont on ne peut faire durer le son, sans le transformer en celui de la voyelle *eu*.

D. *N'y a-t-il pas un plus grand nombre de voyelles que les cinq que vous venez de nommer ?*

R. Oui, parce qu'il y a plus de cinq sortes de sons simples et permanents : mais, faute de caracteres particuliers pour les exprimer, on l'a fait, ou en donnant plusieurs sons différents à un même caractere, ou en joignant d'autres lettres aux cinq voyelles ordinaires.

D. *Faites-moi donc connoître toutes les voyelles qui sont en usage dans notre langue ?*

R. Pour le faire avec quelque ordre, j'en distinguerai de trois sortes : les *Voyelles simples*, les *Voyelles composées*, et les *Voyelles nasales*.

I.

D. *Qu'est-ce que les voyelles simples ?*

R. Ce sont celles qui s'écrivent par une seule lettre, comme *a, e, i, o, u*.

D. *N'y en a-t-il pas quelques autres ?*

R. On en trouve trois dans la seule voyelle *e*, parce qu'elle peut se prononcer de trois façons différentes : ce qui fait que l'on distingue trois sortes d'*e* ; savoir, l'*e* muet, l'*e* fermé, et l'*e* ouvert.

D. *Qu'est-ce que l'*e* muet ?*

R. C'est un *e* qui n'a qu'un son sourd et obscur, et qui se prononce comme à la fin de ces mots ;

monde, livre, homme, etc. On l'appelle encore *l'e féminin*.

D. *Qu'est-ce que l'é fermé ?*

R. C'est un *é* sur lequel on met toujours l'accent aigu ('), et qui se prononce comme à la fin de ces mots, *café, bonté, charité, etc.* On l'appelle encore *l'é masculin*.

D. *Qu'est-ce que l'e ouvert ?*

R. C'est un *e* qui se prononce par une ouverture de bouche plus ou moins grande. Ainsi il y en a de deux sortes ; *l'e un peu ouvert, et l'e fort ouvert*.

D. *Qu'est-ce que l'e un peu ouvert ?*

R. C'est un *e* qui ne demande qu'une ouverture de bouche un peu plus grande que celle qu'il faut pour la prononciation de *l'é fermé*, comme au milieu des mots *misere, musette, fidele, tristesse, etc.*

D. *Qu'est-ce que l'e fort ouvert ?*

R. C'est un *e* qui se prononce avec une ouverture de bouche plus considérable, comme dans ces mots, *guerre, ferme, conquête, suprême, succès, etc.*

II.

D. *Qu'est-ce que les voyelles composées ?*

R. Ce sont deux, ou quelquefois trois des voyelles *a, e, i, o, u*, lesquelles, jointes ensemble, expriment un son simple et permanent, et qui, par conséquent, ne doivent être regardées que comme une seule voyelle.

D. *Ces voyelles composées expriment-elles des sons particuliers ?*

R. Non : à la réserve de deux, il n'y en a pas qui n'exprime un son semblable à celui de quelque une des cinq voyelles, *a, e, i, o, u*.

Celles qui expriment un son semblable à celui de quelques unes des cinq voyelles, *a, e, i, o, u*, sont :

EA, qui a le son de l'*a* dans quelques mots : *il mangea , nous songeâmes , etc.* comme s'il y avoit , *il manja , nous sonjâmes.*

AI, qui a le son de l'*e* muet dans les mots , *faisant , je faisois ,* comme s'il y avoit , *fesant , je fesois.*

AI, qui a le son de l'*é* fermé dans les mots , *j'ai , je chantai , je lirai , etc.* comme s'il y avoit , *j'é , je chanté , je lité.*

AI, **EI**, et **OI**, qui ont le son de l'*e* ouvert dans les mots , *maison , Seigneur , foible , etc.* comme s'il y avoit , *mèson , Sègneur , fèble.*

UI, qui a le son de l'*i* dans les mots *vuide et vuidèr* , comme s'il y avoit , *vide et vider.*

AU, **EAU**, **EO**, qui ont le son de l'*o* dans les mots , *auteur , tableau , geolier , etc.* comme s'il y avoit , *oteur , tablo , jolier.*

EU, qui a le son de l'*u* dans les mots , *j'ai eu , piqueure , gageure , etc.* comme s'il y avoit , *j'ai u , piquure , gajure.* L'académie écrit *piqûre.*

OE, qui a le son de l'*é* fermé dans *œcuménique.*

Les deux voyelles composées qui expriment des sons particuliers et différents de ceux des cinq voyelles , *a , e , i , o , u* , sont :

EU , ou **ŒU** , dont le son differe de celui de l'*e* muet , en ce qu'il est plus marqué et peut se continuer , comme dans les mots , *feu , neveu , œuvre , næud , vœu , cœur , etc.*

OU , qui se prononce comme dans les mots , *fou , courroucé , genou , etc.*

AOU , qui se prononce comme *ou* dans le mot *aodt.*

III.

D. Qu'est-ce que les voyelles nasales ?

R. Ce sont les voyelles simples ou composées ,

lesquelles jointes à la lettre *n* ou *m*, expriment un son simple et permanent d'une espèce particulière.

D. Pourquoi les appelle-t-on nasales ?

R. Parce que le son qu'elles expriment se prononce un peu du nez.

D. Quelles sont ces voyelles nasales ?

R. Ce sont AN, EAN, AM, EAM, AON, EN, EM.
IN, IM, AIN, EIN, AIM.
ON, EON, OM.
UN, EUN, UM.

D. Comment se prononcent-elles ?

R. Elles se prononcent avec un son qui a quelque rapport à celui des voyelles qui précèdent les lettres *n* et *m*. Par exemple, le son de la voyelle nasale *an*, tient un peu de celui de la voyelle *a*. Le son sourd et nasal en fait la différence : et ainsi des autres.

D. Apportez quelques exemples de la prononciation de chacune de ces voyelles nasales ?

R. AN, EAN, et AM, se prononcent de la même manière ; comme dans les mots, *antiquité*, *plan*, *ambigu*, *antichambre*, *Jean*, *mangeant*, etc.

AEN se prononce comme *an* dans le seul mot *Caen*, ville.

AON se prononce aussi comme *an* dans les mots, *faon*, *Laon*, *paon*, et comme *on* dans *taon*, mouche.

EN, et EM, ont presque toujours la même prononciation que *an* et *am* ; comme dans les mots, *engager*, *attentif*, *empire*, *ressembler*, *entendement*, etc. C'est la même chose que s'il y avoit, *angager*, *attantif*, *ampire*, *resssembler*, *antandement*, etc.

EN a quelquefois une prononciation différente, et qui tient plutôt de l'*e* que de l'*a*, comme au commencement du mot *ennemi*, et à la fin du mot *lien*.

IN a une prononciation à peu près semblable à la précédente, et approche plus de l'i que de l'e ; comme dans les mots, *vin, jardin, intérêt, etc.*

IM, AIN, EIN, AIM, se prononcent de la même manière que *in*, comme on peut le reconnoître dans les mots, *impie, main, dessein, faim, etc.*

ON, EOM, OM, ont la même prononciation ; comme dans les mots, *bon, fontaine, pigeon, nous mangeons, nom, ombrage, trompeur, etc.*

UN, EUN, UM, se prononcent de même ; comme dans les mots, *commun, à jeun, humble, parfum, etc.*

D. *Les voyelles simples ou composées suivies de la lettre n ou m, sont-elles toujours voyelles nasales ?*

R. Non : elles ne sont voyelles nasales que quand l'n ou l'm ne se prononce pas, et qu'elle sert seulement à marquer le son nasal ; mais quand l'n ou l'm se prononce, les voyelles qui la précèdent ne sont considérées que comme des voyelles simples ou composées. Ainsi il n'y a pas de voyelles nasales dans les mots *animé, amitié, énigme, email, iniquité, image, vaine, reine, aimable, onéreux, omettre, unié, humilité, etc.*

IV.

D. *Qu'entendez-vous par voyelles longues et breves ?*

R. J'entends des voyelles sur lesquelles on appuie plus ou moins en les prononçant.

D. *Eclaircissez-moi cette réponse ?*

R. En prononçant comme il faut le mot *vérité*, on connoît la juste étendue que l'on doit donner à la prononciation des voyelles breves. On met environ une fois plus de temps à prononcer les voyelles longues, comme dans le mot *rebâtir* ; on voit qu'il faut appuyer plus long-temps sur l'a que dans le mot *rebatu*.

D. *Y a-t-il des voyelles longues et breves de leur nature, distinguées de celles dont nous venons de parler ?*

R. Non : ce sont les mêmes, c'est-à-dire, les voyelles simples, les voyelles composées, et les voyelles nasales, qui sont tantôt longues et tantôt breves, suivant les mots où elles sont employées, et quelquefois suivant le rang que les mots tiennent dans le discours.

A est long dans la dernière syllabe du mot *dégât*, et il est bref à la fin du mot *avocat*.

L'*o* est bref dans *votre*, si on dit *votre livre* ; mais il est long dans le même mot, si on dit, *donnez-moi le vôtre*. De même l'*a* et l'*e* sont longs dans les pénultièmes syllabes des mots *brave* et *honnête*, lorsque l'on dit, *un homme brave*, *un homme honnête* ; mais ils deviennent brefs, lorsque l'on transpose ces mots, et que l'on dit, *un brave homme*, *un honnête homme*.

D. *Dans quelles syllabes d'un mot se trouvent les voyelles longues ?*

R. Elles ne se trouvent ordinairement que dans les dernières ou dans les pénultièmes, c'est-à-dire, dans les avant-dernières syllabes des mots ; ou si elles se trouvent dans la syllabe qui précède la pénultième, comme au mot *entièrement*, on coule si légèrement sur les deux dernières, qu'on ne met presque pas plus de temps à les prononcer que s'il n'y en avoit qu'une. Les voyelles des syllabes précédentes sont toujours breves.

D. *N'y a-t-il pas aussi des syllabes longues et breves ?*

R. Les voyelles longues ou breves rendent toujours longues ou breves les syllabes où elles se trouvent. Ainsi la dernière syllabe est longue dans *intérêt*, et la pénultième dans *Pentecôte*, parce que les voyelles sont longues dans l'une et dans l'autre syllabe.

D. *Quelle regle suivez-vous , pour savoir si une voyelle est longue ou breve dans un mot?*

R. La seule regle de l'usage , et l'exemple des personnes qui parlent purement.

On peut cependant donner comme regles générales , et sans exception :

1°. Que toutes les dernieres syllabes des mots pluriels sont longues , lorsqu'elles ne sont pas formées par l'e muet , et qu'elles sont terminées par s , x , ou z , comme dans *les avocats , les cabinets , les vérités , les esprits , les dévots , les vertus , les chevaux , les jeux , nous aimons , vous aimez , etc.*

2°. Que les pénultiemes syllabes des mots sont toujours longues , lorsqu'elles finissent par une voyelle immédiatement suivie d'un e muet , comme dans *armée , envie , proie , boue , statue , etc.*

D. *Ne se sert-on pas de quelque marque pour faire connoître dans l'écriture les voyelles longues ?*

R. On met sur quelques unes l'accent grave (`) , et sur quelques autres l'accent circonflexe (^) , comme on peut le voir dans les mots , *après et bâtir*. Ce qui sera expliqué plus au long au Chapitre XV.

D. *Je serois pourtant bien aise que vous me donnassiez , dans quelques mots , des exemples de voyelles longues et breves ?*

R. *a* est long dans un *mâle* , et il est bref dans une *malle*.

e est long dans *tempête* , et il est bref dans *trompette*.

i est long dans *gîte* , et il est bref dans *petite*.

o est long dans *apôtre* , et il est bref dans *dévôte*.

u est long dans *stûte* , et il est bref dans une *butte*.

ai est long dans *maître* , et il est bref dans *parfaite*.

OI est long dans *connoître*, et il est bref dans *affoibli*.

AU est long dans *autre*, et il est bref dans *auditeur*.

EU est long dans *jeûne* (abstinence), et il est bref dans *jeune* (parlant de l'âge).

IN est long dans *vous me retîntes*, et il est bref dans *lingot*.

ON est long dans *honte*, et il est bref dans *démonté*.

On peut trouver de pareils exemples pour les autres voyelles.

Ceux qui voudront prendre une connoissance plus exacte des voyelles ou syllabes longues et breves, pourront avoir recours à l'excellent *Traité de la Prosodie François*e, que M. l'abbé d'Olivet a donné en 1736. On y trouvera, sur cette matière, des regles sûres, des observations très-justes, et des recherches aussi utiles que curieuses.

D. *Pourquoi n'avez-vous pas mis l'y grec au nombre des voyelles?*

R. Parce qu'il n'a par lui-même que le son de l'*i* ordinaire, et qu'on l'emploie plus communément en françois pour exprimer le son de deux *ii*. Ainsi dans les mots *essayer*, *envoyer*, *moyen*, etc. c'est comme s'il y avoit *essai-ier*, *envoi-ier*, *moi-ien*, etc. On en parlera plus au long au Chapitre XIV.

D. *Combien comptez-vous donc de sons simples exprimés par les voyelles?*

R. La langue françoise en admet seize, qui sont *a* bref, et *ā* long, qui ont quelque différence dans la prononciation; *e* muet, *é* fermé, *ê* ouvert, *i*, *o* bref, et *ō* long, *u*, *eu*, *ou*, *an*, *en* avec la prononciation approchant de *in*, *on*, et *un*.

ARTICLE III.

Des Diphthongues.

D. *TOUTES les fois que deux ou trois voyelles se prononcent en une seule syllabe, doivent-elles être regardées comme voyelles composées ?*

R. Non : elles ne sont voyelles composées que quand elles expriment , comme nous avons dit , un son simple et permanent ; mais quand elles expriment un son double ou composé , c'est-à-dire , où l'on entend le son de deux voyelles , on les appelle alors *Diphthongues*.

D. *Eclaircissez cette réponse par un exemple ?*

R. *Oi* est voyelle composée dans le mot *j'aime* , parce qu'il n'exprime que le son simple et permanent de l'*e* ouvert , comme s'il y avoit *j'aimè* ; mais il est diphthongue dans le mot *roi* , parce qu'il exprime le double son de l'*o* et de l'*e* fort ouvert , comme s'il y avoit *roé*.

D. *Donnez-moi donc une définition juste de la diphthongue ?*

R. La diphthongue est un assemblage de deux ou trois voyelles qui se prononcent en une seule syllabe , et qui expriment un son double.

D. *Comment divise-t-on les diphthongues ?*

R. On les divise ordinairement en *diphthongues propres* , et en *diphthongues impropres*.

Les diphthongues propres sont celles dont nous venons de donner la définition , et qui seules doivent être appelées diphthongues.

Les diphthongues impropres sont celles qui n'expriment qu'un son simple et permanent , et dont nous avons parlé plus haut , sous le nom de voyelles composées. C'est sans fondement qu'on les a appelées diphthongues.

D. Combien y a-t-il de sortes de diphthongues propres, ou simplement de diphthongues ?

R. Comme les diphthongues sont formées par la jonction ou d'une voyelle simple avec une voyelle simple, ou d'une voyelle simple avec une voyelle composée, ou d'une voyelle simple avec une voyelle nasale, j'en distinguerai de trois sortes, auxquelles je donnerai les mêmes noms qu'aux voyelles, en appelant les unes *diphthongues simples*, les autres *diphthongues composées*, et les dernières *diphthongues nasales*,

I.

D. Qu'est-ce que les diphthongues simples ?

R. Ce sont celles qui se forment par la jonction d'une voyelle simple avec une voyelle simple, Il y en a sept ; savoir, *ia*, *ie*, *io*, *oe*, *oi*, *ue*, et *ui*, comme dans les mots suivans :

IA, *diable*, *fiacre*, *liard*, etc.

IE, *pièce*, *lumière*, *amitié*, etc.

IO, *fiote*, *pioche*, etc.

OE, *boîte*, *moelle*, *poêle*, *poète*, *coëffe*. *L'Académie* écrit à présent *coiffe*.

OI, avec le son de l'o et de l'é ouvert ; *boire*, *dévoiler*, *emploi*, etc.

UE, *écuelle*, *attribué*, *situé*.

UI, *nuisible*, *conduite*, *celui*, *aujourd'hui*, etc.

II.

D. Quest-ce que les diphthongues composées ?

R. Ce sont celles qui se forment par la jonction d'une voyelle simple avec une voyelle composée. Il y en a six ; savoir, *iai*, *iau*, *ieu*, *iou*, *oue* et *oui*, comme dans les mots suivans :

IAI, *biaiser*, *nials*.

IAU, *miauler*, *matériaux*, *cordiaux*, etc.

IEU, *lieutenant*, *Dieu*, *milieu*, *mieux*, etc.

IOU, *chiourme* d'une galère.

QUE, *fouetter*, *coquette*, *ouest*, *joué*.

OUI, Louis, enfoui, oui.

Dans les quatre premières, la voyelle simple est avant la voyelle composée ; *i-ai, i-au, i-eu, i-ou* : dans les deux autres, elle est la dernière ; *ou-e, ou-i.*

La diphthongue du mot *ouais* est formée de deux voyelles composées, *ou* et *ai*.

III.

D. *Qu'est-ce que les diphthongues nasales ?*

R. Ce sont celles qui se forment par la jonction d'une voyelle simple avec une voyelle nasales. Il y en a six ; savoir, *ian, ien, ion, ein, ouin, et uin*, comme dans les mots suivans :

IAN, *viande, étudiant, fortifiant, etc.*

IEN, avec le son d'*ian*, *patient ; expédient, inconvénient, etc.*

IEN, avec le son qui approche de celui de l'*e* fermé, *bien, rien, mien, tien, sien, soutien, il convient, etc.*

ION, *nous aimions, nous aimerions, nous aimassions, etc.*

OIN, *loin, besoin, moindre, etc.*

OUIN, *babouin, marsouin, etc.*

UIN, *quinquagénaire, quinquagésime, etc.*

D. *N'y a-t-il pas d'autres diphthongues que celles dont vous venez de parler ?*

R. Non : mais on peut encore observer que l'*y* grec, dans la plupart des mots où il tient lieu de deux *ii*, fait partie d'une diphthongue avec la voyelle suivante ; puisque dans les mots *voyage, envoyé, royaume, ennuyeux, voyant, moyen, employons*, on prononce, *voi-iage, envoi-ié, roi-iaume, ennui-ieux, voi-iant moi-ien, employions, etc.*

D. *Suffit-il qu'une voyelle simple précède ou suive une autre voyelle pour former une diphthongue ?*

R. Non : il faut encore, comme nous avons dit,

que cette voyelle simple, avec celle qui la suit ou la précède, puisse se prononcer en une seule syllabe, et dans un même instant. Ainsi dans *cria*, *priant*, *sanglier*, *client*, *plions*, *géographie*, *théologie*, etc. *ia*, *ian*, *ie*, *ien*, *ion*, *eo*, ne sont pas diphthongues, parce qu'on les prononce nécessairement en deux temps, et par conséquent en deux syllabes : *cri-a*, *pri-ant*, *sangli-er*, *cli-ent*, *pli-ons*, *gé-ographie*, *thé-ologie*. La plupart même de celles qui ne se prononcent qu'en un temps, dans le langage familier, doivent se prononcer en deux, dans le discours soutenu, et cessent alors d'être diphthongues. Nous parlerons plus au long de la prononciation des diphthongues au chapitre XVII.

D. N'y a-t-il pas, en françois, de triphthongues ?

R. Non, parce qu'il n'y a aucun assemblage de voyelles qui, se prononçant en une seule syllabe, fassent entendre un triple son.

Quelques Grammairiens ont appelé triphthongues les diphthongues composées. Cette dénomination n'est pas exacte. Il ne suffit pas qu'une syllabe soit composée de trois voyelles pour être appelée triphthongue. Il faut encore qu'elle exprime trois sons ; et c'est ce qui ne se trouve pas dans la langue françoise.

L'Auteur des *Jugemens sur les Ouvrages nouveaux*, t. 4. p. 38, rapporte, pour exemple de triphthongues françoises, les monosyllabes *Dieux*, *yeux*, *lieux*, *août*. Mais, quoiqu'il y ait trois voyelles dans chacun de ces mots, on n'y entend cependant que deux sons simples, qui sont *i* et *eu*, le premier exprimé par une voyelle simple, et l'autre, par une voyelle composée. Il en est de même des autres assemblages, *iai*, *iau*, *iou*, *oue* *oui*, qui ne frappent l'oreille que de deux sons. Ainsi le nom de *diphthongues* est le seul qui leur convient.

A l'égard du mot *aout*, bien loin que ce soit une triphthongue, ce n'est pas même une diphthongue, puisque les trois voyelles *aou* se prononçant comme *ou*, n'expriment qu'un son simple, et que, par conséquent, elles ne peuvent être regardées que comme une voyelle du nombre de celles que l'on appelle voyelles composées, parce qu'il faut trois voyelles pour la former.

A R T I C L E I V.

Des Consonnes.

D. *Q'EST-CE que les Consonnes ?*

R. Ce sont des lettres ou caracteres dont on se sert pour exprimer les différentes articulations des sons simples, c'est-à-dire des voyelles.

D. *Expliquez-moi par un exemple ce que vous entendez par une articulation des voyelles ?*

R. Quand je prononce la voyelle *a* on voit que le son en est pur, et sans mélange d'aucun autre son ; mais quand je dis *ba*, *ca*, *da*, etc. je fais entendre conjointement avec le son de l'*a*, plusieurs autres sons formés par les différents mouvements de la langue, des dents et des lèvres ; et ce sont les sons produits par ces mouvements que l'on appelle articulations, et qui sont représentés par les consonnes.

D. *Combien y a-t-il de Consonnes ?*

R. On en compte ordinairement dix-huit ; savoir, *b, c, d, f, g, h, k, l, m, n, p, q, r, s, t, v, x, z.*

D. *Pourquoi les appelle-t-on Consonnes ?*

R. Parce qu'elles ne peuvent se prononcer qu'avec le secours d'une voyelle.

D. *Apportez-en des exemples ?*

R. Dans le nom que l'on donne communément à la consonne *b*, on joint un *é* avec *b*; ce qui fait *bé*. En prononçant *l*, on joint un *e* avec *l*; ce qui fait *el*. Et quand on dit *m*, on joint un *e* avec *m*; ce qui fait *em*.

D. En quoi le son des consonnes est-il différent de celui des voyelles?

R. 1°. En ce que le son des voyelles se forme par la seule ouverture de la bouche et par la simple impulsion de la voix; au lieu que le son des consonnes est produit par quelques mouvements de la langue, des dents, ou des lèvres, et qu'il ne peut se faire entendre qu'avec le son des voyelles.

2°. En ce que, comme nous avons dit, le son des voyelles est permanent, c'est-à-dire, qu'on peut le faire durer quelque temps; au lieu que le son propre des consonnes ne peut se faire entendre que dans un seul instant, et, pour ainsi dire, en un seul coup de langue ou de lèvres. Ainsi, si on essaie de prolonger le son de la syllabe *ba*, sans la répéter, on voit que le son du *b* disparaît tout d'abord, et qu'il ne reste plus dans la bouche que celui de l'*a*.

Il faut pourtant en excepter les sons du *j* ou de l'*j* consonne, de l'*s*, du *ch*, de l'*f* de l'*r*, du *v* ou de l'*v* consonne, et du *z*, que l'on peut continuer: mais on s'apercevra, si l'on y prend garde, que c'est nécessairement avec le son de l'*e* muet.

D. Les dix-huit consonnes conservent-elles toujours chacune le même son?

R. Non: il y en a quelques unes dont le son varie suivant les voyelles auxquelles elles sont jointes; les voici:

C se prononce comme le *k* avant les voyelles, *a*, *o*, *u*: *cabinet*, *colere*, *curé*; et comme l'*s*, avant les voyelles *e* et *i*: *célibat*, *citoyen*. On prononce *kabinet*, *kolere*, *kuré*, et *sélibat*, *siroyen*.

Il y a quelques mots où le *c* a le son du *g*. Ce sont *Claude*, *cicogne*, *second*, *secondement*, *seconder*, que l'on prononce *Glaude*, *cigogne*, *segond*, *segondement*, *segonder*. On prononce souvent de même, dans le langage familier, *secret*, *secrétaire*, *secrétariat*, *secrètement*.

Quand il faut prononcer le *c* avant *a*, *o*, *u*, comme on le prononce avant *e* et *i*, on met dessous une espèce de *ç* retourné que l'on appelle *cédille*, comme dans *façade*, *façon*, *garçon*, *conçu*, etc.

G a le son qui lui est naturel avant les voyelles *a*, *o*, *u*, *galant*, *gosier*, *aigu*, ; et le son du *j*, avant les voyelles *e* et *i*: *génie*, *gibier*; comme s'il y avoit, *jénie*, *jibier*.

Quand il faut prononcer le *g* avant *a*, *o*, *u*, comme on le prononce avant *e* et *i*, on met un *e* entre le *g* et l'*a*, ou l'*o* ou l'*u*, comme dans ces mots, *mangea*, *geolier*, *gageure*, etc.

Et pour donner au *g*, avant *e* et *i*, le même son rude qu'il a avant *a*, *o*, *u*, on met un *u* après le *g*, comme dans ces mots, *guérir*, *guepe*, *guide*, *guimpe*, etc.

Le *c* et le *g* étant après la voyelle, dans la même syllabe, ont toujours leur son naturel, qui est le son rude, comme dans les mots *défectueux*, *dicter*, *augmenter*, *sugérer*, etc.

S se prononce avec le son doux du *z*, quand elle est entre deux voyelles, *misere*, *visage*, *raison*, etc. Elle a ordinairement par-tout ailleurs la prononciation forte du *c* avant *e* et *i*: comme dans *salut*, *sénat*, *silence*, *consoler*, *persuader*, etc.

T conserve ordinairement le son qui lui est propre, comme dans *table*, *bonté*, *continence*, *étouffe*, *vertu*, etc. Mais lorsque *ti* est suivi d'un *a*, d'un *e*, ou d'un *o*, il se prononce presque toujours comme *ci*: *partial*, *patience* *ambition*,

etc. que l'on prononce *parcial*, *pacience*, *ambicion*. Excepté,

1°. Quand *ti* est précédé d'une *s* ou d'un *x* : *bastion*, *question*, *mixture*, *etc.*

2°. Quand *tie*, *tié* ou *tier* se trouvent à la fin d'un mot : *partie*, *amié*, *métier*, *etc.*

3°. Quand, dans *tien*, la diphthongue nasale a le son approchant de l'*e* ; comme dans *entretien*, *souïen*, *contient*, *etc.*

On prononce avec le son du *c*, *primate*, *aristocratie*, *prophétie*, *ineptie*, *initier*, *balbutier*, *etc.*

Il y a quelques autres exceptions que l'usage apprendra.

On trouve dans des observations manuscrites d'un habile Grammairien, sur la lettre *t*, que le meilleur moyen pour éviter toute équivoque, et pour fixer, dans l'écriture, la prononciation de cette lettre, seroit de mettre une cédille au dessous du *t* dans les mots où il se doit prononcer comme *c* ou comme deux *ss*, de même que l'on en met une sous le *c* pour lui ôter le son rude. L'introduction de ce nouveau caractère seroit très-utile, si l'usage pouvoit l'admettre.

X est une lettre double qui, dans quelques mots, a le son fort du *c* et de l'*s* ; comme dans *fixer*, *taxer*, *Alexandre*, que l'on prononce, *ficser*, *tacser*, *Alecsandre* : dans d'autres mots, *x* a le son du *g* et du *z*, comme dans *examen*, *exemple*, *exiger*, *etc.* que l'on prononce *egzamen*, *egzemple*, *egziger*. Il a la prononciation forte de l'*s* dans les mots, *six*, *dix*, *soixante*, et la prononciation du *z* dans *deuxieme*, *sixieme*, *sixain*, *dixieme*, *dixaine*, *dix-huit*, *dix-huitième*.

C'est une faute grossière et assez commune à Paris, de prononcer *saxe*, *sexe*, *fixe*, *etc.* comme *sasque*, *sesque*, *fisque*. La véritable et seule prononciation de ces mots est *sacre*, *seese*, et *ficse*.

Il faut encore observer que la lettre *q*, qui a la prononciation du *k*, ne s'emploie pas sans être suivie d'un *u*; comme on peut le voir dans les mots *qualité*, *quête*, *quittance*, *quotidien*, etc. à moins qu'elle ne soit à la fin d'un mot, comme dans *cinq*, *coq*.

Mais l'*u* se prononce en *ou*, comme s'il y avoit *coua*, dans les mots, *aquatique*, *équateur*, *équation*, *quadragénaire*, *quadragésime*, *quadrangulaire*, *quadrature*, *quadrupede*,

La première syllabe se prononce *cuh*, et la seconde *coua*, dans *quinquagénaire*, *quinquagésime*.
Equestre se prononce comme *écuestre*.

D. N'y a-t-il point d'autres consonnes que celles dont vous venez de parler?

R. Il y en a encore quelques unes qui, ayant un son différent de celui des autres, auroient pu s'écrire avec des caractères particuliers; mais pour les exprimer, on a joint ensemble plusieurs des lettres déjà établies. Ce sont *ch*, *gn*, et l'*l* mouillée.

Ch, qui se prononce comme dans les mots, *charité*, *cheval*, *chimere*, *chose*, *déchu*, etc.

Quand *ch* est suivi d'une consonne, il a le son du *k*, comme dans *Chrétien*, *Christianisme*, *chronique*, etc.

Il a encore le même son dans quelques mots dérivés du grec, comme dans *Archiépiscopal*, *chaos*, *chirographaire*, *chiromancie*, *écho*, *eucharistie*, etc.

Gn, qui se prononce comme dans *magnanime*, *regne*, *dignité*, *ignorance*, etc.

Gn, se prononce assez ordinairement dans le discours familier comme une seule *n* dans les mots, *signer*, *assigner*, *assignation*, comme s'il y avoit, *siner*, *assiner*, *assination*.

Le son de l'*l* mouillée se reconnoît dans les mots, *travail*, *soleil*, *orgueil*.

Quand l'*l* a ce son coulant et mouillé, elle est toujours précédée d'un *i*, et quelquefois suivie d'une autre *l* aussi mouillée : mais on n'ajoute cette seconde *l* à la première, que pour la lier avec une voyelle suivante.

D. Expliquez-moi en détail ce qui concerne l'*l* mouillée ?

R. L'*i* qui précède toujours cette *l* mouillée est quelquefois seul, c'est-à-dire, qu'il n'est qu'à la suite d'une consonne, comme dans les mots, *péril*, *gentilhomme*, *filles*, *famille*, etc.

Cet *i* est quelquefois précédé d'une voyelle simple ou d'une voyelle composée avec laquelle il se joint, pour ne faire qu'une seule syllabe.

La voyelle simple qui précède l'*i*, ne peut être qu'*a* ou *e*.

A, comme dans *émail*, *bail*, *travailler*, *cail-lou*, etc.

E, comme dans *pareil*, *vermeil*, *bouteille*, *vieillard*, etc.

La voyelle composée qui précède l'*i*, ne peut être que *ou*, ou *eu*.

Ou, comme dans *bouillir*, *fouiller*, *rouille*, *souillure*, etc.

Eu, comme dans *deuil*, *seuil*, *feuillet*, etc.

Après les consonnes *c* et *g*, quand il faut les prononcer avec le son rude, on met *ue* au lieu de *eu*, comme dans *cercueil*, *orgueil*, *cueillir*, *recueil*, etc. parce que, si après ces consonnes, on mettoit *eu*, on pourroit prononcer *cerseuil*, *orjeuil*, etc. le *c* prenant le son de l'*s*, et le *g* celui de l'*j* ; consonne avant l'*e*, comme on l'a dit.

On écrit *œil*, que l'on prononce comme *euil*.

D. Combien y a-t-il donc de manières d'articuler l'*l* mouillée avec les voyelles qui la précèdent ?

R. Cinq, qui sont, *il*, *ail*, *eil*, *ouil*, *euil* (*ueil* et *œuil* se prononçant comme *euil*) : et l'on voit par

ces articulations, aussi bien que par les différents exemples que nous venons d'apporter, que l'*l* mouillée est toujours exprimée par *il* ou *ill*, et que ces deux ou trois caracteres ne doivent être regardés que comme une seule consonne.

D. *Toutes les fois que l'l est précédée de la voyelle i, est-elle mouillée ?*

R. Non : car on prononce avec le son ordinaire de l'*l* les mots *illustre*, *subtil*, *ville*, *tranquille*, et plusieurs autres.

D. *Y a-t-il quelques regles générales pour ces exceptions ?*

R. Il n'y en a qu'une, qui est que l'*l* n'est jamais mouillée au commencement des mots. Les autres exceptions s'apprendront par l'usage.

D. *Sont-ce là toutes les consonnes qui sont en usage dans la langue françoise ?*

R. Il y a encore la consonne *ph*, mais qui n'a pas d'autre son que celui de l'*f*, comme dans *philosophie*, *triomphe*, *phrase*, etc.

D. *Comment les consonnes se lient-elles avec les voyelles pour former une syllabe ?*

R. Une seule voyelle peut faire une syllabe, par la raison qu'elle exprime un son simple et indépendant de toute autre lettre, comme on le voit dans la premiere syllabe du mot *odeur*, et dans la dernière du mot *prié*. Au lieu que les consonnes n'étant que les articulations des sons simples, elles ne peuvent se prononcer, ni par conséquent faire de syllabes, qu'avec les voyelles. Mais la place et le nombre des consonnes, dans une même syllabe, ne sont pas déterminés.

Quelquefois la voyelle est précédée d'un seule consonne, comme dans les syllabes du mot *vanité*.

Quelquefois la consonne est après la voyelle, comme dans la premiere syllabe du mot *espérance*.

Quelquefois la voyelle se trouve entre deux

consonnes, comme dans la première syllabe du mot *porte*.

Quelquefois enfin la voyelle est précédée de deux ou trois consonnes, comme dans les premières syllabes des mots, *blâme*, *scrupule*.

Si la voyelle est suivie de plus d'une consonne ; ce ne peut être que dans les dernières syllabes des mots : et alors ces consonnes ne se prononcent pas ordinairement dans le langage familier, ou on n'en prononce qu'une. Ainsi dans le mot *discours*, on ne prononce que l'r de la dernière syllabe, et on ne prononce ni le t, ni l's, de la dernière syllabe du mot *soldats*,

Pour faciliter aux enfants qui apprennent à lire, la liaison des consonnes avec les voyelles, et les mettre plus tôt en état de lire, bien des Maîtres leur font connoître les consonnes par le nom de leur prononciation, et non par celui qu'on a coutume de leur donner. Ainsi, au lieu de prononcer b, l, m, comme *bé*, *el*, *em*, on les nomme par leur son naturel, en y ajoutant seulement l'e muet, *be*, *le*, *me*, comme à la fin des mots, *tombe*, *boule*, *blâme*. Il en est de même de toutes les autres consonnes.

Ce nouveau système de lecture, dont M. Arnauld a donné l'idée à la page 23 de sa Grammaire générale et raisonnée, est plus simple et plus avantageux que l'ancien, et on en trouve les règles dans un livre que M. de Launay a fait imprimer en 1741, sous le titre de *Méthode pour apprendre à lire le François et le Latin*, etc.

Mais il y en a un autre qui n'est pas moins avantageux, et dont le succès est justifié par l'expérience. C'est, après que les enfants ont appris leurs lettres, de quelque manière qu'on les leur ait fait nommer, de leur présenter les syllabes toutes assemblées, et de les leur faire lire tout d'un coup sans épeler, en commençant par les plus simples

avant

avant que d'aller aux plus composées. Ils n'auront ensuite aucune peine à les épeler, et à en composer d'autres par l'addition d'une consonne avant ou après chaque syllabe. Lorsqu'ils auront été ainsi exercés sur toutes les syllabes possibles de la Langue Française, on aura la satisfaction de les voir lire couramment, en très-peu de temps. Mais il faut beaucoup de méthode et d'ordre dans l'exécution de ce système.

D. Pourquoi n'avez-vous pas mis la lettre h au nombre des consonnes ?

R. Parce qu'elle ne forme aucun son particulier, et que, dans la plupart des mots, elle n'ajoute rien à la prononciation de la voyelle suivante ; *l'homme, l'honneur* ; se prononçant comme s'il n'y avoit que *l'omme, l'onneur*, sans *h*.

On s'en sert dans quelques mots, pour marquer que la voyelle suivante est aspirée, comme dans *le héros, la hauteur, la haine, etc.* ; et, dans ce cas, on peut la mettre au nombre des consonnes, parce qu'elle exprime l'articulation aspirée de la voyelle suivante.

D. Qu'entendez-vous par une voyelle aspirée ?

R. J'entends une voyelle dont le son se tire du gosier, et se prononce avec force.

D. Les mots où l'h marque aspiration sont-ils en grand nombre ?

R. Non ; et je vais réciter par ordre alphabétique ceux qui sont d'un usage plus commun ; ce sont *ha ! habler, hache, hacher, hachis, hachure, hagar, haie, haillon, Hainaut, haine, haïr, haire, halage, halbran, hâle, halener, haleter, halle, hallebarde, hallier, halte, hameau, hamp, hanche, hangar, hanneton, hanter, haper, haquénée, haquet, harangue, haras, harasser, harceler, hardes, hardi, hareng, hargneux, haricot, haridelle, harnâcher, harnois, haro, harpe, harpie, harpon, hart, hasard, hase, hâte, haussecol,*

hausser, haut, hautbois, haute-contre, hauteur, havage, hâve, havre, havresac, hé! hem! hennir, héraut, here, hergne, hérissier, hérisson, hernie, héron, héros, herse, hêtre, heurter, hiboux, hideux, hiérarchie, ho! hoche, hocher, hochet, hola, Hollande, homard, hongre, Hongrie, honnir, honte, hoquet, hoqueton, hormis, hors, hotte, houblon, houe, houlette, houe, hourvari, houspiller, houssard ou housard, housse, housser, hous sine, houx, hoyau, hucke, huée, huer, huguenot, huguenotte, humer, hune, hupe, hure, hurler, hutte.

L'h est également aspirée dans les mots formés de ceux-ci, comme dans *hardiesse* et *enhardir*, formés de *hardi*; dans *honteux*, formé de *honte*; dans *hausser*, formé de *haut*; dans *enharnacher*, formé de *harnacher*, et ainsi des autres : excepté dans *exhausser*, et dans les mots formés de *héros*, comme dans *héroïne*, *héroïque*, *héroïsme*, que l'on prononce sans aspiration.

Quand l'h se trouve au milieu de quelques mots qui ne sont pas composés de ceux dont on vient de donner la liste, elle ne s'y aspire pas, et elle ne paroît y avoir été mise que pour faire prononcer séparément les deux voyelles, comme dans *trahir*, *envahir*,

On parlera plus au long de l'h aspirée au Chapitre XIV.

D. Quel est le nombre des sons articulés que l'on exprime en françois par les consonnes?

R. On en compte 19, qui sont les sons exprimés
 par *b*, *ba*, par *ch*, *cheval*.
 par *c*, *ch*, *k*, *q*; *car*, par *d*, *don*.
chaos, *kermès*, *qua-* par *f*, *ph*; *famille*, *phi-*
lié. *losophe*.
 par *c*, *s*, *t*, *ciel*, *sage*, par *g*, *garant*.
nation. par *g*, *j*; *gelée*, *jambé*.

par <i>gn</i> , ignorant.	par <i>n</i> , nuit.
par <i>h</i> aspirée, haine.	par <i>p</i> , pont.
par <i>l</i> , lumière.	par <i>r</i> , roi.
par <i>l</i> mouillée, fille,	par <i>t</i> , terre.
bail.	par <i>v</i> , vin.
par <i>m</i> , maison.	par <i>z</i> , <i>s</i> ; zeile, usage.

ARTICLE V.

Des parties du Discours.

D. *COMMENT* avez-vous considéré les mots jusqu'ici ?

R. Je ne les ai considérés que comme des sons, sans faire aucune attention à ce qu'ils peuvent signifier.

D. De quelle manière avez-vous encore à les considérer ?

R. Comme signes de nos pensées, c'est-à-dire, comme faisant connoître aux autres hommes, par le moyen de la voix ou de l'écriture, ce qui se passe dans notre esprit, soit les objets, soit les formes ou manières de nos pensées.

D. Quel nom donnez-vous aux mots considérés de cette manière ?

R. On les appelle *parties du discours*, ou quelquefois *parties de l'oraison*; oraison signifiant ici la même chose que *discours*.

D. Qu'entendez-vous par discours ?

R. J'entends l'assemblage des mots qui expriment nos pensées.

D. De combien de sortes de mots se sert-on pour parler, ou, ce qui est la même chose, combien y a-t-il de parties du discours ?

R. Neuf, qui sont le *Nom*, l'*Article*, le *Pronom*, le *Verbe*, le *Participe*, la *Préposition*, l'*Adverbe*, la *Conjonction*, l'*Interjection*.

28 *Du Genre , du Nombre , et du Cas.*

Les objets de nos pensées sont exprimés par le nom , le pronom , et le participe ; et les formes ou manières des pensées , par les autres parties du discours.

D. *Qu'entendez-vous quand vous dites qu'il y a neuf parties du discours ?*

R. J'entends qu'on ne peut dire aucune parole qui ne soit comprise sous quelqu'une de ces neuf parties , c'est-à-dire , qui ne soit quelqu'une de ces neuf parties , ou un *Nom* , ou un *Article* , ou un *Verbe* , etc.



CH A P I T R E I I.

D U G E N R E , D U N O M B R E , E T D U C A S .

D. *QU'EST-IL nécessaire de savoir , avant que d'entrer dans le détail des parties du discours ?*

R. Il faut savoir , en général , ce que c'est que *Genre* , *Nombre* , et *Cas* ; parce que ces trois choses conviennent aux *Noms* , aux *Articles* , aux *Pronoms* , et aux *Participes*.

D. *Qu'est-ce qu'un Genre ?*

R. C'est , dans l'origine , une manière de distinguer , par l'expression , le sexe de l'homme et celui de la femme , et , en général , tout ce qui est mâle ou femelle.

D. *Combien y a-t-il de Genres ?*

R. Deux , le *masculin* qui désigne le mâle ; et le *féminin* qui désigne la femelle.

D. *De quoi se sert-on pour les distinguer ?*

R. On se sert de *le* ou *un* , pour distinguer le masculin , et de *la* ou *une* , pour distinguer le féminin. Ainsi *le pere* , *un pere* , est masculin ; et *la mere* , *une mere* , est féminin.

D. *N'y a-t-il que les noms qui expriment ce qui*

est véritablement mâle ou femelle, qui soient masculins ou féminins ?

R. Il y a encore quantité d'autres mots avant lesquels on peut mettre *le, un, ou la, une*, et que l'on appelle pour cela masculins ou féminins, quoiqu'ils ne signifient rien qui ait rapport à l'un ou à l'autre sexe.

D. *Donnez-en des exemples.*

R. Ce que signifient les mots *livre* et *table*, ne peut-être d'aucun des deux sexes; cependant parce qu'on dit *le livre*, comme on dit *le pere*, et *la table*, comme on dit *la mere*, on a fait *livre* du masculin, et *table* du féminin: et ainsi de plusieurs autres mots qui sont de l'un ou de l'autre genre.

D. *Qu'est-ce qu'un nombre ?*

R. C'est une maniere d'exprimer l'unité, ou la pluralité dans les choses: c'est-à-dire, quand on parle d'une seule ou de plusieurs choses.

D. *Combien y a-t-il de nombres ?*

R. Il y en a deux; savoir, le *singulier*, quand on ne parle que d'une seule chose; et le *pluriel*, quand on parle de plusieurs.

D. *Apportez-en quelques exemples ?*

R. *Un homme* est au singulier; *des hommes* sont au pluriel. *Le livre* est au singulier; *les livres* sont au pluriel. *La table* est au singulier; *les tables* sont au pluriel.

D. *Qu'est-ce que le Cas ?*

R. C'est une maniere d'exprimer les divers rapports que les choses ont les unes aux autres.

Cette définition, et la nature des cas seront expliquées plus au long au Chapitre XII.

D. *Combien y a-t-il de cas ?*

R. Six; le *Nominatif*, le *Génitif*, le *Datif*, l'*Accusatif*, le *Vocatif*, l'*Ablatif*.

CHAPITRE III.

DU NOM.

D. QU'EST-CE qu'un nom ?

R. C'est un mot qui sert à exprimer le sujet dont on parle, ou l'objet d'une idée.

D. Qu'entendez-vous par objet ?

R. Par le mot *objet*, j'entends tout ce qui peut exciter ou occasionner les opérations de notre ame, et tout ce qui peut faire impression sur nos sens.

D. Faites-moi encore mieux comprendre cette réponse par des exemples ?

R. Connoître, aimer, haïr, etc. sont des opérations de notre ame ; et les choses à quoi peuvent se terminer ses opérations, en sont les objets. Ainsi quand nous connoissons la vérité, la vérité est l'objet de notre connoissance : quand nous aimons la vertu, la vertu est l'objet de notre amour et quand nous haïssons le vice, le vice est l'objet de notre haine.

Nos sens sont, la vue, l'ouïe, le goût, l'odorat, et le toucher ; et les choses qui peuvent agir sur l'ame par quelqu'un de ces sens en sont les objets. Ainsi la lumière et les couleurs sont les objets de la vue. Les sons sont les objets de l'ouïe. Tout ce qui se boit et se mange est l'objet du goût. Les fleurs, aromates, parfums, et autres odeurs, sont les objets de l'odorat. Les choses molles, dures et liquides, sont les objets du toucher.

D. Qu'avez-vous donc entendu, en disant que le nom est un mot qui exprime l'objet d'une idée ?

R. J'ai entendu que tout ce que notre ame peut concevoir et se représenter par une simple vue, et

sans en porter aucun jugement , est exprimé dans le discours par un nom. Ainsi *Dieu , ange , homme , cheval , grand , petit , rouge , aimable , etc.* sont des noms.

D. Combien y a-t-il de sortes de noms ?

R. Deux ; le nom substantif , et le nom adjectif.

ARTICLE PREMIER.

Du nom substantif.

D. QU'EST-CE qu'un nom substantif ?

R. C'est un nom qui exprime un objet déterminé , considéré simplement en lui-même , et sans aucune attention à ses qualités ; comme quand je conçois un livre sans faire attention à ses qualités , c'est-à-dire , s'il est grand ou petit , bon ou mauvais , etc.

D. Donnez-moi une définition plus ordinaire du nom substantif ?

R. C'est un nom qui , signifiant une chose subsistante par elle-même , n'a pas besoin d'être joint à un autre nom pour être entendu.

D. Expliquez-moi cette définition par quelques exemples ?

R. Les mots *ciel , terre , arbre* , sont des noms qui signifient des choses subsistantes par elles-mêmes , et qui font connoître clairement les objets de mes idées , quand je les prononce , sans qu'il soit nécessaire d'y joindre d'autres noms.

D. Combien y a-t-il de sortes de noms substantifs ?

R. On en distingue ordinairement de trois sortes ; savoir , les *Noms généraux* , que l'on appelle encore *communs* ou *appellatifs* , les *Noms collectifs* , et les *Noms propres*.

D. *Qu'est-ce que les noms généraux , communs , ou appellatifs ?*

R. Ce sont ceux qui expriment des idées générales et communes , c'est-à-dire , des idées qui peuvent convenir à plusieurs choses semblables , comme les noms d'*ange* , d'*homme* , de *cheval* , etc. qui conviennent à tous les anges , à tous les hommes , et à tous les chevaux en général.

D. *Qu'est-ce que les noms collectifs ?*

R. Ce sont ceux qui , quoiqu'au singulier , portent nécessairement à l'esprit l'idée de plusieurs choses , ou de plusieurs personnes de même espèce , comme réunies ensemble. Ainsi le nom de *forêt* fait concevoir plusieurs arbres , celui de *peuple* plusieurs hommes , et celui d'*armée* plusieurs soldats. Il en est de même des noms *multitude* , *infinité* , *nombre* , *quantité* , *troupe* , *la plupart* , etc.

D. *Qu'est-ce que les noms propres ?*

R. Ce sont ceux qui expriment des idées singulières , c'est-à-dire , des idées qui ne nous représentent qu'une chose unique ; comme les noms de *Cicéron* et de *Paris* , qui ne conviennent qu'à un seul homme et à une seule ville.

A R T I C L E I I.

Du Nom adjectif.

D. *QU'EST-CE qu'un nom adjectif.*

R. C'est un nom qui exprime un objet vague , considéré comme revêtu de quelque qualité. Ainsi , quand je prononce le mot *grand* , je veux parler d'une chose , quelle qu'elle puisse être , qui a la qualité de *grandeur*.

D. *Comment définit-on autrement le nom adjectif ?*

R. C'est un nom qui exprime les qualités d'une chose, et qu'on ne peut entendre clairement qu'en y joignant un nom substantif.

D. *Apportez-moi quelques exemples, pour me faire mieux entendre cette définition ?*

R. Quand je dis *rouge, aimable, généreux*, j'exprime les qualités de quelque chose ; mais on n'entend ces choses clairement, que quand j'y joins des noms substantifs : comme lorsque je dis, *un habit rouge, un enfant aimable, un cœur généreux*.

D. *Il me semble pourtant qu'il y a des noms qui n'expriment que des qualités, et qui s'entendent sans être joints à d'autres mots : tels que sont la vertu, la vanité, la pénétration, et une infinité d'autres ?*

R. Cela est vrai : mais ce sont des noms substantifs que l'on appelle *abstraits*, parce que les qualités qu'ils expriment sont considérées comme subsistantes par elles-mêmes, et comme détachées et indépendantes de tout objet qui peut en être revêtu, quoiqu'en effet elles n'aient point d'existence réelle dans la nature, et qu'elles ne subsistent que dans l'entendement, lorsqu'elles sont conçues de cette manière.

D. *En quoi donc un nom adjectif diffère-t-il d'un nom substantif abstrait ?*

R. En ce que le nom adjectif exprime non seulement une qualité, mais présente encore à l'esprit l'idée confuse de quelque chose qui en est revêtu. Ainsi, quand je dis *rouge*, cela veut dire quelque chose en général qui est rouge ; et cette idée confuse ne devient claire et distincte que quand on joint la qualité à une chose déterminée, comme lorsque je dis, *un habit rouge*.

Au lieu que le nom substantif abstrait n'exprime

simplement que la qualité, sans présenter aucune autre idée à l'esprit : ce qui fait qu'il s'entend clairement sans être joint à un autre mot, comme quand je dis, *la rougeur*.

D. *N'y a-t-il pas une règle générale pour distinguer un nom substantif d'avec un nom adjectif?*

R. Qui, toutes les fois qu'on peut joindre le mot *chose* ou *personne* avec un nom, il est adjectif; et quand on ne peut y joindre aucun de ces deux mots, il est substantif.

D. *Faites l'application de cette règle générale à quelques noms?*

R. *Table*, *livre*, sont des noms substantifs, parce que je ne puis pas dire, *chose table*, *chose livre*, ni *personne table*, *personne livre*; mais *agréable*, *habile*, sont des noms adjectifs, parce que je puis dire, *chose agréable*, *une personne habile*.

D. *Un même nom est-il toujours ou substantif, ou adjectif?*

R. Non : il arrive quelquefois que le même mot est tantôt un vrai nom substantif, et tantôt un vrai nom adjectif. Par exemple, les mots, *colere*, *sacrilege*, *politique*, sont de vrais noms substantifs dans les phrases suivantes : *Craignons d'irriter la colere de Dieu : la communion indigne est un sacrilege : la politique est rarement d'accord avec la sincérité* : parce que dans ces phrases, les mots, *colere*, *sacrilege*, et *politique*, expriment des choses qui subsistent et qui s'entendent d'elles-mêmes. Au lieu que ces mêmes noms sont de vrais noms adjectifs, quand on dit, *un homme colere*, *une main sacrilege*, *une conduite politique*; parce qu'ils n'expriment que des qualités d'*homme*, de *main*, et de *conduite*.

Il y a des noms adjectifs qui sont quelquefois employés à la place des substantifs abstraits, comme quand on dit, *rien n'est beau que le VRAI*, s'est-à-dire, *que la vérité*. Le *FAUX* d'un principe,

c'est-à-dire, *la fausseté*. Le *SUBLIME d'un discours*, c'est-à-dire, *la sublimité*. Souvent on emploie les noms adjectifs de cette manière, faute de substantifs abstraits qui puissent signifier précisément la même chose, comme quand on dit, *le fort de la mêlée, faire son possible*; ce ne seroit pas la même chose de dire, *la force de la mêlée, faire sa possibilité, etc.*

Il est vrai aussi que la plupart des noms adjectifs pris substantivement, renferment l'idée d'un substantif vague et général dont ils sont adjectifs, comme quand on dit, *préférer l'utile à l'agréable*, c'est-à-dire, *préférer la chose utile à la chose agréable*, ou *préférer ce qui est utile à ce qui est agréable*.

Il y a encore une autre sorte de noms qui, subsistant seuls dans le discours, sont regardés communément comme substantifs, quoiqu'au fond ce soient de véritables adjectifs, parce qu'ils présentent à l'esprit des objets revêtus de quelques qualités : tels sont les noms, *roi, reine, pere, mere, fils, époux, épouse, magistrat, philosophe, peintre, soldat, etc.* Mais comme les offices ou qualités signifiés par ces mots ne peuvent convenir qu'à des hommes ou à des femmes, il n'a pas été nécessaire d'y joindre leur substantif, qui se sous-entend sans confusion. Ainsi quand je dis *un roi, une reine*, on entend assez que je veux parler d'un homme qui est roi, d'une femme qui est reine, et ainsi des autres.

A R T I C L E I I I.

Des Noms de Nombre.

D. QU'EST-CE que les noms de nombre ?

R. Ce sont des noms qui expriment les rapports numériques que l'on conçoit dans les choses.

D. Combien y en a-t-il de sortes ?

R. Deux sortes : les noms de nombre adjectifs, et les noms de nombre substantifs.

D. Quels sont les noms de nombre adjectifs ?

R. Ce sont les noms de nombre absolus, ou cardinaux, et les noms de nombre ordinaux.

D. Qu'entendez-vous par noms de nombre absolus ou cardinaux ?

R. J'entends ceux qui servent à désigner absolument et simplement les divers nombres qui répondent à cette question : *Combien y en a-t-il ?* tels que sont, un ou une, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix, onze, douze, treize, quatorze, quinze, seize, dix-sept, dix-huit, dix-neuf, vingt, trente, quarante, cinquante, soixante, soixante et dix, quatre-vingts, quatre-vingt-dix, cent, deux cents, mille, deux mille, million, deux millions, milliar, deux milliars, etc.

On les appelle encore *cardinaux*, parce qu'ils sont comme l'origine des autres especes de noms de nombre, et qu'ils servent à les former.

D. Qu'entendez-vous par noms de nombre ordinaux ?

R. J'entends ceux qui marquent l'ordre des choses par rapport au nombre, et qui répondent à cette question : *Le quantième est-il ?* tels que sont, le premier ou la première, le second ou la seconde, pour lequel on dit encore le deuxième ou la deuxième, le troisième ou la troisième, le quatrième, le cinquième, le sixième, le septième, le huitième, le neuvième, le dixième, etc.

D. D'où se forment les noms de nombre ordinaux ?

R. Ils se forment des noms de nombre absolus ou cardinaux, en ajoutant *ième* à ceux qui finissent par une consonne, et en changeant l'e muet final en *ième* dans les autres, excepté *premier* et *second*.

L'f

L'*f* est encore changée en *v* consonne dans *neuvième*.

D. *Quels sont les noms de nombre substantifs ?*

R. Ce sont les noms de nombre *collectifs* ou *d'assemblage* ; les noms de nombre de *distribution* ou de *partition* , et les noms de nombre *d'accroissement* ou *d'augmentation*.

D. *Qu'est-ce que les noms de nombre collectifs ou d'assemblage ?*

R. Ce sont ceux qui expriment une quantité déterminée de choses comme réunies , et ne faisant qu'une : tels que sont *une dizaine* , *une douzaine* , *une demi-douzaine* , *une vingtaine* , *une centaine* , *un millier* , *un million*.

On dit encore , dans le même sens , *un quatrain* , pour exprimer une strophe de quatre vers ; *un sixain* , *un huitain* , *un dixain* , pour exprimer des strophes de six , de huit , et de dix vers.

D. *Qu'est-ce que les noms de nombre de distribution ou de partition ?*

R. Ce sont ceux qui expriment ce qu'est la partie d'un nombre par rapport au nombre entier : tels sont *la moitié* , *un tiers* , *un quart* , *un cinquième* (qu'on appelle *le quint* en certaines occasions) , *un sixième* , *un septième* , *un huitième* , *un neuvième* , *un dixième* (que l'on appelle encore quelquefois *dixme* , ou *dîme* , etc.).

Ainsi , quand on me demande ce qu'est deux par rapport à six ou à huit , je réponds que deux est le *tiers* , ou la troisième partie de six , et qu'il est le *quart* , ou la quatrième partie de huit , etc.

D. *Qu'est-ce que les noms de nombre d'accroissement ou d'augmentation ?*

R. Ce sont ceux qui font connoître par un seul mot combien de fois un même nombre ou une même quantité est répétée ; tels que sont *le double* , *le triple* , *le quadruple* , *le centuple*.

D. Que remarque-t-on dans les noms tant substantifs qu'adjectifs ?

R. On remarque trois choses ; savoir , le Genre , le Nombre , et le Cas,

ARTICLE IV.

Du Genre des Noms.

D. COMMENT connoît-on de quel genre sont les noms ?

R. Les noms avant lesquels on peut mettre *le* ou *un* sont masculins ; et les noms avant lesquels on peut mettre *la* ou *une* sont féminins. Ainsi *château* est du masculin , parce qu'on peut dire , *le château* ou *un château* ; et *porte* est du féminin , parce qu'on peut dire , *la porte* , ou *une porte*.

D. Les voyelles *e* et *a* étant supprimées dans les mots *le* et *la* , lorsqu'ils précèdent les noms substantifs qui commencent par une voyelle ou par une *h* non aspirée , comment peut-on en connoître le genre ?

R. Il faut alors mettre avant ces noms substantifs quelques noms adjectifs qui commencent par une consonne , comme *bon* , *beau* ou *grand*.

Ainsi pour savoir de quel genre sont *oiseau* , *espérance* , *homme* , *humeur* , il ne suffira pas de dire *l'oiseau* , *l'espérance* , *l'homme* , *l'humeur* ; mais il faudra dire , *le bel oiseau* , *la bonne espérance* , *le grand homme* , *la belle humeur* : et par ce moyen on connoîtra de quel genre est chacun de ces noms.

Cette observation ne peut être bonne que pour les François qui ont déjà l'usage de leur langue , et à qui il ne manque que d'en connoître les règles et les principes. Mais il faudroit entrer dans un plus grand détail pour les étrangers.

D. *Quels genres conviennent aux noms substantifs et adjectifs ?*

R. Le nom substantif n'est ordinairement que d'un genre, du masculin ou du féminin ; mais le nom adjectif est toujours des deux. Ainsi on dit bien, *le bon, la bonne* ; mais on ne dit pas, *le pere, la pere*. Il faut dire seulement, *le père*. On dit *la chambre*, et non *le chambre*.

D. *Pourquoi les noms adjectifs sont-ils toujours des deux genres ?*

R. Pour en entendre la raison, il faut savoir d'abord que les noms adjectifs, exprimant les qualités des choses, et les choses étant exprimées par des noms substantifs, les noms adjectifs doivent être joints aux noms substantifs.

D. *Que s'en suit-il de là ?*

R. Il s'en suit que les substantifs étant tantôt du masculin et tantôt du féminin, il faut qu'un même adjectif, pour être joint à deux substantifs de divers genres, soit toujours du masculin et du féminin.

D. *Donnez-en un exemple ?*

R. *Livre* et *chambre* sont deux substantifs, le premier du masculin, et l'autre du féminin. Pour y joindre la qualité exprimée par le nom adjectif *beau*, je dirai, *le beau livre, la belle chambre*.

D. *N'y a-t-il pas des occasions où un même nom substantif est quelquefois masculin, et quelquefois féminin ?*

R. Oui : mais alors ce nom substantif est pris dans des significations différentes ; c'est-à-dire, que ce sont des choses différentes exprimées par un même mot, comme quand on dit, *le Garde-du-Corps, la garde d'une épée ; un poste avantageux, et courir la poste*, etc. Ainsi *le garde* et *la garde, le poste* et *la poste*, sont quatre noms substantifs différents qui ont chacun leur genre.

D. Ne s'en trouve-t-il pas au moins quelques uns qui, avec la même signification, sont tantôt d'un genre, et tantôt d'un autre ?

R. Il n'y en a pas un grand nombre. Voici ceux qui sont d'un usage plus ordinaire.

Le nom pluriel *gens* est du féminin, quand il est précédé de son adjectif : *les bonnes gens* ; au lieu qu'il est du masculin, quand son adjectif le suit : *les gens savants*.

Amour, qui n'est plus que du masculin au singulier, est encore quelquefois du féminin au pluriel, quand on veut parler d'une passion déréglée : *de folles amours, premières amours*.

Comté et *Duché* ne sont plus que du masculin ; mais on dit encore au féminin, *la Franche-Comté, une Comté-pairie, une Duché-pairie*.

Chose est toujours du féminin par lui-même : *une bonne chose* ; mais quand on y joint quelque, il est souvent du masculin : *quelque chose de bon, quelque chose de vrai : ou quelque chose qui est bon, quelque chose qui est vrai*.

D. Les genres ne sont-ils distingués dans les noms que par le et la, ou par un et une ?

R. Cette règle ne regarde que les noms substantifs ; mais à l'égard des noms adjectifs, les genres y sont encore distingués par différentes terminaisons. Par exemple, l'adjectif *bon* fait *bonne* au féminin : *beau* fait *belle*, etc.

D. N'y a-t-il pas quelques règles pour connaître quelles sont les terminaisons des noms adjectifs par rapport aux deux genres ?

R. Oui : il y en a deux générales.

I. Tous les noms adjectifs terminés au masculin par un *e* muet, ne changent point de terminaison au féminin. Ainsi, *honnête* et *fidèle* font au féminin *honnête* et *fidèle* ; et on dit un *honnête*

homme , une honnête femme , un homme fidele , une femme fidelle.

II. Dans tous les autres noms adjectifs , on ajoute ordinairement un *e* muet au masculin , pour en former le féminin. Ainsi , *grand* fait *grande* , *charmant* fait *charmante* ; et on dit , *un grand palais , une grande chambre , un jardin charmant , une fleur charmante.*

D. Ces deux regles générales n'ont-elles pas d'exceptions ?

R. La premiere n'en souffre pas ; mais il y en a quelques unes pour la seconde.

r. Il y a des noms adjectifs qui , outre l'*e* muet qu'ils prennent au féminin , doublent encore leur consonne finale. Ce sont , en général , ceux qui sont terminés au masculin en *el* , *eil* , *ol* , *ul* , *ien* , *on* , *as* , *ès* , *os* , *et* , *ot*. Ainsi les adjectifs *cruel* , *pareil* , *fol* , *mol* , (que l'on écrit *fou* , *mou* , quand ils ne sont pas avant un substantif qui commence par une voyelle ou par une *h* non aspirée ,) *nul* , *ancien* , *bon* , *gras* , *expres* , *gras* , *net* , *sot* , font au féminin , *cruelle* , *pareille* , *folle* , *molle* , *nulle* , *ancienne* , *bonne* , *grasse* , *expresse* , *grosse* , *nette* , *sotte*.

On trouvera au Chapitre XIV , un détail des noms adjectifs terminés en *el* , *ol* , *ul* , *et* , *ot* , etc. où les consonnes se doublent au féminin , et de ceux où elles sont simples.

Beau , *nouveau* , et *vieux* , font encore au masculin , *bel* , *nouvel* , et *vieil* , quand ils précèdent un substantif qui commence par une voyelle ou par une *h* non aspirée : *bel homme* , *nouvel ordre* , *vieil oiseau*. C'est pour cela qu'ils font , au féminin , *belle* , *nouvelle* , et *vieille*.

2. *Blanc* , *franç* , et *sec* , sont au féminin , *blanche* , *franche* , *seche*. *Grec* , *public* , *caduc* et *Turc* , font *Grecque* , *publique* , *caduque* et *Turque*.

3. Les adjectifs terminés au masculin en *f* ,

changent au féminin l'*f* finale en *ve*. *Bref naïf, etc.* font *breve, naïve*.

4. *Long*, fait au féminin, *longue*.

5. *Favori*, fait *favorite*.

6. *Gentil*, fait *gentille*; avec l'*l* mouillée.

7. *Malin*, *benin*, font *maligne, benigne*.

8. Les adjectifs en *eur* font généralement leur féminin en *euse*: *trompeur, trompeuse; parleur, parleuse, chanteur, chanteuse, etc.* Il y en a qui le font en *eresse*: *pêcheur, pécheresse; demandeur, en termes de palais, demanderesse; défendeur, défendresse, etc.* Quelques uns en *teur* le font en *trice*: *acteur, actrice; protecteur, protectrice, etc.* D'autres n'ont point de féminin, comme *auteur, vainqueur, etc.* Quelques autres enfin le forment régulièrement par l'addition de l'*e* muet, comme *meilleur, majeur, mineur, supérieur, inférieur, prieur*, qui font au féminin, *meilleure, majeure, mineure, supérieure, inférieure, prieure, etc.*

9. *Frais et épais*, font au féminin *franche et épaisse*. *Ras* fait *rase*, et *tiers* fait *tierce*.

10. Les adjectifs terminés en *eux*, et en *oux*, changent au féminin l'*x* final en *se*: *dangereux dangereuse; honteux, honteuse; jaloux, jalouse, etc.*

11. *Doux*, fait *douce*, *faux* fait *fausse*, et *roux* fait *rousse*. *Crud* et *nud* font *crue* et *nue*. Mais il est mieux d'écrire *cru*, *nu*, au masculin, comme l'Académie.

Il peut y avoir encore quelques autres exceptions moins considérables, que l'usage apprendra.

ARTICLE V.

Du Nombre des Nombres.

D. COMMENT distinguez-vous dans les noms le singulier d'avec le pluriel?

R. Outre ce que nous avons dit, qu'un nom est au singulier, quand il signifie une chose unique, et au pluriel, quand il signifie plusieurs choses, il y a encore deux manières de distinguer, en parlant ou en écrivant, les nombres des noms.

1. Un nom substantif est au singulier, quand il est précédé, ou qu'il peut être précédé de *le* ou de *la* ; et il est au pluriel, quand il est précédé, ou qu'il peut être précédé de *les*. Ainsi lorsque je dis, *le château*, *la porte*, ces deux noms sont au singulier, et si je dis, *les châteaux*, *les portes*, ils sont au pluriel.

2. Dans la plupart des noms tant substantifs qu'adjectifs, les terminaisons, c'est-à-dire, les lettres finales du singulier, sont différentes des terminaisons du pluriel.

D. Quelles règles suivez-vous pour cette seconde manière de distinguer les nombres des noms ?

R. La règle générale est que, quand un nom n'est pas terminé par une *s* au singulier, il faut y en ajouter une au pluriel, comme *le pere*, *les peres* ; *la maison*, *les maisons* ; *le livre utile*, *les livres utiles* ; *la bonté*, *les bontés* ; *l'amitié*, *les amitiés*, etc.

D. Y a-t-il des exceptions à cette règle générale ?

R. Oui : il y en a quelques-unes.

1. Les noms terminés au singulier par *au* ou *eau*, *œu*, ou *ieu*, et *ou*, prennent une *x* au pluriel : comme *le bateau*, *les bateaux* ; *le feu*, *les feux* ; *le vœu*, *les vœux* ; *le lieu*, *les lieux* ; *le caillou*, *les cailloux*, etc.

Bleu, *clou*, *trou*, et *matou*, suivent la règle générale, et font au pluriel *bleus*, *clous*, *trous*, *matous*.

De tous les noms terminés en *oi* au singulier,

il n'y a que le seul mot *loi* qui prenne un *x* au pluriel, les *loix*. Tous les autres prennent une *s*, suivant la règle générale : le *roi*, les *rois*, l'*emploi*, les *emplois*, etc. L'Académie écrit maintenant les *lois*. Mais l'usage ne s'est pas encore tout-à-fait déclaré pour cette orthographe.

Ciel, *œil*, *aïeul*, sont au pluriel *cieux*, *yeux*, *aïeux*. Mais on dit des *ciels* de lit, des *ciels* de tableaux, des *arc-en-ciels*, et en terme d'Architecture, des *ails* de bœuf.

II. Les noms terminés au singulier par *al* et *ail*, sont ordinairement leur pluriel en *aux*, comme le *cheval*, les *chevaux*; le *travail*, les *travaux*, etc.

Il faut en excepter, pour les noms en *al*, les substantifs *bal*, *cal*, *pal*, *regal*; et les adjectifs *austral*, *boréal*, *conjugal*, *fatal*, *filial*, *final*, *frugal*, *jovial*, *littéral*, *naval*, *paschal*, *pastoral*, *trivial*, *vénal*, dont la plupart n'ont point de pluriel. Ceux qui en ont un, y prennent une *s*, suivant la règle générale : les *bals*, les *regals*, etc.

A l'égard des noms en *ail*, les substantifs *attirail*, *bercail*, *camaïl*, *détail*, *éventail*, *gouvernail*, *mail*, *poitrail*, *portail*, *sérail*, et quelques autres, ou n'ont pas de pluriel, ou le forment aussi par la seule addition d'une *s* : les *attirails*, les *détails*, etc.

L'adjectif *pénitentiel*, qui n'est plus en usage, fait au pluriel *pénitentiaux* : les *Pseaumes pénitentiaux*; et le substantif *universel*, qui est un terme de philosophie, fait au pluriel *universaux*. Il rentre dans la règle générale, et fait au pluriel *universels*, quand il est adjectif masculin : comme quand on dit, des *hommes universels*.

III. Les noms terminés au singulier par *s*, *z*, ou *x*, gardent ces lettres au pluriel, comme le *fil*, les *filz*; le *nez*, les *nez*; la *voix*, les *voix*, etc.

Malgré les différences dont nous venons de parler, on peut dire que les pluriels des noms sont toujours terminés par une *s* ; parce que le *z* est une espèce d'*s* douce, et que l'*x* est une lettre double composée de *cs*, ou de *gs* ; comme nous l'avons remarqué au Chapitre I. Article IV. Page 20.

D. *Tous les noms ont-ils chacun un singulier et un pluriel ?*

R. Comme les noms adjectifs doivent être du même nombre aussi bien que du même genre que leurs substantifs, ils ont toujours un singulier et un pluriel, comme ils ont un masculin et un féminin.

Mais il y a des noms substantifs qui n'ont que le singulier, et d'autres qui n'ont que le pluriel.

Ceux qui n'ont que le singulier sont,

1. Les noms des métaux pris en général, comme *or*, *argent*, etc. ; car on ne dit pas *des ors*, *des argents* : et si on dit quelquefois *des fers*, *des cuivres*, *des plombs*, c'est que l'on considère ces métaux comme mis en œuvre, ou divisés en plusieurs parties.

2. Les noms des vertus habituelles, comme la *foi*, la *prudence*, la *pudeur*, l'*exactitude*, etc. car on ne peut pas dire dans le même sens, les *fois*, les *prudences*, les *pudeurs*, les *exactitudes*.

Il y en a encore plusieurs autres que l'on apprendra par l'usage ; tels que sont *courroux*, *faim*, *soif*, *sommeil*, *repos*, *gloire*, *sang*, etc.

Ceux qui n'ont que le pluriel sont *matines*, *nones*, *vêpres*, *ténèbres*, *pleurs*, *gens*, *ancêtres*, *ciseaux*, *délices*, etc.

ARTICLE VI.

Des Cas des Noms.

D. *Qu'e signifie le müt Cas dans son étymologie ?*

R. Il signifie *chute*, c'est-à-dire, variété de terminaisons.

D. *Quelle est l'origine de cette signification ?*

R. C'est que les Grecs et les Latins exprimoient par différentes terminaisons, au singulier comme au pluriel, les divers rapports d'un même nom avec les autres mots. Par exemple, *Dominus, Domini, Domino*, signifient en latin ce que nous exprimons en françois par le *Seigneur*, du *Seigneur*, au *Seigneur*.

D. *Y a-t-il, à proprement parler, dans notre langue, des cas pris dans cette signification ?*

R. Non, parce que les différentes terminaisons qu'il peut y avoir dans les noms françois ne sont que pour distinguer le pluriel d'avec le singulier, ou le masculin d'avec le féminin ; et qu'il n'y en a point pour marquer les différents rapports d'un nom avec les autres mots. Mais comme nous exprimons ces mêmes rapports, nous appelons *Cas* en françois, ce qui répond au cas des Grecs et des Latins.

D. *Comment exprime-t-on les cas en françois ?*

R. En joignant aux noms de petits mots que l'on appelle *articles*, et dont nous parlerons au Chapitre suivant.

ARTICLE VII.

Des degrés de Comparaison.

D. *QU'ENTEND-ON communément par degrés de comparaison ?*

R. On entend différentes manières d'exprimer

Les qualités des choses avec plus ou moins d'étendue.

D. Quels noms sont susceptibles des degrés de comparaison ?

R. Les noms adjectifs, parce qu'il n'y a que les noms adjectifs qui expriment les qualités avec rapport aux choses.

D. Pourquoi ces degrés sont-ils appelés de comparaison ?

R. Parce qu'on ne peut savoir que les qualités d'une chose ont plus ou moins d'étendue, qu'en la comparant à une autre.

D. Combien y a-t-il de degrés de comparaison ?

R. Il y en a trois, qui sont le *Positif*, le *Comparatif*, et le *Superlatif*.

DU POSITIF.

D. Qu'est-ce que le positif ?

R. C'est une manière d'exprimer une qualité dans son idée simple, et sans aucune comparaison.

D. De quoi se sert-on pour exprimer le positif ?

R. On se sert simplement de l'adjectif, sans y rien ajouter. Ainsi, *beau*, *grand*, *habile*, sont des adjectifs positifs.

D. Le positif est-il proprement un degré de comparaison ?

R. Non, puisqu'il n'exprime simplement que la qualité ; mais on l'appelle le premier degré de comparaison, parce qu'il est comme le fondement et l'origine des autres.

DU COMPARATIF.

D. Qu'est-ce que le comparatif ?

R. C'est une manière d'exprimer une chose comparée à une autre, par une même, ou par différentes qualités.

D. Combien y a-t-il de sortes de comparatifs ?

R. Il y en a de trois sortes ; savoir :

1. *Le comparatif d'égalité*, qui se forme en mettant les mots *autant*, *aussi*, ou *si*, avant les adjectifs; comme *autant habile*, *aussi sage*, *si parfait*, etc.

2. *Le comparatif d'excès*, qui se forme en mettant le mot *plus* avant les adjectifs, comme *plus habile*, *plus sage*, *plus parfait*, etc.

3. *Le comparatif de défaut*, qui se forme en mettant le mot *moins* avant les adjectifs, comme *moins habile*, *moins sage*, *moins parfait*, etc.

D. *Expliquez-moi par des exemples la définition que vous avez donnée au comparatif?*

R. Quand on dit, *l'Asie est plus grande que l'Europe*, on compare *l'Asie* et *l'Europe* par une seule qualité, qui est celle de la *grandeur*; et quand on dit, *les richesses sont souvent plus funestes que la pauvreté n'est incommode*, on compare *les richesses* et *la pauvreté* par les différentes qualités de *funestes* et d'*incommode*.

D. *N'y a-t-il pas quelques comparatifs qui s'expriment en françois par un seul mot?*

R. Oui: et ce sont les adjectifs, *meilleur*, *pire*, et *moindre*, qui signifient la même chose que *plus bon*, qui ne se dit pas, *plus mauvais*, *plus petit*.

Quoiqu'on ne dise pas *plus bon*, on dit cependant *aussi bon* et *moins bon*.

D. *Que s'ensuit-il de l'idée que vous venez de donner du comparatif?*

R. Il s'ensuit que, dans toute comparaison, il y a toujours deux termes, qui sont la chose que l'on compare, et la chose avec laquelle elle est comparée.

D. *Comment joint-on, dans le discours, les deux termes d'une comparaison?*

R. Par le moyen de la conjonction *que*, comme quand on dit: *Vous n'êtes pas autant*, ou *aussi*, ou *si habile QUE votre frere. L'histoire est plus utile*

QUE

que la musique. Alexandre étoit moins prudent que César.

DU SUPERLATIF.

D. Qu'est-ce que le superlatif?

R. C'est une manière d'exprimer le suprême degré d'une qualité.

D. Combien a-t-il de sortes de superlatifs?

R. Il y en a deux sortes ; le *superlatif absolu*, et le *superlatif relatif*.

D. Qu'est-ce que le *superlatif absolu*?

R. C'est celui qui exprime le suprême degré de la qualité d'une manière absolue, et sans rapport à autre chose.

D. Comment exprime-t-on ce *superlatif absolu*?

R. En mettant *très* ou *fort* avant les noms adjectifs, comme dans ces exemples, *Cicéron étoit très-éloquent : Votre procédé est fort honnête* ; où l'on voit que les adjectifs sont mis au suprême degré, sans rapport à aucune autre chose.

D. Qu'est-ce que le *superlatif relatif*?

R. C'est celui qui exprime le suprême degré de la qualité, avec un rapport de comparaison à quelque autre chose.

D. Comment exprime-t-on ce *superlatif relatif*?

R. En mettant *le*, *du*, *au*, *la*, *de la*, *à la*, *les*, *des*, *aux*, avant les comparatifs d'excès et de défaut, comme dans ces exemples : *Alexandre étoit le plus brave des hommes. Ma sœur est la plus heureuse des femmes. Votre sentiment est le moins soutenable. La meilleure de toutes les sciences est celle du salut. Le moindre mensonge est un péché* ; où l'on peut remarquer que l'adjectif, mis au suprême degré, a un rapport de comparaison à un second terme, qui est *des hommes*, dans la première phrase, *des femmes*, dans la seconde, et *de toutes les sciences*, dans la quatrième.

D. *Ce second terme est-il toujours exprimé ?*

R. Non : il est quelquefois sous-entendu : comme si je dis : *il y a trente écoliers en rhétorique , mon frère est le plus habile , c'est-à-dire , le plus habile de trente écoliers. Le moindre mensonge , c'est-à-dire , le moindre des mensonges.*

D. *En quel cas met-on le nom qui exprime le second terme du superlatif relatif ?*

R. On le met toujours au génitif , comme on l'a vu dans les exemples précédents.

D. *Les comparatifs d'excès et de défaut ne deviennent-ils superlatifs qu'à la suite des mots , le , du , au , etc. ?*

R. Ils le sont encore quand ils sont précédés de *mon , ma , mes , ton , ta , tes , son , sa , ses , notre , nos , votre , vos* et *leur*. Ainsi , *mon plus grand chagrin , sa meilleure connoissance , votre moindre embarras , etc.* expriment le même degré que , *le plus grand de mes chagrins , la meilleure de ses connoissances , le moindre de vos embarras.*

D. *Pourquoi avez-vous dit que les degrés de comparaison conviennent aux noms adjectifs ?*

R. Parce qu'il n'y a que les qualités ou les manières d'être exprimées par les noms adjectifs , qui soient susceptibles du plus et du moins , et par lesquelles les choses ou les substances puissent être comparées les unes aux autres. Ainsi on ne dira pas qu'une table est plus ou moins table qu'une autre , mais on dira bien qu'une table est plus ou moins grande , plus ou moins haute , plus ou moins belle qu'une autre.

ARTICLE VIII.

Observations sur les Noms substantifs et adjectifs.

D. **Q**UEL rapport y a-t-il entre le Nom substantif et le Nom adjectif ?

R. Il n'est pas nécessaire qu'un nom substantif soit accompagné d'un nom adjectif ; mais un nom adjectif suppose toujours un nom substantif auquel il se rapporte.

D. *Comment s'accorde en françois l'adjectif avec le substantif ?*

R. En genre et en nombre ; c'est-à-dire , qu'un nom adjectif doit toujours être du même genre et du même nombre que le nom substantif auquel il se rapporte ; comme quand on dit , *l'homme prudent , la femme prudente , les hommes prudents , les femmes prudentes.*

Cette règle doit également s'appliquer aux autres parties du discours qui ont différentes terminaisons pour le masculin et le féminin , le singulier et le pluriel , tels que les pronoms et les participes , dont on parlera dans la suite.

Ainsi ce seroit une faute essentielle que de mettre un adjectif féminin avec un substantif masculin , ou un adjectif masculin avec un substantif féminin : ce qui arrive le plus souvent faute de savoir le genre du substantif ; et il est assez ordinaire d'entendre dire , *Voilà UNE ouvrage PARFAITE ; votre éventail est fort BELLE ; ces légumes sont EXCELLENTS ; ces poires sont d'UNE BONNE acabit ; il y a dans le jardin du Roi , des simples bien PRÉCIEUSES , etc.* au lieu qu'il faut dire , *voilà UN ouvrage PARFAIT ; votre éventail est fort BEAU ; ces légumes sont EXCELLENTS ; ces poires sont d'UN BON acabit ; il y a dans le jardin du Roi des simples bien PRÉCIEUX ;* parce que tous ces substantifs sont masculins , et que leurs adjectifs doivent être du même genre.

La faute seroit égale de donner un adjectif singulier à un substantif pluriel , ou un adjectif pluriel à un substantif singulier. On a voulu trouver cette faute dans la phrase suivante : *Comme la connoissance de l'antiquité grecque et latine , et des Au.*

teurs de ces deux langues , est ce qui dispose le mieux à réussir dans ce genre de travaux ; les Académiciens se proposeront tout ce que renferme cette espece d'érudition , comme un des objets **LE PLUS DIGNÉ** de leur application. On a prétendu que *digne* étoit l'adjectif d'*objets*, et que, par conséquent il falloit le mettre au pluriel, et dire , *les plus dignes*. Mais cette façon de parler n'a rien de vicieux. L'adjectif doit être ici au singulier , et nous nous réservons à en expliquer la raison , lorsque nous parlerons de la même construction , à l'égard des pronoms relatifs et des verbes.

L'adjectif se met au pluriel , quoiqu'il se rapporte à un substantif singulier, quand ce substantif est un nom collectif suivi d'un autre substantif pluriel au génitif. Ainsi il faut dire , *la plupart des hommes sont AVEUGLES sur eux-mêmes* , et non est AVEUGLE : il n'y a qu'un petit nombre de Chrétiens FIDÈLES à leurs devoirs , et non FIDÈLE. Il en est de même à l'égard de tous tous les autres noms collectifs.

D. Trouve-t-on toujours dans la même phrase le nom substantif auquel se rapporte un adjectif ?

R. Non : quelquefois ce substantif est sous-entendu , parce qu'il a été exprimé dans quelque phrase précédente. Ainsi , pour le trouver , il faut examiner à quoi peut convenir ce qui est exprimé par le nom adjectif.

Mais il arrive souvent que les adjectifs n'ont rapport à aucun substantif exprimé dans le discours. Alors ils sont toujours au masculin , et ils n'ont qu'un substantif vague et général , que l'on peut rendre par un des deux noms , *chose* ou *homme* ; comme quand on dit , *il est UTILE d'étudier : les SAVANTS admirent votre ouvrage ; c'est-à-dire , c'est une CHOSE UTILE d'étudier ; les HOMMES SAVANTS admirent votre ouvrage.*

D. Quand un nom adjectif se rapporte à plusieurs

sieurs substantifs singuliers et de divers genres , en quel nombre et en quel genre le met-on ?

R. 1. On le met au pluriel , parce que deux , ou plusieurs singuliers valent un pluriel. Ainsi il faut dire , *mon frère et ma sœur sont ESTIMABLES* , et non pas ESTIMABLE.

Il est cependant permis de mettre l'adjectif au singulier , quand les deux substantifs ont une même signification , ou une signification approchante. Ainsi on peut dire , *il répond avec une fermeté et une force ADMIRABLE : On ne trouve dans les courtisans qu'une politesse et une cordialité AFFECTÉE.*

2. Le masculin étant plus noble que le féminin , on met ordinairement au masculin , ou on emploie avec la terminaison masculine , l'adjectif qui se rapporte à plusieurs substantifs de divers genres. Ainsi on dit , *mon frère et ma sœur sont CONTENTS* , et non pas CONTENTES.

Il y a une occasion où l'adjectif se met au féminin , quoique des deux substantifs il y en ait un du masculin , c'est quand l'adjectif touche immédiatement le substantif féminin. Comme quand on dit , *Il avoit les pieds et la tête NUE. Cet acteur joue avec un goût et une noblesse CHARMANTE. Sylla s'étoit acquis , dans Rome , un pouvoir et une autorité ABSOLUE.* Il seroit contre le bon usage de dire , *les pieds et la tête nus , un goût et une noblesse charmants , un pouvoir et une autorité absolus.*

On peut remarquer que , dans ces exemples , l'adjectif prend non seulement le genre , mais encore le nombre du substantif féminin , et qu'il est au singulier , quoiqu'il se rapporte à deux substantifs.

CHAPITRE IV.

DE L'ARTICLE.

D. QU'EST-CE qu'un article ?

R. C'est un mot qui, étant mis avant les noms ; sert à déterminer l'étendue selon laquelle ils doivent être pris.

(Nous remettons à expliquer cette définition et la nature des articles au Chap. XIII, nous contentant de les faire connoître ici par ce qui est de pratique, et ce qui peut être à la portée de tout le monde).

D. Combien y a-t-il de sortes d'articles ?

R. Quatre : l'article défini, l'article indéfini, l'article partitif, que l'on peut encore appeler article indéterminé, et l'article un, une.

D. Quel est l'usage le plus commun des articles ?

R. C'est de faire connoître, les uns le genre, les autres le nombre, et les autres le cas du nom avant lequel ils sont mis.

ARTICLE PREMIER.

De l'Article défini.

D. COMBIEN y a-t-il d'articles définis ?

R. Deux ; savoir, le et la, qui font l'un et l'autre les au pluriel.

D. Comment font-ils connoître le genre du nom auquel ils sont joints ?

R. En ce que le se met avant les noms mas-

CHAP. I.V. ART. I.

enlins, comme *le ciel*; et *la* se met avant les noms féminins, comme *la terre*.

-D. Comment font-ils connoître le nombre des noms ?

R. En ce que *le* et *la* précèdent toujours les noms masculins ou féminins qui sont au singulier, comme *le Royaume*, *la Ville*; et que *les* n'est mis qu'avant les noms des deux genres au pluriel : comme *les royaumes*, *les villes*.

D. Qu'arrive-t-il quand les articles *le* et *la* se trouvent avant des noms qui commencent par une voyelle ou par une *h* non aspirée ?

R. On en supprime les lettres *e* et *a*, et on y substitue une apostrophe (') Ainsi, au lieu de dire, *le oiseau*, *la espérance*, *le homme*, *la humeur*, on dit *l'oiseau*, *l'espérance*, *l'homme*, *l'humeur*.

D. Comment les articles définis font-ils connoître les cas ?

R. Par les différentes manières dont ils sont employés avant un même nom : c'est ce qu'il faut expliquer.

Quand un nom est précédé de *le*, *la*, ou *les*, il est toujours au nominatif ou à l'accusatif. Ainsi *le prince*, *la table*, *les princes*, *les tables*, sont des noms au nominatif ou à l'accusatif.

Du, *de la*, *des*, marquent ordinairement que le nom auquel ils sont joints, est au génitif ou à l'ablatif; *du* pour le singulier masculin; *de la* pour le singulier féminin; et *des* pour le pluriel des deux genres. Ainsi *du prince*, *de la table*, *des princes*, *des tables*, sont des noms au génitif ou à l'ablatif.

Au, *à la*, *aux*, joints à un nom, font connoître qu'il est au datif; *au* pour le singulier masculin, *à la* pour le singulier féminin, et *aux* pour le pluriel des deux genres. Ainsi *au prince*, *à*

la table, aux princes, aux tables, sont des noms au datif.

A l'égard des noms au vocatif, ils ne sont précédés d'aucun article ; mais quelquefois de la lettre *ô* comme *ô prince, ô table, etc.*

D. Voilà donc contre ce que vous avez dit, au chapitre précédent, de véritables cas, du moins dans les articles, puisqu'ils ont des terminaisons si différentes au nominatif, au génitif, et au datif dans les deux nombres ?

R. Quoique ces terminaisons soient différentes, on ne doit pourtant pas en conclure que les articles aient des cas proprement dits, parce qu'à remonter à l'origine, on trouve que ces différences viennent des changemens ou contractions (1) qui sont survenues aux articles par succession de temps.

Autrefois on laissoit toujours les articles, *le, la, les*, avant les noms, quelque cas qu'on voulût exprimer. On y ajoutoit seulement *de* pour marquer le génitif ou l'ablatif, et *à* pour marquer le datif. Ainsi, comme on dit encore présentement, *de la table, à la table*, on disoit, *de le prince, à le prince*, pour exprimer le génitif ou l'ablatif, et le datif dans les noms masculins. De même pour exprimer ces mêmes cas dans les noms des deux genres au pluriel, on disoit, *de les princes, de les tables, à les princes, à les tables.*

On voit une trace de cet ancien usage dans le singulier des noms masculins qui commencent par une voyelle ou par une *h* non aspirée ; car on en exprime le génitif et le datif, en y joignant *de le* et *à le*, dont on ne fait que retrancher l'*e* final, suivant la règle que nous venons d'établir : comme il paroît dans les noms *amour* et

(1 On appelle ici *contraction*, la suppression ou le retranchement de quelques lettres ou syllabes.

honneur, qui font au génitif *de l'amour*, *de l'honneur*, et au datif, *à l'amour*, *à l'honneur*.

On met encore *de le*, *à le*, *de les* et *à les*, avant les noms substantifs qui sont accompagnés du mot *tout* au singulier ou au pluriel, et l'on dit, *DE tout le monde*, *A tout LE peuple*, *DE tous LES hommes*, *DE toutes LES femmes*, *A tous LES hommes*, *A toutes LES femmes*.

Mais, ensuite, *de le* a été changé en *du*, et *à le* a été changé en *au*; et au lieu de dire, *de le prince*, *à le prince*, on a dit, *du prince*, *au prince*: de même qu'au pluriel, *de les* a été changé en *des*, et *à les* en *aux*; on n'a plus dit *de les princes*, *à les princes*, *de les tables*, *à les tables*; mais *des princes*, *aux princes*, *des tables*, *aux tables*.

D. Qu'est-ce que décliner un nom?

R. C'est en grec et en latin réciter tous les cas d'un nom; c'est-à-dire, réciter un nom avec les différentes terminaisons qu'il peut avoir au singulier et au pluriel. Mais décliner un nom en français, n'est autre chose que d'y joindre les articles par le moyen desquels il exprime les cas des Grecs et des Latins.

D. Déclinez avec l'article défini, un nom masculin qui commence par une consonne?

R. SINGULIER.		PLURIEL.	
Nom.	<i>le Prince.</i>	Nom.	<i>les Princes.</i>
Gén.	<i>du Prince.</i>	Gén.	<i>des Princes.</i>
Dat.	<i>au Prince.</i>	Dat.	<i>aux Princes.</i>
Acc.	<i>le Prince.</i>	Acc.	<i>les Princes.</i>
Voc.	<i>ô Prince.</i>	Voc.	<i>ô Princes.</i>
Abl.	<i>du Prince.</i>	Abl.	<i>des Princes.</i>

D. Déclinez avec le même article, un nom féminin qui commence par une consonne?

R. SINGULIER.		PLURIEL.	
Nom.	<i>la Table.</i>	Nom.	<i>les Tables.</i>
Gén.	<i>de la Table.</i>	Gén.	<i>des Tables.</i>
Dat.	<i>à la Table.</i>	Dat.	<i>aux Tables.</i>
Acc.	<i>la Table.</i>	Acc.	<i>les Tables.</i>
Voc.	<i>ô Table.</i>	Voc.	<i>ô Tables.</i>
Abl.	<i>de la Table.</i>	Abl.	<i>des Tables.</i>

D. Déclinez un nom masculin qui commence par une voyelle ?

R. SINGULIER.		PLURIEL.	
Nom.	<i>l'Amour.</i>	Nom.	<i>les Amours.</i>
Gén.	<i>de l'Amour.</i>	Gén.	<i>des Amours.</i>
Dat.	<i>à l'Amour.</i>	Dat.	<i>aux Amours.</i>
Acc.	<i>l'Amour.</i>	Acc.	<i>les Amours.</i>
Voc.	<i>ô Amour.</i>	Voc.	<i>ô Amours.</i>
Abl.	<i>de l'Amour.</i>	Abl.	<i>des Amours.</i>

D. Déclinez un nom féminin qui commence par une voyelle.

R. SINGULIER.		PLURIEL.	
Nom.	<i>l'Ame.</i>	Nom.	<i>les Ames.</i>
Gén.	<i>de l'Ame.</i>	Gén.	<i>des Ames.</i>
Dat.	<i>à l'Ame.</i>	Dat.	<i>aux Ames.</i>
Acc.	<i>l'Ame.</i>	Acc.	<i>les Ames.</i>
Voc.	<i>ô Ame.</i>	Voc.	<i>ô Ames.</i>
Abl.	<i>de l'Ame.</i>	Abl.	<i>des Ames.</i>

D. Déclinez un nom masculin qui commence par une h non aspirée.

R. SINGULIER.		PLURIEL.	
Nom.	<i>l'Honneur.</i>	Nom.	<i>les Honneurs.</i>
Gén.	<i>de l'Honneur.</i>	Gén.	<i>des Honneurs.</i>
Dat.	<i>à l'Honneur.</i>	Dat.	<i>aux Honneurs.</i>
Acc.	<i>l'Honneur.</i>	Acc.	<i>les Honneurs.</i>
Voc.	<i>ô Honneur.</i>	Voc.	<i>ô Honneurs.</i>
Abl.	<i>de l'Honneur.</i>	Abl.	<i>des Honneurs.</i>

Les noms féminins commençant par une h non aspirée, se déclinent de la même manière.

ARTICLE II.

De l'Article indéfini.

D. QUELS sont les Articles que l'on appelle communément indéfinis ?

R. Ce sont *de* et *à*, quand ils sont mis avant les noms, sans être joints à d'autres articles, comme quand on dit, *de Dieu, à Dieu.*

D. Quels cas servent-ils à exprimer ?

R. De marque le génitif ou l'ablatif, et à marque le datif. Ainsi, *de dieu* est au génitif ou à l'ablatif, et *à dieu* est au datif.

D. Comment connoît-on le nominatif ou l'accusatif des noms qui prennent ces articles indéfinis ?

R. En ce qu'ils ne sont précédés d'aucun article. Ainsi *Dieu* est un nom au nominatif ou à l'accusatif.

D. Connoît-on par ces articles de quel genre et de quel nombre sont les noms auxquels ils sont joints ?

R. Non : parce que *de* et *à* se mettent également avant les noms masculins et féminins, singuliers et pluriels.

D. Quels noms sont ordinairement précédés des articles indéfinis ?

R. Ce sont tous les noms propres de Dieu, d'anges, d'hommes, de villes, et autres, qui n'ont pas de pluriel, comme *Gabriel*, *Pierre*, *Paris*, etc.

Les autres noms qui prennent l'article défini, peuvent aussi prendre, en certaines occasions, l'article indéfini, au singulier et au pluriel : comme quand on dit, *une tendresse de pere*, *beaucoup de gloire*, *une troupe d'écoliers*, *j'ai cette affaire à cœur*, *c'est une matière à disputes*, etc.

D. Que fait-on quand *de* est avant un nom qui commence par une voyelle, ou par une *h* non aspirée ?

R. On en supprime la lettre *e*, à la place de laquelle on met l'apostrophe ('). Ainsi, au lieu de dire, *une somme de argent*, *un livre de histoire*, on dit, *une somme d'argent*, *un livre d'histoire*.

60 De l'Article partitif ou indéterminé.

D. Déclinez avec ces articles un nom masculin qui commence par une consonne ?

R.	SINGULIER.		
Nom.	Dieu.	Acc.	Dieu.
Gén.	de Dieu.	Voc.	ô Dieu.
Dat.	à Dieu.	Abl.	de Dieu.

D. Déclinez avec ces mêmes articles un nom féminin qui commence par une consonne ?

R.	SINGULIER.		
Nom.	Rome.	Acc.	Rome.
Gén.	de Rome.	Voc.	ô Rome.
Dat.	à Rome.	Abl.	de Rome.

D. Déclinez des noms qui commencent par une voyelle, ou par une h non aspirée ?

R. SINGULIER.		Autre SINGULIER.	
Nom.	Antoine.	Nom.	Angelique.
Gén.	d'Antoine.	Gén.	d'Angelique.
Dat.	à Antoine.	Dat.	à Angelique.
Acc.	Antoine.	Acc.	Angelique.
Voc.	ô Antoine.	Voc.	ô Angelique.
Abl.	d'Antoine.	Abl.	d'Angelique.

Autre SINGULIER.			
Nom.	Hercule.	Acc.	Hercule.
Gén.	d'Hercule.	Voc.	ô Hercule.
Dat.	à Hercule.	Abl.	d'Hercule.

ARTICLE III.

De l'Article partitif ou indéterminé.

D. QUELS sont les articles partitifs ?

R. Ce sont les génitifs des articles définis et de l'article indéfini, lorsque ces génitifs deviennent nominatifs ou accusatifs, comme nous l'expliquerons plus au long au chapitre XIII.

D. Combien y a-t-il de sortes d'articles partitifs ?

R. Deux

R. Deux sortes; les articles partitifs qui se font des génitifs des articles définis, et l'article partitif qui se fait du génitif de l'article indéfini.

D. Quels sont les articles partitifs formés des génitifs et des articles définis ?

R. Ce sont ,

Du et de la, pour les noms masculins et féminins au singulier, qui commencent par une consonne, comme quand on dit, *du pain, de la viande*.

De le et de la, dont on retranche *e* et *a*, en y substituant l'apostrophe ('), pour les noms masculins et féminins au singulier, qui commencent par une voyelle ou par une *h* non aspirée, comme quand on dit, *de l'esprit, de l'eau*.

Des, pour tous les noms tant masculins que féminins au pluriel, par quelques lettres qu'ils commencent, comme quand on dit, *des pains, des viandes, des esprits, des eaux*.

D. Quels sont les cas de ces articles, et comment se forment-ils ?

R. *Du, de la, de l', des*, en sont toujours, comme nous avons dit, les nominatifs ou accusatifs. Ainsi *du pain, de la viande, de l'esprit, de l'eau, des honneurs*, sont quelquefois des noms au nominatif ou à l'accusatif.

Le génitif ou l'ablatif de ces articles est simplement *de*, comme le génitif ou ablatif de l'article indéfini.

On en forme le datif, en y ajoutant la marque du datif qui est *à*. Ainsi *à du pain, à de la viande, à de l'eau, à de l'esprit, à des honneurs*, sont des noms au datif.

D. Déclinez des noms avec les articles partitifs ?

R. Comme le nominatif est toujours semblable à

l'accusatif, et le génitif à l'ablatif, il sera plus court de les joindre ensemble.

Nom du masculin.

SINGULIER.		PLURIEL.	
Nom. Acc.	<i>du Pain.</i>	Nom. Acc.	<i>des Pains.</i>
Gén. Abl.	<i>de Pain.</i>	Gén. Abl.	<i>de Pains.</i>
Dat.	<i>à du Pain.</i>	Dat.	<i>à des Pains.</i>

Autre du féminin.

SINGULIER.		PLURIEL.	
Nom. Acc.	<i>de la Viande.</i>	Nom. Acc.	<i>des Viandes.</i>
Gén. Abl.	<i>de Viande.</i>	Gén. Abl.	<i>de Viandes.</i>
Dat.	<i>à de la Viande.</i>	Dat.	<i>à des Viandes.</i>

Autre du masculin commençant par une voyelle.

SINGULIER.		PLURIEL.	
Nom. Acc.	<i>de l'Esprit.</i>	Nom. Acc.	<i>des Esprits.</i>
Gén. Abl.	<i>d'Esprit.</i>	Gén. Abl.	<i>d'Esprits.</i>
Dat.	<i>à de l'Esprit.</i>	Dat.	<i>à des Esprits.</i>

Autre du féminin commençant par une voyelle.

SINGULIER.		PLURIEL.	
Nom. Acc.	<i>de l'Eau.</i>	Nom. Acc.	<i>des Eaux.</i>
Gén. Abl.	<i>d'Eau.</i>	Gén. Abl.	<i>d'Eaux.</i>
Dat.	<i>à de l'Eau.</i>	Dat.	<i>à des Eaux.</i>

Autre du masculin commençant par une h non aspirée.

SINGULIER.		SINGULIER.	
Nom. Acc.	<i>de l'Honneur.</i>	Nom. Acc.	<i>des Honneurs.</i>
Gén. Abl.	<i>d'Honneur.</i>	Gén. Abl.	<i>d'Honneurs.</i>
Dat.	<i>à de l'Honneur.</i>	Dat.	<i>à des Honneurs.</i>

D. Quel est l'article partitif qui se fait du génitif de l'article indéfini ?

R. C'est *de*, quand le nom auquel il est joint est au nominatif ou à l'accusatif.

D. Dans quelles occasions se sert-on de cet article partitif ?

R. Quand l'adjectif précède le substantif : au lieu que les articles partitifs, formés des articles définis, ne se mettent qu'avant les noms, ou qui n'ont point d'adjectif, ou dont l'adjectif est après. Ainsi on dit, *du pain blanc, de la viande excellente*, parce que l'adjectif est après le substantif : mais il faut dire, *de bon pain, d'excellente viande*, parce que l'adjectif précède le substantif.

D. Distingue-t-on par cet article le genre et le nombre des noms auxquels il est joint ?

R. Non : parce qu'il est le même pour le masculin et le féminin, pour le singulier et le pluriel : comme on le voit dans *de bon pain, de bonne viande, de bons pains, de bonnes viandes*.

D. Quels en sont les cas ?

R. *De*, dont on retranche l'*e*, avant les noms qui commencent par une voyelle ou par une *h* non aspirée, en est toujours le nominatif ou l'accusatif. Ainsi, *de bon pain, d'excellente viande*, sont quelquefois des noms au nominatif ou à l'accusatif.

Le génitif ou l'ablatif de cet article n'est pas différent, par l'expression, du nominatif ou de l'accusatif. Ainsi, *de bon pain, d'excellente viande*, sont quelquefois des noms au génitif ou à l'ablatif.

On a le datif de cet article, en y ajoutant la marque du datif, qui est *à*. Ainsi, *à de bon pain, à d'excellente viande*, sont des noms au datif.

D. Déclinez ensemble un nom masculin et un nom féminin avec cet article.

R. SINGULIER.		
Nom. Acc.	<i>de bon Pain.</i> . . .	<i>de bonne Viande.</i>
Gén. Abl.	<i>de bon Pain.</i> . . .	<i>de bonne Viande.</i>
Dat.	<i>à de bon Pain.</i> . . .	<i>à de bonne Viande.</i>

PLURIEL.		
Nom. Acc.	<i>de bons Pains.</i> . .	<i>de bonnes Viandes.</i>
Gén. Abl.	<i>de bons Pains.</i> . .	<i>de bonnes Viandes.</i>
Dat.	<i>à de bons Pains.</i> . .	<i>à de bonnes Viandes.</i>

ARTICLE IV.

De l'Article UN , UNE.

D. *UN*, ou son féminin *une*, est-il toujours article ?

R. Non : il est nom de nombre, quand il exprime une unité déterminée : comme quand on dit, *il n'y a qu'un Dieu* ; mais il est article, quand il n'exprime qu'une unité vague, comme si je dis, *un sujet doit obéir à son Prince*.

D. *Comment cet article fait-il au pluriel ?*

R. Son pluriel est absolument le même que celui des articles partitifs.

D. *Quels en sont les Cas ?*

R. Il fait *un* et *une* au nominatif ou à l'accusatif. Ainsi, *un homme, une femme*, sont des noms au nominatif ou à l'accusatif.

On en forme le génitif ou l'ablatif, en y ajoutant *de*, dont on supprime l'*e*. Ainsi, *d'un homme, d'une femme*, sont au génitif ou à l'ablatif.

On y ajoute *à* pour le datif. Ainsi, *à un homme, à une femme*, sont au datif.

D. *Déclinez ensemble un nom masculin et un nom féminin avec cet article.*

R. SINGULIER.

Nom. Acc. <i>un Homme</i> . . .	<i>une Femme</i> .
Gén. Abl. <i>d'un Homme</i> . . .	<i>d'une Femme</i> .
Dat. <i>à un Homme</i> . . .	<i>à une Femme</i> .

P L U R I E L.

Nom. Acc. <i>des Hommes</i> . . .	<i>des Femmes</i> .
Gén. Abl. <i>d'Hommes</i> . . .	<i>de Femmes</i> .
Dat. <i>à des Hommes</i> . . .	<i>à des Femmes</i> .

CHAPITRE V.

DU PRONOM.

D. QU'EST-CE qu'un Pronom ?

R. C'est un mot qui tient ordinairement la place du nom.

D. Combien y a-t-il de sortes de pronoms ?

R. Il y en a de sept sortes, savoir :

Pronoms personnels ; Pronoms conjonctifs , Pronoms possessifs , Pronoms démonstratifs , Pronoms relatifs , Pronoms absolus , Pronoms indéfinis .

D. Pourquoi les pronoms ont-ils été introduits dans les langues ?

R. Pour éviter la répétition des noms , qui seroit ennuyeuse.

ARTICLE PREMIER.

Des Pronoms personnels.

D. QU'EST-CE que les Pronoms personnels ?

R. Ce sont ceux qui marquent directement les personnes , ou qui en tiennent la place.

D. Combien y a-t-il de personnes ?

R. Trois.

La première est celle qui parle.

La seconde est celle à qui on parle.

La troisième est celle de qui on parle.

D. Quels sont les pronoms personnels de chacune de ces trois personnes ?

R. Les pronoms personnels de la première personne sont ,

66 *Des Pronoms personnels.*

Je et *Moi*, pour le singulier, et

Nous, pour le pluriel.

Ils sont des deux genres.

Les pronoms personnels de la seconde personne

Tu et *Toi* pour le singulier, et

Vous, pour le pluriel.

Ils sont aussi des deux genres.

Les pronoms personnels de la troisième personne

Il et *Lui*, pour le singulier.

Ils et *Eux*, pour le pluriel

Elle, pour le singulier

Elles, pour le pluriel

} masculin.

} féminin.

D. Comment se déclinent ces pronoms ?

R. Ils se déclinent avec l'article indéfini.

D. Déclinez-les de suite ?

R. Pronoms de la première personne.

SINGULIER.		PLURIEL.	
Nom.	Je ou Moi.	Nom. Acc.	Nous.
Gén. Abl.	de Moi.	Gén. Abl.	de Nous.
Dat.	à Moi.	Dat.	à Nous.
Acc.	Moi.

Pronoms de la seconde personne.

SINGULIER.		PLURIEL.	
Nom.	Tu ou Toi.	Nom. Acc.	Vous.
Gén. Abl.	de Toi.	Gén. Abl.	de Vous.
Dat.	à Toi.	Dat.	à Vous.
Acc.	Toi.	Voc.	ô Vous.
Voc.	ô Toi.

Pronoms de la troisième personne pour le masculin.

SINGULIER.		PLURIEL.	
Nom.	Il ou Lui.	Nom.	Ils ou Eux.
Gén. Abl.	de Lui.	Gén. Abl.	d'Eux.
Dat.	à Lui.	Dat.	à Eux.
Acc.	Lui.	Acc.	Eux.

Pronoms de la troisième personne pour le féminin.

SINGULIER.		PLURIEL.	
Nom. Acc.	Elle.	Nom. Acc.	Elles.
Gén. Abl.	d'Elle.	Gén. Abl.	d'Elles.
Dat.	à Elle.	Dat.	à Elles.

D. *Faites-moi comprendre, par des exemples, que les pronoms personnels tiennent la place des trois personnes ?*

R. I. La première personne étant celle qui parle, cette personne en parlant, au lieu de se désigner par le nom qu'elle porte, se sert du pronom *je* ou *moi*. Ainsi, si c'est Pierre qui parle, et qu'il veuille dire qu'il est revenu de la campagne, parce qu'on avoit besoin de lui, il ne dira pas : *Pierre suis revenu de la campagne, parce qu'on avoit besoin de Pierre* ; mais, *JE suis revenu de la campagne, parce qu'on avoit besoin de MOI*.

II. Toute personne, quelle qu'elle puisse être, à qui on adresse la parole, est ce qu'on appelle seconde personne. Or, pour ne pas nommer celui à qui on parle, on a recours aux pronoms *tu*, *toi*, ou *vous*. Ainsi, voulant avertir Pierre qu'il doit prendre garde à lui, au lieu de lui dire, *Pierre dois ou devez prendre garde à Pierre*, je lui dirai, *TU dois prendre garde à TOI*, ou *VOUS devez prendre garde à VOUS*.

III. Toutes les fois que l'on parle de quelqu'un ou de quelque chose, cette personne ou cette chose est regardée comme troisième personne ; et pour n'en pas répéter le nom, on se sert des pronoms *il*, *lui* ou *elle*. Ainsi en parlant de Pierre, je dis, *IL se dérange, je ne suis pas content de LUI* ; et en parlant d'une maison, je dis, *ELLE est dans une belle situation*.

On entendra bien, sans de nouveaux exemples, que les pronoms personnels sont employés au

pluriel, 1. quand ce sont plusieurs personnes qui parlent, ou qu'une seule parle au nom de plusieurs; comme si je dis, *nous lisons* : 2. quand on parle à plusieurs personnes : 3. quand on parle de plusieurs personnes ou de plusieurs choses.

D. Suivant votre troisieme exemple, vous n'entendez donc pas toujours un homme ou une femme par le mot de personne ?

R. Non : il est bien vrai que les premieres et secondes personnes ne sont proprement que les hommes ou les femmes, n'y ayant que les hommes et les femmes qui puissent parler, et à qui on puisse parler, quoique par figure et par fiction, on fasse quelquefois parler les animaux ou les choses inanimées, et qu'on leur adresse la parole. Mais par troisieme personne, on entend généralement tout ce dont on parle, soit homme ou femme, ou toute autre chose. Ainsi, en terme de Grammaire, on dit qu'un nom ou pronom est de la premiere personne, quand il signifie la personne qui parle, ou la chose que l'on suppose parler; qu'il est de la seconde personne, quand il signifie la personne ou la chose à laquelle on parle, et qu'il est de la troisieme personne, quand il signifie la personne ou la chose dont on parle.

D. N'y a-t-il pas d'autres pronoms personnels ?

R. Il y en a encore deux de la troisieme personne; savoir le pronom réfléchi *soi*, et le pronom général *on*.

D. Pourquoi le pronom soi est-il appelé réfléchi ?

R. Parce qu'il marque toujours le rapport d'une personne ou d'une chose à elle-même, comme dans *chacun pense à soi*, on voit que *soi* se rapporte nécessairement à *chacun*.

D. Ce rapport d'une personne ou d'une chose

à elle-même, n'est-il marqué que par le pronom soi ?

R. On l'exprime encore par les autres pronoms personnels des trois personnes, en y ajoutant *même* au singulier, et *mêmes* au pluriel, comme dans les exemples suivans : *Je rapporte tout à moi-même. Nous nous sommes justifiés nous-mêmes. Tu ne parles que de toi-même. Vous ne vous connoissez pas vous-mêmes. Le sage se suffit à lui-même. La vertu est aimable par elle-même. Les indiscrets se trahissent souvent eux-mêmes. Les Amazones gouvernoient et défendoient leurs Etats par elles-mêmes.*

Il est encore très-ordinaire, et souvent indispensable d'ajouter *même* à *soi* : ce qui rend le rapport réfléchi plus sensible et plus frappant, comme quand on dit : *Il ne convient à personne de se louer soi-même. On doit se rendre compte à soi-même, etc.*

D. Qu'y a-t-il à observer sur le genre, le nombre, et le cas du pronom *soi* ?

R. 1. Il est des deux genres, et peut se rapporter à des noms féminins aussi bien qu'à des noms masculins. Il est masculin dans, *un jeune homme doit être propre sur soi* ; et féminin dans, *cette affaire est bonne en soi*.

2. Quoiqu'il soit plus communément au singulier, il y a cependant des occasions où il se rapporte à des noms pluriels : comme quand on dit, *ces choses de soi sont indifférentes*. Mais son pluriel ordinaire est *eux-mêmes*, ou *elles-mêmes*, selon qu'il se rapporte à des noms masculins ou féminins ; *ces principes sont solides en eux-mêmes. Ces choses sont bonnes par elles-mêmes*.

3. Il s'emploie rarement au nominatif : encore faut-il qu'il soit suivi de *même*, comme dans, *chacun doit veiller soi-même à ses affaires*. Du reste il a les autres cas, hors le vocatif.

D. Avec quel article se décline-t-il ?

R. Avec l'article indéfini.

SINGULIER.

Nom. Acc. Soi. Gén. Acc. de Soi. Dat. à Soi.

D. Qu'est-ce que le pronom général *on* ?

R. C'est un pronom qui marque une espèce de troisième personne générale et indéterminée, comme quand je dis, *on étudie, on joue, on mange* ; je veux parler en général de personnes qui étudient, etc. mais sans les désigner, et sans en déterminer le nombre.

D. Quelle est l'origine du mot *on* ?

R. Il y a lieu de croire qu'il s'est formé par abréviation, ou par corruption de celui d'*homme*. Ainsi lorsque je dis, *on étudie, on joue, on mange*, c'est comme si je disois, *homme étudie, homme joue, homme mange*.

D. Sur quoi fondez-vous cette conjecture ?

R. Sur deux raisons.

1. Sur ce que dans quelques langues étrangères, comme en Italien, en Allemand, et en Anglois, on trouve les mots qui signifient *homme*, employés au même usage que notre pronom général *on*.

2. Sur ce que le pronom *on* reçoit quelquefois l'article défini *le* avec l'apostrophe, comme le nom *homme*. Ainsi nous disons, *l'on étudie, l'on joue, l'on mange* ; sans doute parce qu'on disoit autrefois, *l'homme étudie, l'homme joue, l'homme mange*.

D. Dans quelles occasions doit-on se servir de *on* ou de *l'on* ?

R. On se sert de *l'on* pour rendre le discours plus coulant, et dans les occasions où *on*, avec le mot précédent, auroit une prononciation trop rude ; ou feroit une répétition désagréable : sur quoi il faut consulter l'oreille. Mais, en général, *on* vaut mieux que *l'on*.

Les mots après lesquels *l'on* doit être préféré à *on*, sont, *et*, *si*, *ou*, et *que*, lorsqu'il est suivi de mots dont la première syllabe seroit la répétition de la précédente, tels que ceux-ci : *commence*, *continue*. Ainsi l'oreille demande que l'on dise, *et l'on travailla* ; *si l'on peut*, où *l'on veut*, *que l'on commence*, *que l'on continue* ; plutôt que, *et on travailla*, *si on peut*, où *on veut*, *qu'on commence*, *qu'on continue*.

D. *De quel genre est ce pronom général ?*

R. Il est regardé comme masculin : c'est-à-dire que les adjectifs qui s'y rapportent prennent toujours la terminaison masculine. Ainsi, il faut dire, *en étudiant*, *on devient savant*.

D. *Ce pronom a-t-il un singulier et un pluriel ?*

R. Non : comme il n'exprime qu'une troisième personne générale et indéterminée, il ne s'emploie jamais qu'au singulier, et les adjectifs qui s'y rapportent ne peuvent pas être au pluriel.

D. *A-t-il du moins des cas, et se décline-t-il ?*

R. Non : il est indéclinable par lui-même. Mais toutes les fois que les cas du pronom réfléchi *soi* ou *soi-même*, signifient une troisième personne vague et indéterminée, on peut les regarder comme les cas du pronom général *ou*, qui ne s'emploie qu'au nominatif. Ainsi, dans ces phrases, *autour de soi*, *parler de soi*, *penser à soi*, *n'aimer que soi* ; *de soi*, *à soi*, et *soi*, peuvent être pris pour le génitif, ablatif, datif, et accusatif du pronom général *on*.

A R T I C L E I I.

Des Pronoms conjonctifs.

D. *Qu'est-ce que les pronoms conjonctifs ?*

R. Ce sont des pronoms qui se mettent ordinairement pour les cas des pronoms personnels.

D. *Pourquoi les appelez-vous conjonctifs ?*

R. Parce qu'on les joint toujours à quelques verbes dont ils sont le régime : ce qui sera expliqué au Chapitre des Verbes.

D. *Combien y a-t-il de sortes de pronoms conjonctifs ?*

R. Il y en a autant de sortes qu'il y a de personnes, c'est-à-dire, trois sortes.

D. *Distinguez-les par rapport aux trois personnes ?*

R. Les pronoms conjonctifs de la première personne sont,

Me pour le singulier, et

Nous, pour le pluriel.

Ceux de la seconde personne sont,

Te, pour le singulier, et

Vous, pour le pluriel.

Ceux de la troisième personne sont,

Lui, *le*, *la*, pour le singulier,

Les, *leur*, pour le pluriel,

Se, pour le singulier et le pluriel.

Il y en a deux qui conviennent aux trois personnes, savoir :

En et *y*, pour le singulier et le pluriel.

D. *De quel genre sont tous ces pronoms ?*

R. Ils sont des deux genres, à l'exception de *le* qui n'est que pour le masculin, et de *la* qui n'est que pour le féminin.

D. *Ces pronoms se déclinent-ils ?*

R. Non, en ce que l'on n'y joint aucun article,

D. *Si l'on ne joint pas d'articles à ces pronoms, ils n'ont donc point de cas ?*

R. Ce n'est pas une conséquence, parce que, sans le secours des articles, et sans aucune autre variété,

variété, ils ne laissent pas d'exprimer les mêmes rapports qu'expriment les pronoms personnels seuls ou avec les articles *de* et *à*, suivant les régimes des verbes auxquels ils sont joints.

D. *Expliquez-moi comment ces pronoms conjonctifs se mettent pour les cas des pronoms personnels ?*

R. I. Il y en a cinq qui se mettent pour les datifs ou accusatifs des pronoms personnels. Ce sont *me*, *nous*, *te*, *vous* et *se*.

Me tient lieu du datif, ou de l'accusatif du pronom personnel *moi*. Ainsi quand je dis, *vous me donnez un livre*, c'est comme si je disois, *vous donnez un livre à moi*; et quand je dis, *vous me regardez*, c'est comme si je disois, *vous regardez moi*.

On emploie quelquefois le pronom personnel *moi*, comme pronom conjonctif tenant lieu du datif sans article, *donnez-moi un livre*: c'est-à-dire, *donnez un livre à moi*.

Nous tient lieu du datif ou de l'accusatif du pronom personnel pluriel *nous*. Ainsi, quand je dis, *le Roi nous accorde une grâce*, c'est comme si je disois, *le Roi accorde une grâce à nous*; et quand je dis, *le ciel nous favorise*, c'est comme si je disois, *le ciel favorise nous*.

Te tient lieu du datif ou de l'accusatif du pronom personnel *toi*. Ainsi, quand je dis, *ton maître te donnera une récompense*, c'est comme si je disois, *ton maître donnera une récompense à toi*; et quand je dis, *ton maître te punira*, c'est comme si je disois, *ton maître punira toi*.

Le pronom personnel *toi* est quelquefois employé comme pronom conjonctif, tenant lieu du datif sans article: *donne-toi un habit*, c'est-à-dire, *donne un habit à toi*.

Vous tient lieu du datif ou de l'accusatif du

pronom personnel pluriel *vous*. Ainsi, quand je dis, *je vous porterai de l'argent*, c'est comme si je disois, *je porterai de l'argent A VOUS*; et quand je dis, *je vous estime*, c'est comme si je disois, *j'estime VOUS*.

SE tient lieu du datif ou de l'accusatif du pronom réfléchi *soi*, au singulier ou au pluriel, quand il se rapporte aux personnes. Ainsi, en disant, *Pierre se donne des louanges*, c'est comme si je disois, *Pierre donne des louanges A soi*; et en disant, *les femmes doivent s'instruire*, c'est comme si je disois, *les femmes doivent instruire ELLES-MÊMES*. Mais quand *se* a rapport aux choses, il ne peut ordinairement se tourner ni par *soi*, ni par *eux-mêmes* ou *elles-mêmes*; comme dans ces phrases, *cette maison se détruit*, *ces fruits se mangent*; on ne peut pas dire, *cette maison détruit soi*, ni *ces fruits mangent eux-mêmes*.

II. Il y en a trois qui ne se mettent que pour le datif; savoir, *lui* et *leur* pour le datif des pronoms personnels, et *y* pour le datif de quelque nom.

LUI, tient lieu du datif des pronoms personnels *lui* et *elle*. Ainsi, quand je dis, *je lui dois du respect*, c'est comme si je disois, *je dois du respect A LUI* ou *A ELLE*.

LEUR, qui est le pluriel du pronom conjonctif *lui*, tient lieu du datif des pronoms personnels pluriels *eux* et *elles*. Ainsi, quand je dis, *je leur fais grace*, c'est comme si je disois, *je fais grace A EUX* ou *A ELLES*.

Y n'est employé qu'au datif pour les deux genres et pour les deux nombres, et tient plus ordinairement la place de quelque chose dont on a parlé auparavant, que des pronoms personnels. Ainsi, quand je dis, *je m'y applique*, c'est-à-dire, *je m'applique A CELA*, *A CETTE CHOSE*, ou *A CES CHOSES*.

III. Il y en a trois qui ne se mettent que pour l'accusatif des pronoms personnels ou de quelque nom. Ce sont, *le, la, les*.

LE est toujours à l'accusatif, et tient lieu ou du pronom personnel *lui*, ou de quelque chose au masculin, dont on a parlé auparavant. Ainsi, quand je dis, *je LE connois*, c'est comme si je disois, *je connois LUI*; et quand je dis, *vous LE voyez*, *vous LE savez*, c'est comme si je disois, *vous voyez, vous savez CELA ou CETTE CHOSE*.

LA, toujours à l'accusatif, tient lieu ou du pronom personnel *elle*, ou de quelque chose au féminin dont on a parlé auparavant. Ainsi quand je dis, *je LA flatte*, c'est comme si je disois, *je flatte ELLE*; et quand je dis, *nous LA considérons*, c'est comme si je disois, *nous considérons CETTE CHOSE*.

LES, qui est le pluriel des pronoms conjonctifs *le* et *la*, est toujours à l'accusatif des deux genres, et tient lieu ou des pronoms personnels pluriels *eux* et *elles*, ou de choses dont on a parlé auparavant. Ainsi quand je dis, *je LES aime*, c'est comme si je disois, *j'aime EUX ou ELLES*; et quand je dis, *il faut LES rendre*, c'est comme si je disois, *il faut rendre CES CHOSES*.

IV. Il y en a un, savoir *en*, qui exprime ordinairement un génitif ou ablatif masculin ou féminin, singulier ou pluriel, et qui peut se mettre à la place de tous les pronoms personnels ou de quelque chose dont on a parlé auparavant. Ainsi en disant *j'EN parle*, je puis entendre, suivant les circonstances du discours, *je parle DE MOI, DE NOUS, DE TOI, DE VOUS, DE LUI, D'ELLE, D'EUX, D'ELLES, DE CELA, DE CETTE CHOSE, ou DE CES CHOSES*.

EN tient aussi très-souvent lieu d'un nom au nominatif ou à l'accusatif, lorsque ce nom seroit précédé d'un article partitif, s'il étoit exprimé,

comme quand je dis, en parlant de livres, *il m'EN est arrivé de Hollande*, c'est-à-dire, *des livres me sont arrivés* ; ou en parlant d'argent, *j'EN ai reçu*, c'est-à-dire, *j'ai reçu de l'argent*.

D. *Par le détail que vous venez de faire, avez-vous observé combien il y a de pronoms conjonctifs ?*

R. Oui ; il y en a douze, qui sont *me nous, te, vous, se, lui, leur, y, le, la, les, en*.

D. *Puisque nous, vous et lui, sont aussi pronoms personnels, comment connoîtrez-vous quand ils seront pronoms conjonctifs ?*

R. Je le connoîtrai quand ils seront sans articles, qu'ils seront régimes de quelques verbes, qu'on pourra les tourner de quelqu'une des manières que nous venons d'indiquer, et qu'on pourra les changer de place, sans changer le sens du discours. Ce qu'il sera aisé de reconnoître à l'égard de *nous*, dans cette phrase, *Dieu nous a aimés jusqu'à nous envoyer son propre Fils* : puisqu'on peut dire, sans en changer le sens, *Dieu a aimé nous jusqu'à envoyer A nous son propre Fils*.

D. *N'avez-vous pas dit au chapitre IV, que le, la, et les, étoient des articles ?*

R. Oui ; ils sont articles dans certaines occasions, et pronoms conjonctifs dans d'autres.

D. *Expliquez-moi quand ils sont articles, et quand ils sont pronoms conjonctifs ?*

R. *Le, la, les*, sont toujours articles, étant joints à des noms ; et ils sont toujours pronoms conjonctifs, quand ils sont joints à des verbes.

OBSERVATIONS

Sur les Pronoms conjonctifs.

D. *Pourquoi les pronoms conjonctifs ne peuvent-ils pas toujours se tourner par les pronoms personnels ?*

R. La raison générale est qu'il y a des pronoms

personnels qui ne peuvent se dire que des personnes, et que les pronoms conjonctifs qui y répondent, ou se disent également des personnes et des choses, ou ne se disent que des choses.

D. Pour me rendre cette raison plus claire, et avant que d'en faire l'application à des exemples, dites-moi quels sont, parmi les pronoms personnels et conjonctifs, ceux qui se mettent pour les personnes; et ceux qui se mettent pour les choses?

R. 1. Parmi les pronoms personnels, je, moi; et nous, tu, toi et vous, se rapportent toujours à des personnes, ou, ce qui est égal, à des choses personnifiées.

Il, ils, elle, elles, au nominatif, se disent indifféremment des personnes et des choses. Ainsi quand on dit, il est beau, elle est charmante, on peut parler d'un homme et d'une femme, ou de toute autre chose, comme d'un château, d'une maison, etc.

Lui, eux, tant au nominatif qu'aux autres cas, et les cas d'elle et elles, hors le nominatif, ne se rapportent ordinairement qu'aux personnes. Ainsi en disant, je dépends de lui, je m'en rapporterai à eux, je pensois à elle, je répons d'elles, je parle d'hommes et de femmes.

2. Parmi les pronoms conjonctifs, me, nous, te, vous, ne doivent se rapporter qu'aux personnes.

Quoique lui et leur ne se disent proprement que des personnes, il y a cependant des occasions où l'usage les admet avec rapport aux choses.

Le, la, les, se et en, se disent également des personnes et des choses.

Y ne se dit ordinairement que des choses.

On peut recourir aux exemples que nous avons

78. *Des Pronoms conjonctifs.*

rapportés plus haut pour chacun de ces pronoms conjonctifs.

D. Que s'en suit-il de cette variété dans l'usage des pronoms personnels et conjonctifs ?

R. Il s'en suit que les pronoms conjonctifs ne peuvent pas toujours se rendre par les pronoms personnels ; parce que si un pronom conjonctif a rapport à une chose, le pronom personnel qui y répond, et que l'on voudroit y substituer, ne pourra se dire que des personnes. Par exemple, en parlant d'un livre, on ne peut pas dire, *je connois lui*, au lieu de *je le connois* ; parce que *lui* ne s'emploie que pour les personnes, et que *livre* est une chose. Il faudroit dire, *je connois ce livre*.

Par la même raison, on ne peut pas toujours se servir des pronoms personnels, lorsqu'on ne veut pas répéter les noms des choses, et il est souvent nécessaire d'avoir recours aux pronoms conjonctifs. Ainsi on ne peut pas dire, en parlant d'un cheval, *je me sers DE LUI*, mais *je m'EN sers* ; ni en parlant d'une montre, *j'ai recours A ELLE* pour savoir l'heure, mais *j'y ai recours*, etc.

D. Quel fruit doit-on tirer des principes que vous venez d'établir sur les pronoms personnels et conjonctifs ?

R. C'est de n'en pas confondre les usages en parlant ou en écrivant, et de ne pas faire rapporter aux personnes les pronoms qui ne doivent se dire que des choses ; ni aux choses, ceux qui ne doivent se dire que des personnes. On ne se trompe pas ordinairement pour les pronoms de la première et de la seconde personne. Ceux de la troisième demandent plus d'attention, parce qu'il y a bien des occasions où l'usage s'écarte des règles générales.

Sans entrer dans le détail des exceptions, j'ob-

servirai seulement en général que, quand on fait rapporter aux noms de choses les pronoms que nous avons dit ne convenir qu'aux personnes, il s'agit presque toujours de choses que l'on anime et que l'on personnifie en quelque sorte, en leur attribuant ce qu'il est plus ordinaire d'attribuer aux personnes.

Par exemple, dans cette phrase, *Quand la vérité se montre dans tout son éclat, il faut lui rendre les armes, et il n'est pas de cœur qui puisse tenir contre elle* ; on emploie les pronoms *lui* et *elle*, parce que la vérité y est représentée comme une personne charmante qui n'a qu'à se montrer pour se faire aimer. Et dans cette autre phrase, *les torrens entraînent avec eux tout ce qu'ils rencontrent : quelques digues qu'on leur oppose, rien n'est capable de les arrêter* ; on se sert des pronoms *eux* et *leur*, parce qu'on dit des torrens, ce que l'on pourroit dire d'un homme qui emporteroit quelque chose, et qu'on ne pourroit arrêter dans sa course.

D. *Je vous demanderai, pour finir cet article, si une femme doit dire, j'ai été malade, et je la suis encore, ou je le suis encore ?*

R. Il faut convenir que bien des femmes disent *je la suis encore* ; mais celles qui se piquent de bien parler, tous les Gens de lettres, et la plupart des bons Auteurs disent et écrivent, *je le suis encore*. Voilà deux usages qui ont chacun leurs partisans. Le second est le plus généralement autorisé, et je me déterminerai d'autant plus volontiers à le suivre, qu'il me paroît plus conforme aux principes de la langue. J'établirai à ce sujet deux règles que je crois générales, et que j'appuierai de quelques exemples tirés des Auteurs les plus modernes, pour confirmer davantage l'usage que j'adopte.

I. Le pronom conjonctif *le* est indéclinable ;

adjectif, qui n'a par lui-même ni genre, ni nombre; mais seulement par le substantif auquel il est joint, et sur lequel *le* ne tombe point dans le cas dont il s'agit ici.

Une nouvelle preuve de cette différence, c'est que le pronom *le*, dans les circonstances où il se rapporte à un substantif, peut absolument se tourner par un pronom personnel. *Etoit-ce là votre pensée ? ce l'étoit, ou c'étoit ELLE. Etes-vous Monsieur un tel ? je le suis, ou je suis LUI. Etes-vous Madame une telle ? Etes-vous Andromaque ? Etes-vous la malade ? je la suis, ou je suis ELLE. Sont-ce là vos gens ? ce les sont, ou ce sont EUX* : ce qu'on ne peut pas faire à l'égard du pronom *le*, quand il se rapporte à un nom adjectif, ou tout au plus il ne peut se tourner que par le mot vague *cela*. *J'ai été malade, et je le suis, ou je suis cela*, c'est-à-dire, ce qui est exprimé par le nom adjectif *malade*.

ARTICLE III.

Des Pronoms possessifs.

D. QU'ENTENDEZ-VOUS par Pronoms possessifs ?

R. J'entends des pronoms qui marquent la possession et la propriété de quelque chose, comme quand je dis, *mon habit, votre chapeau, son livre*.

D. Combien y a-t-il de sortes de pronoms possessifs ?

R. Il y en a de deux sortes, savoir, les pronoms possessifs absolus, et les pronoms possessifs relatifs ?

D. *Quelle différence y a-t-il entre les uns et les autres ?*

R. C'est que les *pronoms possessifs absolus* précèdent toujours le nom auquel ils sont joints, et que les *pronoms possessifs relatifs*, n'étant pas joints avec leur substantif, le supposent énoncé auparavant, et y ont relation.

D. *Comment divisez-vous les pronoms possessifs ?*

R. Je les divise par rapport aux trois personnes.

D. *Quels sont les pronoms possessifs absolus des trois personnes ?*

R. 1. Pour la première personne du singulier, ce sont, *mon*, au masculin, et *ma*, au féminin, qui font *mes* au pluriel.

Pour la première personne du pluriel, c'est *notre*, au masculin et au féminin, qui font *nos* au pluriel.

2. Pour la seconde personne du singulier, ce sont, *ton*, au masculin, et *ta*, au féminin, qui font *tes* au pluriel.

Pour la seconde personne du pluriel, c'est *votre*, au masculin et au féminin, qui fait *vos* au pluriel.

3. Pour la troisième personne du singulier, ce sont, *son*, au masculin, et *sa*, au féminin, qui font *ses* au pluriel.

Pour la troisième personne du pluriel, c'est *leur*, au masculin et au féminin, qui fait *leurs* au pluriel.

D. *Quels sont les pronoms possessifs relatifs des trois personnes ?*

R. 1. Pour la première personne du singulier, ce sont *le mien*, au masculin, et *la mienne*, au féminin.

84 Des Pronoms Possessifs.

Pour la première personne du pluriel, ce sont, *le nôtre*, au masculin, et *la nôtre*, au féminin.

2. Pour la seconde personne du singulier, ce sont, *le tien*, au masculin, et *la tienne*, au féminin.

Pour la seconde personne du pluriel, ce sont, *le vôtre*, au masculin, et *la vôtre*, au féminin.

3. Pour la troisième personne du singulier, ce sont, *le sien*, au masculin, et *la sienne*, au féminin.

Pour la troisième personne du pluriel, ce sont *le leur*, au masculin, et *la leur*, au féminin.

D. Rassemblez et récitez tous ces pronoms de suite.

R. Pronoms possessifs absolus.

Sing. masc.	Sing. fém.	Plur. des deux genres.
Mon.	Ma.	Mes.
Ton.	Ta.	Tes.
Son.	Sa.	Ses.
Notre.	Notre.	Nos.
Votre.	Votre.	Vos.
Leur.	Leur.	Leurs.

Pronoms possessifs relatifs.

SINGULIER.		PLURIEL.	
Masc.	Fém.	Masc.	Fém.
le Mien,	la Mienne.	les Miens,	les Miennes.
le Tien,	la Tienne.	les Tiens,	les Tiennes.
le Sien,	la Sienne.	les Siens,	les Siennes.
le Nôtre,	la Nôtre.	les Nôtres,	les Nôtres.
le Vôtre,	la Vôtre.	les Vôtres,	les Vôtres.
le Leur,	la Leur.	les Leurs,	les Leurs.

D. Pourquoi ces mots sont-ils mis au rang des pronoms ?

R. Parce qu'ils tiennent la place des pronoms personnels ou des noms au génitif. Ainsi, *mon ouvrage*, *notre devoir*, *ton habit*, *votre maître*, *son cheval*, en parlant de Pierre ; *leur Roi*, en parlant des François, signifient, *l'ouvrage de moi*, *le devoir de nous*, *l'habit de toi*, *le maître de vous*, *le cheval*

cheval de lui ou de Pierre, le Roi d'eux ou des François.

Les mêmes exemples peuvent s'appliquer aux pronoms possessifs relatifs.

D. *Comment me ferez-vous entendre que ces pronoms possessifs marquent, comme vous avez dit, la possession et la propriété de quelque chose ?*

R. Quand je dis, *mon livre, votre maison*, c'est comme si je disois, *le livre qui m'appartient, et dont je suis possesseur ; la maison qui vous appartient, et dont vous êtes possesseur* : et cette possession ou propriété est exprimée par les mots *mon* et *votre*.

D. *Expliquez-moi, par des exemples, la différence qu'il y a entre les pronoms possessifs absolus et les pronoms possessifs relatifs.*

R. J'ai dit que les possessifs absolus précédoient toujours les noms auxquels ils sont joints, comme, *mon cheval, votre carrosse, sa chambre, leurs meubles ; ainsi des autres.*

Les possessifs relatifs au contraire, supposent toujours un nom qui a été énoncé auparavant, et auquel ils se rapportent ; comme quand je dis, *j'ai vendu mon cheval, avez-vous encore le VÔTRE, c'est-à-dire, votre cheval. Vous altérez votre santé, je conserve la MIENNE, c'est-à-dire, ma santé.*

D. *Pourquoi avez-vous mis un accent circonflexe (*) sur NÔTRE, VÔTRE, possessifs relatifs, et que vous n'en avez pas mis sur NOTRE, VOTRE, possessifs absolus ?*

R. Parce que la voyelle ô dans NÔTRE, VÔTRE, possessifs relatifs, est toujours longue, et qu'elle est brève dans NOTRE, VOTRE, possessifs absolus.

D. *Vous avez dit, dans l'article précédent, que leur étoit pronom conjonctif, et vous dites présentement qu'il est pronom possessif : comment pourrai-je connoître quand il sera l'un ou l'autre ?*

R. Leur est toujours pronom conjonctif, quand il est sans article, joint à un verbe, et que l'on peut mettre à sa place, à *eux* ou à *elles*, au lieu qu'il est toujours pronom possessif, quand il a un article, ou qu'il est joint à un nom, ou qu'il en suppose un qui est auparavant.

• D. Appliquez cette règle à quelques exemples ?

R. Dans cette phrase : Les maîtres à qui l'on confie de jeunes gens, doivent LEUR donner toute LEUR attention ; le premier *leur* est pronom conjonctif, parce qu'il est sans article, que d'ailleurs il est joint au verbe *donner*, et qu'on peut mettre à *eux* à sa place, en disant, *doivent donner A EUX*. Le second *leur* est pronom possessif, parce qu'il est joint à un nom, qui est *attention*.

Dans cette autre phrase : *Quand vos frères viendront, je LEUR montrerai ma bibliothèque, et j'espère qu'ils me montreront LA LEUR ;* le premier *leur* est pronom conjonctif, parce qu'il est joint au verbe *montrerai*, et qu'on peut le rendre par *à eux*, je *montrerai A EUX*. Le second *leur* est pronom possessif, parce qu'il a un article qui est *la*, et qu'il se rapporte au nom *bibliothèque*, qui est auparavant : *ils me montreront LEUR bibliothèque*.

D. Les pronoms possessifs se rapportent-ils tous également aux personnes et aux choses ?

R. Il n'y a pas de difficulté à l'égard des pronoms possessifs de la première et de la seconde personne. C'est toujours aux personnes qu'ils se rapportent, par les raisons que nous avons expliquées pour les pronoms personnels et conjonctifs.

Il n'en est pas de même des pronoms possessifs de la troisième personne, qui se rapportent tantôt aux personnes et tantôt aux choses. Sur quoi il faut observer,

1. Qu'on peut toujours les faire rapporter aux personnes ; comme dans cette phrase : *Un Roi ne*

tiennent son autorité que de Dieu seul, et nulle puissance sur la terre, ne peut dispenser ses sujets de leur serment de fidélité; on voit que son autorité et ses sujets se rapportent à Roi, et que leur serment se rapporte à sujets.

2. Que quand il s'agit de choses, il n'est pas toujours libre de se servir de ces pronoms possessifs de la troisième personne. Ainsi, on dit bien, *remettez ce livre en sa place; tous les corps ont leurs dimensions; mais on ne dira pas, en parlant d'une maison, j'admire son architecture, ses appartemens, sa situation; ni en parlant d'un arbre, ses fruits sont excellents.*

D. Quelles regles doit-on suivre pour savoir quand on peut se servir des pronoms possessifs de la troisième personne avec rapport aux choses?

R. Il y en a une qui paroît générale; c'est qu'on se sert de son, sa, ses, leur, leurs, quand on parle de choses tout-à-fait propres ou essentielles à celle qui est exprimée auparavant dans la même phrase, par un nom ou par un pronom: comme quand on dit, *remettez ce livre en sa place, ou remettez-le en sa place. La Seine a sa source en Bourgogne, ou elle a sa source en Bourgogne. La mer a son flux et reflux. Les arbres portent leurs fruits chacun dans leur saison.*

Les exceptions de cette règle, s'il y en a, et les autres circonstances où l'on ne peut pas se servir des pronoms possessifs de la troisième personne avec rapport aux choses, s'apprendront par l'usage.

D. Que fait-on quand on ne peut pas se servir des pronoms possessifs de la troisième personne?

R. Comme nous avons dit que les pronoms possessifs tenoient la place des pronoms personnels ou des noms au génitif, on a recours au pronom conjonctif *en*, qui se met aussi pour le génitif des pronoms personnels ou des noms de choses. Ainsi, au lieu de dire, en parlant d'une maison, *j'admire son*

architecture, ses appartemens, sa situation; et en parlant d'un arbre, ses fruits sont excellents: il faut dire, j'EN admire l'architecture, les appartemens, la situation; et les fruits EN sont excellents, etc.

Ces regles regardent les pronoms possessifs relatifs, comme les pronoms possessifs absolus.

D. Quels articles prennent les pronoms possessifs?

R. Les possessifs absolus prennent l'article indéfini, et les possessifs relatifs prennent l'article défini.

D. Déclinez-les de suite, en joignant les masculins aux féminins, et pour vous exercer, ajoutez-y des noms?

R.		S I N G U L I E R.		F é m i n i n.
Masculin.				
Nom. Acc.		mon Livre.		ma Plume.
Gén. Abl.		de mon Livre.		de ma Plume.
Dat.		à mon Livre.		à ma Plume.
Voc.		ô mon Livre.		ô ma Plume.
		P L U R I E L.		
Nom. Acc.		mes Livres.		mes Plumes.
Gén. Abl.		de mes Livres.		de mes Plumes.
Dat.		à mes Livres.		à mes Plumes.
Voc.		ô mes Livres.		ô mes Plumes.
		S I N G U L I E R.		
Nom. Acc.		ton Ami.		ta Maison.
Gén. Abl.		de ton Ami.		de ta Maison.
Dat.		à ton Ami.		à ta Maison.
		P L U R I E L.		
Nom. Acc.		tes Amis.		tes Maisons.
Gén. Abl.		de tes Amis.		de tes Maisons.
Dat.		à tes Amis.		à tes Maisons.
		S I N G U L I E R.		
Nom. Acc.		son Cousin.		sa Cousine.
Gén. Abl.		de son Cousin.		de sa Cousine.
Dat.		à son Cousin.		à sa Cousine.
		P L U R I E L.		
Nom. Acc.		ses Cousins.		ses Cousines.

CHAP. V. ART. III. 87

Gén. Abl. *de ses Cousins. de ses Cousines.*
 Dat. *à ses Cousins. à ses Cousines.*

SINGULIER.

Nom. Acc. *notre Frère. notre Sœur.*
 Gén. Abl. *de notre Frère. de notre Sœur.*
 Dat. *à notre Frère. à notre Sœur.*
 Voc. *ô notre Frère. ô notre Sœur.*

PLURIEL.

Nom. Acc. *nos Frères. nos Sœurs.*
 Gén. Abl. *de nos Frères. de nos Sœurs.*
 Dat. *à nos Frères. à nos Sœurs.*
 Voc. *ô nos Frères. ô nos Sœurs.*

SINGULIER.

Nom. Acc. *votre Lit. votre Chambre.*
 Gén. Abl. *de votre Lit. de votre Chambre.*
 Dat. *à votre Lit. à votre Chambre.*

PLURIEL.

Nom. Acc. *vos Lits. vos Chambres.*
 Gén. Abl. *de vos Lits. de vos Chambres.*
 Dat. *à vos Lits. à vos Chambres.*

SINGULIER.

Nom. Acc. *leur Papier. leur Table.*
 Gén. Abl. *de leur Papier. de leur Table.*
 Dat. *à leur Papier. à leur Table.*

PLURIEL.

Nom. Acc. *leurs Papiers. leurs Tables.*
 Gén. Abl. *de leurs Papiers. de leurs Tables.*
 Dat. *à leurs Papiers. à leurs Tables.*

SINGULIER.

Nom. Acc. *le Mien. la Mienne.*
 Gén. Abl. *du Mien. de la Mienne.*
 Dat. *au Mien. à la Mienne.*

PLURIEL.

Nom. Acc. *les Miens. les Miennes.*
 Gén. Abl. *des Miens. des Miennes.*
 Dat. *aux Miens. aux Miennes.*

SINGULIER.

Nom. Acc. *le Leur. la Leur.*
 Gén. Abl. *du Leur. de la Leur.*
 Dat. *au Leur. à la Leur.*

PLURIEL.

Nom. Acc. *les Leurs. les Leurs.*
 Gén. Abl. *des Leurs. des Leurs.*
 Dat. *aux Leurs. aux Leurs.*

Des Pronoms démonstratifs.

Les autres pronoms possessifs relatifs se déclinent comme les deux derniers.

D. Mon, ton, son, au singulier, ne s'emploient-ils qu'avec les noms masculins ?

R. Ils s'emploient encore avec tous les noms féminins qui commencent par une voyelle ou par une *h* non aspirée. Ainsi, au lieu de dire, *ma ame, ta industrie, sa espérance*, dont la prononciation seroit désagréable, on dit, *mon ame, ton industrie, son espérance*.

A R T I C L E I V.

Des Pronoms démonstratifs.

D. **Q**'ENTENDEZ-VOUS par Pronoms démonstratifs ?

R. J'entends des pronoms qui servent communément à indiquer ou montrer l'objet dont il s'agit dans le discours.

D. Quels sont ces pronoms ?

R. Ce sont,

<i>Masc.</i>	<i>SING.</i>	<i>Ce, cet.</i>	<i>PLUR.</i>	<i>Ces.</i>
<i>Fém.</i>		<i>Cette.</i>		<i>Ces.</i>
<i>Masc.</i>		<i>Celui.</i>		<i>Ceux.</i>
<i>Fém.</i>		<i>Celle.</i>		<i>Celles</i>
<i>Masc.</i>		<i>Celui-ci</i>		<i>Ceux-ci.</i>
<i>Fém.</i>		<i>Celle-ci.</i>		<i>Celles-ci.</i>
<i>Masc.</i>		<i>Celui-là.</i>		<i>Ceux-là.</i>
<i>Fém.</i>		<i>Celle-là.</i>		<i>Celles-là.</i>
<i>Masc.</i>		{ <i>Ceci.</i>		
		{ <i>Cela.</i>		

D. Expliquez-moi, par quelques exemples, la définition que vous avez donnée des pronoms démonstratifs.

R. Quand je dis, *ce livre, cette table*, j'indique et je montre *le livre et la table* dont je parle, et ainsi des autres.

D. *Comment emploie-t-on ces pronoms dans le discours ?*

R. Ils y ont différens usages, suivant les différentes manières dont ils indiquent les choses dont ils parlent.

D. *Quel est l'usage de ce, cet, cette et ces ?*

R. On les met toujours avant des noms substantifs de personnes ou de choses, quelquefois précédés ou suivis de leurs adjectifs ; (à la réserve de *ce*, qui se met souvent avant d'autres mots.) Et alors on ne peut pas dire que ce soient de véritables pronoms, puisqu'ils ne tiennent la place d'aucun nom. Ce sont plutôt des espèces d'adjectifs, par le moyen desquels les objets sont mis en quelque sorte sous les yeux : comme quand on dit, *ce ciel, cette terre, ces éléments sont l'ouvrage de Dieu.*

D. *Quelle différence y a-t-il entre ce et cet ?*

R. Il n'y en a pas d'autre, sinon que *ce* se met avant les noms masculins qui commencent par une consonne ou par une *h* aspirée, comme, *ce palais, ce héros* ; et que *cet* se met avant les noms masculins qui commencent par une voyelle ou par une *h* non aspirée, comme, *cet oiseau, cet honneur.*

D. *Que fait-on quand, avec ces mêmes pronoms, on veut indiquer des objets plus ou moins éloignés ?*

R. On met après les noms substantifs auxquels ils sont joints, les petits mots *ci* et *là*. *Ci* marque que l'objet est proche, comme, *ce pays-ci, cet homme-ci, cette chambre-ci, ces livres-ci, etc.* *Là* marque que l'objet est plus éloigné ; comme, *ce pays-là, cet homme-là, cette chambre-là, ces livres-là, etc.*

D. Ne peut-on pas, dans le même sens, mettre ici, à la place de ci, et dire, cet homme ici, cette chambre ici, ces livres ici, etc.

R. Non : c'est une expression vicieuse, dans laquelle bien des gens tombent, et qu'il faut absolument éviter.

D. Quel est l'usage de ce, quand il n'est pas joint à un nom substantif?

R. 1. Il est relatif à ce qui précède dans le discours, et il indique une personne ou une chose dont on a déjà parlé; comme quand je dis, *je lis Horace et Virgile, parce que ce sont les meilleurs poètes latins. Les astronomes qui prétendent connaître la nature des étoiles fixes, assurent que ce sont autant de Soleils : où l'en voit que, dans la première phrase, ce se rapporte à Horace et à Virgile, et dans la seconde, aux étoiles fixes.*

2. Il est relatif à ce qui suit dans le discours, et il indique une personne ou une chose dont on va parler, comme quand on dit : *C'étoit un grand capitaine que César : c'est ne pas connaître les courtisans, que de compter sur leurs promesses, ce, dans le premier exemple, se rapporte à César; et dans le second, à ces mots, compter sur leurs promesses.*

Dans plusieurs occasions où *ce* est relatif à ce qui suit dans le discours, il n'y est employé que par élégance, et pour donner plus de force et d'énergie à l'expression; car, quand je dis, *ce fut l'envie qui occasionna le premier meurtre dans le monde, c'est au fond comme si je disois, l'envie occasionna le premier meurtre dans le monde.* Cependant il y a dans la première expression une certaine énergie qui ne se trouve pas dans l'autre.

3. Souvent *ce* est mis pour le mot général, chose, dont la signification est restreinte et déterminée par les mots qui le suivent, comme

dans ces exemples : *Faites attention à ce que vous m'avez promis , c'est-à-dire , à la chose que vous m'avez promise . On ne doit s'appliquer qu'à ce qui peut être utile , c'est-à-dire , à la chose ou aux choses qui peuvent être utiles , etc.*

Il faut remarquer que, dans tous les cas où *ce* n'est pas joint à un substantif, il ne change pas de terminaison, quoiqu'il se rapporte à des noms du masculin ou du féminin, au singulier ou au pluriel.

D. *Quelles réflexions avez-vous à faire sur celui, celle, et leurs pluriels ?*

R. *Celui et celle* ne sont jamais joints à des noms substantifs. Ils n'ont par eux-mêmes qu'une signification vague de personnes ou de choses, laquelle signification doit être expliquée et déterminée par les mots suivants, sans lesquels ces pronoms ne peuvent subsister dans le discours ; ce qu'on reconnoîtra dans les phrases suivantes : *CELUI qui met sa confiance en Dieu , ne sera pas trompé . De toutes les félicités , CELLE dont les justes jouissent dans le ciel , est la seule à laquelle nous devons aspirer . Bienheureux sont CEUX qui souffrent persécution pour Jésus-Christ .*

D. *Comment emploie-t-on dans le discours les pronoms , celui-ci , celle-ci , celui-là , celle-là , avec leurs pluriels ?*

R. On ne les joint jamais à aucun nom substantif, et ils ont une signification déterminée et indépendante des mots dont ils peuvent être suivis. On s'en sert ordinairement pour désigner une personne ou une chose qui est sous les yeux, ou dont on a déjà parlé, comme quand on dit, en parlant de deux hommes, *CELUI-CI est le plus habile , CELUI-LA est le plus ignorant ;* et en parlant de maisons, *je préfère CELLE-CI à CELLE-LA , etc.*

Celui-ci, celle-ci, marquent des objets proches ;
et celui-là, celle-là, des objets plus éloignés.

D. *Quelle est la signification et l'usage des pronoms ceci et cela ?*

R. Ils ne se disent que des choses, et n'ont pas de pluriel, en sorte que *ceci* peut ordinairement se rendre par *cette chose-ci*, et *cela*, par *cette chose-là*. Ainsi, quand je dis, *ceci mérite attention. Que pensez-vous de cela ?* c'est comme si je disois, *cette chose-ci mérite attention. Que pensez-vous de cette chose-là ? etc.*

D. *De quelle personne sont ces pronoms démonstratifs ?*

R. Ils sont tous de la troisième personne.

D. *Quel article prennent-ils ?*

R. Ils prennent l'article indéfini.

D. *Déclinez-les en joignant des noms à ceux qui peuvent en souffrir.*

SINGULIER.

Nom. Acc.	ce Palais.	cet Oiseau.
Gén. Abl.	de ce Palais.	de cet Oiseau.
Dat.	à ce Palais.	à cet Oiseau.

PLURIEL.

Nom. Acc.	ces Palais.	ces Oiseaux.
Gén. Abl.	de ces Palais.	de ces Oiseaux.
Dat.	à ces Palais.	à ces Oiseaux.

SINGULIER.

Nom. Acc.	cette Femme.
Gén. Abl.	de cette Femme.
Dat.	à cette Femme.

PLURIEL.

Nom. Acc.	ces Femmes.
Gén. Abl.	de ces Femmes.
Dat.	à ces Femmes.

SINGULIER.

Nom. Acc.	Celui. Celle.
Gén. Abl.	de Celui. de Celle.
Dat.	à Celui. à Celle.

PLURIEL.

Nom. Acc.	Ceux. Celles.
Gén. Abl.	de Ceux. de Celles.
Dat.	à Ceux. à Celles.

SINGULIER.

Nom. Acc.	Celui-ci.	Celle-ci.
Gén. Abl.	de Celui-ci.	de Celle-ci.
Dat.	à Celui-ci.	à Celle-ci.

PLURIEL.

Nom. Acc.	Ceux-ci.	Celles-ci.
Gén. Abl.	de Ceux-ci.	de Celles-ci.
Dat.	à Ceux-ci.	à Celles-ci.

SINGULIER.

Nom. Acc.	Celui-là.	Celles-là.
Gén. Abl.	de Celui-là.	de Celles-là.
Dat.	à Celui-là.	à Celles-là.

PLURIEL.

Nom. Acc.	Ceux-là.	Celles-là.
Gén. Abl.	de Ceux-là.	de Celles-là.
Dat.	à Ceux-là.	à Celles-là.

SINGULIER.

Nom. Acc.	Ceci.	Cela.
Gén. Abl.	de Ceci.	de Cela.
Dat.	à Ceci.	à Cela.

Ces deux pronoms n'ont point de pluriel.

ARTICLE V.

Des Pronoms relatifs.

D. QU'ENTENDEZ-VOUS par Pronoms relatifs ?

R. J'entends des pronoms qui rappellent, dans le discours, les idées des personnes ou des choses dont on a déjà parlé, pour les expliquer, ou pour en restreindre et déterminer l'étendue.

D. Pourquoi les appelle-t-on relatifs ?

R. A cause de la relation, ou du rapport qu'ils ont à des noms ou à des pronoms qui les précèdent, et qui expriment les personnes ou les choses dont ils rappellent les idées.

D. Quels sont ces pronoms relatifs ?

R. Ce sont,

Qui, que, quoi, dont, des deux genres.

Lequel, masculin.

Laquelle, féminin.

D. Faites-moi entendre, par des exemples, que ces pronoms relatifs ont toujours rapport à un autre nom ou pronom qui est auparavant ?

R. Quand je dis, Dieu qui aime les hommes ; qui, a rapport à Dieu, et c'est comme si je disois, Dieu, LEQUEL DIEU aime les hommes. De même quand je dis, l'argent que j'ai dépensé ; que se rapporte à l'argent ; et c'est comme si je disois, l'argent, LEQUEL ARGENT j'ai dépensé. Ainsi des autres pronoms relatifs.

D. Qu'avez-vous entendu, en disant que les pronoms relatifs expliquent les idées précédentes, ou en restreignent et déterminent l'étendue ?

R. J'ai entendu que les pronoms relatifs ont deux usages principaux dans le discours, selon lesquels ils sont ou explicatifs ou déterminatifs ?

I. Ils sont explicatifs, quand les mots, qui les suivent et qui en dépendent, ne font que développer ce qui étoit enfermé dans l'idée des noms ou pronoms auxquels les pronoms relatifs se rapportent, sans y rien changer, et que ce qui est ajouté par le moyen des pronoms relatifs aux idées précédentes, leur convient généralement, et dans toute leur étendue. Ainsi, quand je dis, Dieu qui aime les hommes, ce que j'exprime par qui aime les hommes, ne fait qu'expliquer ce qui est compris dans l'idée de Dieu, qu'on ne peut concevoir, sans l'attribut de bonté pour les hommes. De même, quand je dis, les hommes qui sont créés pour connoître et pour aimer Dieu, ce que j'ajoute à l'idée d'hommes par les mots dépendants de qui, convient à cette idée généralement, et dans toute son étendue, puisqu'il n'y a pas un homme qui n'ait été créé pour connoître et pour aimer Dieu. Par conséquent qui est explicatif dans ces deux exemples.

II. Les pronoms relatifs sont déterminatifs, quand on s'en sert pour restreindre et déterminer

mples,
port
t ?
homme
je dis
de me
; que
e dis
ainsi

les
tes,

ifs
se
vaip
qui la
e et
nos
re
i 6
dés
la
qu
me
re
e
s

la signification des noms ou pronoms auxquels ils se rapportent, c'est-à-dire, quand ce qu'on ajoute à une idée, par le moyen des pronoms relatifs, ne convient pas à cette idée dans toute son étendue. Ainsi, quand je dis, *la doctrine qui met le souverain bien dans la volupté du corps est indigne d'un philosophe*, je ne parle pas de la doctrine en général; mais par le pronom *qui*, je la restreins et la détermine à ne signifier que celle qui met le souverain bien dans la volupté du corps. De même, quand je dis, *les hommes qui craignent Dieu*, le pronom *qui* fait assez connoître que je ne parle pas de tous les hommes, mais seulement du petit nombre de ceux qui craignent Dieu. Par conséquent *qui* est déterminatif dans ces deux exemples.

Ce qu'on vient de dire à l'égard de *qui*, peut également s'appliquer aux autres pronoms relatifs.

D. *Avant que d'entrer dans les réflexions que vous avez à faire sur ces pronoms, dites-moi avec quels articles ils se déclinent ?*

R. Ils se déclinent avec l'article indéfini, à l'exception de *lequel* et *laquelle*, qui prennent l'article défini; mais cet article s'y joint de manière qu'il fait partie du mot, comme on va le voir dans la déclinaison.

D. *Déclinez ces pronoms avec les articles qui leur conviennent ?*

R. SINGULIER.

Nom.	Qui.
Gén. Abl.	de Qui, ou Dont.
Dat.	à Qui.
Acc.	Qui, ou Que.

Autre SINGULIER.

Nom. Acc.	Quoi, ou Que.
Gén. Abl.	de Quoi, ou Dont.
Dat.	à Quoi.

Le pluriel est comme le singulier.

SINGULIER.

Nom.	Lequel.	Laquelle.
Gén. Abl.	Duquel, de Laquelle, ou Dont.	
Dat.	Auquel, à Laquelle.	
Acc.	Lequel, Laquelle, ou Que.	

PLURIEL.

Nom.	Lesquels, Lesquelles.
Gén. Abl.	Desquels, Desquelles, ou Dont.
Dat.	Auxquels, Auxquelles.
Acc.	Lequels, Lesquelles, ou Que.

D. Comment appelle-t-on le nom ou pronom auquel se rapporte le pronom relatif ?

R. On l'appelle l'antécédent du pronom relatif. Ainsi, dans *Dieu qui aime les hommes ; Dieu est l'antécédent de qui ;* et dans *l'argent que j'ai dépensé ; l'argent est l'antécédent de que.*

D. Quelles sortes de noms peuvent être les antécédents des pronoms relatifs ?

R. Les seuls noms substantifs , parce qu'il n'y a que ces noms qui expriment les idées des personnes et des choses.

D. Pourquoi avez-vous donc encore mis les pronoms au nombre des antécédents ?

R. Parce qu'alors ils tiennent la place de quelques noms substantifs , ou déjà exprimés , ou sous-entendus , comme dans cette phrase : *Il est étonnant que Henri IV ait été la victime d'un scélérat ,* *Lui* qui n'étoit occupé que du bonheur de ses peuples. *Lui* , antécédent de *qui* , tient la place de *Henri IV* , exprimé auparavant : et dans ces autres phrases : *CELUI qui veut vivre heureux , doit dompter ses passions. On est assuré de son salut , en pratiquant CE que l'Evangile nous prescrit ;* les noms substantifs sont sous-entendus. *Celui* , antécédent de *qui* , est mis pour *l'homme ; l'homme qui veut vivre heureux , etc.* et *ce* , antécédent de *que* , est mis pour *les choses : les choses que l'Evangile nous prescrit.*

D. Comment peut-on trouver l'antécédent d'un pronom relatif ?

R. En le tournant par lequel , laquelle , duquel , de laquelle , etc. selon le cas où il est , et en y joignant un nom exprimé auparavant avec lequel il puisse faire un sens raisonnable. Ainsi , dans cette phrase , *Songez à appaiser la colère de Dieu , dont nous devons craindre les effets ;* on trouve que c'est la colère , et non pas Dieu , qui

est l'antécédent de *dont*, parce qu'on peut dire, *songeons à appaiser la colere de Dieu*, DE LAQUELLE COLERE nous devons craindre les effets, et qu'on ne pourroit pas dire, *duquel Dieu nous devons craindre les effets*.

D. Les pronoms relatifs ont-ils toujours un antécédent exprimé ?

R. Non : il arrive quelquefois que l'antécédent des pronoms relatifs est sous-entendu, et alors cet antécédent sous-entendu est ordinairement un pronom démonstratif, comme on peut le voir dans ces phrases : *QUI ne sait pas garder un secret, est incapable de gouverner*, c'est-à-dire, CELUI QUI ne sait pas, etc. *On ne peut rien exiger de QUI n'a rien*, c'est-à-dire, DE CELUI QUI n'a rien. *Dieu fait miséricorde A QUI il veut*, c'est-à-dire, A CELUI OU A CEUX A QUI il veut. *Les Apôtres annonçoient l'Evangile A QUI vouloit les écouter*, c'est-à-dire, A CEUX QUI vouloient les écouter. *Des deux discours que vous m'avez fait voir, je ne sais AUQUEL je dois donner la préférence*, c'est-à-dire, je ne sais quel est CELUI AUQUEL je dois donner la préférence. *On dit que Cromwel avoit cinquante chambres, et ses meilleurs amis ne savoient jamais dans LAQUELLE il couchoit*, c'est-à-dire, ne savoient jamais quelle étoit CELLE dans LAQUELLE il couchoit. *Voilà DE QUOI il s'agit*, c'est-à-dire, voilà CE OU LA CHOSE DE QUOI il s'agit. C'est A QUOI je pensois, c'est-à-dire, c'est CE OU LA CHOSE A QUOI je pensois.

D. N'y a-t-il pas des occasions où quelques-uns de ces pronoms relatifs n'ont point d'antécédent exprimé ni sous-entendu ?

R. Oui : et alors ils ne sont plus appelés qu'improprement relatifs, n'ayant rapport à aucun antécédent. Ils seroient mieux nommés pronoms absolus. Ce sont plus ordinairement *qui* et *quoi* ; et on connoît qu'ils sont absolus, c'est-à-dire,

sans rapport à un antécédent, quand on peut tourner le premier par *quelle personne*, et l'autre par *quelle chose*, comme dans ces exemples, *je vous ferai connoître QUI je suis*, c'est-à-dire *QUELLE PERSONNE je suis*. *Amenez avec vous QUI vous voudrez*, c'est-à-dire, *QUELLE PERSONNE vous voudrez*. *On ne sait encore A QUOI attribuer sûrement la chute des corps pesants*, c'est-à-dire, *A QUELLE CHOSE attribuer*, etc. *Marius avoit sur le visage je ne sais QUOI de féroce*, c'est-à-dire, *je ne sais QUELLE CHOSE de féroce*.

Nous parlerons plus amplement de cette espece particuliere de pronoms dans l'article suivant.

D. Croyez-vous qu'avec les principes que vous venez d'établir, on puisse expliquer toutes les différentes manieres dont qui et quoi sont employés sans antécédent ?

R. Non : il y a en cette occasion, comme en bien d'autres, plusieurs expressions prises du génie de la langue, et introduites par l'usage, dont on sent toute la force, quoiqu'on ne puisse pas les assujétir aux regles de la Grammaire. C'est ainsi qu'il faut penser de ces façons de parler, A QUI mieux mieux. C'étoit à QUI combattoit plus courageusement. La pluralité des Dieux est une chose qu'on ne peut s'imaginer QUI ait été adoptée par des hommes de bon sens. Les plus illustres Romains ne laissoient souvent pas en mourant DE QUOI faire les frais de leurs funérailles. C'est un homme qui a DE QUOI, pour dire, qu'il est riche, etc.

D. Les pronoms relatifs ne sont-ils pas de quelque usage par rapport aux pronoms démonstratifs ?

R. Oui : nous avons dit à l'article précédent que ce (mis pour le mot général chose), celui, celle, ceux, et celles, n'étant jamais joints à des

noms substantifs , n'avoient par eux-mêmes qu'une signification vague de personnes ou de choses , laquelle devoit être expliquée et déterminée par les mots suivans ; et c'est ordinairement par des pronoms relatifs que cette signification vague est expliquée et déterminée : comme on peut le reconnoître dans les mêmes exemples que nous avons déjà rapportés : *Faites attention à CE QUE vous m'avez promis. On ne doit s'appliquer qu'à CE qui peut être utile. CELUI qui met sa confiance en Dieu , ne sera pas trompé. De toutes les félicités, CELLE DONT les justes jouissent dans le ciel, est la seule à laquelle nous devons aspirer. Bienheureux sont CEUX qui souffrent persécution pour Jésus-Christ.*

D. *Donnez-moi quelques regles sur l'usage de ces pronoms dans le discours , en commençant par qui ?*

R. I. *Qui, des deux genres et des deux nombres , se dit également au nominatif, des personnes et des choses : c'est-à-dire ; qu'il peut avoir pour antécédent un nom ou un pronom qui exprime une personne ou une chose , comme dans ces exemples : LE JEUNE HOMME qui cultive la vertu et les sciences , goûte un bonheur plus solide que CELUI qui passe sa vie dans la dissipation et dans les plaisirs. LES FABLES qui font parler les animaux pour notre instruction , sont plus utiles que CELLES qui attribuent aux Dieux du paganisme les vices et les actions les plus abominables.*

2. Le même pronom relatif *qui*, dans tous les autres cas que le nominatif, ne peut avoir pour antécédent qu'un nom ou un pronom qui exprime une personne : et le génie de notre langue ne souffre pas que le génitif, le datif, l'accusatif, et l'ablatif de ce pronom , se disent des choses , pas même des animaux. Ainsi , ces expressions seroient vicieuses : *La maison DE QUI j'ai fait l'ac-*

quisition. Les sciences **A** QUI je m'applique. L'opinion contre QUI je me déclare. Le cheval **DE** QUE je me suis défait. Mais on dira fort bien, Combien de grands hommes **DE** QUI les belles actions sont restées dans l'oubli ! Il faut bien choisir les amis **A** QUI on veut donner sa confiance. Songeons à fléchir le Juge devant QUI nous devons paroître un jour. Il y a un Roi dans les cieux, **DE** QUI dépendent les Rois de la terre.

S'il y a quelque exception à cette dernière règle, ce ne peut être que dans le style figuré, quand on personnifie les choses, ou qu'on les transforme en divinités, comme la Gloire, la Vertu, la Renommée, la Victoire, etc. ; et quand, en parlant d'animaux ou d'autres choses, on se sert de phrases personnelles, c'est-à-dire, de phrases qui ne conviennent proprement qu'aux personnes. Ainsi on peut dire, dans l'un et dans l'autre sens : La gloire **A** QUE les Héros sacrifient. C'est un cheval **A** QUI je dois la vie.

D. Quelles observations avez-vous à faire sur les pronoms relatifs lequel et laquelle ?

R. Lequel et laquelle, dans tous leurs cas, tant au singulier qu'au pluriel, peuvent se dire également des personnes ou des choses. Mais l'usage ne les admet pas dans toutes les occasions où l'on auroit lieu de les employer, comme nous allons le voir.

I. On ne s'en sert presque jamais au nominatif, et les oreilles seroient blessées de ces expressions, Dieu LEQUEL a créé le ciel et la terre. La grâce LAQUELLE dompte les cœurs rebelles. Les vices LESQUELS regnent dans le monde. Les vertus LESQUELLES nous rendent agréables à Dieu. Il faut alors, pour parler purement, avoir recours au pronom relatif qui, et dire, Dieu QUI a créé le ciel et la terre. La grace QUI dompte les cœurs rebelles,

Les vices qui regnent dans le monde. Les vertus qui nous rendent agréables à Dieu.

Ce n'est pourtant pas qu'on ne puisse, et qu'on ne doive même quelquefois employer ces pronoms au nominatif et dans les autres cas où ils ne sont pas d'un usage ordinaire, quand on veut s'exprimer avec clarté, et éviter toute équivoque : comme dans les ouvrages dogmatiques, dans les phrases où le relatif est séparé de l'antécédent par d'autres noms de divers genres, suivant l'exemple que nous donnerons pour l'ablatif; dans les ordonnances, dans les contrats, etc. où il est encore assez ordinaire, pour plus grande précision, de répéter l'antécédent déjà exprimé, et de le joindre aux pronoms *lequel* et *laquelle*, en disant, par exemple, *LEQUEL PRINCIPE me fait conclure, etc. DE LAQUELLE FERME jouiront, etc. AUXQUELS HÉRITIERS il sera permis, etc.*

2. Les génitifs et ablatifs de ces pronoms sont d'un usage un peu plus étendu, et il est à propos, pour en faciliter l'intelligence, de faire ici une observation particulière sur le génitif.

Les pronoms relatifs, quels qu'ils soient, étant au génitif, ne supposent pas seulement un antécédent qui les précède, ils supposent encore ordinairement un autre nom substantif dont ils dépendent, et avec lequel ils ont une liaison nécessaire. Ainsi, dans cette phrase, *Alexandre, DE QUI LE COURAGE est assez connu; de qui, dont l'antécédent est Alexandre, a encore une liaison nécessaire avec le nom substantif courage, de qui le courage.* Quelquefois ce substantif est joint au génitif; comme on vient de le voir; quelquefois il en est séparé par quelques mots, comme quand on dit, *Alexandre DE QUI l'on connoît assez LE COURAGE.* Or, dans le premier cas, le génitif du pronom relatif peut se trouver avant ou après le nom substantif; et comme on dit, *Alexandre DE*

QUIL **COURAGE** est assez connu, on dira, *Alexandre AU COURAGE DE QUI on a donné tant de louanges.* Ce qui fait le fondement des regles suivantes.

Quand le génitif du pronom relatif est avant le nom substantif dont il dépend, l'usage ne souffre guere que l'on emploie *duquel* ou *de laquelle*, et que l'on dise, par exemple, *le livre DUQUEL vous m'avez fait présent. La religion DE LAQUELLE on méprise les maximes.*

Mais si le génitif du pronom relatif est après le nom substantif dont il dépend, *duquel* et *de laquelle* sont les seuls dont on puisse se servir, en parlant de choses ou d'animaux, et il faut dire, *La Seine dans le lit DE LAQUELLE viennent se jeter d'autres rivières. Les moutons à la dépouille DES-QUELS les hommes doivent leurs vêtements.*

En parlant des personnes, il est souvent égal d'employer *de qui* ou *duquel*, *de laquelle*. Quelquefois l'un a plus de grace que l'autre, et c'est à l'oreille à en décider. Ainsi, je puis dire, *Le Prince à la protection DE QUI ou DUQUEL je dois ma fortune.* Et dans cette phrase, *c'est une femme sur le compte DE LAQUELLE il ne court pas de mauvais bruits*, je préférerois *de laquelle* à *de qui*.

Le génitif du pronom relatif ne se met après le nom substantif dont il dépend, que quand ce nom est à un autre cas qu'au nominatif, comme dans *Le Prince A LA PROTECTION de qui ou duquel, etc.* ou qu'il est à la suite d'une préposition, comme dans, *c'est une femme SUR LE COMPTE de laquelle, etc.*

Au reste, il est bon d'observer qu'on ne doit mettre les génitifs des pronoms relatifs après les noms substantifs dont ils dépendent, que quand il est indispensable de le faire; parce qu'il y a toujours, dans cette transposition, une certaine dureté qu'il faut éviter autant qu'il est possible. Sur

qu'il n'y a pas d'autres règles à suivre que celles du goût et de l'oreille.

Pour ce qui regarde *duquel, de laquelle*, à l'ablatif, on doit encore consulter l'usage, pour savoir dans quelles occasions on peut s'en servir, tant pour les personnes que pour les choses. On les préfère assez ordinairement aux ablatifs des autres pronoms relatifs, quand ils peuvent contribuer à la clarté du discours, comme lorsque l'antécédent en est séparé par d'autres noms de divers genres. Ainsi, on dira bien, *La désobéissance des Israélites aux ordres de Dieu, DE LAQUELLE Moïse se plaint si souvent.* Mais on ne dira pas, *Dieu DUQUEL les Israélites reçurent tant de bienfaits.*

3. Les datifs *auquel, à laquelle*, sont d'un usage très-ordinaire, presque toujours indispensable, quand il est question de choses. Ainsi, il faut dire, *Le jardin AUQUEL je donne tous mes soins. Les sciences AUXQUELLES je m'applique.*

Mais si l'on parle de personnes, il est libre d'employer *à qui ou auquel, à laquelle*, suivant que l'un ou l'autre conviendra mieux dans le discours; et on peut dire également, *Dieu A QUI ou AUQUEL nous devons rapporter toutes nos actions. Il faut bien choisir les amis A QUI ou AUXQUELS on veut donner sa confiance.*

4. Pour bien entendre l'usage de *lequel et laquelle* à l'accusatif, il faudroit avoir quelque connoissance des verbes et des prépositions, dont nous ne parlerons qu'aux Chapitres VI et VIII. Il est pourtant indispensable de dire ici, en supposant cette connoissance, que, quand *lequel et laquelle* sont à l'accusatif, ils sont ordinairement gouvernés ou régis par un verbe ou par une préposition.

Les mêmes règles que nous avons établies pour *lequel, laquelle*, au nominatif, doivent s'appliquer à ces pronoms à l'accusatif, régis par un verbe : c'est-à-dire que, quand un verbe régit le pronom

relatif à l'accusatif, soit que l'on parle de personnes ou de choses, ce n'est presque jamais de *lequel* et *laquelle* qu'il faut se servir. Ainsi, on auroit lieu d'être choqué de ces expressions : *L'homme LEQUEL Dieu créa à son image et ressemblance. La femme LAQUELLE Dieu forma d'une des côtes de l'homme. Les Anges LESQUELS l'orgueil précipita dans les enfers. Les créatures LESQUELLES Dieu tira du néant.*

Quand ce sont des prépositions qui régissent le pronom relatif à l'accusatif, on peut employer indifféremment *qui*, ou *lequel*, *laquelle*, si l'on parle de personnes, et dire, *Songez à fléchir le Juge devant QUI ou devant LEQUEL nous devons paraître un jour. Les femmes avec QUI ou avec LESQUELLES j'ai été en liaison.*

Mais si l'on parle de choses, on doit presque toujours se servir de *lequel*, *laquelle*. Ainsi, il faut dire : *Le bois dans LEQUEL nous nous sommes promenés. L'opinion contre LAQUELLE je me déclare.*

D. Quel usage fait-on, dans le discours, du pronom relatif *quoi* ?

R. 1. On ne l'emploie jamais au nominatif, comme pronom relatif.

2. Il est pour les deux genres et pour les deux nombres, comme on le verra dans les exemples.

3. Il ne se dit jamais que des choses absolument inanimées.

Le cas où il est le plus en usage, est le datif, et il n'y a presque pas de choses à quoi on ne puisse le faire rapporter. Ainsi, on dira : *Le bonheur éternel est l'unique objet A QUOI nous devons aspirer. C'est une objection A QUOI il n'y a pas de réponse. On ne réfléchit pas assez sur tous les dangers A QUOI on s'expose dans le monde. Les*

habitudes vicieuses sont des maladies A QUOI tous les secours humains ne peuvent remédier.

On peut néanmoins, dans la plupart des occasions où l'on emploie *à quoi*, se servir également des datifs *auquel*, *à laquelle* : et c'est à l'oreille à juger lesquels de ceux-ci ou de l'autre ont plus de grace et d'harmonie dans le discours. Le datif *à quoi*, n'est d'un usage indispensable, que quand il a pour antécédent *ce* ou *rien* ; comme quand on dit : *C'est A QUOI je vous exhorte. Il n'y a rien A QUOI je ne sois disposé.*

Ce pronom ne se dit au génitif et à l'ablatif, qu'après l'antécédent *ce* : comme dans ces exemples, *C'est DE QUOI je vous rendrai compte ; C'étoit DE QUOI je me plaignois.* Et *quoi* qu'on puisse absolument s'en servir après l'antécédent *rien*, comme dans cette phrase, *Il n'y a rien dans le monde DE QUOI Dieu ne soit auteur* ; il est cependant mieux de l'éviter, et d'avoir recours à un autre pronom relatif.

Quoi, à l'accusatif, est d'un usage très-commun ; mais c'est toujours à la suite de prépositions qui le régissent ; comme quand on dit. *Le principe sur QUOI je me fonde. La chose en QUOI il a manqué. Les plaisirs après QUOI on court. Les armes avec QUOI vous vous êtes défendu, etc.*

Il est encore libre, dans toutes ces occasions ; de se servir des accusatifs *lequel*, *laquelle*, si l'on trouve qu'ils aient plus de grace, comme nous l'avons observé à l'égard du datif *à quoi*.

D. *Qu'avez-vous à observer sur le pronom relatif dont ?*

R. C'est un pronom qui ne se décline pas, et qui n'est susceptible d'aucun article. Il exprime toujours un génitif ou un ablatif, et sans recevoir aucun changement, il peut se rapporter à toutes

sortes d'antécédents, de quelque genre et de quelque nombre qu'ils soient.

Il n'a pas d'autre usage que d'être mis à la place des génitifs et ablatifs, tant singuliers que pluriels, des autres pronoms relatifs, pour peu qu'on trouve de difficulté à les employer; et on peut dire qu'il est toujours plus sûr de le préférer. Ainsi, dans toutes les occasions où nous avons dit qu'on ne pouvoit employer *de qui, duquel, de laquelle, desquels, desquelles, de quoi*, il faut avoir recours à *dont*; et l'on peut encore le substituer à ces pronoms, lors même qu'ils ne sont pas contraires à la pureté du langage: ce que nous allons faire voir, en remettant ici les mêmes exemples que nous avons déjà rapportés.

1. Exemples où l'on a dit que *de qui* ne pouvoit se souffrir: La maison **DONT** j'ai fait acquisition. Le Cheval **DONT** je me suis défait.

2. Exemples où l'on peut mettre *de qui* et *dont*: Combien de grands hommes **DONT** les belles actions sont restées dans l'oubli! Il y a dans les cieux un Roi **DONT** dépendent les Rois de la terre. Alexandre **DONT** le courage est assez connu.

3. Exemples où *duquel, de laquelle*, ne sont point d'usage. Le livre **DONT** vous m'avez fait présent. La religion **DONT** on méprise les maximes. Dieu **DONT** les Israélites reçurent tant de bienfaits.

4. Exemple où *dont* vaut mieux que *de quoi*: Il n'y a rien dans le monde **DONT** Dieu ne soit auteur.

D. Qu'est-ce que le pronom relatif que?

R. C'est un pronom indéclinable, qui n'admet point d'article, et qui exprime communément un accusatif des deux genres et des deux nombres.

On en fait l'accusatif des autres pronoms relatifs, quand celui qui leur est propre, n'est pas
reçu

reçu par l'usage : ce qui s'éclaircira par le détail suivant.

Qui ne s'emploie à l'accusatif, que quand il est régi par des prépositions : *en qui, sur qui, avec qui, etc.* Mais quand c'est un verbe qui le régit à l'accusatif, il faut alors nécessairement se servir de *que*, qui se met toujours avant le verbe par lequel il est régi, comme dans ces exemples : *Le Prince QUE je sers. La femme QUE j'ai épousée. Les ennemis QUE vous craignez. Les Muses QUE je cultive.* Ainsi, *que* est l'accusatif du pronom relatif *qui*.

Il est encore accusatif des pronoms *lequel, laquelle*, quand ils sont régis par un verbe, et que l'usage n'autorise pas leur propre accusatif. Ainsi, au lieu des phrases que nous avons trouvées vicieuses, page 106, il faut dire : *L'homme QUE Dieu créa à son image et ressemblance. La femme QUE Dieu forma d'une des côtes de l'homme. Les anges QUE l'orgueil précipita dans les enfers. Les créatures QUE Dieu tira du néant.*

On peut même encore regarder *que* comme l'accusatif du pronom *quoi*, lorsqu'il est régi par un verbe, et qu'il se rapporte, aussi bien que ce pronom, à des choses absolument inanimées, ou qu'il a pour antécédent *ce* ou *rien*, comme quand on dit : *Les dangers QUE je cours. Ce QUE j'ai résolu. Il n'y a rien QUE je ne fasse.*

Quoique l'emploi naturel du pronom relatif *que* soit d'exprimer un accusatif, il y a cependant quelques façons de parler, autorisées par l'usage, où il tient lieu tantôt d'un datif, et tantôt d'un génitif ou d'un ablatif; comme quand on dit : *C'est à vous QUE je parle*, au lieu de dire, *À QUI je parle. C'est à la gloire QUE j'aspire*, au lieu de dire, *À LAQUELLE j'aspire. C'est de cette somme QUE je vous demande le paiement*, au lieu de dire, *DONT ou DE LAQUELLE je vous demande le paiement. C'est du Roi QUE*

*vous devez attendre cette grace , au lieu de dire ,
DE QUI OU DONT vous devez attendre cette grace.*

*D. N'y a-t-il pas d'autres pronoms relatifs que
ceux dont vous venez de parler ?*

*R. On peut dire en général que tout véritable
pronom est relatif , en ce qu'étant mis à la place
d'un nom , ou même d'un autre pronom , il est
nécessaire qu'il ait rapport à l'un ou à l'autre.
Et c'est , sans doute , par cette raison , que quel-
ques Grammairiens ont appelé *pronoms relatifs*
ou *particules relatives* , les mots *en* , *y* , et *le* , que
nous avons joints au nombre des pronoms con-
jonctifs. Mais nous ne regardons ici comme pro-
noms relatifs que ceux qui , outre le rapport qu'ils
ont aux noms , ou aux pronoms dont ils tiennent
la place , expliquent encore , comme nous l'avons
dit , ou déterminent la signification de leur anté-
cédent ; et , en ce sens , il y a encore quelques mots
que l'on doit mettre au rang des pronoms relatifs ,
parce qu'ils ont le même usage , et qu'on peut les
rendre par d'autres pronoms relatifs.*

*Ce sont les mots où , d'où , et par où , qui ne
se disent jamais que des choses au singulier et au
pluriel ; et qui ont souvent beaucoup plus de grace
dans le discours que les pronoms qu'ils repré-
sentent.*

*Où est pronom relatif toutes les fois qu'on peut
le tourner par auquel , à laquelle , à quoi , ou par
dans lequel , dans laquelle , dans quoi , en la-
quelle , en quoi : comme dans ces exemples : La
maison où je demeure , c'est-à-dire , DANS LAQUELLE
je demeure. Voyez le danger où vous a conduit
votre imprudence , c'est-à-dire , AUQUEL ou A QUOI
vous a conduit votre imprudence. Je plains l'état
où vous êtes , c'est-à-dire , DANS LEQUEL vous êtes.
C'est-là le verre où je bois , c'est-à-dire , DANS
LEQUEL ou DANS QUOI je bois. Voilà la preuve où
je m'attache , c'est-à-dire , A LAQUELLE ou A QUOI*

je m'attache. Quel seroit notre bonheur si Eve eût évité le piège où elle s'est laissée prendre : c'est-à-dire, DANS LEQUEL elle s'est laissée prendre. La haine et la flatterie sont les écueils où la vérité fait naufrage, c'est-à-dire, DANS LESQUELS la vérité fait naufrage. On pourroit rapporter une infinité d'exemples semblables.

D'où est pronom relatif toutes les fois qu'on peut le tourner par duquel, de laquelle, de quoi, dont, comme dans ces exemples : Coriolan vint assiéger Rome, d'où il avoit été banni, c'est-à-dire, DE LAQUELLE il avoit été banni. Bien des gens n'admettent pas les principes d'où dépend le système de Descartes, c'est-à-dire, DESQUELS ou DONT dépend le système de Descartes. Telles sont les preuves d'où je conclus, etc. c'est-à-dire, DESQUELLES je conclus, etc.

Par où est pronom relatif toutes les fois qu'on peut dire également, par lequel, par laquelle, comme dans ces exemples : Les Mages ne prirent pas le même chemin PAR où ils étoient venus à Bethléem, c'est-à-dire, PAR LEQUEL ils étoient venus à Bethléem. Rien de plus bas que les moyens PAR où les flatteurs s'insinuent dans l'esprit des Grands, c'est-à-dire, PAR LESQUELS les flatteurs s'insinuent dans l'esprit des Grands. On ne pénètre pas toujours les intrigues PAR où certaines personnes parviennent à se venger de leurs ennemis, c'est-à-dire, PAR LESQUELLES certaines personnes parviennent à se venger de leurs ennemis.

D. Comment s'accorde le relatif avec son antécédent?

R. En genre, en nombre, et en personne : c'est-à-dire, que le relatif doit être au même genre, au même nombre, et de la même personne que son antécédent. Ainsi, dans moi qui aime l'étude, qui est au masculin ou au féminin,

suivant la personne qui parle , au singulier et de la première personne , comme son antécédent *moi* : dans *vous qui perdez votre temps* , qui est au masculin , ou au féminin , au singulier , ou au pluriel , suivant le genre et le nombre des personnes à qui l'on parle , et de la seconde personne , comme son antécédent *vous* : dans *les écoliers qui étudient la langue françoise* , qui est au masculin , au pluriel , et de la troisième personne , comme son antécédent *les écoliers*.

On manque à cette règle , 1. en mettant le relatif au masculin , lorsque son antécédent est au féminin ; ou le relatif au féminin , lorsque l'antécédent est au masculin ; comme quand on dit : *L'ouvrage à LAQUELLE je m'occupe* , *l'éventail DE LAQUELLE je me sers* ; au lieu de dire , *L'ouvrage AUQUEL je m'occupe* ; *l'éventail DUQUEL je me sers* , etc.

2. En mettant au singulier le relatif dont l'antécédent est au pluriel , ou au pluriel le relatif dont l'antécédent est au singulier.

Le même Auteur , qui a prétendu que l'adjectif ne s'accordoit pas en nombre avec le substantif , dans la phrase rapportée à la page 51 , en a encore relevé quelques autres où le relatif ne lui paroît pas être au même nombre que son antécédent. Il s'agit de phrases où l'on emploie *un* , suivi d'un nom substantif ou d'un pronom démonstratif pluriel au génitif ; comme , *un des objets* , *un des points* , *un des sujets* , *un de ceux* , etc.

Pour ne pas se tromper dans la construction de ces phrases , il est nécessaire d'observer que le mot *un* , suivi d'un nom ou d'un pronom pluriel au génitif , est tantôt pris dans un sens distinctif , et tantôt dans un sens énumératif.

Un est distinctif , quand il exclut toute idée d'égalité , ou que la chose qu'il exprime est mise

au-dessus, on au-dessous de toutes les autres; et cette distinction est marquée par un superlatif. Alors l'adjectif, ou le relatif qui est après, doit être au singulier, parce que c'est *un* qui en est le substantif, ou l'antécédent, et non pas le nom ou pronom pluriel au génitif; comme quand on dit : *C'est un des hommes de la Cour LE MEUX FAIT. C'est un des hommes* ou *de ceux sur qui* ou *sur LEQUEL je compterois le moins.*

Un est énumératif, quand la chose à laquelle il se rapporte est confondue sans distinction avec d'autres, ou, s'il y a une distinction exprimée par un superlatif qui est ensuite, quand cette distinction tombe également sur plusieurs objets. C'est alors le nom ou pronom pluriel au génitif, qui est le substantif ou l'antécédent de l'adjectif ou du relatif suivant, et cet adjectif ou relatif, doit être au pluriel, comme dans ces exemples : *Cicéron fut un de ceux QUI FURENT SACRIFIÉS à la vengeance des Triumvirs. Le P. Mabillon a été un des hommes LES PLUS SAVANTS de notre siècle; on entend que Cicéron ne fut pas le seul sacrifié à la vengeance des Triumvirs, et qu'il peut y avoir eu dans notre siècle quelques hommes aussi savants que le P. Mabillon.*

Ainsi, il n'y a pas lieu de critiquer ces phrases : *Hegesiochus fut un de ceux QUI TRAVAILLA le plus efficacement à la ruine de sa patrie. L'anné^e quité de l'Empire des Assyriens fut un des points sur LEQUEL on a été le moins partagé. La magie a toujours été un des sujets sur LEQUEL le Pyrrhonisme a le plus triomphé.*

Le relatif qui a pour antécédent un nom collectif au singulier, suivi d'un substantif pluriel au génitif, se met au pluriel, comme on l'a observé à l'égard des noms adjectifs. Ainsi, il faut dire : *J'ai oublié la plus grande partie des sciences AUXQUELLES je me suis appliqué; et dans cette*

phrase, *J'ai réfuté la plupart des objections QUI m'ont été faites ; qui est au pluriel.*

Quand un relatif a plusieurs antécédents au singulier et de divers genres, on suit la règle et les exceptions qui ont été données, page 53, pour l'adjectif qui se rapporte à plusieurs substantifs. Ainsi, il faut dire, en se servant des mêmes exemples : *Mon frère et ma sœur QUI sont estimables : la force et la fermeté avec LAQUELLE il répondit : mon frère et ma sœur AUXQUELS vous avez fait plaisir ; le goût et la noblesse avec LAQUELLE cet Acteur joue : le pouvoir et l'autorité avec LAQUELLE Sylla se faisait obéir.*

3. On expliquera au Chap. VI, comment on peut manquer de faire accorder en personne le pronom relatif avec son antécédent.

ARTICLE VI.

Des Pronoms absolus.

D. QU'EST-CE que les Pronoms absolus ?

R. À ne les considérer que par l'expression, ce sont, pour la plupart, les mêmes que nous venons d'appeler relatifs. La seule signification fait la différence des uns et des autres.

D. Pourquoi les nommez-vous ici absolus ?

R. Parce qu'ils n'ont pas d'antécédent, et pour les opposer aux pronoms relatifs, qui en ont toujours un, comme nous l'avons dit.

D. Quels sont ces pronoms absolus ?

R. Ce sont,

Qui, des deux genres.

Que et *Quoi*, du masculin.

Quel, masculin.

Quelle, féminin.

Lequel, masculin.

Laquelle, féminin.

D. Quel est donc l'usage particulier de ces pronoms ?

R. C'est quelquefois de tenir lieu d'un objet vague et indéterminé , et quelquefois de désigner confusément la nature ou les qualités d'un objet déterminé.

D. Cette réponse a besoin d'être éclaircie par des exemples dans ses deux parties.

R. 1. Quand je dis , Je sais QUI vous a accusé ; ou en interrogeant , QUI vous a accusé ? je marque par le pronom qui ; une personne qui vous a accusé , mais d'une manière vague et indéterminée , puisque , dans la première phrase , je ne nomme pas cette personne , et que , dans l'autre , je demande qui elle est.

De même , quand je dis , Je ne sais QUE vous donner , je désigne , par le pronom que , une chose que j'ai envie de vous donner , mais sur laquelle je ne me suis pas encore déterminé : et quand je dis , Marquez-moi A QUOI je dois m'en tenir ; le pronom à quoi marque aussi confusément quelque chose à quoi je dois m'en tenir , et que j'ignore.

2. Quand je dis , Vous ignorez QUELS étoient les premiers Romains ; ou en interrogeant , QUELS étoient les premiers Romains ? je désigne , par le pronom quels , les qualités des premiers Romains ; et c'est comme si je disois , Vous ignorez les qualités des premiers Romains. De même , quand je dis , en interrogeant , Qu'est-ce que Dieu ? le premier que désigne confusément la nature et les perfections de Dieu , puisque la réponse à cette question seroit , Dieu est un Être infini , indépendant , immuable , etc. Il en est de même de presque toutes les interrogations qui commencent par Qu'est-ce que ; etc.

D. Dans quelle sorte de phrases emploie-t-on ces pronoms absolus ?

R. On les emploie communément dans les phrases qui expriment doute , incertitude , ignorance , comme dans celles-ci : *Je ne sais A QUI m'adresser. QUE voulez-vous que je fasse ? J'examinerai A QUOI vous êtes propre. QUEL parti prendrons-nous ? etc.*

Et si on les emploie quelquefois dans des phrases qui marquent connoissance ou certitude , comme quand on dit , *je sais QUI vous a accusé* ; cette connoissance n'est jamais exprimée distinctement , et il reste toujours à spécifier , d'une façon déterminée et précise , la personne ou la chose dont le pronom absolu tient la place , ce que l'on seroit en disant : *Je sais que c'est votre frere qui vous a accusé.*

D. De toutes les phrases qui , avec les pronoms absolus , expriment doute , incertitude , ignorance , quelles sont les plus ordinaires dans le discours ?

R. Ce sont celles où l'on interroge ; et comme l'interrogation y est presque toujours formée par les pronoms absolus , c'est ce qui a déterminé la plupart des Grammairiens à les appeler simplement *pronoms interrogatifs*. Mais après avoir réfléchi sur l'usage qu'on en peut faire , nous avons trouvé cette dénomination insuffisante ; puisque , si c'est la même chose de dire , *je ne sais QUI vous êtes* , ou *QUI êtes-vous ?* ces pronoms peuvent donc être employés avec la même signification , dans d'autres phrases que celles qui interrogent.

D. Quelles observations avez-vous à faire sur les pronoms Qui , Que , et Quoi , lorsqu'ils sont absolus , c'est à-dire , sans antécédent ?

R. QUI , au nominatif , comme dans les autres cas , ne se dit jamais que des personnes , et véri-

tablement on peut toujours le tourner par *quelle personne*. Ainsi c'est la même chose de dire : *Je devine QUI ou QUELLE PERSONNE vous a mal parlé de moi*. DE QUI ou DE QUELLE PERSONNE *tenez-vous cette nouvelle* ? A QUI ou A QUELLE PERSONNE *dois-je demander conseil* ? QUI ou QUELLE PERSONNE *soupçonnez-vous* ?

Ce pronom étant toujours pris dans une signification indéterminée, ne s'emploie ordinairement qu'au masculin, et au singulier ; c'est-à-dire que les adjectifs, qui peuvent s'y rapporter, sont au masculin et au singulier, comme quand je dis : *Qui sera assez hardi pour m'attaquer* ? Il est cependant quelquefois suivi de noms qui marquent un féminin et un pluriel, comme quand on dit à une femme : *QUI Choisissez-vous pour COMPAGNES* ? et à un homme, *QUI choisissez-vous pour COMPAGNONS* ?

Ainsi, il arrive quelquefois que *qui*, pronom absolu, s'emploie au féminin et au pluriel ; et l'on a demandé, à cette occasion, s'il falloit dire, au pluriel, *qui d'eux*, ou *de nous*, *gagneroient au parallèle* ? ou au singulier, *gagneroit au parallèle* ? sur quoi on peut établir la règle suivante :

Toutes les fois que *qui* a une signification absolument générale et indéterminée, sans aucun rapport à une ou à plusieurs personnes, il est et il ne peut être qu'au singulier, comme dans cet exemple : *Qui a mieux peint les hommes que la Bruyère* ? et dans ceux qui ont été rapportés plus haut.

Mais si *qui*, quoiqu'indéterminé en un sens, a cependant un rapport alternatif d'incertitude, qui tombe nécessairement, de part ou d'autre, sur plusieurs personnes ou plusieurs choses, en ce cas, il est au pluriel, et il faut mettre au pluriel les noms adjectifs ou les verbes qui s'y rapportent, comme dans l'exemple proposé, parce

que, quand on dit, *Qui d'eux, ou de nous, gagneroient au parallelé ?* c'est comme si l'on disoit, *Qui sont ceux d'eux ou de nous qui gagneroient au parallelé ?*

On voit, dans cette façon d'exprimer la même chose, que l'on ne peut employer que le pluriel ; au lieu qu'il faudroit se servir du singulier, si l'on disoit : *Qui de lui ou de moi gagneroit*, parce qu'alors, *qui* étant toujours indéterminé entre *lui* et *moi*, il a cependant un rapport alternatif qui tombe, de part ou d'autre, sur une personne déterminée.

Il y a encore une autre façon d'employer le pronom absolu *qui*, en disant : *Qui est-ce qui*, avec interrogation ou sans interrogation. *QUI EST-CE QUI est venu ?* ou *dites-moi QUI EST-CE QUI est venu ?* Alors c'est le premier *qui* qui est absolu : le second est relatif, et a le premier pour antécédent ; comme si l'on disoit, *Quelle est la personne qui est venue ?*

QUE ne se dit que des choses, et peut toujours se rendre par *quelle chose*. *Je ne sais QUE vous offrir*, c'est-à-dire, *QUELLE CHOSE vous offrir*. *QUE souhaitez-vous de moi ?* c'est-à-dire, *QUELLE CHOSE souhaitez-vous de moi ?*

Les adjectifs qui peuvent s'y rapporter ne sont jamais mis qu'au masculin et au singulier : *QUE dit-on de NOUVEAU ?*

Les seuls cas où il peut être employé, sont le nominatif et l'accusatif : le nominatif, comme dans cette phrase : *QUE sommes-nous devant Dieu ?* et l'accusatif, comme dans celle-ci, *QUE prétendez-vous faire ?*

On met encore souvent *Qu'est-ce que*, à la place du pronom absolu *que*, sur-tout dans les interrogations. Ainsi, *QU'EST-CE QUE vous craignez ?* *QU'EST-CE QUE Dieu ?* peuvent se tourner par *QUE craignez-vous ?* *Qu'est Dieu ?* et alors le

premier *que* est toujours absolu. A l'égard du second, il est relatif, et a le premier pour antécédent, quand il est suivi d'un verbe par lequel il est régi ; ce qu'on reconnoîtra , si , au lieu de dire , *Qu'est-ce que vous craignez ?* on dit , *Quelle est la chose que vous craignez ?* Quand le second *que* n'est suivi que d'un nom , il n'est pas relatif , et il ne sert que de liaison dans la phrase. *Qu'est-ce que Dieu ?* c'est-à-dire , *quelle chose est Dieu ?*

Qu'est-ce que , étant employé dans des phrases où il n'y a point d'interrogation , ne peut se tourner que par *quelle chose* ou par *ce que*. Je ne sais *QU'EST-CE QUE vous avez fait au lieu d'étudier* , c'est-à-dire , je ne sais *QUELLE CHOSE vous avez faite* , ou *CE QUE vous avez fait au lieu d'étudier*.

Quoi , pronom absolu , ne se dit que des choses , et on peut toujours y substituer *quelle chose*. Je sais *DE QUOI il est capable* ; c'est-à-dire , *DE QUELLE CHOSE il est capable*. *A QUOI vous occupez-vous ?* c'est-à-dire , *A QUELLE CHOSE vous occupez-vous ?* *Après QUOI attendez-vous ?* c'est-à-dire , *après QUELLE CHOSE attendez-vous ?* *DE QUOI tirez-vous votre subsistance ?* c'est-à-dire , *DE QUELLE CHOSE tirez-vous votre subsistance ?*

Les adjectifs qui peuvent se rapporter à ce pronom , sont toujours au masculin , et au singulier. *A QUOI vous attendez-vous de FACHEUX ?*

Les exemples précédents font connoître qu'il s'emploie dans les mêmes cas que le pronom relatif *quoi*. Ce qu'il y a de plus , c'est que son nominatif est en usage dans quelques phrases , comme dans celles-ci : *Quoi de plus triste !* *Quoi de plus héroïque !* et quand , après cette phrase , *Il m'est arrivé quelque chose de bien surprenant* , on répond , *quoi ?*

L'usage veut que l'on puisse mettre *que* pour à quoi ou de quoi, dans ces phrases : *QUE sert la science sans la charité ? c'est-à-dire , A QUOI sert la science , etc. QUE sert à l'insensé d'avoir de grands biens , puisqu'il ne peut pas en acheter la sagesse ? c'est - à - dire , DE QUOI sert à l'insensé ? etc.*

D. Qu'est-ce que le pronom absolu , Quel , quelle.

R. C'est un pronom qui suppose toujours un nom substantif auquel il se rapporte , et dont il emprunte le genre et le nombre.

Ce substantif est le plus souvent exprimé dans la même phrase , comme dans celles-ci : QUEL sera notre sort ? Nous savons QUELLE RÉCOMPENSE nous est promise. DE QUEL PRINCE lisez-vous l'histoire ? A QUELS MAUX sommes-nous réservés ? QUELLES VERTUS n'ont point pratiquées les Romains ? On n'oublie que trop souvent DE QUELS PARENTS on est né , etc.

Les occasions où le substantif est sous-entendu sont assez rares. C'est, par exemple, quand, en rappelant quelque chose dont on a déjà parlé, on demande, *quel est-il, quelle est-elle ?* comme si, après que j'aurois dit, *J'ai des nouvelles à vous apprendre*, on me demandoit, *quelles sont-elles ? c'est-à-dire, quelles sont ces nouvelles ?*

Quel, considéré par le rapport nécessaire qu'il a à un nom substantif le plus souvent exprimé, et n'étant jamais mis à la place d'aucun nom, devrait plutôt être regardé comme un nom adjectif, que comme un pronom. Nous le laissons pourtant au nombre des pronoms absolus, parce qu'il a la même signification que les autres; c'est-à-dire, qu'il marque un objet indéterminé, ou qu'il désigne confusément la nature et les qualités de quelque chose. Toute la différence qui se trouve entre celui-ci et les autres, c'est que l'objet pré-

senté

senté par *quel*, est moins général que l'objet présenté par *qui*, *que*, ou *quoi*. Un exemple fera mieux sentir cette différence. Quand je dis, *Que voulez-vous?* il semble que je donne à choisir de toutes les choses possibles; au lieu que, quand je dis, *Quel livre voulez-vous?* le choix est restreint par le nom substantif à une espece particuliere de choses, qui sont les livres.

Au reste, le pronom *Quel*, *quelle*, se dit également des personnes et des choses, et s'emploie, dans tous les cas, au singulier et au pluriel.

D. *Pour ne me laisser rien à désirer sur ces pronoms absolus, dites-moi comment je connoîtrai quand ils marquent l'objet en lui-même, ou quand ils en désignent la nature et les qualités?*

R. 1. En substituant la réponse à la demande, si la phrase interroge : *Que voulez-vous? Je veux un livre;* il s'agit de l'objet en lui-même. *Qu'est-ce que Dieu? C'est un Être infini, etc.;* il s'agit de la nature de l'objet. *Quel sera notre sort? Il sera heureux ou malheureux;* il s'agit des qualités de l'objet.

2. En rendant ou en supposant la phrase positive, si elle exprime incertitude ou ignorance. *Je ne sais à qui m'adresser, je m'adresserai à mon pere.* Il s'agit de l'objet en lui-même. *Vous ignorez quels étoient les premiers Romains? Les premiers Romains étoient vertueux, sobres, courageux, etc.* Il s'agit des qualités de l'objet.

3. Si la phrase marque une connoissance vague, en déterminant cette connoissance, ou en la supposant déterminée. *Je sais qui vous a accusé. C'est votre frere qui vous a accusé.* Il s'agit de l'objet en lui-même. *Nous savons quelle récompense nous est promise. Une récompense éternelle nous est promise.* Il s'agit des qualités de l'objet.

D. *Qu'est-ce que le pronom Lequel, laquelle?*

R. Le pronom *lequel*, *laquelle*, considéré comme absolu, est un véritable pronom qui, de quelque manière qu'il soit employé, avec interrogation, ou sans interrogation, tient toujours la place de *quel*, *quelle*, et de son substantif. Ainsi, si après avoir parlé de maisons, je dis, *LAQUELLE avez-vous achetée ?* c'est comme si je disois, *QUELLE MAISON avez-vous achetée ?* Et si après avoir parlé de livres, je dis, *Je vois AUQUEL vous donnez la préférence*, cela veut dire : *je vois A QUEL livre vous donnez la préférence.*

• Quoique *lequel*, *laquelle*, soient toujours mis pour *quel*, *quelle*, ils ne marquent pourtant que l'objet en lui-même, et n'en désignent jamais la nature ou les qualités.

• *Lequel* et *laquelle* se disent également des personnes et des choses, le premier pour le masculin, et l'autre pour le féminin.

D. N'y a-t-il pas encore d'autres pronoms absolus que ceux dont vous venez de parler ?

R. Nous avons dit, dans l'article précédent, que les mots *où*, *d'où*, et *par où*, pouvoient être regardés comme pronoms relatifs. Nous dirons de même ici qu'on peut les regarder comme pronoms absolus, quand ils tiennent la place du pronom *quoi* sans antécédent, et qu'on peut les tourner par *quelle chose*, ou par *quel*, avec quelque nom substantif, comme dans ces exemples : *Où allez-vous ?* c'est-à-dire, *EN QUEL LIEU allez-vous ?* *Où aspirez-vous ?* c'est-à-dire, *A QUOI ou A QUELLE chose aspirez-vous ?* *Voilà où nous avons manqué*, c'est-à-dire, *voilà EN QUOI ou EN QUELLE CHOSE nous avons manqué.* *D'où venez-vous ?* c'est-à-dire, *DE QUEL LIEU venez-vous ?* *D'où tirez-vous cette conséquence ?* c'est-à-dire, *DE QUOI, DE QUELLE CHOSE, ou DE QUELS PRINCIPES tirez-vous cette conséquence ?* *Par où passerons-nous ?* c'est-à-

dire, PAR QUEL LIEU passerons-nous ? PAR où viendrez-vous à bout de votre entreprise ? c'est-à-dire, PAR QUOI, PAR QUELLE CHOSE, OU PAR QUELS MOYENS viendrez-vous à bout de votre entreprise ?

D. Qui, que, quoi, lequel, laquelle, étant tantôt pronoms relatifs, et tantôt pronoms absolus, quelle règle suivrai-je pour les distinguer ?

R. Qui, que, et quoi, sont toujours pronoms relatifs, lorsqu'ils peuvent se tourner par lequel, laquelle. Le jeune homme QUI cultive la vertu, c'est-à-dire, LEQUEL cultive la vertu. Le Prince QUE je sers, c'est-à-dire, Le Prince LEQUEL je sers. Les dangers A QUOI on s'expose, c'est-à-dire, AUXQUELS on s'expose.

Qui est toujours pronom absolu, lorsqu'on peut y substituer quelle personne. Je ne sais QUI vous êtes, c'est-à-dire, QUELLE PERSONNE vous êtes. A QUI dois-je demander conseil ? c'est-à-dire, A QUELLE PERSONNE dois-je demander conseil ?

Que, et quoi, sont aussi pronoms absolus, toutes les fois qu'on peut les rendre par quelle chose. Je ne sais QUE vous offrir, c'est-à-dire, QUELLE CHOSE vous offrir. QUE prétendez-vous faire ? c'est-à-dire, QUELLE CHOSE prétendez-vous faire ? Je sais DE QUOI il est capable, c'est-à-dire, DE QUELLE CHOSE il est capable. A QUOI vous occupez-vous ? c'est-à-dire, A QUELLE CHOSE vous occupez-vous ?

Lorsque le mot que ne peut se tourner ni par lequel ou laquelle, ni par quelque chose, comme dans cette phrase : Je crois QUE vous étudiez ; il n'est ni pronom relatif, ni pronom adjectif, mais conjonction, comme nous le dirons dans la suite.

Lequel et laquelle, avec leurs cas, sont pronoms absolus, quand on peut les rendre par quel et quelle, joints au substantif dont il s'agit dans le discours. LAQUELLE avez-vous achetée ? c'est-à-

dire, QUELLE MAISON avez-vous achetée ? Je vois AUQUEL vous donnez la préférence , c'est-à-dire , à QUEL LIVRE vous donnez la préférence

D. *Comment se déclinent les pronoms absolus ?*

R. Ils se déclinent avec les mêmes articles et de la même manière que les pronoms relatifs. Nous ne déclinerons que le pronom *quel*, qui prend l'article indéfini.

SINGULIER.					PLURIEL.				
Nom.	Acc.	Quel.	Quelle.		Nom.	Acc.	Quels.	Quelles.	
Gén.	Abt.	de Quel.	de Quelle.		Gén.	Abt.	de Quels.	de Quelles.	
Det.		à Quel.	à Quelle.		Det.		à Quels.	à Quelles.	

ARTICLE VII

Des Pronoms indéfinis ou indéterminés.

D. *QU'EST-CE que ces Pronoms ?*

R. Ce sont des mots qui , pour la plupart , tiennent la place des noms , et dont on a coutume de traiter séparément , parce qu'ils ne peuvent se ranger sous aucune des espèces précédentes.

D. *Pourquoi les appelle-t-on indéfinis ou indéterminés ?*

R. Parce qu'ils expriment ordinairement leur objet d'une manière générale et indéterminée.

D. *Ne leur donne-t-on pas un autre nom ?*

R. On les appelle encore *pronoms impropres*, parce qu'il y en a plusieurs qu'on pourroit aussi bien regarder comme des adjectifs, que comme des pronoms.

D. *Comment divisez-vous ces pronoms ?*

R. J'en distinguerai de quatre sortes ; savoir :

1. Ceux qui ne sont employés que comme pronoms, c'est-à-dire, à la place de quelques noms, et sans jamais être joints à aucun substantif exprimé.

Ce sont *quiconque, quelqu'un, chacun, autrui, personne, rien, l'un, l'autre.*

2. Ceux qui sont toujours employés comme adjectifs, en ce qu'ils sont inséparables d'un substantif.

Ce sont *quelque, chaque, certain, quelconque.*

3. Ceux qui sont employés tantôt comme pronoms sans substantif, et tantôt comme adjectifs avec un substantif.

Ce sont *nul, aucun, pas un, autre, l'un et l'autre, même, tel, plusieurs, tout.*

4. Ceux qui sont suivis de *que*, et qui, avec ce mot, ont une signification particulière.

Ce sont, *qui què ce soit, quoi que ce soit, quel que, quoi que, quelque.... que, tout... que.*

D. *Rendez-moi un compte détaillé de ces quatre sortes de pronoms.*

R.

I.

QUICONQUE ne se dit jamais que des personnes, et signifie, *toute personne qui.* Ainsi il renferme toujours un relatif avec son antécédent. Il n'est ordinairement que du masculin, il n'a point de pluriel, et il se décline avec l'article indéfini, comme on le voit dans ces exemples; *QUICONQUE a médité les ouvrages de Cicéron doit savoir en quoi consiste la véritable éloquence. Les flatteurs vivent aux dépens DE QUICONQUE veut les écouter. Les Sacrements sont une source de grâce A QUI-CONQUE s'en approche dignement.*

QUELQU'UN, qui fait au féminin *quelqu'une*, se dit également des personnes et des choses, des

deux genres et des deux nombres, avec l'article indéfini. Il signifie, au singulier, une personne ou une chose indéterminée; et, au pluriel, un nombre indéterminé de personnes ou de choses, comme dans ces exemples : *QUELQU'UN a-t-il jamais douté sérieusement de l'existence de Dieu ? L'Empereur Titë regardoit comme perdus les jours qu'il avoit passés sans faire plaisir* A QUELQU'UN. *Je me servirai DE QUELQUES-UNS de vos livres. De toutes les propositions qu'on vous a faites, en avez-vous accepté QUELQUES-UNES ?*

Il est assez ordinaire d'entendre dire dans les conversations, *Un quelqu'un, un quelque chose. Je sais cette nouvelle d'UN QUELQU'UN qui est bien instruit. Il manque UN QUELQUE CHOSE à ce tableau.* Cette façon de parler est des plus basses et des plus vicieuses. Il faut absolument dire, *Je sais cette nouvelle de quelqu'un qui est bien instruit. Il manque quelque chose à ce tableau.*

CHACUN, qui fait au féminin *chacune*, se dit des personnes et des choses avec l'article indéfini, et n'a point de pluriel. Il signifie *chaque personne* ou *chaque chose*, et est pris plus ou moins généralement, suivant les circonstances où il est employé, comme dans ces exemples : *CHACUN suit son inclination. Dieu rendra A CHACUN selon ses œuvres. Au signal du pilote, les matelots vont CHACUN à leurs fonctions. Les Tableaux des grands maîtres ont CHACUN leur mérite particulier. Remettez ces médailles CHACUNE en sa place.*

L'usage ne souffre plus que l'on dise, *un chacun.*

AUTRUI ne se dit que des personnes. Il signifie, en général, *les autres*, tant hommes que femmes, et on ne peut pas dire qu'il soit d'aucun genre, puisqu'il ne se joint jamais avec aucun adjectif. Il n'a pas de pluriel, et n'est proprement en usage qu'au génitif, au datif, et à l'ablatif,

avec l'article indéfini , comme dans ces exemples : *Il ne faut pas insulter à la misère d'autrui. Ne faites point à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît. Il est toujours fâcheux de dépendre d'autrui.*

PERSONNE est tantôt pronom indéfini , et tantôt nom substantif. Dans l'une et dans l'autre signification , il ne se dit jamais des choses.

Quand il est pronom indéfini , il est du masculin sans pluriel , il se décline avec l'article indéfini. On l'emploie avec négation , ou sans négation.

Etant accompagné d'une négation exprimée par *ne* , il signifie , *nul homme , nulle femme* , comme dans ces exemples : *PERSONNE ne sait s'il est digne d'amour ou de haine. Dieu ne veut la réprobation de PERSONNE. La fierté ne convient à PERSONNE, etc.*

PERSONNE , sans négation , s'emploie ordinairement dans des phrases de doute , d'incertitude , ou d'interrogation , et peut se tourner par *aucun* ou *quelqu'un* , comme dans ces exemples : *Je doute que PERSONNE ait jamais mieux connu les hommes que la Bruyère. PERSONNE a-t-il jamais raconté plus naïvement que La Fontaine ?* Quand *personne* est substantif , c'est un nom commun , qui signifie également *l'homme et la femme*. Alors il est du féminin ; il se dit au pluriel comme au singulier , et se décline avec l'article défini *la* , ou avec l'article *une* , comme quand on dit : *J'ai vu la PERSONNE que vous m'avez envoyée. Je sais cette nouvelle d'une PERSONNE bien instruite. LES PERSONNES éclairées pensent comme vous. Les Princes s'en rapportent souvent à DES PERSONNES qui les trompent.*

Quoique le substantif *personne* soit par lui-même du féminin , cependant si , dans une phrase de quelque étendue , il se trouve au commencement , et qu'à une certaine distance il y ait quelques adjectifs , ou pronoms qui s'y rapportent , on peut mettre ces adjectifs , ou pronoms , au mas-

culin, supposé que personne s'entende d'homme, comme dans cet exemple : *Il n'est pas impossible qu'un homme seul découvre un très-grand nombre de vérités cachées aux siècles passés, supposé que CETTE PERSONNE ne manque pas d'esprit, et qu'étant dans la solitude, ÉLOIGNÉ, autant qu'il se peut, de tout ce qui pourroit LE distraire, IL s'applique sérieusement à la recherche de la vérité.*

RIEN, considéré comme pronom indéfini, s'emploie avec négation, ou sans négation. Dans l'un et l'autre cas, il ne se dit que des choses. Il est du masculin sans pluriel, et se décline avec l'article indéfini.

Quand il est accompagné de la négation *ne*, il signifie *nulle chose*, comme dans ces exemples : *RIEN ne doit empêcher un Chrétien de rendre témoignage à la vérité. Les Juifs ne pouvoient accuser Jésus-Christ DE RIEN qui méritât la mort. On est bien malheureux, quand on ne sait s'appliquer A RIEN de solide.*

Quand *rien* est sans négation, il signifie *aucune chose* ou *quelque chose*, et il ne s'emploie guère que dans des phrases de doute, d'incertitude, ou d'interrogation, comme dans celles-ci : *Je doute que RIEN soit plus capable de faire impression sur les hommes, que les miracles. Y a-t-il RIEN de plus admirable que la vertu de l'aimant ?*

RIEN est quelquefois purement substantif, et alors il signifie *le néant* : il a un pluriel, et peut se décliner avec les articles *le* et *un* ; *le rien, un rien, des riens, etc.*

L'UN, L'AUTRE, des deux genres, et des deux nombres, avec l'article défini, s'emploient conjointement ou séparément.

Quand ils sont employés conjointement, ils expriment un rapport réciproque entre plusieurs personnes ou entre plusieurs choses, c'est-à-dire,

ce que se font mutuellement plusieurs objets : et alors le premier reste toujours au nominatif, et le second est toujours à un autre cas quelquefois précédé d'une préposition, comme dans ces exemples : *Le feu et l'eau se détruisent L'UN L'AUTRE. Il est rare que deux Poètes disent du bien L'UN DE L'AUTRE. Les peuples souffrent toujours de la guerre que les Princes se font LES-UNS AUX AUTRES. Est-il édifiant de voir les Catholiques déchaînés LES-UNS contre LES AUTRES.*

Quand *l'un, l'autre*, sont employés séparément, ils marquent division de plusieurs objets : comme quand on dit, en parlant de César et de Pompée : *L'UN combattoit pour se rendre maître de sa patrie, L'AUTRE pour en maintenir la liberté ;* et en parlant d'une compagnie de magistrats : *LES-UNS opinèrent à la mort de l'accusé, et LES AUTRES à la mort de l'accusateur.*

II.

QUELQUE, au singulier, marque une personne ou une chose indéterminée, et au pluriel un nombre indéterminé de personnes ou de choses. Il est des deux genres, et se décline avec l'article indéfini, comme dans ces exemples : *QUELQUE AUTEUR a avancé que l'ame n'étoit pas immortelle. C'est le sentiment DE QUELQUES PHILOSOPHES, qu'il y a du vuide dans la nature. On n'occupe guere les grands emplois, sans être exposé A QUELQUES DISGRACES.*

CHAQUE signifie une personne ou une chose prise séparément. Il est des deux genres, sans pluriel, et se décline avec l'article indéfini, comme dans ces exemples : *CHAQUE SCIENCE a ses principes. On prenoit à Rome le suffrage DE CHAQUE CITOYEN pour l'élection des Magistrats. Une raison est ce qu'on donne de pain, ou d'autre nourriture, A CHAQUE SOLDAT.*

CERTAIN, qui fait au féminin *certaine*, considéré comme pronom, signifie une personne ou une chose indéterminée, et se prend assez ordinairement dans le sens de *quelque*. Il a les deux nombres, et se décline avec l'article indéfini, ou avec l'article *un*, *une*, comme dans ces exemples : *Il y a dans chaque plante UNE CERTAINE QUALITÉ qui lui rend salubre ou nuisible. CERTAIN PHILOSOPHE a dit que toutes nos connoissances venoient par les sens. Les Juifs ne sont soufferts dans les états des Princes chrétiens, qu'à CERTAINES CONDITIONS.*

Certain est quelquefois purement adjectif. Alors il veut dire à peu près la même chose qu'*assuré*, et il se met ordinairement à la suite de son substantif, comme quand on dit : *un état certain, une nouvelle certaine, etc.*

QUELCONQUE est un pronom qui signifie *quel que ce soit*, et qui n'est plus guère employé que dans le style de pratique : *Nonobstant opposition ou appellation QUELCONQUE.*

I I I.

NUL, **AUCUN**, **PAS UN**, qui font au féminin, *nulle*, *aucune*, *pas une*, sont trois pronoms, lesquels, accompagnés de la négation *ne*, signifient au fond la même chose. Ils ne diffèrent que par les circonstances où l'usage les admet.

NUL, qui paroît avoir une force plus négative que les autres, est le seul qui puisse bien s'employer d'une manière générale et absolue, c'est-à-dire sans aucun rapport à rien de ce qui précède dans le discours. Alors il a la même signification que *personne*, et il n'est en usage qu'au nominatif singulier du masculin : comme quand on dit : *NUL ne peut se flatter d'être agréable à Dieu.*

AUCUN est presque toujours pris dans une signification plus restreinte ; c'est-à-dire , qu'il a ordinairement rapport aux personnes ou aux choses dont on a déjà parlé : comme quand on dit , après avoir parlé de Juges : AUCUN NE m'a été contraire ; et après avoir parlé de femmes , je NE me suis attaché A AUCUNE.

Quelquefois la signification d'*aucun* est restreinte par un nom ou pronom suivant au génitif , comme dans ces phrases , *Je n'ai pris AUCUN des livres que vous m'avez proposés* ; et en parlant à des femmes , AUCUNE de vous NE peut se plaindre de ma conduite.

Il y a des occasions où l'on peut également se servir de *nul* ou d'*aucun* , dans la même signification. Ainsi on pourroit dire à des femmes : NULLE de vous NE peut se plaindre de ma conduite. Il faut , pour le choix de l'un ou de l'autre , consulter plutôt l'oreille et l'usage qu'aucune règle.

PAS UN s'emploie toujours comme *aucun* , dans une signification restreinte et relative. Toute la différence de l'un à l'autre , c'est que *pas un* marque une exclusion plus générale qu'*aucun* ; et on peut dire , après avoir parlé de Juges : PAS UN NE m'a été contraire ; et en parlant à des femmes : PAS UNE de vous NE peut se plaindre de ma conduite.

AUCUN , se met quelquefois sans négation ; dans les phrases d'interrogation ou de doute ; et alors il peut se rendre par *quelqu'un* , comme quand on dit : De tous ceux qui savent les motifs de ma conduite , y en a-t-il AUCUN qui l'ait blâmée ? ou je doute qu'il y en ait AUCUN qui l'ait blâmée.

Ces trois pronoms ne s'emploient ordinairement qu'au singulier avec l'article indéfini.

Nous les avons considérés jusqu'ici simplement comme pronoms. Il reste à faire voir, par quelques exemples, qu'ils sont souvent joints à des noms substantifs, et qu'ainsi on peut les mettre au rang des adjectifs, comme quand on dit : *Il n'y a, dans la plupart des ouvrages nouveaux, NUL GOÛT, NULLE EXACTITUDE, NULLE DÉLICATESSE. Il n'arrive pas toujours que l'innocence n'ait besoin d'AUCUN SECOURS. Un esprit prévenu ne se rend A AUCUNE RAISON. Jésus-Christ ne répondit PAS UN mot à Pilate, sur les crimes dont les Juifs l'accusoient. Il n'y a PAS UNE connoissance plus utile que celle de soi-même.*

NUL, est encore un adjectif qui signifie qu'une chose n'est d'aucune valeur. *Ce testament est NUL. Ces procédures ont été déclarées NULLES.*

Il arrive souvent qu'**aucun** et **pas un** doivent être regardés comme adjectifs, quoiqu'ils ne soient pas joints à un nom substantif exprimé. C'est quand ils sont précédés du pronom conjonctif *en*, auquel ils se rapportent comme à leur substantif : ce qui se reconnoîtra dans ces phrases : *De toutes les nations de la terre, il n'y EN a AUCUNE qui n'ait une idée au moins confuse de la divinité. Du grand nombre d'amis qui nous accablent dans la prospérité, il ne nous EN reste souvent PAS UN dans l'adversité.*

AUTRE, des deux genres, et des deux nombres, sert à distinguer les personnes ou les choses, et se décline avec toutes sortes d'articles. On peut le regarder comme pronom, quand il n'est joint à aucun substantif, et qu'il n'est pas relatif au pronom conjonctif *en*; et comme adjectif, quand il est joint à un substantif, ou qu'il est précédé du pronom conjonctif *en*, auquel il se rapporte comme à son substantif. Ainsi il est pronom dans ces phrases : *UN AUTRE ne vous auroit pas pardonné aussi aisément que moi. On ne peut être heureux*

reux en cette vie et en L'AUTRE. Il est adjectif dans celles-ci, *Les anciens ne croyoient pas qu'il y eût UN AUTRE MONDE. Le temple de Salomon ayant été détruit, on EN rebâtit UN AUTRE, par l'ordre de Cyrus.*

Quelquefois *autre* a la même signification que l'adjectif *différent*, comme dans cet exemple : *Un voyageur rapporte souvent les choses tout AUTRES qu'elles ne sont, c'est-à-dire, toutes différentes de ce qu'elles sont.*

L'UN ET L'AUTRE, employés conjointement, expriment l'assemblage de plusieurs personnes ou de plusieurs choses. Ils ont les deux genres et les deux nombres, et se déclinent chacun avec l'article défini. Ils sont quelquefois employés sans substantif exprimé ; comme quand on dit, en parlant de deux auteurs : L'UN ET L'AUTRE rapportent les mêmes circonstances ; et, en parlant des différents partis qui divisoient Rome : Ils se réunissoient LES UNS ET LES AUTRES contre l'ennemi commun. Quelquefois ils se joignent à un substantif singulier, comme dans ces phrases : J'ai satisfait A L'UNE ET A L'AUTRE OBJECTION. Il n'y a guere d'hommes qui se servent également DE L'UNE ET DE L'AUTRE MAIN.

MÊME, des deux genres, considéré comme pronom, marque identité, c'est-à-dire, que la personne ou la chose dont on parle, n'est autre que celle dont il a déjà été question ; comme quand on dit au sujet d'un homme : LE MÊME m'est venu voir ; et en parlant d'une affaire : Je travaille toujours A LA MÊME.

Quand même est employé comme adjectif, il a trois usages différents.

I. On le met souvent immédiatement après les noms substantifs, et après la plupart des pronoms, pour leur donner plus de force et d'énergie ; comme

quand on dit : *Le Roi même , la vertu même , moi-même , nous-mêmes , eux-mêmes , cela même , ce lui-ci même , les siens mêmes , etc.*

2. Il a la signification d'identité , comme dans ces exemples : *C'EST LE MÊME SOLEIL qui éclaire toutes les nations de la terre. LE CORPS de Jésus-Christ sur nos autels est LE MÊME qui a été sur la croix. Il y a quelques provinces en Allemagne , où LES MÊMES ÉGLISES servent aux Catholiques et aux Luthériens.*

3. Il signifie parité , c'est-à-dire , que la chose dont on parle est égale ou semblable à une autre , auquel cas , *même* peut se tourner par l'adjectif *égal* ou *semblable* , comme on le reconnoitra dans ces phrases : *LES COUTUMES de chaque pays ne sont pas LES MÊMES. Il est rare de trouver deux personnes DU MÊME CARACTÈRE. Que l'homme est malheureux d'avoir tous les jours à satisfaire AUX MÊMES BESOINS.*

On a pu remarquer dans les exemples précédens que *même* se dit au singulier et au pluriel ; et que , quand il signifie identité ou parité , il se décline ordinairement avec l'article défini.

Il y a bien des occasions où *même* n'est ni pronom , ni adjectif , parce qu'il n'a aucune des significations précédentes , et qu'il ne peut se rapporter à aucun nom exprimé ou sous-entendu. Il est alors adverbe ou conjonction , comme quand on dit : *Je vous avouerai MÊME que , etc.*

TEL , qui fait au féminin *telle* , est pronom dans les façons de parler semblables à celles-ci : *TEL seme , qui souvent ne recueille pas ;* où il tient la place du pronom *celui* ; et dans cette phrase de conversation : *Avez-vous vu UN TEL , ou UNE TELLE ?* où il se met pour la personne que l'on ne nomme pas.

En toute autre occasion , *tel* est l'adjectif , et

marque la comparaison d'une personne ou d'une chose à une autre, sans exprimer par lui-même en quoi cette personne ou cette chose est comparée; comme quand on dit : *UN HOMME TEL que vous devroit avoir plus de soin de sa réputation. Je ne me serois jamais attendu A UNE TELLE CATASTROPHE. L'AVEUGLEMENT des idolâtres est TEL, qu'il y a lieu d'en être surpris. CES FEMMES ne sont pas TELLES que vous me l'aviez dit. Pouvions-nous aspirer A UN TEL BONHEUR ? TEL il a été, TEL il sera toujours. TELLE vie, TELLE mort, etc.*

PLUSIEURS, des deux genres, et toujours au pluriel avec l'article indéfini, signifie un nombre indéterminé de personnes ou de choses.

Il est pronom dans ces phrases : *PLUSIEURS ont cru le monde éternel. La vie du Sauveur a été un sujet de scandale A PLUSIEURS.*

Il est adjectif dans celles-ci : *PLUSIEURS PRINCES se sont ligüés inutilement contre Louis XIV. Nous avons les ouvrages DE PLUSIEURS FEMMES savantes. On ne réussit guere en s'appliquant A PLUSIEURS SCIENCES à la fois.*

TOUT, qui fait au féminin *toute*, exprime la plus grande généralité d'une idée.

Quand il est pronom, il ne s'emploie qu'au singulier et au masculin avec l'article indéfini; et il signifie *toutes choses*, comme dans ces exemples : *TOUT est consommé. Les Pyrrhoniens étoient des philosophes qui doutoient DE TOUT. Un véritable chrétien doit être prêt A TOUT.*

Quand il est adjectif, il a plusieurs usages, et il se décline, tantôt avec l'article défini; et tantôt avec l'article indéfini.

1. Etant au singulier, ou il signifie la même chose que l'adjectif *entier*, comme dans ces phrases : *TOUT LE PAYS est inondé. TOUTE LA VILLE est en*

alarme ; ou il a la signification du pronom *chaque* , comme quand on dit : **TOU**T HOMME est mortel. Je vous servirai en **TOUTE** OCCASION. On me trouve **A** **TOUTE** HEURE de la journée.

2. Etant au pluriel, il a non seulement la signification de *chaque* , comme quand on dit : *tous les jours* , *toutes les semaines* , *tous les ans* ; mais il marque encore que l'on veut parler de tous les sujets renfermés dans une idée , comme dans ces exemples : **TOUS LES HOMMES** sont morts en Adam. La Sainte Vierge doit être le modèle **DE TOUTES LES FEMMES**. *Pouvons-nous être insensibles **A TOUS LES BIENFAITS** de Dieu.*

On observera que ; quand *tout* se décline avec l'article indéfini, *le* , *la* , *les* , précèdent toujours immédiatement son substantif qui est après ; et qu'il est lui-même précédé de *de* , ou *à* , au génitif , à l'ablatif , ou au datif ; en sorte qu'il se trouve alors entre *de* ou *à* , et *le* , *la* , ou *les* : *Tout **LE** monde* , ***DE** toute **LA** terre* , ***A** tous **LES** peuples*.

QUI QUE CE SOIT , ou quelquefois *qui que ce fût* , ne se dit que des personnes , au singulier du masculin , et se décline avec l'article indéfini.

Sans négation , il signifie la même chose que *quiconque* , ou *quelque personne que ce soit* , comme dans ces phrases : *QUI QUE CE SOIT* qui me demande , dites que je suis en affaires. ***A** QUI QUE CE SOIT* que vous vous adressiez , on vous donnera le même conseil.

Qui que ce soit , avec une négation exprimée par *ne* , signifie *personne* ou *aucune personne* ; comme quand on dit : *QUI QUE CE SOIT* ne m'a prévenu contre vous. Je n'envie la fortune **DE QUI QUE CE SOIT**. Ne vous confiez **A QUI QUE CE SOIT**.

Quoi que ce soit , ou quelquefois *quoi que ce fût* , ne se dit que des choses au singulier du masculin , et se décline avec l'article indéfini.

Sans négation , et suivi de *que* ou de *qui* , il signifie la même chose que *quelque chose que* ou *qui* ; comme quand on dit : QUOI QUE CE SOIT *qui vous ait retenu*. DE QUOI QUE CE SOIT *que l'on parle*. A QUOI QUE CE SOIT *que vous vous destiniez* , etc.

Quoi *que ce soit* , avec une négation , signifie rien ; comme dans ces phrases : On ne m'a appris QUOI QUE CE SOIT *de nouveau*. Je ne me plains DE QUOI QUE CE SOIT. Il ne pense A QUOI QUE CE SOIT.

QUEL , au féminin *quelle* , suivi de *que* , sert comme le pronom absolu *quel* , à désigner un objet ou en lui-même , ou par sa nature et ses qualités ; mais d'une manière qui fait connoître qu'on ne veut pas y faire une attention particulière ; comme quand on dit : Les criminels doivent être punis , QUELS qu'ils puissent être. QUEL QUE soit le bonheur des grands de la terre , un Chrétien doit s'en proposer un plus solide. QUELLES QUE soient les offres d'un ennemi , on doit toujours s'en défier.

Quel , employé de cette façon , se dit également des personnes et des choses au singulier et au pluriel ; mais il n'a point d'article , et ne se met qu'au nominatif. Il faut avoir attention d'en séparer le *que* dont il est suivi , pour ne pas le confondre avec le pronom *quelque* , qui a une signification toute différente.

Quoi , suivi de *que* , ne se dit que des choses , et peut toujours se tourner par *quelque chose que*. Il est masculin sans pluriel , et prend l'article indéfini , comme dans ces phrases : Je veux tenter l'aventure , QUOI qu'il puisse m'en arriver. DE QUOI qu'on l'accuse , il se défendra bien. A QUOI qu'on vous destine , vous devez être soumis. Je ne crains rien , QUOI qu'on fasse pour me perdre. Il est souvent mieux , pour la clarté et pour l'harmonie , de préférer *quelque chose* à *quoi que*.

On observera aussi de ne pas lier *que* avec *quoi*, pour le distinguer du mot *quoique*, qui n'est pas le même.

QUELQUE et TOUT, suivis de *que*, n'ont pas la même signification que les pronoms *quelque* et *tout*, tels que nous les avons déjà considérés; comme on le reconnoîtra dans ces exemples : Dans QUELQUE élévation QUE l'on soit, il ne faut pas s'oublier; c'est-à-dire, quoique l'on soit dans une élévation, quelle qu'elle puisse être, etc. QUELQUE incroyables QUE soient les hommes pendant leur vie, ils changent souvent de dispositions aux approches de la mort; c'est-à-dire, quoique les hommes soient incroyables, etc. Pompée, TOUT habile Capitaine qu'il étoit, ne laissa pas de faire des fautes essentielles; c'est-à-dire, quoique Pompée fût habile Capitaine, etc. On parlera plus amplement de ces deux pronoms au Chapitre XIV.

CHAPITRE VI.

DU VERBE.

D. *Que faut-il faire pour bien comprendre la nature du verbe ?*

R. Il faut se rappeler la définition que nous avons donnée des jugements, au commencement de ce livre, page 2, où nous avons dit que les jugements sont les actions de notre esprit, lorsqu'après avoir assemblé plusieurs idées, il assure que l'une convient à l'autre, ou que l'une ne convient pas à l'autre.

D. *Quelles lumières tirez-vous de cette définition des jugements ?*

R. Comme les hommes parlent moins pour ex-

primer leurs simples idées ou ce qu'ils conçoivent, que pour découvrir aux autres les jugemens qu'ils font des choses qu'ils conçoivent, il s'en suit qu'on ne peut guere parler, sans assurer ou affirmer qu'une idée convient ou ne convient pas à une autre; et c'est cette forme ou maniere de pensée qui est signifiée par le verbe. Ainsi, quand je dis, *La vertu est aimable*, la *vertu* exprime l'idée à laquelle j'affirme que convient l'idée d'*aimable*; et quand je dis, *Dieu n'est pas injuste*, j'affirme que l'idée d'*injuste* ne convient pas à celle de *Dieu*.

D. *Quelle part le verbe a-t-il dans les jugemens?*

R. C'est le verbe qui les exprime, parce qu'il exprime proprement cette action, par laquelle l'esprit lie les idées qui se conviennent, et sépare celles qui répugnent les unes aux autres.

D. *Faites-moi connoître encore cet emploi du verbe par quelques exemples?*

R. Dans *la vertu est aimable*, on voit que c'est par le moyen du mot *est*, que l'idée d'*aimable* est liée avec l'idée de *vertu*; et dans *Dieu n'est pas injuste*, on voit aussi que c'est par le moyen du mot *est* joint à *ne pas*, que l'idée d'*injuste* est séparée de celle de *Dieu*. Ainsi, dans l'un et dans l'autre exemple, *est* est un verbe.

D. *Donnez-moi donc une définition exacte du verbe?*

R. Le verbe est un mot dont le principal usage est de signifier l'affirmation.

D. *Le verbe a-t-il donc un autre usage que celui de signifier l'affirmation?*

R. On s'en sert encore pour signifier d'autres mouvements de notre ame, comme *désirer*, *prier*, *commander*, etc., ce qui sera expliqué dans la suite. Mais il convient de ne le considérer ici que

selon la principale signification, qui est celle qu'il a à l'indicatif.

D. S'il y a dans le verbe des parties qui ne signifient pas l'affirmation, la définition que vous en avez donnée, ne convient donc pas à tout le verbe?

R. Cette définition convient aux parties essentielles du verbe. Celles qui ne signifient pas l'affirmation, n'appartiennent au verbe que parce qu'elles en sont formées et dérivées : et la raison qui les a fait mettre à la suite du verbe, c'est que, sans avoir la signification générale de l'affirmation, elles ont, en différentes manières, la signification qui est propre et particulière à chaque verbe, comme on l'expliquera.

D. N'y a-t-il pas d'autres mots que le verbe qui expriment l'affirmation?

R. Elle est encore exprimée par quelques noms substantifs ou adjectifs, tels que *affirmant*, *affirmatif*, et *affirmation*. Mais ces noms ne signifient l'affirmation que dans le cas où, par une réflexion d'esprit, elle est devenue l'objet de notre pensée, et ils ne marquent pas que celui qui s'en sert, affirme, mais seulement qu'il conçoit une affirmation.

D. Comme il y a presque autant de jugements négatifs que d'affirmatifs, ne peut-on pas dire que le verbe exprime autant la négation que l'affirmation?

R. Non : parce que la négation exprimée ordinairement par *ne*, *ne pas*, ou *ne point*, est toujours ajoutée au verbe, qui ne signifie par lui-même que l'affirmation ; et que, comme dans les jugements affirmatifs, on affirme qu'une chose est, on affirme de même, dans les jugements négatifs, qu'une chose n'est pas. Ainsi, en disant, *Dieu*

n'est pas injuste, j'affirme de Dieu qu'il n'est pas injuste.

D. Que signifie le mot verbe ?

R. Il signifie, suivant l'étymologie latine, *mot ou parole* : par où l'on a voulu sans doute marquer que le verbe est le mot par excellence, en ce qu'il forme la liaison de toutes nos idées, et qu'il n'est pas possible de faire aucun discours suivi, sans le secours des verbes.

D. Comment s'appelle ce dont on affirme quelque chose, et ce que l'on en affirme ?

R. Ce dont on affirme quelque chose s'appelle *le sujet*, et ce que l'on en affirme s'appelle *l'attribut*. Ainsi, quand on dit que le verbe signifie affirmation, c'est-à-dire, que son usage propre est de lier un attribut avec un sujet, ou de séparer l'un d'avec l'autre par le secours d'une négation.

D. Qu'exprime-t-on par le sujet ?

R. On exprime une personne ou une chose à laquelle se rapporte ce que l'on affirme.

D. De quelles parties du discours se sert-on pour exprimer le sujet ?

R. On se sert toujours d'un nom substantif ou d'un pronom.

D. En quel cas met-on le nom ou le pronom qui exprime le sujet ?

R. On le met toujours au nominatif ; et c'est ce qui fait que le sujet est aussi appelé *nominatif du verbe* ?

D. Qu'exprime-t-on par l'attribut ?

R. On exprime ordinairement une qualité, en tant qu'elle convient ou ne convient pas au sujet, c'est-à-dire, à la personne ou la chose dont on affirme.

D. De quoi se sert-on pour exprimer l'attribut ?

R. On se sert ordinairement d'un nom adjectif qui s'accorde avec le sujet, comme avec son substantif.

D. Comment appelle-t-on une suite de mots qui contient un sujet et un attribut liés par un verbe ?

R. On l'appelle une *proposition* ou une phrase, et le sujet avec l'attribut sont appelés *les termes d'une proposition*.

D. Apportez-moi quelques exemples où je puisse reconnoître tout ce que vous venez de dire ?

R. *Dieu est tout-puissant ; il n'est pas injuste*, sont deux phrases ou propositions.

Dans la première, *Dieu* est le sujet ou le nominatif du verbe, c'est-à-dire, la personne à laquelle se rapporte ce qui est affirmé ; *tout-puissant* est l'attribut par lequel on exprime la qualité ou la perfection qui convient à Dieu : et cet attribut est lié avec le sujet par le verbe *est*.

Dans la seconde phrase, *il n'est pas injuste*, *il*, qui est un pronom personnel mis à la place de *Dieu*, est le sujet ou le nominatif du verbe ; *injuste* est l'attribut qui est séparé du sujet par le moyen du verbe *est*, joint à la négation *ne pas*.

D. Le verbe est-il toujours exprimé par un mot distingué du sujet et de l'attribut dont il forme la liaison ?

R. Non : il n'y a même que le verbe *être* que l'on emploie ainsi séparément.

D. Pourquoi cela ?

R. Parce que le verbe *être* est proprement le seul qui marque simplement la liaison que nous faisons dans notre esprit, des deux termes d'une proposition. Ainsi, à ne considérer précisément le

verbe que par l'affirmation, on peut dire qu'il n'y en a qu'un dans toute la langue, qui est *être*, et que les autres ne sont que ce même verbe *être*, avec différentes modifications.

D. Mettez encore, s'il est possible, cette réflexion dans un plus grand jour?

R. Le verbe *être* ne marque, par lui-même, que l'affirmation, c'est-à-dire la liaison de l'attribut avec le sujet; ou s'il marque quelque chose de plus, ce sont les rapports de la personne, du nombre et du temps, par les différentes terminaisons dont il est susceptible, comme quand on dit : *la terre est ronde ; vous étiez malade, etc.*

Au lieu que les autres verbes, outre l'affirmation et les rapports de la personne, du nombre et du temps, renferment encore la signification de quelque attribut : ensorte qu'avec un de ces verbes, une proposition peut n'être composée que de deux mots, dont le premier exprimera le sujet, et le second exprimera l'affirmation avec l'attribut : comme quand on dit, *Pierre vit ; Pierre est le sujet, et vit renferme l'affirmation est avec l'attribut vivant, puisque c'est la même chose de dire, Pierre vit, que de dire, Pierre est vivant.*

On peut expliquer de la même manière tous les verbes différents du verbe *être*. Ainsi, *Pierre aime, Pierre étudie, Pierre languit* : signifient, *Pierre est aimant, Pierre est étudiant, Pierre est languissant*. Par conséquent tous les verbes ne sont que des expressions abrégées qui suppléent au verbe *être* et à un attribut.

D. Que concluez-vous de ces réflexions ?

R. 1°. Qu'il y a deux espèces générales de verbes ; savoir le verbe *être*, qui ne marque que l'affirmation sans attribut, et que l'on appelle *verbe substantif*, et les verbes qui renferment

l'attribut avec l'affirmation, et que l'on appelle *verbes adjectifs*.

2°. Que si l'on veut définir le verbe substantif et le verbe adjectif, non-seulement parce que leur est essentiel, mais encore par leurs principaux accidents, on pourra appeler le premier, *un mot qui signifie l'affirmation, avec désignation de la personne, du nombre, et du temps*, et l'autre, *un mot qui marque l'affirmation de quelque attribut, avec désignation de la personne, du nombre, et du temps*.

D. Pourquoi n'admettez-vous pas la définition qui fait consister l'essence des verbes à signifier des actions ou des passions ?

R. Parce qu'elle ne convient pas à tous les verbes, parmi lesquels il y en a plusieurs qui n'expriment ni actions, ni passions, mais un état, une qualité, ou autre attribut, tels que *reposer, exceller, régner, exister, blanchir, briller, etc.* ; et que d'ailleurs il y a bien des mots qui, sans être verbes, signifient des actions et des passions. Mais dans toutes sortes de verbes, quelques différentes significations qu'ils puissent avoir, on y trouve toujours l'affirmation, comme on ne peut trouver de mot marquant l'affirmation, qui ne soit verbe. Ainsi, c'est cette affirmation qui en constitue la nature, et qui les distingue de tout autre mot.

On expliquera le mot de *passion* en parlant du verbe passif.

D. Quel inconvénient y auroit-il de définir le verbe, *un mot qui signifie ce qui passe, ou qui énonce par événement* ?

R. Le même que dans la définition précédente. *Exister, reposer, ou se reposer*, ne signifient pas plus un passage ou un événement, qu'une action ; et quoique le Créateur ait tiré
l'univers

L'univers du néant par une action de sa toute-puissance, et que ce soit par la même action qu'il perpétue l'existence des créatures, ce n'est pas cette action que l'on veut exprimer par le mot *exister*, mais seulement l'état d'une chose qui a été tirée du néant.

De même, quoiqu'on ne puisse, comme on le prétend, reposer, ou être en repos, sans avoir passé de l'état de mouvement à celui de tranquillité, et que ce soit là un changement d'état qui ne peut se faire sans événement; ce n'est point l'idée de ce passage, ni de ce changement arrivé avant le repos, que l'on attache au mot *reposer*; mais uniquement celle de l'état d'une chose, après qu'elle a cessé d'être en mouvement.

On peut faire des observations à peu près semblables sur un grand nombre d'autres verbes, et il y a plusieurs mots qui expriment des événements, quoiqu'ils ne soient pas verbes. La différence d'exprimer un événement, ou d'énoncer par événement, n'est pas assez sensible ni assez caractérisée, pour qu'elle puisse servir de fondement à la distinction du nom et du verbe.

D. *Pourquoi le verbe être est-il appelé verbe substantif?*

R. Parce qu'il ne signifie par lui-même que l'affirmation sans attribut, comme le nom substantif ne signifie que l'objet sans égard à ses qualités.

D. *Pourquoi les autres verbes sont-ils appelés adjectifs?*

R. Parce qu'ils expriment un attribut avec l'affirmation, de même que le nom adjectif exprime un objet comme revêtu de quelque qualité.

(On parlera plus au long du verbe substantif et des différentes sortes de verbes adjectifs, à l'article IV de ce Chapitre).

D. *Quelles sont les propriétés qui conviennent aux verbes ?*

R. Il y en a beaucoup ; mais il seroit difficile de les bien entendre , avant que d'avoir connu les verbes en eux-mêmes ; ce qui ne peut se faire qu'en les conjuguant.

ARTICLE PREMIER.

Des diverses Conjugaisons des Verbes.

D. *QU'EST-CE que conjuguer un verbe ?*

R. C'est le réciter avec toutes les différences dont il est susceptible , et dont nous rendrons compte dans la suite.

D. *Tous les verbes se conjuguent-ils de la même manière ?*

R. Non.

D. *D'où dépend la différence des conjugaisons ?*

R. Elle dépend de la différence qui se trouve dans les terminaisons de toutes les parties des verbes , et principalement de celle qu'on appelle *infinitif*.

D. *Quelles sont les différentes terminaisons des infinitifs dans les verbes ?*

R. Elles se réduisent à quatre principales , qui forment quatre conjugaisons différentes.

D. *Quelles sont ces quatre conjugaisons , et par où les distingue-t-on les unes des autres ?*

R. La première comprend les verbes dont l'infinitif est terminé en *er* , comme *aimer*.

La seconde comprend les verbes dont l'infinif est terminé en *ir* comme *finir*.

La troisieme comprend les verbes dont l'infinif est terminé en *oir*, comme *recevoir*.

La quatrieme comprend les verbes dont l'infinif est terminé en *re*, comme *rendre*.

D. Sont-ce là toutes les terminaisons que peuvent avoir les infinitifs des verbes ?

R. Il n'y a point d'infinif qui ne finisse par *er*, *ir*, *oir*, ou *re* : mais les lettres ou syllabes qui précedent ces finales, forment encore plusieurs autres terminaisons différentes, qui se rapportent à quelqu'une des quatre principales, comme nous l'expliquerons dans la suite.

D. Pour me donner une premiere idée de ces différentes terminaisons qui se rapportent à quelqu'une des quatre principales, apportez-en un exemple ?

R. *Dire*, *combattre* & *rendre*, sont trois infinitifs de verbe qui finissent par *re* : on voit cependant que la syllabe, ou les lettres qui précedent *re* dans chacun de ces infinitifs, en rendent les terminaisons bien différentes les unes des autres.

D. Quels verbes faut-il savoir conjuguer, avant que de passer à ceux des quatre conjugaisons ?

R. Il faut savoir conjuguer les deux verbes auxiliaires *avoir* et * tre*.

D. Pourquoi cela ?

R. Parce que les autres verbes ne se conjuguent en partie que par leur secours, comme on va le voir : et c'est uniquement à cause de cet usage qu'on les appelle *auxiliaires*, n'ayant rien d'ailleurs qui les distingue des autres verbes, quand on les emploie séparément.

Ainsi nous allons commencer par conjuguer ces

deux verbes, et l'on verra ensuite comment ils entrent dans la conjugaison des autres.

(1) Conjugaison du Verbe auxiliaire

A V O I R.

INDICATIF

PRÉSENT.

Singulier.

J'ai.

Tu as.

Il ou elle a.

Pluriel.

Nous avons.

Vous avez.

Ils ou elles ont.

IMPARFAIT.

J'avois.

Tu avois.

Il avoit.

Nous avions.

Vous aviez.

Ils avoient.

PRÉTÉRIT.

J'eus.

Tu eus.

Il eut.

Nous eûmes.

Vous eûtes.

Ils eurent.

PRÉTÉRIT INDÉFINI.

J'ai eu.

Tu as eu.

Il a eu.

Nous avons eu.

Vous avez eu.

Ils ont eu.

PRÉTÉRIT ANTÉRIEUR.

Quand J'eus eu.

Tu eus eu.

Il eut eu.

Nous eûmes eu.

Vous eûtes eu.

Ils eurent eu.

PLUSQUE-PARFAIT.

J'avois eu.

Tu avois eu.

Il avoit eu.

Nous avions eu.

Vous aviez eu.

Ils avoient eu.

FUTUR.

J'aurai.

Tu auras.

Il aura.

Nous aurons.

Vous aurez.

Ils auront.

FUTUR-PASSÉ.

Quand J'aurai eu.

Tu auras eu.

Il aura eu.

Nous aurons eu.

Vous aurez eu.

Ils auront eu.

CONDITIONNEL.

PRÉSENT.

J'aurais.

Tu aurais.

Il aurait.

Nous aurions.

Vous auriez.

Ils auraient.

(1) On a observé , pour faciliter l'orthographe des verbes, de faire imprimer en caractères italiques ce qui est fixe, ou dans tous les verbes d'une même conjugaison, ou dans les verbes des quatre conjugaisons.

CONDITIONNEL PASSÉ.

*J'aurais ou j'eusse eu.
Tu aurais ou tu eusses eu.
Il aurait ou il eût eu.
Nous aurions ou nous eussions eu.
Vous auriez ou vous eussiez eu.
Ils auraient ou ils eussent eu.*

IMPÉRATIF

PRÉSENT ou FUTUR.

*Aie.
Qu'il ait.
Ayons.
Ayez.
Qu'ils aient.*

SUBJONCTIF,

ou

CONJONCTIF

PRÉSENT ou FUTUR.

*Il faut Que j'aie.
Que tu aies.
Qu'il ait.
Que nous ayons.
Que vous ayez.
Qu'ils aient.*

IMPARFAIT.

*Il falloit Que j'eusse.
Que tu eusses.
Qu'il eût.
Que nous eussions.*

*Que vous eussiez.
Qu'ils eussent.*

PRÉTÉRIT.

*Il a fallu Que j'aie eu.
Que tu aies eu.
Qu'il ait eu.
Que nous ayons eu.
Que vous ayez eu.
Qu'ils aient eu.*

PLUSQUE-PARFAIT.

*Il auroit fallu Que j'eusse eu.
Que tu eusses eu.
Qu'il eût eu.
Que nous eussions eu.
Que vous eussiez eu.
Qu'il eussent eu.*

INFINITIF

PRÉSENT.

Avoir.

PRÉTÉRIT.

Avoir eu.

PARTICIPE ACTIF

PRÉSENT.

Ayant.

PRÉTÉRIT.

Ayant eu.

PARTICIPE PASSIF

PRÉSENT.

Eu, eue.

GÉRONDIF.

Ayant.

Conjugaison du Verbe auxiliaire

ÊTRE.

INDICATIF

PRÉSENT.

*Je suis.
Tu es.
Il ou elle est.
Nous sommes.
Vous êtes.
Ils ou elles sont.*

IMPÉRATIF.

*J'étois.
Tu étois.
Il étoit.
Nous étions.
Vous étiez.
Ils étoient.*

PRÉTÉRIT.

Je fus,

Tu fus.
Il fut.
Nous fûmes.
Vous fûtes.
Ils furent.

PRÉTÉRIT INDÉFINI.

J'ai été.
Tu as été.
Il a été.
Nous avons été.
Vous avez été.
Ils ont été.

PRÉTÉRIT ANTÉRIEUR.

Quand J'eus été.
Tu eus été.
Il eut été.
Nous eûmes été.
Vous eûtes été.
Ils eurent été.

PLUSQUE-PARFAIT.

J'avois été.
Tu avois été.
Il avoit été.
Nous avions été.
Vous aviez été.
Ils avoient été.

FUTUR.

Je serai.
Tu seras.
Il sera.
Nous serons.
Vous serez.
Ils seront.

FUTUR PASSÉ.

Quand J'aurai été.
Tu auras été.
Il aura été.
Nous aurons été.
Vous aurez été.
Ils auront été.

CONDITIONNEL

PRÉSENT.

Je serois.
Tu serois.

Il seroit.
Nous serions.
Vous seriez.
Ils seroient.

CONDITIONNEL PASSÉ.

J'aurois ou j'eusse été.
Tu aurois ou tu eusses été.
Il auroit ou il eût été.
Nous aurions ou nous eussions été.
Vous auriez ou vous eussiez été.
Ils auroient ou ils eussent été.

IMPÉRATIF

PRÉSENT OU FUTUR.

Sois.
Qu'il soit.
Soyons.
Soyez.
Qu'ils soient.

SUBJONCTIF,

ou

CONJONCTIF

PRÉSENT OU FUTUR.

Il faut Que je sois.
Que tu sois.
Qu'il soit.
Que nous soyons.
Que vous soyez.
Qu'ils soient.

IMPARFAIT.

Il falloit Que je fusse.
Que tu fusses.
Qu'il fût.
Que nous fussions.
Que vous fussiez.
Qu'ils fussent.

PRÉTÉRIT.

Il a fallu Que j'aie été.
Que tu aies été.
Qu'il ait été.
Que nous ayions été.
Que vous ayez été.
Qu'ils aient été.

PLUSQUE-PARFAIT.
 N'auroit fallu *Que j'eusse été*
Que tu eusses été.
Qu'il eût été.
Que nous eussions été.
Que vous eussiez été.
Qu'ils eussent été.

INFINITIF.

PRÉSENT.
 Être.
PRÉTÉRIT.
 Avoir été.

PARTICIPE ACTIF.

PRÉSENT.
 Étant.
PRÉTÉRIT.
 Ayant été.

PARTICIPE PASSIF.

PRÉSENT.
 Été.
GÉRONDIF.
 Étant.

D. Conjuguez de suite les verbes des quatre conjugaisons.

R. PREMIÈRE CONJUGAISON.

INDICATIF

PRÉSENT.
 J'aime.
 Tu aimes.
 Il aime.
 Nous aimons.
 Vous aimez.
 Ils aiment.
IMPARFAIT.
 J'aimais.
 Tu aimais.
 Il aimait.
 Nous aimions.
 Vous aimiez.
 Ils aimoient.

PRÉTÉRIT.
 J'aimai.
 Tu aimas.
 Il aimait.
 Nous aimâmes.
 Vous aimâtes.
 Ils aimèrent.

PRÉTÉRIT INDÉFINI.
 J'ai aimé.
 Tu as aimé.
 Il a aimé.

Nous avons aimé.
Vous avez aimé.
Ils ont aimé.

PRÉTÉRIT ANTÉRIEUR.
 Quand J'eus aimé.
 Tu eus aimé.
 Il eut aimé.
 Nous eûmes aimé.
 Vous eûtes aimé.
 Ils eurent aimé.

PRÉTÉRIT ANTÉRIEUR.
INDÉFINI.
 Quand J'ai eu aimé.
 Tu as eu aimé.
 Il a eu aimé.
 Nous avons eu aimé.
 Vous avez eu aimé.
 Ils ont eu aimé.

PLUSQUE-PARFAIT.
 J'avois aimé.
 Tu avois aimé.
 Il avoit aimé.
 Nous avions aimé.
 Vous aviez aimé.
 Ils avoient aimé.

FUTUR.

J'aimerai.
Tu aimeras.
Il aimera.
Nous aimerons.
Vous aimerez.
Ils aimeront.

FUTUR PASSÉ.

Quand J'aurai aimé.
Tu auras aimé.
Il aura aimé.
Nous aurons aimé.
Vous aurez aimé.
Ils auront aimé.

CONDITIONNEL

PRÉSENT.

J'aimerais.
Tu aimerais.
Il aimerait.
Nous aimerions.
Vous aimeriez.
Ils aimeraient.

CONDITIONNEL PASSÉ.

J'aurais ou j'eusse aimé.
Tu aurais ou tu eusses aimé.
Il aurait ou il eût aimé.
Nous aurions ou nous eussions aimé.

Vous auriez ou vous eussiez aimé.

Ils auroient ou ils eussent aimé.

IMPÉRATIF

PRÉSENT ou FUTUR.

Aime.
Qu'il aime.
Aimons.
Aimez.
Qu'ils aiment.

SUBJONCTIF,

ou

CONJONCTIF

PRÉSENT ou FUTUR.

Il faut Que j'aime.

Que tu aimes.

Qu'il aime.

Que nous aimions.

Que vous aimiez.

Qu'ils aiment.

IMPARFAIT.

Il falloit Que j'aimasse.

Que tu aimasses.

Qu'il aimât.

Que nous aimassions.

Que vous aimassiez.

Qu'ils aimassent.

PRÉTÉRIT.

Il a fallu Que j'aie aimé.

Que tu aies aimé.

Qu'il ait aimé.

Que nous ayions aimé.

Que vous ayez aimé.

Qu'ils aient aimé.

PLUSQUE-PARFAIT.

Il auroit fallu Que j'eusse aimé.

Que tu eusses aimé.

Qu'il eût aimé.

Que nous eussions aimé.

Que vous eussiez aimé.

Qu'ils eussent aimé.

INFINITIF

PRÉSENT.

Aimer.

PRÉTÉRIT.

Avoir aimé.

PARTICIPE ACTIF

PRÉSENT.

Aimant.

PRÉTÉRIT.

Ayant aimé.

PARTICIPE PASSIF

PRÉSENT.

Aimé, aimée, ou étant aimé, aimée.

PRÉTÉRIT.

Ayant été aimé ou aimée.

GÉRONDIF.

En aimant ou aimant.

SECONDE CONJUGAISON.

INDICATIF.

PRÉSENT.

Je finis.
Tu finis.
Il finit.
Nous finissons.
Vous finissez.
Ils finissent.

IMPARFAIT.

Je finissois.
Tu finissois.
Il finissoit.
Nous finissions.
Vous finissiez.
Ils finissaient.

PRÉTÉRITÉ.

Je finis.
Tu finis.
Il finit.
Nous finîmes.
Vous finîtes.
Ils finirent.

PRÉTÉRIT INDÉFINI.

J'ai fini.
Tu as fini.
Il a fini.
Nous avons fini.
Vous avez fini.
Ils ont fini.

PRÉTÉRIT ANTÉRIEUR.

Quand J'eus fini.
Tu eus fini.
Il eut fini.
Nous eûmes fini.
Vous eûtes fini.
Ils eurent fini.

PRÉTÉRIT ANTÉRIEUR.

INDÉFINI.

Quand J'ai eu fini.
Tu as eu fini.
Il a eu fini.

Nous avons eu fini.
Vous avez eu fini.
Ils ont eu fini.

PLUS QUE PARFAIT.

J'avois fini.
Tu avois fini.
Il avoit fini.
Nous avions fini.
Vous aviez fini.
Ils avoient fini.

FUTUR.

Je finirai.
Tu finiras.
Il finira.
Nous finirons.
Vous finirez.
Ils finiront.

FUTUR PASSÉ.

Quand J'aurai fini.
Tu auras fini.
Il aura fini.
Nous aurons fini.
Vous aurez fini.
Ils auront fini.

CONDITIONNEL.

PRÉSENT.

Je finirois.
Tu finirois.
Il finiroit.
Nous finirions.
Vous finiriez.
Ils finiroient.

CONDITIONNEL

PASSÉ.

J'aurois ou j'eusse fini.
Tu aurois ou tu eusses fini.
Il auroit ou il eût fini.
Nous aurions ou nous eussions fini.
Vous auriez ou vous eussiez fini.
Ils auroient ou ils eussent fini.

IMPÉRATIF

PRÉSENT OU FUTUR.

Finis.

Qu'il finisse.

Finissons.

Finissez.

Qu'ils finissent.

SUBJONCTIF,

ou

CONJONCTIF

PRÉSENT OU FUTUR.

Il faut Que je finisse;

Que tu finisses.

Qu'il finisse.

Que nous finissions.

Que vous finissiez.

Qu'ils finissent.

IMPARFAIT.

Il fallut Que je finisse.

Que tu finisses.

Qu'il finit.

Que nous finissions.

Que vous finissiez.

Qu'il finissent.

PRÉTÉRIT.

Il a fallu Que j'aie fini.

Que tu aies fini.

Qu'il ait fini.

Que nous ayions fini.

Que vous ayez fini.

Qu'ils aient fini.

PLUSQUE-PARFAIT.

Il auroit fallu Que j'eusse fini.

Que tu eusses fini.

Qu'il eût fini.

Que nous eussions fini.

Que vous eussiez fini.

Qu'ils eussent fini.

INFINITIF,

PRÉSENT.

Finir.

PRÉTÉRIT.

Avoir fini.

PARTICIPE ACTIF

PRÉSENT.

Finissant.

PRÉTÉRIT.

Ayant fini.

PARTICIPE PASSIF

PRÉSENT.

Finis, finie, ou étant fini, finie.

PRÉTÉRIT.

Ayant été fini ou finie.

GÉRONDIF.

En finissant ou finissant.

TROISIÈME CONJUGAISON.

INDICATIF

PRÉSENT.

Je reçois.

Tu reçois.

Il reçoit.

Nous recevons.

Nous recevez.

Ils reçoivent.

IMPARFAIT.

Je recevois.

Tu recevois.

Il recevoit.

Nous recevions.

Vous receviez.

Ils recevoient.

PRÉTÉRIT.

Je reçus.

Tu reçus.

Il reçut.

Nous reçûmes.

Vous reçûtes.

Ils reçurent.

PRÉTÉRIT INDÉFINI.

*J'ai reçu.
Tu as reçu.
Il a reçu.
Nous avons reçu.
Vous avez reçu.
Ils ont reçu.*

PRÉTÉRIT ANTÉRIEUR.

*Quand J'eus reçu.
Tu eus reçu.
Il eut reçu.
Nous eûmes reçu.
Vous eûtes reçu.
Ils eurent reçu.*

PRÉTÉRIT ANTÉRIEUR
INDÉFINI.

*Quand J'ai eu reçu.
Tu as eu reçu.
Il a eu reçu.
Nous avons eu reçu.
Vous avez eu reçu.
Ils ont eu reçu.*

PLUSQUE-PARFAIT.

*J'avais reçu.
Tu avais reçu.
Il avait reçu.
Nous avions reçu.
Vous aviez reçu.
Ils avaient reçu.*

FUTUR.

*Je recevrai
Tu recevras.
Il recevra.
Nous recevrons.
Vous recevrez.
Ils recevront.*

FUTUR PASSÉ.

*Quand J'aurai reçu.
Tu auras reçu.
Il aura reçu.
Nous aurons reçu.
Vous aurez reçu.
Ils auront reçu.*

CONDITIONNEL
PRÉSENT.

*Je recevrais.
Tu recevrais.
Il recevrait.
Nous recevriions.
Vous recevriez.
Ils recevraient.*

CONDITIONNEL
PASSÉ.

*J'aurais ou j'eusse reçu.
Tu aurais ou tu eusses reçu.
Il aurait ou il eût reçu.
Nous aurions ou nous eussions
reçu.
Vous auriez ou vous eussiez
reçu.
Ils auraient ou ils eussent reçu.*

IMPÉRATIF

PRÉSENT OU FUTUR.

*Reçois.
Qu'il reçoive.
Recevons.
Recevez.
Qu'ils reçoivent.*

SUBJONCTIF,

ou

CONJONCTIF

PRÉSENT OU FUTUR.

*Il faut Que je reçoive.
Que tu reçoives.
Qu'il reçoive.
Que nous recevions.
Que vous receviez.
Qu'ils reçoivent.*

IMPARFAIT.

*Il falloit Que je reçusse.
Que tu reçusses.
Qu'il reçût.
Que nous reçussions.
Que vous reçussiez.
Qu'ils reçussent.*

PRÉTÉRIT.]

Il a fallu Que j'aie reçu.

*Que tu aies reçu.
Qu'il ait reçu.
Que nous ayions reçu.
Que vous ayez reçu.
Qu'ils aient reçu.*

PLUSQUE-PARFAIT.

*Il auroit fallu Que j'eusse reçu.
Que tu eusses reçu.
Qu'il eût reçu.
Que nous eussions reçu.
Que vous eussiez reçu.
Qu'ils eussent reçu.*

INFINITIF

PRÉSENT.

Recevoir.

PRÉTÉRIT

Avoir reçu.

PARTICIPE ACTIF.

PRÉSENT.

Recevant.

PRÉTÉRIT.

Ayant reçu.

PARTICIPE PASSIF.

PRÉSENT.

Reçu, reçue, ou étant reçu.
reçue.

PRÉTÉRIT.

Ayant été reçu ou reçue.

GÉRONDIF.

En recevant ou recevant.

QUATRIÈME CONJUGAISON.

INDICATIF.

PRÉSENT.

*Je rends.
Tu rends.
Il rend.
Nous rendons.
Vous rendez.
Ils rendent.*

IMPARFAIT.

*J'é rendois.
Tu rendois.
Il rendoit.
Nous rendions.
Vous rendiez.
Ils rendoient.*

PRÉTÉRIT.

*Je rendis.
Tu rendis.
Il rendit.
Nous rendîmes.
Vous rendîtes.
Ils rendirent.*

PRÉTÉRIT INDÉFINI.

J'ai rendu.

*Tu es rendu.
Il a rendu.
Nous avons rendu.
Vous avez rendu.
Ils ont rendu.*

PRÉTÉRIT ANTÉRIEUR.

*Quand J'eus rendu.
Tu eus rendu.
Il eut rendu.
Nous eûmes rendu.
Vous eûtes rendu.
Ils eurent rendu.*

PRÉTÉRIT ANTÉRIEUR

INDÉFINI.

*Quand J'ai eu rendu.
Tu as eu rendu.
Il a eu rendu.
Nous avons eu rendu.
Vous avez eu rendu.
Ils ont eu rendu.*

PLUSQUE-PARFAIT.

*J'avois rendu.
Tu avois rendu.
Il avoit rendu.*

Nous

Nous avions rendu.
Vous aviez rendu.
Ils avoient rendu.

FUTUR.

Je rendrai.
Tu rendras.
Il rendra.
Nous rendrons.
Vous rendrez.
Ils rendront.

FUTUR PASSÉ.

Quand J'aurai rendu.
Tu auras rendu.
Il aura rendu.
Nous aurons rendu.
Vous aurez rendu.
Ils auront rendu.

CONDITIONNEL

PRÉSENT.

Je rendrais.
Tu rendrais.
Il rendrait.
Nous rendrions.
Vous rendriez.
Ils rendraient.

CONDITIONNEL

PASSÉ.

J'aurais ou j'eusse rendu.
Tu aurois ou tu eusses rendu.
Il aurois ou il eût rendu.
Nous aurions ou nous eussions rendu.
Vous auriez ou vous eussiez rendu.
Ils auroient ou ils eussent rendu.

IMPÉRATIF

PRÉSENT ou FUTUR.

Rends.
Qu'il rende.
Rendons.
Rendez.
Qu'ils rendent.

SUBJONCTIF,

ou

CONJONCTIF

PRÉSENT ou FUTUR.

Il faut Que je rende.
Que tu rendes.
Qu'il rende.
Que nous rendions.
Que vous rendiez.
Qu'ils rendent.

IMPARFAIT.

Il falloit Que je rendisse.
Que tu rendisses.
Qu'il rendît.
Que nous rendissions.
Que vous rendissiez.
Qu'ils rendissent.

PRÉTÉRIT.

Il a fallu Que j'aie rendu.
Que tu aies rendu.
Qu'il ait rendu.
Que nous ayions rendu.
Que vous ayez rendu.
Qu'ils aient rendu.

PLUSQUE-PARFAIT.

Il auroit fallu Que j'eusse rendu.
Que tu eusses rendu.
Qu'il eût rendu.
Que nous eussions rendu.
Que vous eussiez rendu.
Qu'ils eussent rendu.

INFINITIF

PRÉSENT.

Rendre.

PRÉTÉRIT.

Avoir rendu.

PARTICIPE ACTIF.

PRÉSENT.

Rendant.

PRÉTÉRIT.	PRÉTÉRIT.
<i>Ayant rendu.</i>	<i>Ayant été rendu ou rendue.</i>
PARTICIPE PASSIF.	
PRÉSENT.	GÉRONDIF.
Rendu, rendue, ou étant rendu, rendue.	En rendant ou rendant.

ARTICLE II.

Des Propriétés du Verbe.

D. QU'AVEZ-VOUS remarqué en conjuguant les verbes?

R. J'ai remarqué que les verbes sont susceptibles de nombres, de personnes, de temps et de modes.

DES NOMBRES.

D. Qu'entendez-vous par les nombres dans les verbes?

R. J'entends, comme dans les noms, le singulier, et le pluriel. Ainsi, un verbe est au singulier, quand ce que l'on affirme se rapporte à une seule chose; et il est au pluriel, quand ce que l'on affirme se rapporte à plusieurs choses.

D. Qu'est-ce qui désigne les nombres dans les verbes?

R. Ce sont les noms ou les pronoms personnels qui les précèdent, et souvent les différences qu'on y trouve dans les terminaisons.

D. Donnez-en des exemples.

R. Dans, *je suis, il aime, Pierre lit; je, il, et Pierre*, font connoître que ces verbes sont au singulier; et dans, *nous sommes, ils aiment, les écoliers lisent; nous, ils, et les écoliers*, font connoître qu'ils sont au pluriel.

Cette différence de nombre se connoît encore par la différence qui se trouve dans les terminaisons entre *suis* et *sommes*, entre *aime* et *aiment*, et entre *lit* et *lisent*.

D E S P E R S O N N E S .

D. Qu'est-ce que les personnes dans les verbes ?

R. Ce sont, comme dans les pronoms personnels, la *premiere*, la *seconde*, et la *troisieme*.

Ainsi, un verbe est à la *premiere* personne du singulier ou du pluriel, quand on affirme quelque chose, ou de soi-même simplement, ou de soi-même en se joignant à d'autres ; comme quand on dit : *j'aime*, ou *nous aimons*.

Un verbe est à la *seconde* personne du singulier ou du pluriel, quand on affirme quelque chose de celui ou de ceux à qui on parle ; comme quand on dit : *tu aimes*, ou *vous aimez*.

Un verbe est à la *troisieme* personne du singulier ou du pluriel, quand ce que l'on affirme ne se rapporte ni à soi-même, ni à celui ou à ceux à qui on parle ; comme quand on dit : *il aime*, ou *ils aiment*.

D. De quoi se sert-on pour distinguer les personnes des verbes ?

R. On se sert ordinairement des pronoms personnels du singulier, pour marquer les personnes du singulier ; et des pronoms personnels du pluriel, pour marquer les personnes du pluriel.

D. Quels sont ces pronoms, et quel en est l'usage dans les verbes ?

R. *Je*, pour les deux genres, marque la *premiere* personne du singulier, *je reçois*.

Tu, pour les deux genres, marque la *seconde* personne du singulier, *tu reçois*.

Il, pour le masculin, ou *elle* pour le féminin, marque la troisième personne du singulier, *il reçoit* ou *elle reçoit*.

Nous, pour les deux genres, marque la première personne du pluriel, *nous recevons*.

Vous, pour les deux genres, marque la seconde personne du pluriel, *vous recevez*.

Ils, pour le masculin, ou *elles* pour le féminin, marque la troisième personne du pluriel, *ils reçoivent* ou *elles reçoivent*.

D. Ne connoit-on les personnes des verbes que par les pronoms personnels qui les précèdent ?

R. On les connoît encore souvent par les différentes terminaisons d'un même verbe ; comme on le voit dans *j'aime*, *tu aimes*, *il aime*, *nous aimons*, *vous aimez*, *ils aiment*.

D. Ces pronoms se trouvent-ils toujours immédiatement avant les personnes des verbes.

R. Ils se trouvent toujours avant les premières et secondes personnes, tant du singulier que du pluriel, à moins qu'elles ne soient précédées du pronom relatif *qui* ; et on ne les met avant les troisièmes personnes, que quand les noms dont ils tiennent la place ne sont pas exprimés.

D. Donnez-moi des exemples pour les premières et secondes personnes ?

R. On dit, *Je suis triste*, *tu es sage*, *vous êtes habiles* ; mais quand les premières et secondes personnes ne sont pas précédées de *qui* relatif, il faut dire, sans joindre aux verbes les pronoms personnels *je*, *tu*, *vous* ; *moi qui suis triste*, *toi qui es sage*, *vous qui êtes habiles*.

D. Donnez-moi un exemple pour la troisième personne ?

R. Quand je veux parler de Pierre, sans le nommer, je dis, *il est paresseux* ; mais quand je veux

le nommer, je dis : *Pierre est paresseux*, et non pas, *Pierre il est paresseux*. Il en est de même pour les troisiemes personnes du pluriel.

D. *Quel usage peut-on faire de cette connoissance ?*

R. C'est que toutes les fois qu'il se trouvera un verbe sans pronom personnel, et sans être précédé de *qui*, relatif d'un antécédent de la première ou de la seconde personne, on pourra être assuré qu'il est de la troisieme personne du singulier ou du pluriel, suivant les terminaisons qu'il aura.

D. *N'y a-t-il pas des occasions où les pronoms personnels se mettent après les verbes ?*

R. Oui : principalement lorsque le verbe interroge ; comme quand on dit : *Suis-JE selon votre goût ? Finiras-TU bientôt ton travail ? Vous rend-IL ses devoirs ? Reçoit-ELLE du monde ? Avons-NOUS de l'argent ? Aimez-VOUS les sciences ? Ont-ILS ce qu'il leur faut ? Furent-ELLES plus modestes ?*

On met encore les pronoms personnels après les verbes, quand ils sont précédés de ces mots, *aussi, peut-être, du moins, au moins, en vain, à peine, etc.* ou quand on rapporte les paroles de quelqu'un, en se servant des verbes, *dire, répondre*, et autres mis après les premiers mots ou à la fin de la phrase ; comme dans ces phrases : *Aussi reçut-IL la récompense qu'il méritoit. Peut-être serez-VOUS plus sage. Du moins aurai-JE de quoi vivre. En vain voudrions-NOUS nous plaindre. À peine étoient-ELLES en marche, etc. Secourez-moi, dit-IL. Nous ne craignons rien, répondirent-ILS. Que me conseillez-vous, reprit-ELLE.*

D. *Suffit-il, pour interroger, de mettre le pronom personnel je, après toutes les premières personnes des verbes, et l'usage le permet-il toujours ?*

R. Non : 1. Lorsque les premières personnes sont terminées par un *e* muet, il faut changer cet *e* muet en *é* fermé avec l'accent aigu. Ainsi, on ne dit pas, *marche-je droit ? parle-je bien ? mange-je trop ?* mais, *marché-je droit ? parlé-je bien ? mangé-je trop ?*

2. L'usage n'admet pas le pronom *je* à la suite de la plupart de ces premières personnes terminées par un *e* muet, même en le changeant en *é* fermé, ni à la suite d'un grand nombre d'autres verbes différemment terminés, parce que la prononciation n'en pourroit être que rude et désagréable. Ainsi, il ne faudra pas dire, *extravagué-je ? cours-je ? perds-je ? ments-je, dors-je, sors-je ? etc.* ni, comme quelques uns le prétendent, *courai-je ? perdrai-je ? mentai-je ? dormai-je ? sortai-je ?* mais on aura recours à quelqu'autre expression, comme à celle-ci : *est-ce que, ou croyez-vous que j'extravague ? est-ce que je cours ? est-ce que je perds ? etc.*

Ces observations ont aussi lieu, toutes les fois qu'il faut mettre *je* après le verbe, sans interrogation, comme dans *dussé-je mourir*, au lieu de *dusse-je mourir*, etc.

D. Dans les phrases où les pronoms personnels se mettent après les verbes, ne supprime-t-on pas ceux de la troisième personne, lorsque les noms dont ils tiennent la place sont exprimés ?

R. Non : on les laisse toujours après le verbe, et on dit : *Pierre est-il paresseux ? Les ennemis ont-ils une belle armée ? Votre mère reçoit-elle du monde ? A peine les troupes étoient-elles en marche, etc.*

D. Se sert-on toujours de *tu* pour exprimer une seconde personne du singulier ?

R. On ne s'en sert qu'à l'égard des personnes qu'une grande familiarité ou une extrême supé-

riorité autorise à tutoyer , si ce n'est dans la poésie ou dans le langage des passions , comme de l'indignation , du mépris , etc. Hors de ces cas , il faut se servir de la seconde personne du pluriel *vous*. Ainsi , on doit dire : *vous êtes habile* , et non pas , *tu es habile*.

D. *Si cela est , comment pourra-t-on connoître quand vous marquera plutôt une seconde personne du singulier , qu'une seconde personne du pluriel ?*

R. *Vous* marquera toujours une seconde personne du singulier , quand on n'adressera la parole qu'à une seule personne ; et il marquera une seconde personne du pluriel , quand on adressera la parole à plusieurs personnes.

Mais quoiqu'on mette le verbe au pluriel , en parlant à une seule personne , cependant on met au singulier le nom qui suit le verbe , et qui se rapporte à *vous*. Ainsi , on dit : *vous serez Cardinal* , et non pas , *vous serez Cardinaux* ; *vous êtes malade* , et non pas , *vous êtes malades*.

D. *Quel rapport y a-t-il entré un verbe et le nominatif ?*

R. Un nom au nominatif demande toujours un verbe et tout verbe qui n'est pas impersonnel , ou qui n'est pas à l'infinitif , suppose toujours un nom substantif au nominatif , exprimé ou sous-entendu , dont il dépend.

D. *Comment s'accorde le verbe avec son nominatif ?*

R. En nombre et en personne ; c'est-à-dire , que le verbe doit être au singulier , si son nominatif n'exprime qu'une seule chose ; qu'il doit être au pluriel , si son nominatif exprime plusieurs choses , ou s'il a pour nominatif plusieurs noms au singulier ; et qu'il doit être à la même personne que son nominatif.

Quand le verbe a pour nominatif un nom col-

lectif au singulier, seul ou suivi d'un substantif pluriel au génitif, il se met au pluriel, comme dans ces exemples : *La plupart PRIRENT la fuite. Une infinité de gens SONT aveugles sur leurs défauts.*

On trouvera encore, dans la suite, d'autres exceptions pour le nombre et pour les personnes, aux articles du verbe substantif et du verbe impersonnel.

Un verbe ne doit pas être au singulier, quand il a pour nominatif un nom ou pronom au pluriel, dont il est précédé. Cependant, suivant la règle qui a été établie pour les adjectifs et pour les pronoms relatifs, à la page 111, il n'y a rien de vicieux dans les phrases suivantes : *Philiste fut un de ceux qui le SERVIT le plus utilement. Un de ceux qui A le mieux ÉCLAIRCI ce qui a rapport à cette question. Ce fut une des choses qui CONTRIBUA davantage à les lier étroitement avec elle. Ctésias est un des premiers qui AIT EXÉCUTÉ cette entreprise. Dans la personne d'un des hommes du monde qui POUVOIT le mieux en juger. Callimaque est un de ceux qui A le plus AUTORISÉ Rudbek.*

Le verbe *y* est au singulier, parce que son nominatif *qui*, dont il est précédé, est un pronom relatif au singulier, qui a pour antécédent le mot *un*, distinctif. Quand on dit que *Ctésias est un des premiers qui ait exécuté cette entreprise*, on entend non seulement que personne ne l'avoit exécutée avant lui, mais encore qu'il l'a exécutée avant tous les autres, et qu'il leur en a donné l'exemple. Si, au contraire, on disoit qu'*il est un des premiers qui aient exécuté cette entreprise*, on feroit entendre que plusieurs l'ont exécutée d'abord, et qu'il est un de ceux qui ont commencé à l'exécuter. Alors le pronom relatif *qui*, nominatif du verbe, seroit au pluriel, parce qu'il auroit pour antécédent

des premiers, et que, par conséquent, il faudroit aussi mettre son verbe au pluriel.

Si le verbe a plusieurs nominatifs de différentes personnes, il faut le mettre à la personne la plus noble. La premiere personne est plus noble que les autres, et la seconde est plus noble que la troisieme. Ainsi, on dira, par cette raison : *Vous et mon frere AVEZ ÉTÉ les plus sages*, et non pas, *ont été. Vous, ma sœur, et moi, IRONS ensemble à la campagne*, et non pas, *irez ni iront*.

Souvent le verbe a pour nominatif un pronom relatif, et on ne peut connoître la personne de ce pronom que par celle de son antécédent. C'est celle-là que le verbe doit suivre. Ainsi, il faut le mettre à la personne de l'antécédent; ou, quand il y en a plusieurs de différentes personnes, à celle qui est la plus noble. Ce seroit donc mal parler, que de dire : *Ce n'est pas moi qui A OUVERT la porte ; ce n'est ni lui ni moi qui ONT RÉVÉLÉ ce secret* ; parce que le relatif ayant dans la premiere phrase un pronom de la premiere personne pour antécédent, et dans l'autre, deux pronoms de la premiere et de la troisieme personne, il doit être regardé comme étant de la premiere personne ; et que c'est par conséquent à cette personne que le verbe doit être mis. Voilà pourquoi il faut dire : *Ce n'est pas moi qui AI OUVERT la porte. Ce n'est ni lui ni moi qui AVONS RÉVÉLÉ ce secret*.

D E S T E M P S.

D. *Qu'est-ce que les temps ?*

R. Ce sont certaines inflexions du verbe, qui font connoître à quel temps il faut rapporter ce que l'on affirme de quelque chose.

D. *Que veut dire le mot inflexion ?*

R. Il signifie ici une terminaison particuliere, ou une différence dans les dernieres lettres ou syllabes

d'un mot. Ainsi, dans *j'aimai*, l'inflexion n'est pas la même que dans *j'aime*.

D. *Eclaircissez-moi la définition des temps par quelques exemples.*

R. Quand je dis, *Mon frere est heureux* ; le verbe *est*, par son inflexion, fait connoître que ce que j'affirme de *mon frere*, se rapporte au temps présent. Quand je dis, *César aimait la gloire*, le verbe *aimait*, par son inflexion, marque que ce que j'affirme de *César*, se rapporte à un temps passé ; et quand je dis, *Les justes recevront la récompense de leurs bonnes œuvres*, il y a dans le verbe *recevront*, une inflexion qui fait rapporter ce que j'affirme des *justes*, à un temps à venir.

D. *Combien y a-t-il de temps ?*

R. Il n'y en a proprement que trois dans la nature, qui sont, *le présent, le passé, et l'avenir*, et que nous appellerons pour cela les *trois temps naturels*.

D. *Il me semble que nous en avons vu un plus grand nombre dans la conjugaison des verbes.*

R. Cela est vrai : nous en avons distingué onze avec des dénominations différentes ; et tous ces temps ont été introduits dans notre langue, pour exprimer les diverses manières dont on peut envisager les choses dans le présent, dans le passé et dans l'avenir. C'est ce qui fait qu'on les rapporte tous à quelqu'un des trois temps naturels ; comme nous allons le faire voir par une explication détaillée.

D. *Quels sont les temps des verbes, qui représentent les trois temps naturels ?*

R. Ce sont ceux que nous avons nommés dans la conjugaison, *Présent, Prétérit indéfini, et Futur*.

D. *Quels sont les temps qui se rapportent à chacun des trois temps naturels ?*

R. 1. Il n'y en a qu'un qui se rapporte au présent ; c'est celui que nous avons nommé *Conditionnel présent*.

2. Ceux qui se rapportent au prétérit indéfini , sont ,

L'imparfait. Le prétérit. Le prétérit antérieur. Le prétérit antérieur indéfini. Le plusque - parfait. Le conditionnel passé.

3. Le seul qui se rapporte au futur , est le *futur passé*.

D. *Donnez-moi des explications justes de chacun de ces temps , pour me faire connoître ce qu'ils ont de commun avec les trois temps naturels , ce qui les en distingue , et ce qui les distingue les uns des autres ?*

R.

I.

LE PRÉSENT marque qu'une chose est, ou se fait au temps où l'on parle : comme quand je dis , **JE SUIS malade**. **NOUS LISONS l'Ecriture sainte** ; c'est-à-dire , *Je suis actuellement malade. Nous lisons présentement l'Ecriture sainte.*

On se sert encore du présent en deux occasions.

1. Pour exprimer des choses que l'on appelle d'éternelle vérité , c'est-à-dire , qui sont vraies selon tous les temps ; comme quand on dit , **DIEU EST tout-puissant. Deux et deux font quatre , etc.**

2. Pour exprimer des choses d'habitude , c'est-à-dire , que l'on a coutume de faire , quoiqu'il ne soit pas nécessaire qu'on les fasse actuellement , comme quand on dit , **JE JOUE des instruments. J'APPRENDS les Mathématiques. J'ÉTUDE l'Histoire , etc.**

Le conditionnel présent marque , dans la signification qu'il a le plus ordinairement , qu'une chose arriveroit dans le temps présent , moyennant certaines conditions ; c'est-à-dire qu'une chose seroit présente , si une autre chose arrivoit ou étoit arrivée , comme quand je dis , *JE LIROIS , si j'avois des livres ; ou , NOUS SERIONS heureux , si Adam n'eût pas péché.* Et je rapporte ce temps au présent , parce que les conditions devenant effectives , la chose qui n'est pas , seroit présente , et que je puis dire , *Je lirois à présent si j'avois des livres. Nous serions heureux à présent , si Adam n'eût pas péché.*

I I.

LE PRÉTÉRIT INDÉFINI s'appelle ainsi , parce qu'il marque ordinairement une chose passée dans un temps que l'on ne désigne pas , ou dans un temps désigné , dont il reste encore quelque partie à écouler. Ainsi , quand je dis , *Les fruits de la terre ONT ÉTÉ la nourriture des premiers hommes ;* je ne désigne pas positivement le temps où cela est arrivé. Et quand je dis , *J'AI EU la fièvre cette année , ce printemps , ce mois-ci , cette semaine , aujourd'hui ,* je désigne à la vérité des temps , mais ce ne sont pas des temps absolument passés , et il en reste encore quelque partie à écouler.

Les cinq temps qui se rapportent à ce préterit indéfini , marquent aussi des choses passées , mais en différentes manières.

L'imparfait marque le passé , avec rapport au présent , et fait connoître qu'une chose étoit présente dans un temps passé , comme quand je dis , *J'ÉTOIS à table lorsque vous arrivâtes ;* ma situation d'être à table est passée , mais je la marque comme présente à l'égard de votre arrivée , qui est aussi passée.

La

Le *prétérit simple*, que l'on appelle encore *prétérit défini*, marque une chose passée dans un temps dont il ne reste plus rien, et dans lequel on n'est plus; comme quand on dit, *JE FUS malade l'année dernière. JE RENDIS mes comptes la semaine passée. JE REÇUS votre lettre hier.*

Il est essentiel d'observer,

1. Qu'on ne doit se servir de ce *prétérit*, que pour marquer un temps qui soit éloigné au moins d'un jour de celui où l'on parle. Ainsi on ne pourroit pas dire, *JE REÇUS de l'argent ce matin*, parce que *ce matin* fait partie du jour où l'on est encore.

2. Que pour employer ce même *prétérit*, ce n'est pas assez que le temps dont on parle soit éloigné de plus d'un jour de celui où l'on est; il faut encore qu'il n'en reste plus rien, et que l'on n'y soit plus renfermé. Ainsi il ne seroit pas permis de dire, *NOUS VÎMES de grands événements dans ce siècle, dans cette année, dans ce mois, dans cette semaine*; parce que le siècle, l'année, le mois, et la semaine, dont on parle, sont des espaces de temps qui ne sont pas encore passés, et où l'on est encore renfermé. Mais il faudroit dire, en se servant du *prétérit indéfini*, *NOUS AVONS VU de grands événements dans ce siècle, etc.*

La différence qu'il y a entre l'un et l'autre, quant à l'usage qu'on en peut faire, c'est qu'on ne doit jamais se servir du *prétérit simple*, qu'en parlant d'un temps absolument passé, et dans lequel on n'est plus : au lieu qu'en bien des occasions, ce n'est pas une faute d'employer indifféremment le *prétérit indéfini*, pour un temps absolument passé, ou pour un temps dont il reste encore partie à écouler. Ainsi, on peut dire, sans blesser les règles de la langue; *Alexandre fut le plus grand capitaine de son siècle, ou, A ÉTÉ le*

plus grand capitaine de son siècle. Cependant il est mieux en général de n'employer chacun de ces *prétérits*, que suivant la première idée que nous en avons donnée.

Le prétérit antérieur est ainsi nommé, parce qu'il exprime ordinairement une chose passée avant une autre dans un temps passé. Il y en a deux.

L'un qui exprime une chose passée avant une autre, dans un temps dont il ne reste plus rien ; comme dans cette phrase, *Quand J'EUS REÇU mon argent, je m'en allai* ; c'est-à-dire, que *je m'en allai, après avoir reçu mon argent.*

L'autre, qui exprime une chose passée avant une autre, dans un temps dont il reste encore quelque partie à écouler, comme dans le même jour que l'on parle. Il faut dire alors, *Quand J'AI EU REÇU mon argent je m'en suis allé.*

La raison de cette différence est la même que nous avons donnée en parlant du *prétérit simple* et du *prétérit indéfini*. C'est pourquoi on peut appeler le premier, *prétérit antérieur simple ou défini*, et le second, *prétérit antérieur indéfini*. Celui-ci est moins en usage que l'autre, et il est plus naturel de dire, pour y suppléer, *après avoir reçu mon argent je m'en suis allé.*

Ces deux *prétérits* sont presque toujours, dans le même sens, à la suite des mots, *quand, lorsque, dès que, aussitôt que, après que, etc.* et s'il arrive quelquefois qu'ils n'en soient pas précédés, comme quand on dit, *j'eus bientôt dîné*, ou *j'ai eu bientôt dîné*, ils marquent alors la chose ou l'action comme faite et consommée ; au lieu que le *prétérit simple*, *je dînai*, n'exprime précisément que l'action dans un temps passé.

Les verbes auxiliaires *avoir* et *être* n'ont pas de *prétérit antérieur défini*,

Le plusque-parfait marque doublement le passé, c'est-à-dire, marque une chose non seulement comme passée en soi, mais aussi comme passée à l'égard d'une autre chose qui est aussi passée. Ainsi, quand je dis, *j'avois été malade, lorsque vous m'écrivîtes*, je fais entendre que ma maladie étoit passée à l'égard de votre lettre, ou du temps que vous m'écrivîtes, qui est aussi un temps passé à l'égard de celui où je parle.

Le prétérit antérieur marque, comme le *plusque-parfait*, une chose ou une action passée avant une autre qui est aussi passée. Ce qui les distingue l'un de l'autre, c'est que la chose, ou l'action exprimée par le prétérit antérieur, est subordonnée à celle qui l'a suivie, et que c'est à celle-ci que l'on porte principalement son attention. Ainsi celui qui dit, *Quand j'eus reçu mon argent, je m'en allai*, veut faire entendre d'abord qu'il s'en alla, et ensuite que ce fut après avoir reçu son argent; en sorte que *je m'en allai*, est la phrase principale, et que le reste, *quand j'eus reçu mon argent*, n'est qu'une phrase incidente; parce qu'il est principalement question de savoir dans quel temps il s'en alla.

C'est tout le contraire à l'égard du *plusque-parfait*. La chose ou l'action exprimée par ce temps, est celle qui fait le principal objet de celui qui parle. Ainsi quand je dis, *j'avois été malade, lorsque vous m'écrivîtes*, il est principalement question de savoir dans quel temps *j'avois été malade*, et non dans quel temps *vous m'écrivîtes*: *j'avois été malade* est la phrase principale, et, *lorsque vous m'écrivîtes*, la phrase incidente. En un mot quand on emploie le *prétérit antérieur*, la chose ou l'action la moins éloignée est présentée la première, et quand on se sert du *plusque-parfait*, c'est la chose ou l'action la plus éloignée qui tient le premier rang.

Le conditionnel passé marque qu'une chose seroit arrivée dans un temps passé, si certaines conditions eussent eu lieu. Ainsi, quand je dis, *J'AUROIS APPRIS OU J'EUSSE APPRIS la Géographie, si vous eussiez voulu*, on entend que mon action d'apprendre la Géographie dépendoit de votre volonté, comme d'une condition, et que cette action seroit passée si la condition eût eu lieu, c'est-à-dire, si vous eussiez voulu. Par où l'on voit que ce temps peut être rapporté au passé, puisque la chose dont on parle seroit arrivée dans un temps passé à l'égard de celui où l'on est en parlant, et que d'ailleurs on peut dire, *J'AUROIS OU J'EUSSE APPRIS la Géographie l'année dernière, si vous eussiez voulu.*

I I I.

Le FUTUR marque simplement qu'une chose arrivera dans un temps qui n'est pas encore, comme quand je dis, *J'AURAI de l'argent. Nos corps RESSUSCITERONT au dernier jour.*

Le Futur passé marque l'avenir avec rapport au passé, et fait connoître que ; dans le temps qu'une chose arrivera, une autre chose qui n'est pas encore, sera passée ; comme si je dis, *Quand J'AURAI FINI mes affaires, je vous irai voir*, ou *J'AURAI FINI mes affaires, quand je vous irai voir* : dans l'une et dans l'autre façon, la fin de mes affaires est encore à venir ; mais je la marque comme passée à l'égard de ma visite, qui est aussi à venir.

D. Tous les temps, dont vous venez de parler, conservent-ils toujours la même signification ?

R. Non : il y en a plusieurs qui en changent, suivant les occasions où ils sont employés. C'est ce que nous allons faire voir en peu de mots, à l'aide de quelques exemples.

1. *Le présent se met quelquefois pour le futur, comme dans ces expressions, JE REVIENS tout-à-l'heure. JE PARTS bientôt pour Rome. Que FAITES-VOUS demain, etc. c'est-à-dire, JE REVIENDRAI tout-à-l'heure. JE PARTIRAI bientôt pour Rome. Que FEREZ-VOUS demain.*

Il a encore la signification du futur, quand il est précédé du mot *si*, exprimant une condition ; comme dans cette phrase : *Je suis résolu de voyager, si J'EN TROUVE l'occasion.* C'est la même chose que si l'on disoit : *Je suis résolu de voyager en supposant, ou à condition que J'EN TROUVERAI l'occasion.*

Le présent se prend, au contraire, quelquefois dans le sens du prétérit, quand on veut donner plus de force et de vivacité à ce que l'on raconte, comme dans cette description de la mort d'Hyppolite.

J'ai vu, Seigneur, j'ai vu votre malheureux fils
Traîné par les chevaux que sa main a nourris.
Il veut les rappeler, et sa voix les effraie.
Ils courent. Tout son corps n'est bientôt qu'une plaie.

2. *L'imparfait ne marque souvent autre chose qu'un prétérit sans rapport au présent, sur-tout dans les narrations, comme quand on dit : Rome étoit d'abord gouvernée par des rois ; c'est-à-dire, Rome fut d'abord gouvernée par des rois.*

Quand *l'imparfait* est précédé de *si*, il ne marque autre chose qu'un rapport au temps présent, comme dans cette phrase : *Si je CONNOISSOIS vos intentions, je les exécuterois ; c'est-à-dire, Si je CONNOISSOIS à présent, ou je n'exécute pas vos intentions parce que je ne les connois pas.*

3. *Le prétérit indéfini se prend quelquefois pour un futur passé, comme dans ces phrases : J'AI FINI dans un moment. AVEZ-VOUS bientôt ÉCRIT votre lettre ? cela veut dire : J'AURAI FINI dans*

un moment. AUREZ-VOUS bientôt ÉCRIT votre lettre ?

Le plusque-parfait n'exprime souvent qu'un simple rapport au temps passé, comme quand il est à la suite de *si* : ce qu'on reconnoîtra dans cet exemple : *SI VOUS AVIEZ SUIVI mes conseils, vous ne seriez pas dans l'embarras ; c'est-à-dire simplement, Si vous aviez suivi autrefois mes conseils ; ou, vous êtes dans l'embarras, parce que vous n'avez pas suivi mes conseils.*

4. *Le conditionnel présent*, précédé de *que*, à la suite d'un autre verbe au passé, exprime ordinairement un futur par rapport au temps du verbe précédent, comme quand on dit : *Jésus-Christ a promis qu'IL VIENDROIT juger les hommes, etc.* on fait entendre que Jésus-Christ a dit autrefois : *JE VIENDRAI, ou je promets que JE VIENDRAI juger les hommes.*

5. *Le conditionnel passé*, dans les mêmes circonstances, marque quelquefois un futur passé par rapport au temps passé du verbe qui le précède. Ainsi, en disant, *J'ai cru que J'AUROIS FINI mon ouvrage cette année ; si c'est l'année dernière que j'ai eu cette opinion, je suis censé avoir dit alors, J'AURAI FINI, ou je crois que J'AURAI FINI mon ouvrage l'année prochaine.*

D. *N'y a-t-il pas encore d'autres temps que ceux que vous venez d'expliquer ? ou, pour mieux dire, n'y a-t-il pas d'autres manières d'envisager les choses dans le présent, dans le passé, et dans l'avenir ?*

R. Le présent, proprement dit, ne consistant que dans un seul instant indivisible, ne peut admettre aucun partage ; et, par conséquent, il n'y a qu'une manière de l'exprimer : au lieu que le passé et l'avenir ayant plus d'étendue, on peut encore y considérer quelques nouveaux degrés. Mais,

comme les verbes n'ont pas d'inflexions particulières pour les exprimer, on y supplée par le moyen de quelques autres verbes, de la manière suivante :

1. Pour exprimer un passé peu éloigné, c'est-à-dire, pour marquer qu'une chose est arrivée, ou étoit arrivée depuis peu de temps, on se sert du présent ou de l'imparfait du verbe *venir*, que l'on joint à l'infinitif du verbe dont on veut exprimer l'un ou l'autre passé. Ainsi, on dit, *Je viens de dîner*, pour dire, *j'ai dîné il n'y a pas long-temps*; et *je venois de dîner, quand vous êtes arrivé*, pour dire, *j'avois dîné, il n'y avoit pas long-temps, quand vous êtes arrivé*. Il est aisé de voir, dans ces deux exemples, que *je viens*, employé à cet usage, exprime un prétérit indéfini, et que *je venois*, exprime un plusque-parfait.

2. Pour exprimer un futur prochain par rapport au temps présent, ou par rapport au temps passé, c'est-à-dire, pour marquer qu'une chose doit ou devoit arriver bientôt, on joint à l'infinitif du verbe le présent ou l'imparfait du verbe *aller*. Ainsi, *Je vais dîner*, veut dire, *je dînerai bientôt*; et *j'allois dîner quand vous êtes arrivé*, signifie, *dans le temps que vous êtes arrivé, j'ai pu dire, je dînerai bientôt*.

On exprime encore un futur incertain ou indéterminé, soit par rapport au temps présent, soit par rapport au temps passé, en joignant à un infinitif quelques temps du verbe *devoir*. Ainsi, quand on dit, *Je dois voyager. Vous deviez me venir voir. Vous avez dû recevoir ma lettre, etc.* le futur, dans *Je dois voyager*, n'est pas si positif que si l'on disoit, *Je voyagerai, etc.*

3. Quand on met *si* avant un plusque-parfait, la chose ou l'action exprimée par ce temps, n'est pas encore faite au temps où l'on parle. Ainsi, quand je dis, *Si j'avois dîné, je vous irois voir, je fais*

entendre que je n'ai pas encore diné. Mais il y a une manière d'exprimer, avec *si*, une chose ou une action qui n'étoit pas encore faite dans un temps passé. En voici un exemple. On me dit : *Vous n'aviez donc pas encore diné, quand je vous ai envoyé chercher*; je réponds : *Si j'avois eu diné, je ne vous aurois pas fait attendre*; et l'on sent que ce ne seroit pas la même chose de dire, en cette occasion, *si j'avois diné, etc.*

Dé même, le conditionnel passé fait simplement envisager une chose ou une action qui auroit été présente dans un temps passé. *J'aurois diné avant midi, si l'on ne fût pas venu me détourner*; c'est-à-dire, et rien de plus, *Je me serois mis à table, ou on m'auroit servi à dîner avant midi, etc.* Mais, pour faire entendre que la chose seroit finie et consommée, dans un temps passé, et qu'elle seroit passée à l'égard de ce temps passé, il faudroit dire : *J'AUROIS EU DINÉ, ou J'EUSSE EU DINÉ avant midi, si l'on ne fût pas venu me détourner.*

On voit par-là qu'il y a un second *plusque-parfait* et un second *conditionnel passé*, qui ont une conjugaison différente des autres. *J'avois eu diné, tu avois eu diné, il avoit eu diné, etc.*; *j'aurois eu diné, tu aurois eu diné, il auroit eu diné, ou j'eusse eu diné, tu eusses eu diné, il eût eu diné, etc.*

Quelques Grammairiens les appellent *temps surcomposés*, parce qu'ils empruntent les temps composés du verbe auxiliaire *avoir*. Mais l'usage en est si rare, qu'on a pu se dispenser de les faire entrer dans la conjugaison des verbes, et qu'il suffit d'en faire ici la remarque. On peut encore en trouver quelques autres de cette nature dans le subjonctif.

DES MODES.

D. Que veut dire le mot de mode?

R. Il veut dire *manière*.

D. *Qu'est-ce que les modes ?*

R. Ce sont différentes inflexions pour exprimer différentes manières d'affirmer ou de signifier dans les verbes.

D. *Pouvez-vous m'expliquer cette définition plus clairement ?*

R. Elle s'expliquera assez par les définitions particulières de chaque mode.

D. *Combien y a-t-il de modes ?*

R. Il y en a quatre, qui sont :

L'indicatif, l'impératif, le subjonctif ou conjonctif, l'infinitif.

D. *Quels sont les modes où les verbes signifient toujours l'affirmation.*

R. Ce sont l'indicatif, l'impératif, et le subjonctif, comme on va le voir.

De l'Indicatif.

D. *Qu'est-ce que l'Indicatif ?*

R. C'est une manière d'exprimer les divers temps des verbes avec l'affirmation simple, c'est-à-dire, sans dépendance d'aucun autre mot précédent.

D. *Faites-moi entendre cette définition par quelques exemples ?*

R. Quand je dis, *J'aime la vertu. Vous m'avez rendu service. Nous finirons notre affaire* ; mon affirmation est simple dans chacune de ces phrases, en ce qu'elle est indépendante des mots qui pourroient être auparavant ; puisque les mots qui expriment cette affirmation, peuvent se trouver, non seulement au commencement d'une phrase, comme on le voit ici, mais même au commencement d'un discours.

D. *Pourquoi ce mode est-il appelé indicatif ?*

R. Parce que, dans tous les temps qu'il contient, il indique ou marque directement et positivement ce qui est signifié par le verbe, comme on le voit dans *j'aime, j'aimois, j'aimai, etc.*

On aura encore une idée plus précise de l'indicatif, quand on l'aura mis en opposition avec le subjonctif, comme nous le ferons incessamment.

De l'Impératif.

D. *Qu'est-ce que l'Impératif?*

R. C'est une manière de signifier dans les verbes, outre l'affirmation, l'action de commander, de prier, ou d'exhorter.

D. *Apportez-en quelques exemples?*

R. Quand je dis, *RENDEZ témoignage à la vérité. CRAIGNEZ Dieu plus que les hommes*; c'est comme si je disois, *Je vous commande, je vous prie, je vous exhorte de rendre témoignage à la vérité, de craindre Dieu plus que les hommes.*

D. *Quelle différence y a-t-il entre un commandement et une défense?*

R. Il n'y en a pas d'autre, sinon que, par l'un, on commande de faire, et par l'autre, on commande de ne pas faire. Ainsi on se sert également, pour l'un et pour l'autre, de l'impératif, en y joignant la négation *ne* ou *ne pas*, pour défendre; comme quand on dit: *NE NÉGLIGEZ PAS les règles de la langue françoise.*

D. *Pourquoi avez-vous appelé dans la conjugaison, le temps de l'impératif présent ou futur?*

R. Parce qu'il exprime le présent, par rapport à l'action de commander, et le futur, par rapport à la chose commandée. Ainsi, quand Saint Paul a dit, *SOYEZ soumis aux puissances de la terre*, c'est comme s'il eût dit, *Vous serez soumis, ou je vous*

commande à présent d'être soumis à l'avenir aux puissances de la terre.

D. Le futur de l'indicatif a donc quelquefois la signification de l'impératif?

R. Oui : quand il exprime un commandement ou une défense. Ainsi , dans le décalogue , Vous aimerez Dieu de tout votre cœur ; vous ne tuerez point , etc. signifient la même chose que s'il y avoit : Aimez Dieu de tout votre cœur ; ne tuez point , etc.

D'où il s'ensuit que l'impératif renferme toujours une affirmation , parce qu'il peut toujours se résoudre par le futur de l'indicatif.

D. Pourquoi le temps de l'impératif n'a-t-il pas de premiere personne au singulier.

R. Parce qu'ordinairement on ne se commande pas à soi-même , ou , qu'en se commandant et en s'exhortant , on ne peut parler à soi-même qu'à la seconde personne ; comme quand un pécheur dit , en s'apostrophant : Songe , malheureux , à apaiser la colere de Dieu.

D. Cette raison ne devrait-elle pas aussi empêcher qu'il n'y eût une premiere personne du pluriel?

R. Non : car quand je dis , ranimons notre foi , c'est autant à moi que j'adresse mon exhortation , qu'à ceux qui sont avec moi.

D. Les pronoms personnels précédent-ils toutes les personnes de l'impératif?

R. Non : ils n'en précédent que les troisiemes personnes , quand les noms dont ils tiennent la place ne sont pas exprimés. Mais il n'y en a jamais , ni avant , ni après les secondes personnes et la premiere du pluriel.

Du Subjonctif.

D. Qu'est-ce que le subjonctif ou Conjonctif?

R. C'est une manière d'exprimer les divers temps des verbes avec l'affirmation modifiée, c'est-à-dire, dépendante de quelque chose qui précède.

D. *Appliquez cette définition à quelques exemples ?*

R. Quand je dis, *Il faut que JE FASSE un discours ; Je souhaitois que VOUS VINSSIEZ* ; l'affirmation exprimée par *je fasse*, *vous vinssiez*, n'est pas simple, comme quand je dis, *je fais un discours ; vous venez* ; mais elle est dépendante des mots précédents, *il faut que*, *je souhaitois que*.

D. *Pourquoi ce mode est-il appelé Subjonctif ou Conjonctif ?*

R. Parce qu'on l'emploie toujours à la suite de quelques mots dont il dépend, et avec lesquels il est censé être joint.

D. *Quels sont les mots à la suite desquels se trouve le subjonctif ?*

R. Ce sont ordinairement d'autres verbes, suivis de la conjonction *que* ; ou, s'il n'y a pas de verbe, la conjonction *que* s'y trouve presque toujours ; et c'est pour cela qu'on l'a mise dans la conjugaison des temps du subjonctif.

Q. *Qu'entendez-vous par la conjonction que ?*

R. C'est ainsi qu'on appelle le mot *que*, quand il n'est pas pronom, et qu'il ne peut se tourner ni par *lequel*, *laquelle*, ni par *quelle chose*.

D. *Pour me faire encore mieux entendre ce que c'est qu'un subjonctif, dites-moi précisément en quoi il est différent de l'indicatif ?*

R. 1. Les temps du subjonctif n'affirment jamais qu'indirectement, étant toujours subordonnés à une affirmation directe et principale ; et ce sont les temps de l'indicatif que l'on emploie pour exprimer cette affirmation directe et principale. Ainsi, dans cette phrase, *Je veux que vous fassiez votre devoir* ,

devoir, je veux exprime une affirmation directe et indépendante de toute autre, au lieu que l'affirmation exprimée par *vous fassiez*, n'est qu'indirecte et subordonnée à la première.

2. Les temps du subjonctif sont tellement dépendants des mots ou conjonctions qui les précèdent ; qu'on ne peut pas les en séparer : c'est-à-dire, qu'étant détachés de ses conjonctions, ils ne peuvent plus avoir de sens déterminé, ni par conséquent former une affirmation simple. Ainsi, sans sortir de l'exemple précédent, si l'on en supprime, *Je veux que*, le reste qui est, *vous fassiez votre devoir*, n'a plus aucun sens déterminé, et ne pourroit pas se mettre au commencement d'une phrase.

Au lieu que les temps de l'indicatif, ou ne sont précédés d'aucun mot ; ou s'ils sont à la suite de quelques conjonctions, ils peuvent en être détachés, et faire seuls un sens clair et déterminé, en quoi consiste l'affirmation simple. Ainsi, de cette phrase, *Je crois que nous irons à Rome*, si l'on en retranche, *je crois que*, le reste, *nous irons à Rome*, présente à l'esprit un sens déterminé, et qui s'entend indépendamment de tout autre mot.

D. Suffit-il qu'un verbe soit à la suite de la conjonction *que*, ou de quelques autres mots, pour être mis au subjonctif ?

R. Non : il faut encore que l'usage des langues le demande. Ainsi, dans les mêmes occasions où en latin on met un subjonctif après *si*, il faut mettre un indicatif en françois, et dire, *si vous étiez sages*, et non pas, *si vous fassiez sage*.

D. Comment connoîtrai-je donc, quand après une conjonction précédée ou non précédée d'un verbe, on doit mettre le temps du verbe suivant au subjonctif, plutôt qu'à l'indicatif ?

R. L'usage est la seule règle qu'il soit sûr de suivre en cette occasion. On peut néanmoins dire en général, que, quand les conjonctions précédées d'un verbe au présent, demandent, dans les verbes dont elles sont suivies, une signification qui tiennent du doute ou de l'avenir, et qui n'exprime pas une chose actuellement présente, ces verbes se mettent au subjonctif.

D. Appliquez cette observation générale à quelques exemples.

R. Dans ces phrases, *Je dispose tout afin que vous ALLIEZ à la campagne. Je lui pardonne, pourvu qu'il SOIT plus raisonnable. L'éclair paroît avant que le tonnerre se PASSE entendre. Il faut qu'un jeune homme SOIT docile. Je veux que vous AYEZ plus de politesse. Je crains que vous ne SOYEZ la dupe de votre indiscretion, etc.*; les seconds verbes sont au subjonctif, parce que la conjonction *que* annonce dans ces verbes une signification de doute ou d'avenir.

On met souvent, par la même raison, les verbes au subjonctif, quand la conjonction *que*, qui les régit, est à la suite d'un verbe qui interroge, ou qui est accompagné d'une négation, comme dans ces exemples : *Pensez-vous qu'en formant la république des abeilles, Dieu n'AIT pas VOULU instruire les Rois à commander avec douceur, et les sujets à obéir avec amour? Pharaon ne se persuadoit pas QUE les Israélites PUSSENT lui échapper.*

Quoique, dans la phrase suivante tirée d'une Grammaire françoise, *Il ne faut pas s'imaginer que ce soit sans fondement qu'on DISE que le pronom CE est propre aux deux nombres*, le verbe *s'imaginer*, soit accompagné d'une négation, ce n'est pas une raison pour mettre *dise* au subjonctif; et il falloit dire, *que ce soit sans fondement qu'on dit que le pronom*; parce que le *que* qui est

avant *dit* n'est pas régi par *s'imaginer*, mais *ce soit*, qui est sans négation, et que d'ailleurs *ce que* ne demande pas plus ici, dans le verbe dont il est suivi, une signification qui tienne du doute ou de l'avenir, que si l'on disoit, *c'est sans fondement qu'on dit, etc.*

Les pronoms relatifs *que*, *qui*, et les autres, dans les mêmes circonstances, régissent aussi le verbe suivant au subjonctif, comme dans cette phrase, *Il n'y a point dans le cœur de l'homme de bons mouvemens QUE Dieu ne PRODUISE comme auteur de tout bien*; et dans ces deux vers de Racine,

Depuis trois mois entiers, qu'a-t-il dit, qu'a-t-il fait,
Qui ne PROMETTE à Rome un Empereur parfait ?

D. Quelles règles peut-on suivre pour savoir en quel temps du subjonctif on doit mettre un verbe ?

R. I. On met le verbe qui suit la conjonction au présent du subjonctif, quand il exprime une chose présente ou à venir; et alors le verbe qui précède la conjonction, ne peut être qu'au présent ou au futur de l'indicatif.

En sorte qu'on peut établir pour première règle, que quand le verbe qui est avant la conjonction, est au présent ou au futur de l'indicatif, et qu'on ne veut pas exprimer dans le second verbe une chose passée, il faut mettre ce second verbe au présent du subjonctif, comme dans ces phrases : *Les nouveaux philosophes VEULENT que la douleur SOIT un sentiment de l'ame. J'ATTENDRAI que la belle saison REVienne, etc.*

II. On se sert ordinairement de l'imparfait du subjonctif, pour marquer une chose présente ou à venir à l'égard d'un temps passé ou conditionnel, exprimé par le verbe qui précède la conjonction.

Ainsi la seconde règle est que quand le verbe qui précède la conjonction, est à quelqu'un des temps passés ou conditionnels, et qu'on ne veut pas désigner par le second verbe un passé plus éloigné que celui du premier, il faut mettre ce second verbe à l'imparfait du subjonctif, comme dans ces phrases : *Les Egyptiens ne DOUTOIENT pas que certains animaux et certaines plantes ne FUSSENT des divinités. JE SOUBAITOIS que vous ARRIVASSIEZ. Caligula VOULUT que les Romains lui RENDISSENT des honneurs divins. Dieu A PERMIS que les infidèles PROFANASSENT les lieux saints. J'AVOIS ENPÊCHÉ qu'on ne vous INSULTÂT. JE SEROIS bien aise que vous me DONNASSIEZ de vos nouvelles. AURIEZ-VOUS VOULU que J'ACCUSASSE mon frere, etc.*

III. On emploie le prétérit du subjonctif, quand on veut parler d'une chose passée et accomplie par rapport au temps du verbe qui précède la conjonction ; et ce temps n'est ordinairement que le présent, le prétérit indéfini, ou le futur de l'indicatif, comme dans ces phrases : *JE DOUTE qu'aucun Philosophe AIT jamais bien CONNU l'origine des vents. IL A FALLU que J'AIE SOLICITÉ tous mes juges. JE N'ENTREPRENDRAI rien que JE N'AIE CONSULTÉ des personnes sages, etc.*

IV. Le plusque-parfait du subjonctif s'emploie aussi pour désigner une chose absolument passée et accomplie ; mais ce n'est qu'après un verbe à l'imparfait, au prétérit, au plusque-parfait de l'indicatif, ou à un des deux conditionnels, comme dans ces phrases : *Je ne SAVOIS pas que vous EUSSIEZ ÉTUDIÉ les mathématiques. Vous ne CRÛTES pas, ou, vous N'AVEZ pas CRU qu'on vous EÛT TENDU un piège. Nous AVIONS IGNORÉ que le Roi vous EÛT ACCORDÉ cette grâce. Vous TROUVERIEZ mauvais, ou, vous AURIEZ TROUVÉ mauvais que nous EUSSIONS CONTRÉVENU à vos ordres.*

Il y a quelques occasions , ou , pour exprimer par le subjonctif une chose ou une action passée et accomplie dans un temps passé , il faut doubler le verbe auxiliaire *avoir* , comme dans cet exemple : *Quelque diligence que vous eussiez pu faire , je ne pensois pas que vous eussiez eu dîné avant midi.*

D. Sont-ce là tous les usages du subjonctif ?

R. On l'emploie encore 1°. pour signifier que l'on accorde une chose , quoiqu'absolument on ne la veuille pas ; et alors il conserve la conjonction *que* , comme quand on dit , *Qu'il se perde , puisqu'il le veut.*

2°. Pour exprimer un souhait ; et alors on en supprime le *que* , comme dans ces exemples : *Plaise à Dieu que vous réussissiez. Fasse le ciel qu'il ne vous arrive pas de malheur.*

Puissent jusques au ciel vos soupirs innocens
Monter comme l'odeur d'un agréable encens.

D. Y a-t-il toujours dans chaque temps du subjonctif , une différence d'inflexions qui le distingue de tout autre temps ?

R. Non : dans quelques verbes , comme dans *finir* , les personnes du présent et de l'imparfait du subjonctif , hors la troisieme du singulier , se ressemblent : dans d'autres , comme dans *aimer* , les trois personnes du singulier et la troisieme du pluriel du présent du subjonctif , sont les mêmes que dans le présent de l'indicatif : et dans presque tous les verbes , la premiere et la seconde personne du pluriel du présent du subjonctif et de l'indicatif sont semblables.

D. Que peut-on faire pour s'assurer , malgré cette conformité d'inflexions , du véritable temps où est un verbe ?

R. Il faut substituer au verbe , sur lequel on a

quelque doute, le verbe *faire*, dont toutes les inflexions sont différentes les unes des autres. Ainsi pour savoir en quel temps sont les seconds verbes dans ces phrases : *Il faut que je finisse. Il falloit que je finisse. Je vois qu'il aime. Je doute qu'il aime. Quand nous aimions. Quoique nous aimions, etc.* on dira, *Il faut que je fasse. Il falloit que je fisse. Je vois qu'il fait. Je doute qu'il fasse. Quand nous faisons. Quoi que nous fassions.*

D. Pourquoi avez-vous appelé le premier temps du subjonctif, présent ou futur ?

R. Parce qu'il s'emploie aussi souvent dans le sens de l'un que dans le sens de l'autre. Il est au présent dans cette phrase, *Croyez-vous qu'il soit en chemin ?* c'est-à-dire, *croyez-vous qu'il est en chemin ?* Il est au futur dans celle-ci, *je ne crois pas qu'il vienne demain*, c'est-à-dire, *je ne crois pas qu'il viendra demain.*

De l'Infinitif.

D. Qu'est-ce que l'infinitif ?

R. C'est, dans le verbe, une manière de signifier sans affirmation, ou de signifier l'affirmation indéfiniment, et qui, par conséquent, n'est susceptible, ni de nombres, ni de personnes.

D. Rendez-moi cette définition plus sensible par quelques exemples ?

R. Quand je dis, *être, avoir, aimer, finir, etc.* je fais seulement entendre la signification de ces verbes d'une manière générale, sans y rien ajouter de plus.

Quand je dis, *je veux boire, je m'applique à lire, j'ai besoin d'écrire*, on ne trouve aucune affirmation dans les infinitifs, *boire, lire, et écrire* ; et c'est comme si je disois, *je veux la boire*

son , je m'applique à la lecture , j'ai besoin de l'écriture.

Mais si je dis , *je crois savoir cette règle , je me flatte de réussir dans mon entreprise* , on sent qu'il y a dans les infinitifs , *savoir* et *réussir* , une affirmation exprimée indéfiniment sans nombre ni personne , et c'est comme si je disois , *je crois que je sais cette règle , je me flatte que je réussirai dans mon entreprise.*

D. Pourquoi ce mode est-il appelé infinitif ?

R. Parce qu'il n'exprime l'action ou la signification du verbe que d'une manière indéfinie et indéterminée , c'est-à-dire , sans affirmation , ou avec l'affirmation indéfinie , et sans aucun rapport exprimé de nombres ni de personnes.

D. Quel est l'usage commun de l'infinitif dans la Grammaire ?

R. C'est de désigner et de spécifier le verbe dont on veut parler , comme les noms se désignent par leur nominatif singulier. Ainsi on dit le verbe *aimer* , le verbe *finir* , le verbe *faire* , etc. comme on dit le nom *prince* , le nom *table* , le nom *temple* , etc.

D. Si l'affirmation est essentielle au verbe , on ne peut donc pas regarder l'infinitif comme un verbe , quand il ne signifie pas l'affirmation ?

R. Il est vrai qu'on peut le considérer plutôt comme un nom substantif qui exprime l'action ou la signification du verbe , et dont on peut affirmer quelque chose par un autre verbe , comme quand on dit : *AIMER Dieu , c'est accomplir le premier et le plus grand de ses commandements.*

D. L'infinitif , regardé comme nom , est-il en tous conforme aux autres noms substantifs ?

R. Non : il en est différent , en ce qu'il conserve le régime du verbe , qu'il n'a point de genres , et

qu'on ne peut pas y joindre d'adjectif. Mais il peut se décliner au singulier seulement avec l'article indéfini.

D. Déclinez l'*infinitif lire*.

R. S I N G U L I E R.

Nom. Acc.	<i>lire.</i>
Gén. Abl.	de <i>lire.</i>
Dat.	à <i>lire.</i>

D. Faites-moi voir, par des exemples, quel usage on peut faire des cas de l'*infinitif*.

R. Nom. *lire* est une bonne occupation.

Gen. j'ai envie de *lire*.

Dat. je passe mon temps à *lire*.

Acc. je veux *lire*.

Abl. je viens de *lire*.

Il y a pourtant en françois quelques verbes dont les infinitifs sont de vrais noms substantifs, susceptibles de genres, de nombres, et de cas, avec l'article défini, comme *le dîner, le souper, le boire, le manger, le savoir, etc.*

D. L'*infinitif* n'est-il pas au moins susceptible de temps ?

R. Oui : et voici les observations que l'on peut faire à cet égard.

Ce qu'on appelle le présent de l'*infinitif* ne se rapporte de soi-même à aucun temps déterminé, et on peut l'employer, suivant les circonstances du discours, aussi bien pour le passé et pour le futur, que pour le présent. Ainsi, dans *vous me voyez écrire*, *écrire* se rapporte au temps présent ; dans *vous m'avez vu écrire*, il se rapporte au passé ; et dans, *vous me verrez écrire*, il se rapporte au futur.

Mais quand on veut exprimer, dans l'*infinitif*, un passé par rapport au temps du verbe qui le pré-

cede, on se sert du participe passif, auquel on joint ou l'infinitif *avoir*, ou l'infinitif *être*, suivant la nature des verbes; comme quand on dit: *Vous me paraissez AVOIR PERDU votre argent*, ou *j'ai cru ÊTRE ARRIVÉ trop tard*.

Pour exprimer de même, dans l'infinitif, un futur par rapport au temps du verbe qui est auparavant, on joint l'infinitif *devoir* à celui du verbe dont il s'agit; comme quand on dit: *Je croyois DEVOIR SUIVRE ce procès*, ou, *Je crois DEVOIR SUIVRE ce procès*, etc.

A R T I C L E I I I.

De la formation des Temps.

D. QUAND on sait conjuguer les quatre verbes que vous avez apportés pour exemples des quatre conjugaisons, est-on en état de conjuguer tous les autres?

R. Non: parce qu'outre la diversité des terminaisons de l'infinitif, il y en a encore une très-grande dans les terminaisons des temps que renferment les autres modes; et l'on ne saura bien conjuguer les verbes, qu'après avoir appris les règles générales et particulières qui regardent la formation des temps.

D. Comment divise-t-on les temps d'un verbe considérés par l'expression?

R. On les divise en temps simples et en temps composés.

D. Qu'est-ce que les temps simples?

R. Ce sont les temps exprimés en un seul mot, ou accompagnés seulement des pronoms personnels, comme *aimant*, *j'aimois*, *j'aimerai*, etc.

D. *Qu'est-ce que les temps composés ?*

R. Ce sont ceux qui se conjuguent toujours avec quelques temps simples du verbe auxiliaire *avoir* ou *être*, comme *j'ai fini*, *j'avais fini*, *je suis tombé*, *j'étois tombé*, etc.

Il y en a quelques uns que l'on peut appeler *sur-composés*, parce qu'ils se conjuguent avec les temps composés du verbe auxiliaire *avoir*, comme *j'ai eu fini*, *j'avais eu fini*, *j'aurais eu fini*, *j'eusse eu fini*, etc.

D. *Quels sont les temps les plus difficiles à former ?*

R. Ce sont les temps simples.

D. *Parmi ces temps simples, comment appelle-t-on ceux d'où se forment les autres ?*

R. On les appelle *primitifs*.

D. *Quels sont ces temps primitifs ?*

R. Ce sont,

1. L'Infinitif présent.
2. Le Participe actif présent.
3. Le Participe passif présent.
4. Le Présent de l'indicatif.
5. Le Prétérit de l'indicatif.

D. *Ces temps primitifs ont-ils les mêmes terminaisons dans tous les verbes, ou du moins dans les verbes d'une même conjugaison ?*

R. Non : et c'est de là que vient la grande variété qu'il y a dans les verbes de la langue françoise.

D. *Comme il est nécessaire de savoir ces différentes terminaisons des temps primitifs, pour être en état d'en former les autres temps, y a-t-il quelques règles générales et abrégées, qui puissent en faciliter la connoissance ?*

R. Oui : et, par ces règles, on saura, en très-peu

des temps, les différences essentielles de presque tous les verbes françois.

D. En quoi consistent ces regles?

R. Elles consistent à distinguer, dans chaque conjugaison, les verbes dont les temps primitifs sont terminés de la même manière, c'est-à-dire, à trouver des terminaisons de temps primitifs, communes à plusieurs verbes, et à mettre au nombre des verbes irréguliers ceux qu'on ne pourra pas y rapporter.

D. Par où doit-on d'abord considérer un verbe, pour savoir dans quelle classe ou différence d'une même conjugaison on pourra le ranger?

R. Par l'infinitif, dont les terminaisons varient, comme nous l'avons dit, suivant les lettres ou syllabes qui précèdent les finales *er*, *ir*, *oir*, et *re*. Il ne suffit pourtant pas toujours que plusieurs verbes se ressembleraient par les terminaisons de leurs infinitifs, pour être mis dans la même classe : il faut encore qu'ils aient les mêmes terminaisons dans les autres temps primitifs. Ainsi, quoique *courir* et *nourrir*, soient l'un et l'autre terminés en *ir*, à l'infinitif, ils ne sont pas pour cela de la même classe, parce qu'ils sont terminés bien différemment dans les autres temps primitifs, comme on va le voir.

D. Ne peut-on pas donner quelque raison pourquoi les terminaisons des temps primitifs de plusieurs verbes sont semblables?

R. Oui : c'est souvent parce qu'ils sont formés les uns des autres.

On appelle *verbes simples*, ceux qui servent à en former d'autres, et *verbes composés*, ceux qui sont formés d'un verbe simple, par l'addition d'une ou de plusieurs syllabes. Ainsi, *mettre* est un verbe simple, et *permettre*, *promettre*, *commettre*.

tre, compromettre, etc. sont des verbes composés de mettre.

D. *Quelle règle peut-on établir en conséquence de cette observation?*

R. Que le verbe simple et ses composés ont ordinairement les mêmes terminaisons, non seulement dans leurs temps primitifs, mais encore dans tous les autres temps; et qu'ainsi, il suffit de savoir la conjugaison d'un verbe simple, pour être en état d'en conjuguer les composés.

D. *Quelles sont donc les différentes terminaisons des temps primitifs?*

R. Les voici pour chacune des quatre conjugaisons, et nous les marquerons seulement par les chiffres 1. 2. 3. 4. 5., suivant l'ordre que nous avons déjà donné aux temps primitifs.

PREMIÈRE CONJUGAISON.

1.	2.	3.	4.	5.
<i>er.</i>	<i>ant.</i>	<i>é.</i>	<i>e.</i>	<i>ai.</i>
aimer.	aimant.	aimé.	j'aime.	j'aimai.

Tous les verbes de la première conjugaison, qui sont en très-grand nombre, suivent cette règle générale pour leurs temps primitifs, excepté seulement *aller* et *puer*.

SECONDE CONJUGAISON.

1.	2.	3.	4.	5.
<i>ir.</i>	<i>issant.</i>	<i>i.</i>	<i>is.</i>	<i>is.</i>
finir.	finissant.	fini.	je finis.	je finis.

Première différence.

1.	2.	3.	4.	5.
<i>ir.</i>	<i>ant.</i>	<i>i.</i>	<i>s.</i>	<i>is.</i>
sentir.	sentant.	senti.	je sens.	je sentis.

Les verbes de cette première différence perdent

au présent de l'indicatif, la consonne qui précède
ir de l'infinitif. *Bouillir, je bous. Dormir, je dors.*
Mentir, je mens. Partir, je pars. Se repentir, je
me repens. Servir, je sers. Sortir, je sors.

Seconde différence.

1.	2.	3.	4.	5.
<i>enir.</i>	<i>enant.</i>	<i>enu.</i>	<i>iens.</i>	<i>ins.</i>
<i>tenir.</i>	<i>tenant.</i>	<i>tenu.</i>	<i>je tiens.</i>	<i>je tins.</i>
<i>venir.</i>	<i>venant.</i>	<i>venu.</i>	<i>je viens.</i>	<i>je vins.</i>

Bénir a ses inflexions comme *finir*.

Troisième différence.

1.	2.	3.	4.	5.
<i>rir.</i>	<i>rant.</i>	<i>ert.</i>	<i>re.</i>	<i>ris.</i>
<i>couvrir.</i>	<i>couvrant.</i>	<i>couvert.</i>	<i>je couvre.</i>	<i>je couvris.</i>
<i>souffrir.</i>	<i>souffrant.</i>	<i>souffert.</i>	<i>je souffre.</i>	<i>je souffris.</i>

Appauvrir a ses temps primitifs, comme *finir*.

Les verbes irréguliers de la seconde conjugaison,
c'est-à-dire, ceux dont les temps primitifs ne peu-
vent se ranger sous aucune des quatre especes pré-
cédentes, sont, *courir, cueillir, faillir, fuir, haïr,*
mourir, ouïr, querir, acquérir, saillir, tressaillir,
vétir, revétir.

TROISIÈME CONJUGAISON.

1.	2.	3.	4.	5.
<i>voir.</i>	<i>evant.</i>	<i>u.</i>	<i>ois.</i>	<i>us.</i>
<i>recevoir</i>	<i>recevant.</i>	<i>reçu.</i>	<i>je reçois.</i>	<i>je reçus.</i>

Les verbes irréguliers de cette troisième conju-
gaison sont, *avoir, choir, déchoir, échoir, fal-*
loir, mouvoir, pleuvoir, pouvoir, savoir, seoir,
s'asseoir, surseoir, valoir, voir, pourvoir, vou-
loir.

QUATRIÈME CONJUGAISON.

1.	2.	3.	4.	5.
<i>dre.</i>	<i>dant.</i>	<i>du.</i>	<i>ds.</i>	<i>dis.</i>
rendre.	rendant.	rendu.	je rends.	je rendis.
répondre.	répondant.	répondu.	je réponds.	je répondis.

Première différence.

1.	2.	3.	4.	5.
<i>idre.</i>	<i>ignant.</i>	<i>int.</i>	<i>ins.</i>	<i>ignis.</i>
craindre.	craignant.	crain.	je crains.	je craignis.
peindre.	peignant.	peint.	je peins.	je peignis.
joindre.	joignant.	joint.	je joins.	je joignis.

Seconde différence.

1.	2.	3.	4.	5.
<i>aire.</i>	<i>aisant.</i>	<i>u.</i>	<i>ais.</i>	<i>us.</i>
plaire.	plaisant.	plu.	je plais.	je plus.
taire.	taisant.	tu.	je tais.	je tus.

Troisième différence.

1.	2.	3.	4.	5.
<i>uire.</i>	<i>uisant.</i>	<i>uit.</i>	<i>uis.</i>	<i>uisis.</i>
produire.	produisant.	produit.	je produis.	je produisis.

Quatrième différence.

1.	2.	3.	4.	5.
{ <i>altre,</i> ou <i>oltre.</i> }	{ <i>altissant,</i> ou <i>oissant.</i> }	<i>u.</i>	{ <i>ais,</i> ou <i>ois.</i> }	<i>us.</i>
repaltre.	repaissant.	repu.	je repais.	je repus.
connoître.	connoissant.	connu.	je connois.	je connus.
paroltre.	paroissant.	paru.	je parois.	je parus.

Les verbes irréguliers de cette quatrième conjugaison, sont, *hautre*, *boire*, *hraise*, *bruire*, *circoncire*, *clorre* ou *clorre*, *conclure*, *confire*, *coudre*, *croire*, *dire*, *maudire*, *écrire*, *être*, *exclure*, *faire*, *frire*, *lire*, *luire*, *mettre*, *moudre*, *naître*, *nuire*, *prendre*, *rire*, *rompre*, *soudre*, *absoudre*, *résoudre*, *suffire*, *suire*, *traire*, *vaincre*, *vivre*.

D. Pour ne rien laisser à désirer sur cet article, récitez-moi de suite les temps primitifs de tous les verbes irréguliers de chaque conjugaison.

R. VERBES IRRÉGULIERS

De la première Conjugaison.

1.	2.	3.	4.	5.
aller.	allant.	allé.	je vais.	j'allais.
puer.	puant.	pué.	je pus.	je puai.

VERBES IRRÉGULIERS

De la seconde Conjugaison.

1.	2.	3.	4.	5.
courir.	courant.	couru.	je cours.	je courus.
cueillir.	cueillant.	cueilli.	je cueille.	je cueillis.
faillir.	faillant.	failli.	je faux.	je faillis.
fuir.	fuyant.	fui.	je fuis.	je fus.
haïr.	haïssant.	haï.	je hais.	
mourir.	mourant.	mort.	je meurs.	je mourus.
ouïr.	oyant.	oui.	j'ois.	j'ouïs.
querir.				
acquérir.	acquérant.	acquis.	j'acquiers	j'acquis.
saillir.	saillant.	sailli.	{ je saille, ou je saillis. }	{ je saillis.
tressaillir.	tressaillant.	tressailli.	je tressaille.	je tressaillis.
vêtir.	vêtant.	vêtu.	je vêts.	je vêtis.
revêtir.	revêtant.	revêtu.	je revêts.	je revêtis.

VERBES IRRÉGULIERS

De la troisième Conjugaison.

1.	2.	3.	4.	5.
avoir.	ayant.	eu.	j'ai.	j'eus.
choir.		chu.		
déchoir.		déchu.	je déchois.	je déchus.
échoir.	échuant.	échu.	j'échois.	j'échus.
falloir.		fallu.	il faut.	il fallut.
mouvoir.	mouvant.	mu.	je meus.	je mus.
pleuvoir.	pleuvant.	plu.	il pleut.	il plut.
pouvoir.	pouvant.	pu.	je puis.	je pus.
savoir.	sachant.	su.	je sais.	je sus.

seoir.	{ séant, ou seyant }	sia.	je siéds.	
s'asseoir.	s'asseyant.	assis.	je m'assieds.	je m'assets.
surseoir.	sursroyant.	sursais.	je sursois.	je surrais.
valoir.	valant.	valu.	je vau.	je valus.
voir.	voyant.	vu.	je vois.	je vis.
pourvoir.	pourvoyant.	pourvu.	je pourvois.	je pourvus.
vouloir.	voulant.	voulu.	je veux.	je voulus.

VERBES IRRÉGULIERS

De la quatrième Conjugaison.

1.	2.	3.	4.	5.
battre.	luttant.	lattu.	je bats.	je lattis.
boire.	buvant.	bu.	je bois.	je bus.
braire.			je brais.	
bruire.	bruyant.			
circoncire.		circoncis.	je circoncis.	je circoncis.
{ clore, ou clorre. }		clos.	je clos.	
conclure.	concluant.	conclu.	je conclus.	je conclus.
confire.	confisant.	confit.	je confis.	je confis.
coudre.	cousant.	cousu.	je couds.	je cousis.
croire.	croyant.	cru.	je crois.	je crus.
dire.	disant.	dit.	je dis.	je dis.
mandire.	maudissant.	maudit.	je maudis.	je maudis.
écrire.	écrivant.	écrit.	j'écris.	j'écrivis.
être.	étant.	été.	je suis.	je fus.
exclure.	excluant.	exclus.	j'exclus.	j'exclus.
faire.	faisant.	fait.	je fais.	je fis.
frire.		frit.	je fris.	
lire.	lisant.	lu.	je lis.	je lus.
luire.	luisant.	lui.	je luis.	
mettre.	mettant.	mis.	je mets.	je mis.
moudre.	moulant.	moulu.	je mouds.	je moulus.
naître.	naissant.	né.	je nais.	je naquis.
nuire.	nuisant.	nui.	je nuis.	je nuisis.
prendre.	prenant.	pris.	je prends.	je pris.
rire.	riant.	ri.	je ris.	je ris.
rompre.	rompant.	rompu.	je romps.	je rompis.
soudre.				
absoudre.	absolvant.	absous.	j'absous.	
résoudre.	résolvant.	{ résous, ou résolu. }	je résous.	je résolus.

suffire.	suffisant.	suffi.	je suffis.	je suffis.
suivre.	suivant.	suivi.	je suis.	je suivis.
traire.	trayant.	trait.	je traïs.	
vaincre.	vainquant.	vaincu.	je vaincs.	je vainquis.
vivre.	vivant.	vécu.	je vis.	je vécus.

D. *Quel usage peut-on faire de la connoissance de toutes ces terminaisons ?*

R. Toutes les fois qu'on voudra savoir les temps primitifs d'un verbe, après avoir examiné la terminaison de son infinitif, on verra s'il peut se rapporter à quelqu'un des verbes réguliers des quatre conjugaisons : sinon, on sera sûr de le trouver parmi les verbes irréguliers.

D. *Comment, en connoissant la terminaison de l'infinitif d'un verbe régulier, peut-on en trouver les autres temps primitifs ?*

R. En substituant les terminaisons de ces autres temps primitifs à celle de l'infinitif.

Ainsi, on a le participe présent du verbe *plaindre*, en changeant *indre* en *ignant*, *plaignant* ; on a le participe passif, en changeant *indre* en *int*, *plaint* ; on a le présent de l'indicatif, en changeant *indre* en *ins*, *je plains* ; et le préterit du même indicatif, en changeant *indre* en *ignis*, *je plaignis* ; il en est de même pour tous les autres verbes.

D. *Expliquez-moi donc ce que vous entendez par verbe régulier ?*

R. Un verbe régulier est celui dont les temps primitifs peuvent se ranger sous quelque-une des différences de terminaisons contenues dans les quatre conjugaisons, et dont les autres temps se forment, suivant les règles que nous allons donner.

D. *Quels verbes sont opposés aux verbes réguliers ?*

R. Les verbes irréguliers qui sont,

1. Ceux auxquels les terminaisons générales des

temps primitifs ne conviennent pas, comme *coudre*, dont les temps primitifs *cousant*, *cousu*, *je couds*, *je cousis*, ont des terminaisons particulières, et qu'on ne trouve dans aucun autre verbe.

2. Ceux qui s'écartent des règles communes de la formation pour les autres temps, tels que ceux dont nous allons parler.

D. Qu'est-ce qu'on appelle *verbes défectueux* ?

R. Ce sont ceux auxquels il manque certains temps ou certaines personnes, que l'usage n'admet pas, tels que sont, *querir*, dont on ne se sert qu'à l'infinitif; *ouïr*, qui ne se dit plus guère qu'à l'infinitif, au prétérit, et aux temps composés; *frère*, qui ne se dit pas aux trois personnes du pluriel du présent de l'indicatif, et quelques autres dont nous parlerons dans la suite.

D. Puisque vous connoissez les temps primitifs de tous les verbes, dites-moi quels sont les temps qui s'en forment.

R.

I.

De l'INFINITIF PRÉSENT on forme,

LE FUTUR de l'indicatif, en mettant seulement *ai* après l'*r* qui se trouve dans la terminaison de l'infinitif, dont on supprime l'*e* muet final pour les verbes de la quatrième conjugaison, comme *aimer*, j'AIMERAI. *Punir*, je PUNIRAI. *Prendre*, je PRENDRAI, etc.

[Exception.

Cette règle est pour tous les verbes réguliers, à l'exception seulement des verbes en *enir*, et en *oir*, qui, pour former leur futur, changent *enir* en *iendrai*, et *oir* en *rai*, comme *tenir*, je TIENDRAI. *Venir*, je VIENDRAI. *Recevoir*, je RECEVRAI.

VERBES IRRÉGULIERS.

1. Conjugaison.

Aller, j'IRAI. *Envoyer*, j'ENVERRAI.

2. Conjugaison.

Acquérir, et les autres composés de *querir*; j'ACQUERRAI.

Courir, et ses composés, je COURRAI.

Cueillir, et ses composés; je CUEILLERAI.

Mourir, je MOURRAI.

3. Conjugaison.

Avoir, j'AURAI.

Déchoir et *échoir*, composés de *choir*, qui n'est presque plus en usage, je DÉCHERRAI, j'ÉCHERRAI.

Falloir, IL FAUDRA.

Pouvoir, je POURRAI.

Savoir, je SAURAI.

Seoir, je SIERAI. Son composé *s'asseoir*, qui est plus en usage, je m'ASSEIERAI, ou je m'ASSIERAI. *Surseoir* suit la règle générale, et fait je SURSEOIRAI.

Valoir, et ses composés, je VAUDRAI.

Voir, et ses composés, je VERRAI, à la réserve de *pouvoir* et *prévoir*, qui, suivant la règle générale, font, je POURVOIRAI, je PRÉVOIRAI.

Vouloir, je VOUDRAI.

4. Conjugaison.

Être, je SERAI.

Faire, et ses composés, je FERAI.

Du futur de l'indicatif, on forme LE CONDITIONNEL PRÉSENT, en changeant *ai* en *ois*, sans aucune exception: *Je chanterai*, je CHANTEROIS. *Je dormirai*, je DORMIROIS. *Je rendrai*, je RENDROIS. *Je voudrai*, je VOUDROIS, etc.

I I.

DU PARTICIPE ACTIF PRÉSENT en forme,

I. L'IMPARFAIT *de l'indicatif*, en changeant *ant* en *ois*. *Porter*, *portant*, je PORTOIS. *Lire*, *lisant*, je LIISOIS. *Finir*, *finissant*, je FINISSOIS.

Exceptions.

Avoir, *ayant*, j'AVOIS. *Savoir*, *sachant*, je SAVOIS.

II. LE PRÉSENT *du subjonctif*, en changeant *ant* en *e* muet. *Chanter*, *chantant*, que je CHANTE. *Dire*, *disant*, que je DISE. *Ecrire*, *écrivant*, que j'ÉCRIVE.

Exceptions.

Les verbes en *enir* changent *enant* en *ienn*e. *Tenir*, *tenant*, que je TIENNE. *Venir*, *venant*, que je VIENNE.

VERBES IRRÉGULIERS.

1. Conjugaison.

Aller, *allant*, que j'AILLE.

2. Conjugaison.

Acquérir, et les autres composés de *querir*, *acquérant*, que j'ACQUIERE.

3. Conjugaison.

Falloir, qu'il FAILLE.

Mouvoir, et son composé *émouvoir*, *mouvant*, que je NEUVE.

Pouvoir, *pouvant*, que je PUISSE.

Valoir, *valant*, que je VAILLE. Son composé *prévaloir*, suit la règle générale, et fait, que je PRÉVALE.

Vouloir, *voulant*, que je VEUILLE.

4. Conjugaison.

Boire, *buvant*, que je BOIVE.

Être , étant , que je SOIS.

Faire , et ses composés , faisant , que je FASSE.

Prendre , et ses composés , prenant , que je PRENNE , en doublant l'n.

III. LES PREMIÈRES ET SECONDES PERSONNES du *pluriel du présent de l'indicatif*, en changeant *ant* en *ons* et en *ez*. *Donner , donnant , nous DONNONS , vous DONNEZ. Bâtir , bâtissant , nous BATISSONS , vous BÂTISSEZ. Devoir , devant , nous DEVONS , vous DEVEZ. Ecrire , écrivant , nous ÉCRIVONS , vous ÉCRIVEZ.*

Exceptions.

Avoir , ayant , nous AVONS , vous AVEZ.

Savoir , sachant , nous SAVONS , vous SAVEZ.

Dire , disant , nous DISONS , vous DITES. Des composés de ce verbe, il n'y a que *redire*, auquel cette exception convienne. Les autres, comme *contredire , dédire , interdire , médire , et prédire*, font, suivant la règle générale, *nous contredisons , vous contredisez , etc.*

Maudire forme régulièrement ces deux mêmes personnes de son participe, *maudissant , nous MAUDISSONS , vous MAUDISSEZ.*

Être , étant , nous SOMMES vous ÊTES.

Faire , et ses composés , faisant , nous faisons , vous FAITES.

IV. LES PREMIÈRES ET SECONDES PERSONNES du *pluriel du présent du subjonctif*, en changeant *ant* en *tons* et en *iez*. *Répondre , répondant , que nous RÉPONDIONS , que vous RÉPONDIEZ. Envoyer , envoyant , que nous ENVOYIONS , que vous ENVOYIEZ. Avoir , ayant , que nous AYIONS , que vous AYIEZ , etc.*

Exceptions.

Pouvoir , pouvant , que nous PUISSIONS , que vous PUISSIEZ.

Etre , étant , que nous SOYIONS , que vous SOYIEZ.

Faire , et ses composés , faisant , que nous FASSIONS , que vous FASSIEZ , et non pas que nous fesions , que vous fesiez , comme on l'entend dire assez souvent à des personnes qui , par leur état , devraient être les plus attentives à la pureté du langage , et qui ne sentent pas la faute grossière où elles tombent , en disant , par exemple : Que voulez-vous que nous fesions ? Il faut que vous me fesiez un plaisir ; au lieu de , Que voulez-vous que nous fassions ? Il faut que vous me fassiez un plaisir.

I I I.

DU PARTICIPE PASSIF on forme ,

Tous les temps composés qui se trouvent dans l'indicatif , dans le subjonctif , dans l'infinitif , et dans le participe actif , en joignant au participe passif les temps simples du verbe auxiliaire avoir ou du verbe auxiliaire être ; et les temps surcomposés , en joignant au même participe les temps composés du verbe avoir. Ainsi , du participe passif aimé , se forment les temps composés , j'ai aimé , j'eus aimé , j'avois aimé , j'aurai aimé , j'aurois aimé , que j'aie aimé , que j'eusse aimé , avoir aimé , ayant aimé ; et les temps surcomposés , j'ai eu aimé , j'avois eu aimé , j'aurois eu aimé , j'eusse eu aimé ; et du participe passif , tombé , se forment les temps composés , je suis tombé , je fus tombé , j'étois tombé , je serai tombé , je serois tombé , que je sois tombé , que je fusse tombé , être tombé , étant tombé.

On parlera dans la suite des verbes qui se conjuguent avec les temps du verbe auxiliaire être.

I V.

DU PRÉSENT DE L'INDICATIF on forme ,

L'IMPÉRATIF, en supprimant seulement le pronom personnel *je*. *J'aime*, AIME. *Je finis*, FINIS. *Je reçois*, REÇOIS. *Je rends*, RENDS.

Exceptions.

Aller, *je vais*, VA. *j'ai*, AVOIR, AIE. *Savoir*, *je sais*, SACHE. *Etre*, *je suis*, SOIS.

Dans tous les verbes de la première conjugaison, et dans ceux de la seconde, dont le présent de l'indicatif est terminé par un *e* muet à la première personne du singulier, la seconde personne du singulier de l'impératif ne prend pas d'*s* à la fin, à moins qu'elle ne soit immédiatement suivie du pronom conjonctif *en*, ou du mot *y*, pronom conjonctif ou adverbe de lieu. Ainsi on écrit, *DONNE un peu plus d'attention à ton devoir*. Mais il faut écrire, *de l'argent qu'on t'a envoyé*, *DONNES-EN la moitié à ton frère*. *Voilà une leçon à étudier*, *DONNES-Y tout le temps nécessaire*. On écrira pourtant sans *s*, *DONNE en cette occasion une marque de ton zèle*, parce que *en* n'y étant pas pronom conjonctif, mais préposition, a une liaison nécessaire avec *cette occasion*, et ne dépend pas de *donne*.

Les deux troisièmes personnes de l'impératif sont toujours les mêmes que celles du présent du subjonctif; comme la première et la seconde du pluriel sont les mêmes que celles du présent de l'indicatif, dont on retranche les pronoms personnels *nous* et *vous*: excepté *avoir*, qui fait *ayons*, *ayez*: *savoir*, qui fait *sachons*, *sachez*: et *être*, qui fait, *soyons*, *soyez*.

V.

DU PRÉTÉRIT DE L'INDICATIF on forme,

L'IMPARFAIT du subjonctif, en changeant *ai en asse*, pour la première conjugaison: *Je donnai*, que *je donnasse*.

Et en ajoutant seulement *se* au même **prétérit** de l'indicatif pour les trois autres conjugaisons. *Je finis*, que je **FINISSE**. *Je tins*, que je **TINSSE**. *Je reçus*, que je **REÇUSSE**. *Je rendis*, que je **RENDISSE**.

D. Ne donnerez-vous pas des regles pour la formation des personnes de chaque temps ?

R. Il seroit inutile d'en donner pour les personnes de la plupart des temps simples, dont les terminaisons sont les mêmes dans tous les verbes, parce que les ayant distinguées dans la conjugaison par des caracteres différens, il suffira pour avoir les diverses personnes d'un même temps, d'en connoître la première du singulier, dont on changera aisément la terminaison en celle des autres. Ainsi, pour savoir toutes les personnes de l'imparfait de l'indicatif, *je lisois*, il faudra changer *ois* en *oient*, *ions*, *iez*, *oient*, et l'on aura, *il lisoit*, *nous lisions*, *vous lisiez*, *ils lisaient*.

Il ne s'agit donc que d'établir quelques regles pour la formation des personnes qui n'ont pas des terminaisons uniformes dans tous les verbes.

D. Quelles sont les temps simples dont les personnes se forment par des regles particulieres ?

R. Ce sont le présent de l'indicatif, celui du subjonctif, et le préterit défini.

On a déjà parlé, pages 201 et 202, de la manière de former les premières et secondes personnes du pluriel du présent de l'indicatif et du présent du subjonctif. Les autres personnes de ce dernier ont les mêmes terminaisons dans tous les verbes à l'exception seulement des verbes *avoir* et *être*, comme on peut le voir dans la conjugaison qui en a été faite.

A l'égard du préterit défini, les terminaisons de la première et de la troisième personne du singulier,

gulier, dans le verbe *aimer*, ne sont générales que pour les verbes de la premiere conjugaison. Les terminaisons des autres personnes du même prétérit sont communes aux verbes des quatre conjugaisons, et ont été distinguées par des caracteres italiques ; tant dans le verbe *aimer*, que dans les verbes *finir*, *recevoir*, et *rendre*.

En sorte qu'il ne reste plus qu'à expliquer de quelle maniere sont terminées les trois personnes du singulier, et la troisieme du pluriel dans le présent de l'indicatif des verbes.

D. Quelles sont donc ces terminaisons pour tous les verbes ?

R. I. LA PREMIERE PERSONNE du singulier du présent de l'indicatif, est toujours terminée par un *e* muet dans les verbes de la premiere conjugaison. *Aimer*, j'*AIME*. *Louer*, je *LOUE*. *Manger*, je *MANGE*, etc.

Excepté seulement, *je pus*, du verbe *puer* ; *je vais* ou *je vas*, du verbe *aller*.

Il y a quelques verbes de la seconde conjugaison, qui ont aussi cette même premiere personne terminée par un *e* muet. Ce sont ceux en *vrir* et *frir*, qui font le participe passif en *ert*, comme *couvrir*, je *COUVRE* ; *souffrir*, je *SOUFFRE* ; et le verbe *cueillir*, avec ses composés, je *CUEILLE*.

Elle est généralement terminée par une *s* dans tous les autres verbes des trois dernieres conjugaisons : *Finir*, je *FINIS*. *Sentir*, je *SENS*. *Tenir*, je *TIENS*. *Rendre*, je *RENDS*, *Craindre*, je *GRAINS*. *Produire*, je *PRODUIS*. *Connoître*, je *CONNOIS*. *Plaire*, je *PLAIS*. *Recevoir*, je *REÇOIS*, etc.

On trouve dans plusieurs bons Auteurs, les premieres personnes du singulier du présent de l'indicatif de quelques verbes, écrites sans *s*, comme *je sai*, *je voi*, *je croi*, *je reçois*, etc.

Cette exception, qui ne paroît fondée que sur un caprice de l'usage, a été vraisemblablement introduite par les Poètes, qui laissent ou retranchent l'*s* finale dans ces mêmes présents, et dans quelques autres, pour la justesse de la rime, ou pour la liaison des mots, et il n'y a pas de faute de s'y conformer. Nous croyons cependant qu'il est plus exact et plus méthodique de rapporter toutes les premières personnes du présent de l'indicatif des verbes des trois dernières conjugaisons, à la règle générale, qui veut qu'elles soient terminées par une *s*; et qu'ainsi il est mieux d'écrire, *je sais, je vois, je crois, je reçois.*

Les verbes qui ont la même personne terminées en *x*, comme *vouloir, je VEUX, valoir, je VAUX*, ne doivent pas faire une exception à cette règle générale, parce que l'*x* renferme deux lettres dont la dernière est toujours une *s*.

Les verbes dont l'infinitif est terminé en *cre*, *dre*, et *pre*, conservent le *c*, le *d*, et le *p*, à la première personne du présent de l'indicatif; (*Vaincre, je VAINCS*, qui n'est guère en usage au singulier de ce présent.) *Convaincre, je CONVAINCS. Répondre, je RÉPONDS. Comprendre, je COMPRENDS. Entendre, j'ENTENDS. Rompre, je ROMPS. Corrompre, je CORROMPS.*

Excepté, 1. les verbes *absoudre, dissoudre, et résoudre*, qui font *j'absous, je dissous, je résous*. 2. Ceux qui ont l'infinitif terminé en *indre*: *Craindre, je CRAINS. Peindre, je PEINS. Joindre, je JOINS*. 3. Les verbes *seoir, s'asseoir*, qui, sans avoir l'infinitif terminé en *dre*, font, à la même première personne, *je sieds, je m'assieds*.

Battre, mettre, et leurs composés, conservent le *t* à la première personne: *je bats, je mets, Combattre, je COMBATS. Permettre, je PERMETS.*

II. Quand la première personne du présent de l'indicatif finit par un *e* muet, il ne faut qu'y

ajouter une *s*, pour avoir la seconde personne du singulier du même temps.

Cette règle regarde non seulement la seconde personne du présent de l'indicatif; mais encore de tous les temps simples (hors de l'impératif), dont la première personne est terminée par un *e* muet : *J'aimes*, tu *AIMES*. *Je couvre*, tu *COUVRES*. *Je cueille*, tu *cueilles*. *Que je loue*, que tu *LOUES*. *Que je fasse*, que tu *FASSES*. *Que je veuille*, que tu *VEUILLES*. *Que je donne*, que tu *DONNES*. *Que je reçoive*, que tu *REÇOIVES*. *Que je rends*, que tu *RENDIS*, etc.

Quand la première personne du singulier du présent de l'indicatif est terminée par une *s*, la seconde est toujours semblable à la première : *Je languis*, tu *LANGUIS*. *Je sors*, tu *SORS*. *Je tiens*, tu *TIENS*. *Je convaincs*, tu *CONVAINCS*. *Je réponds*, tu *RÉPONDS*. *Je romps*, tu *ROMPS*. *Je crains*, tu *CRAINS*. *Je bats*, tu *BATS*. *Je mets*, tu *METS*. *Je parois*, tu *PAROIS*. *Je conçois*, tu *CONÇOIS*.

Cette règle est aussi pour les mêmes personnes qui finissent par *x*, parce que cette lettre y tient lieu d'une *s* : *Je veux*, tu *VEUX*. *Je vaudrais*, tu *VAUDRAIS*. *Je peux* (moins en usage que *je puis*), tu *PEUX*.

III. Quand la première personne du singulier du présent de l'indicatif est terminée par un *e* muet, la troisième du singulier est toujours semblable à la première. *J'aime*, il *aime*. *Je mange*, il *MANGE*. *J'offre*, il *OFFRE*. *Je découvre*, il *DÉCOUVRE*. *Je recueille*, il *RECUEILLE*.

Quand la première personne est terminée par *cs*, *ds*, et *ts*, il ne faut que supprimer l'*s* finale, pour avoir la troisième personne du singulier : *Je vaincs*, il *VAINC*. *Je convaincs*, il *CONVAINC*. *Je comprends*, il *COMPREND*. *Je répands*, il *RÉPAND*. *Je perds*, il *PERD*. *Je couds*, il *COUD*. *Je sieds*, il

208 *De la formation des Temps.*

SIED. *Je m'assieds, il s'ASSIED.* **Je combats, il COMBAT.** *Je permets, il PERMET.*

Dans tous les autres verbes, il ne faut que changer l's de la premiere personne en t : *Je finis, il FINIT. Je pars, il PART. Je conviens, il CONVIENT. Je feins, il FEINT. Je me repais, il se REPAÏT. Je plais, il PLAÎT. Je bois, il BOIT. Je fais, il FAIT. J'apperçois, il APPERÇOIT. Je romps, il ROMPT.*

Excepté j'échois qui fait, il ÉCHET.

IV. A l'égard de la troisieme personne du pluriel du présent de l'indicatif, la regle qui nous a parue la plus générale, est de la former de la premiere personne du présent du subjonctif, en y ajoutant nt après l'e muet final : *Aimer, que j'aime, ils AIMENT. Finir, que je finisse, ils FINISSENT. Recevoir, que je reçoive, ils REÇOIVENT. Dire, que je dise, ils DISENT. Connoître, que je connoisse, ils CONNOISSENT. Craindre, que je craigne, ils CRAIGNENT. Tenir, que je tienne, ils TIENNENT. Mourir, que je meure, ils MEURENT. Boire, que je boive, ils BOIVENT. Mourir, que je meure, ils MEURENT, etc.*

Les exceptions de cette regle se réduisent aux verbes suivants.

Aller, que j'aille, ils VONT. Avoir, que j'aie, ils ONT. Pouvoir, que je puisse, ils PEUVENT. Savoir, que je sache, ils SAVENT. Valoir, que je vaille, ils VALENT. Vouloir, que je veuille, ils VEULENT. Être, que je sois, ils SONT. Faire, que je fasse, ils FONT.

D. *Quel avantage trouvez-vous dans les regles que vous venez d'établir pour la formation des temps, et les personnes des verbes ?*

R. Elles nous paroissent plus simples et plus naturelles que celles que l'on donne ordinairement. Elles s'étendent à tous les verbes des quatre conjugaisons, tant réguliers qu'irréguliers, et ne sont

pas chargées d'un grand nombre d'exceptions. L'enchaînement qu'elles ont les unes avec les autres les fera apprendre avec plus de facilité. Les temps que nous avons regardés comme primitifs, sont les principaux et les plus connus de chaque verbe, d'où, comme d'autant de sources simples et aisées à découvrir, coulent sans confusion tous les temps et toutes les personnes que nous en avons fait dépendre. Nous croyons, enfin, que, par le moyen de ces règles, il n'y a point de verbe, si difficile qu'il puisse être, qu'on ne soit en état de conjuguer exactement dans toutes ses parties. C'est l'unique but que nous nous y sommes proposés.

A R T I C L E I V.

Des différentes sortes de Verbes.

D. COMMENT peut-on diviser les verbes?

R. En verbe substantif, en verbes adjectifs, et en verbes auxiliaires.

Du Verbe substantif.

D. Donnez-moi une définition exacte du verbe substantif?

R. Le verbe substantif est un mot qui signifie l'affirmation avec désignation de la personne, du nombre et du temps.

D. Joignez quelques exemples à cette définition?

R. Dans cette phrase, *je suis heureux*, on voit que le mot *suis*, outre l'affirmation, marque encore une première personne du singulier du présent; dans celle-ci, *vous fûtes tristes*, le mot *fûtes* fait connoître, avec l'affirmation, une seconde personne du pluriel du préterit; et dans cette au-

210 *Des différentes sortes de Verbes.*

tre, les bâtimens seront superbes, le mot seront fait rapporter l'affirmation à une troisième personne du pluriel du futur.

Q. Quelles sortes de noms exprime l'attribut que le verbe substantif lie avec le sujet ?

R. Ce sont très-souvent des noms adjectifs ; comme quand on dit : *Le soleil est lumineux par lui-même* ; et quelquefois des noms substantifs ; comme dans cette phrase : *La lune et les autres planètes sont des corps opaques.*

D N'y a-t-il que le verbe être qui soit substantif ?

R. Il y en a encore quelques autres, qu'on peut regarder comme tels, parce qu'ils ne marquent, dans le discours, que l'union et la liaison d'un attribut avec le sujet : ce sont, *devenir, sembler, paroître, etc.* ; comme quand on dit : *La saison devient belle. Cette proposition me semble vraie. La terre paroît immobile.*

D. Comment connoissez-vous qu'un verbe peut être regardé comme substantif ?

R. Quand il est suivi d'un nom adjectif ou substantif, qui se rapporte au nominatif du verbe, comme quand je dis : *Mon frère revient malade de la campagne. Votre nouvelle se trouve fautive. Un assemblage d'étoiles s'appelle constellation. Saint-Pierre ne demeura pas toujours fidèle à son maître.*

D. Ces sortes de verbes sont-ils réellement différents du verbe être ?

R. Ils en sont différens par l'expression ; mais, au fond, ce ne sont que des manières d'exprimer le verbe être avec différentes circonstances : car, quand je dis, *La saison devient belle. Cette proposition me semble vraie, etc.* C'est comme si je disois : *La saison est belle par succession de*

temps. Cette proposition est vraie suivant mon opinion, etc.

D. Comment se connoissent les verbes, autres que le verbe être, qui peuvent être regardés comme verbes substantifs ?

R. Quand ils peuvent souffrir, après eux, un nom adjectif, comme parolure sage, devenir savant, demeurer fidele, tomber malade, etc.

D. Le verbe être est-il toujours substantif ?

R. Non : il est quelquefois pris comme adjectif, quand il renferme, avec l'affirmation, le plus général de tous les attributs, qui est l'être ; comme dans cette phrase : Je pense, donc je suis ; c'est-à-dire, je suis un être, une chose, ou je suis existant.

Quelquefois il est purement auxiliaire, et ne sert qu'à former les divers temps des autres verbes, comme nous l'expliquerons dans un article séparé.

D. N'y a-t-il pas encore quelqu'autre maniere d'employer le verbe être, considéré comme substantif ?

Oui : il est d'un grand usage en françois, précédé du pronom démonstratif ce, aux troisiemes personnes du singulier et du pluriel ; comme quand on dit : C'EST Dieu qui a créé le ciel et la terre. CE SONT les poètes qui ont donné cours aux fables des fausses divinités.

D. Que signifie le verbe être, précédé du pronom démonstratif ce ?

R. Outre la signification qui lui est propre, comme substantif, il semble être employé particulièrement à indiquer et à rappeler ce qu'on a déjà dit, ou à annoncer ce que l'on va dire ; en sorte qu'on pourroit, pour cette raison, l'appeler verbe démonstratif.

312 *Des différentes sortes de Verbes.*

D. *Comment peut-on considérer le pronom ce mis avant le verbe être.*

R. On peut le considérer comme le nominatif du verbe, mais un nominatif général, que l'on peut ordinairement rendre par *cela*; et c'est proprement par le moyen de ce pronom, que le verbe rappelle ce qu'on a déjà dit, ou annonce ce qu'on va dire; car quand on dit : *Tuer son bienfaiteur, c'est le comble de l'ingratitude. C'est être prudent, que de ne pas toujours dire ce qu'on pense.* Ce ou *cela*, dans la première phrase, rappelle ce qui précède, c'est-à-dire, *tuer son bienfaiteur*; et dans l'autre, *ce* ou *cela* annonce ce qui suit, c'est-à-dire, *être prudent*.

D. *Le verbe être en cette occasion n'a-t-il pour nominatif que le pronom ce ?*

R. Il s'en trouve ordinairement un autre qui particularise la signification générale du pronom *ce*, lequel nominatif est tantôt avant et tantôt après le verbe *être*, et est aussi souvent exprimé par un verbe avec son régime, que par un nom substantif, comme on peut le reconnoître dans les exemples précédents, et dans ceux que nous avons apportés à l'article des pronoms démonstratifs, page 91, en parlant du pronom *ce*.

Quand le verbe *être*, précédé de *ce*, est employé par pure élégance, il ne paroît souvent avoir pour nominatif que le pronom, comme dans cette phrase : *C'est dans la grâce qu'il faut puiser toutes les connoissances, si l'on veut remonter jusqu'à leur origine. C'est-là que toutes les sciences et tous les arts se sont formés, et pour la plupart perfectionnés; et c'est-là qu'il faut les aller chercher.*

D. *N'avez-vous pas encore quelques autres observations à faire sur le même verbe ?*

R. Oui : 1. Il reste à la troisième personne du singulier, quoique son nominatif soit à une autre.

Ainsi on dit, *c'est moi, c'est toi, c'est nous, c'est vous.*

2. Il peut être employé quelquefois au singulier, son nominatif étant au pluriel, sur-tout s'il est mis à quelqu'un des temps composés; *ç'a été nous; ç'aurait été les plus sages, etc.*

3. On met *ce* après le verbe *être*, quand il interroge, et dans les autres occasions où le pronom personnels'y met : *Est-ce moi? Est-ce vous? Est-ce la coutume? Sont-ce là vos ouvrages?*

Dés Verbes adjectifs.

D. *Quelle est la définition exacte du verbe adjectif?*

R. C'est un mot qui marque l'affirmation de quelque attribut, avec désignation de la personne, du nombre, et du temps.

D. *Combien y a-t-il de sortes de verbes adjectifs?*

R. Il y en a cinq sortes; savoir,

Le verbe actif, le verbe neutre, le verbe passif, les verbes réfléchis et réciproques, et le verbe impersonnel.

Du Verbe actif.

D. *Qu'est-ce qu'un verbe actif?*

R. C'est un verbe par lequel on exprime une action qui passe hors du sujet qui en est le principe.

D. *Avant que de m'expliquer cette définition, dites-moi combien on peut considérer de sortes d'actions?*

R. On peut en considérer de deux sortes; savoir, les actions réelles ou matérielles, qui sont produites par un principe matériel ou corporel, comme *battre, rompre, tuer, etc.* et les actions intentionnelles, qui sont produites par un prin-

214 *De différentes sortes de Verbes.*

cipe spirituel, c'est-à-dire, par l'ame, comme *aimer, connoître, voir, etc.*

On doit ranger sous cette dernière classe les actions de l'ame agissant par les organes des sens, comme *voir, entendre, goûter, flairer, toucher.*

D. *Comment appelle-t-on ce à quoi se terminent ces deux especes d'actions ?*

R. On appelle *sujet* ce à quoi se termine une action réelle, et on appelle *objet* ce à quoi se termine une action intentionnelle : en sorte que quand on dit, *le sujet d'une action*, on veut parler du terme d'une action réelle ; et quand on dit, *l'objet d'une action*, c'est du terme d'une action intentionnelle que l'on parle.

Ainsi on voit qu'il y a de la différence entre *être sujet d'une proposition* ou *d'un verbe*, et *être sujet d'une action*, et qu'il ne faut pas confondre ces deux significations du mot *sujet*.

D. *Expliquez-moi, par des exemples, la définition que vous avez donnée du verbe actif ?*

R. Dans cette phrase, *David tua Goliath*, l'action de tuer passe à un sujet différent de celui qui agit. Celui qui agit est *David*, et celui auquel passe son action de tuer, est *Goliath* : où *David* est le sujet de la proposition, et *Goliath* est le sujet de l'action : par conséquent *tuer* est un verbe actif.

Dans cette autre phrase, *Pierre aime Dieu*, l'action d'aimer se termine à un objet différent du sujet qui agit. *Pierre* est le sujet qui agit ou qui aime, et *Dieu* est l'objet auquel se termine son action d'aimer, ou son amour ; en sorte que *Pierre* est le sujet de la proposition, et *Dieu* l'objet de l'action : par conséquent *aimer* est un verbe actif.

D. N'y a-t-il pas un moyen pour distinguer un verbe actif de tout autre verbe ?

R. Oui : toutes les fois qu'on pourra mettre , immédiatement après un verbe , ces mots , *quelqu'un* ou *quelque chose* , on doit être assuré que c'est un verbe actif. Ainsi , *porter* , *connoître* , sont des verbes actifs , parce qu'on peut dire , *porter quelque chose* , *connoître quelqu'un* ; mais *mourir* , *parler* , ne sont pas des verbes actifs , parce qu'on ne peut pas dire , *mourir quelqu'un* , *mourir quelque chose* , ni *parler quelqu'un* , *parler quelque chose*.

Du Verbe neutre,

Qu'est-ce qu'un verbe neutre ?

R. C'est un verbe lequel ou n'exprime pas d'action , ou en exprime une qui ne passe pas hors du sujet qui agit.

D. Que signifient donc les verbes neutres qui n'expriment pas d'action ?

R. Ils signifient ordinairement une qualité , une situation , un état , une habitude , ou quelque autre attribut , comme on peut le reconnoître dans les verbes *languir* , *croître* , *régner* , *exceller* , etc.

D. Donnez-moi quelques exemples des verbes neutres exprimant des actions qui ne passent pas hors du sujet qui agit.

R. *Aller* , *partir* , *arriver* , *triompher* , etc. sont des verbes qui expriment bien des actions ; mais ils sont neutres , parce que ses actions ne passent pas hors du sujet qui les produit , c'est-à-dire ; qui *va* , qui *part* , qui *arrive* , ou qui *triomphe*.

D. Pourquoi ces verbes sont-ils appelés neutres , et quelle est l'étymologie de ce mot ?

R. *Neutre* est formé d'un mot latin qui signifie

ni l'un ni l'autre , et l'on a appelé ainsi ces verbes , parce qu'ils ne sont ni *verbes substantifs* , ni *verbes actifs*.

D. *En quoi distingue-t-on encore un verbe neutre d'avec un verbe actif ?*

R. En ce qu'on ne peut pas mettre immédiatement après un verbe neutre , comme après un verbe actif , ces mots *quelqu'un* ou *quelque chose*. Ainsi , *venir* , *dormir* , sont des verbes neutres , parce qu'on ne peut pas dire , *venir quelqu'un* , ni *venir quelque chose* , ni *dormir quelqu'un* , *dormir quelque chose*.

D. *Comment se conjuguent les verbes neutres ?*

R. La plupart se conjuguent comme les verbes actifs , avec les temps du verbe auxiliaire *avoir* , dans les mêmes temps composés.

D'autres se conjuguent avec les temps du verbe auxiliaire *être* , dans les mêmes temps composés.

D. *Pouvez-vous me dire quels sont les verbes neutres qui se conjuguent avec l'auxiliaire avoir , et quels sont ceux qui se conjuguent avec l'auxiliaire être ?*

R. L'usage l'apprendra plus sûrement qu'aucune règle. On observe pourtant que les verbes neutres dont les participes passifs sont adjectifs déclinables , c'est-à-dire , peuvent être joints à des substantifs masculins ou féminins , avec des terminaisons différentes pour le genre et pour le nombre , se conjuguent avec l'auxiliaire *être* : au lieu que les verbes neutres dont les participes passifs sont indéclinables , et ne peuvent être joints à aucun nom substantif , se conjuguent avec l'auxiliaire *avoir*.

Ainsi les verbes *tomber* , *arriver* , se conjuguent avec l'auxiliaire *être* , parce qu'on peut dire , *un homme tombé* , *une femme tombée* , *un homme arrivé* , *une femme arrivée* ; et en conséquence , *mé voilà*
tombé

tombé ou tombée, me voilà arrivé ou arrivée. Régner et dormir, au contraire, se conjuguent avec l'auxiliaire avoir, parce qu'on ne peut pas dire, un homme régné, une femme régnée, un homme dormi, une femme dormie, ni conséquemment, me voilà régné ou régnée, me voilà dormi ou dormie.

D. N'y a-t-il pas quelques verbes neutres qui se conjuguent tantôt avec l'auxiliaire être, et tantôt avec l'auxiliaire avoir ?

R. Oui, suivant les différentes circonstances où ils sont employés. Ce sont les suivants.

Aller, avec son propre participe *allé*, prend toujours l'auxiliaire *être* ; et quand il prend l'auxiliaire *avoir*, il emprunte le participe *été* du verbe *être*. Ainsi on dit, *il est allé*, et *il a été* ; mais dans différentes significations. *Il est allé à Rome*, veut dire qu'il y est encore, ou sur le chemin : *il a été à Rome*, veut dire qu'il a fait le voyage de Rome, et qu'il en est revenu. C'est pourquoi le présent indéfini, comme les autres temps composés du verbe *aller*, avec l'auxiliaire *être*, n'est guère en usage qu'aux deux troisièmes personnes, *il est allé, ils sont allés, etc.* et il semble qu'il soit contre la pureté du langage de dire, *je suis allé, tu es allé, nous sommes allés, vous êtes allés*, à moins que ce ne soit pour signifier qu'on est, ou qu'on étoit encore dans l'endroit dont on parle, comme dans cette phrase : *qu'on dise que je suis allé à la Messe. Je fus, il fut*, sont moins en usage.

Demeurer, avec l'auxiliaire *être*, marque qu'on est encore dans un lieu, comme quand on dit : *il est demeuré à Paris pour y poursuivre un procès* ; et avec l'auxiliaire *avoir*, il marque qu'on n'est plus dans le lieu dont on parle, comme quand on dit, *il a demeuré quelque temps en Italie, pour apprendre la langue du pays.*

Monter et *descendre* prennent l'auxiliaire *avoir*, quand ils sont actifs, et qu'ils ont un régime absolu; comme quand on dit : *Il a monté, il a descendu les degrés*; et ils prennent l'auxiliaire *être*, quand ils ne sont que neutres; comme quand on dit simplement : *il est monté, il est descendu*.

Passer s'emploie aussi avec l'auxiliaire *avoir*, quand il a un régime absolu ou relatif, comme quand on dit : *Alexandre a passé l'Euphrate. César a passé par les Gaules. La couronne d'Espagne a passé à la maison de Bourbon*; et il se met avec l'auxiliaire *être*, quand il n'a aucun régime; comme quand on dit : *L'armée est passée. Les beaux jours sont passés. Cette fleur est passée*.

Sortir, qui prend ordinairement l'auxiliaire *être*, peut encore, en certaines occasions, prendre l'auxiliaire *avoir*, quand on l'emploie activement; comme quand on dit : *On l'a sorti d'une affaire fâcheuse*; ou quand il marque qu'on est sorti, et qu'on est rentré; comme quand on dit : *Monsieur est sorti ce matin*.

Périr s'emploie avec l'auxiliaire *avoir*, et avec l'auxiliaire *être*, et il paroît indifférent de lui donner l'un ou l'autre, comme dans ces exemples tirés du Dictionnaire de l'Académie Française : *Les combats ont fait périr une partie de l'armée, le reste est péri, a péri de nécessité. Tous ceux qui étoient sur ce vaisseau ont péri ou sont péri*.

Cependant il y a lieu de croire que l'auxiliaire *avoir* convient mieux, quand le verbe a une signification générale et indéterminée, comme quand on dit : *Les enfans du Grand-Prêtre Héli ont péri misérablement*; et que l'auxiliaire *être* est préférable, lorsque le verbe est accompagné de circonstances particulières, comme dans ces phrases : *Les habitans de Jérusalem sont périés par le fer et*

par le feu. L'armée de Pharaon est périée dans les eaux de la mer Rouge.

D. Conjuguez un verbe neutre avec le verbe auxiliaire être.

R. Les temps simples de ce verbe se conjuguent comme ceux du verbe *aimer*.

INDICATIF

PRÉSENT.

Je tombe, etc.

IMPARFAIT.

Je tombois, etc.

PRÉTÉRIT.

Je tombai, etc.

PRÉTÉRIT INDÉFINI.

Je suis tombé ou tombée.

Tu es tombé ou tombée.

Il est tombé, ou elle est tombée.

Nous sommes tombés ou tombées.

Vous êtes tombés ou tombées.

Ils sont tombés, ou elles sont tombées.

PRÉTÉRIT ANTÉRIEUR.

Quand je fus tombé ou tombée.

Tu fus tombé ou tombée.

Il fut tombé, ou elle fut tombée.

Nous fûmes tombés ou tombées.

Vous fûtes tombés ou tombées.

Ils furent tombés, ou elles furent tombées.

PRÉTÉRIT ANTÉRIEUR

INDÉFINI.

Quand j'ai été tombé ou tombée.

Tu as été tombé ou tombée.

Il a été tombé ou elle a été tombée.

Nous avons été tombés ou tombées.

Vous avez été tombés ou tombées.

Ils ont été tombés ou elles ont été tombées.

PLUSQUE-PARFAIT.

J'étois tombé ou tombée.

Tu étois tombé ou tombée.

Il étoit tombé, ou elle étoit tombée.

Nous étions tombés ou tombées.

Vous étiez tombés ou tombées.

Ils étoient tombés, ou elles étoient tombées.

FUTUR.

Je tomberai, etc.

FUTUR-PASSÉ.

Quand je serai tombé ou tombée.

Tu seras tombé ou tombée.

Il sera tombé, ou elle sera tombée.

Nous serons tombés ou tombées.

Vous serez tombés ou tombées.

Ils seront tombés, ou elles seront tombées.

CONDITIONNEL

PRÉSENT.

Je tomberois, etc.

CONDITIONNEL**PASSÉ.***Je serois ou je fusse tombé ou tombée.**Tu serois ou tu fusses tombé ou tombée.**Il seroit ou il fût tombé, ou elle seroit ou elle fût tombée.**Nous serions ou nous fussions tombés ou tombées.**Vous seriez ou vous fussiez tombés ou tombées.**Ils seroient ou ils fussent tombés, ou elles seroient ou elles fussent tombées.***IMPÉRATIF****PRÉSENT OU FUTUR.***Tombe, etc.***SUBJONCTIF,****ou****CONJONCTIF****PRÉSENT OU FUTUR.***Il faut Que je tombe, etc.***IMPARFAIT.***Il falloit Que je tombasse, etc.***PRÉTÉRIT.***Il a fallu Que je sois tombé ou tombée.**Que tu sois tombé ou tombée.**Qu'il soit tombé, ou qu'elle soit tombée.**Que nous soyons tombés ou tombées.**Que vous soyez tombés ou tombées.**Qu'ils soient tombés, ou qu'elles soient tombées.***PLUSQUE-PARFAIT***Il auroit fallu Que je fusse tombé ou tombée.**Que tu fusses tombé ou tombée.**Qu'il fût tombé ou qu'elle fût tombée.**Que nous fussions tombés ou tombées.**Que vous fussiez tombés ou tombées.**Qu'ils fussent tombés, ou qu'elles fussent tombées.***INFINITIF****PRÉSENT.***Tomber.***PRÉTÉRIT.***Être tombé ou tombée.***PARTICIPE ACTIF.****PRÉSENT.***Tombant.***PRÉTÉRIT.***Étant tombé ou tombée.***PARTICIPE PASSIF.***Tombé ou tombée.***GÉRONDIF.***En tombant ou tombant.**Du Régime du Verbe.**D. Pourquoi parlez-vous ici du Régime du verbe?**R. Parce qu'il falloit, pour l'entendre, connaître la nature du verbe actif et du verbe neutre.*

D. Qu'entendez-vous donc par le régime du verbe ?

R. J'entends un nom ou un pronom mis ordinairement à la suite du verbe , par lequel on exprime ce à quoi l'action ou la signification du verbe a quelque rapport.

D. Eclaircissez cette définition par des exemples ?

R. Dans ces phrases, *J'aime la vertu. Je profite de l'exemple* ; on voit que l'action d'aimer se rapporte à *la vertu* , et que la signification de *profiter* se rapporte à *l'exemple*. Par conséquent, *la vertu* est le régime du verbe *j'aime* , comme *de l'exemple* est le régime du verbe *je profite*.

D. Combien de sortes de rapports peut-on concevoir entre le verbe, et le nom ou pronom dont il est suivi ?

R. Deux : un rapport direct, et un rapport indirect.

Un verbe se rapporte ou se termine directement à un nom, quand ce nom peut répondre à la question *qui ?* ou *quoi ?* comme dans ces exemples : *J'aime, qui ? j'aime mon frere. J'étudie, quoi ? j'étudie la Grammaire* ; les verbes *j'aime* et *j'étudie* se rapportent directement aux noms *frere* et *Grammaire*.

Un verbe se rapporte ou se termine indirectement à un nom, quand ce nom peut servir de réponse aux questions *de qui* ou *de quoi ? à qui* ou *à quoi ?* Ainsi, dans ces phrases, *Je me plains, de qui ? je me plains de mon valet. Je me repens, de quoi ? je me repens de ma faute. Je parle, à qui ? je parle au Roi. Je succombe, à quoi ? je succombe à la douleur* ; les verbes *je me plains*, *je me repens*, *je parle*, *je succombe*, se rapportent indirectement aux noms *valet*, *faute*, *Roi*, et *douleur*.

222 *Des différentes sortes de Verbes.*

D. Ne donne-t-on pas un autre nom au régime du verbe ?

R. On l'appelle encore le cas du verbe, comme le sujet d'une proposition est appelé le nominatif du verbe.

D. Combien y a-t-il de sortes de régimes ?

R. Il y en a de deux sortes, le régime direct ou absolu, et le régime indirect ou relatif.

D. Qu'entendez-vous par le régime direct ou absolu ?

R. J'entends un nom ou un pronom qui marque le sujet ou l'objet direct d'une action. Ainsi, ce régime ne convient qu'au verbe actif, parce que ce n'est que par le verbe actif qu'on exprime une action qui se termine directement à un sujet ou à un objet différent du nominatif du verbe.

D. Donnez-en quelques exemples ?

R. Dans cette phrase, *Alexandre a vaincu Darius* ; *Darius* étant le sujet où se termine directement l'action d'*Alexandre*, il est le régime direct ou absolu du verbe *a vaincu*, qui exprime cette action.

Dans cette autre phrase, *Un pasteur connoît ses brebis* ; *brebis* est l'objet direct où se termine l'action du *Pasteur* et, par conséquent, le régime direct ou absolu du verbe *connoît*, qui exprime cette action.

D. Qu'entendez-vous par le régime indirect ou relatif ?

R. J'entends un nom ou un pronom par lequel on exprime une chose qui n'a qu'un rapport indirect avec l'action ou la signification du verbe, c'est-à-dire, à laquelle le verbe ne se termine pas directement comme au sujet ou à l'objet d'une action.

D. Appliquez cette réponse à quelques exemples ?

R. Dans cette phrase, *Je préfère la science aux richesses* ; la science est le régime direct ou absolu du verbe *je préfère*, parce que la science est l'objet principal où se termine directement mon action de *préférer* : au lieu que *aux richesses* n'est qu'un régime indirect ou relatif du même verbe *je préfère*, parce que *aux richesses* n'exprime pas l'objet principal de l'action, et ne se rapporte qu'indirectement au verbe *préférer*.

De même, quand je dis, *je jouis de la liberté*, la liberté ne peut être regardée que comme un régime indirect ou relatif, parce qu'il n'exprime qu'indirectement l'objet auquel se rapporte ou se termine la signification du verbe *je jouis*.

D. En quel cas met-on ces deux sortes de régimes ?

R. Le régime absolu se met toujours à l'accusatif, soit qu'il exprime le sujet ou l'objet direct d'une action.

Le régime relatif ne peut être mis qu'au génitif, au datif, ou à l'ablatif.

D. A quels verbes conviennent ces mêmes régimes ?

R. Le régime absolu marquant toujours le sujet ou l'objet direct d'une action, ne peut convenir qu'au verbe actif.

Le régime relatif convient également au verbe actif, et à toutes les autres espèces de verbes adjectifs.

D. On peut donc encore distinguer un verbe actif d'avec un verbe neutre par le régime ?

R. Oui : on connoîtra qu'un verbe est actif, quand il aura ou qu'il pourra avoir un régime absolu. Ainsi, *aimer* est un verbe actif, parce

224 Des différentes sortes de Verbes.

qu'on peut dire, *aimer l'étude, la vertu, le plaisir, etc.*

Un verbe sera neutre, quand il ne pourra avoir aucun régime, ou qu'il ne pourra avoir qu'un régime relatif. Ainsi, *régner, exceller*, sont des verbes neutres, parce qu'ils ne peuvent pas avoir de régime; et *profiter, vaquer*, sont aussi neutres, parce qu'ils ne peuvent avoir qu'un régime relatif, *profiter du temps, vaquer à l'étude.*

D. Quel est le régime du verbe substantif être?

R. Suivant l'idée que nous venons de donner du régime, on ne peut pas dire qu'il en soit susceptible, puisqu'il n'a d'autre usage que de lier l'attribut avec le sujet. Si pourtant on veut regarder l'attribut comme le régime du verbe *être*, on pourra dire simplement qu'il régit toujours le nom suivant au nominatif, sans qu'on puisse appeler ce régime ni absolu ni relatif.

D. Le régime est-il toujours à la suite du verbe auquel il a rapport?

R. La pureté du langage veut que le régime soit toujours après le verbe régissant, si ce régime est un nom, à moins qu'il ne soit joint à quelque pronom relatif ou absolu. Ainsi, il faut dire : *Nous avons remporté la victoire*, et jamais, *nous avons la victoire remportée.*

Il n'est permis qu'en poésie de s'écarter quelquefois de cette règle; comme quand la Fontaine dit : *Sur le portail j'aurois ces mots écrits ; pour, j'aurois écrit ces mots.*

Mais, si le régime est un pronom relatif ou absolu, seul ou accompagné d'un nom substantif, ou si c'est un pronom conjonctif, il doit toujours précéder le verbe; comme dans ces phrases : *Dites-moi QUI vous fréquentez. QUE faites-vous ? A QUELLE SCIENCE dois-je m'appliquer ? Suivons les règles QUE la charité nous prescrit. La liberté DONT*

vous abusez. Le prince AUQUEL nous obéissons. Vous ME connoissez. Cette compagnie VOUS déplaît, et vous LA fuyez, etc.

D. *Cette regle est-elle si générale, qu'elle ne souffre pas d'exceptions ?*

R. Il n'y en a pas pour les pronoms relatifs ou absolus, qui, étant régimes d'un verbe, doivent toujours le précéder. Mais il y a des cas où les pronoms conjonctifs doivent être mis après le verbe : c'est quand ils sont régimes absolus ou relatifs d'un verbe à l'une des secondes personnes, ou à la première du pluriel de l'impératif ; et alors *me* se change en *moi*, et *te* en *toi*. Ainsi, quoiqu'on dise, au présent de l'indicatif, *vous me regardez ; vous me donnez un livre ; vous me le dites ; vous me la promettez ; vous me les rendez ; tu te réjouis, tu te fais honneur ; tu les lui demandes ; nous nous promenons ; nous nous en moquons, etc.* ; il faut dire à l'impératif, en mettant un trait d'union entre le verbe et les pronoms conjonctifs : *regardez-moi ; donnez-moi un livre ; dites-le-moi ; promettez-la-moi ; rendez-les-moi ; réjouis-toi ; fais-toi honneur ; demande-les-lui ; promeneons-nous ; moquons-nous-en ;* et ainsi de tous les autres.

Dans les mêmes circonstances, on doit mettre *me* et *te* au lieu de *moi* et *toi*, lorsqu'ils sont avant le pronom conjonctif *en* ; comme dans *donne-m'en, retourne-t'en, etc.*

Quand il y a deux pronoms conjonctifs de suite, ils ne gardent pas toujours entr'eux, après l'impératif, le même ordre qu'ils avoient avant un des temps de l'indicatif. On dit : *vous me le rendez, vous me la rendez, vous me les rendez ; vous nous le rendez, vous nous la rendez, vous nous les rendez ; tu t'y rends, tu m'y mènes, etc.* Mais il faut dire : *rendez-le-moi, rendez-la-moi, rendez-les-*

moi; rendez-le-nous, rendez-la-nous, rendez-les-nous; rends-y-toi, mènes-y-moi.

On voit par-là que les pronoms conjonctifs qui changent d'ordre après l'impératif, sont *me le, me la, me les, nous le, nous la, nous les, m'y* et *t'y*. Ceux qui se mettent dans le même ordre après l'impératif, comme avant les temps de l'indicatif, sont *m'en, t'en, nous en, vous en, nous y, vous y, l'y, les y, le lui, la lui, les lui, le leur, la leur, les leur, etc.* *Vous m'en donnez, donnez-m'en; tu t'en retournes, retourne-t'en; nous nous en souvenons, souvenons-nous-en; nous nous y attachons, attachons-nous-y; vous l'y menez, menez-l'y; vous le lui rendez, rendez-le-lui; nous les leur abandonnons, abandonnons-les-leur, etc.*

Mais si l'on joint la négation à l'impératif pour exprimer une défense, alors les pronoms conjonctifs se remettent dans le même ordre qu'ils auroient avant les temps de l'indicatif. Ainsi il faut dire, *ne me regardez pas, ne les lui demandez pas, ne m'en donnez pas, ne nous les rendez pas, ne m'y menez pas, etc.*

Lorsqu'il y a deux impératifs de suite sans négation, liés par une conjonction copulative ou disjonctive, les pronoms conjonctifs peuvent se mettre avant le second. Ainsi on peut dire, *Prenez ce livre, et le mettez en place. Servez-vous de ma voiture, et me la ramenez. Abaissez, ô Dieu, votre oreille jusqu'à nous, et nous écoutez.* Cependant, dans le même cas, *en* et *y* se mettent mieux après le second impératif, et il est plus ordinaire de dire, *écoutez ma proposition, et réfléchissez-y; recevez ma remontrance, et profitez-en; que y réfléchissez, en profitez.*

Il y a quelques occasions où l'on se sert du pronom personnel au lieu du pronom conjonctif. C'est avec le verbe *parler*, quand on veut dési-

gner plus particulièrement la personne, voulez-vous parler à lui? parlez un peu à moi : et avec les autres verbes on met à lui et à moi, quand l'impératif est accompagné de pronoms conjonctifs, adressez-vous à lui, rapportez-vous-en à moi.

D. Qu'y a-t-il encore à observer à l'égard des pronoms conjonctifs?

R. C'est qu'il faut toujours les joindre, autant qu'il est possible, aux verbes qui les régissent. Ainsi il vaut mieux dire, je ne puis vous pardonner. Vous ne sauriez ME blâmer. On vouloit nous surprendre. Il faut LE croire. Je dois LA respecter; que de dire, je ne vous puis pardonner. Vous ne ME sauriez blâmer. On nous vouloit surprendre. Il LE faut croire. Je LA dois respecter.

D. Les verbes n'ont-ils pour régimes que des noms ou des pronoms?

R. 1. Ils peuvent encore avoir d'autres verbes à l'infinitif, sans articles ou avec les articles de et à, comme dans ces exemples : Je dois écrire : Vous m'obligez de partir : Je vous exhorte à étudier : où l'on voit que les verbes, écrire, partir, étudier, sont régis par ceux qui les précèdent, savoir, je dois, vous m'obligez, je vous exhorte.

2. Les verbes qui marquent quelque action de l'esprit ont souvent pour régime absolu ou relatif une proposition entière précédée de la conjonction que, comme dans ces exemples : Je sais que la miséricorde de Dieu est infinie. Jésus-Christ nous avertit qu'il viendra à l'heure que nous ne pensons pas; où l'on voit que de ces deux propositions, la miséricorde de Dieu est infinie, et il viendra à l'heure que nous ne pensons pas, la première est régime absolu du verbe je sais et la seconde est régime relatif du verbe avertir;

comme s'il y avoit , *je sais une chose , qui est que , etc. Jésus-Christ nous avertit d'une chose , qui est que , etc.*

D. N'y-a-t-il que les verbes qui soient susceptibles de régime ?

*R. Outre les prépositions dont nous parlerons dans la suite , il y a encore beaucoup de noms adjectifs qui demandent un régime relatif ; et la plupart de ces noms adjectifs sont appelés verbaux , parce qu'ils sont formés des verbes , et que par conséquent ils en conservent le régime : tels que sont , pour les adjectifs simples , *DIGNE de récompense , PROPRE à mon dessein ;* et pour les adjectifs verbaux , *DÉPENDANT de Dieu , CONVENABLE à mon idée , etc.**

D. Quand deux verbes , ou deux noms adjectifs , mis de suite , ont différents régimes , et que ces différents régimes tombent sur un même nom , en quel cas doit-on mettre ce nom ?

*R. Il faut nécessairement alors que les deux verbes ou les deux noms adjectifs aient chacun le régime qu'ils demandent , et , par conséquent , que le nom où se terminent les différents régimes , soit répété ou par lui-même , ou par un pronom , dans les cas qui conviennent aux verbes ou aux noms adjectifs qui le régissent. Ainsi on ne pourroit pas dire , *il a entendu et profité du sermon ;* parce que *il a entendu* régit un accusatif , et *profité* un ablatif ; mais il faudroit dire , *il a entendu LE SERMON et EN a profité.* De même on ne pourroit pas dire , *les Rois sont toujours soumis et dépendants de Dieu ,* parce que *soumis* régit un datif , et *dépendants* un ablatif , mais il faudroit dire , *les Rois sont toujours soumis A DIEU et EN dépendent ,* ou *EN sont dépendants.**

Il y a , dit un Grammairien , des mots qui se présentent d'un air soumis : ils sont régis ou tenus de se conformer à l'état et aux loix des autres.

Pour

Pour parler correctement, il ne falloit pas donner le même régime aux mots *régis* et *tenus* ; et l'idée de l'auteur auroit été mieux exprimée, s'il eût dit, *ils sont régis par d'autres ; ou tenus d'en suivre l'état et les loix.*

Ce n'est pas assez que deux verbes assujettissent le même nom à leurs régimes différents ; il faut encore que quand un même verbe a différentes manières de régir, il n'y en ait qu'une d'employée pour plusieurs dépendances de ce verbe liées par une conjonction. Le même Grammairien a manqué à cette règle d'uniformité à l'égard du verbe *empêcher*, qui régit tantôt un nom, et tantôt un autre verbe, ou avec *de*, ou avec *que*, et la négation *ne*, en disant : *cette ressemblance... n'empêche pas la différence, ni que les dictionnaires n'en doivent faire autant d'articles séparés.* Il falloit dire, *n'empêche pas qu'ils ne soient différents, ni que les dictionnaires, etc. ou, n'en empêche pas la différence, ni la distinction par articles séparés dans les dictionnaires.*

Du Verbe passif.

D. *Qu'est-ce qu'un verbe passif ?*

R. C'est l'opposé du verbe actif. Le verbe actif signifie une action, au lieu que le verbe passif signifie une passion.

D. *Qu'entendez-vous quand vous dites que le verbe passif signifie une passion ?*

R. J'entends que par le verbe passif on représente le sujet, non pas comme agissant, mais comme recevant l'effet d'une action produite par un autre sujet ; ce qu'on fera mieux entendre, en opposant la définition du verbe actif à celle du verbe passif.

Le verbe actif est celui qui exprime une action.

250 *Des différentes sortes de Verbes.*

terminée directement à un sujet ou à un objet différent du nominatif du verbe ; le verbe passif au contraire est celui dont le nominatif est lui-même le sujet ou l'objet d'une action ; c'est-à-dire, que le nominatif du verbe actif est le principe de l'action , et que le nominatif du verbe passif en est le terme.

D. *Ajoutez quelques exemples à ces explications ?*

R. Dans cette phrase, *Pierre aime Dieu*, l'action d'aimer est produite par *Pierre*, qui est le sujet ou le nominatif du verbe, et elle a *Dieu* pour objet. Ainsi *aime* est un verbe actif. Au lieu que dans celle-ci, *Pierre est aimé du Roi*, *Pierre* est en même temps le nominatif du verbe et l'objet de l'action d'aimer produite par *le Roi*. Par conséquent *est aimé* est un verbe passif.

D. *Y a-t-il en françois des verbes passifs distingués des autres verbes par leurs inflexions ?*

R. Non : cette espèce de verbe manque absolument dans notre langue.

D. *Que fait-on pour y suppléer , c'est-à-dire , pour exprimer la signification passive des verbes actifs ?*

R. On se sert du verbe substantif *être*, que l'on joint et que l'on conjugue avec ce qu'on appelle *participe passif*, dans chaque verbe actif ; et par ce moyen on exprime tous les temps et tous les modes d'un verbe passif.

D. *Conjugez un verbe passif seulement par les premières personnes de chaque temps.*

R.

INDICATIF.

PRÉSENT.

Je suis aimé ou aimée.

IMPARFAIT.

J'étois aimé ou aimée.

PRÉTÉRIT.

Je fus aimé ou aimée.

PRÉTÉRIT INDÉFINI.

J'ai été aimé ou aimée.

PRÉTERIT ANTÉRIEUR.
J'eus été aimé ou aimée.

**PRÉTERIT ANTÉRIEUR
INDÉFINI.**

J'ai eu été aimé ou aimée.

PLUSQUE-PARFAIT.
J'avois été aimé ou aimée.

FUTUR.
Je serai aimé ou aimée.

FUTUR PASSÉ.
J'aurai été aimé ou aimée.

**CONDITIONNEL
PRÉSENT.**

Je serais aimé ou aimée.

CONDITIONNEL PASSÉ.
*J'aurais ou j'eusse été aimé ou
aimée.*

**IMPÉRATIF
PRÉSENT OU FUTUR.**
Sois aimé ou aimée,

SUBJONCTIF,

**DE
CONJONCTIF**

PRÉSENT OU FUTUR.
Que je sois aimé ou aimée.

IMPARFAIT.

Que je fusse aimé ou aimée.

PRÉTÉRIT.
Que j'aie été aimé ou aimée.

PLUSQUE-PARFAIT.
Que j'eusse été aimé ou aimée.

**INFINITIF
PRÉSENT.**

Être aimé ou aimée.

PRÉTÉRIT.
Avoir été aimé ou aimée.

**PARTICIPE PASSIF
PRÉSENT.**

Aimé ou aimée.

PRÉTÉRIT.
Ayant été aimé ou aimée.

D. *Peut-on, par le secours du verbe être, joint au participe passif, donner une signification passive à toutes sortes de verbes?*

R. Non : on ne peut réduire en passifs que les verbes véritablement actifs.

D. *Pourquoi cela?*

R. Parce que n'y ayant que le verbe actif par lequel on exprime une action qui se termine directement à un sujet ou à un objet différent du nominatif du verbe, il n'y a aussi que le verbe actif dont le régime absolu puisse devenir sujet ou nominatif du même verbe au passif. Ainsi je ne puis pas faire un passif du verbe *parler*, ni dire, *je suis parlé*, parce que l'action de parler ne pas-

235 Des différentes sortes de Verbes.

sart pas hors du sujet, qui en est le principe, elle ne peut se terminer directement à moi, et je ne puis en être ni le sujet ni l'objet : au lieu que je puis être le sujet de l'action de vaincre, et l'objet de l'action d'aimer, et conséquemment dire, dans une signification passive, je suis vaincu, je suis aimé.

D. Qu'arrive-t-il donc, quand d'un verbe actif on en fait un verbe passif, sans changer le sens du discours ?

R. Il arrive que ce qui étoit nominatif du verbe actif, devient régime du verbe passif, et que ce qui étoit régime du verbe actif, devient nominatif du verbe passif.

D. Appliquez cette réponse à un exemple.

R. Dans cette phrase, Dieu aime les hommes, aime est un verbe actif, Dieu en est le nominatif, et les hommes en est le régime : et dans celle-ci, qui est la même mise au passif, les hommes sont aimés de Dieu, les hommes qui étoit le régime du verbe actif aime, est le nominatif du verbe passif sont aimés ; et Dieu, qui étoit le nominatif du premier, est devenu le régime du second.

D. Que résulte-t-il de cette explication ?

R. Il en résulte que l'on peut encore déterminer plus particulièrement ce que c'est qu'un verbe actif, et en quoi il diffère d'un verbe neutre, en disant que le verbe actif est celui qui signifie une action à laquelle est opposée une passion, c'est-à-dire, qu'il peut devenir passif, et se conjuguer avec le verbe substantif être. Ainsi aimer, battre, lire, sont des verbes actifs, parce qu'on peut dire être aimé, être battu, être lu, avec la signification passive.

Au lieu que le verbe neutre, lors même qu'il signifie une action, est celui dont l'action n'a pas

de passion qui y soit opposée : en sorte qu'on ne peut jamais en faire un passif, ni le conjuguer avec le verbe substantif *être*. D'où il s'ensuit que quoique les verbes *parler*, *dîner*, *marcher*, expriment des actions, cependant ils sont neutres, parce qu'on ne peut pas dire, *être parlé*, *être diné*, *être marché*, dans un sens passif.

Il n'y a rien de contraire à cette règle dans les verbes neutres qui se conjuguent avec le verbe *être*, parce que ce verbe n'y est pas employé comme substantif, mais qu'il y tient simplement la place de l'auxiliaire *avoir*, et qu'il ne donne pas la signification passive aux verbes auxquels il est joint. Ainsi *je suis tombé*, *je suis arrivé*, signifient la même chose que si l'on pouvoit dire, *j'ai tombé*, *j'ai arrivé*.

D. Quel est le régime du passif ?

R. C'est toujours un ablatif, ou *par* avec un accusatif, comme, *je suis connu du Roi*. *J'ai été maltraité par mon frere*.

D. N'y a-t-il pas quelque règle pour savoir quand le verbe passif régit un ablatif, ou *par* avec un accusatif ?

R. Oui : on peut dire en général que quand le verbe passif exprime une action purement intentionnelle, c'est-à-dire, une opération de l'ame, il doit avoir un ablatif pour régime, comme dans ces phrases : *la vertu est admirée de tout le monde*. *Vous êtes souhaité de tous vos amis*, etc.

Mais quand l'action exprimée par le verbe passif, est une action matérielle qui participe des sentiments de l'ame et des mouvements du corps, alors le régime du verbe passif est ordinairement *par* avec un accusatif, comme quand on dit : *Rome fut bâtie par Romulus*. *Votre discours a été loué par les plus habiles gens*, etc.

Des Verbes réfléchis et réciproques.

D. *Qu'est-ce qu'un verbe réfléchi ?*

R. C'est un verbe dont le nominatif et le régime signifient la même personne ou la même chose : en sorte que le sujet qui agit, agit sur lui-même, et est en même temps le sujet ou l'objet de l'action.

D. *Expliquez cette définition par quelques exemples.*

R. Quand je dis, *je me blesse, je me connois*, c'est moi qui suis le principe des actions de *blesser*, et de *connoître*, et je suis en même temps le sujet de la première, et l'objet de la seconde : puisque dans l'une et dans l'autre j'agis sur moi-même, et que c'est moi, non seulement qui blesse et qui connois, mais encore qui suis blessé et qui suis connu. Par conséquent, *je me blesse* et *je me connois*, sont des verbes réfléchis.

D. *De quoi se sert-on pour exprimer, dans cette sorte de verbes, le rapport du nominatif du verbe avec son régime ?*

R. On se sert des pronoms conjonctifs, *me, te, se*, pour les trois personnes du singulier, et des pronoms conjonctifs, *nous, vous, se*, pour les trois personnes du pluriel.

D. *Comment emploie-t-on ces pronoms conjonctifs avec les verbes réfléchis ?*

R. On les met entre le nominatif du verbe et le verbe. Ainsi il faut dire, *Je me chagrine. Tu te satisfais. L'homme se trompe ou il se trompe. Ma sœur se perfectionne ou elle se perfectionne. Nous nous amusons. Vous vous perdez. Les jeunes gens se corrompent ou ils se corrompent. Les femmes se parent ou elles se parent.*

D. *Toutes les fois qu'il se trouve un pronom*

conjonctif entre le nominatif et un verbe , ce verbe est-il réfléchi ?

R. Non : il faut encore que ce pronom conjonctif se rapporte à la même personne ou à la même chose que le nom ou le pronom personnel qui exprime le nominatif du verbe. Ainsi , *vous me louez* , n'est pas un verbe réfléchi , parce que *vous* et *me* se rapportent à deux personnes différentes.

D. *Que s'ensuit-il de l'idée que vous venez de donner du verbe réfléchi ?*

R. Il s'ensuit que tous les verbes actifs peuvent devenir réfléchis , dès que le sujet qui agit , peut agir sur lui-même. Ainsi , *je flatte* , est un verbe actif , et il devient réfléchi , quand je dis , *je me flatte*.

D. *Pourquoi avez-vous fait une classe séparée des verbes réfléchis ?*

R. A cause de la signification qui leur est propre et que nous venons d'expliquer ; et d'ailleurs , parce qu'ils sont toujours accompagnés du pronom conjonctif dans les personnes de chaque temps , et qu'ils se conjuguent avec l'auxiliaire *être* , dans leurs temps composés.

D. *Combien y a-t-il de sortes de verbes réfléchis ?*

R. Il y en a de deux sortes , les verbes réfléchis par la signification , et les verbes réfléchis par l'expression.

D. *Qu'est-ce que les verbes réfléchis par la signification ?*

R. Ce sont ceux qui signifient véritablement l'action d'un sujet qui agit directement ou indirectement sur lui-même , comme , *Je me justifie*. *Vous vous faites tort*.

D. *Combien y a-t-il de sortes de verbes réfléchis par la signification ?*

236 *Des différentes sortes de Verbes.*

R. Il y en a de trois sortes ; *les verbes réfléchis directs , les verbes réfléchis indirects , et les verbes réfléchis passifs.*

D. *Qu'est-ce que les verbes réfléchis directs ?*

R. Ce sont ceux qui expriment l'action d'un sujet qui agit directement sur lui-même , c'est-à-dire , qui ont le pronom conjonctif pour régime absolu : comme quand je dis , *Pierre se félicite* , *Pierre* agit directement sur lui-même , et conséquemment le pronom conjonctif *se* , qui se rapporte à *Pierre* , est le régime absolu du verbe *félicite*.

D. *Qu'est-ce que les verbes réfléchis indirects ?*

R. Ce sont ceux qui expriment l'action d'un sujet qui n'agit qu'indirectement sur lui-même , c'est-à-dire , qui ont le pronom conjonctif pour régime relatif , et qui ont d'ailleurs un régime absolu différent du nominatif du verbe : comme quand je dis , *Pierre se donne un habit* , *Pierre* n'agit qu'indirectement sur lui-même , et conséquemment le pronom conjonctif *se* , qui se rapporte à *Pierre* , n'est que le régime relatif du verbe *donne* , dont le régime absolu est *un habit*.

D. *En quel cas sont les pronoms conjonctifs dans l'une et dans l'autre sorte de verbes réfléchis ?*

R. Ils sont toujours à l'accusatif , comme régimes absolus , dans les verbes réfléchis directs : *Pierre se félicite* , c'est-à-dire , *Pierre félicite soi* , et ils sont toujours au datif , comme régimes relatifs , dans les verbes réfléchis indirects : *Pierre se donne un habit* , c'est-à-dire , *Pierre donne un habit à soi*.

D. *Qu'est-ce que les verbes réfléchis passifs ?*

R. Ce sont ceux dont le nominatif exprime une chose inanimée et incapable d'action : comme quand je dis , *Cette histoire se raconte différem-*

ment ; l'histoire est une chose inanimée et incapable d'agir.

D. Pourquoi les appelez-vous verbes réfléchis passifs ?

R. Parce qu'ils ont ordinairement une signification passive, et qu'ils peuvent être changés en verbes passifs. Ainsi, au lieu de dire, Cette histoire se raconte différemment, on peut dire, Cette histoire est racontée différemment.

D. Le nominatif des verbes réfléchis passifs exprime-t-il toujours une chose inanimée ?

R. Il y a quelques occasions où il exprime une personne ; mais alors le verbe ne peut être pris que dans une signification passive, parce que la personne n'agit pas sur elle-même, et qu'elle est au contraire le sujet de l'action exprimée par le verbe. Ainsi, quand on dit, Suzanne s'est trouvée innocente du crime dont on l'accusoit, c'est comme si l'on disoit, Suzanne a été trouvée innocente du crime dont on l'accusoit.

D. En quel cas sont les pronoms conjonctifs dans les verbes réfléchis passifs ?

R. Ils sont toujours censés être à l'accusatif, comme dans les verbes réfléchis directs.

D. Qu'est-ce que les verbes réfléchis par l'expression ?

R. Ce sont ceux qui, sans signifier l'action d'un sujet qui agit sur lui-même, sont joints et conjugués avec les pronoms conjonctifs, me, te, se, nous, vous, se ; et on peut les regarder comme de véritables verbes neutres, qui se conjuguent de même que les verbes réfléchis par la signification.

D. Donnez des exemples de ces verbes réfléchis par l'expression.

R. Je me repens de ma faute ; je me meurs ; je

m'en vais à Rome ; je m'aperçois de mon erreur ;
sont des verbes qui expriment des actions simples,
et qui ne signifient pas plus que si je disois, *Je*
suis repentant de ma faute ; je meurs ; je vais à
Rome ; j'aperçois mon erreur ; où l'on voit que
le sujet n'agit pas sur lui-même.

D. Conjuguez un verbe réfléchi ?

R.

INDICATIF

PRÉSENT.

Je me repens.

Tu te repens.

Il se repent.

Nous nous repentons.

Vous vous repentez.

Ils se repentent.

IMPARFAIT.

Je me repentois, etc.

PRÉTÉRIT.

Je me repentis.

Tu te repentis.

Il se repentit.

Nous nous repentîmes.

Vous vous repentîtes.

Ils se repentirent.

PRÉTÉRIT INDÉFINI.

Je me suis repenti ou repen-
tie.

Tu t'es repenti ou repentie.

Il s'est repenti, ou elle s'est
repentie.

Nous nous sommes repenti ou
repentie.

Vous vous êtes repenti ou re-
pentie.

Ils se sont repenti, ou elles
se sont repentie.

PRÉTÉRIT ANTÉRIEUR.

Quand Je me fus repenti ou
repentie.

Tu te fus repenti ou repen-
tie.

Il se fut repenti, ou elle se
fut repentie.

Nous nous fûmes repenti ou
repentie.

Vous vous fûtes repenti ou
repentie.

Ils se furent repenti, ou
elles se furent repentie.

PLUSQUE-IMPARFAIT.

Je m'étois repenti ou repen-
tie.

Tu t'étois repenti ou repentie.

Il s'étoit repenti, ou elle s'étoit
repentie.

Nous nous étions repenti ou
repentie.

Vous vous étiez repenti ou
repentie.

Ils s'étoient repenti, ou elles
s'étoient repentie.

FUTUR.

Je me repentirai, etc.

FUTUR PASSÉ.

Quand Je me serai repenti ou
repentie.

Tu te seras repenti ou re-
pentie.

Il se sera repenti, ou elle
se sera repentie.

Nous nous serons repenti ou
repentie.

Vous vous serez repentis ou repenties.

Ils se seront repentis, ou elles se seront repenties.

CONDIT I O N N E L

P R É S E N T.

Je me repentirois, etc.

CONDIT I O N N E L

P A S S É.

Je me serois ou je me fusse repenti ou repentie.

Tu te serois ou tu te fusses repenti ou repentie.

Il se seroit ou il se fût repenti, ou elle se seroit ou elle se fût repentie.

Nous nous serions ou nous nous fussions repentis ou repenties.

Vous vous seriez ou vous vous fussiez repentis, ou repenties.

Ils se seroient ou ils se fussent repentis, ou elles se seroient ou elles se fussent repenties.

I M P É R A T I F

P R É S E N T O U F U T U R.

Repens-toi,

Qu'il se repente.

Repentons-nous.

Repentez-vous.

Qu'ils se repentent,

S U B J O N C T I F,

ou

C O N J O I N C T I F

P R É S E N T O U F U T U R.

Il faut Que je me repente, etc.

I M P A R F A I T.

Il faut Que je me repentisse.

Que tu te repentisses.

Qu'il se repentît.

Que nous nous repentissions.

Que vous vous repentissiez.

Qu'ils se repentissent.

P R É T É R I T.

Il a fallu Que je me sois repenti ou repentie.

Que tu te sois repenti ou repentie.

Qu'il se soit repenti, ou qu'elle se soit repentie.

Que nous nous soyons repentis ou repenties.

Que vous vous soyez repentis ou repenties.

Qu'ils se soient repentis, ou qu'elles se soient repenties.

P L U S Q U E - P A R F A I T.

Il auroit fallu Que je me fusse repenti ou repentie.

Que tu te fusses repenti ou repentie.

Qu'il se fût repenti, ou qu'elle se fût repentie.

Que nous nous fussions repentis ou repenties.

Que vous vous fussiez repentis ou repenties.

Qu'ils se fussent repentis, ou qu'elles se fussent repenties.

I N F I N I T I F

P R É S E N T.

Se repentir.

P R É T É R I T.

S'être repenti ou repentie.

P A R T I C I P E A C T I F

P R É S E N T.

Se repentant.

P R É T É R I T.

S'étant repenti ou repentie.

P A R T I C I P E P A S S I F

P R É S E N T.

Repenti ou repentie.

G É R O N D I F.

En se repentant ou se repentant.

D. Quel est le régime des verbes réfléchis ?

R. 1. Les verbes réfléchis directs ont toujours un régime absolu, qui est le pronom conjonctif, et quelquefois un régime relatif, distingué du nominatif du verbe. Par exemple, *s'aimer*, *s'admirer*, n'ont pour régime que le pronom conjonctif; mais *s'amuser*, *s'offenser*, peuvent encore avoir un régime relatif; car on dit, *Je m'amuse au jeu. Vous vous offensez de mes paroles.*

Il en est de même des verbes réfléchis passifs : *Ce bruit se répand. Les métaux se tirent des entrailles de la terre.*

2. Les verbes réfléchis indirects ont toujours le pronom conjonctif pour régime relatif, et souvent un régime absolu différent du nominatif du verbe, comme dans cette phrase : *Vous vous attirerez le mépris de tout le monde*, c'est-à-dire, *vous attirerez à vous le mépris de tout le monde* : à vous, est le régime relatif, et le mépris est le régime absolu. Mais dans cette autre phrase : *Vous vous nuisez par votre conduite*, il n'y a qu'un régime relatif sans régime absolu : *vous nuisez à vous par votre conduite.*

Quelquefois, pour donner plus de force à l'expression, on double le régime absolu des verbes réfléchis directs, et le régime relatif des verbes réfléchis indirects, en mettant après le verbe le pronom personnel qui répond au pronom conjonctif, et en y ajoutant *même*. Ainsi on dit, *Se tuer soi-même. Je me trompe moi-même. Vous vous décriez vous-même. Il se loue lui-même. Nous nous donnons des louanges à nous-mêmes. Ils se font tort à eux-mêmes.*

3. Quoique les verbes réfléchis par l'expression n'aient pas proprement de régime absolu, puisque ce sont des verbes neutres, et que les pronoms conjonctifs qui y sont joints, ne signifient rien, cependant on regarde les pronoms conjonctifs
comme

comme étant à l'accusatif. Mais ils ont ordinairement des régimes relatifs ; car on dit, *Je me repens de ma faute. Vous vous appercevez de mon chagrin. Je m'en vais à Rome.*

D. Qu'est-ce que les verbes réciproques ?

R. Ce sont des verbes qui se conjuguent, comme les verbes réfléchis, avec les pronoms conjonctifs ; et qui en sont différents, en ce qu'ils signifient l'action de deux ou de plusieurs sujets qui agissent les uns sur les autres, ou directement, comme quand on dit, *Ils se battent tous deux ; nous nous aimons les uns les autres ;* ou indirectement, comme quand on dit, *Vous vous dites des injures ; nous nous écrivons souvent.*

On voit que dans ces verbes les pronoms conjonctifs ne peuvent pas véritablement se rapporter au nominatif du verbe ; car quand je dis, *Pierre et Antoine se battent*, je ne veux pas dire que *Pierre se bat lui-même*, ni qu'*Antoine se bat lui-même*, ce qui fait que ces verbes ne peuvent pas être appelés réfléchis ; mais que *Pierre bat Antoine*, et qu'*Antoine bat Pierre*, ou qu'*ils se battent réciproquement* ; et voilà pourquoi il est plus exact de les appeler *réciproques*.

Il est aisé d'appercevoir que les verbes réciproques exprimant l'action de deux ou de plusieurs sujets qui agissent les uns sur les autres, ils ne peuvent avoir pour nominatif qu'un nom collectif ou un nom au pluriel, et que par conséquent les pronoms conjonctifs qui les accompagnent, ne peuvent être que ceux du pluriel, *nous, vous, se*, et jamais, *me, te*. D'où il s'ensuit que ces verbes se conjuguent seulement dans chaque temps par les trois personnes du pluriel, *Nous nous battons, vous vous battez, ils se battent.*

Quoique les verbes réfléchis par l'expression n'expriment pas proprement l'action d'un sujet qui

agit sur lui-même, et qu'il semble que, par cette raison, ils ne devroient pas être appelés *réfléchis*; cependant on ne peut pas dire que cette dénomination soit absolument impropre, parce que si l'on ne voit pas le rapport du pronom conjonctif avec le nominatif du verbe, il est certain au moins que ce pronom ne se rapporte pas à un autre nom, et qu'il y a lieu de présumer que dans l'origine, le rapport du nominatif du verbe et du pronom étoit plus sensible qu'il ne l'est aujourd'hui. Au lieu que dans les verbes réciproques, le sujet qui agit est toujours constamment différent de celui sur qui tombe l'action, et que par conséquent le pronom conjonctif ne s'y rapporte jamais au nominatif du verbe. Voilà pourquoi ces verbes ne peuvent pas être mis au nombre des verbes réfléchis.

Pour déterminer la signification de ces verbes, et la restreindre au sens réciproque, il est quelquefois nécessaire d'y ajouter les mots *l'un l'autre*, *les uns les autres*, ou *réciproquement*, ou *entre*, et ce dernier se joint au verbe de manière qu'il en fait partie, sans quoi le verbe pourroit être pris pour un verbe réfléchi. Ainsi, quand je dis simplement, *Pierre et Antoine se louent à tout moment*, on peut entendre que *Pierre et Antoine se louent eux-mêmes*, et alors c'est un verbe réfléchi. Mais si je dis, *Pierre et Antoine se louent l'un l'autre, se louent réciproquement*, ou *s'entre-louent* le verbe est nécessairement déterminé à la signification réciproque.

Le mot *entre* peut se joindre à tous les verbes réciproques, et l'on dit, *S'entre-battre*, *s'entr'aimer*, *s'entre-dire*, etc.

Il y a des verbes réciproques directs et indirects, suivant que les sujets agissent directement ou indirectement les uns sur les autres.

Les pronoms conjonctifs sont à l'accusatif,

comme régimes absolus , dans les verbes réciproques directs : *Pierre et Antoine se louent l'un l'autre* , c'est-à-dire , *Pierre loue Antoine* , et *Antoine loue Pierre* ; et ils sont au datif , comme régimes relatifs , dans les verbes réciproques indirects : *Pierre et Antoine se donnent des louanges* , c'est-à-dire , *Pierre donne des louanges à Antoine* , et *Antoine donne des louanges à Pierre*.

Du Verbe impersonnel.

D. Quelle est la véritable idée d'un verbe impersonnel.

R. C'est celle d'un verbe qui n'auroit aucun rapport de personnes ni de nombre ; c'est-à-dire , dont l'affirmation ou la signification ne se rapporteroit à aucun sujet.

D. Y a-t-il des verbes de cette nature ?

R. Non : parce que , dans quelque verbe que ce puisse être , on ne peut affirmer quelque chose , que ce ne soit d'un sujet , et par conséquent , qu'il n'y ait un nominatif du verbe de quelqu'une des trois personnes.

D. Quels sont donc les verbes que l'on appelle communément impersonnels ?

R. Ce sont ceux que l'on n'emploie qu'à la troisième personne du singulier , comme , *il faut* , *il importe*.

D. Qu'est-ce que ces verbes ont encore de particulier ?

R. C'est qu'étant précédés du pronom *il* , ils n'expriment jamais d'action , et qu'ils ne paroissent pas avoir le nominatif du verbe.

D. Le pronom il n'est-il pas aux verbes impersonnels ce qu'il est aux autres verbes ?

R. Non : dans tous les verbes qui ne sont pas impersonnels , le pronom *il* tient lieu d'un nom déjà

244 *Des différentes sortes de Verbes.*

exprimé, et qu'il n'est pas difficile d'y substituer, comme dans ces phrases : *Si Annibal eût su profiter de sa victoire, il étoit en état de détruire l'Empire Romain ; on voit que il est mis pour Annibal : Annibal étoit en état, etc. ;* au lieu que, dans les verbes impersonnels, tels que sont, *il pleut, il neige*, on ne peut mettre, à la place de *il*, aucun nom qui ait déjà été exprimé dans le discours.

D. *Combien y a-t-il de sortes de verbes impersonnels ?*

R. On peut en considérer de deux sortes ; savoir, les verbes impersonnels de leur nature, c'est-à-dire, qui ne sont jamais employés qu'à la troisième personne, comme, *il pleut, il fuit, il importe, etc.*, et ceux qui sont tantôt impersonnels, et tantôt personnels, c'est-à-dire, qui ne sont quelquefois susceptibles que de la troisième personne, et quelquefois s'emploient dans toutes les autres, comme *convenir*, qui est impersonnel dans cette phrase, *il convient que je me retire* ; et personnel dans celle-ci : *il convient de sa faute.*

D. *Comment pourra-t-on connoître quand les verbes de cette dernière espece, mis à la troisième personne du singulier, seront personnels ou impersonnels ?*

R. Un verbe, à la troisième personne du singulier, sera personnel, quand on pourra mettre, à la place du pronom *il*, quelque nom déjà exprimé ; et il sera impersonnel, quand on ne pourra pas mettre de nom à la place du même pronom *il*.

Appliquez cette regle à des exemples ?

R. Dans cette phrase, *Le dessin est un amusement honnête : IL CONVIENT aux jeunes gens ;* je puis mettre *dessin* à la place de *il*, et dire : *le*

dessin convient aux jeunes gens ; par conséquent, il convient est un verbe personnel.

Dans cette autre phrase : *Le dessin est un amusement honnête : IL CONVIENT que les jeunes gens s'y exercent ;* je ne puis mettre *dessin* ni aucun autre nom à la place de *il*, et il seroit absurde de dire, *Le dessin convient que les jeunes gens s'y exercent ;* par conséquent, *il convient* est impersonnel en cette occasion.

D. *Les verbes impersonnels sont-ils en grand nombre ?*

R. Non : ils se réduisent à peu près à ceux-ci :

AGIR : *il s'agit d'une affaire importante.*

ALLER : *il y va de ma gloire.*

ARRIVER : *il arrive souvent qu'on prend le mensonge pour la vérité.*

Y AVOIR : *il y a très-peu de gens qui étudient leur langue , il y a tout à craindre , etc.*

CONVENIR : *il convient que les jeunes gens parlent peu.*

ECLAIRER : *il éclaire avant que de tonner.*

ENNUYER : *il m'ennuie d'attendre.*

S'ENSUIVRE : *si deux choses sont égales à une troisième , il s'ensuit qu'elles sont égales entr'elles.*

ETRE , suivi d'un adjectif sans substantif : *il est juste , il est nécessaire , il est utile , il est dangereux , il est rare , etc. il est juste , il est nécessaire de rapporter toutes ses actions à Dieu.*

Être , impersonnel , s'emploie à peu près dans le même sens et dans les mêmes occasions que *y avoir* : *il est des hommes assez méchants pour , etc. ou , il y a des hommes assez méchants pour.* Mais , quand il est avec une négation , il faut examiner si cette négation marque une exclusion de la chose même , ou simplement de ce qui la qualifie ou la modifie. Dans le premier cas , on ne peut se servir que du verbe *y avoir* , *il n'y a personne à la mai-*

246. *Des différentes sortes de Verbes.*

son, et non, il n'est personne à la maison. Dans le second cas, on peut communément employer l'un aussi bien que l'autre : il n'est rien, ou il n'y a rien de si incertain que l'heure de la mort.

FAIRE : il fait beau, il fait chaud, il fait froid, etc.

IL FAUT, sans infinitif : il faut aimer Dieu par dessus toutes choses.

geler : il gele.

GRÊLER : il grêle.

IL IMPORTE, dont l'infinitif importer n'est presque pas en usage : il importe à la république que les méchants soient connus.

NEIGER : il neige.

PAROÎTRE : il paroît quelquefois que les animaux agissent par connoissance.

POUVOIR : il se peut, ou il se peut faire que les sens nous trompent.

PLAIRE : il plaît quelquefois à Dieu de nous éprouver par des adversités temporelles.

PLEUVOIR : il pleut.

SEMBLER : il semble que la terre soit immobile.

SUFFIRE : il suffit que je vous l'ordonne.

TENIR : il ne tient pas à moi que vous ne soyez content.

TONNER : il tonne.

VALOIR : il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes, etc.

D. N'avez-vous pas fait entendre que les verbes qu'on appelle impersonnels, ne le sont pas véritablement ?

R. Oui : j'ai dit qu'on ne pouvoit employer un verbe pour affirmer, qu'il n'eût un sujet ou un nominatif, et, par conséquent, qu'il ne fût personnel.

D. Quelle différence y a-t-il donc à l'égard du

nominatif, entre les verbes personnels et les verbes impersonnels.

R. C'est que le nominatif des verbes personnels, étant joint au verbe, ou ayant déjà été exprimé dans le discours, se connoît aisément; au lieu que le nominatif des verbes impersonnels est plus enveloppé et plus difficile à trouver, parce qu'il n'est pas énoncé, ou ne l'est que d'une manière confuse.

D. *Expliquez cela par quelques exemples ?*

R. Dans *il pleut*, le pronom *il* tient lieu de quelque chose qui est nominatif du verbe, et le représente. Ce nominatif qui est renfermé dans la signification même du verbe *pleut*, est *pluie*. Ainsi, quand on dit, *il pleut*, c'est comme si l'on disoit : *il pluie est, quelque chose qui est la pluie est, ou la pluie est.*

Dans *il fait chaud, il est six heures, il me plaît de faire cela*; *il* tient lieu du nominatif qui est après le verbe; et c'est comme qui diroit : *il chaud, ou le chaud se fait, ou le chaud existe; il six heures, ou le temps six heures, ou le temps qu'on appelle six heures, est; il de faire, l'action ou le mouvement de faire cela me plaît, ou est mon plaisir.*

Dans la phrase, *il arrive souvent qu'on prend le mensonge pour la vérité*; *il* tient lieu de quelque chose qui est le nominatif du verbe *arrive*, et ce nominatif est exprimé dans le reste de la phrase; car ce qui arrive souvent, c'est qu'on prend le mensonge pour la vérité. Ainsi, cette phrase veut dire, *une chose, qui est qu'on prend le mensonge pour la vérité, arrive souvent*; où l'on voit que le verbe *arrive* a un nominatif.

Y avoir, qui est d'un grand usage dans la langue françoise, tient toujours lieu du verbe *être*; car, quand on dit, *il y a tout à craindre; il y a très-*

248 *De différentes sortes de Verbes.*

peu de gens qui étudient leur langue ; c'est comme si l'on disoit , Tout est à craindre ; très-peu de gens sont qui étudient leur langue.

Ce verbe est toujours suivi de son nominatif, et il est mis au nombre des impersonnels, parce qu'il ne s'emploie jamais qu'à la troisième personne du singulier, quoique son nominatif soit le plus souvent au pluriel, comme on l'a vu dans l'exemple précédent.

Le pronom qui tient lieu du nominatif de ce verbe, quand il n'est pas exprimé, est *en*, qui se met entre *y* et les temps d'*avoir* ; *il y en a*, *il y en avoit*, etc.

Le verbe *être* s'emploie aussi quelquefois, comme on l'a déjà observé, de la même manière et dans la même signification que le verbe *y avoir*. Ainsi, on pourroit dire : *il est très-peu de gens qui étudient leur langue.*

Ces exemples suffiront pour faire connoître qu'on peut découvrir de même des nominatifs pour tous les autres verbes qu'il a plu aux Grammairiens d'appeler impersonnels.

D. *Comment peut-on encore regarder les verbes impersonnels ?*

R. Comme des expressions abrégées qui suppléent à des phrases ou discours plus étendus. Ainsi, *il m'importe*, veut dire, *mon avantage demande* ; *il faut que je*, veut dire, *mon devoir exige que je*, etc.

D. *Pourquoi ces verbes ne sont-ils employés qu'à la troisième personne du singulier ?*

R. Parce qu'ils renferment, dans leur signification, un sujet ou un nominatif qui ne peut être que de la troisième personne du singulier, comme la pluie dans *il pleut*, la grêle dans *il grêle*, la neige dans *il neige*, le tonnerre dans *il tonne*, etc.

D. *N'y a-t-il pas encore d'autres verbes qui approchent de la forme des verbes impersonnels ?*

R. Oui. 1. Il y en a quelques uns qui, comme les verbes *il y a* et *il est*, sont quelquefois suivis de leurs nominatifs, et se mettent à la troisième personne du singulier, quoique ces nominatifs soient au pluriel, comme quand on dit : *Il se répand des bruits désavantageux sur votre compte. Il arriva plusieurs couriers portant la même nouvelle ;* au lieu de dire, *Des bruits..... se répandent. Plusieurs couriers..... arrivèrent, etc.*

2. Les verbes précédés du pronom général *on*, comme *on dit, on aime, on répond, etc.* dont il est à propos de parler avec quelque étendue.

D. *Quelle raison a-t-on eue pour mettre au rang des impersonnels, les verbes précédés du pronom général on ?*

R. C'est parce qu'ils ne s'emploient qu'à la troisième personne du singulier avec ce pronom, et qu'ils se rendent souvent en latin par les verbes impersonnels. Mais le mot *on*, étant, comme nous l'avons dit page 68, un véritable pronom de la troisième personne du singulier, qui, dans son origine, signifie *homme*, le verbe qui y a rapport, et dont il est le nominatif, doit nécessairement être mis à la troisième personne du singulier ; et ainsi il n'est pas plus impersonnel que s'il avoit tout autre nominatif de la troisième personne du singulier.

D. *Quels verbes peuvent être précédés du pronom général on ?*

R. Tous les verbes à l'exception des impersonnels de leur nature. Ainsi, *on dira, on est, on aime, on tombe, on est puni, on se promène, on convient.* Mais *on* ne dira pas, *on importe, on faut, on pleut, etc.* parce que ces verbes ne peuvent pas avoir *homme* pour nominatif.

250 *Des différentes sortes de Verbes.*

D. *Ce pronom apporte-t-il quelque changement dans les verbes qu'il précède.*

R. Non : ils sont de même nature ; ils ont les mêmes régimes et les mêmes propriétés que s'ils étoient à la suite d'un autre nominatif.

D. *Y a-t-il en latin ou en grec un pronom qui réponde à notre pronom général on ?*

R. Non : mais on en rend ordinairement la signification dans ces langues, en mettant le verbe au passif ; en sorte que, s'il y a un régime absolu, il devienne nominatif du verbe ; car c'est la même chose de dire, *On estime la sagesse, ou la sagesse est estimée. On croit que Pharamond a établi la loi salique, ou Pharamond est cru avoir établi la loi salique, etc.*

D. *Comment se conjuguent les verbes impersonnels ?*

R. Ils se conjuguent comme les autres verbes, excepté qu'ils n'ont dans chaque temps que la troisième personne du singulier, précédée du pronom *il*.

D. *Conjugez les deux verbes impersonnels, il faut et il y a.*

R.

INDICATIF.

PRÉSENT.

Il faut.

IMPARFAIT.

Il y falloit.

PRÉTÉRIT.

Il fallut.

PRÉTÉRIT INDÉFINI.

Il a fallu.

PRÉTÉRIT ANTÉRIEUR.

Il eût fallu.

PLUSQUE-PARFAIT.

Il avoit fallu.

FUTUR.

Il faudra.

FUTUR PASSÉ.

Il aura fallu.

CONDITIONNEL

PRÉSENT.

Il faudroit.

CONDITIONNEL PASSÉ.

Il auroit ou il eût fallu.

SUBJONCTIF,

ou

CONJONCTIF

PRÉSENT ou FUTUR.

Qu'il faille.

IMPARFAIT.

Qu'il fallût.

PRÉTÉRIT.

Qu'il ait fallu.

PLUSQUE-PARFAIT.

Qu'il eût fallu.

PARTICIPE ACTIF

PRÉTÉRIT.

Ayant fallu.

Les temps et les modes qui manquent à ce verbe ne sont point en usage.

INDICATIF

PRÉSENT.

Il y a.

IMPARFAIT.

Il y avoit.

PRÉTÉRIT.

Il y eut.

PRÉTÉRIT INDÉFINI.

Il y a eu.

PRÉTÉRIT ANTÉRIEUR.

Il y eût eu.

PLUSQUE-PARFAIT.

Il y avoit eu.

FUTUR.

Il y aura.

FUTUR PASSÉ.

Il y aura eu.

CONDITIONNEL

PRÉSENT.

Il y auroit.

CONDITIONNEL PASSÉ.

Il y auroit ou il y eût eu.

IMPÉRATIF

PRÉSENT ou FUTUR.

Qu'il y ait.

SUBJONCTIF,

ou

CONJONCTIF

PRÉSENT ou FUTUR.

Qu'il y ait.

IMPARFAIT.

Qu'il y eût.

PRÉTÉRIT.

Qu'il y ait eu.

PLUSQUE-PARFAIT

Qu'il y eût eu.

INFINITIF

PRÉSENT.

Y avoir.

PRÉTÉRIT.

Y avoir eu.

PARTICIPE ACTIF

PRÉSENT.

Y ayant.

PRÉTÉRIT.

Y ayant eu.

D. Conjuguez un verbe impersonnel avec le pronom général on ?

252 *Des différentes sortes de Verbe.*

INDICATIF	CONDITIONNEL
PRÉSENT.	PASSÉ.
On aime.	On <i>au</i> roit on <i>eu</i> t aimé.
IMPARFAIT.	IMPÉRATIF
On aimoit.	PRÉSENT ou FUTUR.
PRÉTÉRIT.	Qu'on aime.
On aime.	SUBJONCTIF,
PRÉTÉRIT INDÉFINI.	ou
On <i>a</i> aimé.	CONJONCTIF
PRÉTÉRIT ANTÉRIEUR.	PRÉSENT ou FUTUR.
On <i>éto</i> it aimé.	Qu'on aime.
PRÉTÉRIT ANTÉRIEUR	IMPARFAIT.
INDÉFINI.	Qu'on aimât.
On <i>a eu</i> aimé.	PRÉTÉRIT.
PLUSQUE-PARFAIT.	Qu'on <i>ait</i> aimé.
On <i>avoit</i> aimé.	PLUSQUE-PARFAIT.
FUTUR.	Qu'on <i>éto</i> it aimé.
On aimera.	INFINITIF
FUTUR PASSÉ.	PRÉSENT.
On <i>aura</i> aimé.	Aimer.
CONDITIONNEL	
PRÉSENT.	
On aimeroit.	

Le reste comme dans la première conjugaison.

D. *Quel est le régime des verbes impersonnels?*

R. Quelques uns n'en ont point du tout, comme *il pleut, il tonne.*

D'autres ont des régimes relatifs, comme, *il importe aux hommes de bien vivre.*

Ce qui paroît régime à l'égard de quelques autres, n'en est proprement que le nominatif, suivant ce que nous avons dit, comme *écu, homme, beau* : dans, *il me faut un écu ; il y a des hommes ; il fait beau.*

Des Verbes auxiliaires.

D. *De quelles espèces de verbes nous reste-t-il à parler?*

R.

R. Des verbes auxiliaires.

D. Qu'est-ce qu'un verbe auxiliaire?

R. C'est, suivant l'étymologie du mot *auxiliaire*, un verbe qui sert comme de secours aux autres pour former divers temps.

D. Combien y a-t-il de verbes auxiliaires?

R. Deux : *avoir* et *être*.

D. Ces verbes sont-ils toujours employés comme auxiliaires?

R. Non : ils ne sont auxiliaires que quand ils sont joints aux participes passifs des autres.

Que sont-ils donc indépendamment des participes passifs des autres verbes?

R. *Avoir* est par lui-même un verbe actif, qui signifie la même chose que *posséder* ; j'ai de l'argent, c'est-à-dire, je possède de l'argent. *Être* est, comme nous l'avons dit, un verbe substantif, dont l'usage propre est de lier un attribut avec un sujet : *L'église est infallible*.

D. Quels sont les temps des verbes qui se forment par la jonction des verbes auxiliaires avec le participe passif?

R. Ce sont, dans les verbes actifs, neutres, réfléchis, réciproques, et impersonnels, tous les temps qui marquent un passé, à l'exception du prétérit simple. Ainsi,

Avoir et *être* forment le prétérit de l'infinitif ; *Avoir aimé*, *être tombé*, *s'être repenti*.

J'ai et *je suis*, forment le prétérit indéfini : *J'ai aimé* ; *je suis tombé* ; *je me suis repenti* ; *il a fallu*.

J'avais et *j'étais*, forment le plusque-parfait de l'indicatif : *j'avais aimé* ; *j'étais tombé* ; *je m'étais repenti* ; *il avait fallu*.

J'eus et *je fus*, forment le prétérit antérieur : *J'eus aimé* ; *je fus tombé* ; *je me fus repenti* ; *il eût fallu*.

254 *Des différentes series de Verbes.*

J'aurai et je serai, forment le futur passé : *J'aurai aimé ; je serai tombé ; je me serai repenti ; il aura fallu.*

J'aurais ou j'eusse, et *je serois ou je fusse*, forment le conditionnel passé : *J'aurais ou j'eusse aimé ; je serois ou je fusse tombé ; je me serois ou je me fusse repenti ; il auroit ou il eût fallu.*

Que j'aie et que je sois, forment le prétérit du subjonctif : *Que j'aie aimé ; que je sois tombé ; que je me sois repenti ; qu'il ait fallu.*

Que j'eusse et que je fusse, forment le plusque-parlait du subjonctif : *Que j'eusse aimé ; que je fusse tombé ; que je me fusse repenti ; qu'il eût fallu.*

Ayant et étant, forment le prétérit du participe actif : *Ayant aimé ; étant tombé ; s'étant repenti ; ayant fallu.*

D. *Comment forme-t-on les temps des verbes passifs ?*

R. En ajoutant un participe passif à tous les temps simples et composés du verbe *être*, on a tous les temps des verbes passifs, comme on l'a vu dans la conjugaison du verbe passif, *je suis aimé*, page 230.

D. *Et les verbes avoir et être, avec quel verbe forment-ils leurs temps passés ?*

R. Le verbe *avoir* les forme par lui-même, comme auxiliaire, avec son participe *eu* ; *J'ai eu, j'avais eu, j'aurais eu, etc.*

Le verbe *être* prend ces mêmes temps d'*avoir*, et de son participe *été*, *j'ai été, j'avais été, j'aurais été, etc.*

D. *Le verbe avoir, employé comme auxiliaire, conserve-t-il quelque chose de la signification qu'il a comme verbe actif ?*

R. Non ; il ne sert alors qu'à marquer les di-

vers rapports des temps dans les verbes dont il est auxiliaire.

D. *En est-il de même du verbe être ?*

R. Non : avec certains verbes , il est verbe substantif en tout ou en partie , et avec d'autres , il se met simplement pour l'auxiliaire *avoir*.

D. *Avec quels verbes est-il substantif en tout ?*

R. Avec les verbes passifs , parce qu'il n'y a d'autre emploi que de lier un attribut passif avec le sujet , en désignant par lui-même la personne , le nombre et le temps. Ainsi , dans *Pierre est aimé* ; *est* marque l'union de l'amour passif exprimé par *aimé* , avec *Pierre* , et désigne par lui-même une troisième personne du singulier du présent.

D. *Avec quels verbes être n'est-il substantif qu'en partie ?*

R. Avec les verbes neutres , les verbes réfléchis passifs , et les verbes réfléchis par l'expression , parce qu'il y est mis en partie pour lui-même , en ce qu'il y joint un attribut avec un sujet ; et en partie pour l'auxiliaire *avoir* , en ce qu'il n'y désigne pas le temps par lui-même.

D. *Eclaircissez cette réponse par quelques exemples ?*

R. Dans ces phrases : *Pierre est tombé* ; *la nouvelle s'est trouvée fausse* ; *Pierre s'est repenti* ; *est* , lie les attributs avec les sujets ; mais ce n'est pas en désignant le temps par lui-même , puisqu'il est au présent , et qu'il exprime un passé , étant joint aux participes de ces verbes , de même que le présent de l'auxiliaire *avoir* exprime un passé , étant joint à *aimé* dans *j'ai aimé* : en sorte que , pour rendre ces phrases par le verbe substantif avec le temps qu'il désigne par lui-même , il faudroit dire , *Pierre a été tombant* , *la nouvelle a été trouvée fausse* ; *Pierre a été repentant*. On voit de

256 *Des différentes sortes de Verbes.*

plus, par ce changement, que la signification du passé, dans la première expression de ces verbes, vient plutôt des participes *tombé, trouvé, et repenti*, que du verbe *est*.

D. *Avec quels verbes être se met-il simplement pour l'auxiliaire avoir ?*

R. C'est avec les verbes réfléchis et réciproques, directs ou indirects, où le verbe *être* ne fait que marquer les divers rapports des temps, comme l'auxiliaire *avoir*, sans lier par lui-même l'attribut avec le sujet. En effet, quand on dit : *Caton s'est tué; Lucrece s'est donné la mort*; c'est comme si l'on disoit : *Caton a tué soi-même; Lucrece a donné la mort à soi-même*.

D. *Pourquoi ne peut-on pas dire que, dans ces verbes, l'auxiliaire être lie par lui-même l'attribut avec le sujet ?*

R. 1. Parce qu'étant mis pour *avoir*, le participe dont il est suivi, ne peut pas être affirmé du nominatif du verbe, ni conséquemment en être l'attribut. En effet, dans les exemples précédents, on ne veut pas dire que *Caton est tué*, ni que *Lucrece est donnée*; mais, au contraire, que *Caton a tué*, et que *Lucrece a donné*.

2. Parce que l'auxiliaire *être*, en cette occasion, est censé ne faire qu'un même mot avec le participe, pour exprimer au passé l'affirmation de l'attribut, comme elle est exprimée en un seul mot dans les temps simples. Ainsi, dans *Caton s'est tué, Lucrece s'est donné la mort*; *est tué, est donné*, ne marquent précisément que l'affirmation de l'attribut au passé, c'est-à-dire, les actions de *tuer* et de *donner*, *Caton a tué, Lucrece a donné*, comme on exprimeroit ces mêmes actions au présent, en disant, *Caton tue, Lucrece donne*; au lieu que si l'on vouloit distinguer le sujet, l'attribut, et le verbe qui les unit, dans *Caton s'est tué*,

Lucrece s'est donné la mort, il faudroit dire , suivant la réduction que l'on peut faire des verbes adjectifs, *Caton a été tuant soi-même ; Lucrece a été donnant la mort à soi-même*. Par où l'on voit que l'auxiliaire *être* ne lie pas par lui-même l'attribut avec le sujet dans les verbes réfléchis et réciproques , directs et indirects.

D. *D'où peut venir l'usage de conjuguer les verbes réfléchis avec l'auxiliaire être plutôt qu'avec l'auxiliaire avoir ?*

R. On peut conjecturer que c'est parce que l'action et la passion s'y trouvant dans le même sujet , on a été plus porté à se servir du verbe *être*, qui signifie par lui-même la passion, que du verbe *avoir*, qui n'auroit marqué que l'action ; et, en effet , quand on dit , *il s'est tué*, c'est comme si l'on disoit, *il a été tué par soi-même*, et l'on trouve la signification passive , que l'on ne trouveroit pas dans *il s'a tué*.

ARTICLE V.

Du Gérondif.

D. **Q**U'EST-CE que le Gérondif ?

R. C'est une inflexion du verbe , par laquelle on marque que la signification n'en est que passagère , et subordonnée à celle d'un autre verbe.

D. *Qu'entendez-vous par-là ?*

R. J'entends que dans toutes les phrases où l'on emploie un gérondif , il y a toujours un autre verbe principal , auquel le gérondif a un rapport de dépendance : c'est-à-dire , que le gérondif exprime une action passagère , une circonstance d'action ou de temps , une manière , un moyen de l'action ou de la signification du verbe principal.

D. Ajoutez quelques exemples à cette explication ?

R. Quand Phedre dit ,

Quelle importune main , **EN FORMANT** tous ces nœuds ,
A pris soin sur mon front d'assembler mes cheveux !

le verbe , ou l'action principale de cette phrase , est , *a pris soin d'assembler* ; et *en formant* , n'exprime qu'une action passagere et subordonnée à la principale , en ce qu'elle n'en désigne qu'une maniere ou un moyen , puisque ce n'est que par la formation des nœuds , que les cheveux de Phedre ont été assemblés. De même dans cette phrase ; *Qui empêche de dire la vérité en riant ? Dire la vérité* , est le verbe principal auquel *en riant* est le subordonné , comme exprimant un moyen de *dire la vérité*.

D. Le gérondif est-il susceptible de genres et de nombres ?

R. Non : il est indéclinable de sa nature , c'est-à-dire , qu'il n'admet jamais aucun changement dans sa terminaison en *ant* , à quelque genre et à quelque nombre qu'il se rapporte.

D. La préposition en est-elle toujours jointe au gérondif ?

R. Non : il y a des occasions où elle est supprimée , comme dans cette phrase : *Croyez - vous qu'AGISSANT avec tant d'imprudence , vous méritiez la confiance de vos amis ?* c'est-à-dire , *croyez-vous qu'EN AGISSANT avec tant d'imprudence , etc.*

Nous ferons encore mieux connoître la nature du gérondif , en l'opposant au participe actif en *ant* :

ARTICLE VI.

Conjugaisons des Verbes irréguliers et défectueux.

D. *LES regles que vous avez données pour la formation des temps , ne mettent-elles pas en état de conjuguer toutes sortes de verbes ?*

R. Cela est vrai : mais on sera peut-être encore bien aise de trouver ici conjugués tout de suite , et dans un ordre alphabétique , les verbes irréguliers et défectueux.

Nous les diviserons par les quatre conjugaisons , et pour ne rien dire d'inutile , nous ne conjuguons que les temps simples qui peuvent avoir quelques difficultés , nous contentant d'indiquer les autres par les premières personnes. A l'égard des temps composés , nous n'en parlerons que quand ils auront quelque chose de particulier.

Nous y ajouterons aussi la conjugaison de quelques verbes qui , quoique réguliers , peuvent paraître difficiles à certaines personnes.

Verbes irréguliers et défectueux de la première Conjugaison.

ALLER. Participe actif , *allant*. Participe passif *allé* ou *été*.

Temps simples. Indicatif présent , *je vais* , ou *je vas* , moins usité , *tu vas* , *il va* , *nous allons* , *vous allez* , *ils vont*. Imparfait , *j'allais*. Prétérit , *j'allai* , ou *je fus*. Futur , *j'irai*. Conditionnel présent , *j'irois*. Impératif , *va* , *qu'il aille* , *allons* , *allez* , *qu'ils aillent*. Subjonctif présent , *que j'aille* , *que tu ailles* , *qu'il aille* , *que nous allions* , *que*

vous alliez , qu'ils aillent. Imparfait , que j'allasse.

Temps composés marquant qu'on est ou qu'on étoit encore dans l'endroit dont on parle. Prétérit indéfini , *je suis allé*. Prétérit antérieur , *je fus allé*. Plusque-parfait , *j'étois allé*. Futur passé , *je serai allé*. Conditionnel passé , *je serois allé*. Prétérit du subjonctif , *que je sois allé*. Plusque-parfait du subjonctif , *que je fusse allé*. Prétérit de l'infinitif , *être allé*. Prétérit du participe , *étant allé*.

Temps composés marquant qu'on est plus ou qu'on n'étoit plus dans l'endroit dont on parle. Prét. indéf. *j'ai été*. Prét. ant. *j'eus été*. Plusq. parf. *j'avois été*. Futur passé , *j'aurai été* , Condit. passé , *j'aurois ou j'eusse été*. Prét. du subj. *que j'aie été*. Plusq. parf. du subj. *que j'eusse été*. Prét. du part. *ayant été*.

S'EN ALLER. Part. act. *s'en allant*. Part. passif , *allé*.

Temps simples. Ind. prés. , *je m'en vais ou je m'en vas , tu t'en vas , il s'en va , nous nous en allons , vous vous en allez , ils s'en vont*. Imparf. *je m'en allois*. Prét. *je m'en attai ou je m'en fus*. Fut. *je m'en irai*. Condit. prés. *je m'en irois*. Impér. *va-t-en , qu'il s'en aille , allons-nous-en , allez-vous-en , qu'ils s'en aillent*. Subj. prés. *que je m'en aille*. Imparf. *que je m'en allasse*.

Temps composés. Prét. indéf. *je m'en suis allé , tu t'en es allé , il s'en est allé , nous nous en sommes allés , vous vous en êtes allés , ils s'en sont allés*. Prét. ant. *je m'en fus allé*. Plusq. parf. *je m'en étois allé*. Fut. pas. *je m'en serai allé*. Cond. passé. *je m'en serois allé*. Prét. du sub. *que je m'en sois allé*. Plusq. parf. du subj. *que je m'en fusse allé*. Prét. de l'inf. *s'en être allé*. Prét. du part. *s'en étant allé*.

EMPLOYER , et tous les verbes où *er* est précédé

d'un *γ* grec. Part. actif, *employant*. Part. passif, *employé*.

Imparf. de l'ind. *j'emloyois*, *tu employois*, *il employoit*, *nous employions*, *vous employiez*, *ils employoient*. Prés. du subj. *que nous employions*, *que' vous employiez*. Les autres temps suivent la règle générale.

On ajoute un *i* après l'*γ* grec, aux premières et secondes personnes du pluriel de l'imparfait de l'indicatif, et du prés. du subj. de tous les verbes qui ont le part. act. en *yant*; comme *voyant*, *essayant*, etc.

ENVOYER. Futur de l'ind. *j'enverrai*.

PUER. Prés. de l'ind. *je pus*, *tu pus*, *il put*, *nous puons*, *vous puez*, *ils puent*. Les autres temps sont réguliers.

RECŒUVRE et LAISSER. Ces deux verbes ne sont pas irréguliers, et nous n'en parlerons ici que parce que beaucoup de gens disent et écrivent *recouvert* pour *recouvré*, au part. passif. *il a recouvert la vue*; au lieu que pour parler correctement il faut dire, *il a recouvré la vue*.

Il est encore fort ordinaire d'entendre dire, *je laïrai*, pour *je laisserai*. Cette une faute grossière qu'on doit absolument éviter.

Verbes irréguliers et défectueux de la seconde Conjugaison.

BÉNIR. Part. act. *bénissant*. Part. pas. *béni*.

Ce verbe est régulier, et se conjugue comme *finir*. Mais il a encore pour partic. passif, *béni*, qui fait au féminin *bénite*, quand il se dit de certaines choses sur lesquelles la bénédiction du Prêtre ou de l'Evêque a été donnée avec les cérémonies ordinaires: *un pain béni*, *des grains bénits*, *une Abbessé bénite*, *de l'eau bénite*, *cierge béni*, *chandelle bénite*.

262 *Verbes irréguliers et défectueux.*

BOUILLIR, et son composé *ébouillir*. Part. act. *bouillant*. Part. passif *bouilli*.

Indic. prés. *je bous , tu bous , il bout , nous bouillons , vous bouillez , ils bouillent*. Imparf. *je bouillois*. Prét. *je bouillis*. Fut. *je bouillirai*. Condition. prés. *je bouillirois*. Impératif *bous , qu'il bouille*. Subj. prés. *que je bouille*. Imparf. *que je bouillisse*.

COURIR, ou quelquefois *courre*, et ses composés *accourir*, *concourir*, *discourir*, *encourir*, *parcourir*, *recourir*, *secourir*. Part. act. *courant*. Part. passif, *couru*.

Ind. prés. *je cours , tu cours , il court , nous courons , vous courez , ils courent*. Imparf. *je courais*. Prét. *je courus*. Fut. *je courrai , tu courras , il courra , nous courrons , vous courrez , ils courront*. Cond. prés. *je courrais , tu courrais , il courroit , nous courrions , vous courriez , ils courroient*. Impér. *cours , qu'il coure*. Subjonctif prés. *que je coure*. Imparfait, *que je courusse*.

CUEILLIR, et ses composés, *accueillir*, *recueillir*, Participe actif, *cueillant*. Participe passif, *cueilli*.

Ind. prés. *je cueille*. Imparf. *je cueillois*. Prét. *je cueillis*. Fut. *je cueillerai*. Cond. prés. *je cueillerois*. Impér. *cueille*. Subj. présent, *que je cueille*. Imparf. *que je cueillisse*.

FAILLIR. Part. act. *faillant*. Part. passif, *failli*. Indic. prés. *je faux , tu faux , il faut , nous faillons , vous faillez , ils faillent*. Fut. *je faurai*.

Ce verbe n'est guère en usage qu'à l'infinitif, au prêt. *je faillis*, et aux temps composés, *j'ai failli*, *j'eus failli*, *j'avois failli*, *j'aurai failli*, *j'aurois failli*, *avoir failli*.

Défaillir, composé de *faillir*. Part. act. *défaillant*, Part. passif, *défailli*.

On disoit autrefois , indic. prés. *ie défaut , tu*

défaux , il défaut , nous défaillois , vous défaillez , ils défailent. Imparf. *je défaillois.* Prêt. *je défailis , Fut. je défendrai.* Condit. prés. *je défendrais.* Subj. prés. *que je défende.* Mais on ne s'en sert plus guere qu'à l'infinitif *défaillir* , au Part. act. *défaillant* , aux temps composés , *j'ai défailli , j'eus défailli* , etc. quelquefois encore aux trois personnes du pluriel du présent de l'indicatif , *nous défaillois* , etc. à l'imparf. *je défaillois* , et au prêt. *je défailis.* Il est toujours plus sûr d'avoir recours au temps du verbe *tomber en défaillance.*

FUIR , et son composé *s'enfuir.* Part. act. *fuyant* , Part. passif. *fui.*

Indic. prés. *je fuis , tu fuis , il fuit , nous fuyons , vous fuyez , ils fuient.* Imparf. *je fuyois , nous fuyions , vous fuyiez , ils fuyoient.* Prêt. *je fuis.* Fut. *je fuirai.* Impérat. *fuis , qu'il fuie , fuyons , fuyez.* Subj. prés. *que je fuie , que nous fuyions , que vous fuyiez , qu'ils fuient.* Imparfait *que je fusse.*

HAÏR. Participe actif , *haïssant.* Participe passif *haï.*

Indic. prés. *je hais , tu hais , il hait , nous haïssons , vous haïssez , ils haïssent.* *Ai* se prononce dans les trois personnes du singulier comme dans *je fais , tu fais , il fait.* *L'a* et *l'i* se prononcent séparément dans le reste du verbe. Imparfait , *je haïssois.* Fut. *je haïrai.* Condit. prés. *je haïrois.* Impératif , *hais , qu'il haïsse , haïssons , haïssez , qu'ils haïssent.* Subj. prés. *que je haïsse.* Imparf. *que je haïsse.* Ce verbe ne se dit guere au préterit de l'indicatif , ni à la seconde personne du singulier de l'impérat. qui se prononce encore comme *fais.*

MOURIR. Partic. actif , *mourant.* Partic. passif , *mort.*

Indic. prés. *je meurs , tu meurs , il meurt , nous mourons , vous mourez , ils meurent.* **Imparf.** *je mourais.* **Prét.** *je mourus.* **Fut.** *je mourrai , tu mourras , il mourra , nous mourrons , vous mourrez , ils mourront.* **Condit.** prés. *je mourrais , tu mourrais , il mourrait , nous mourrions , vous mourriez , ils mourraient.* **Impér.** *meurs , qu'il meure , mourons , mourez , qu'ils meurent.* **Subj.** prés. *que je meure , que tu meures , qu'il meure , que nous mourions , que vous mouriez , qu'ils meurent.* **Imparf.** *que je mourusse.* Ce verbe prend l'auxiliaire *être* dans ses temps composés : *je suis mort , je fus mort , j'étois mort , etc.*

OUIR. **Partic. passif,** *ouï.* Il n'est plus en usage qu'au **prét.** *j'ouïs* , à l'**imparf.** du **subj.** *que j'ouïsse.* A l'**inf.** *ouïr* ; et aux temps composés , *j'ai ouï , j'eus ouï , j'avois ouï , j'aurai ouï , j'aurais ouï , que j'aie ouï , que j'eusse ouï , avoir ouï , ayant ouï* ; et il est assez ordinairement suivi d'un autre verbe à l'**infinitif** , comme *j'ai ouï dire , j'ai ouï prêcher , j'ai ouï raconter.* Son **prés.** de l'**indic.** étoit autrefois , *j'ois , tu ois , il oit , nous oyons , vous oyez , ils oient.* **Imparf.** *j'oyois.* **Fut.** *j'oirai.* **Part. act.** *oyant , etc.*

QUERIR , n'a aucun temps , et l'usage ne l'a conservé qu'à l'**infinitif** , et après les verbes *aller , venir , envoyer* ; comme quand on dit : *aller querir quelqu'un , il m'est venu querir , je l'ai envoyé querir.*

ACQUÉRIR , et les autres composés de *querir* , qui sont , *conquérir , enquérir , requérir.* **Partic. actif,** *acquérant.* **Part. pass.** *acquis.*

Indic. prés. *j'acquiers , tu acquiers , il acquiert , nous acquérons , vous acquérez , ils acquierent.* **Imp.** *j'acquérois.* **Prét.** *j'acquis.* **Fut.** *j'acquerrai , tu acquerras , il acquerra , nous acquerrons , vous acquerrez , ils acquerront.* **Condit.** prés. *j'acquerrais , tu acquerrois , il acquerroit , nous acquerrions ,*

rons, vous acquerriez, ils acquerroient. Impér. acquiers, qu'il acquière, acquérons, acquérez, qu'ils acquierent. Subj. prés. que j'acquiere, que tu acquieres, qu'il acquiere, que nous acquérions, que vous acquériez, qu'ils acquierent. Imparfait, que j'acquisse.

Conquérir ne s'emploie bien qu'à l'infinitif. Au prêt. de l'indic. *je conquis*. A l'imparf. du subj. *que je conquisse*; et aux temps composés, *j'ai conquis, j'eus conquis, j'avois conquis, etc.*

SAILLIR. Part. act. *saillant*. Part. passif, *sailli*.

Ce verbe se conjugue de deux manieres.

1. Quand il signifie *s'avancer en dehors*, il n'est d'usage qu'à l'infinitif et aux troisiemes personnes du singulier et du pluriel, et il fait au présent de l'indicatif, *il saille, ils saillent*, comme si l'on disoit, *je saille*, à la premiere personne : *ce balcon saille trop*. Imparf. *il sailloit*. Fut. *il saillera*. Condition. prés. *il sailleroit*. Subj. prés. *qu'il saille*. Imparf. *qu'il saillît*. Il ne paroît pas qu'on puisse s'en servir dans aucun autre temps.

2. Quand, en parlant d'eau et d'autres liqueurs, il signifie *s'élancer, s'élever en l'air*, il n'a ordinairement que les troisiemes personnes, et fait au prés. de l'indic. *il saillit, ils saillissent*, comme venant de *je saillis : les eaux saillissent*. Imparf. *il saillissoit*. Préter. *il saillit*. Fut. *il saillira*. Condition. prés. *il sailliroit*. Subj. prés. *qu'il saillisse*. Imparf. *qu'il saillît*. On peut aussi l'employer aux temps composés; *il a sailli, il eut sailli, il avoit sailli, etc.*; *mon sang a sailli fort loin*. Au reste, on n'a que très-rarement occasion de se servir de ces verbes.

Saillir a deux composés, qui sont, *assaillir et tressaillir*.

Assaillir. Part. act. *assaillant*. Participe passif, *assailli*.

Il n'a au prés. de l'indic. que les trois personnes du pluriel, *nous assaillons*, *vous assailliez*, *ils assaillent*. Imparf. *j'assaillais*. Prét. *j'assaillis*. Fut. *j'assaillirai*. Condit. prés. *j'assaillirois*. Subj. prés. *que j'assaille*. Imparf. *que j'assailleisse*.

Tressaillir. Part. act. *tressaillant*. Partic. passif, *tressailli*.

Indic. prés. *je tressaille*, etc. Imparf. *je tressaillais*. Prét. *je tressaillis*. Fut. *je tressaillirai*. Cond. prés. *je tressaillirois*. Subj. prés. *que je tressaille*. Imparf. *que je tressailleisse*.

TENIR. Participe actif, *tenant*. Participe passif, *tenu*.

Indic. prés. *je tiens*, *tu tiens*, *il tient*, *nous tenons*, *vous tenez*, *ils tiennent*. Imparf. *je tenais*. Prét. *je tins*, *tu tins*, *il tint*, *nous tinmes*, *vous tîmes*, *ils tinrent*. Fut. *je tiendrai*. Condit. prés. *je tiendrais*. Impér. *tiens*, *qu'il tienne*. Subj. prés. *que je tienne*. Imparf. *que je tinsse*, *que tu tinsses*, *qu'il tint*, *que nous tinssions*, *que vous tinssiez*, *qu'ils tinssent*.

VENIR, et les autres verbes en *enir*, se conjuguent comme *tenir*.

VÊTIR. Part. act. *vêtant*. Partif, pass. *vêtu*.

Indic. prés. *je vêts*, *tu vêts*, *il vêt*, *nous vêtons*, *vous vêtez*, *ils vêtent*. Le singulier de ce temps n'est point en usage. Imparf. *je vêtois*. Préter. *je vêtis*. Fut. *je vêtirai*. Condit. prés. *je vêtirois*. Subj. prés. *que je vête*. Imparf. *que je vêtisse*.

Ses composés sont, *dévêtir* et *revêtir*, qui se conjuguent l'un comme l'autre.

Indic. prés. *je revêts*, *tu revêts*, *il revêt*, *nous revêtons*, *vous revêtez*, *ils revêtent*. Imparf. *je revêtois*, etc., comme *vêtir*.

Verbes irréguliers et défectueux de la troisième Conjugaison.

CHOIR. Participe passif, *chu* ; ne se dit gueres qu'à l'infinitif.

Ses composés, *déchoir* et *écheoir*, ont un peu plus d'usage.

Déchoir. Part. pass. *déchu*.

Indic. prés. *Je déchois, tu déchois, il déchoit, nous déchoryons, vous déchoyez, ils déchoient.* Prét. *je déchus.* Fut. *je décherrai, tu décherras, il décherra, nous décherrons, vous décherrez, ils décherront.* Condit. prés. *je décherrois.* Subj. prés. *que je déchoie.* Imparf. du subj. *que je déchusse.* Ce verbe n'a point d'imparfait de l'indicatif, et il prend l'auxiliaire *être* dans ses temps composés : *je suis déchû, je fus déchû, j'étois déchû.*

Echeoir. Partic. actif, *échéant.* Part. pass. *échu.*

Indic. prés. *il échoit, ou il échet.* Les autres personnes se forment comme celles de *déchoir*, et ne sont presque pas en usage. Prét. *j'échus,* Fut. *j'écherrai.* Condit. prés. *j'écherrois.* Imparf. du subj. *que j'échusse.* Il manque à ce verbe les mêmes temps qu'à *déchoir*, excepté que l'on trouve quelquefois dans les livres de Jurisprudence, *ils échéent*, pour la troisième personne du pluriel du présent de l'indicatif, *qu'il échée* et *qu'ils échéent*, pour les deux troisièmes personnes du présent du subjonctif. Ses temps composés se conjuguent par l'auxiliaire *être*, *je suis échu, j'étois échu, etc.*

MOUVOIR, et son composé *émouvoir*. Part. act. *mouvant.* Part. pass. *mu.*

Indicat. prés. *je meus, tu meus, il meut, nous mouvons, vous mouvez, ils meuvent.* Imparf. *je mouvois.* Préter. *je mus.* Fut. *je mouvrai.* Condit. prés. *je mouvrois.* Subj. prés. *que je meuve, etc. que nous mouvions, que vous mouviez, qu'ils meuvent.* Imparf. *que je musse.*

PLEUVOIR, impersonnel. Partic. act. *pleuvant*, Partic. pass. *plu*.

Indic. prés. *il pleut*. Imparf. *il pleuvait*. Prét. *il plu*. Fut. *il pleuvra*. Condit. prés. *il pleuvrait*.

Subj. prés. *qu'il pleuve*. Imparf. *qu'il plût*.

POUVOIR. Part. act. *pouvant*. Part. passif *pu*.

Indic. prés. *je puis*, ou quelquefois, *je peux*, *tu peux*, *il peut*, *nous pouvons*, *vous pouvez*, *ils peuvent*. Imparf. *je pouvois*. Prét. *je pus*. Fut. *je pourrai*. Condit. prés. *je pourrais*. Subj. prés. *que je puisse*. Imparf. *que je pusse*.

SAVOIR. Part. act. *sachant*. Part. passif *su*.

Indic. prés. *je sais*, *tu sais*, *il sait*, *nous savons*, *vous savez*, *ils savent*. Imparf. *je savais*. Prét. *je sus*. Fut. *je saurai*. Condit. prés. *je saurais*. Impérat. *sache*, *qu'il sache*, *sachons*, *sachez*, *qu'ils sachent*. Subj. prés. *que je sache*. Imparf. *que je fusse*.

On dit quelquefois *je sache* à la première personne du présent de l'indicatif. Mais ce n'est jamais que quand il s'y trouve une négation, comme dans cette phrase : *je ne sache rien de plus propre à former le jugement, que l'étude des mathématiques*, ou dans cette façon de parler, *non pas que je sache*.

SEoir. Partic. act. *séant* ou *seyant*. Part. passif, *sis*.

Ce verbe a deux significations principales.

1. Il signifie être *assis*, et en ce sens il n'a que très-peu de temps, qui même ne sont presque plus d'usage. Les voici.

Indicat. prés. *je siéds*, *tu siéds*, *il siéd*, *nous seions*, *vous seyez*, *ils seient* ou *ils sient*. Imparf. *je seiois*, *nous seions*, *vous seyez*, *ils seyoient*. Fut. *je siérai*. Condit. prés. *je siérais*. Impératif, *siéds-toi*, *qu'il se seye*, *seions-nous*, *seyez-nous*.

qu'ils se seynt. Subj. prés. *que je seye.* Dans cette signification, il fait au part. act. *séant.*

2. Il signifie *être convenable*, comme quand je dis, *la modestie me sied*, ou *il me sied d'être modeste.* *Cet habit me sied.* Il est du bon usage en ce sens, mais il n'a point d'infinitif, et ne s'emploie qu'aux troisiemes personnes; souvent même il est impersonnel.

Indic. prés. *ils sied, ils sièent*, et jamais *ils seynt.* Imparf. *il seyroit, ils seyroient.* Fut. *il siéra, ils sièront.* Condit. prés. *il siéroit, ils sièroient.* Subj. présent, *qu'il siée, qu'ils sièent.* Dans cette signification, il fait au partic. act. *seyant*, et on peut lui donner pour infinitif, en certaines occasions, *être séant.*

Au reste, ce verbe, dans quelque sens qu'on le prenne, n'a point de temps composés.

Asseoir ou *s'asseoir*, composés de *seoir*, est d'un usage commun, et ne manque d'aucun temps. Nous conjuguerons *s'asseoir*. Particip. actif, *s'asseyant.* Part. pass. *assis.*

Indic. prés. *je m'assieds, tu t'assieds; il s'assied, nous nous asseyons, vous vous asseyez, ils s'asseyent.* Imparf. *je m'asseyois, nous nous asseyions, vous vous asseyiez.* Prét. *je m'assis.* Fut. *je m'asseierai ou je m'assièrai.* Condit. prés. *je m'asseierois ou je m'assièrois.* Impér. *assieds-toi, qu'il s'asseye, asseyons-nous, asseyez-vous, qu'ils s'asseyent.* Subj. prés. *que je m'asseye, que nous nous asseyions, que vous vous asseyiez.* Imparf. *que je m'assisse, que tu t'assissses, qu'ils s'assissent.* La premiere et la seconde personne du pluriel de ce temps ne sont gueres en usage. Les temps composés de ce verbe se forment avec l'auxiliaire *être*: *je me suis assis; je me fus assis, je m'étois assis, etc.*

Rasseoir, se conjugue comme *s'asseoir*.

Surseoir, autre composé de *seoir*, a une con-

jugaison différente. Part. act. *sursoyant*. Part. passif, *sursis*.

Indic. prés. *je sursois, tu sursois, il sursoit, nous sursoyons, vous sursoyez, ils sursoient*. Imparf. *je sursoyais, nous sursoyions, vous sursoyiez*. Prét. *je sursis*; Fut. *je surseoirai*. Cond. prés. *je surseoirais*. Impér. *sursois*. Subj. prés. *que je sursoie, que nous sursoyions, que vous sursoyiez*. Imparf. *que je sursisse*. Ce verbe est moins en usage aux temps simples qu'aux temps composés, *j'ai sursis, j'eus sursis, j'avois sursis*, etc.

VALOIR. Participe actif, *valant*. Participe passif, *valu*.

Indic. prés. *je vauz, tu vauz, il vaut, nous valons, vous valez, ils valent*, Imparf. *je valais*. Prét. *je valus*. Fut. *je vaudrai*. Condit. prés. *je vaudrais*. Subj. prés. *que je vaille, que tu vailles, qu'il vaille, que nous vaillions, que vous vaillez, qu'ils vaillent*. Imparf. *que je valusse*.

Ses composés *équivaloir, revaloir, et prévaloir*, se conjuguent de même, sinon que *prévaloir* fait au subj. prés. *que je prévale*.

VOIR, et ses composés *revoir et entrevoir*, Part. act. *voyant*. Part. passif, *vu*.

Ind. prés. *je vois, tu vois, il voit, nous voyons, vous voyez, ils voient*. Imparf. *je voyais, nous voyions, vous voyiez*. Prét. *je vis*. Fut. *je verrai*. Cond. prés. *je verrois*. Impér. *vois*. Subj. prés. *que je voie, que nous voyions, que vous voyiez, qu'ils voient*. Imparf. *que je visse*.

Pouvoir et prévoir, font au fut. *je pourvoirai, je prévoirai*. *Pouvoir* fait au prêt. *je pourvus*, et à l'imparf. du subj. *que je pourvusse*. Du reste ils se conjuguent comme *voir*.

VOULOIR. Part. act. *voulant*. Participe passif, *voulu*.

Indic. prés. *je veux, tu veux, il veut, nous*

voulons, vous voulez, ils veulent. Imparfait, *je voulois.* Prét. *je voulus.* Fut. *je voudrai.* Condit. prés. *je vaudrois.* Subj. prés. *que je veuille, que tu veuilles, qu'il veuille, que nous voulions, que vous vouliez, qu'ils veuillent.* Imparf. *que je voulusse.*

Verbes irréguliers et défectueux de la quatrième Conjugaison.

BATTRE, et ses composés, *abattre, combattre, débattre, s'abattre, rabattre et rebattre.* Part. act. *battant.* Part. passif, *battu.*

Ind. prés. *je bats, tu bats, il bat; nous battons, vous battez, ils battent.* Imparf. *je battois.* Prét. *je battis.* Fut. *je battrai.* Cond. prés. *je battrais.* Impér. *bats, qu'il batte.* Subj. prés. *que je batte.* Imparf. *que je battisse.*

BOIRE. Part. act. *buvant.* Part. passif, *bu.*

Ind. prés. *je bois, tu bois, il boit, nous buvons, vous buvez, ils boivent.* Imparf. *je buvois.* Prét. *je bus.* Fut. *je boirai.* Cond. prés. *je boirois.* Impér. *bois, qu'il boive, buvons, buvez, qu'ils boivent.* Subj. prés. *que je boive, que tu boives, qu'il boive, que nous buvions, que vous buviez, qu'ils boivent.* Imparf. *que je busse.*

BRAIRE, exprime le cri des ânes, et n'a guère d'usage qu'à l'infinitif et aux troisièmes personnes du présent de l'ind. et du fut. *il brait, ils braient, il braira, ils brairont.*

BRUIRE, ne se dit guère qu'à l'infinitif, et aux troisièmes personnes de l'imparfait de l'indic. *il bruioit, ils bruioient.* Son part. act. est *bruyant.*

CIRCONCIRE. Part. passif, *circoncis.*

Indic. prés. *je circoncis, nous circonçons, vous circoncisez, ils circoncient.* Prét. *je circoncis.* Fut. *je circoncirai.* Cond. prés. *je circoncirois.* Subj. prés. *que je circoncise.* Imparf. *que je concisse.*

272 *Verbes irréguliers et défectueux.*

CLORE ou **CLORRE**, et son composé, **enclore**.
Part. passif, *clos*.

Ind. prés. *je clos*, *tu clos*, *il clôt*. Les autres personnes ne se disent pas. Fut. *je clôrai*. Cond. prés. *je clôrois*. Impér. *clos*, sans autres personnes. Ce verbe n'a point d'autres temps simples; mais il est d'usage dans tous les temps composés, *j'ai clos*, *j'eus clos*, *j'avois clos*, etc.

ECLORE ou **ÉCLORRE**, autre composé de *clore*, ne se dit qu'aux troisièmes personnes dans les temps suivants. Indic. prés. *il éclôt*, *ils éclosent*. Fut. *il éclora*, *ils écloront*. Cond. prés. *il éclôroit*, *ils éclôroient*. Subj. prés. *qu'il éclore*, *qu'ils éclosent*. Il se conjugue avec l'auxiliaire *être* dans ses temps composés; *il est éclos*, *il fut éclos*, *il étoit éclos*, etc.

CONCLURE et **EXCLURE**. Part. act. *concluant*; *excluant*. Part. passif, *conclu*, *exclu*, ou *exclus*.

Ces deux verbes se conjuguent de même, à la seule différence des participes passifs.

Indic. prés. *je conclus*, *tu conclus*, *il conclut*, *nous concluons*, *vous concluez*; *ils concluent*. Imparf. *je conclusois*. Prét. *je conclus*. Fut. *je conclurai*. Cond. prés. *je conclurois*. Impér. *conclus*, *qu'il conclue*. Subj. prés. *que je conclue*. Imparf. *que je conclusse*.

CONFIRE. Part. act. *confisant*. Partic. passif, *confit*.

Ind. prés. *je confis*, *tu confis*, *il confit*, *nous confisons*, *vous confisez*, *ils confisent*. Imparf. *je confisois*. Fut. *je confirai*. Cond. prés. *je confirois*. Impér. *confis*, *qu'il confise*. Subj. prés. *que je confise*. Il n'a pas d'autres temps simples.

COUDRE et ses composés, **découdre**, **recoudre**.
Part. act. *cousant*. Part. passif, *cousu*.

Indic. prés. *je couds*, *tu couds*, *il coud*, *nous cousons*, *vous cousez*, *ils cousent*. Imparf. *je cou-*

sois. Prét. je cousis. Fut. je coudrai. Cond. prés. je coudrois. Impér. coude, qu'il couse, cousons, cousez, qu'ils cousent. Subj. prés. que je couse. Imparf. que je cousisse.

CRAINDE, et les autres verbes en *aindre*, *eindre*, et *oindre*, comme *peindre* et *joindre*. Part. act. *craignant*. Part. passif, *craint*.

Indic. prés. *je crains, tu crains, il craint, nous craignons, vous craignez, ils craignent*. Imparf. *je craignois*. Prét. *je craignis*. Fut. *je craindrai*. Cond. prés. *je craindrois*. Impér. *crains, qu'il craigne*. Subj. prés. *que je craigne*. Imparf. *que je craignisse*.

CROIRE. Participe actif, *croyant*. Part. passif, *cru*.

Indic. prés. *je crois, tu crois, il croit, nous croyons, vous croyez, ils croient*. Imparf. *je croyois, nous croyions, vous croyiez, ils croyoient*. Prét. *je crus*. Fut. *je croirai*. Cond. prés. *je croirois*, Impér. *crois, qu'il croie*. Subj. prés. *que je croie, que nous croyions, que vous croyiez, qu'ils croient*. Imparf. *que je crusse*.

DIRE, et son composé *redire*. Part. act. *disant*. Part. pass. *dit*.

Indic. prés. *je dis, tu dis, il dit, nous disons, vous dites, ils disent*. Imparf. *je disois*. Prét. *je dis*. Fut. *je dirai*. Condit. prés. *je dirois*. Impér. *dis*. Subj. prés. *que je dise*. Imparf. *que je disse*.

Contredire, dédire, interdire, médire et prédire, autres composés de *dire*, en suivent la conjugaison, excepté qu'ils font à la seconde personne du pluriel du présent de l'indicatif, *vous contredisez, vous dédisez, vous interdisez, vous médisez, vous prédez*.

Maudire. Part. act. *maudissant*. Part. pass. *maudit*. Il se conjugue, du reste, régulièrement, comme *finir*, en doublant l's dans tous les temps, qui se

forment du participe actif. Indic. prés. *nous maudissons, vous maudissez, ils maudissent.* Imparf. *je maudissois.* Subj. prés. *que je maudisse.*

ÉCRIRE, et ses composés, *circonscrire, décrire, inscrire, prescrire, proscrire, récrire, souscrire, et transcrire.* Part. act. *écrivant.* Part. pass. *écrit.*

Indic. prés. *j'écris, tu écris, il écrit, nous écrivons, vous écrivez, ils écrivent.* Imparf. *j'écrivois,* Prét. *j'écrivis.* Fut. *j'écrirai.* Cond. prés. *j'écrirois.* Impér. *écris, qu'il écrive.* Subj. prés. *que j'écrive.* Imparf. *que j'écrivisse.*

FAIRE, et ses composés, *contrefaire, défaire, redéfaire, refaire, satisfaire, et surfaire.* Partic. act. *faisant.* Part. pass. *fait.*

Indic. prés. *je fais, tu fais, il fait, nous faisons, vous faites, ils font.* Imparfait, *je faisais.* Prét. *je fis.* Fut. *je ferai.* Condit. prés. *je ferois.* Impér. *fais, qu'il fasse.* Subj. prés. *que je fasse.* Imparf. *que je fisse.*

FAIRE. Part. passif, *frit.*

Indic. prés. *je fris, tu fris, il frit.* Les autres personnes de ce temps manquent. Fut. *je frirai.* Condit. prés. *je frirois.* Ce sont là les seuls temps simples que l'usage admette dans ce verbe. Mais il peut se dire aux temps composés, *j'ai frit, j'eus frit, j'avois frit, etc.*

Pour suppléer à ce qui manque à ce verbe, on se sert du verbe *faire*, avec l'infinitif *frire*. Ainsi, on dit :

Part. act. *faisant frire.* Indic. prés. *nous faisons frire, vous faites frire, ils font frire.* Imparf. *je faisais frire.* Prét. *je fis frire.* Impér. *fais frire.* Subj. prés. *que je fasse frire.* Imparf. *que je fisse frire.*

LIRE, et ses composés, *élire et relire.* Part. act. *lisant.* Part. passif *lu.*

LIRE, et son composé, *relire*. Part. act. *lisant*. Part. passif *lui*.
Indic. prés. *je lis, tu lis, il lit, nous lisons, vous lisez, ils lisent*. Imparf. *je lisois*. Préter. *je lus*. Fut. *je lirai*. Condit. prés. *je lirois*. Impér. *lis, qu'il lise*. Subj. prés. *que je lise*. Imparfait, *que je lusse*.

LUIRE, et son composé, *reluire*. Part. act. *luisant*. Part. passif *lui*.

Indic. prés. *je luis, tu luis, il luit, nous luisons, vous luezes, ils luisent*. Imparf. *je luisois*. Fut. *je luirai*. Condit. prés. *je luirois*. Subj. prés. *que je luisse*. Ces deux verbes ne sont pas en usage au préterit de l'indicatif, à l'impératif, ni à l'imparfait du subjonctif.

METTRE, et ses composés, *admettre, commettre, démettre, entremettre, omettre, permettre, promettre, compromettre, remettre, soumettre, et transmettre*. Part act. *mettant*. Part. passif *mis*.

Indic. prés. *je mets, tu mets, il met, nous mettons, vous mettez, ils mettent*. Imparf. *je mettois*. Prét. *je mis*. Fut. *je mettrai*. Condit. prés. *je mettrois*. Impér. *mets, qu'il mette*. Subj. prés. *que je mette*. Imparf. *que je misse*.

MORDRE, et son composé, *démordre*. Part. act. *mordant*. Part. pass. *mordu*.

Ce verbe est régulier, et se conjugue comme *rendre*.

Indic. prés. *je mords, tu mords, il mord, nous mordons, vous mordez, ils mordent*. Imparf. *je mordo*. Prét. *je mordis*. Fut. *je mordrai*. Condit. prés. *je mordrois*. Impér. *mords, qu'il morde*. Subj. prés. *que je morde*. Imparf. *que je mordisse*.

MOUDRE, et ses composés, *émoudre et remoudre*. Part. act. *moulant*. Part. passif *moulu*.

Indic. prés. *je mouds, tu mouds, il moud, nous moulons, vous moulez, ils moulent*. Imparf. *je mourois*. Prét. *je moulus*. Fut. *je moudrai*. Condit. prés. *je moudrois*. Impér. *mouds, qu'il moule*. Subj. prés. *que je moule*. Imparf. *que je moulusse*.

276 *Verbes irréguliers et défectueux.*

NAÎTRE, et son composé, *renaitre*. Part. act. *naissant*. Partic. passif *né*.

Indic. prés. *je nais, tu nais, il naît, nous naissons, vous naissez, ils naissent*. Imparf. *je naissois*. Prét. *je naquis*. Fut. *je naîtrai*. Condit. prés. *je naîtrois*. Subj. prés. *que je naisse*. Imparf. *que je naquisse*. Les temps composés de ce verbe se conjuguent avec l'auxiliaire *être* : *je suis né, je fus né, j'étois né, etc.*

NUIRE. Part. act. *nuisant*. Part. passif *nui*.

Indic. prés. *je nuis, tu nuis, il nuit, nous nuisons, vous nuisez, ils nuisent*. Imparf. *je nuisois*. Prét. *je nuisis*. Fut. *je nuirai*. Condit. prés. *je nuirois*. Impér. *nuis, qu'il nuise*. Subj. prés. *que je nuise*. Imparf. *que je nuisisse*.

PERDRE, et son composé, *reperdre*. Part. actif, *perdant*. Part. passif *perdu*.

Ce verbe est régulier, et se conjugue comme *rendre*.

Indic. prés. *je perds, tu perds, il perd, nous perdons, vous perdez, ils perdent*. Imparf. *je perdois*. Prét. *je perdis*. Fut. *je perdrai*. Cond. prés. *je perdrais*. Impér. *perds, qu'il perde*. Subj. prés. *que je perde*. Imparf. *que je perdisse*.

PRENDRE, et ses composés, *apprendre, comprendre, dépendre, désapprendre, entreprendre, se méprendre, reprendre, et surprendre*. Part. act. *prenant*. Part. passif *pris*.

Indic. prés. *je prends, tu prends, il prend, nous prenons, vous prenez, ils prennent*. Imparf. *je prenois*. Prét. *je pris*. Fut. *je prendrai*. Cond. prés. *je prendrais*. Impér. *prends, qu'il prenne*. Subj. prés. *que je prenne, que nous prenions, que vous preniez, qu'ils prennent*. Imparf. *que je prisse*.

RIRE, et son composé, *sourire*. Part. act. *riant*. Part. passif *ri*.

Indic. prés. *je ris, tu ris, il rit, nous rions, vous riez,*

riez , ils rient. Imparf. je riois , nous riions , vous riez. Prét. je ris. Fut. je rirai. Condit. prés. je rirois. Impér. ris , qu'il rie. Subj. prés. que je rie , que nous riions , que vous riez , qu'ils rient. Imp. que je risse.

ROMPRE, et ses composés , *corrompre , interrompre. Part. act. rompant. Part. pass. rompu.*

Indic. prés. je romps , tu romps , il rompt , nous rompons , vous rompez , ils rompent. Imparf. je rompois. Prét. je rompis. Fut. je romprai. Condit. prés. je romprois. Impér. romps , qu'il rompe. Subj. prés. que je rompe. Imparf. que je rompisse.

SOUDRE n'est en usage qu'à l'infinif. *Soudre une difficulté. Soudre un problème.*

Ses composés sont , *absoudre , dissoudre , et résoudre* , qui se conjuguent différemment.

Absoudre. Part. act. absolvant. Part. passif. absous.

Indic. prés. j'absous , tu absous , il absout , nous absolvons , vous absolvez , ils absolvent. Imparf. j'absolvois. Fut. j'absoudrai. Condit. prés. j'absoudrois. Impér. absous , qu'il absolve. Subj. prés. que j'absolve. Ce sont là tous les temps simples de ce verbe.

Dissoudre. Part. act. dissolvant. Part. passif, dissous.

Indic. prés. je dissous , tu dissous , il dissout , nous dissolvons , vous dissolvez , ils dissolvent. Imparf. je dissolvois. Fut. je dissoudrai. Condit. prés. je dissoudrois. Impér. dissous , qu'il dissolve. Subj. prés. que je dissolve. Quelques uns disent , nous dissoudons , vous dissoudez , ils dissoudent , je dissoudois , que je dissoude ; mais l'Académie n'adopte que la première manière de conjuguer ce verbe.

RÉSOUTRE. *Part. act. résolvant. Part. passif, résolu ou résous.*

Ind. prés. *je résous, tu résous, il résout, nous résolvons, vous résolvez, ils résolvent.* Imparfait. *je résolvais.* Prét. *je résolus.* Fut. *je résoudrai.* Condit. prés. *je résoudrais.* Impér. *résous, qu'il résolve.* Subj. prés. *que je résolve.* Imparf. *que je résolusse.* Le participe passif *résolu* s'emploie quand le verbe signifie *déterminer, décider*; mais quand il signifie *réduire, changer en quelque autre chose*, on se sert de *résous*, qui n'a pas de féminin.

Ces trois verbes ont leurs temps composés en usage, *j'ai absous, j'ai dissous, j'ai résolu.*

SUFFIRE. Partic. act. *suffisant.* Partic. passif, *suffi.*

Indic. prés. *je suffis, tu suffis, il suffit, nous suffisons, vous suffisez, ils suffisent.* Imparf. *je suffisois.* Prét. *je suffis.* Fut. *je suffirai.* Condit. prés. *je suffirois.* Subj. prés. *que je suffise.* Imparf. *que je suffisse.*

SUIVRE, et ses composés, *ensuivre, poursuivre.* Part. act. *suivant.* Part. passif, *suivi.*

Indic. prés. *Je suis, tu suis, il suit, nous suivons, vous suivez, ils suivent.* Prét. *je suivis.* Fut. *je suivrai.* Condit. prés. *je suivrais.* Impér. *suis, qu'il suive.* Subj. prés. *que je suive.* Imparf. *que je suivisse.*

TORDRE, et ses composés, *détordre, retordre.* Partic. act. *tordant.* Partic. passif, *tordu, tors, ou tort.*

Ce verbe est régulier, se conjuguant comme *rendre*, et il n'a de particulier que ses trois participes différents, qui s'emploient en diverses occasions. On dit : *il a eu le cou tordu; du fil tors; de la soie torse; une colonne torse; un bâton tort; une jambe torte; une bouche torte.* L'Académie ne parle pas de *tort*; elle regarde seulement *torte* comme un second féminin de *tors*, et d'un usage

populaire. Mais le verbe se conjugue dans ses temps composés, avec le participe *tordu* : *j'ai tordu, j'eus tordu, etc.* en sorte que les autres peuvent plutôt être regardés comme des adjectifs, que comme de vrais participes.

Indic. prés. *Je tords, tu tords, il tord, nous tordons, vous tordez, ils tordent.* Imparf. *je tordois.* Prêt. *je tordis.* Fut. *je tordrai.* Condit. prés. *je tordrois.* Impér. *tords, qu'il torde.* Subj. prés. *que je torde.* Imparf. *que je tordisse.*

TRAIRE, et ses composés, *attirer, distraire, extraire, rentrer, retirer, et soustraire.* Part. act. *trayant.* Part. passif, *trait.*

Indic. prés. *Je traie, tu traie, il traite, nous trayons, vous trayez, ils traitent.* Imparf. *je trayois, nous trayions, vous trayiez.* Fut. *je traitrai.* Cond. prés. *je traitrois.* Impér. *traie, qu'il traie.* Subj. prés. *que je traie, que nous trayions, que vous trayiez.*

VAINCRA, et son composé, *convaincre.* Partic. act. *vainquant.* Part. passif, *vaincu.*

Indic. prés. *Je vains, tu vains, il vaine, nous vainquons, vous vainquez, ils vainquent.* Ce temps n'est guère d'usage au singulier. Imparf. *je vainquois.* Prêt. *je vainquis.* Fut. *je vaincrai.* Condit. prés. *je vaincrois.* Subj. prés. *que je vainque.* Imparf. *que je vainquisse.*

VIVRE, et ses composés, *revivre, survivre.* Part. act. *vivant.* Part. passif, *vécu.*

Indic. prés. *Je vis, tu vis, il vit, nous vivons, vous vivez, ils vivent.* Imparf. *je vivois.* Prêt. *je vécus.* On disoit autrefois, *je véquis.* Fut. *je vivrai.* Cond. prés. *je vivrois.* Impér. *vis, qu'il vive.* Subj. prés. *que je vive.* Imparf. *que je vécusse.* *Que je véquisse* n'est plus en usage.

CHAPITRE VII.

D U P A R T I C I P E .

D. *Q'EST-CE qu'un Participe ?*

R. C'est un nom adjectif qui a quelques propriétés du verbe.

D. *Pourquoi l'appelle-t-on Participe ?*

R. Parce qu'il participe de la nature du nom adjectif et de la nature du verbe.

D. *En quoi participe-t-il de la nature du nom adjectif ?*

R. En ce qu'il se joint ou a rapport à un nom substantif, dont il exprime quelque qualité ou quelque attribut.

D. *Quelles propriétés le participe emprunte-t-il du verbe ?*

R. Il en a la signification et le régime, avec désignation du temps.

D. *Qu'entendez-vous par-là ?*

R. J'entends que le participe exprime le même attribut, et régit le même cas que le verbe dont il est formé, et qu'il désigne tantôt le présent, et tantôt le passé, comme on l'a vu dans la conjugaison des verbes.

D. *En quoi donc principalement le participe est-il différent du verbe ?*

R. En ce qu'il exprime l'attribut sans affirmation, et, par conséquent, sans la désignation des personnes, qui est une suite de l'affirmation.

D. *Combien y a-t-il de sortes de participes ?*

R. Il y en a de deux sortes : les participes actifs, et les participes passifs.

ARTICLE PREMIER.

Des Participes actifs.

D. *QUEST-CE que les Participes actifs ?*

R. On appelle communément participes actifs, ceux qui sont terminés en *ant*, avec leur prétérit, parce que, dans les verbes actifs, et dans une partie des verbes neutres, ils signifient le sujet comme produisant ou ayant produit une action. Ainsi, dans *Dieu aimant les hommes, Adam ayant péché*, on fait entendre que Dieu aime les hommes, et qu'Adam a péché; et on pourroit rendre *aimant* et *ayant péché*, par *qui aime* et *qui a péché*.

D. *Comment appelle-t-on les mêmes participes dans les verbes qui n'expriment pas d'action ?*

R. On les appelle aussi participes actifs, sans autre raison que pour ranger tous les participes en *ant* sous une même dénomination.

D. *Qu'est-ce que les participes actifs ont de commun avec les adjectifs ?*

R. C'est que, comme les adjectifs, ils n'expriment qu'une qualité ou un attribut, et qu'ils se rapportent toujours à un nom substantif, exprimé ou sous-entendu, de quelque genre et de quelque nombre qu'il soit.

D. *En quoi sont-ils différents des autres noms adjectifs ?*

R. I. En ce qu'ils ont les mêmes régimes absolus ou relatifs, que les verbes dont ils sont participes. Ainsi, comme on dit, *Un écolier sage préfère l'étude au jeu*, on dit de même *Un écolier sage préférant l'étude au jeu*.

2. En ce qu'ils sont pour la plupart indéclinables, c'est-à-dire, qu'ils ne changent point de terminaison, en quelque genre et en quelque nombre que soient les substantifs auxquels ils se rapportent. Ainsi on dit également, *Un homme LISANT de bons livres ; une femme LISANT de bons livres ; des hommes LISANT de bons livres ; des femmes LISANT de bons livres.* Et l'on voit que dans ces quatre phrases, où les substantifs sont de divers genres et de divers nombres, le participe *lisant* ne change pas de terminaison.

D. *Cette seconde différence convient-elle sans exception à tous les participes actifs ?*

R. Non : il faut en excepter les participes actifs de quelques verbes neutres qui, en certaines occasions, changent leurs terminaisons, suivant le genre et le nombre du substantif auquel ils se rapportent : tels que sont, *approchant, dépendant, tendant, usant, jouissant, répugnant*, et quelques autres en fort petit nombre : car on peut dire, *Une étoffe approchante de la vôtre. Les villages dépendants d'une Seigneurie, Une requête tendante à la cassation d'un arrêt, Des filles majeures usantes et jouissantes de leurs droits. Une humeur répugnante à la mienne.*

D. *Il me semble que vous auriez pu comprendre dans cette exception un plus grand nombre de participes actifs.*

Il est vrai qu'on dit encore ; *Un vice dominant, une passion dominante, un effet surprenant, des aventures surprenantes, un jardin charmant, des tableaux charmants, etc.* Mais ce qui paroît participe dans ces phrases, ne l'est pas : ce sont des noms purement adjectifs, qui ne servent qu'à qualifier, et que l'on appelle *adjectifs verbaux*, c'est-à-dire formés de quelques verbes.

D. *Comment peut-on distinguer un adjectif verbal terminé en ant, d'avec un participe actif ?*

R. 1. L'adjectif verbal n'a pas, comme le participe actif, le régime absolu ou relatif du verbe dont il est formé. Ainsi on dira bien, *Une femme suppliante*, mais on ne dira pas, *Une femme suppliante ses juges*. Il faudra dire, en se servant du participe actif indéclinable, *Une femme suppliant ses juges*.

2. Le participe actif ne peut jamais subsister seul dans le discours, sans être suivi d'un régime ou de quelques mots qui en dépendent, exprimés ou sous-entendus. Ainsi on ne peut pas dire, *Pierre aimant*, sans exprimer ce qu'il aime, et quand on dit, *Louis XVI actuellement régnant*, on sous-entend *en France*. Au lieu que le nom adjectif verbal n'a ni régime, ni aucune autre suite nécessaire : comme on le voit dans *Un effet surprenant*, *un jardin charmant*, etc.

3. On distingue encore plus généralement l'adjectif verbal du participe actif, en ce qu'il peut toujours être mis immédiatement à la suite du verbe substantif *être*, comme tous les autres adjectifs : ce qui ne convient pas au participe actif. Ainsi on dira bien, *Ce jardin est brillant*, *cet effet est surprenant* ; mais on ne pourra pas dire, sans blesser l'usage, *je suis lisant*, *Pierre est dormant* ; ni, *cette femme est craignant Dieu*, *cette femme est aimant son mari* ; quoiqu'on puisse dire, *cette femme est sage*, *attachée à ses devoirs*, *craignant Dieu et aimant son mari* ; parce qu'alors, *craignant* et *aimant* ne sont pas immédiatement après le verbe *est*.

Suivant cette dernière observation, les participes actifs, *approchant*, *dépendant*, et les autres que nous avons exceptés, pourroient absolument, joints à leurs régimes, être regardés comme adjectifs verbaux, puisqu'on peut dire, *Cette étoffe est approchante de la vôtre*. *Ces villages sont dépendants de ma Seigneurie*, etc.

D. *Le Gérondif étant entièrement semblable par l'expression au participe actif, lorsqu'il n'est pas précédé de la préposition en, comment peut-on le distinguer ?*

R. De deux manières :

1. Par la connoissance de la nature de l'un et de l'autre. Le gérondif ne désigne qu'une circonstance, une manière, ou un moyen de l'action exprimée par le verbe principal auquel il est subordonné ; au lieu que le participe marque toujours où l'état du sujet auquel il se rapporte, ou la raison et le fondement d'une action exprimée par quelque verbe.

2. Quoique le gérondif soit souvent employé sans être précédé de la préposition *en*, on peut néanmoins toujours la mettre avant quelque gérondif que ce soit, excepté avant les gérondifs *ayant* et *étant*. On ne peut jamais, au contraire, joindre cette préposition à un participe actif, sans altérer le sens de la phrase, et sans faire violence à l'usage.

D. *Rendez-moi cette différence encore plus sensible par des exemples ?*

R. Si je dis, *je suis persuadé que TRAVAILLANT pendant six mois avec application, vous surpasserez votre frere ; travaillant* n'exprime qu'une manière ou un moyen de l'action signifiée par le verbe, *vous surpasserez*, c'est-à-dire, un moyen de surpasser votre frere ; et on peut y joindre *en*, sans changer le sens de la phrase, en disant, *je suis persuadé qu'EN TRAVAILLANT pendant six mois, etc.* Par conséquent, *travaillant* est un gérondif en cette occasion.

Mais dans cette autre phrase, *La plupart des Grands du Royaume JUGANT la seconde Croisade contraire au bien de l'État, voulurent en détourner S. Louis : jugeant* marque le fondement de l'action exprimée par les verbes *voulurent détour-*

ner : c'est-à-dire , que les Grands du Royaume voulurent détourner S. Louis de la seconde Croisade, PARCE QU'ILS LA JUGEOIENT contraire au bien de l'Etat : et l'on ne pourroit pas dire, sans altérer le sens de la phrase , et sans faire violence à l'usage , La plupart des Grands du Royaume EN JUGÉANT la seconde Croisade contraire au bien de l'Etat, voulurent en détourner S. Louis.

On sentira encore mieux la différence d'un gérondif et d'un participe, en se servant d'un même verbe, avec ou sans la préposition *en*. Par exemple, ce n'est pas la même chose de dire, *Je vous ai vu PRIANT Dieu*, ou *je vous ai vu EN PRIANT Dieu*. La première phrase où *priant* est participe, signifie *je vous ai vu lorsque vous priiez Dieu*; et la seconde, où *priant* est gérondif, signifie *je vous ai vu pendant que je priois Dieu*.

D. Quel temps marque le participe actif en ant ?

R. Quoiqu'on l'appelle communément *participe actif présent*, il ne désigne néanmoins par lui-même aucun temps déterminé, et il se rapporte toujours au temps du verbe auquel il est joint dans la phrase. Mais le prétérit du même participe actif, comme *ayant aimé*, *ayant lu*, exprime toujours par lui-même un temps passé. Et quand on veut exprimer la signification d'un participe actif au futur, on joint le participe devant à l'infinitif du verbe : et on dit, *devant aimer*, *devant lire*, etc.

D. N'y a-t-il pas quelque règle de construction pour les participes en ant et les gérondifs ?

R. Il y en a une essentielle, et à laquelle on manque assez communément; c'est que ces participes et gérondifs, qui forment toujours des phrases incidentes et subordonnées à d'autres, doivent nécessairement se rapporter au sujet ou nominatif du verbe de la phrase principale, ou

de celle d'où dépend la phrase incidente, quand ils ne sont pas accompagnés d'un autre nom.

Ainsi on dira bien, *Je n'ai pas pu aller chez vous ayant eu des occupations qui m'en ont empêché* ; parce que le participe *ayant eu* se rapporte à *moi*, sujet ou nominatif du verbe de la phrase principale : et *je ne puis aller chez vous, mon frere me retenant à dîner* ; parce que le participe *retenant* est accompagné du nom *mon frere*, auquel il se rapporte, et qui est différent de *moi*, sujet ou nominatif du verbe de la phrase principale.

Mais un Grammairien n'a pas pu, sans s'écarter de cette règle, se servir des phrases suivantes : *Regles qu'il est inutile de répéter, VENANT de les exposer dans le moment...* Je ne doute pas que la seule inspection de ces exemples ne procure la maxime que je viens d'adopter, l'approbation du Lecteur, *POUVANT sans peine appercevoir que l'autre nombre, etc...* Après avoir observé que le premier peut figurer par-tout, et que la difficulté ne regarde que le second, ne *POUVANT* être employé que dans certaines occasions, et non dans d'autres.... Ils remplissent cette étendue de service par le secours de la combinaison, *EN les JOIGNANT les uns aux autres selon le besoin, etc.* parce que dans toutes ces phrases, les participes *venant* et *pouvant*, et le gérondif, *en joignant*, ne se rapportent pas au sujet ou nominatif du verbe de la phrase principale, et qu'on ne sait même trop à la première vue à quoi les faire rapporter.

ARTICLE II.

Des Participes passifs.

D. QU'EST-CE que les participes passifs ?

R. Ce sont ceux qui ont une signification passive,

c'est-à-dire , qui expriment le sujet comme terme d'une action , ou comme recevant l'effet d'une action produite par un autre sujet. Ainsi quand je dis , *un écolier aimé de ses maîtres* , je donne l'idée d'un écolier , auquel se termine l'action d'aimer , produite par *ses maîtres*.

D. *Quelles sont les propriétés que les participes passifs empruntent du verbe ?*

R. C'est de signifier l'action du verbe comme reçue , et d'avoir le même régime que le verbe passif. Ainsi , comme on dit , *Les spectacles sont fréquentés par des gens oisifs : La vertu est estimée de tout le monde* ; on dit de même , *Les spectacles fréquentés par les gens oisifs : La vertu estimée de tout le monde*.

D. *En quoi les participes passifs sont-ils regardés comme adjectifs ?*

R. En ce que le plus souvent ils expriment une qualité ou un attribut passif , qu'ils se rapportent à un nom substantif , et qu'ils sont susceptibles de genres et de nombres.

D. *Tous les participes que l'on appelle passifs , ont-ils véritablement la signification passive ?*

R. Non : et on ne leur a donné cette dénomination commune , que parce que ceux qui ont la signification passive , sont en plus grand nombre , et que d'ailleurs , ils ont tous la même forme et la même fonction dans la conjugaison des verbes ?

D. *Quelle est la fonction des participes passifs dans la conjugaison des verbes ?*

R. C'est , comme nous l'avons vu , d'en former tous les temps composés avec les auxiliaires *avoir* et *être*.

D. *Où trouve-t-on facilement le participe passif de chaque verbe.*

R. Dans le premier des temps composés , qui

est le prétérit indéfini. Ainsi, *rendu* et *craint*, sont les participes passifs des verbes *rendre* et *craindre*, parce qu'ils font au prétérit, *j'ai rendu*, *j'ai craint*.

D. *Donnez-moi donc quelques éclaircissemens sur la signification des participes passifs ?*

R. La signification des participes passifs varie suivant la nature des verbes dont ils dépendent.

1. Les participes passifs des verbes actifs ont la signification passive, quand ils sont employés simplement comme adjectifs de quelques noms sans affirmation ; ou quand, précédés de quelques temps du verbe *être*, ils forment l'espèce de verbes que nous avons appelés passifs. Ainsi, dans *un ennemi vaincu*, la signification de *vaincu* est passive, parce qu'il est simplement adjectif du nom *ennemi* ; et il a la même signification dans, *l'ennemi fut vaincu*, parce qu'il y est précédé de *fut*, prétérit du verbe *être*.

2. Ces mêmes participes cessent d'avoir la signification passive, lorsqu'ils forment, avec l'auxiliaire *avoir*, les temps composés, tant des verbes actifs que des verbes neutres, comme dans, *j'ai vaincu*, *j'ai agi*. Ils ne paroissent alors présenter par eux-mêmes qu'une signification vague et indéfinie du verbe dont ils dépendent, puisque *vaincu* et *agi*, considérés seuls et dans le sens qu'ils ont, étant joints à l'auxiliaire *j'ai*, n'expriment aucune idée déterminée, et ne peuvent être joints à aucun nom, ni comme adjectifs, ni comme attributs ; mais ils sont déterminés à avoir une signification active, par la jonction de l'auxiliaire *avoir*. Ainsi, l'on pourroit dire que les participes qui forment, avec cet auxiliaire, les temps composés des verbes actifs et des verbes neutres, sont des mots incomplets qui ne signifient rien de fixe qu'avec quelque temps du verbe *avoir* ; en sorte que, dans *j'ai vaincu*, *j'ai* et *vaincu* pourroient être

être regardés comme un seul et même mot, dont l'emploi est de signifier l'action du verbe au passé, comme *je vaincrai* la signifie au futur.

Cette observation regarde également les participes des verbes impersonnels et des verbes réfléchis et réciproques, directs et indirects, où le verbe *être*, qui en forme les temps composés, est simplement mis pour l'auxiliaire *avoir*.

3. Les participes passifs des verbes neutres qui se conjuguent avec l'auxiliaire *être*, ont ordinairement par eux-mêmes une signification active, rapportée à un temps passé, c'est-à-dire, qu'ils expriment une action ou une chose arrivée, avec rapport à un sujet auquel l'une ou l'autre peut être attribuée, et c'est ce qui fait qu'ils présentent d'eux-mêmes, et sans le secours de l'auxiliaire, une idée déterminée, et qu'ils peuvent être joints à un nom, comme adjectifs ou comme attributs. Ainsi, *venu, monté, descendu, tombé, etc.* veulent dire, quelqu'un qui a fait l'action de *venir, de monter, de descendre*, et à qui il est arrivé de *tomber*, puisqu'on peut dire : *Un homme venu de loin ; un couvreur monté sur le toit ; un ange descendu du ciel ; un enfant tombé dans la rivière.* Et ces participes conservent la même signification indépendamment du verbe *être*, dans les temps composés, *je suis venu, je suis monté, je suis descendu, je suis tombé, etc.*

D. Comment sont terminés tous les participes passifs ?

R. Ils sont terminés,

En *é*, dans tous les verbes de la première conjugaison : *aimer, aimé ; donner, donné ; estimer, estimé.*

En *ent*, dans les verbes dont l'infinitif est en *frir* ou en *vrir* : *offrir, offert ; ouvrir, ouvert.* Excepté *appauvrir* qui fait *appauvri*.

En *int*, dans les verbes dont l'infinitif est en *indre* : contraindre, *contraint*; peindre, *peint*; joindre, *joint*.

En *it*, dans les verbes qui ont l'infinitif en *ire* : conduire, *conduit*; dire, *dit*; écrire, *écrit*. Excepté *lire*, qui fait *lu*; *luire*, *nuire*, et *suffire*, qui font *lui*, *nui*, *suffi*.

Acquérir, *conquérir*, *enquérir*, *requérir*, font *acquis*, *conquis*, *enquis*, *requis*.

Asseoir fait *assis*; *surseoir*, *sursis*; mourir, fait *mort*.

Absoudre, fait *absous*; *dissoudre*, *dissous*; *résoudre*, fait *résous* ou *résolu*.

Clore, et ses composés, ont ce même participe terminé en *os* : *clorre*, *clos*; *éclore*, *éclos*; *enclore*, *enclos*.

Exclure, fait *exclus*.

Faire, *traire*; et leurs composés, l'ont en *ait* : *faire*, *fait*; *traire*, *trait*; *défaire*, *défait*; *extraire*, *extrait*; *soustraire*, *soustrait*.

Mettre, et ses composés, l'ont en *mis* : *mettre*, *mis*; *permettre*, *permis*; *promettre*, *promis*.

Naître fait *né*.

Prendre, et ses composés, l'ont en *pris* : *prendre*, *pris*; *surprendre*, *surpris*; *comprendre*, *compris*.

Les participes passifs de tous les autres verbes sont généralement terminés en *i* ou en *u* : *finir*, *fini*; *servir*, *servi*; *fuir*, *fui*; *rire*, *ri*; *valoir*, *valu*; *retenir*, *retenu*; *étendre*, *étendu*; *connoître*, *connu*; *déplaire*, *déplu*, etc.

Les féminins de ces participes se forment, suivant la règle générale qui a été donnée pour les adjectifs, page 40, en ajoutant seulement un *e* muet au masculin. Ainsi, *aimé*, fait *aimée* au féminin; *offert*, fait *offerte*; *contraint*, fait *contrainte*; *écrit*, fait *écrite*; *acquis*, fait *acquise*;

mort, fait *morte* ; *fini*, fait *finie* ; *connu*, fait *connue*, etc.

Il faut en excepter *absous* et *dissous* qui sont *absoute* et *dissoute* ; *résous* n'a pas de féminin : *exclu*, fait *exclue* ; et *exclus*, fait *excluse*.

D. Les participes passifs sont-ils toujours déclina-
bles, c'est-à-dire, changent-ils toujours de ter-
minaisons, suivant qu'ils se rapportent à un nom
masculin ou féminin, singulier ou pluriel ?

R. Non : et c'est sur quoi il est à propos de
donner des règles certaines.

Il faut d'abord se souvenir que dans tous les
temps composés des verbes, les participes passifs
sont toujours précédés de quelques temps d'un des
deux verbes auxiliaires *avoir* et *être*.

I. Règle générale.

Les participes passifs sont ordinairement indé-
clinables, quand ils sont précédés du verbe auxi-
liaire *avoir*.

Ainsi, il faut écrire, *Les grands Princes ont
toujours PROTÉGÉ les sciences*, et non pas, *pro-
tégés*, en le faisant rapporter à *Princes*, ni *pro-
tégées*, en le faisant rapporter à *sciences*.

II. Règle générale.

Les participes passifs à la suite des temps du
verbe auxiliaire *avoir*, sont ordinairement déclina-
bles, quand ils sont précédés de leur régime ab-
solu exprimé par un nom ou par un pronom, soit
conjonctif ou autre.

Ainsi, dans ce vers, *Quels courages Vénus n'a-
t-elle pas domtés ?* on voit que *domtés* s'accorde
en genre et en nombre avec *courages*, qui est
son régime, parce que le régime précède le
verbe.

Et pour faire, dans un seul exemple, l'appli-

cation des deux regles générales, il faut écrire, *J'ai REÇU les lettres que vous m'avez ÉCRITES au sujet de l'affaire que je vous avois PROPOSÉE; et, après les avoir LUES avec attention, j'ai RECONNU comme vous, que si je l'avois ENTREPRISE, j'y aurois TROUVÉ des obstacles que je n'avois pas PRÉVUS.*

Dans cette phrase, *reçu* est indéclinable, parce qu'il n'est pas précédé de son régime; *écrites* est déclinable, et s'accorde en genre et en nombre avec son régime absolu, exprimé par le pronom relatif *que*, qui précède le verbe, et qui se rapporte à *lettres*; *proposée* s'accorde de la même manière avec le *que* qui le précède, et qui se rapporte à *l'affaire*; *lues*, s'accorde avec son régime absolu exprimé par le pronom conjonctif *les*, qui est auparavant, et qui se rapporte à *lettres*; *reconnu* est indéclinable, parce qu'il n'est précédé d'aucun régime; *entreprise* s'accorde avec son régime absolu, exprimé auparavant par le pronom conjonctif *l'* avec apostrophe, mis pour *la*, qui se rapporte à *l'affaire*; *trouvé* est indéclinable, parce qu'il précède son régime qui est *obstacles*; *prévus* s'accorde avec son régime absolu *que*, qui est auparavant, et qui se rapporte à *obstacles*.

Il n'y a rien de contraire à cette regle dans les phrases suivantes : *Le Dieu Mercure est un de ceux que les Anciens ont le plus MULTIPLIÉ. Ce jour est un de ceux qu'ils ont CONSACRÉ aux larmes*; parce que, suivant les observations qui ont été faites à la page 112 et à la page 164, le mot *un* y est employé dans un sens distinctif, et qu'il est l'antécédent du relatif *que*. D'où il s'ensuit que ce relatif, étant au singulier, les participes *multiplié* et *consacré* doivent être mis au même nombre, et non pas au pluriel, en les faisant accorder avec *ceux*.

Exceptions.

Les mêmes participes, quoique précédés de leur régime absolu, redeviennent indéclinables,

1. Quand le participe étend son régime à un autre verbe dont il est suivi, et avec lequel il a une liaison si étroite, qu'ils font l'un et l'autre un sens indivisible, comme dans ces exemples : *N'avez-vous pas envie de pratiquer les vertus que vous avez ENTENDU louer ? Combien d'hommes retombent dans les désordres qu'ils avoient RÉSOLU d'éviter ? Pourquoi vous êtes-vous écarté de la route que vous aviez COMMENCÉ à suivre ?*

Un participe fait un sens indivisible avec le verbe dont il est suivi, lorsque, ne présentant l'un et l'autre qu'une seule idée, on ne peut les séparer sans changer le sens de la phrase, et que d'ailleurs, c'est plutôt au second verbe que le régime précédent se rapporte, qu'au participe, qui, dans cette occasion, ne doit être regardé que comme une modification du verbe suivant. Ainsi, en disant, *Les vertus que vous avez entendu louer*, je ne puis séparer *louer* du participe *entendu*, et dire, *Les vertus que vous avez entendu*, sans changer le sens de la phrase, puisque ma pensée n'est pas que *vous avez entendu des vertus*, mais que *vous les avez entendu louer*. D'ailleurs, le relatif *que*, mis pour *les vertus*, est moins le régime du participe *entendu*, que du verbe *louer*, le sens de la phrase étant que *vous avez entendu louer des vertus*. On peut faire les mêmes observations sur les autres exemples.

Quoique les verbes joints de cette manière aux participes, soient ordinairement à l'infinitif, il arrive néanmoins quelquefois qu'ils sont à quelque autre temps de l'indicatif ou du subjonctif, avec la conjonction *que*; comme quand on dit : *Les affaires que j'avois PRÉVU que vous auriez*. Cette

différence de construction n'empêche pas que les deux verbes ne puissent avoir un sens indivisible, et que, par conséquent, le participe ne puisse être indéclinable, comme *prévu* l'est effectivement dans l'exemple cité, par les mêmes raisons que nous venons d'expliquer, en parlant du participe suivi d'un verbe à l'infinitif.

Il y a quelques verbes, tels que sont principalement *faire* et *laisser*, qui, suivis immédiatement d'un autre verbe à l'infinitif, ne doivent être regardés avec ce verbe que comme un seul verbe actif, soit que le second verbe soit actif, soit qu'il soit neutre. Ainsi, comme on dit ; *faire étudier*, *laisser lire quelqu'un*, on dit également, *faire venir*, *laisser mourir quelqu'un*. Le participe passif du premier de ces verbes est toujours indéclinable, quoique le régime absolu soit auparavant, parce que le second verbe est régi par le premier, et que le régime absolu dont ils sont précédés, n'est pas le régime d'un seul, mais de tous les deux ensemble, comme ne formant qu'un seul verbe actif. Il faut donc écrire, en conséquence de cette règle, *L'écolière que j'ai fait étudier* ; *les écolières que j'ai fait lire* ; *les marchandises que vous avez fait venir* ; *les malades que vous avez laissé mourir*.

Quand on peut considérer le participe et le verbe suivant sous deux idées différentes, et par conséquent, les séparer l'un de l'autre, sans changer le sens de la phrase ; et que, d'ailleurs, le régime précédent ne se rapporte qu'au participe ; alors ce participe doit s'accorder en genre et en nombre avec le nom ou le pronom qu'il régit. Ainsi, il faut dire : *La résolution que j'ai prise d'aller à la campagne*, parce que les deux verbes présentent chacun une idée particulière ; et qu'ils conservent leur propre signification, étant séparés l'un de l'autre. En effet, que l'on sépare, *la résolution que j'ai prise*, d'avec le reste, *d'aller à*

la campagne, ces deux parties ont toujours chacune le même sens, et sont indépendantes l'une de l'autre pour leur signification. D'ailleurs, le relatif *que*, mis pour *la résolution*, n'est pas le régime du verbe *aller*, mais du participe *prise*, comme on le voit, en disant : *j'ai pris la résolution*. Cette explication peut suffire pour tout autre exemple.

Les participes ne sont pas moins indéclinables, lorsque les verbes avec lesquels ils font un sens indivisible, sont sous-entendus comme dans cette phrase, *Je vous ai rendu tous les services que j'ai voulu, que j'ai dû, que j'ai pu* : c'est-à-dire, *que j'ai voulu, que j'ai dû, que j'ai pu vous rendre*.

2. Quand le participe et l'auxiliaire *avoir*, sont employés impersonnellement, le participe est toujours indéclinable. Ainsi il faut dire, *Les chaleurs excessives qu'il a fait ont causé beaucoup de maladies*.

3. Suivant M. de Vaugelas, M. l'Abbé Regnier Desmarais, l'Auteur de la Grammaire générale et raisonnée, et les bons Ecrivains de leurs temps, les participes passifs, quoique précédés de leur régime absolu, sont encore indéclinables, quand le nominatif du verbe est mis après le verbe. Ainsi, en adoptant cette règle, on écrit, *Vous devez être satisfait de la justice que vous ont rendu vos juges* : au lieu qu'il faudroit écrire, en mettant le nominatif avant le verbe, *Vous devez être satisfait de la justice que vos juges vous ont rendue*.

4. Les mêmes auteurs font aussi le participe indéclinable, lorsqu'il est suivi d'un nom substantif ou adjectif à l'accusatif, qui se rapporte au régime précédent, et qui en fait partie. Ainsi ils écrivent, en parlant d'Adam et d'Eve :

Dieu les avoit créé innocents, et les promesses trompeuses du démon les ont rendu coupables.

Ces deux dernières exceptions sont fondées sur la prosodie, c'est-à-dire, sur la précipitation de la prononciation qui ne permet pas de s'arrêter sur le participe passif, ni de le séparer du verbe ou du nom dont il est suivi. Il y a pourtant des cas où l'on peut faire naturellement un petit repos entre l'un et l'autre. Il est permis alors de revenir à la règle générale, et de faire accorder le participe avec le régime précédent, comme dans ces deux vers si connus et tant de fois cités :

Pauvre Didon, où t'a réduite,
De tes maris le triste sort?

Mais ces deux mêmes exceptions sont aujourd'hui fort contestées. Il y a encore plusieurs bons auteurs qui s'y conforment; comme on le voit dans cette phrase tirée du commencement du livre premier des Satyres d'Horace, de la traduction de M. Batteux : *Il n'y a pas, je crois, un seul barbier, pas un homme désœuvré, qui ne sache la vengeance que le demi-romain Persius a tiré des grosses injures qu'avoit vomie contre lui le proscrit Rupilius surnommé le Roi.*

D'autres Auteurs, dont l'autorité, pour ce qui regarde les difficultés de notre langue, ne peut manquer d'être respectée, sont d'un sentiment contraire, et prétendent, par des raisons fondées en principes, sans s'embarrasser de la raison de la prosodie, que les participes passifs précédés de leur régime absolu, doivent toujours être déclina- bles, soit que le nominatif du verbe soit avant ou après le verbe, soit que le participe soit suivi ou non d'un nom qui se rapporte au régime précédent.

Dans cette diversité de sentiments, nous croyons pouvoir dire qu'il est encore libre de suivre l'un ou l'autre, jusqu'à ce que, comme il pourra arriver, l'usage se soit absolument déclaré pour le dernier.

III. Règle générale.

Les participes passifs précédés des temps du verbe *être*, sont toujours déclinables, quand le verbe *être* est employé comme verbe substantif ; et il est employé comme tel dans les *verbes neutres*, dans les *verbes passifs*, et dans les *verbes réfléchis passifs*.

Ainsi il faut dire, *Les Juifs sont TOMBÉS plusieurs fois dans le péché d'idolâtrie. Les lettres et l'écriture ont été INVENTÉES pour peindre la parole et pour parler aux yeux. Les mauvaises nouvelles se sont toujours RÉPANDUES plus promptement que les bonnes.*

S'il y a un pronom conjonctif avant les participes *allé* et *venu*, suivi d'un autre verbe, ces participes sont indéclinables. Ainsi on dit, *Elle nous est VENU voir ; elle lui est ALLÉ porter de l'argent ;* parce qu'alors le participe et le verbe suivant sont censés ne faire qu'un même mot, et que le pronom conjonctif n'est régi que par le second verbe : au lieu qu'en transposant le pronom conjonctif, il faudroit dire, *Elle est VENUE nous voir, elle est ALLÉE lui porter de l'argent.*

IV. Règle générale.

Quand les temps du verbe *être*, qui précèdent les participes passifs, sont mis simplement pour les temps de l'auxiliaire *avoir*, alors ces participes sont déclinables ou indéclinables, dans le même cas où le sont les participes précédés des temps du verbe *avoir*.

Les temps du verbe *être* sont mis simplement pour ceux de l'auxiliaire *avoir*, dans les *verbes réfléchis directs ou indirects*. Ainsi quand je dis, *Caton s'est tué pour ne pas tomber entre les mains de César ;* c'est comme si je disois, *Caton a tué*

soi : et quand je dis, *Lucrece s'est DONNÉ la mort*, ne pouvant survivre à l'affront qu'elle avoit reçu de Tarquin ; c'est comme si je disois, *Lucrece a donné la mort à soi*, etc.

On doit aussi regarder les temps du verbe *être*, comme étant mis pour ceux de l'auxiliaire *avoir* dans les verbes réfléchis par l'expression, parce qu'il est certain que le verbe *être* n'y est pas employé comme verbe substantif.

D. *Appliquez les regles et exceptions qui regardent les participes précédés de l'auxiliaire avoir, à quelques exemples pour les verbes réfléchis ?*

R. Il faut pour cela se rappeler que dans les verbes réfléchis directs, les pronoms conjonctifs *me, te, se, nous, vous, se*, sont toujours régimes absolus à l'accusatif, et qu'ils ne sont jamais que régimes relatifs au datif, dans les verbes réfléchis indirects.

La premiere regle générale ne convient qu'aux verbes réfléchis indirects. Ainsi dans cette phrase, *Les hommes se sont BÂTI des villes pour leur sûreté* ; *bâti* est indéclinable, parce que *se* qui le précède n'est qu'un régime relatif, et que le régime absolu qui est *des villes*, est après le verbe.

La seconde regle générale convient aux verbes réfléchis directs et indirects, comme on le voit dans ces exemples, *Les Romains se sont AGRANDIS par la défaite de leurs voisins. Les sujets des Républiques suivent ordinairement les lois qu'ils se sont PRESCRITES* ; où *agrandis* s'accorde en genre et nombre avec *se* qui se rapporte aux *Romains* ; et *prescrites*, avec *que* qui se rapporte à *lois* ; parce que ces pronoms *se* et *que*, sont régimes absolus des participes *agrandis* et *prescrites*, et les précédent. Le pronom *se* de la seconde phrase n'est qu'un régime relatif.

On peut ranger sous cette seconde regle les verbes réfléchis par l'expression, dans lesquels le pronom conjonctif ne peut être regardé que comme régime à l'accusatif, quoiqu'on n'aperçoive pas ce qui le régit.

La premiere exception convient aux verbes réfléchis directs et indirects. Ainsi on dit, *Les troupes de Charles VII n'auroient pas empêché la prise d'Orléans, si elles ne se fussent LAISSÉ conduire par une jeune fille. Nous ne devons point passer de jour, sans donner quelque temps à la Science que nous nous sommes PROPOSÉ d'étudier* : où *laissé* et *proposé* sont indéclinables, quoique précédés des régimes absolus *se* et *nous*, parce qu'ils font un sens indivisible avec les verbessuivants, *conduire* et *étudier*.

La seconde exception ne convient pas aux verbes réfléchis, parce qu'ils ne peuvent jamais s'employer impersonnellement, comme les verbes qui prennent l'auxiliaire *avoir*.

La troisieme exception convient aux verbes réfléchis directs et indirects dans quelques occasions. Ainsi on peut dire, *A quelles extrémités ne se sont point PORTÉ les Calvinistes pour établir leur nouvelle Religion, et quelle réputation ne s'est pas FAIT le Prince qui les a dissipés* ! où *porté* et *fait* sont indéclinables, quoique précédés de leurs régimes absolus *se* et *réputation*, parce qu'ils sont suivis de leurs nominatifs, avec lesquels ils se lient dans la prononciation.

Il est pourtant mieux en général de mettre le nominatif avant ces sortes de verbes.

La quatrieme exception convient aux verbes réfléchis directs et indirects, comme dans ces exemples : *Les Amazones se sont RENDU célèbres par leur courage dans la guerre. Les premiers croisés n'ont tenté la conquête de la Terre sainte, que parce qu'ils se la sont FIGURÉ plus aisée qu'elle*

n'étoit ; où *rendu* et *figuré* sont indéclinables , quoique précédés de leurs régimes absolus *se* et *la* , parce que les noms *célebres* et *aisée* dont ils sont suivis , sont partie et sont inséparables de ces régimes.

Les mêmes regles et exceptions doivent être également appliquées aux verbes réciproques directs et indirects.

Presque tous les Grammairiens et les bons Auteurs s'accordent sur les quatres regles générales que l'on vient d'établir , et il n'y a de partage entr'eux qu'au sujet des deux dernières exceptions.

D. Quand les participes passifs sont déclinables, avec quoi les fait-on accorder ?

R. On les fait accorder ou avec un nom substantif , ou avec le nominatif du verbe , ou avec le régime absolu du verbe.

D. En quelle occasion fait-on accorder les participes passifs avec un nom substantif ?

R. Quand ils ne forment aucun temps composé du verbe , et qu'ils sont seulement employés comme adjectifs d'un nom substantif , comme quand on dit , *un ouvrage* ACHÉVÉ , *une maison* ACHÉVÉE , *des ouvrages* ACHÉVÉS , *des maisons* ACHÉVÉES.

D. En quelle occasion les participes passifs s'accordent-ils avec le nominatif du verbe ?

R. Quand ils forment avec l'auxiliaire *être* , les temps composés d'un verbe qui n'a pas de régime absolu , comme dans ces exemples , *mon frere* est TOMBÉ , *ma sœur* est TOMBÉE , *mes freres* sont TOMBÉS , *mes sœurs* sont TOMBÉES. *Mon frere* a été PUNI , *ma sœur* a été PUNIE , *mes freres* ont été PUNIS , *mes sœurs* ont été PUNIES.

D. En quelle occasion les participes passifs s'accordent-ils avec le régime absolu du verbe ?

R.

R. Quand ils forment, avec l'auxiliaire *avoir* ou *être*, les temps composés d'un verbe précédé de son régime absolu : ce qui arrive principalement toutes les fois que ce régime est exprimé par un pronom conjonctif, relatif ou absolu : comme quand on dit, *Cette maison est à moi, je l'ai ACHETÉE. Je vous rends vos livres, je LES ai LUS. Les lettres QUE j'ai ÉCRITES. Les meubles QUE je me suis DONNÉS. QUELS ennemis ne me suis-je pas FAITS, etc.*

Dans les verbes réfléchis passifs et par l'expression, comme le pronom conjonctif est censé régime absolu, c'est avec ce pronom que s'accorde le participe passif. Ainsi dans ces phrases : *Cette nouvelle s'est TROUVÉE fausse. Nos premiers parents ne s'étoient pas APPERÇUS de leur nudité avant leur crime* : les participes *trouvée* et *aperçus* doivent s'accorder avec le pronom conjonctif *se*.

CH A P I T R E V I I I.

D E L A P R É P O S I T I O N.

D. QU'EST-CE que les prépositions ?

R. Ce sont des mots destinés à marquer les différents rapports que les choses ont les unes aux autres, et qui ne peuvent pas s'employer sans régime.

D. Qu'entendez-vous par un rapport ?

R. J'entends une manière de considérer une chose à l'égard d'une ou de plusieurs autres.

D. Expliquez cette réponse par un exemple ?

R. Quand je dis simplement *Pierre*, je considère *Pierre* sans aucun rapport ; mais si je dis, *Pierre est dans la maison : Pierre est avec son*

maître ; j'exprime par les mots *dans* et *avec* les rapports de *Pierre* à l'égard de la *maison* et du *maître*. Par conséquent, *dans* et *avec* sont des prépositions.

D. *Pourquoi ces mots sont-ils appelés prépositions ?*

R. Parce qu'ils se mettent ordinairement avant les mots qu'ils régissent.

D. *Pourquoi les prépositions ne peuvent-elles s'employer qu'avec leur régime ?*

R. Parce que les prépositions ne marquant seules et d'elles-mêmes, qu'un rapport vague et indéterminé, et n'ayant, par cette raison, qu'un sens incomplet, on ne peut les employer que suivies de quelques mots qui en forment le sens entier et complet, en fixant et déterminant le rapport par une application particulière, c'est-à-dire, en énonçant ce à quoi une chose est rapportée. Et ces mots qui font le complément des prépositions en sont appelés le régime.

D. *Les prépositions sont-elles susceptibles de quelques changements, comme les autres parties du discours.*

R. Non : elles sont invariables et n'ont aucune des propriétés qui conviennent au nom et au verbe. Ainsi elles n'ont ni genres, ni nombres, ni cas, ni personnes, ni temps, ni modes : et c'est ce qu'on appelle être indéclinable.

Quelle est la division générale que l'on peut faire des prépositions ?

R. On les divise en les considérant par l'expression ou par la signification.

D. *Combien y en a-t-il de sortes, à les considérer par l'expression ?*

R. Il y en a de deux sortes : les prépositions simples, qui s'expriment en un seul mot, comme

dans, avec, pour, après, etc. et les prépositions composées, qui s'expriment en plusieurs mots, comme *vis-à-vis de, à l'égard de, à la réserve de, etc.*

D. *Quels sont les mots dont on forme les prépositions ?*

R. Ce sont ordinairement des noms substantifs précédés d'un article ou de quelque autre préposition, et que l'on met au nombre des prépositions, parce qu'ils sont employés pour exprimer quelque rapport, comme *à côté de, à cause de, en présence de, etc.*

D. *Comment peut-on diviser les prépositions considérées par la signification ?*

R. On peut en admettre autant de sortes qu'il y a de sortes de rapports. Mais comme il y a une infinité de manières de considérer les choses les unes à l'égard des autres; que, d'ailleurs, un même rapport est souvent signifié par plusieurs prépositions, et qu'une même préposition marque divers rapports : il seroit trop long d'en faire une division exacte et détaillée. Nous nous contenterons de diviser les prépositions par les principaux rapports qu'elles peuvent exprimer, qui sont,

Rapports

Du lieu, de situation, d'ordre.	dans,	<i>Il est dans Paris.</i>
	en,	<i>Il est en Italie.</i>
	à,	<i>Il est à Rome.</i>
	hors,	<i>Cette maison est hors de la ville.</i>
	sur,	<i>Il est sur la mer.</i>
	sous,	<i>Tout ce qui est sous le Ciel.</i>
	devant,	<i>Il marchoit devant le Roi.</i>
Du temps.	après,	<i>Il marchoit après le Roi.</i>
	chez,	<i>Il est chez le Roi.</i>
	avant,	<i>Avant la guerre.</i>
	pendant,	<i>Pendant la guerre.</i>
	depuis,	<i>Depuis la guerre.</i>

De terme.	{	où l'on tend	{ en, <i>Il va en Italie.</i> à, <i>à Rome.</i> vers, <i>L'aimant se tourne vers le Nord.</i> envers, <i>Son amour envers Dieu.</i>
		que l'on quitte : de,	<i>Il part de Paris.</i>
De la cause	{	efficiente, par,	<i>Maison bâtie par un Architecte.</i>
		matérielle : de,	<i>de pierre, de brique.</i>
		finale : pour,	<i>pour un Prince.</i>
Autres rapports de	{	union : avec,	<i>Les soldats avec leurs Officiers.</i>
		séparation : sans,	<i>Les soldats sans leurs Officiers.</i>
		exception : outre,	<i>Compagnie de cent soldats, outre les Officiers.</i>
		opposition : contre,	<i>Soldats révoltés contre leurs Officiers.</i>
		retranchement : du,	<i>Soldats retranchés du régiment.</i>
		permutation : pour,	<i>Rendre un prisonnier pour un autre.</i>
	{	conformité : selon,	<i>Selon la raison.</i>

D. N'y a-t-il pas une autre manière de diviser les prépositions ?

R. On peut encore les diviser par les cas qu'elles régissent. Ainsi, il y en a qui régissent le génitif ou l'ablatif, d'autres qui régissent le datif, et d'autres qui régissent l'accusatif.

1. Celles qui régissent le génitif ou l'ablatif, sont, *loin de, près de, auprès de, proche de, hors de, autour de, à côté de, à l'égard de, à couvert de, à l'abri de, à raison de, à la réserve de, à l'insu de, au deçà de, au delà de, au dessus de, au dessous de, au devant de, au dehors de, au dedans de, au travers de, au milieu de, à cause de, en présence de, le long de, vis-à-vis de, etc.*

Comme le génitif n'est pas distingué, en français, de l'ablatif par l'expression, on peut donner

pour règle générale, que les prépositions qui régissent le génitif, sont les prépositions composées, parce que ce génitif est proprement le régime du nom dont elles sont formées; et que les prépositions qui régissent l'ablatif, sont celles qui s'expriment en un seul mot, et qui marquent extraction ou séparation.

2. Celles qui régissent le datif, sont, *jusqu'à* ou *jusques à*, *quant à*, *par rapport à*, etc.

3. Celles qui régissent l'accusatif, dont le nombre est très-grand, sont, *après*, *d'après*, *attendu*, *avant*, *avec*, *chez*, *contre*, *dans*, *depuis*, *derrière*, *dès*, *devant*, *durant*, *en*, *entre*, *envers*, *environ*, *excepté*, *hors* ou *hormis*, *malgré*, *moyennant*, *nonobstant*, *outré*, *par*, *parmi*, *pendant*, *pour*, *proche*, *sans*, *selon*, *sous*, *suivant*, *sur*, *touchant*, *à travers*, *vers*, *voici*, *voilà*, *vu*, etc.

Il arrive souvent que l'on emploie abusivement l'adjectif *prêt* au lieu de la préposition *près*, quoiqu'il y ait entre ces deux mots une différence de signification et de régime.

L'adjectif *prêt* signifie disposé à quelque chose, qui est en état de faire ou de souffrir quelque chose, et il régit toujours le datif ou la préposition *à*; comme quand on dit : *je suis prêt à faire tout ce qu'il vous plaira. Le canon est prêt à tirer. Les armées étoient prêtes à en venir aux mains. Cette maison est prête à tomber.*

La préposition *près*, au contraire, est une préposition de temps, qui marque un temps proche, et ne doit jamais s'employer que dans le sens de *sur le point de*, et qui régit toujours le génitif ou la préposition *de*; comme quand on dit : *Il est près de midi. Cet homme est près de sa dernière heure; il est près de mourir; il est près d'être condamné.*

Ainsi, c'est une faute de dire et d'écrire, *Mon ouvrage est prêt à être fini*, ou *prêt d'être fini*; *Mon procès est prêt à être jugé*, ou *prêt d'être jugé*, quand on veut dire que *l'ouvrage est sur le point d'être fini*, et que *le procès est sur le point d'être jugé*. Il faut nécessairement écrire, dans ce sens, *mon ouvrage est près d'être fini*; *mon procès est près d'être jugé*.

On fait quelquefois régir l'accusatif à *vis-à-vis*, en disant *vis-à-vis l'Eglise*, *vis-à-vis l'hôtel de*, etc. Mais l'Académie n'admet point cette façon de parler que dans le style familier.

La préposition *proche* régit l'accusatif aussi bien que le génitif, et on dit également, *proche le palais*, et *proche du palais*.

On confond souvent, *au travers* avec *à travers*, et on leur donne indistinctement pour régime le génitif ou l'accusatif. Cependant *au travers* ne doit régir que le génitif, et *à travers* ne régit jamais que l'accusatif. Ainsi il faut nécessairement dire, *regardez au travers des vitres*, *au travers d'une lunette*, ou *à travers les vitres*, *à travers une lunette*: et non *au travers les vitres*, ni *à travers d'une lunette*; *courir à travers les champs*, et non *à traver des champs*.

Hors, régit l'ablatif, quand il est préposition de lieu, et qu'il marque exclusion ou séparation.

Il est *hors du Royaume*. Une épée *hors de son fourreau*. Il régit l'accusatif, quand il est préposition d'exception, et qu'il signifie la même chose qu'*excepté*. *Tous les Juges furent de même avis*, *hors le Président*.

Il en est des régimes des prépositions comme de ceux des verbes. Lorsque le régime de deux prépositions mises de suite, tombe sur un même nom, il faut que ces deux prépositions régissent le même cas: sinon, le nom sur lequel tombent les différents régimes, doit être répété ou par

lui même ou par un pronom , et mis aux cas qui conviennent à chacune des prépositions qui le régissent.

Ainsi on peut bien dire , *un Procureur qui travaille pour et contre sa patrie , est un prévaricateur ;* parce que les deux prépositions *pour* et *contre* régissent l'accusatif , et que *sa patrie* peut être le régime de l'une et de l'autre. Mais on ne pourroit pas dire , sans blesser cette règle , *je me suis conduit suivant et conformément à vos avis* , parce que *suivant* régit un accusatif , et *conformément* un datif. Il faudroit dire , si l'on vouloit absolument se servir des deux prépositions , *je me suis conduit suivant vos avis , et conformément à vos avis* ; ou par un autre tour de phrase , où il n'y auroit plus qu'une préposition , *je me suis conduit suivant vos avis , et je m'y suis conformé*.

La même faute se trouve dans cette phrase d'un Auteur célèbre : *L'Eglise seule fondée sur la pierre , se conserve au milieu et contre tous les assauts des Eglise schismatiques , ou des fausses religions qui conspirent toutes à sa ruine*. Le régime d'*au milieu* doit être un génitif , et celui de *contre* un accusatif. Il faudroit donc dire , *au milieu de tous les assauts , et contre tous les assauts*. Cependant *tous les assauts* , qui n'est qu'à l'accusatif , est le régime de l'un et de l'autre : et c'est ce qu'il falloit éviter , pour parler correctement.

D. Le mot *en* , étant aussi souvent pronom conjonctif que préposition , comment en distingue-t-on la signification ?

R. *En* est préposition , quand il marque quelque rapport , et qu'il est suivi d'un nom qui en est le régime , comme quand je dis , *J'ai fait un voyage en Italie* ; au lieu qu'il est pronom conjonctif , quand il est avec un verbe et qu'il est mis à la place d'un pronom personnel , ou d'un

nom substantif au génitif ou à l'ablatif, ou *de* quelque chose qui le précède, comme quand je dis, *Je vous en ai parlé*, c'est-à-dire, *je vous ai parlé de lui ou d'elle*, etc. *de cette personne ou de cette chose*.

D. *Peut-on indifféremment employer les prépositions dans et en l'une et pour l'autre ?*

R. Non : il y a entre ces deux prépositions à peu près la même différence qu'il y a entre l'article défini et l'article indéfini ; c'est-à-dire, que *dans* s'emploie ordinairement pour exprimer un sens précis et déterminé, et *en*, pour marquer un sens vague et indéterminé. Le premier signifie que l'on est dans un lieu à l'exclusion de tout autre, et le second ne présente pas nécessairement cette exclusion. Voilà pourquoi les noms communs qui sont régis par *dans*, prennent toujours l'article défini ou l'article *un*, *une*, quand le nom commun est déterminé par un adjectif ou par un pronom, et que ceux qui sont régis par *en* n'ont pas d'article.

On sentira ces différences de significations, sans qu'il soit nécessaire de les expliquer, dans les exemples suivants : *Il travaille dans la chambre*, ou *il travaille en chambre*. *Il vit dans une douce liberté*, ou, *il vit en liberté*. *Il est dans une grande colère*, ou, *il est en colère*. *Il est dans une pension qui lui coûte cher*, ou, *il est pension*. *Il est en Province*, ou, *il est dans la Province de Normandie*. *Il est dans la maison*, *il est dans la ville* ; c'est-à-dire, qu'il n'en est pas sorti et qu'il n'est pas ailleurs. *Il est en ville* ; c'est-à-dire, simplement, qu'il est sorti de sa maison. *Il est en pays étranger*, c'est-à-dire, qu'il est hors de la France.

Dans marque encore le temps auquel on fera ou on aura fait quelque chose. *Je vous irai voir dans trois jours*. *J'aurai lu ce livre dans huit jours*.

En marque le temps que l'on emploie à faire quelque chose. *Ce château a été bâti en moins de six mois.*

Bien des gens disent *j'irai en campagne* ; *il est allé en campagne* ; *il est en campagne* , etc.

Cette façon de parler ne vaut rien , lorsqu'on s'en sert pour dire que l'on n'est pas à la ville , et que l'on est aux champs. Il faut nécessairement dire, dans ce sens, *j'irai à la campagne* ; *il est allé à la campagne* ; *il est à la campagne*.

On ne doit dire, *en campagne* , qu'en parlant du mouvement, du campement, et de l'action des troupes, comme dans ces phrases, *Les armées sont en campagne* ; *les troupes se mettront ou entreront bientôt en campagne*.

Voici et *voilà*, qui ont été mis au rang des prépositions régissant l'accusatif, sont des mots formés de l'impératif du verbe *voir*, et des adverbess *ci* et *là*. C'est par cette raison qu'ils peuvent avoir, comme les verbes, les pronoms conjonctifs pour régime, et que l'on dit : *me voici* ; *te voilà* ; *le voici*, *la voilà* ; *nous voici*, *vous voilà* ; *les voici*, *en voilà* ; ce qui ne peut pas convenir aux autres prépositions.

D. *N'y a-t-il pas une autre espèce de préposition ?*

R. Qui : On appelle encore *prépositions* les syllabes qui s'ajoutent aux verbes simples , pour en former des verbes composés , et par le moyen desquelles ces verbes ont différentes significations.

Il y en a quelques unes qui se mettent aussi avant des noms et des adverbess.

Ces prépositions ne font qu'un même mot avec le verbe simple , le nom , ou l'adverbe auquel elles sont jointes , et c'est pour cela que quelques Grammairiens les appellent *préposi-*

tions inséparables. Mais nous ne les avons pas comprises dans la division des prépositions, parce qu'elles n'expriment pas le rapport des choses, et qu'elles ne sont presque toutes d'aucun usage dans le discours, détachées des mots auxquels on les ajoute.

Les plus ordinaires sont,

AD, ou **A**, qui fait souvent doubler la première consonne du mot. *Mettre, admettre; prendre apprendre.*

CO, ou **seul**, ou suivi d'une *n*, ou d'une *m* **CONTRE**. *Seigneur, coseigneur; courir, concourir; battre, combattre; venir, contrevenir.*

DÉ, **DIS**. *Faire, défaire; paraître, disparaître.*

E, **EN**, ou **EM**, **ENTRE**, **EX**. *Puiser, épuiser; traîner, entraîner; porter, emporter; prendre, entreprendre; traire, extraire.*

IN ou **IM**, **INTER**. *Diposer, indisposer; faillible, infailible; poser, imposer; poli, impoli; rompre, interrompre.*

MÉ, **MAU**. *Connoître, méconnoître; dire, maudire.*

OB, ou **O**. *Tenir, obtenir, poser, opposer; mettre, omettre.*

PAR, **PER**, **PRÉ**, **PRO**, **POUR**. *Venir, parvenir; mettre, permettre, munir, prémunir; poser, proposer; suivre, poursuivre.*

RE ou **RÉ**. *Commencer, recommencer; former, réformer.*

SE, **SOUS**, **SUR**, **SUS**. *Courir, secourir; tenir, soutenir; prendre, surprendre; pendre, suspendre.*

TRANS. *Porter, transporter.*

CHAPITRE IX.

DE L'ADVERBE.

D. QU'EST-CE qu'un *Adverbe*?

R. C'est un mot qui sert à modifier ou à déterminer la signification d'un autre, ou qui en exprime quelque circonstance, et qui a de lui-même un sens complet, sans être susceptible de régime.

D. Appliquez cette définition à un exemple?

R. Quand je dis, *Dieu agit*; la signification du verbe *agit* est simple et sans aucune circonstance; mais si je dis, *Dieu agit justement*; je modifie cette signification par une circonstance exprimée dans le mot *justement*, par le moyen duquel je fais entendre que Dieu agit d'une manière plutôt que d'une autre, c'est-à-dire, *avec justice*.

D. Quels sont les mots qui sont modifiés, ou dont la signification est déterminée par l'*adverbe*?

R. Ce sont les verbes, comme dans l'exemple précédent; les participes, comme dans, *une ruse grossièrement imaginée*; les noms adjectifs, comme dans, *un enfant parfaitement docile*; et quelquefois d'autres adverbes, comme dans, *il est parti bien promptement*.

D. Pourquoi cette partie du discours est-elle appelée *adverbe*?

R. Parce qu'elle signifie plus souvent les circonstances ou modification du verbe, que des autres mots, et que, dans le discours, elle est presque toujours jointe au verbe, comme dans ces phrases, *Je vous aime tendrement. Vous m'avez servi fidèlement.*

D. *Qu'entendez-vous, quand vous dites que l'adverbe a de lui-même un sens complet sans régime ?*

R. J'entends que sa signification est indépendante de ce qui peut le précéder ou le suivre. Ainsi, *justement* signifie toujours par lui-même avec justice, de quelque mot qu'il puisse être suivi ou précédé, en quoi l'adverbe est différent de la préposition qui n'est par elle-même qu'un sens incomplet.

D'où il s'ensuit que la plupart des adverbes ne sont que des expressions abrégées, qui signifient en un seul mot ce qu'on ne pourroit faire entendre que par une préposition et un nom; en sorte que leur véritable usage dans le discours est d'exprimer un rapport fixe et déterminé, c'est-à-dire, de tenir lieu de la préposition avec son complément, parce qu'il n'y a presque pas d'adverbes qu'on ne puisse rendre par une préposition et le nom qu'elle régit. Ainsi, *prudemment, aujourd'hui, où ? ici*, se rendent par, *avec prudence, en ce jour, en quel lieu ? en ce lieu*.

On voit par là que la préposition avec son régime, peut être regardée comme un véritable adverbe, qui exprime quelque circonstance ou modification particulière de la signification d'un autre mot, puisque *avec sagesse* veut dire la même chose que *sagement*; en plusieurs occasions, la même chose que *souvent*, etc.

D. *Les adverbes reçoivent-ils quelque changement ?*

R. Non : ils sont indéclinables comme les prépositions, c'est-à-dire, qu'ils n'ont ni genres, ni nombres, ni cas.

D. *Comment peut-on considérer les adverbes ?*

R. De deux manières : ou par l'expression, ou par la signification.

D.

D. Combien y a-t-il de sortes d'adverbes , à ne les considérer que par l'expression ?

R. Il y en a de deux sortes : les adverbes simples et les adverbes composés.

D. Qu'est-ce que les adverbes simples ?

R. Ce sont ceux qui s'expriment en un seul mot, comme, *justement*, *bien*, *beaucoup*, *presque*, etc.

D. Qu'est-ce que les adverbes composés ?

R. Ce sont ceux qui s'expriment en plusieurs mots, tels que, *pour le présent*, *à l'avenir*, *tour à tour*, *sans faute*, etc.

D. Quels sont les mots qui forment les adverbes composés ?

R. Ce sont, le plus souvent, des noms substantifs et adjectifs, accompagnés d'articles ou de prépositions.

D. Pourquoi met-on ces mots réunis au nombre des adverbes ?

R. Parce qu'ils expriment, comme les adverbes simples, quelques circonstances ou modifications ; mais ce ne sont proprement que des façons de parler adverbiales.

D. Comment divise-t-on les adverbes considérés par la signification ?

R. On peut les réduire à six especes principales, qui sont,

Les adverbes de temps.

Les adverbes de lieu ou de situation.

Les adverbes d'ordre ou de rang.

Les adverbes de quantité ou de nombre.

Les adverbes de comparaison.

Les adverbes de qualité ou de manière.

D. Qu'est-ce que les adverbes de temps ?

R. Ce sont ceux qui expriment quelques circonstances ou rapports de temps, et par les-

quels on peut répondre à la question *quand* ? tels que ,

Pour le temps passé , *hier , avant-hier , autrefois , anciennement , dernièrement , auparavant , depuis peu , etc.*

Pour le temps à venir , *demain , bientôt , tantôt , dans peu , désormais , dorénavant , à l'avenir , etc.*

Pour un temps indéterminé , *souvent , d'abord , quelquefois , rarement , soudain , jamais , toujours , incessamment , pour l'ordinaire , tard , alors , depuis , etc.*

D. Qu'est-ce que les adverbes de lieu ou de situation ?

R. Ce sont ceux qui servent à marquer la différence des distances et des situations , par rapport ou à la personne qui parle , ou aux choses dont on parle , et par lesquels on peut répondre aux questions où , d'où et par où ? tels que sont *ici , là , d'ici , de là , par ici , par là , y , près , loin , devant , derrière , dedans , dehors , dessus , dessous , en haut , en bas , auprès , ailleurs , par-tout , etc.*

Les mots où , d'où , et par où , employés avec interrogation ou sans interrogation , sont aussi adverbes de lieu.

D. Qu'est-ce que les adverbes d'ordre ou de rang ?

R. Ce sont ceux qui expriment comment les choses sont ordonnées ou arrangées les unes à l'égard des autres , sans attention au lieu ; tels que sont ,

Premièrement , secondement , etc. en premier lieu , en second lieu , à la file , enfin , à la fin , alternativement , tour à tour , pêle-mêle , devant , après , ensemble , etc.

D. Qu'est-ce que les adverbes de quantité ou de nombre ?

R. Ce sont ceux qui servent à marquer quelque quantité ou nombre que ce soit, ou le prix et la valeur des choses, et par lesquels on peut répondre à la question *combien?* tels que sont,

Une fois, deux fois, six fois, cent fois, mille fois, etc.

Combien, peu, beaucoup, guere, assez, tant, autant, tant soit peu, trop, trop peu, etc.

D. Qu'est-ce que les adverbes de comparaison?

R. Ce sont ceux dont on se sert pour exprimer la comparaison que l'on fait d'une chose à une autre, suivant quelque qualité ou quantité.

Et, comme une chose peut être ou égale, ou supérieure, ou inférieure à une autre, en qualité ou en quantité, il y a aussi trois sortes de comparaisons.

1. Comparaison d'égalité exprimée par les adverbes, *comme, de même, ainsi, pareillement, autant, aussi, etc.*

2. Comparaison d'excès exprimée par les adverbes, *plus, davantage, de plus, pis, mieux, de mieux en mieux.*

3. Comparaison de défaut, exprimée par les adverbes, *moins, presque, quasi, à peu près, tout au plus, etc.*

D. Qu'est-ce que les adverbes de qualité ou de manière?

R. Ce sont ceux qui expriment comment ou de quelle manière les choses se font, et par lesquels on peut répondre à la question *comment?* tels que sont,

Modestement, sévèrement, c'est-à-dire, avec modestie, avec sévérité; à tort, à travers, à regret, à la mode, à la hâte, etc.

D. Les adverbes de cette dernière espèce sont-ils en grand nombre?

R. On peut dire qu'ils sont presque en aussi grand nombre que les noms adjectifs, n'y ayant presque pas de nom adjectif qui n'ait son adverbe formé de lui-même. Ainsi, de *modeste*, on fait *modestement*; de *sévère*, *sévèrement*; d'*honnête*, *honnêtement*; de *fidelle*, *fidèlement*, etc.

D. Pourquoi les adjectifs ont-ils généralement chacun leur adverbe ?

R. Parce que les manières d'être étant exprimées par des adjectifs, et les manières de faire par des adverbes, il n'y a presque pas de manière d'être, qui n'ait rapport à quelque manière de faire; par conséquent, presque point d'adjectif qui n'ait son adverbe. Ainsi, comme on dit, *je suis modeste*, on dit de même, *j'agis modestement*.

D. Comment se forment la plupart des adverbes de qualité ou de manière ?

R. La règle générale est de les former du féminin des noms adjectifs, en y ajoutant *ment*. Ainsi, de *grande*, féminin de *grand*, on fait *grandement*; de *douce*, féminin de *doux*, on fait *doucement*; de *nouvelle*, *nouvellement*; de *certaine*, *certainement*; de *sage*, *sagement*; d'*agréable*, *agréablement*.

L'e qui précède la syllabe *ment*, est ordinairement muet dans ces adverbes, hormis dans *aisément*, *aveuglément*, *commodément*, *communément*, *conformément*, *délibérément*, *démesurément*, *désespérément*, *désordonnément*, *déterminément*, *effrontément*, *énormément*, *expressément*, *figurément*, *importunément*, *impunément*, *incommodément*, *inconsidérément*, *indéterminément*, *inespérément*, *inopinément*, *mal-aisément*, *modérément*, *nommément*, *obscurément*, *obstinément*, *opiniâtrément*, *passionément*, *posément*, *précisément*, *prématurément*, *privément*; pro-

fondément, profusément, proportionnellement, sensément, séparément, serrément, subordonnement.

D. Cette règle générale pour la formation des adverbes, a-t-elle quelques exceptions ?

R. Oui : elle en a quatre principales.

1. Les noms adjectifs terminés en *ant* et en *ent*, forment leurs adverbes par le changement des dernières lettres *nt* en *mmment* avec deux *mm*. Ainsi, de *vaillant*, on fait *vaillamment* ; de *diligent*, *diligemment*, etc. excepté *lent* et *présent*, qui, suivant la règle générale, font *lentement*, *présentement*.

2. Quand les noms adjectifs finissent au masculin par un *é* fermé, il ne faut qu'y ajouter *ment*, pour avoir les adverbes qui s'en forment. Ainsi, d'*aisé*, on fait *aisément* ; de *modéré*, on fait *modérément* ; de *sensé*, *sensément*, etc. et, dans tous ces adverbes, l'*e* qui précède *ment*, reste fermé avec l'accent (´), comme dans les adjectifs.

3. Il en est de même des noms adjectifs dont les masculins sont terminés en *i* et en *u*, comme *infini*, *infiniment* ; *poli* ; *poliment* ; *absolu*, *absolument* ; *ingénu*, *ingénument*, etc.

4. Quoique l'adjectif *gentil*, fasse au féminin *gentille*, cependant son adverbe est *gentiment*.

D. Les adverbes de qualité et de manière ne sont-ils pas, comme les adjectifs, susceptibles de degrés de comparaison ?

R. Oui : et on en forme les comparatifs et les superlatifs, en y joignant les mêmes mots que nous avons dit, page 47 et suivantes, qu'il falloit joindre aux noms adjectifs. Ainsi,

Le comparatif d'égalité des adverbes, *généreusement*, *fidèlement*, sera aussi ou *si généreusement*, *aussi* ou *si fidèlement*.

Le comparatif d'excès sera *plus généreusement*, *plus fidèlement*.

Le comparatif de défaut sera *moins généreusement*, *moins fidèlement*.

Le superlatif absolu sera *très ou fort généreusement*, *très ou fort fidèlement*.

Le superlatif relatif sera *le plus généreusement*, *le plus fidèlement*.

L'adverbe *mieux* exprime par lui-même le comparatif d'excès de l'adverbe *bien* ; et *pis*, celui de l'adverbe *mal*.

D. Les adverbes étant indéclinables aussi bien que les prépositions, comment peut-on connoître quand un mot est préposition ou adverbe ?

R. Il est préposition quand il a ou peut avoir un régime, et adverbe, quand il n'en est pas susceptible. Et un mot indéclinable peut avoir un régime, si l'on peut y ajouter quelqu'un des cas de *qui* ou de *quoi* interrogatif. Ainsi *auprès*, *le long*, *jusques*, *avec*, *chez*, *sur*, sont prépositions, parce qu'on peut dire, *auprès de qui ? le long de quoi ? jusqu'à quoi ? avec quoi ? chez qui ? sur quoi ?* ce qu'on ne peut pas faire à l'égard des adverbes.

Suivant cette règle, on peut absolument mettre au nombre des prépositions, les adverbes formés des adjectifs qui ont un régime ; tels que *dépendamment*, *préféablement*, *conformément*, etc.

D. N'y a-t-il pas des mots qui sont quelquefois regardés comme adverbe, et quelquefois comme prépositions.

R. Oui ; il y en a quelques uns, tels que *sont après*, *loin*, et *depuis*, qui sont employés comme adverbes, parce qu'ils sont sans régime, dans ces phrases : *Que fit-on après ? Il demeure loin. Il ne s'est rien fait depuis*, et comme prépositions,

parce qu'ils ont un régime dans ces autres phrases : *Le jeu est permis après l'étude. Votre maison est loin de la mienne. J'ai toujours été malade depuis un mois.*

Mais au fond ce sont plutôt, dans les premières phrases, des prépositions employées adverbialement, que de véritables adverbes ; et quoiqu'il ne paroisse pas de régime exprimé, il y en a cependant un sous-entendu ; car quand on dit, *Que fit-on après ? Il demeure loin. Il ne s'est rien fait depuis ;* c'est comme qui diroit, *Que fit-on après cela ? Il demeure loin d'ici ou de quelque autre endroit. Il ne s'est rien fait depuis une certaine affaire, ou depuis une certaine chose.*

Il en est de même des mots *dedans, dehors, dessus, dessous*, et quelques autres, qui ne sont adverbes que par l'expression, et parce qu'employés séparément, ils ne peuvent être suivis d'aucun régime exprimé ; mais ils en supposent toujours un sous-entendu ; car quand on dit, *il est dedans il est dehors, il est dessus, il est dessous*, on veut faire entendre qu'il est dans quelque endroit, qu'il est hors de quelque endroit, qu'il est sur quelque chose, qu'il est sous quelque chose.

Il y a quelques occasions où ces mots ont un régime exprimé ; c'est quand on met ensemble les deux opposés, et qu'on ne joint le nom qu'au dernier, comme *la peste est dedans et dehors la ville. Il y a des animaux dessus et dessous la terre ;* ou quand *dessus* et *dessous* sont précédés des prépositions *de* et *par* ; comme quand on dit, *de dessus la maison, de dessous le théâtre, par dessus la tête, par dessous le bras, etc.*

Il est à propos de donner ici quelques règles pour fixer l'usage propre des mots *auparavant, avant, et devant.*

Auparavant ne doit jamais être employé que

comme adverbe marquant priorité de temps , et sans régime , comme dans cette phrase, *Alexandre donna à Porus un royaume plus grand que celui qu'il avoit AUPARAVANT*. Ainsi c'est blesser la pureté du langage , que d'en faire une préposition suivie d'un régime , et de dire , par exemple , *il est arrivé auparavant moi , etc.*

Avant est préposition , et quelquefois adverbe.

Quand il est préposition , il marque toujours un rapport de priorité de temps ou d'ordre ; comme quand on dit, *il est arrivé avant moi ; l'article se met avant le nom* ; et dans ce sens on ne doit jamais l'employer sans régime.

Quant *avant* est adverbe , c'est un adverbe de lieu ou de temps qui marque mouvement et progrès , et qui signifie à peu près la même chose que *profondément*. Il s'emploie ordinairement avec les adverbes *si , bien , trop , plus , assez , fort* , comme dans ces exemples : *N'allez pas si AVANT. Il ne faut pas étudier trop AVANT dans la nuit. Fouiller bien AVANT dans la terre.*

Vos bontés, Madame ,

Ont gravé trop AVANT ses crimes dans mon ame.

Devant est tantôt adverbe , et tantôt préposition.

Quand il est adverbe , il marque une circonstance d'ordre ou de situation , et est opposé à *derrière* ; comme quand on dit , *marchez devant.*

On ne doit l'employer comme préposition et avec un régime , que dans le sens de la préposition *en présence* ; *devant Dieu* , c'est-à-dire , *en présence de Dieu* ; ou dans le sens de *vis-à-vis* ; *devant le temple* , c'est-à-dire , *vis-à-vis du temple* ; ou encore quelquefois pour marquer priorité d'ordre , comme quand on dit , *c'est mon ancien , qui marche devant moi , il a le pas devant moi. Mais*

on ne doit jamais s'en servir pour marquer priorité de temps. Ainsi il faut prendre garde de confondre la signification de *devant* avec celle d'*avant*. Ce ne seroit pas parler correctement, que de dire, *il est arrivé devant moi* ; et l'usage semble ne plus permettre que l'on dise, *l'article se met devant le nom*, etc.

D. *Quelles autres observations peut-on encore faire sur les adverbes ?*

R. 1. Il y a des noms adjectifs qui sont quelquefois employés comme adverbes, et qui en ont la signification, parce qu'on ne peut les rapporter à aucun substantif exprimé ou sous-entendu, et qu'ils expriment plutôt quelque circonstance d'une action, que la qualité d'une chose ; comme quand on dit, *chanter juste*, *voir clair*, *parler bas*, *sentir bon*, *frapper fort* ; *juste*, *clair*, *bas*, *bon*, *fort*, qui de leur nature sont adjectifs, n'exprimant alors que des circonstances des verbes auxquels ils sont joints, doivent être regardés comme des adverbes.

2. Il y a des adverbes qui, en certaines occasions, deviennent de vrais noms substantifs, susceptibles d'articles et de nombre. Ce sont, *devant*, *derrière*, *dessus*, *dessous*, *dedans*, *dehors* ; et on dit, *Le devant de la porte*, *prendre les devants* ; *être au dessus de ses affaires*, *avoir du dessous* ; *les dedans d'une maison*, *les dehors d'une ville*.

3 Quoique nous ayions dit que l'adverbe présente de lui-même une idée distincte et indépendante de tout régime, il s'en trouve néanmoins quelques uns qui ne s'emploient pas sans un régime exprimé ou sous-entendu ; mais ce n'est que parce qu'ils sont formés d'adjectifs qui demandent nécessairement un régime. Ainsi comme on dit, *dépendant du Roi*, *indépendant de la Cour*, *différent des autres*, *préférable aux richesses*, re-

latif aux principes , conforme à l'original , etc. il faut dire de même , dépendamment du Roi , indépendamment de la Cour , différemment des autres , préférablement aux richesses , relativement aux principes , conformément à l'original.

La plupart des adverbes de quantité ne régissent le génitif , que parce qu'ils tiennent lieu de quelques noms substantifs. Ainsi , quand on dit , *assez de vin , beaucoup de livres , peu de gens* , c'est comme qui diroit , *une quantité suffisante de vin , un grand nombre de livres , un petit nombre de gens.*

C'est aussi comme substantifs , qu'ils peuvent être régis par des verbes ou des prépositions , comme dans *J'ai reçu beaucoup de marchandises. Vivre avec peu de revenu.*

4. Quoique le mot *y* ait été mis au nombre des pronoms conjonctifs , page 72 , et les mots *où* , *d'où* , et *par où* , au nombre des pronoms relatifs et absolus , pages 111 et 122 , ce sont néanmoins de véritables adverbes , quand ils expriment quelques circonstances de lieu ; comme quand on dit : *Vous y allez. Où demeurez-vous ? D'où vient-il ? Par où a-t-il passé ?*

CHAPITRE X.

DE LA CONJONCTION.

D. QU'EST-CE que les Conjonctions ?

R. Ce sont des mots indéclinables qui expriment diverses opérations de notre esprit , et qui servent à lier les membres ou parties du discours.

D. Quelles sont les opérations de notre esprit , exprimées par les conjonctions ; et comment les expriment-elles ?

R. C'est ce que l'on connoitra par la définition de chaque espece de conjonctions ?

D. *Comment se divisent les conjonctions ?*

R. Elles se divisent comme les prépositions et les adverbes, c'est-à-dire, en les considérant par l'expression et par la signification.

D. *Combien y en a-t-il de sortes, à les considérer par l'expression ?*

R. Il y en a de deux sortes : les simples, exprimées en un seul mot, comme *et*, *aussi*, *ou*, etc. et les composées, qui se forment de plusieurs mots, comme *afin que*, *à condition que*, *si ce n'est que*, etc.

D. *Quels sont les mots qui servent à former les conjonctions composées ?*

R. Ce sont ordinairement des noms, des adverbes, des verbes même, ou d'autres conjonctions suivies de la conjonction *que*, comme *au lieu que*, *tellement que*, *soit que*, etc.

D. *Comment divise-t-on les conjonctions considérées par la signification ?*

R. On peut les ranger sous quinze especes principales ; savoir :

1. *Les affirmatives, négatives, et dubitatives.*
2. *Les copulatives ou d'assemblage.*
3. *Les disjonctives ou de division.*
4. *Les adversatives ou d'opposition.*
5. *Les conjonctions d'exception ou de restriction.*
6. *Les conditionnelles.*
7. *Les suspensives ou d'incertitude.*
8. *Les concessives.*
9. *Les déclaratives.*
10. *Les comparatives ou d'égalité.*
11. *Les augmentatives et diminutives.*
12. *Les causales ou causatives.*
13. *Les illatives ou conclusives.*

14. *Les conjonctions de temps et d'ordre.*

15. *Les conjonctions de transition.*

D. *Expliquez de suite ces diverses sortes de conjonctions ?*

R. 1. *Les conjonctions affirmatives, négatives, et de doute, sont celles dont on se sert pour exprimer les opérations de l'esprit, lorsqu'il affirme, qu'il nie, ou qu'il doute.*

Les affirmatives sont, oui, oui-dà, certes, sans doute que, volontiers, soit, d'accord, etc.

Les négatives sont, non, ne, ne pas, ne point, non pas, ne plus, point, point du tout, etc.

La dubitative est, peut-être. Exemples :

Qui ? ce Chef d'une race abominable, impie ?

Oui, lui-même.

S'il a permis d'Aman l'audace criminelle,

SANS DOUTE qu'il vouloit éprouver votre zèle.

NON, NON, Dieu NE souffrira PAS

Qu'on égorge ainsi l'innocence.

Vous périrez PEUT-ÊTRE, et toute votre race.

Quoique pas et point expriment également la négation, on peut dire que le dernier l'exprime avec plus de force que l'autre, et que la délicatesse du langage empêche souvent de les confondre dans l'usage que l'on en fait.

La négation est plus forte, quand on dit : J'ai bien résolu de n'y point aller, que quand on dit : Je ne crois pas que vous suiviez son exemple.

Il ne faut se servir que de pas avant les mots qui marquent quelque degré de qualité ou de quantité, tels que beaucoup, fort, plus, moins, un, deux, etc. Je n'ai pas beaucoup d'argent à vous donner. On fait souvent des dépenses qui ne sont pas fort utiles. Les riches ne sont pas toujours plus heureux que les pauvres. Cicéron n'étoit pas moins Philosophe qu'Orateur. Il n'y a pas un moment à perdre, etc.

Point

Point s'emploie avec plus de grace que *pas*, avant l'article *de*, et à la fin d'une phrase. On est à plaindre quand on n'a point de talent. *Saint-Pierre* sortit de la prison où il étoit, et ses gardes ne s'en apperçurent point.

II. Les conjonctions copulatives, ou d'assemblage, sont celles qui servent à assembler deux termes, deux propositions, sous une même affirmation ou sous une même négation.

Celles pour l'affirmation sont *et*, *aussi*, *tant... que*.

Celles pour la négation sont *ni*, et *non plus*. Exemples:

La vertu ET la science sont estimables. Vous le voulez, je le veux bien AUSSI. Tous les cercles de la sphere, TANT grands QUE petits, se divisent en 360 degrés.

NI les biens NI les honneurs ne valent pas la santé.

Puisque vous ne sortez pas, je ne sortirai pas NON PLUS.

III. Les conjonctions disjonctives, ou de division, sont celles qui marquent alternative, ou partition, ou distinction, dans le sens des choses dont on parle.

Ce sont *ou*, *ou bien*, *soit* ou *soit que*. Exemples:

C'est le soleil OU la terre qui tourne. Grand Roi, cesse de vaincre, OU je cesse d'écrire. Si vous voulez faire un voyage utile et agréable, allez en Italie, OU BIEN parcourez les villes de Flandres.

Il faut toujours avoir l'esprit égal, SOIT dans la bonne, SOIT dans la mauvaise fortune.

SOIT QUE vous mangiez, SOIT QUE vous buviez, faites tout pour la gloire de Dieu.

IV. *Les conjonctions adversatives, ou d'opposition*, sont celles qui servent à lier deux idées ou propositions, en marquant opposition dans la seconde, à l'égard de la première.

Ce sont *mais, cependant, néanmoins, pourtant*. Exemples :

Les hommes sont vifs et ardents, quand il s'agit de leurs intérêts; MAIS ils sont froids et indifférents, quand il s'agit de ceux de Dieu.

Quelque ingénieux que fussent les Grecs et les Romains, ils n'ont CEPENDANT pas trouvé l'art d'imprimer les livres, ni de graver les estampes.

Martus fut fort maltraité de la fortune; NÉANMOINS il ne perdit pas courage.

Cicéron, quoique grand philosophe, n'étoit POURTANT pas ennemi des louanges.

V. *Les conjonctions d'exception, ou de restriction*, sont celles qui restreignent, en quelque manière que ce soit, la généralité d'une idée ou d'une proposition.

Ce sont *sinon, si ce n'est que, quoique, encore que, à moins de, pour*, dans le sens de *quoique*. Exemples :

Je n'ai rien à vous dire, SINON QUE OU SI CE N'EST QUE vous obéissiez.

Les miracles visibles ne peuvent être utiles aux hommes, A MOINS QUE Dieu n'en fasse un autre invisible pour leur en faire faire un bon usage.

Il n'est pas insolent, QUOIQU'il soit riche.

Il ne pouvoit me traiter plus mal, A MOINS DE me battre.

POUR être dévot, on n'en est pas moins homme.

VI. *Les conjonctions conditionnelles* sont celles qui, liant deux membres du discours, expriment une condition d'où dépend l'effet de ce qui est énoncé dans l'un de ces membres.

Ce sont *si*, *si non*, *quand*, *quand bien même*, *pourvu que*, *supposé que*, *bien entendu que*, *à condition que*, *à la charge que*, *au cas que*, *en cas que*, *à moins que*. Exemples :

Vous serez sauvé, si vous pratiquez la vertu, ou POURVU QUE vous pratiquiez la vertu, ou SUPPOSÉ QUE vous pratiquiez la vertu, ou, AU CAS QUE, EN CAS QUE vous pratiquiez la vertu, ou, BIEN ENTENDU QUE, A CONDITION QUE, A LA CHARGE QUE, vous pratiquerez la vertu.

Faites pénitence, SINON vous éprouverez la justice de Dieu.

François. I. n'edt rendu que la pareille à Charles-Quint, QUAND, QUAND MÊME, ou, QUAND BIEN MÊME il l'edt fait arrêter, lorsqu'il passa par la France.

Un corps n'a point de mouvement, A MOINS QU'il ne le recoive d'un autre.

VII. *Les conjonctions suspensives, ou d'incertitude*, sont celles qui servent à marquer quelque suspension ou quelque incertitude dans le discours.

Ce sont *si*, *savoir si*, *c'est à savoir si*, *quoiqu'il en soit*. Exemples :

Un homme heureux ne sait jamais si on l'aime. Vous faites de beaux projets pour l'avenir, SAVOIR, ou, C'EST A SAVOIR si la mort ne vous empêchera pas de les exécuter.

QUOI QU'IL EN SOIT de tout ce que vous venez de dire, je veux en courir les risques.

VIII. *Les conjonctions concessives* sont celles dont on se sert pour marquer que l'on demeure d'accord de quelque chose.

Ce sont *à la vérité*, *à la bonne heure que*, *quand*, *quand même*, *non que*, *non pas que*, *c'est pas que*, *quoique*, *encore que*. Exemples :

A LA VÉRITÉ la divisibilité indéfinie de la matière ne peut se comprendre par l'imagination ; elle n'est cependant pas moins certaine.

A LA BONNE HEURE qu'on puisse quelquefois s'accommoder au temps et à la nécessité ; mais il ne faut jamais le faire aux dépens de sa conscience.

QUAND, QUAND MÊME cela seroit vrai, que s'ensuivroit-il ?

NON QUE la peur du coup dont je suis menacée,
Me fasse rappeler votre bonté passée.
NON QUE de ses serments l'Eternel se repente.

QUOIQUE vous ayez raison, je ne laisse pas de vous exhorter à l'accommodement.

IX. Les conjonctions déclaratives sont celles dont on se sert ordinairement pour expliquer ou pour mieux faire entendre quelque chose.

Ce sont savoir, comme, comme par exemple, c'est-à-dire. Exemples :

La terre est divisée en quatre parties ; SAVOIR, l'Europe, l'Asie, l'Afrique, et l'Amérique.

Il y a bien des choses dans la nature dont nous connoissons les causes, COMME, OU COMME PAR EXEMPLE, l'élévation de l'eau dans les pompes.

L'arithmétique, C'EST-A-DIRE, la science des nombres.

X. Les conjonctions comparatives ou d'égalité, sont celles qui servent à marquer rapport, convenance, parité, entre deux termes ou entre deux propositions.

Ce sont comme, de même, ainsi, ainsi que, aussi bien que, aussi peu que, autant que, non plus que, ni plus ni moins que, si... que, en. Exemples :

La destruction de Jérusalem est arrivée COMME,

DE MÊME QUE , AINSI QUE *Jésus-Christ* l'avoit prédit.

AINSI QUE la vertu, le crime a ses degrés.

Le second *Brutus* auroit rétabli les *Romains* dans leur ancienne liberté, s'il les eût trouvés AINSI BIEN disposés QU'ils l'étoient dans le temps du premier.

J'ai AUTANT travaillé cet ouvrage QUE je le pouvois.

Judas ne fut NON PEUS touché des reproches de son Maître, QUE s'ils ne l'eussent pas regardé.

On l'a traité NI PLUS NI MOINS QUE si c'eût été un voleur.

Le système de *Ptolomée* n'est pas SI probable QUE celui de *Copernic*.

EN est quelquefois employé dans le sens d'une conjonction comparative, comme quand on dit : il agit EN Roi, il parle EN honnête homme ; c'est-à-dire, Il agit COMME un Roi, il parle COMME un honnête homme.

XI. Les conjonctions augmentatives et diminutives sont celles dont on se sert pour ajouter à ce que l'on a avancé, ou pour le restreindre et le diminuer.

Les augmentatives sont d'ailleurs, outre que, de plus, au surplus, encore.

Les diminutives sont, au moins, du moins, pour le moins, encore. Exemples :

La plupart des riches qui n'ont pas de naissance, sont fiers et pleins d'arrogance ; ils sont D'AILLEURS brutaux et insolents.

Rien n'est plus amusant que l'histoire, OUTRE QU'on y trouve d'excellentes instructions pour se conduire sagement.

Je vous dirai DE PLUS qu'un jeune homme ne doit rien faire que ce qui lui est permis ou ordonné.

Ovide a véritablement de grands défauts : AU SURPLUS il est plein de pensées vives et brillantes.

Ce n'est pas assez d'honorer les Saints , il faut ENCORE les imiter.

L'avantage qu'un jeune homme doit remporter du Collège est AU MOINS, OU DU MOINS de bien savoir sa langue.

Encor, si pour rimer, dans sa verve indiscrete, Ma muse AU MOINS souffroit une froide épithere.

XII. *Les conjonctions causales, ou causatives, sont celles qui servent à marquer la cause de quelque chose, ou la raison pourquoi on la fait.*

Ce sont car, parce que, comme, à cause que, attendu que, vu que, puisque, pourquoi ? d'où vient que ? afin que, afin de, pour, de peur que, de peur de, de crainte que ou de, si..... que. Exemples:

Je crois que l'air est pesant, CAR j'en ai vu des expériences sensibles.

Evitez l'oisiveté, PARCE QU'elle est la source de tous les vices.

Faut-il qu'il soit insolent, A CAUSE QU'il est riche ?

Il y a lieu de s'étonner que Salomon soit tombé dans le crime d'idolâtrie, VU QUE, OU ATTENDU QU'il étoit le plus sage et le plus éclairé de tous les hommes.

Vous devez continuer l'étude des Mathématiques, PUISQUE vous y trouvez tant de satisfaction.

COMME vous avez rempli vos devoirs, vous n'avez aucune réprimande à craindre.

POURQUOI l'aimant attire-t-il le fer ?

D'où vient que les liqueurs haussent et baissent dans les Barometres et Thermometres ?

AFIN que le séjour de la campagne soit plus agréable, il faut avoir quelque connoissance de l'agriculture et du jardinage.

Les Eacédémoniens donnoient des esclaves ivres en spectacle à leurs enfans, *AFIN DE*, ou, *POUR* leur faire concevoir plus d'horreur de l'ivrognerie.

Caïn fut maudit de Dieu, *POUR* avoir tué son frère Abel.

La langue française est si belle, *QUE* la plupart des étrangers veulent l'apprendre.

Il ne faut pas confondre, dans l'écriture, non plus que dans la signification, *parce que*, conjonction qui s'écrit en un ou deux mots, avec *par ce que*, qui sont trois mots séparés, dont le premier est une préposition suivie de deux pronoms. On reconnoitra la différence de l'une et de l'autre expression dans ces deux phrases : *Je lirai ce livre*, *PARCE QUE* vous me dites qu'il est bon. *Je juge*, *PAR CE QUE* vous me dites, que la lecture de ce livre est dangereuse. Dans la première, *parce que* est une conjonction causale ; dans la seconde, *par* est une préposition, *ce* est un pronom démonstratif qui en est le régime, et *que* est un pronom relatif, dont l'antécédent est *ce*.

Quoique *pour* et *afin de*, signifient que l'on fait une chose en vue d'une autre, cependant il est bon d'observer que *pour* marque une vue plus présente, et *afin* une vue plus éloignée ; et que, par le premier, on envisage un effet qui doit être produit, au lieu que l'autre n'exprime rien de plus que le but où l'on veut parvenir. *Un Auteur se donne bien de la peine POUR faire un livre.* Voilà un effet certain. *Il le met au jour AFIN DE s'acquérir de l'honneur.* Bien souvent il se trompe.

XIII. Les conjonctions illatives ou conclusives,

sont celles dont on se sert pour tirer une induction ou une conséquence de quelque proposition précédente.

Ce sont *or*, *donc*, *par conséquent*, *ainsi*, *c'est pourquoi*, *cela étant*, *c'est pour cela que*, *de sorte* ou *en sorte que*, *tellement que*, *de manière que*.
Exemples :

Ce qui n'a point de parties, ne peut périr par la dissolution de ses parties : OR notre ame n'a point de parties ; DONC elle ne peut périr par la dissolution de ses parties.

Les Perses étoient énervés par la mollesse, c'EST POURQUOI il ne fut pas difficile à Alexandre de les vaincre.

Il n'y a point de véritable bonheur sans la vertu : PAR CONSÉQUENT, AINSI il n'y a point de pécheur qui soit véritablement heureux.

Les rayons du soleil, réfléchis et rompus par les gouttes de pluie, forment l'Arc-en-ciel ; DE SORTE qu'il ne paroît jamais qu'il ne pleuve.

La différence que l'on peut mettre entre *c'est pourquoi*, et *ainsi*, c'est que le premier semble plus propre à exprimer la suite d'un événement ou d'un fait, et l'autre à faire entendre la conclusion d'un raisonnement.

XIV. *Les conjonctions de temps et d'ordre* sont celles qui lient le discours par quelque circonstance de temps ou d'ordre.

Ce sont *quand*, *comme*, *lorsque*, *dans le temps que*, *pendant que*, *tandis que*, *durant que*, *tant que*, *avant que*, *depuis que*, *dès que*, *aussitôt que*, *à peine*, *après*, *cependant*, *enfin*, *à la fin*,
Exemples :

Nous sentons moins la chaleur du soleil, QUAND il est plus près de nous.

COMME, OU LORSQUE, OU DANS LE TEMPS QU'À-

Braham étoit près de frapper son fils Isaac , un Ange lui arrêta la main.

PENDANT QUE , DURANT QUE , OU TANT QUE , TANDIS QUE les Romains mépriserent les richesses , ils furent sobres et vertueux.

On se servoit d'écorces d'arbres ou de peaux pour écrire , AVANT QUE le papier fût en usage.

Les batailles sont bien moins sanglantes , DEPUIS QU'ON se sert de la poudre à canon.

DÈS QUE , OU AUSSITÔT QUE le grand Cham de Tartarie a dîné , un héraut crie que tous les autres Princes de la terre peuvent aller manger.

A PEINE César fut-il entré dans le Sénat , QUE les conjurés se jetterent sur lui , et le percerent de coups.

APRÈS QUE Salomon eut bâti un Temple à Dieu , il se bâtit un palais pour lui.

Nous nous amusons ici , et CEPENDANT la nuit vient.

ENFIN , OU , A LA FIN Auguste triompha de ceux qui lui dispuoient l'Empire.

XV. Les conjonctions de transition , sont celles qui servent dans le discours à passer d'une circonstance à une autre.

Ce sont or , en effet , au reste , à propos , après tout. Exemples :

OR , toutes choses ayant été ainsi réglées.

EN EFFET , qu'y a-t-il de plus raisonnable ?

AU RESTE , vous devez en toute occasion compter sur mon zèle.

A PROPOS de tableaux , j'en ai aujourd'hui vu un des plus rares.

APRÈS TOUT , je ne la trouve pas si désagréable.

De la Conjonction Que.

D. Pourquoi traitez-vous séparément de la conjonction que ?

R. Parce qu'elle fait la plus fréquente liaison du discours, et que d'ailleurs elle a des significations qui lui sont si particulières, et qui sont si différentes les unes des autres, qu'elle mérite seule un article séparé.

D. Dans quelles occasions que doit-il être mis au nombre des conjonctions ?

R. Quand on ne peut le tourner ni par lequel, laquelle, ni par quelle chose, et par conséquent, qu'il n'est ni pronom relatif, ni pronom absolu.

D. Expliquez-moi en peu de mots et avec les exemples, les divers usages et significations de la conjonction que ?

R. 1. L'usage qu'elle a le plus communément, est d'être mis à la suite d'un grand nombre de verbes qui expriment des actions ou opérations de l'esprit, et alors elle sert comme de passage à un autre verbe ou à une autre proposition qui explique et développe l'objet de ces opérations ; comme quand je dis : *Je crois que l'ame est immortelle ; je doute que vous aimiez la vertu ;* c'est par la conjonction *que*, que je lie avec les verbes *je crois* et *je doute*, les propositions suivantes par lesquelles on connoît en quoi consiste la croyance et le doute de mon esprit ; comme si je disois, *Je crois une chose qui est, l'ame est immortelle. Je doute de la vérité de cette proposition, vous aimez la vertu.*

D'où il s'ensuit que la conjonction *que* doit toujours être suivie d'un autre verbe, qui se met tantôt à quelqu'un des temps de l'indicatif, tantôt à quelqu'un des temps du subjonctif.

La règle générale que l'on peut établir à ce sujet, est que, quand la conjonction *que* est à la suite de quelque verbe qui marque une affirmation ou une espèce de certitude, elle régit ou demande le verbe suivant à l'indicatif, comme, *Je*

suis qu'il est en peine. Je conviens qu'il m'a payé. J'espere qu'il viendra. Et c'est ce qu'on appelle que retranché, dans les grammaires latines.

Ainsi, il y a une faute dans cette phrase d'un Grammairien..... *En désapprouvant la note de Corneille, dans laquelle il prétend que le mot en ne soit ni pronom, ni préposition, mais pure particule explétive.* Il falloit dire, dans laquelle il prétend que le mot en n'est ni pronom, etc. parce que le verbe prétendre marque affirmation et certitude, et que, par conséquent, le *que* dont il est suivi ne doit pas régir le subjonctif.

Mais, si *que* est après un verbe accompagné d'une négation, ou qui marque doute, ignorance, crainte, désir, en un mot, qui n'exprime pas quelque chose de positif, alors il régit le verbe suivant au subjonctif, comme, *Je doute qu'il en soit en peine. Je ne conviens pas qu'il m'ait payé. Je n'espere pas qu'il vienne. Je crains qu'il ne meure. Je souhaite qu'il finisse. Je veux qu'il me satisfasse, etc.*

2. *Que* se met à la suite de la plupart des autres conjonctions, comme on vient de le voir : *afin que, après que, pourvu que, etc.*

3. *Que* précède toujours les troisiemes personnes de l'impératif, sans être régi par aucun verbe : *QUE chacun prenne sa place ; QUE les soldats s'en aillent.*

4. Il se met au commencement de la phrase dans des exclamations de répugnance, d'étonnement, d'indignation, d'imprécation, ou de souhait : *QUE je trahisse mon ami ! QUE l'on n'ait pas eu plus de respect pour un si grand personnage ! QUE je puisse mourir, si je vous en impose, etc.*

5. Il est mis pour *afin que*. *Approchez, QUE je vous parle, c'est-à-dire, AFIN QUE je vous parle.*

6. Pour combien. *QUE vous êtes différent de ce que vous étiez autrefois ! c'est-à-dire, COMBIEN vous êtes différent, etc.*

7. Pour autre chose sinon. *Vous ne faites QUE rire, c'est-à-dire, vous ne faites AUTRE CHOSE SINON rire.*

8. Pour dès que, aussitôt que. *Qu'il fasse le moindre excès, il est malade ; c'est-à-dire, DÈS QUE, AUSSITÔT QU'il fait le moindre excès, etc.*

9. Pour sans que. *Il ne sauroit sortir QU'il ne s'enrhume, c'est-à-dire, SANS QU'il s'enrhume.*

10. Pour depuis que. *Il y a huit jours QU'il est parti, c'est-à-dire, il s'est passé huit jours DEPUIS QU'il est parti.*

11. Pour et cependant. *Mon ennemi seroit le plus brave de tous les hommes, QUE je ne le craindrois pas, c'est-à-dire, ET CEPENDANT je ne le craindrois pas.*

12. Pour à moins que. *Je ne partirai pas QUE tout ne soit prêt, c'est-à-dire, A MOINS QUE tout ne soit prêt.*

13. A la place de pourquoi. *QUE n'obéissez-vous à vos maîtres ? c'est-à-dire, POURQUOI n'obéissez-vous pas à vos maîtres ? QUE tardez-vous ? c'est-à-dire, POURQUOI tardez-vous ?*

14. Pour quoique. *Tout habile homme QU'il est, il n'a pu me répondre, c'est-à-dire, QUOIQU'il soit habile homme.*

15. Pour comme. *Rempli QU'il étoit de ses préjugés, il ne voulut convenir de rien, c'est-à-dire, COMME il étoit rempli de ses préjugés.*

16. A la place de comme, lorsque, parce que, puisque, quand, quoique, si, etc. lorsqu'à des propositions qui commencent par ces mots, on en joint d'autres sous le même régime, par le moyen de la conjonction *et*. *Comme l'armée étoit rangée,*

angée, et qu'elle étoit prête à combattre', c'est-à-dire, et COMME elle étoit prête à combattre. Quand vous aurez reconnu votre faute, et QUE vous l'aurez réparée; c'est-à-dire, et QUAND vous l'aurez réparée. Si vous le trouvez, et qu'il vous demande où je suis; c'est-à-dire, et s'il vous demande où je suis.

D. *Sont-ce là tous les usages de la conjonction que?*

R. Elle peut encore en avoir plusieurs autres que le sens de la phrase où elle sera employée fera aisément découvrir, quand on connoîtra bien la nature des conjonctions.

Observations générales sur les conjonctions.

D. *Qu'avez-vous remarqué dans le détail que vous venez de faire des conjonctions?*

R. J'ai remarqué,

1. Qu'elles sont, comme on l'a déjà dit, composées, pour la plupart, de noms, d'adverbes, de prépositions, quelquefois même de verbes ou d'autres conjonctions, et que souvent elles sont absolument semblables, par l'expression, à ces différentes parties du discours.

2. Qu'une même conjonction peut avoir, dans le discours, des usages tout différents; c'est-à-dire, qu'un même mot peut être rangé sous plusieurs espèces de conjonctions. Par exemple, *si* est quelquefois *conjonction conditionnelle*, quelquefois *conjonction dubitative*, quelquefois *conjonction comparative*, et ainsi de plusieurs autres.

3. Que les conjonctions, outre qu'elles lient et assemblent les membres et les parties du discours, expriment encore, pour la plupart, quoique d'une manière incomplète et avec le secours des verbes auxquels elles sont jointes, des opérations de l'esprit, comme le doute, l'affirmation, la négation, la comparaison, etc. par où l'on peut juger com-

bien il est important d'en bien concevoir la nature , pour avoir une parfaite intelligence , non seulement de sa propre langue , mais encore de toute autre que l'on voudra apprendre.

D. Comment peut-on distinguer une conjonction de toute autre partie du discours ?

R. Si la conjonction n'est que d'un mot , comme *que , et , donc , encore , etc.* on connoitra aisément qu'elle est employée pour exprimer quelque opération de l'esprit , ou pour faire une liaison dans le discours , et qu'elle n'a pas la signification de l'adverbe , en ce qu'elle n'exprime pas une circonstance du nom et du verbe , ni de la préposition , en ce qu'elle n'exprime pas le rapport d'une chose à une autre , etc.

Si la conjonction est de plusieurs mots , comme *tellement que , afin que , après que , loin de , au lieu de , etc.* outre la signification qui lui est propre , le dernier mot est ordinairement *que* ou *de* , suivi d'un verbe : *AFIN QUE je lise , AU LIEU d'étudier.*

D. Quand on trouve une expression commune à plusieurs conjonctions différentes , comment distinguera-t-on la signification qui lui est propre ?

R. Pour ne s'y pas tromper , il est nécessaire de bien étudier les définitions de toutes les différentes especes de conjonctions , et on sera ensuite en état de découvrir aisément , par le sens de la phrase , à laquelle de ces especes l'expression douteuse doit être rapportée. Ainsi , lorsque je dis , *Je ne sais si j'irai à la campagne* , et que je connois toutes les significations de *si* , je vois que ce ne peut être qu'une conjonction dubitative.

D. Toutes les conjonctions sont-elles suivies de quelques verbes ?

R. Il y en quelques unes qui se mettent indifféremment avant un nom ou avant un verbe , telles que *comme , aussi bien , etc.* *Je suis habillé comme*

mon frere. Je ferai COMME vous voudrez. Vous possédez la musique AUSSI BIEN QUE la philosophie. Je chante AUSSI BIEN QUE vous dansez. Et il arrive souvent qu'elles peuvent aussi bien être regardées comme adverbès que comme conjonctions, parce qu'elles expriment autant quelque circonstance du nom ou du verbe, qu'une liaison dans le discours.

D. *En quel mode met-on les verbes qui suivent les conjonctions ?*

R. I. Celles qui ressemblent à quelques prépositions, et qui n'en sont distinguées que parce qu'elles sont suivies d'un verbe, demandent ou gouvernent ce verbe à l'infinitif, comme *pour, après, jusqu'à, etc.* Exemples :

Je travaille POUR gagner le ciel.

Il faut se reposer APRÈS avoir étudié.

Il est avare JUSQU'À se refuser le nécessaire.

II. Celles qui sont terminées par *de*, gouvernent toutes le verbe à l'infinitif, comme *afin de, de peur de, avant que de, etc.* Exemples :

Si je m'applique tant à l'étude, c'est AFIN DE vous surpasser.

Évitez le jeu, DE PEUR d'en faire une passion.

Il faut prier Dieu AVANT QUE DE se mettre au travail.

Nous remarquerons, par occasion, que l'on met *que* et *de* après *avant*, lorsqu'il est employé comme conjonction, et que l'on ne doit pas dire, *avant de se mettre au travail*. Tel est l'usage reconnu par l'Académie. Cependant depuis quelque temps, un grand nombre de bons auteurs retranchent le *que*, comme on le voit dans les vers suivants :

Promettez-moi du moins de ne décider rien.

AVANT DE m'accorder un second entretien.

Étudiez nos mœurs, AVANT DE les blâmer.

Mais ce seroit une faute grossière, dans laquelle

néanmoins bien des gens-de-lettres ne laissent pas de tomber, en parlant ou en écrivant, d'employer comme conjonctions, les adverbes *auparavant* et *devant*, et de dire, *auparavant que de se mettre au travail*, *auparavant de se mettre au travail*, ou *devant que de se mettre au travail*, etc.

La même règle que l'on a établie à l'égard des participes en *ant*, page 285, doit être appliquée aux conjonctions qui sont suivies d'un verbe à l'infinitif. Ces conjonctions forment toujours, comme les participes en *ant*, des phrases incidentes et subordonnées à d'autres; et il faut nécessairement que le verbe dont elles sont suivies, se rapporte au sujet ou nominatif du verbe de la phrase principale dont la phrase incidente est une dépendance. C'est ce que l'on peut remarquer dans les exemples qui viennent d'être rapportés.

Cette règle essentielle a été négligée par l'auteur d'une Grammaire, dans les phrases suivantes :

Que les égards dus à nos prédécesseurs ne servent point d'aliment à la paresse, pour s'épargner la peine de penser par soi-même. Le verbe *s'épargner*, qui est après *pour*, devrait régulièrement se rapporter au nominatif du verbe de la phrase principale, qui est *les égards*. Cependant on voit qu'il se rapporte à une troisième personne indéterminée, ou aux hommes en général. On pouvoit éviter cette faute, en disant : *pour que l'on s'épargne la peine*, etc.

Qu'avoit fait votre fille pour la corriger si rudement ? Le nominatif du verbe de la phrase principale est *fille*, et le verbe qui est régi par *pour*, ne s'y rapporte pas. Il falloit dire, pour parler correctement, *Qu'avoit fait votre fille, pour mériter d'être corrigée si rudement ?*

Ces noms sont au pluriel, et en ont la physio-

nomie très-décidée , sans pouvoir s'y méprendre. La faute n'est pas ici moins sensible. On est d'abord porté à croire que *sans pouvoir* se rapporte à *ces noms*, et c'est dans une troisième personne générale, qu'il faut en chercher le rapport. Il falloit nécessairement dire, *sans que l'on puisse s'y méprendre.*

Outre que le caractère de la consonne est assez différent de celui de la voyelle, pour ne les pas confondre. Les verbes *est* et *confondre* devroient, dans cette phrase, se rapporter au même sujet. Mais le premier se rapporte à *caractere*, et l'autre à une troisième personne générale. Il auroit été mieux de dire, *pour qu'on ne les confonde pas.*

III. Parmi les conjonctions qui sont terminées par *que*, il y en a qui gouvernent le verbe à l'indicatif.

Ce sont, *sihon que*, *si ce n'est que*, *bien entendu que*, *à condition que*, *à la charge que*, *de même que*, *ainsi que*, *aussi bien que*, *aussi peu que*, *autant que*, *non plus que*, *outre que*, *parce que*, *à cause que*, *attendu que*, *vu que*, *puisque*, c'est pour cela que, *de sorte que*, *en sorte que*, *tellement que*, *de manière que*, *lorsque*, *dans le temps que*, *pendant que*, *tandis que*, *durant que*, *tant que*, *depuis que*, *dès que*, *aussitôt que*. Exemples :

Je ne vous donne des avis que PARCE QUE je vous aime.

Balthazar étoit à table, LORSQU'il vit la main qui écrivoit sa condamnation.

Je vous donne ce livre, A CONDITION QUE vous en ferez un bon usage.

Il semble qu'Hermione ne devoit pas s'en prendre à Oreste de la mort de Pyrrhus, PUISQU'il ne l'avoit tué que par son ordre.

Il y a d'autres conjonctions qui gouvernent le verbe au subjonctif.

Ce sont soit que, sinon que, si ce n'est que, quoique, bien que, encore que, à moins que, pourvu que, supposé que, au cas que, en cas que, à la bonne heure que, non que, non pas que, ce n'est pas que, afin que, de peur que, de crainte que, avant que. Exemples :

Les Apôtres eurent le don des langues, AFIN QU'ils pussent annoncer l'Evangile à toutes les nations.

Alexandre se prosterna pour adorer celui qui lui avoit apparu sous la figure du grand Prêtre Jaddus, AVANT QU'il passât en Asie.

Je ne puis juger d'un livre, A MOINS QUE je ne l'aie lu.

Régulus dissuada les Romains de faire la paix, quoiqu'il lui en dût coûter la vie.

On a pu remarquer qu'il y a des conjonctions qui gouvernent également l'indicatif et le subjonctif, telles que sont *si ce n'est que*. Cette différence vient des verbes dont elles sont précédées. Ces verbes sont ordinairement accompagnés d'une négation. Si, outre cela, ils expriment commandement, désir, incertitude, les conjonctions gouvernent le subjonctif : *Je ne veux rien autre chose, SINON QUE, ou, si ce n'est que vous fassiez votre devoir.* Si les verbes expriment quelque chose de certain et de positif, les conjonctions gouvernent l'indicatif : *Je ne lui ai répondu rien autre chose, SINON QUE ou, si ce n'est que j'avois exécuté ses ordres.* En un mot, ces deux conjonctions gouvernent l'indicatif ou le subjonctif, de la même manière et suivant les mêmes règles que la conjonction *que*, et ce sont les verbes dont elles sont précédées qui en décident.

Il y en a encore quelques autres qui, par les mêmes raisons, demandent tantôt un indicatif et tantôt un subjonctif. Ce sont *de sorte que, en sorte que, tellement que, de manière que.* Com-

portez-vous DE SORTE, ou DE MANIERE QUE vous vous fassiez estimer. Je me suis placé DE SORTE, ou DE MANIERE QUE je n'ai incommodé personne, etc.

Mais *quoique* gouverne toujours le subjonctif. Ainsi il y a une faute dans cette phrase dont un Grammairien a fait un exemple : *Je fis, l'année dernière, moins d'ouvrage, quoique JE TRAVAILLAI plus assidûment que je n'ai fait celle-ci.* Il falloit dire, *quoique j'aie, ou que j'eusse travaillé.*

D. Dans l'énumération que vous avez faite des conjonctions, êtes-vous sûr de n'en avoir omis aucune ?

R. Non : mais pour tout ce que nous avons dit, on est en état de reconnoître, dans le discours, celles dont nous n'avons point parlé, et à en distinguer l'espece.

CHAPITRE XI.

DE L'INTERJECTION.

D. *Qu'est-ce que les interjections ?*

R. Ce sont des mots dont on se sert pour exprimer quelques mouvements ou sentiments de l'ame, comme la joie, la douleur, la crainte, l'aversion, l'encensagement, etc.

D. *Apportez des exemples pour chacun de ces mouvements ?*

R. Pour exprimer la joie, on dit, *ha ! bon !*
 Pour exprimer la douleur, ou dit, *aye ! ouf !*
ha ! hélas ! mon Dieu ! hé !

Pour exprimer la crainte, on dit *ha ! hélas !*
hé !

Pour exprimer l'aversion, on dit *fi ! fi donc !*

Pour encourager quelqu'un , on dit *ça , allons , courage !*

Pour admirer , on dit , *ha ! ho !*

Pour appeler quelqu'un , on dit *holà !*

Pour faire cesser , on dit *holà.*

Pour réprimer , on dit *tout beau.*

Pour imposer silence , on dit *paix.*

On peut encore mettre au rang des interjections tous les mots dans lesquels on ne trouve pas les caractères de prépositions , d'adverbes , ou de cononctions , tels que sont *certes , soit ,* marquant consentement , *volontiers ,* et quelques autres.

D. *Comment distingue-t-on une même interjection qui exprime différents mouvements de l'ame ?*

R. On la distingue par les différents tons de voix dont on la prononce.

CHAPITRE XII.

EXPLICATION DES CAS.

D. *QUEL est l'usage général des cas ?*

R. C'est de marquer , comme les prépositions , les différents rapports que les choses peuvent avoir entr'elles.

D. *Quels mots sont susceptibles de cas en françois ?*

R. Il n'y a proprement que les noms substantifs ou les pronoms qui en tiennent lieu , et quelquefois les infinitifs , comme nous l'avons observé , page 187.

D. *Comment exprime-t-on les différents cas d'un même nom ou pronom ?*

R. En y joignant les articles , de la manière que nous l'avons expliqué au chapitre IV. C'est

pourquoi on ne peut pas dire que les noms adjectifs ni les participes aient des cas ; parce qu'ils ne sont point par eux-mêmes susceptibles d'articles, à moins qu'ils ne soient employés comme substantifs.

D. Quel est donc votre objet en expliquant les cas ?

R. C'est de faire connoître les différents états dans lesquels un nom ou pronom peut-être considéré.

Du Nominatif.

D. Quelle est l'étymologie du mot nominatif ?

R. Il est formé d'un verbe latin qui signifie nommer.

D. Qu'est-ce qu'un nominatif ?

R. C'est un cas par lequel on exprime une chose comme nommée simplement, ou comme sujet d'une proposition.

D. Eclaircissez cela par quelques exemples.

R. Quand je prononce ces mots, *le ciel, la terre, la mer*, je ne fais que nommer les choses qu'ils signifient ; et quand je dis, *le ciel est serein, la terre est féconde, la mer est agitée*, j'exprime ces mêmes choses comme sujets chacune d'une proposition, et les noms *ciel, terre, mer*, sont au nominatif en l'une et en l'autre circonstance.

D. Que s'ensuit-il de cette définition ?

R. Il s'ensuit qu'un nom mis au nominatif ne peut jamais être régi par un verbe ni par une préposition.

D. Pourquoi cela ?

R. Parce que le nominatif étant uniquement destiné à signifier la chose comme principe de quelque action ou de quelque rapport, il ne pourroit être régime d'un verbe ou d'une pré-

position, sans exprimer la chose comme terme d'une action ou d'un rapport; ce qui seroit contradictoire.

D. De quoi le nominatif doit-il être accompagné dans le discours ?

R. Il doit toujours être accompagné d'un verbe qui s'y rapporte, et sans lequel la phrase ne peut pas avoir un sens complet. Par la même raison, tout verbe, hors l'impersonnel, employé à quelqu'une des trois personnes du singulier ou du pluriel, est nécessairement régi par un nom ou pronom au nominatif, quoique, dans l'un et l'autre cas, le nominatif et le verbe puissent quelquefois être sous-entendus.

D. Comment appelle-t-on autrement le nominatif ?

R. On l'appelle encore cas direct, parce qu'il sert à nommer directement les choses, et que, d'ailleurs, il gouverne directement toute la construction du discours. Les autres cas, au contraire, sont appelés obliques ou indirects, parce qu'ils s'emploient ordinairement à la suite d'autres mots qui les régissent.

D. N'y a-t-il pas quelques verbes après lesquels on met un nominatif ?

R. Il n'y a que le verbe substantif *être*, et ceux qui participent de sa nature, dont nous avons parlé page 143. Mais alors, les noms qui se trouvent à la suite de ces verbes, ne sont au nominatif, que parce qu'ils font partie du sujet, en ce qu'ils en expriment quelque qualité ou quelque attribut, s'ils sont adjectifs, comme quand on dit : *Dieu est bon ; Louis XVI fut roi ;* et en ce qu'ils en restreignent l'idée générale à une idée particulière, ou qu'ils y ajoutent quelque qualification, s'ils sont substantifs, comme quand on dit : *Cette figure est un triangle. Le concile général est le souverain tribunal de l'Eglise.*

Du Génitif.

D. *Quelle est l'étymologie du mot génitif?*

R. Il est formé d'un verbe latin, qui signifie engendrer ou produire.

D. *Qu'est-ce que le génitif?*

R. C'est un cas qui exprime en général le rapport d'une chose qui appartient à une autre, en quelque manière que ce soit.

D. *Quelles sont les principales especes de ce rapport général?*

R. Ce sont les rapports,

Du tout à la partie : *un membre du corps ; un mois de l'année ; la porte d'une maison , etc.*

Du sujet à l'attribut : *l'utilité des sciences ; la sagesse de Salomon ; la miséricorde de Dieu , etc.*

De l'attribut au sujet : *une fleur d'une odeur agréable ; un jeune homme d'une grande modestie ; un auteur de réputation , etc.*

De la cause à l'effet : *l'ouvrage de Dieu ; les oraisons de Cicéron ; la lumière du soleil , etc.*

De l'effet à la cause : *le Créateur du monde ; l'auteur d'un livre ; l'ouvrier d'une machine , etc.*

De la matière au composé : *vaisselle d'argent ; montre d'or ; vase de porcelaine , etc.*

De l'objet aux actes de notre ame : *l'amour de Dieu ; la crainte de la mort ; l'horreur du vice , etc.*

Du possesseur à la chose possédée : *les Etats du Roi ; les privilèges de l'Eglise ; les richesses de Crésus , etc.*

De la chose possédée au possesseur : *le Roi de France ; le maître de la maison ; le propriétaire d'une terre , etc.*

Du nom propre au commun : *le royaume de*

France ; la ville de Paris ; la rivière de Seine , etc.

On peut encore exprimer par le génitif beaucoup d'autres rapports que l'usage apprendra.

D. *A la suite de quels mots se trouve le génitif ?*

R. Il ne se trouve qu'à la suite des noms , soit substantifs , comme on l'a vu dans les exemples précédents , soit adjectifs , comme dans ceux-ci : *avide de gloire ; amateur des sciences ; jaloux de sa réputation ; ennemi de la paix , etc.* Ainsi , on peut dire qu'un nom précédé des articles *du , de la , de l' , des , ou de ,* est au génitif , quand il est à la suite d'un autre nom substantif , ou quelquefois d'un nom adjectif qui le gouverne.

Du Datif.

D. *Quelle est l'étymologie du mot datif ?*

R. Il est formé d'un mot latin qui signifie *donner*.

D. *Qu'est-ce que le datif ?*

R. C'est un cas qui marque un rapport d'attribution , de quelque manière qu'elle se fasse.

D. *Qu'entendez-vous par un rapport d'attribution ?*

R. J'entends un rapport par lequel une chose ou une action se termine à une autre chose , comme à sa fin , ou comme étant au profit ou au dommage de la chose à laquelle elle se termine.

Donnez-en des exemples ?

R. Dans *Dieu a promis une nombreuse postérité à Abraham ; j'aspire à la gloire ; Abraham et la gloire* sont considérés comme la fin des actions de promettre et d'aspirer.

Dans *les bons conseils sont nécessaires aux jeunes gens ; le Roi a accordé une grâce à mon pere ; on voit que les bons conseils et l'action d'accorder*

sont

sont considérés comme étant au profit des *jeunes gens* et de mon *pere*.

Dans l'*oisiveté* est *pernicieuse* aux *hommes* ; je m'*opposerai* à vos *desseins* ; l'*oisiveté* et l'*action s'opposer* sont considérés comme étant au *dommage* des *hommes* et de vos *desseins*.

D. Le *datif* n'a-t-il pas d'autres manieres de *signifier* ?

R. Oui : mais elles peuvent toutes se rapporter à quelque *espece* d'*attribution*.

De l'*Accusatif*.

D. Quelle est l'*étymologie* du mot *accusatif* ?

R. Il est formé d'un *verbe latin* qui signifie *accuser*.

D. Qu'est-ce que l'*accusatif* ?

R. C'est un cas par lequel on exprime le terme d'une action ou d'un rapport, c'est-à-dire, le régime absolu des *verbes actifs*, ou le régime de quelques *prépositions*.

D. Montrez-moi l'un et l'autre usage de l'*accusatif* dans un seul exemple ?

R. Dans cette phrase, *j'ai étudié la philosophie dans les livres de Descartes* ; la *philosophie* est le régime absolu du *verbe actif étudier*, et les *livres* sont le régime de la *préposition dans*.

D. L'*accusatif* ne différant en rien du *nominatif* par l'*expression*, comment peut-on distinguer l'un d'avec l'autre.

R. En ce que le *nominatif* est ordinairement ou peut se mettre avant le *verbe*, comme exprimant le *sujet* dont on affirme quelque chose ; au lieu que l'*accusatif* ne peut être mis, dans l'ordre naturel du discours, qu'après un *verbe actif* ou une *préposition*, comme exprimant le terme d'une action ou d'un rapport.

D. Pourquoi donnez-vous pour régime à une

partie des prépositions, l'accusatif plutôt que le nominatif?

R. Parce que l'usage de l'accusatif étant d'exprimer ce à quoi se termine quelque chose, il est plus naturel de l'employer après les prépositions, que le nominatif; et que d'ailleurs, dans les langues où les cas sont distingués par différentes terminaisons, ce n'est jamais par le nominatif qu'on exprime le régime des prépositions, mais par d'autres cas obliques, et principalement par l'accusatif.

Du Vocatif.

D. *Quelle est l'étymologie du mot vocatif?*

R. Il est formé d'un verbe latin qui signifie appeler.

D. *Qu'est-ce qu'un vocatif?*

R. C'est un cas par lequel on nomme la personne à qui on parle, ou la chose à laquelle on s'adresse, comme si c'étoit une personne.

D. *Comment exprime-t-on le vocatif?*

R. On l'exprime ordinairement par le nom sans article, ou quelquefois par le nom précédé de la lettre *ô*.

D. *De quelle personne sont les noms mis au vocatif?*

R. Ils sont toujours de la seconde personne, puisqu'ils marquent celle à qui on adresse la parole, et que les verbes qui s'y rapportent sont toujours à la seconde personne; comme quand on dit: SEIGNEUR, vous êtes mon espérance.

D. *Y a-t-il toujours dans le discours un verbe qui se rapporte au vocatif?*

R. Non: quelquefois le verbe n'y a aucun rapport, et a un autre nominatif; comme quand on dit: GRAND DIEU, que vos jugemens sont redoutables!

Mais le vocatif a rapport à un verbe ; il le régit , soit qu'il le précède , soit qu'il le suive ; et alors ce verbe ne peut être qu'à une seconde personne ou de l'impératif ou de quelques temps de l'indicatif , comme dans ces phrases : *BRAVES SOLDATS, vous vous êtes acquis beaucoup de gloire. CIEUX, écoutez ma voix. TERRE, prête l'oreille. Ne permettez pas, ô MON DIEU, que j'éprouve la rigueur de votre justice.*

D. Quelle observation peut-on faire à l'égard des verbes qui se rapportent au vocatif?

R. C'est que les secondes personnes de l'impératif ne peuvent être régies que par un vocatif qui en est le sujet , et qui y tient lieu de nominatif du verbe , quoique souvent il ne soit pas exprimé ; comme quand on dit à une personne : Venez avec moi , c'est-à-dire, Monsieur, ou un tel, venez avec moi.

Au lieu que les secondes personnes des autres temps peuvent ne pas se rapporter à un vocatif ; et quand elles s'y rapportent, elles ont de plus un nominatif exprimé par le pronom personnel *tu* ou *vous*, comme dans ces exemples : *Fortune, tu m'as trompé. Grands de la terre, vous avez votre bonheur en ce monde.*

De l'Ablatif.

D. Quelle est l'étymologie du mot ablatif ?

R. Il est formé d'un verbe latin qui signifie ôter.

D. Qu'est-ce que l'ablatif ?

R. C'est un cas par lequel on exprime dans les noms un rapport de séparation, de division, ou de privation ; comme quand on dit : Jésus-Christ nous a délivrés de l'esclavage du démon. Un ange chassa Adam et Eve du paradis terrestre, etc.

D. Quelle différence y a-t-il entre le génitif et l'ablatif ?

R. Il n'y en a pas quant à l'expression ; mais il y en a quant à la signification , en ce que le génitif marque les choses comme unies ; au lieu que l'ablatif les marque le plus souvent comme séparées. Mais ce qui les distingue sur-tout l'un de l'autre , c'est que le génitif est toujours régi par un nom , comme nous l'avons dit , et que l'ablatif n'est guere régi que par un verbe , à moins qu'il ne le soit par quelques noms qui marquent expressément séparation , division , ou privation , comme dans ces exemples : *à la sortie de ma chambre ; à mon départ de Rome ; etc.*

D. Que s'ensuit-il de cette dernière différence ?

R. Il s'ensuit que les noms qui ont les articles communs au génitif et à l'ablatif , doivent être censés à l'ablatif , dès qu'ils sont régime de quelque verbe , comme dans ces phrases : *Dépendre de Dieu ; obtenir une grace du Roi ; dépouiller quelqu'un de ses biens ; recevoir un présent du Prince ; être aimé du peuple ; être connu des Grands , etc.*

Ce qu'on dit des verbes s'entend également des participes , comme , *dépendant de Dieu ; aimé du peuple , etc.*

CHAPITRE XIII.

EXPLICATION DES ARTICLES.

Pourquoi les articles ont-ils été inventés ?

R. Pour être mis avant les noms communs et appellatifs.

D. Que distingue-t-on dans les noms communs et appellatifs ?

R. Deux choses : savoir , la signification qui est fixe , et l'étendue de cette signification qui est sujette à varier , selon que le nom convient à plus ou moins de choses de la même espece.

D. *Donnez-moi, dans un nom commun, des exemples de cette variation d'étendue?*

R. Quand je dis, *l'homme est mortel*, je parle de toute l'espece des hommes; quand je dis, *les hommes pécheurs seront condamnés au feu éternel*; je ne parle que d'une partie des hommes; et quand je dis, *l'homme dont je vous ai parlé est venu*, je ne parle que d'un seul homme.

D. *Quel est donc le principal usage des articles?*

R. C'est, comme nous avons dit, page 54, d'articuler ou de déterminer l'étendue selon laquelle doivent être pris les noms qu'ils précèdent. ce qui s'entendra encore mieux par l'explication particulière de chaque espece d'articles.

De l'article défini.

D. *Qu'est-ce que l'article défini?*

R. C'est celui qui se met avant les noms communs, pris dans un sens défini ou déterminé par rapport à l'étendue.

D. *En quelles occasions les noms communs sont-ils pris dans un sens défini par rapport à l'étendue?*

R. Quand ils signifient, ou l'espece dans toute son étendue, c'est-à-dire avec tous les sujets qu'elle renferme; ou un, ou plusieurs sujets de l'espece, déterminés par les circonstances de celui qui parle, ou du discours. Et c'est par le moyen des articles définis *le, la, les*, et de leurs cas, que l'on marque ces trois sortes de déterminations d'étendue.

D. *Les articles définis se mettant avant les noms communs, quelque détermination d'étendue qu'ils puissent avoir, qu'y ajoute-t-on encore dans le discours, pour en déterminer plus particulièrement l'étendue?*

R. On y ajoute ordinairement quelque nom adjectif ou un pronom relatif suivi d'un verbe : et il est à propos d'observer ici que les noms adjectifs peuvent être explicatifs ou déterminatifs, aussi bien que les pronoms relatifs.

Ils sont explicatifs, quand ils expriment quelque attribut qui convient à toute l'espece du nom auquel ils sont joints, et alors ils laissent ce nom dans toute son étendue; comme quand on dit : *Les hommes mortels*, ou *LES hommes qui sont mortels*.

Ils sont déterminatifs, quand ils expriment quelque attribut qui ne convient qu'à une partie des sujets renfermés dans l'espece du nom auquel ils sont joints, et alors ils en restreignent l'étendue, comme quand on dit : *Les hommes savants*, ou *LES hommes qui sont savants*.

D. Comment connoît-on donc qu'un nom commun signifie l'espece dans toute son étendue ?

R. Quand il est employé seul, ou que l'adjectif ou le pronom relatif dont il est accompagné, est purement explicatif. Ainsi quand je dis, *L'homme paroîtra au jugement de Dieu*; je parle de toute l'espece des hommes. De même quand je dis *Le Pape, successeur de saint Pierre, est le chef visible de l'Eglise* : *LES Evêques qui ne tiennent leur autorité que de Jesus-Christ, sont juges de la foi*; je parle généralement de tous les Papes, et de tous les Evêques.

D. De quoi se sert-on dans le discours pour restreindre l'étendue d'un nom commun, et pour ne lui faire signifier qu'un ou plusieurs sujets de l'espece ?

R. On se sert ordinairement de quelque nom adjectif ou pronom relatif déterminatif, ou même de quelques autres mots, lesquels ajoutés au nom commun, en rendent la signification moins étendue, comme quand on dit : *LES Rois sages* :

LES Rois qui sont électifs : LES Rois de France ; on n'a pas intention, dans chacun de ces exemples, de parler de tous les Rois ; et quand on dit : **LE Roi qui fut assassiné par Ravallac : LE Pape d'aujourd'hui ;** on ne veut parler que d'un seul Roi et d'un seul Pape.

Il arrive souvent qu'un nom commun est déterminé à ne signifier qu'un ou plusieurs sujets, par les circonstances de celui qui parle. Ainsi, **LE Roi**, dans la bouche d'un François, veut dire *Louis XVI*. **LE palais du Prince**, veut dire, *un tel palais d'un tel Prince*. Il en est de même quand on dit : *Approchez LA table, fermez LA porte*, c'est-à-dire, *une telle table, une telle porte* : *Ouvrez LES yeux, tirez LES rideaux* : c'est-à-dire, *vos yeux, les rideaux d'une telle chambre* : *On le trouva AU lit*, c'est-à-dire, *dans son lit*, etc.

D. Les articles définis ne se mettent-ils qu'avant les noms communs dont l'étendue est déterminée ?

R. On les met encore avant certains noms propres qui ne signifient par eux-mêmes que des choses singulières, tels que sont ceux de quelques parties du monde, de quelques planetes, des parties de la terre, des royaumes, des provinces, des montagnes, des fleuves, des rivières, etc. et on dit, *le ciel, la terre, la mer, le soleil, la lune, l'Europe, l'Asie, la France, l'Espagne, la Normandie, le Languedoc, le Caucase, le Parnasse, la Seine, l'Oise*. Mais quoique ces noms signifient des choses assez déterminées par elles-mêmes pour n'avoir pas besoin de l'article défini, on pourroit cependant dire qu'on l'y a ajouté, parce qu'on les a regardés comme des noms communs restreints à un seul sujet. Ainsi, suivant cette conjecture, en disant, *le ciel, le soleil, l'Europe, la France, la Normandie, le Caucase, la Seine, etc.* on a peut-être voulu

dire, la partie du monde appelée *ciel*, la planète appelée *soleil*, la partie de la terre appelée *Europe*, le royaume appelé *France*, la province appelée *Normandie*, le mont appelé *Caucase*, la rivière appelée *Seine*.

Au reste, dans l'emploi de l'article défini avant ces noms et quelques autres, il y a des irrégularités que le caprice de l'usage a introduites, et que l'on ne peut guère apprendre que par le commerce du monde, et par la lecture des bons Auteurs.

De l'Article indéfini.

D. *Y a-t-il d'autres articles que ceux dont vous venez de parler ?*

R. L'usage propre des articles étant de déterminer l'étendue des noms communs, on peut dire, que *le*, *la*, *les*, sont les seuls mots qui doivent être regardés comme de véritables articles, puisqu'on n'en emploie point d'autres au même usage. Mais pour ne nous pas écarter du langage ordinaire des Grammairiens, nous appelons encore articles, certains mots qui se mettent souvent avant les noms pris dans une étendue indéterminée.

D. *Quels sont donc les mots que l'on appelle communément articles indéfinis ?*

R. Ce sont *dè* et *à*, dont l'usage le plus général est de marquer certain cas, tant des noms ou pronoms, que des articles définis, comme nous l'avons vu page 58.

D. *Quels cas marquent *dè* et *à* ?*

R. *De* marque le génitif ou l'ablatif, et *à* marque le datif.

D. *Avant quels noms se mettent-ils ?*

R. Avant les noms qui n'ont pas besoin de l'article défini, soit parce qu'ils expriment quelque

objet suffisamment déterminé par lui-même , soit parce qu'on en considère plutôt la signification que l'étendue.

D. *Quels sont les noms qui n'ont pas besoin de l'article indéfini ?*

R. Ce sont , 1. Le nom de Dieu , les noms propres d'anges , d'hommes , de villes , de bourgs , de villages , etc. lesquels signifiant des personnes ou des choses singulières , ne peuvent jamais s'étendre à plusieurs sujets , et par conséquent sont toujours déterminés par eux-mêmes : *Dieu , DE Dieu , A Dieu : Gabriel , DE Gabriel , A Gabriel : Pierre , DE Pierre , A Pierre : Paris , DE Paris , A Paris , etc.*

2. La plupart des pronoms ; savoir ,
Les pronoms personnels , parce qu'ils déterminent assez la personne qu'ils expriment.

Les pronoms possessifs absolus et les pronoms démonstratifs , lesquels joints à quelques noms substantifs , les déterminent et en sont comme les articles : *Mon livre , DE mon livre , A mon livre , ce palais , DE ce palais , A ce palais , etc.*

A l'égard des autres pronoms , ou ils déterminent les noms auxquels ils se rapportent et auxquels ils sont joints , ou ils en rendent l'étendue indéterminée. Dans l'un et dans l'autre cas , ils n'ont pas besoin de l'article défini.

3. Les noms de nombre absolus , parce qu'ils déterminent d'une manière distincte à combien de sujets on applique le nom auquel ils se rapportent : *quatre hommes ; trente ans ; cent livres , etc.*

4. Les noms communs , lorsqu'on n'en considère précisément que la signification , sans faire aucune attention à l'étendue qu'elle peut avoir ; comme quand on dit : *Une tête d'homme ; un festin DE Roi ; une table DE marbre ; un pont DE bois ; tenir A honneur ; s'en rapporter A gens sages , etc.*

D. *Quel est donc l'usage des mots de et à*

avant les noms et pronoms dont vous venez de parler ?

R. Ils n'en ont point d'autre, que d'en marquer les différents cas, sans rien désigner par rapport à l'étendue qu'ils peuvent avoir.

D. Pourquoi les appelle-t-on articles indéfinis ?

R. C'est apparemment parce que, quand ils sont joints aux noms communs, ces noms n'étant considérés que par la signification, sont toujours pris dans une étendue vague et indéterminée ; mais ce n'est jamais en vertu des mots *de* et *à*.

D. Ne met-on pas quelquefois l'article défini avant les noms propres ?

R. Oui : quand on les conçoit comme susceptibles de divers attributs, et par conséquent, de diverses déterminations : ce qui regarde principalement le nom de Dieu ; ou quand on les conçoit comme pouvant convenir à plusieurs sujets.

D. Donnez-en quelques exemples ?

R. Si je dis, *vous devez tout attendre de Dieu*, je considère Dieu sans faire attention à ses attributs ; au lieu qu'en disant, *vous devez tout attendre du Dieu des miséricordes*, je le considère par un de ses attributs, ou plutôt je conçois Dieu comme multiplié par le nombre de ses perfections, ne l'envisageant que du côté de la miséricorde ; et cette manière d'envisager Dieu, est déterminée par l'article défini.

Quand on dit, *Le Brutus qui conspira contre César*, l'article défini mis avant *Brutus*, détermine ce nom à signifier un autre *Brutus* que celui qui chassa les rois de Rome. On dit, par la même raison, *Le Socrate d'Athènes* ; *Le Cicéron de nos jours* ; *Le mercredi saint*, etc.

D. Quels sont les pronoms qui prennent l'article défini ?

R. Ce sont le *mien*, la *mienne*, et les autres

possessifs relatifs , *lequel, laquelle ; l'un, l'autre ; le même, la même ;* parce qu'étant purement relatifs , ils ont besoin de l'article défini pour déterminer précisément la personne ou la chose à laquelle ils se rapportent ; comme on peut le voir dans les exemples que nous en avons donnés au Chapitre V, Article III et suivans.

D. Les noms de nombre absolus ne prennent-ils pas aussi quelquefois l'article défini ?

R. Oui : quand les noms auxquels ils sont joints, sont déjà déterminés à un nombre fixe, ou par eux-mêmes, comme quand on dit : LES trois personnes de la sainte Trinité ; LES douze Apôtres ; LES quatre saisons ; LES sept jours de la semaine ; etc. ou par les circonstances du discours ; comme quand on dit : LES deux livres que vous avez lus ; LES dix louis que je vous ai donnés , etc.

D. Les mots de et à ne servent-ils qu'à marquer les cas , et ne se mettent-ils qu'avant les articles définis , les noms et les pronoms ?

R. Ils servent encore à exprimer une infinité de rapports différens , qu'il n'est guere possible d'apprendre que par l'usage de la langue ; et ce n'est pas seulement aux noms et aux pronoms qu'ils se joignent , mais encore aux autres parties du discours , et principalement aux infinitifs des verbes , avec lesquels ils ont des significations qu'il seroit difficile de rapporter à des regles générales.

D. Comment peut-on regarder de et à , soit qu'ils marquent les cas , ou qu'ils aient d'autres significations ?

R. On peut les regarder comme de véritables prépositions , puisque , de quelque maniere qu'ils soient employés , et à quelques mots qu'ils soient joints , ils expriment ordinairement quelques rapports particuliers , de même que les autres prépositions.

De l'Article partitif ou indéterminé.

D. *Qu'est-ce que les articles partitifs ou indéterminés ?*

R. Ce sont, comme nous avons dit, page 60, les génitifs des articles définis et indéfinis, lorsqu'ils deviennent nominatifs ou accusatifs, et dont on fait une classe séparée, parce qu'ils ont un usage particulier.

D. *Comment peut-on employer ces articles ?*

R. On les met avant les noms des personnes ou des choses dont on ne veut exprimer qu'une partie indéterminée, sans en désigner ni la quantité ni le nombre précis.

D. *Quel est l'effet de ces mêmes articles ?*

R. C'est toujours de restreindre l'étendue de la signification des noms avant lesquels ils sont mis. C'est pourquoi on peut ordinairement y substituer le pronom *quelque*. Ainsi, quand je dis, *Des gens savants pensent comme moi*, je ne parle pas de tous les gens savants, mais de *quelque gens savants*. *J'ai acheté des livres* ; c'est-à-dire, *quelques livres*. *Un beau discours déplaît souvent à des ignorans* ; c'est-à-dire, *à quelques ignorans* ; et l'on voit que *à des ignorans* a moins d'étendue que si je disois, *aux ignorans*.

D. *Je conçois cette explication pour les articles partitifs mis au pluriel ; mais comment expliquerez-vous ceux qui sont employés au singulier ?*

R. De la même manière : car, comme ces articles, au pluriel, sont mis avant les noms des personnes ou des choses dont le nombre est restreint, de même ils sont mis, étant au singulier, avant les noms des choses dont on restreint la quantité. Ainsi, quand je dis, *Du vin me feroit plaisir* ; c'est-à-dire, *une certaine quantité ou une certaine partie de vin*, et non pas le vin en général. *J'ai acheté de la viande* ; c'est-à-dire, *une certaine quantité de*

de viande. J'ai employé mon argent à DE LA marchandise ; c'est-à-dire , à une certaine quantité de marchandise.

D. Quelle différence y a-t-il, par rapport à l'étendue , entre les noms précédés de l'article défini , lorsqu'ils ne signifient qu'une partie des sujets de l'espece , et les noms précédés de l'article partitif ?

R. Quoique l'étendue des noms soit restreinte dans l'une et dans l'autre circonstance , cependant ceux qui sont précédés de l'article défini , ont toute l'étendue qu'ils peuvent avoir , suivant les déterminations exprimées ou sous-entendues , c'est-à-dire , qu'ils s'étendent à tous les sujets déterminés ; au lieu que les noms précédés de l'article partitif n'ont pas toute l'étendue qu'ils peuvent avoir , c'est-à-dire , qu'ils ne s'étendent qu'à une partie indéterminée des sujets dont on veut parler.

D. Les raisons de cette différence ne peuvent bien s'entendre que par quelques exemples.

R. Dans cette phrase , LES hommes ont été rachetés par Jésus-Christ , il s'agit de toute l'espece des hommes ; et dans celle-ci , DES hommes sont prédestinés , on n'en désigne qu'une partie indéterminée. De même , quand je dis , LES hommes savants , quoique cette expression restreigne l'espece des hommes , elle a cependant toute l'étendue qu'elle peut avoir , c'est-à-dire , qu'elle s'étend à tous les hommes savants ; au lieu que , si je dis , DES hommes savants , non seulement je restreins l'espece générale des hommes , mais je ne donne pas même à l'expression d'hommes savants , toute l'étendue qu'elle peut avoir , puisque je n'entends parler que d'une partie indéterminée des hommes savants.

D. Pourquoi ces articles sont-ils appelés partitifs ou indéterminés ?

R. Ils sont appelés *partitifs*, parce qu'ils ne désignent qu'une partie des sujets; et *indéterminés*, parce que cette partie est toujours vague et indéterminée.

D. Ne pourroit-on pas donner une raison pourquoi les articles partitifs ont été faits des génitifs des articles définis et indéfinis?

R. On pourroit conjecturer que c'est parce qu'ils peuvent absolument se résoudre par les génitifs des articles définis et indéfinis; car quand on dit, *Des hommes*, ou *DE savants hommes*, n'est-ce pas comme si l'on disoit, *une partie des hommes*, ou *une certaine quantité de savants hommes*? On ne doit pourtant pas les regarder comme des génitifs, puisque les noms auxquels ils sont joints, peuvent être nominatifs ou régimes absolus des verbes.

D. Les nominatifs et accusatifs des articles partitifs étant semblables aux génitifs et ablatifs des articles définis et indéfinis, comment pourra-t-on les distinguer?

R. Si *du*, *de la*, *de l'*, *des*, *de*, précédent des noms qui soient ou nominatifs, ou régimes absolus de quelques verbes, ou à la suite de quelques prépositions qui régissent l'accusatif, ils sont toujours articles partitifs; mais s'ils précédent un nom qui soit à la suite d'un autre, ou régime relatif d'un verbe, ce sont des génitifs ou ablatifs des articles définis ou indéfinis.

D. Donnez-en des exemples?

R. Dans ces phrases, *Du pain* et *DE l'eau* me suffisent; *DE LA musique* me divertirait; *DES auteurs* rapportent cette histoire; *pain*, *eau*, *musique*, *auteurs*, sont nominatifs du verbe: par conséquent, *du*, *de l'*, *de la*, *des*, sont articles partitifs.

Dans celles-ci; *Je demande DU temps*; nous

cherchons DE LA monnoie ; vous achetez DES chevaux ; du , de la , des , sont articles partitifs , parce que temps , monnoie , et chevaux , sont régimes absolus des verbes.

Dans celles-ci : on se nourrit avec DU PAIN ; il faut mettre ces fruits dans DE LA paille ; j'ai disputé contre DES philosophes ; du , de la , des , sont aussi articles partitifs , parce que pain , paille , et philosophes , sont régimes des prépositions avec , dans et contre.

Mais dans celles-ci : la science DU blason ; j'ai reçu un présent DE LA Reine ; je suis aimé DES honnêtes gens ; du , de la , des , sont articles définis , parce qu'ils précèdent des noms qui ne sont ni nominatifs , ni régimes absolus des verbes , ni à la suite des prépositions qui régissent l'accusatif.

D. Quelle différence y a-t-il entre les articles partitifs faits des génitifs des articles définis , et l'article partitif fait du génitif de l'article indéfini ?

R. Il n'y en a pas d'autre , sinon que les premiers se mettent toujours avant les noms ou qui sont suivis de leurs adjectifs , ou qui n'en ont pas , comme on l'a vu dans les exemples précédents ; au lieu que , quand le substantif est après son adjectif , on peut quelquefois se servir de l'article partitif *de* , si ce nom est au singulier ; mais s'il est au pluriel , l'article partitif *de* est celui que l'on emploie ordinairement.

D. Donnez-en des exemples ?

R. Nom. DE BON PAIN et DE BONNE EAU suffisent pour la nourriture du corps humain. DE GRANDS ÉVÉNEMENTS et DE GRANDES RÉVOLUTIONS suivirent la mort de César.

Dat. Les gens de guerre sont souvent réduits A DE MAUVAIS PAIN et A DE MAUVAISE VIANDE. Les

personnes destinées A DE GRANDS EMPLOIS , doivent se préparer A DE FACHEUSES DISGRACES.

Acc. Pour bien écrire , il faut employer DE BON PAPIER et DE BONNE ENCRE. Un discours n'est beau qu'autant qu'il contient DE SOLIDES RAISONNEMENTS et DE NOBLES EXPRESSIONS.

Il y a néanmoins des occasions où , quoique le nom substantif soit au pluriel , et qu'il soit précédé de son adjectif , il faut employer l'article partitif *des* , et non pas l'article *de*. C'est lorsque le substantif et l'adjectif ne présentent ensemble qu'une seule idée , et qu'ils sont censés ne faire qu'un même mot ; en sorte que l'adjectif y sert moins à exprimer une qualité particulière du substantif , qu'à en rendre la signification complète. Ainsi , quoiqu'on dise , *Cet homme voit DE beaux esprits , DE grands Seigneurs* , il faut dire au contraire , *Cet homme voit DES beaux esprits , DES grands Seigneurs* , parce que *beaux esprits , grands Seigneurs* , ne veulent dire autre chose ici que , *savants ; gens de grande qualité*. Au lieu que , si l'on disoit , *Cet homme voit de beaux esprits , de grands Seigneurs* , on entendroit par-là *des esprits qui sont beaux , des Seigneurs qui sont grands* ; ce qui présenteroit des idées toutes différentes.

D. Pourquoi n'avez-vous pas donné d'exemples pour le génitif et l'ablatif de cet article ?

R. Parce qu'ils sont semblables à ceux des articles partitifs faits des génitifs des articles définis , et qu'ils se mettent avant les noms précédés ou suivis de leurs adjectifs. Ainsi on dit également. *Il est coupable DE crimes horribles ; ou D'horribles crimes , etc.*

De l'Article un , une.

D. En quelles occasions un ou son féminin une , peut-il être mis au rang des articles ?

R. Quand il n'est pas employé comme nom

de nombre, c'est-à-dire, qu'il ne marque pas précisément l'unité numérique dans un sujet.

D. *Quel est donc l'usage de cet article ?*

R. C'est de marquer simplement que le nom auquel il est joint, est pris dans un sens indéterminé, soit par rapport à l'étendue, soit par rapport aux circonstances. Et, à cet égard, on pourroit le regarder comme un véritable article indéfini.

D. *Eclaircissez cette réponse par quelques exemples ?*

R. Si l'on me demande combien il y d'hommes dans une chambre, et que je réponde, *Il y en a un*, je n'ai intention de faire entendre par *un*, que l'unité numérique à l'exclusion de la pluralité, c'est-à-dire, qu'il n'y a qu'un homme dans la chambre, et non pas plusieurs : au lieu que, quand je dis, *Un roi doit être le père de son peuple* ; *un* n'exprime qu'une unité vague, et n'exclut pas la pluralité, puisque je ne veux pas parler d'un seul roi, et que ce que je dis peut s'appliquer à tous les rois. De même quand je dis : *Un homme m'a insulté* ; quoique l'unité exprimée par *un* exclue la pluralité, mon principal objet n'est pourtant pas de faire connoître cette exclusion ; mais je me sers de l'article *un*, parce que je ne détermine par aucune circonstance quel est l'homme qui m'a insulté.

D. *Cet article doit-il toujours être regardé comme article indéfini ?*

R. Non : puisqu'on peut souvent y substituer l'article défini, quand le nom auquel il est joint, s'étend à plusieurs sujets. Ainsi, il est égal de dire : *Un homme sage doit être maître de ses passions*, ou *L'homme sage doit être maître de ses passions*.

D. *Quel est le pluriel des articles un, une ?*

R. Il n'en ont point qui soit formé d'eux-mêmes : mais ils prennent le pluriel *des* ou *de* des articles partitifs, avec la même signification. Ainsi, comme on dit au singulier, *Un homme*, ou *un savant homme*, on dit au pluriel, *des hommes*, ou *de savants hommes*.

CHAPITRE XIV.

DE L'ORTHOGRAPHE.

D. **Q**UEL fruit peut-on tirer de tout ce que nous avons dit jusqu'ici ?

R. C'est d'apprendre et de concevoir, par raisonnement, les principes communs à toutes les langues, et les règles fondamentales de la langue françoise.

D. Y a-t-il encore quelques autres connoissances générales qu'il soit nécessaire d'avoir, et sur lesquelles nous ne nous soyons pas encore entretenus ?

R. Oui : ce n'est pas assez d'être en état de bien entendre une langue, et d'en posséder tous les principes ; il faut encore savoir en écrire les mots, et les prononcer correctement. Ainsi, il reste à donner quelques règles générales sur l'Orthographe, les Accents, la Ponctuation, et la Prononciation.

D. Qu'est-ce que l'Orthographe ?

R. C'est la manière d'écrire correctement tous les mots d'une langue.

D. Qu'entendez-vous par écrire correctement ?

R. J'entends se servir, en écrivant, de toutes les lettres et figures prescrites par l'usage.

D. L'Orthographe françoise est-elle aisée à apprendre ?

R. Non : et il y en a quatre raisons principales.

1. Il entre dans la composition de la plupart des mots françois beaucoup de lettres qui ne se prononcent pas. Ainsi, *monuments*, *esprits*, *saints*, *ils donnent*, *ils donnoient*, etc. se prononcent à peu près comme s'il n'y avoit que *monuman*, *espri*, *sin*, *il done*, *il donét*, etc.

2. Souvent une même lettre ou un même assemblage de lettres est employé pour signifier différents sons. Ainsi *e* est muet dans *retour*, et il est fermé dans *région*, et ouvert dans *regne* : *ai* se prononce comme un *é* fermé dans *je chantai*, *je chanterai*, et comme un *è* ouvert dans *palais*, *dais*, *raison*, etc. *oi* se prononce différemment dans *loi*, *foi*, *emploi* ; dans *connoître*, *paroître* ; et dans *je lisois*, *je lirois*, etc.

3. Un même son est aussi très-souvent désigné avec des caracteres tout différens. Ainsi on prononce le même son *an* dans *diamant*, *normand*, *serment*, *sang*, *banc*, *sens*, *sans*, *camp*, *plan*, *faon*, *paon*, *Laon*, *Caen*, etc. le même son *in* dans *venin*, *vain*, *vin*, *saint*, *peint dessein*, *faim*, etc. le même son *ai* un peu plus ou moins ouvert, dans *procès*, *arrêt*, *plaît*, *fais*, *promets*, *connois*, *écrivoient*, etc.

4. Enfin un grand nombre d'expressions françoises étant empruntées de la langue grecque et de la langue latine, elles s'écrivent d'une manière qui en fait connoître l'origine. Ainsi on écrit *philosophie*, et non *filosofie*, *orthographe* et non *ortho-grafe*, *phrase*, et non *frase*, *syllabe* et non *sillabe* ; *rhétorique*, et non *rétorique* ; *mystere*, et non *mîstere* ; *prudent*, et non *prudant* ; *intention*, et non *intension*, etc. parce que ces mots dérivent du grec ou du latin, et pour conserver la trace de leur étymologie.

D. Comment peut-on diviser l'orthographe française,

R. On peut la diviser en orthographe de principe, et en orthographe d'usage.

D. Qu'entendez-vous par orthographe de principe ?

R. J'entends celle qui est fondée sur les principes mêmes de la langue, et dont on peut donner des règles générales, comme l'orthographe des différentes terminaisons des noms par rapport aux genres ou aux nombres, et des verbes par rapport aux temps et aux personnes.

D. Comment apprend-on cette orthographe ?

R. On ne peut l'apprendre et la posséder parfaitement, que par une étude particulière de la Grammaire française: et nous croyons que ce que nous avons dit jusqu'ici, sur chaque partie du discours, suffira pour en donner une connoissance exacte.

D. Qu'est-ce que l'orthographe d'usage ?

*R. C'est celle dont on ne peut guere donner de règles générales, et suivant laquelle les syllabes des mots s'écrivent d'une manière plutôt que d'une autre, sans autre raison que celle de l'usage ou de l'étymologie. Ainsi, l'usage veut que l'on écrive *honneur* avec deux *nn*, et *honorer* avec une seule : on écrit *fils* avec une *l*, parce qu'il vient du latin, *filius*, etc.*

D. Comment cette orthographe d'usage s'apprend-elle ?

R. Comme la plus grande partie des mots français sont tirés du grec et du latin, ceux qui savent ces deux langues, ont un grand avantage pour écrire, par connoissance, les syllabes de ces mots, suivant les étymologies. Mais, à l'égard de ceux qui ne savent que la langue naturelle, ils doivent, après avoir appris l'orthographe de principe, par

L'étude de la Grammaire françoise, recourir aux dictionnaires et à la lecture des bons livres, comme au seul moyen d'écrire correctement tous les mots sur lesquels on ne peut pas établir de regles générales et certaines.

Le plus utile et le plus commode de tous les livres dont on puisse se servir, pour connoître facilement l'orthographe d'usage, est celui qui a pour titre : *Traité de l'Orthographe françoise en forme de Dictionnaire*, imprimé à Poitiers. On y trouve tous les mots de la langue dans les différentes sortes de styles. Tous les verbes irréguliers et ceux qui peuvent avoir quelques difficultés, y sont conjugués. On y explique en peu de mots les points d'orthographe sur lesquels il y a quelques doutes ou quelques variations. A la tête du livre, est une préface où sont développés fort au long les principes et les regles de l'orthographe françoise; en sorte que cet ouvrage peut être regardé comme une suite de celui-ci.

D. A quoi se réduit donc ce que vous avez à dire de l'orthographe?

R. A faire quelques observations générales et particulieres sur l'orthographe des noms et des verbes.

Regle générale sur l'Orthographe des voyelles nasales.

Les voyelles nasales prennent l'*m* au lieu de l'*n* toutes les fois qu'elles sont suivies, dans le même mot, d'un *b*, d'un *p*, de *ph*, ou d'une *m*, comme dans *chambre*, *ample*, *amphitéâtre*, *puissamment*, *embarras*, *empire*, *emphase*, *emmener*, *imbu*, *importun*, *nymphé*, *tomber*, *trompeur*, *triomphe*, *nommer*, *humble*, etc.

Observations sur l'Orthographe des Noms.

Suivant un usage introduit depuis long-temps, et autorisé même par de bons auteurs, on forme

le pluriel de la plupart des noms terminés au singulier par *ant* ou *ent*, en changeant le *t* en *s*, comme *le bâtiment*, *les bâtimens*; *le jardin charmant*, *les jardins charmans*; *le conseil prudent*, *les conseils prudents*.

Cette orthographe ne paroît pas tout-à-fait exacte, parce qu'elle est contraire à une règle des plus générales de la Grammaire françoise, qui veut qu'à quelques exceptions près, tous les noms qui n'ont pas d'*s* au singulier, en prennent une au pluriel, sans aucun autre changement. D'ailleurs, quelle raison y a-t-il de supprimer la lettre *t*, plutôt dans les pluriels des noms en *ant* et *ent*, que dans les pluriels d'un grand nombre d'autres noms qui y conservent le *t* de leurs singuliers? Car ceux mêmes qui écrivent *bâtimens*, *charmans*, *prudents*, etc. laissent le *t* dans *combats*, *ouverts*, *petits*, *contraints*, etc. venant des singuliers *combat*, *ouvert*, *petit*, *contraint*; et dans une infinité d'autres noms semblables.

Il y a plus : c'est qu'il est généralement reçu d'écrire *gants*, pluriel de *gant*, *cents* pluriel de *cent*, *dents* pluriel de *dent*, *lents* pluriel de *lent*, *vents* pluriel de *vent*; et on en donne pour raison, que ce sont des monosyllabes. Mais quel rapport y a-t-il entre la différence du nombre des syllabes, et la différence de l'orthographe? Un mot doit-il être excepté d'une règle générale, sur le seul fondement qu'il est plus court que les autres.

Ainsi, il semble qu'il seroit mieux de ramener les noms terminés par *ant* et *ent* à la règle générale, et de former leur pluriel par la simple addition d'un *s*. *Le bâtiment*, *les bâtimens*; *le jardin charmant*, *les jardins charmans*; *le conseil prudent*, *les conseils prudents*.

Il ne faudroit excepter de cette règle générale,

que tous au pluriel de *tout*, et *gens*, dont le singulier *gent*, n'est presque plus en usage.

D'ailleurs, les étrangers y trouveroient un grand avantage, en ce qu'il leur seroit aisé de découvrir le singulier de ces noms à la vue de leur pluriel. Si c'est une règle générale de former le pluriel des noms en *ant* ou *ent*, en y ajoutant simplement en *s*, il s'ensuit nécessairement qu'il suffit de retrancher cette *s* de leur pluriel, pour en avoir le singulier. Cette opération sera aussi infaillible que facile, si l'on conserve le *t* au pluriel, comme au singulier. Mais elle sera sujette à bien des erreurs, si l'on retranche cette lettre au pluriel.

Suivant notre système d'orthographe, un étranger reconnoîtra aisément que les pluriels *romans* et *diamants* viennent des singuliers *roman* et *diamant*, et que *tyrans*, *ignorants*, *vétérans*, *conquérans*, *courtisans*, *séduisants*, viennent de *tyran*, *ignorant*, *vétéran*, *conquérant*, *courtisan*, *séduisant*. Comment pourra-t-il deviner, dans l'autre système, que les singuliers de *romans* et *diamants* sont *roman* et *diamant*, que ceux de *courtisans* et *séduisants* sont *courtisan* et *séduisant*, etc.? et comment lui fera-t-on entendre qu'il faut ajouter un *t* aux uns, et n'en point ajouter aux autres pour en avoir le singulier? Tels sont les motifs qui nous ont déterminés à conserver le *t* dans les pluriels des noms terminés par *ant* et *ent*.

Au reste, nous ne prétendons pas condamner l'usage contraire. Nous reconnoissons même qu'il est le plus suivi. Mais ce qui nous autorise à proposer l'autre, c'est non seulement parce qu'il nous paroît plus régulier, mais parce qu'il est encore observé par quelques bons auteurs.

Noms de Nombre.

De tous les noms de nombre absolus, il n'y a

que *vingt* et *cent* qui prennent une *s*, quand on les multiplie par un autre nombre absolu, c'est-à-dire, quand on parle de plusieurs *vingts* ou de plusieurs *cents*; comme quand on dit : *quatre-vingts*, *six-vingts*, *sept-vingts*, *huit-vingts*; *deux cents*, *trois cents*, *quatre cents*, etc.

Mais il faut observer, à l'égard de *vingt* au pluriel, qu'il ne prend l'*s* que quand il est immédiatement suivi d'un nom substantif, *quatre-vingts chevaux*, *cent quatre-vingts pistoles*, *quatre-vingts ans*, *six-vingts hommes*; et qu'il s'écrit sans *s*, lorsqu'il précède un autre nom de nombre auquel il est joint, *quatre-vingt deux*, *quatre-vingt trois*, *quatre-vingt quatre*, *quatre-vingt dix*, etc. *quatre-vingt deuxième*, *quatre-vingt troisième*, etc.

Les autres noms de nombre s'écrivent toujours sans variation, comme on l'a vu à la page 36.

On a douté quelque temps s'il falloit écrire *vingt et un an*, *vingt et un jour*, ou *vingt et un ans*, *vingt et un jours*. La raison l'a emporté ici sur un caprice passager de l'usage. *Vingt et un* est un nom de nombre formé de deux autres, et qui n'est pas moins au pluriel que celui de *quinze* exprimé en un seul mot. Ainsi, il ne peut aller qu'avec un substantif pluriel. D'ailleurs, on ne veut point parler d'une seule année, d'un seul jour, mais de plusieurs. Il faut donc écrire *vingt et un ans*, *vingt et un jours*, comme on écrit, *quinze ans*, *quinze jours*, et comme on a toujours écrit sans difficulté, *vingt et un Cardinaux*, *vingt et un chevaux*. C'est ainsi que l'Académie l'a décidé.

Mille ne prend jamais d'*s*, et il faut écrire *deux mille*, *trois mille*, *quatre mille*, etc.

On ne se sert de *mil*, que quand on marque l'année courante, depuis une époque; comme
quand

Quand on dit : *l'an mil sept cent soixante six depuis la naissance de Jésus-Christ.*

Cent ne prend pas d's en cette occasion, quoique précédé de *sept*, parce que c'est un nombre absolu pour un nombre ordinal, et que l'on n'y parle que d'une année, comme s'il y avoit *l'an millieme sept-centieme soixante-sixieme.*

Observations sur l'Orthographe des verbes.

Comme les infinitifs en *ir* et en *oir*, de la seconde et de la troisieme conjugaison, ont à peu près le même son que les infinitifs en *ire* et en *oire*, de la quatrieme, et qu'il n'est presque pas possible de les distinguer par la seule prononciation, nous donnerons ici une liste de ceux qui sont terminés en *ire* et en *oire*, en avertissant que ceux que l'on n'y trouvera pas, doivent s'écrire par *ir* et *oir*.

Les infinitifs des verbes terminés en *ire*, sont, *Dire*, et ses composés, *contredire*, *dédire*, *interdire*, *maudire*, *médire*, *prédire*, *redire*, *confire*; *lire*, et ses composés *élire*, *relire*; *rire*, et son composé *sourire*; *écrire*, et ses composés *circoncrire*, *décrire*, *inscrire*, *prescrire*, *proscrire*, *récrire*, *souscrire*, *transcrire*; *frire*, *cuire*; *duire*, et ses composés *conduire*, *éconduire*, *enduire*, *induire*, *introduire*, *reconduire*, *réduire*, *séduire*, *traduire*; *luire*, et son composé *reluire*; *nuire*, *bruire*, *détruire*, *instruire*, *construire*,

Les infinitifs des verbes terminés en *oire*, sont, *Boire*, *croire*, et ses composés *accroire*, *décroire*.

Terminaisons communes et particulieres pour les personnes des temps simples.

Quoique les regles de formation que nous avons données à l'article 3 du chapitre VI, soient suffi-

santes pour apprendre de quelle manière on doit écrire les terminaisons des personnes de chaque temps simple dans tous les verbes, on sera peut-être bien aise de les trouver ici rassemblées suivant l'ordre des temps, et avec quelques observations qui en faciliteront l'orthographe.

Présent de l'Indicatif.

La première personne de ce temps est toujours terminée par un *e* muet dans les verbes de la première conjugaison, dans ceux de la seconde qui ont l'infinitif en *frir* et en *vrir*, excepté *appauvrir*, et dans *cueillir* et ses composés. Elle est terminée en *s* dans tous les autres verbes. La connoissance de cette première personne servira à trouver les terminaisons des autres personnes du même temps dans la table suivante.

SINGULIER.

1.	<i>e.</i>	<i>s.</i>	<i>cs.</i>	<i>ds.</i>	<i>ps.</i>	<i>ts.</i>
2.	<i>es.</i>	<i>s.</i>	<i>cs.</i>	<i>ds.</i>	<i>ps.</i>	<i>ts.</i>
3.	<i>e.</i>	<i>t.</i>	<i>c.</i>	<i>d.</i>	<i>pt.</i>	<i>t.</i>

PLURIEL.

1.	<i>ons.</i>	<i>ons.</i>	<i>quons.</i>	<i>dons.</i>	<i>pons.</i>	<i>ttans.</i>
2.	<i>ez.</i>	<i>ez.</i>	<i>quez.</i>	<i>dez.</i>	<i>pez.</i>	<i>ttez.</i>
3.	<i>ent.</i>	<i>ent.</i>	<i>quent.</i>	<i>dent.</i>	<i>pent.</i>	<i>ttent.</i>

Imparfait de l'Indicatif.

Les terminaisons de ce temps sont les mêmes dans tous les verbes tant réguliers qu'irréguliers, sans aucune exception. Ce sont,

SINGULIER.

1.	<i>ois.</i>
2.	<i>ois.</i>
3.	<i>oit.</i>

PLURIEL.

1.	<i>ions.</i>
2.	<i>iez.</i>
3.	<i>oient.</i>

Prétérit de l'Indicatif.

Les premières personnes du singulier de ce prétérit sont terminées, dans tous les verbes de la langue française, ou en *ai*, ou en *is*, ou en *us*, ou en *ins*,

La terminaison en *ai* n'est que pour les prétérits des verbes de la première conjugaison.

La voyelle *a* s'y conserve jusqu'à la troisième personne du pluriel, où elle se change en *e*.

Les terminaisons en *is* et en *us* conviennent chacune indifféremment aux prétérits des verbes des trois dernières conjugaisons, et la terminaison en *ins*, à ceux des verbes en *enir*, comme on l'a vu, page 193 et suivantes; en sorte que tous ces prétérits n'ont que l'*s* pour terminaison commune.

Les voyelles *i*, *u*, ou *in*, qui précèdent la lettre *s*, s'y conservent dans toutes les personnes.

Ces terminaisons communes et particulières sont,

S I N G U L I E R.

1.	<i>ai.</i>	<i>s.</i>	<i>is.</i>	<i>us.</i>	<i>ins.</i>
2.	<i>as.</i>	<i>a.</i>	<i>is.</i>	<i>us.</i>	<i>ins.</i>
3.	<i>a.</i>	<i>t.</i>	<i>it.</i>	<i>ut.</i>	<i>int.</i>

P L U R I E R.

1.	<i>âmes.</i>	<i>mes.</i>	<i>îmes.</i>	<i>âmes.</i>	<i>îmes.</i>
2.	<i>âtes.</i>	<i>tes.</i>	<i>îtes.</i>	<i>âtes.</i>	<i>îtes.</i>
3.	<i>ere t.</i>	<i>rent.</i>	<i>irent.</i>	<i>urent.</i>	<i>irent.</i>

Les voyelles *â*, *î*, *â*, et *in*, sont toujours longues et marquées d'un accent circonflexe (^) dans toutes les premières et secondes personnes du pluriel des prétérits, sans aucune exception.

Futur de l'indicatif.

Les terminaisons du futur, dans tous les verbes sont,

S I N G U L I E R.

1.	<i>rai.</i>
2.	<i>ras.</i>
3.	<i>ra.</i>

P L U R I E R.

1.	<i>rons.</i>
2.	<i>rez.</i>
3.	<i>ront.</i>

Conditionnel présent.

Ce temps a toujours les terminaisons suivantes,

SINGULIER.	PLURIEL.
1. rois.	1. rions.
2. rois.	2. riez.
3. roit.	3. roient.

Présent du Subjonctif.

Les terminaisons communes de ce temps sont,

SINGULIER.	PLURIEL.
1. e.	1. ions.
2. es.	2. iez.
3. e.	3. ent.

Imparfait du subjonctif.

Les terminaisons communes des personnes de ce temps sont toujours précédées des mêmes voyelles qui précèdent celles des prétérits de l'indicatif d'où il se forme, c'est-à-dire, d'un *a*, pour les verbes de la première conjugaison, d'un *i* pour ceux qui font le prétérît de l'indicatif en *is*, d'un *u* pour ceux qui font le même prétérît en *us*, et de la voyelle nasale *in*, pour ceux qui le font, en *ins*.

Ainsi, les terminaisons communes et particulières de cet imparfait sont,

SINGULIER.				
1. <i>asse.</i>	<i>asse.</i>	<i>isse.</i>	<i>usse.</i>	<i>insse.</i>
2. <i>asses.</i>	<i>asses.</i>	<i>isses.</i>	<i>usses.</i>	<i>insses.</i>
3. <i>ât.</i>	<i>ât.</i>	<i>ît.</i>	<i>ût.</i>	<i>int.</i>
PLURIEL.				
1. <i>assions.</i>	<i>assions.</i>	<i>issions.</i>	<i>ussions.</i>	<i>inssions.</i>
2. <i>assiez.</i>	<i>assiez.</i>	<i>issiez.</i>	<i>ussiez.</i>	<i>inssiez.</i>
3. <i>assent.</i>	<i>assent.</i>	<i>issent.</i>	<i>ussent.</i>	<i>inssent.</i>

Les voyelles *a*, *i*, *u*, et *in*, sont toujours longues et marquées de l'accent circonflexe (^) dans la troisième personne du singulier de ce temps.

Elles sont également longues dans les autres personnes; mais elles n'ont pas l'accent circon-

flexe, parce que les deux *ss* dont elles sont suivies en tiennent lieu, et font allonger la syllabe.

Observations sur l'Orthographe de quelques mots, et sur l'usage de quelques lettres.

D. *Que reste-t-il à dire sur l'orthographe?*

R. Il reste à parler de quelques mots et de quelques lettres dont on se sert fort ordinairement, et sur lesquels il est important d'avoir des règles certaines. Les voici :

La ou là..

La s'écrit toujours sans accent, quand il est article ou pronom conjonctif ; comme quand je dis : *LA terre ne produiroit rien, si elle n'étoit échauffée par les rayons du soleil, et humectée par les eaux de LA pluie ; qui LA disposent à pousser au dehors les plantes dont elle a reçu LA semence..*

Là s'écrit toujours avec l'accent grave, quand il est employé comme adverbe de lieu, ou qu'étant à la suite d'un pronom démonstratif, il sert à montrer et désigner quelque objet. Ainsi, on écrit, *Que faites-vous Là? c'est-à-dire, dans ce lieu. Allez Là, c'est-à-dire, en ce lieu. Partez de Là, c'est-à-dire, de ce lieu.* On écrit de même, *celui-Là, celle-Là, cet homme-Là, cette femme-Là..*

Du ou Dû.

Du s'écrit toujours sans accent, quand il est article, et il prend l'accent circonflexe, quand il est participe passif du verbe *devoir*, par où on le distingue de l'article. Ainsi, on écrit, *Les Romains n'avoient point l'usage DU verre pour les fenêtres, ni DU linge pour les chemises, ni DU papier pour l'écriture.* Mais il faut écrire, *Vous auriez Dû renoncér plutôt au jeu et à la mauvaise compagnie. Rendons à Dieu l'hommage qui lui est Dû.*

Quand *dû*, participe, est au pluriel, l'accent

circonflexe y est inutile. Ainsi, on écrira, *Les honneurs qui vous sont dus.*

Des ou Dès.

Des s'écrit toujours sans accent, quand il est article ; mais il prend l'accent grave, et se prononce même plus ouvert, quand il est préposition ou conjonction de temps. Ainsi on écrit, *La commodité DES étriers pour monter à cheval étoit ignorée DES anciens.* Au lieu qu'il faut écrire, *Un jeune homme studieux doit se lever DÈS le point du jour. Quintius Cincinnatus reprit la charue DÈS qu'il eut quitté la dictature.*

A on à.

A, faisant un seul mot, s'écrit toujours sans accent quand il est troisième personne du singulier du présent de l'indicatif du verbe *avoir* ; et avec l'accent grave, quand il est article, comme on le voit dans ces phrases : *Il y A moins de gloire à vaincre un ennemi, qu'à lui pardonner quand on l'A vaincu. C'est à la boussole que nous sommes redevables de la découverte que l'on A faite du nouveau monde.*

Ce, ces, ou se, ses.

Ce, par un *c*, est pronom démonstratif, joint ordinairement au nom de la chose qui sert à indiquer ; et *se* par une *s* est pronom conjonctif, toujours joint à un verbe, comme on le voit dans cette phrase, *Croiriez-vous que CE papier sur lequel vous écrivez, se fait avec les chiffons de linge qu'on ramasse dans les rues ?*

Ces, par *c*, est le pluriel de *ce*, pronom démonstratif. *Ses* par une *s*, est le pluriel de *son* ou *sa*, pronom possessif, toujours joint à un nom pour marquer la possession de la chose exprimée par ce nom, comme dans cette phrase : *Que sont devenus CES fameux conquérants que l'homme aveuglé mettoit au nombre de SES dieux ?*

Leur.

Leur est indéclinable et ne prend jamais d'*s* à la fin, quand il est pronom conjonctif, c'est-à-dire, quand il est joint à un verbe, et qu'il peut se tourner par *à eux* ou *à elles*; au lieu que *leurs* avec une *s*, est toujours pluriel de *leur*, pronom possessif absolu ou relatif, comme dans cette phrase, *Quand je vois les oiseaux former LEURS nids avec tant d'art et d'adresse, je demande quel maître LEUR a appris les mathématiques et l'architecture?*

Mes et Mais.

Mes est le pluriel des pronoms possessifs *mon* et *ma*. *Mais*, qui se prononce plus ouvert que *mes*, est conjonction adversative. Exemple: *Mes livres m'auroient désennuyé dans ma solitude, MAIS on a eu la dureté de me les enlever.*

Dont ou donc.

On écrit *dont* avec un *t* quand il est pronom relatif, c'est-à-dire, quand il se rapporte à quelque nom qui est auparavant, et qu'on peut le tourner par *duquel*, *de laquelle*, *desquels* ou *desquelles*; et on écrit *donc* avec un *c*, quand il est conjonction conclusive, et qu'on s'en sert pour tirer une conséquence; comme dans cette phrase: *Tous les biens et tous les avantages, DONT nous jouissons sur la terre, viennent de Dieu; nous devons DONC lui en rendre de continuelles actions de grâces.*

Quand ou Quant.

Quand avec un *d*, est une conjonction qui marque quelque circonstance de temps; et *quant* avec un *t*, est une préposition qui gouverne le datif, et qui peut se tourner par *pour ce qui regarde*, comme dans cette phrase, *QUANT au genre de vie que vous devez embrasser; ne vous y*

déterminez que QUAND vous vous serez bien examiné, et que vous aurez consulté un directeur prudent et sage.

Sur ou Sûr.

Sur, s'écrit sans accent, quand il est préposition ; et avec l'accent circonflexe, quand il est adjectif, et qu'il signifie la même chose qu'*assuré*. Exemples : *Pour peu que vous vouliez faire reflexion SÛR l'instabilité des choses d'ici-bas, je suis SÛR que vous vous tournerez vers le seul bien réel et solide, qui est Dieu.*

Ou et où.

Ou, s'écrit toujours sans accent, quand il est conjonction disjonctive, c'est-à-dire, qu'il marque distinction, choix ou alternative ; comme quand on dit : *Tout nombre est pair ou impair. Toute substance est spirituelle ou matérielle. Ou changez de conduite, ou ne paroissez plus devant vos amis.*

Où s'écrit avec l'accent grave en deux occasions.

1. Quand il est adverbe de lieu. *Où allez-vous ? Dites-moi où vous demeurez, d'où vous venez, et par où vous avez passé. Remarquez l'endroit où nous en sommes, etc.*

2. Quand il est mis pour les pronoms relatifs ou absolus, tant au singulier qu'au pluriel. Exemples : *La haine et la flatterie sont les écueils où la vérité fait naufrage, c'est-à-dire, contre lesquels. Quels sont les principes d'où vous tirez cette conséquence ? c'est-à-dire, desquels. Voilà où nous avons manqué, c'est-à-dire, en quoi.*

Quelque, tout, et même.

Ces trois mots sont le plus ordinairement employés comme adjectifs déclinaibles, et prennent une *s* au pluriel ; quelquefois aussi ils sont em-

ployés comme adverbes indéclinables, et ne prennent point d's, quoique joints à des noms pluriels. Mais ce n'est, à l'égard de *quelque* et de *tout*, que quand ils sont suivis de *que*, et qu'ils peuvent être suppléés, par *quoique*, comme on l'a vu, page 137.

1. *Quelque*, dans le sens dont nous venons de parler, est adjectif déclinable, quand il est joint, ou avec un seul substantif, ou avec un substantif suivi de son adjectif, ou avec un adjectif suivi de son substantif, comme quand on dit: *QUELQUES actions que je fasse. QUELQUES actions éclatantes que je fasse. QUELQUES éclatantes actions que je fasse..*

Mais *quelque* est adverbe indéclinable, toutes les fois qu'il n'est joint qu'avec un nom adjectif séparé de son substantif, comme dans ces exemples: *QUELQUE éclatantes que soient les actions que j'ai faites. Avec le temps et la patience on apprivoise les animaux, QUELQUE féroces qu'ils puissent être. QUELQUE éloignées de la terre que soient les planètes, on en mesure la distance par les calculs astronomiques.*

Il est encore indéclinable quand il signifie *environ*. Exemples: *Il y a QUELQUE trois cents ans que l'Imprimerie a été trouvée, c'est-à-dire, il y a ENVIRON trois cents ans.*

2. Quand *tout* est avec un nom adjectif ou considéré comme tel suivi de la conjonction *que*.

Si cet adjectif est masculin, *tout* est indéclinable. Ainsi il faut écrire: *Les anciens philosophes, TOUT éclairés qu'ils étoient, ignoroient les véritables causes de bien des effets naturels.*

Si cet adjectif est féminin, et qu'il soit au singulier, ou qu'étant au pluriel il commence par une consonne; alors *tout* est déclinable, et l'on écrit, *TOUTE agréable et TOUTE belle que soit la*

campagne, on s'y ennuie, si l'on n'y trouve compagnie ou des livres. Il y a eu des jeunes gens qui ont entendu d'eux-mêmes les propositions d'Euclide, TOUTES difficiles qu'elles sont.

Si cet adjectif est féminin au pluriel, et qu'il commence par une voyelle, tout redevient indéclinable. Ainsi il faut écrire : *La mere, la femme, et les filles de Darius, TOUT affligées, et TOUT abattues qu'elles étoient, ne purent s'empêcher d'admirer la générosité d'Alexandre.*

L'Académie fait tout indéclinable, lorsqu'il précède un adjectif féminin au singulier, commençant par une voyelle, dans cet exemple : *Tout ingrate qu'elle est.* On peut indifféremment suivre l'une ou l'autre orthographe.

Ces mêmes regles conviennent à tout, lorsqu'il est pris dans la signification d'entièrement. Ils sont TOUT résolu de n'y plus retourner. Elle est TOUTE consolée, ou, elles sont TOUTES consolées de leur perte. A ces mots elles demeureront TOUT interdites.

3. *Même* est toujours déclinable, quand il est pronom, ou adjectif d'identité, de parité, et d'énergie, comme nous l'avons expliqué, page 133. *Le même auteur; les mêmes livres; mêmes vertus; mêmes vices; les Princes mêmes, etc.* Mais il est indéclinable, quand, après la conjonction *et*, ou après un nom ou un pronom, il est employé dans le sens des adverbes *aussi, de plus, en outre*; et on connoît qu'il a cette signification, lorsque, sans altérer le sens de la phrase, on peut le transposer avant le nom ou pronom, en y joignant la conjonction *et*. Ainsi, on écrit : *Les Egyptiens reconnoissoient pour dieux des animaux, des reptiles, des plantes MÊME, c'est-à-dire, et même des plantes.*

Quand *même* est joint avec quelque verbe, &c.

est toujours adverbe, et par conséquent, indéclinable.

De la lettre h.

Quelques Grammairiens prétendent que quand l'*h* marque une aspiration, elle est une véritable consonne, parce que, comme les consonnes, elle ajoute quelque-chose au son simple des voyelles, en les faisant prononcer avec une modification particulière, qui consiste dans un mouvement ou dans un effort de gosier; comme quand on dit: *le héros, la harpie, le hennissement, etc.*

Mais ce qu'ajoute l'*h* au son simple des voyelles, ne les faisant pas prononcer avec une articulation sensible et marquée, comme quand elles sont jointes aux autres consonnes, mais seulement avec un peu plus de force que si elles étoient sans aspiration; on a cru pouvoir dire, sans prétendre condamner le sentiment opposé, que l'*h* étoit moins une lettre qu'une marque d'aspiration.

L'effet de l'aspiration est d'empêcher la liaison du mot qui commence par une *h* aspirée, avec celui qui le précède; c'est-à-dire, que les voyelles *e* et *a* des articles ou pronoms conjonctifs ne se suppriment pas, comme avant les mots qui commencent par une voyelle, et que les consonnes finales du mot précédent ne se prononcent pas plus que si l'*h* étoit une consonne. Ainsi, on écrit et on prononce, *le héros, la haine, vous me haïssez, il se hâte*; et non pas, *l'héros, l'haine, vous m'haïssez, il s'hâte*: et dans *les hameaux, un discours hardi, plus honteux, une ame hautaine*, on ne doit pas prononcer l'*s* finale de *les*, de *discours*, et de *plus*, comme on la prononceroit dans *les amis, un discours artificieux, plus honnête*. Il faut, au contraire, prononcer l'*e* muet d'*ame*, comme on le prononce dans *ame noble*.

On entend que, par la même raison, il faut

écrire et prononcer *ce héros*, et non pas *cet héros*; comme on dit : *cet oiseau*, ou *cet honneur*; et qu'il faut de même écrire et prononcer *sa haine*, *sa hardiesse*, et non pas, *son haine*, *son hardiesse*, comme on dit, *son humeur*, *son humidité*.

On observe la même chose à l'égard des mots *huit*, *huitième*, *huitaine*, quoique l'*h* n'y soit pas aspirée. Ainsi, on écrit et on prononce, sans élision ni liaison, *le huit*, *du huit*, *le huitième*, *du huitième*, *la huitaine*, *les huit*, *dans huit*, etc.

L'*h* du nom *Henri* doit toujours s'aspirer, aussi bien dans la conversation que dans la poésie soutenue, et dans le discours oratoire. Ainsi, il faut dire : *Les exploits de Henri IV*, et non, *les exploits d'Henri IV*.

A l'égard du mot *Hollande*, où l'*h* est également aspirée, les lingères et les marchands ont introduit l'usage de dire, *toile d'Hollande*, *chemises d'hollande*, *fromage d'Hollande*. On trouve dans le Dictionnaire de l'Académie, *toile de Hollande*, ou *d'Hollande*, *fromage d'Hollande*. Il est plus régulier de prononcer toujours ce mot avec aspiration, *de Hollande*.

Le bon usage veut que l'on dise, avec l'Académie, *de l'eau de la Reine de Hongrie*, *du point de Hongrie*, et non, *de l'eau de la Reine d'Hongrie*, *du point d'Hongrie*.

Quoique les mots *onze* et *onzième* commencent par une voyelle, cependant les voyelles des articles ou des prépositions qui les précèdent, se prononcent souvent comme si ces mots commençoient par une consonne, sur-tout quand il est question de dates, et ils ne se lient pas avec les consonnes finales des mots qui sont auparavant. Ainsi, on dit : *le onze du mois*, *la onzième année*, *au onzième siècle*, *vers les onze heures*, *Louis Onze*, sans prononcer l'*s* de *les* et de *Louis*. On

peut

peut dire également, *l'onze du mois*, à *l'onzième page*, ou à *la onzième page*.

La conjonction *oui*, quand elle est prise substantivement, ne souffre pas d'élision avec les voyelles précédentes, ni de liaison avec les consonnes finales, et on dit, *le oui et le non*; *un oui*; *tous vos oui ne me persuadent pas*, sans prononcer *l'n d'un*, non plus que *l's de vos*.

Quand *l'h* est précédée d'un *c*, elle sert à lui donner en françois un son particulier, que l'on reconnoitra dans ces mots, *chaleur*, *chevre*, *cheval*, *chimere*, *chose*, *chute*; excepté dans quelques mots dérivés du grec, où le *ch* représentant le *chi* de cette langue, en conserve le son dur et semblable à celui du *k*, comme *écho*, *Eucharistie*, etc.

H, à la suite d'un *p*, lui donne, sans exception, le son de *l'f*, et ces deux lettres représentent, dans tous les mots où elles sont employées, le *phi* des Grecs, qui répond à notre *f*, comme dans ces mots : *triomphe*, *philosophie*, *phrase*, etc.

Quand *l'h* est précédée d'un *r*, d'un *t*, ou d'une autre consonne, elle n'en change point le son, et n'y ajoute rien. Elle marque seulement l'étymologie grecque, comme dans *réthorique*, *méthode*, *arithmétique*, etc.

Ce seroit une faute essentielle contre l'orthographe, de supprimer *l'h* dans les mots qui la prennent au commencement, soit qu'elle s'y aspire ou non, et d'écrire par une *f* les mots qui doivent s'écrire par *ph*; l'usage ne le souffre pas. Ainsi, il faut écrire *l'honneur*, et non *l'onneur*; *la philosophie*, et non *la filosofie*.

A l'égard des autres mots où *l'h* se met après *l'r*, le *t*, le *c*, ou autres lettres, par la seule raison de l'étymologie, et sans changer le son de la lettre, comme cette raison d'étymologie n'est connue que de peu de personnes, ce ne seroit pas une

faute considérable d'omettre l'*h*, à moins que ce ne fût dans des mots d'un usage très-fréquent, comme dans JÉSUS-CHRIST, *Chrétien*, *Catholique*, etc. De bons auteurs même la retranchent souvent de bien des mots où elle devrait être, et écrivent *trône*, *téâtre*, *métodę*, etc. au lieu de *thrône*, *théâtre*, *méthode*, etc.

*De l'*j* et de l'*v* consonnes, distingués de l'*i* et de l'*u* voyelles.*

La prononciation de l'*j* consonne, avant les cinq voyelles, est semblable à celle du *g* avant *e* et *i*, comme dans ces mots : *Jardin*, *Jérusalem*, *j'ignore*, *j'ordonne*, *jumeau*.

Celle de l'*v* consonne se reconnoit dans les mots *vanité*, *vérité*, *ville*, *volage*, *vulgaire*.

L'*i* et l'*u* voyelles, au contraire, se prononcent avec le son simple des voyelles, comme dans le mot *puni*.

Comme l'*j* et l'*v* consonnes se prononcent très-différemment de l'*i* et de l'*u* voyelles, ils doivent aussi s'écrire avec des caracteres tout différens ; et c'est à quoi on manque ordinairement. L'*j* consonne doit toujours être allongé par en bas ; l'*v* consonne est pointu ; et quand ils sont voyelles, ils s'écrivent ainsi : *i* et *u*.

*De l'*y* grec.*

L'*y* grec n'a par lui-même, en françois, d'autre son que celui de l'*i* simple, comme nous l'avons dit, page 12.

Les Romains l'ont introduit dans leur langue, pour exprimer, en certains mots, l'*upsilon* des Grecs, et le prononçoient comme eux, c'est-à-dire, comme nous prononçons notre *u* voyelle ; au lieu qu'ils donnoient à leur *u* ordinaire le son de notre *ou*. On l'a conservé en françois, par raison d'étymologie, dans les mots dérivés du grec, où

il tient la place de l'*upsilon*, comme dans *Synode*, *mystere*, etc. Mais au lieu de lui laisser le son de l'*u*, on lui a donné celui de l'*i* ; en sorte qu'en l'approchant de son origine par le caractère, on l'en a éloigné par la prononciation.

On lui a ensuite fait prendre, sans aucun fondement, la place de l'*i* simple à la fin d'un grand nombre de mots, comme de *fourmy*, *luy*, *celuy*, *essay*, *Roy*, *loy*, *j'ay*, *j'aimay*, etc.

Le meilleur usage qu'on en ait fait, a été de l'employer dans les mots où il exprime le son de deux *ii* voyelles, comme dans *frayeur*, *crayons*, *moyens*.

Il y a apparence que les deux *ii* s'écrivoient autrefois dans ces mots, et que le dernier ayant été allongé de cette sorte, *ij*, afin qu'on les distinguât de l'*ü* avec deux points, on les a ensuite transformés en *y*.

Comme il n'y a guere que les Gens-de-Lettres qui puissent savoir, par la connoissance de la langue grecque, en quelles occasions il convient de se servir de l'*γ* grec, plutôt que de l'*i* simple ; que d'un autre côté, l'*γ* grec ayant un son bien différent de celui de l'*upsilon* grec, il n'en rappelle qu'imparfaitement l'étymologie ; il semble que ce ne seroit pas absolument pécher contre l'orthographe, que d'employer l'*i* simple dans les mots dérivés du grec, sans avoir égard à leur origine, l'usage en étant sur-tout autorisé, comme il l'est par un grand nombre de bons écrivains.

Mais quand il s'agit d'exprimer le son de deux *ii* voyelles, on peut alors se servir utilement de l'*γ* grec : c'est un emploi qui lui est propre et particulier. En voici la regle.

On se sert toujours de l'*γ* grec pour exprimer le son de deux *ii*, dont le premier fait partie de la syllabe précédente, et le second entre dans la

syllabe qui suit. Ainsi, il faut écrire, *payeur, joyeux, voyons, pays, paysan, abbaye, etc.*, qui se prononcent comme s'il y avoit, *pai-ieur, joi-ieux, voi-ions, pai-is, pai-isan, abbai-ie* ; mais on écrira sans *γ* grec, *païen, faïence, aïeul, etc.* parce qu'on n'entend dans ces mots que le son d'un *i* : *pa-ien, fa-ience, a-ieul, etc.*

Il est bon d'observer que dans presque tous les verbes où l'*γ* grec s'emploie pour deux *ii* en certaines personnes, il se change en *i* simple en d'autres, parce qu'il n'y tient plus lieu que d'un *i*. Ainsi, quoiqu'on écrive *soyons, soyez, voyons, voyez, etc.* il faut écrire *qu'ils soient ; qu'il voie, qu'ils voient*, ces personnes se prononçant comme s'il y avoit simplement, *qu'ils soi-ent, qu'il voi-e, qu'ils voi-ent*, et non pas, *soïent, voïe, voïent*. C'est l'oreille que l'on doit consulter pour écrire conformément à ces deux prononciations différentes.

Il y a quelques mots où l'on entend en quelque sorte le son de trois *i*, et où, par conséquent, il convient d'ajouter un *i* simple à la suite de l'*γ* grec. Ces mots sont les premières et les secondes personnes du pluriel de l'imparfait de l'indicatif, et du présent du subjonctif des verbes qui ont un *γ* grec avant la terminaison *ant* du participe actif.

Suivant les règles que nous avons données, pages 200 et 202, les premières et secondes personnes du pluriel de l'imparfait de l'indicatif et du présent du subjonctif, se forment du participe actif, en changeant *ant* en *ions* et en *iez* : par conséquent, de *payant*, on fait *nous payions, vous payiez, que nous payions, que vous payiez ; de voyant, nous voyions, vous voyiez ; que nous voyions, que vous voyiez ; d'employant, nous employions, vous employiez ; que nous employions, que vous employiez ; d'ayant, que nous ayions, que vous ayiez, etc.*

On écrit *yeux*, pluriel d'*œil* ; et on conserve encore assez communément l'*γ* grec dans le mot *ivre* et ses dérivés, et dans *ivoire*, où on l'a mis sans doute dans le temps que l'*i* et l'*u*, consonnes ou voyelles, s'écrivoient avec les mêmes caractères, et pour empêcher que l'on ne prononçât *jeux*, *jure*, *juire*. Mais il est mieux d'écrire, avec l'Académie, *ivre*, *ivoire*.

L'*γ* grec fait quelquefois seul un mot, quand il est pronom conjonctif : *Ne vous y fiez pas* ; ou adverbe de lieu : *Nous y courons* ; ou qu'il rend impersonnel le verbe *avoir* : *Il y a sujet de croire*.

Du z.

Nous ne parlerons que de l'usage qu'il a à la fin des mots, et à la suite de la voyelle *e*.

Le *z*, à la fin des mots, donne à l'*e* qui le précède ordinairement, le son de l'*é* fermé, comme dans *chantez*, *lisez*, *finissez*, etc.

C'est pourquoi on l'employoit autrefois, et quelques Auteurs l'emploient encore au pluriel des noms, tant substantifs qu'adjectifs, et des participes, qui ont leur singulier terminé en *é*, comme, *la bonté*, *les bontez* ; *l'amitié*, *les amitez* ; *l'homme sensé*, *les hommes sensez* ; *le livre estimé*, *les livres estimez*, etc.

D'autres, au lieu du *z*, terminent les mêmes pluriels par une *s* en laissant l'accent aigu sur l'*é* et écrivent, *bontés*, *amitiés*, *sensés*, *estimés*, etc.

Cette dernière orthographe est à présent la plus suivie. Le plus grand nombre des bons Auteurs, et l'Académie elle-même, l'ont adoptée.

La raison qui nous a principalement déterminés à la préférer à l'autre, c'est qu'elle est plus conforme à la règle générale que nous avons établie

pour la formation du pluriel des noms , en ajoutant seulement une *s* au singulier ; et nous ne faisons servir le *z* que pour caractériser, dans les verbes, les secondes personnes du pluriel, dont les terminaisons ont le son de l'*é* fermé ; comme, *vous aimez, vous donniez, vous finirez ; vous avez reçu ; vous auriez permis, etc.* ; en quoi ces secondes personnes sont distinguées des participes. Ainsi, dans *vous aimez, vous êtes aimés*, on connoitra que *aimez* est une seconde personne, et *aimés* un participe.

Il y a quelques mots à la fin desquels l'usage a conservé le *z*, comme, *le nez, chez, assez, etc.*

Au reste ce n'est pas une orthographe nouvelle que d'employer le *z* pour les secondes personnes du pluriel des verbes, et l'*s* pour le pluriel des noms et des participes en *é*. Cette distinction a été exactement observée dans un ancien livre intitulé : *Epitomé, ou Extrait abrégé des dix livres d'Architecture de Marc Vitruve Polion, enrichi de figures et pourtraicts pour l'intelligence du liure, par Jan Gardet, Bourbonnois, et Dominique Bertin, Parisien, avecq' les annotations sur les plus difficiles passages de l'Auteur, dédiées à très-illustre Seigneur René de Daillon, Evêque de Lusson et Abbé de Charroux, à Tolose, par Guion Boudeville, Juré de l'Université.*

Ce livre a été achevé d'imprimer au mois de Février 1559, vieux style, et l'Épître dédicatoire des annotations est datée du dernier Mars 1556. Jean Gardet est le traducteur, et Dominique Bertin le graveur.

On y trouve par-tout les secondes personnes du pluriel des verbes, terminées par un *z*, et les pluriels des noms et des participes en *é* par une *s*. Voici un exemple pour le *z*, tiré de la page 13. *Sur une table bien applanie à la règle et au ni-*

veau, soit fait un centre marqué par A ; sur lequel mettez un gnomon ou aiguille d'airain propre à montrer les ombres : lors environ la cinquième heure de devant midi , marquez d'un point le fin bout de l'ombre de votre aiguille , où vous mettrez un B ; puis de ce centre A , élargissant le compas jusques au B , tirez une ligne ronde ; après remettez votre aiguille où elle étoit , et attendez que l'ombre décroisse , et que croissant de rechef , elle soit après midi pareille à celle de devant.

A l'égard du pluriel des noms et des participes en *é* , il suffira d'en citer quelques uns pris au hasard : *gracieusetés , honnêtetés , assurés , composés , deux égalités , ils seront constitués , des propriétés , arbres charpentés , etc.*

Le même auteur écrit aussi assez et chez , avec un *z*.

Lettres doubles.

Il entre, dans beaucoup de mots françois , des consonnes doubles qui ne se prononcent pas autrement que si elles étoient simples. *Appeller* , par exemple , se prononce comme *apeler* , et ainsi des autres.

La plupart des consonnes se sont conservées doubles dans notre langue , parce qu'elles le sont dans les mots latins d'où elles tirent leur origine. *approuver , offrir* , viennent des mots latins , *approbare , offerre*. D'autres se doublent sans aucune raison d'étymologie , comme dans *combattre , donner , personne , etc.*

L'usage est partagé sur cette partie de l'orthographe françoise. Parmi les Auteurs , il y en a qui conservent encore toutes les lettres doubles ; d'autres les ont toutes supprimées ; d'autres n'ont supprimé qu'une partie de celles qui n'ont point d'étymologie , ou qui sont même contraires à l'étymologie latine.

Ceux qui conservent toutes les lettres doubles, le font pour ne pas laisser perdre de vue les origines de notre langue, et pour ne rien changer à l'ancien usage. Ceux qui les suppriment toutes, voudroient rapprocher l'orthographe de la prononciation, et la rendre plus facile aux étrangers. Enfin l'intention de ceux qui n'en suppriment qu'une partie, est, en conservant la trace des étymologies, de débarrasser notre orthographe d'un grand nombre de lettres doubles, dont l'usage n'a aucun fondement solide.

Chacune de ces trois manieres d'écrire a ses partisans. Sans s'attacher scrupuleusement à la premiere, on peut, à l'exemple de l'Académie, faire un usage raisonnable de la dernière, et écrire sans lettres doubles, *alarme*, *apaiser*, *conclure*, *clore*, et quelques autres, parce qu'il n'y a, dans cette orthographe, rien de contraire à l'étymologie, ni à la prononciation.

L'Académie double les consonnes *l* et *t*, après la voyelle *e*, toutes les fois que cet *e* se prononce avec un son ouvert; mais elle ne met qu'une *l* ou qu'un *t*, lorsque le son de l'*e* est muet; et elle admet cette variété dans le même mot, suivant la différente prononciation de l'*e*, par la raison, sans doute, que la double *ll* et le double *tt* contribuent à rendre l'*e* ouvert, et qu'il ne peut être que muet, quand il est suivi d'une seule *l* ou d'un seul *t*. Ainsi elle écrit, *J'appelle*, *je renouvelle*, *j'achette*, *je jette*, *chancellerie*, parce que l'*e* y est ouvert avant es deux *ll* et les deux *tt*; mais elle écrit *Appeler*, *renouveler*, *acheier*, *jeter*, *chancelier*, parce que l'*e* y est muet.

Cette orthographe est nouvelle, et nous ne prétendons pas la critiquer, parce qu'elle est fondée en principes, et qu'elle est conforme à la prononciation. Nous observerons cependant qu'elle ne nous paroît pas aisée à suivre dans la

pratique. Tel qui aura écrit quelque temps un verbe avec une lettre double ou simple, sera porté naturellement, et par habitude, à écrire de même tous les autres, et il ne pourra, sans une attention gênante, s'accoutumer à employer dans le même mot ou dans deux mots formés l'un de l'autre, tantôt une lettre double et tantôt une simple.

Il y a une règle générale en françois, et qui ne souffre que très-peu d'exceptions; c'est que quand les consonnes sont doublées, et que ce n'est pas par raison d'étymologie, c'est presque toujours parce que les syllabes qu'elles forment sont breves.

Les consonnes qui se redoublent le plus ordinairement par cette raison, sont, *l, m, n, p, t*, comme dans ces mots : *moelle, pomme, couronne, frapper, trompette*. Les mêmes consonnes sont simples dans les mots suivants : *poêle, dôme, trône, râper, tempête*, parce que les syllabes qui les précèdent sont longues.

Ce n'est pas après toutes les voyelles que ces consonnes se redoublent.

Les voyelles *a* et *e*, et sur-tout la dernière, sont celles qui sont le plus communément doublées l'*l* dans les syllabes breves; et ce redoublement, à l'égard de l'*e*, sert encore à le faire prononcer ouvert, comme dans *balle, salle, chandelle, libelle, sentinelle, vaisselle, etc.*

L'*m* est presque toujours double après l'*a*, l'*e*, et l'*o*, quand la syllabe est breve : *grammaire, emmener, femme, homme, somme*; excepté le seul mot *flamme*, où l'*a* est long, quoique suivi de deux *mm*.

Il en est de même à l'égard de l'*n* : *bannir, canne, méridienne, colonne*; excepté le seul mot *manne*, où les deux *nn* n'empêchent pas que la syllabe ne soit longue.

Le *p* se double à la fin, et plus souvent au commencement des mots, après les voyelles *a* et *o*; *sapper*, *envelopper*, *apprendre*, *rapporter*, *opposer*, *opprimer*, etc.

Le *t* se double après *a*, *e*, *o*, *u*, mais principalement après *e*, tant pour avertir que la syllabe est breve, que pour faire prononcer l'*e* ouvert : *patte*, *battre*, *baguette*, *manchette*, *assiette*, *tablette*, *mettre*, *motte*, *butte*, etc.

Souvent la raison d'étymologie empêche que les consonnes ne se doublent, quoiqu'employées dans les syllabes breves, comme dans *scandale*, *lame*, *il seme*, *Rome*, *profane*, *phénomene*, *Pape*, *télescope*, *Apôtre*, *opérer*, *aromate*, *interprète*, *dévote*, *dispute*, etc. On écrit le plus ordinairement, comme l'Académie, *fidelle*, avec deux *ll*, contre l'étymologie.

Souvent, sans aucune raison apparente d'étymologie, et dans des mots purement françois, les syllabes sont breves et les consonnes simples, comme dans *cabale*, *trame*, *chicane*, *je mene*, *étape*, *salope*, *apanage*, *opiat*, *écarlate*, *matelote*, *culbute*, etc.

Souvent enfin, pour doubler les consonnes dans les syllabes breves, on secoue le joug de l'étymologie. Quoique les mots *homme*, *honneur*, *couronne*, viennent des mots latins *homo*, *honor*, *corona*, où il n'y a qu'une *m* et une *n*, on en a mis deux en françois, pour faire mieux connoître que les syllabes qui les précèdent sont breves.

Il en est de même du mot *querelle*, venant de *querela*, et d'un grand nombre d'autres de cette terminaison; *femme* venant de *femina*, *étrenne* de *strena*, *Chrétienne* de *Christiana*, etc.

On écrit *honorer*, *donation*, *intonation*, avec une seule *n*, quoiqu'il y en ait deux dans *hon-*

neur, donner, entonner, parce que l'o qui précède l'n dans les premiers, termine la syllabe, et se prononce avec le son qui lui est naturel, *ho-norer, do-nation, into-nation*. Au lieu que, dans les autres, l'o n'est pas pur, et qu'il a le son nasal *on*. Ainsi, il faut prononcer, *hon-neur, don-ner, enton-ner*. Voilà la raison pour-quoi nous croyons que ces mots s'écrivent différemment.

Quoique les consonnes dont on vient de parler, ne soient pas doublées dans toutes les syllabes breves, il est cependant vrai qu'à l'exception des mots *flamme* et *manne*, les syllabes sont breves toutes les fois que ces consonnes sont doubles.

Si l'on trouve quelques autres consonnes doubles dans les syllabes breves, il n'en faut pas chercher d'autre cause que l'étymologie ou l'usage, comme dans les mots *abbé, sabbat, accuser, occasion, occuper, office, difficile, accoutter, affaire, offusquer, etc.*

A la différence des consonnes précédentes, l'r se redouble souvent dans les syllabes longues, comme dans *bizarre, larron, terre, tonnerre, je verrai, j'enverrai, courre, nourrir, etc.*

Il y a beaucoup d'autres syllabes longues où l'r est simple, comme dans *avare, chimère, empire, aurore, lavure, etc.*

Les deux *rr* se prononcent fortement dans les futurs et les conditionnels présents des verbes *courir, mourir, acquérir*, et de leurs composés : *je courrai, je mourrai, j'acquerrai; je courrois, je mourrois, j'acquerrois.*

C'est pour faire éviter cette prononciation, que nous avons hasardé d'écrire *je pourai, je pourrois*, avec un *r* simple. En écrivant *je pourrai, je pourrois*, il sembleroit que ces mots devroient se pro-

noncer comme *je mourrai, je mourrois*. Il est cependant vrai que l'on fait sonner les deux *rr* dans ceux-ci, et qu'on n'en prononce qu'une dans les autres : ce qui fait une différence essentielle, qu'il n'est pas inutile d'exprimer dans l'écriture.

On peut encore établir une règle générale pour le redoublement des consonnes : c'est que toutes les fois qu'un mot commence par les voyelles *a* ou *o*, et qu'elles y sont employées comme prépositions inséparables, les consonnes qui les suivent se doublent.

On connoît que ces voyelles sont employées comme prépositions inséparables dans un mot, lorsqu'en les retranchant de ce mot, celui qui reste est un mot françois qui entroit dans la composition du premier. Ainsi, en retranchant la voyelle *a* du mot *apprendre*, il reste *prendre*, qui est un autre mot françois. La voyelle *a* y étoit donc employée comme préposition inséparable, et, par conséquent, *apprendre* est un mot composé, dont le simple est *prendre*.

Il y a en françois quelques mots composés, dont les simples sont latins, comme *appartenir*, formé du mot latin *partinere*; *attribuer*, du mot latin *tribuere*; et ces mots ne font pas d'exception à la règle générale,

Suivant cette règle, les consonnes sont doubles dans les mots *acclamation*, *accoller*, *accommoder*, *accompagner*, *affermir*, *affronter*, *aggraver*, *allaiter*, *annoter*, *apparoître*, *approuver*, *arranger*, *arrondir*, *assiéger*, *attendrir*, *attirer*, *opposer*, *opprimer*, *oppresser*, etc. parce qu'ils sont formés des mots simples *clameur*, *col*, *commode*, *compagnie*, *ferme*, *front*, *grave*, *lait*, *note*, *paroître*, *prouver*, *rang*, *rond*, *siege*, *tendre*, *tirer*, *poser*, *premiere*, mot latin, *presser*.

Il faut excepter de cette règle les mots compo-

sés dont les simples commencent par un *b*, tels que *abaisser*, formé de *baisser*; *abâtardir*, formé de *bâtard*; *abattre*, formé de *battre*; *abêtir*, formé de *bête*; *aborder*, formé de *bord*; *aboutir*, formé de *bout*; et généralement tous les mots qui commencent par un *a* suivi d'un *b*, comme *abandonner*, *aboi*, *abolir*, *abreuver*, *abuser*, etc. hors le seul mot *abbé*, et ses composés.

Enfin, il y a quelques mots où la consonne se double après l'*a*, sans aucune raison d'étymologie ni de composition, mais seulement parce que la syllabe est breve, ou pour suivre un ancien usage; tels que sont *accabler*, *accointance*, *accorder*, *accotier*, *affreux*, *affut*, *aller*, *allumer*, *appui*, *arracher*, *arrêt*, *arriver*, etc.

Mots terminés en al, âle, et alle.

Le masculin des noms adjectifs de cette terminaison est toujours en *al*, et tous ces adjectifs font généralement, et sans exception, leur féminin en *ale*: *libéral*, *libérale*; *rival*, *rivale*, etc.

Les substantifs terminés en *al*, sont, *animal*, *amiral*, *archal*, *arsenal*, *bal*, *bocal*, *canal*, *corporal*, *cérémonial*, *cheval*, *corporal*, *crystal*, *diurnal*, *fanal*, *hôpital*, *madrigal*, *mal*, *maréchal*, *métal*, *official*, *pal*, *piédestal*, *pluvial*, *Présidial*, *régat*, *sandal*, *bois des Indes*, *Sénéchal*, *signal*, *val*, *tribunal*, *vassal*.

On ne double l'*l* que dans les substantifs *balle*, *dalle*, *noix de galle*, *halle*, *intervalle*, *malle*, *coffre*, *salle d'une maison*, *stalle*, et dans le seul verbe *iastalle*, venant d'*installer*. Tous les autres mots de cette terminaison s'écrivent par *ale*, avec une seule *l*.

Mots terminés en ate et en atte.

De tous les adjectifs en *at*, il n'y a que *mat* qui double le *t* au féminin, *matte*.

On écrit par deux *t* les substantifs *baratte*, *chatte*, *datte*, fruit du palmier, *jatte*, *jatte*, *natte*, *patte*, et les verbes *batts*, venant de *battre*; *flatte* de *flatter*, *gratte* de *gratter*, *matte* de *mattre*. Tous les autres mots de la même terminaison s'écrivent par *ate*, avec un seul *t*.

Mots terminés en el; ele, et elle.

Tous les adjectifs de cette terminaison ont leur masculin en *el*, et leur féminin est toujours en *elle*: *cruel*, *cruelle*; *mutuel*, *mutuelle*; etc. On écrit *fidelle* au masculin et au féminin.

Les substantifs terminés en *el* sont, *appel*, *arc-en-ciel*, *autel*, *carrousel*, *cartel*, *ciel*, *colonel*, *dégel*, *duel*, *fiel*, *hôtel*, *hydromel*, *lambel*, *miel*, *missel*, *Noël*, *pastel*, *scel*, *sel*. Dans tous les autres, l'*l* est suivie d'un *e* muet,

L'*l* est simple dans les substantifs *hydrocele*, *modele*, *parallele*, *tutele*, *zele*, et dans les verbes *cele* venant de *céler*, *chapele* de *chapeler*, *cisela* de *ciseler*, *démantele* de *démanteler*, *gele* de *geler*, *harcele* de *harceler*, *martele* de *marteler*; *pele* de *peler*, *révele* de *révéler*, *ruissele* de *ruisseler*. Partout ailleurs l'*l* se double.

Mots terminés en ate et ette.

Tous les adjectifs en *ate* prennent deux *t* au féminin, excepté *complet*, *complete*; *discret*, *discrete*; *inquiet*, *inquiète*; *replet*, *replete*; *secret*, *secrete*.

Les substantifs qui s'écrivent avec un seul *t* sont, *anachorete*, *athlete*, *comete*, *diete*, *épithete*, *interprete*, *planete*, *Poëte*, *Prophete*.

On ne met qu'un *t* simple pour les verbes *achete* venant d'*acheter*, *cachete* de *cacheter*, *crochete* de *crocheter*, *décrete* de *décréter*, *empiete* d'*empiéter*, *frete* de *fréter*, *inquiète* d'*inquiéter*, *interprete* d'*interpréter*, *répete* de *répéter*, *soufflete* de

souffleter. Tous les autres mots de cette terminaison prennent deux *tt*.

Mots terminés en il, ile, et ille.

Il y a quelques noms adjectifs terminés en *il* au masculin : Ce sont, *bissextil, civil, incivil, sextil, subtil, vil, viril, volatil*. C'est, suivant quelques auteurs, parce qu'ils viennent des mots latins dont la pénultième est longue : *civil* de *civilis*, *viril* de *virilis*, etc. excepté *volatil*, qui vient de *volatilis*, dont la pénultième est breve. Mais il ne s'écrit ainsi qu'en terme de chimie ; comme quand on dit : *le sel volatil, les esprits volatils*. Au lieu que l'on écrit *volatile*, en parlant d'un animal qui vole. Leur féminin est en *ile* : *civil, civile ; vil, vile, etc.*

On trouve, dans un grand nombre d'Auteurs, dans le Dictionnaire de Trévoux, et dans celui de l'Académie, de l'édition de 1694, *puéril* au masculin. L'Académie a écrit, dans son Dictionnaire de 1740, *puérole* pour les deux genres. Mais elle est revenue à *puéril* dans celui de 1762. Ce mot vient de *puerilis*, dont la pénultième est longue. On écrit encore *servile* au masculin et au féminin, quoique la pénultième de *servilis* soit longue.

L'*l* ne se prononce pas dans *gentil*, qui fait au féminin *gentille*, avec les *ll* mouillées

Tous les autres adjectifs sont terminés en *ile* au masculin et au féminin, excepté *imbécille* et *tranquille*, qui prennent deux *ll* à l'un et à l'autre.

Les seuls noms substantifs terminés en *il* sont, *alguasil, exil, fil, mil, nombre, Nil, morfil, profil*.

Il y en a d'autres qui ont la même terminaison, mais dont l'*l* se mouille, ou ne se prononce que très-faiblement. Ce sont, *Avril, baril, babil, Brésil, chenil, fournil, fusil, gresil, gril, mil,*

graine, *nombril*, *outil*, *péril*, *persil*, *sourcil*. Tous les mots formés de ces noms, prennent deux *ll* mouillées : *babil*, *babiller* ; *gril*, *griller*, etc.

L'*l* se double dans les seuls noms substantifs : *mille*, *pupille*, *sybille*, *ville* ; et elle est simple dans tous les autres, *domicile*, *concile*, etc.

De tous les verbes de cette terminaison, il n'y a que *distille*, venant de distiller, et *vacille* de *vaciller*, qui s'écrivent avec deux *ll* : les autres n'en ont qu'une.

Il y a encore bien des mots, soit noms ou verbes, qui sont terminés en *ille* ; mais les deux *ll* s'y mouillent, ce qui fait une prononciation différente ; et cette prononciation indique suffisamment la manière de les écrire, comme on le reconnoît dans *bille*, *fil*le, *coquille*, *habille*, *brille*, etc.

Mots terminés en *ite* et *itte*.

De tous les mots terminés en *ite*, on n'écrit avec deux *tt* que l'adjectif *quite*, dans les deux genres ; le substantif *cuite*, cuisson, et les verbes *quitte*, venant de *quitter*, et *acquitte* d'*acquitter*.

Mots terminés en *ol*, *ole*, et *elle*.

Les seuls adjectifs terminés en *ol* sont, *fol* ou *fou*, *mol* ou *mou*, qui font au féminin *folle* et *molle* ; et *Espagnol*, qui fait *Espagnole*.

Parmi les substantifs de cette terminaison, ceux qui s'écrivent par *ol* sont, *bé-mol*, *bol*, *caracol*, terme d'architecture, *col* ou *cou*, *dol*, *hausse-col*, *licol* ou *licou*, *parasol*, *sol* ou *sou*, *sol*, note de musique, *sol*, terrain, *tournesol*, *viol*, *vitriol*, *vol* d'oiseau, *vol*, larcin.

Tous les autres sont terminés en *ole* : *école*, *parole*, etc. et les seuls qui prennent deux *ll* sont, *bouterolle*, et *colle*.

Les seuls verbes qui doublent l'*l* sont, *accolle*, venant d'*accoller*, *colle* de *coller*, *décolle* de *dé-*

coller, trolle de troller. Tous les autres s'écrivent avec une seule *l* : *console, immole, etc.*

Mots terminés en ote et en otte.

Les adjectifs en *ot* font leur féminin en *ote*, excepté seulement *cagot, ragot, sot*, et *vieillot*, qui font, en doublant le *t*, *cagotte, ragotte, sotte* et *vieillotte*.

On écrit avec deux *tt* les substantifs suivants, *balotte, botte, calotte, carotte, chenevotte, cotte, jupe; crotte, culotte, flotte, gavotte, gelinotte, glotte, griotte, grotte, hotte, huguenotte, hulotte, linotte; lotte, marcotte, marmotte, marrôte, menotte, motte, polyglotte, quenotte, tratte.* Tous les autres ne s'écrivent qu'avec un *t*, *anecdote, échalote, çote, marque numérale; note, etc.*

Le *t* se prononce dans *dot*, quoiqu'il ne soit pas suivi d'un *e* muet.

On double le *t* dans les verbes *baisotte*, venant de *baisotter*, *ballotte* de *ballotter*, *botte* de *botter*, *débotte* de *débotter*, *emmaillotte* d'*emmaillotter*, *flotte* de *flotter*, *frotte* de *frotter*, *garotte* de *garotter*, *gigotte* de *gigotter*, *gobelotte* de *gobelotter*, *grelotte* de *grelotter*, *jabotte* de *jabotter*, *marcotte* de *marcotter*, *marmotte* de *marmotter*, *rotte* de *rotter*, *sanglotte* de *sanglotter*, *trotte* de *trotter*. Les autres verbes de cette terminaison ne s'écrivent qu'avec un *t* : *complotte* de *comploter*, *note* de *noter*, *numérote* de *numéroter*, etc.

Mots terminés en ul, ule, et ulle.

Il n'y a pas d'autre adjectif terminé en *ul*, que *nul*, qui fait au féminin *nulle*. Ceux qui sont terminés en *ule* au masculin et au féminin sont, *crédule, incrédule, majuscule, ridicule*.

Les seuls substantifs terminés en *ul*, ou l'*l* se prononce, sont, *accul, calcul, Consul, Proconsul, recul*.

Tous les autres noms substantifs de cette terminaison s'écrivent en *ule* : *cédule*, *cellule*, *mule*, *scrupule*, etc.; et il n'y a que *bulle* où l'*l* se double.

Il en est de même de tous les verbes : *calcule* venant de *calculer*, *dissimule* de *dissimuler*, *stipule* de *stipuler*, etc. excepté seulement *annulle* d'*annuler*.

Mots terminés en ute et en utte.

Il n'y a pas d'autre adjectif de cette terminaison que *brut*, qui fait au féminin *brutte*, avec deux *tt*.

Les substantifs où le *t* se double sont, *butte*, *hutte*, *lutte*. Tous les autres s'écrivent avec un seul *t*.

On écrit avec deux *tt* les seuls verbes *hutte*, venant de *hutter*, *lutte* de *lutter*. Le *t* est simple dans tous les autres.

Mots terminés en oul et oule.

Le seul nom adjectif en *oul* est, *soul*, qui fait au féminin *soule*.

On ne trouve de substantifs terminés en *oul*, que quelques noms propres et de dignité, tels que *Capitoul*, *S. Papoul*, *Toul*, *Vesoul*, etc. Tous les autres mots de cette terminaison, soit noms, soit verbes, s'écrivent en *oule*, et il n'y en a aucun où l'*l* se double.

Mots terminés en oule et outte.

De tous les mots de cette terminaison, on ne double le *t* que dans les noms de *goutte*, *maladie*, *goutte* de *liqueur*, et dans les mots qui en sont dérivés, comme dans les verbes *dégoutte*, venant de *dégoutter*, *égoutte* d'*égoutter*, etc. Tous les autres s'écrivent avec un seul *t* : *doute*, *déroute*, *toute*, etc.

On n'a pas compris, dans tous les détails précédents, les mots dont les pénultièmes sont longues et marquées d'un accent circonflexe, parce que, suivant la règle générale qui a été établie, les consonnes y sont toujours simples.

Cette ébauche d'observations suffira pour donner une connoissance générale des raisons qui font doubler les consonnes, et pour faire sentir en même temps que ce seroit la matière d'un traité assez étendu, si l'on vouloit entrer dans un détail de règles et d'exceptions, qui ne laissât rien à désirer sur cette partie importante de l'orthographe.

Au reste, l'usage est l'arbitre souverain de l'orthographe, aussi bien que du langage. Il semble tous les jours se déclarer de plus en plus contre les lettres doubles; et s'il vient enfin, comme il pourra arriver, à les proscrire absolument, toutes les raisons d'étymologie ne seront pas capables de les rappeler.

Savoir.

Nous avons retranché le *c* de *savoir*, parce que, après de bons Auteurs, nous croyons qu'il vient plutôt de *sapere* que de *scire*. Mais nous avons laissé le *c* dans *science*, parce qu'il vient de *scientia*. L'Académie a approuvé cette orthographe dans ses deux derniers Dictionnaires.

Ce qui fortifie ce sentiment, c'est que les Italiens et les Espagnols, dont la langue a beaucoup d'analogie avec la nôtre, expriment le mot *savoir*, les premiers par *sapere*, et les autres par *saber*; au subjonctif, *sapiamo* et *sepamos*, que nous sachions; et au gérondif, *sapendo* et *sabiendo*, sachant. Il n'est pas douteux que ce verbe, dans les deux langues, ne soit dérivé du verbe latin *sapere*, et non de *scire*.

Les Italiens disent *scienza*, et les Espagnols,

ciencia, pour signifier *science*. Ils ont donc tiré, comme nous, ce mot du latin *scientia*, et c'est pour cela qu'ils y ont conservé le *c*. L'orthographe de *sçavoir* avec un *ç*, a été introduite vers l'année 1614, et on l'écrivoit auparavant sans *c*. Le *b*, en espagnol, et l'*v* consonne, en françois, est un affoiblissement de la lettre *p*, et il y a plus de raison de faire venir *saber* de *sapere*, et *savant* de *sapiens*, que de *scire* et de *sciens*. C'est à la même étymologie qu'il faut rapporter le mot *sapience*.

On exprimoit anciennement en françois *savoir* par le verbe *scir*, *je scis*, *nous scissons*, etc., de la seconde conjugaison, et il y a lieu de croire que les mots *science*, *sciemment*, et *escient*, nous sont restés de ce vieux verbe.

S retranchée.

Malgré toutes les oppositions de beaucoup d'habiles gens, l'usage est venu à bout de faire supprimer généralement la lettre *s* du milieu des mots où elle ne se prononce pas, sans aucun égard pour son étymologie. Ainsi, on écrit maintenant *maître*, *honnête*, *j'étois*, *écrire*, *répondre*, etc. au lieu de *maistre*, *honneste*, *j'estois*, *escrire*, *respon dre*; et on n'admet l'*s* au milieu des mots, que quand elle s'y prononce; comme dans *esprit*, *estime*, *espérance*, *protestation*, etc. L'Académie a suivi cette orthographe dans ses deux derniers Dictionnaires.

Lettres majuscules ou capitales.

C'est ainsi qu'on appelle les grandes lettres.

Elles se mettent toujours au commencement des noms propres de *Dieu*, d'*Anges*, d'*Hommes*, de *Royaumes*, *Provinces*, *Villes*, *Bourgs*, *Villages*, *Châteaux*, *Mers*, *Fléuves*, et *Rivieres*.

Les noms de dignités et de qualités s'écrivent aussi avec des majuscules, quand on en fait l'ap-

application à quelque sujet particulier : comme quand on dit : *le Roi*, c'est-à-dire, *le Roi de France*, *l'Empereur de la Chine*, *le Duc d'Orléans*, *le Prince de Conti*, *le Comte de Toulouse*, etc. Mais si ces mêmes noms de dignités et de qualités sont pris dans un sens général, et sans aucune attribution particulière, on les écrit alors avec les lettres ordinaires ; comme on le voit dans ces phrases, *Un roi sage et pieux fait le bonheur de ses sujets. La mort n'épargne pas plus les empereurs, ni les princes, que les autres hommes.*

Les majuscules se mettent encore au commencement des noms de tribunaux et de juridictions, comme le *Parlement*, le *Présidial*, etc.

Au commencement des noms de sciences, d'arts, et de professions, quand elles font le principal sujet du discours.

Enfin au commencement du premier mot d'un discours, d'une phrase, et d'un vers, pour y mettre plus de distinction et de netteté.

A linea.

On appelle écrire *à linea*, recommencer une nouvelle ligne, quoique la précédente ne soit pas entièrement remplie.

On doit le faire toutes les fois que ce que l'on a à écrire n'a pas une liaison prochaine et immédiate avec ce que l'on a déjà écrit, comme on peut le reconnoître dans tous les *à linea* de cet Ouvrage.

C H A P I T R E X V.

D E S A C C E N T S.

D. Q'ENTENDEZ-VOUS par Accents?

R. J'entends de certaines marques qu'on met

sur les voyelles, pour les faire prononcer d'un ton plus fort ou plus foible, et pour marquer les diverses inflexions de la voix.

D. Combien y a-t-il de sortes d'accens ?

R. Il y en a de trois sortes ; savoir, l'*accent aigu* (´), l'*accent grave* (`), et l'*accent circonflexe* (^).

D. Quel est, dans l'écriture, l'usage le plus ordinaire des accents ?

R. I. L'*accent aigu* se met sur tous les *é* fermés, soit au commencement, soit au milieu, soit à la fin des mots, comme dans *vérité*, *ténérité*, *les amitiés*, *les traités*, etc.

II. L'*accent grave* se met sur les *è* fort ouverts suivis d'une *s* à la fin des mots, comme dans *procès*, *après*, *auprès*, *dès*, *progrès*, *accès*, etc.

Il se met encore sur *à* lorsqu'il est article, pour le distinguer d'*a* verbe ; sur *là* adverbe, pour le distinguer de *la* article ou pronom conjonctif ; sur *où* adverbe, pour le distinguer de *ou* conjonction, etc.

Quelques Grammairiens veulent que l'on mette encore l'*accent grave* sur les *è* ouverts, au commencement et au milieu des mots, et que l'on écrive, *règle*, *zèle*, *poète*, *respecter*, *lumière*, *règne*, etc.

Mais cette pratique nous paroît également inutile et embarrassante. Voici quelques réflexions à ce sujet.

Les *è* ouverts se trouvent, ou au commencement d'une syllabe, et suivis d'une consonne, comme dans *esprit* ; ou au milieu d'une syllabe, et entre deux consonnes, comme dans *per-mis* ; ou à la fin d'une syllabe, et précédés d'une consonne ou d'une voyelle, comme dans *modè-le*, *lumière*.

Dans les deux premières circonstances, les *e* sont nécessairement ouverts à cause de la consonne

dont ils sont suivis, et avec laquelle ils sont liés ; de sorte qu'il ne seroit pas possible de les prononcer autrement, sans faire violence à l'usage et au génie de notre langue ; comme on peut le connoître dans ces mots, *ter-rasser*, *cru-el-lement*, *res-pec-table*, *net-tement*, *ob-jet*, *mor-tel*, etc. Par conséquent l'*e* étant naturellement ouvert dans ces syllabes, il n'a pas besoin de l'accent grave.

La maniere de prononcer l'*e* au commencement ou au milieu d'une syllabe, est tellement dépendante de la consonne suivante, qu'il est plus ou moins ouvert, à proportion que cette consonne demande une ouverture de bouche plus ou moins grande ; et c'est par cette raison que dans *im-perceptible*, *per* se prononce plus ouvert que *cep*.

Les seules consonnes *m* et *n*, au lieu de faire prononcer ouvert l'*e* qui les précède dans une syllabe, lui donnent, suivant ce que nous avons dit page 8, le son d'un *a* ou d'un *e* nasal ; d'un *a* nasal, comme dans ces mots, *en-tête-ment*, *em-ploi*, *em-porte-ment* ; d'un *e* nasal, comme dans ceux-ci, *en-nemi*, *bien-fait*, *li-en*, etc.

Il y a néanmoins quelques mots que l'usage apprendra, où l'*e* se prononce muet, quoique suivi de deux consonnes, comme *appeller*, *ressentir*, *se ressouvenir*, etc. Mais alors les deux consonnes doivent être regardées comme une seule, et comme n'ayant aucune liaison avec l'*e* qui les précède, *appe-ler*, *re-sentir*, *se re-souvenir*.

Tout ce que l'on vient de dire doit aussi s'appliquer à l'*e* qui se trouve dans la dernière syllabe d'un mot, lorsqu'il se joint dans la prononciation avec la consonne qui le suit, comme à la fin des mots *avec*, *relief*, *éternel*, *hiver*, *sujet*, etc. Et s'il n'est point ouvert dans ces mots *bled*, *clef*, *aimer*, *olivier*, *hommes*, etc. c'est qu'il n'emprunte rien du son des consonnes dont il est suivi,

Dans *aimer* et dans tous les infinitifs de la première conjugaison, l'*e* fermé devient un peu ouvert, lorsque l'infinitif est suivi d'un mot qui commence par une voyelle ou par une *h* non aspirée, parce qu'alors l'*r* se prononçant, elle change naturellement la prononciation de l'*e* qui la précède. Ainsi l'*e* de l'infinitif *aimer* est fermé dans *aimer la lecture*, et il est un peu ouvert dans *aimer à lire*.

Dans les monosyllabes, c'est-à-dire, dans les mots d'une syllabe, l'*e* suivi d'une *s* est toujours ouvert, *les, des, mes, tes, ses, ces*. On met l'accent grave sur *dès, près, très*, adverbess ou prépositions, parce que l'*e* s'y prononce plus ouvert que dans les monosyllabes précédents.

A l'égard de l'*e* dans la troisième circonstance, c'est-à-dire, lorsqu'il est à la fin d'une syllabe, et précédé d'une consonne ou d'une voyelle, on peut avancer comme une règle générale, qu'il est toujours ouvert, quand la syllabe qu'il termine est la pénultième ou l'avant-dernière d'un mot, et que la dernière finit par un *e* muet, soit que cet *e* muet soit suivi d'une *s*, comme dans les pluriels des noms, ou des deux lettres *nt*, comme dans les pluriels des verbes. Ainsi on prononcera l'*e* ouvert dans les pénultièmes syllabes des mots, *espece, siecle, remedes, regles, collegues, parallele, phenomene, caracteres, carrieres, planetes, eleve, ils possèdent, ils chancelent, ils considerent, ils interpretent, ils élèvent, etc.*

Si cette règle générale a des exceptions, ce ne peut être que dans quelques mots en *ége*, comme *collège, piège, siège, etc.* où l'on prononce assez ordinairement l'*e* pénultième comme un *e* fermé long; parce que cette prononciation s'accorde assez naturellement avec le son du *g*.

Cette règle générale paroît fondée dans la nature même de la langue. Comme les *e* muets qui sont à la fin des mots, n'ont qu'une chute sourde

qui

qui fait baisser et précipiter en quelque sorte le ton de la voix, il est naturel qu'elle se relève et se soutienne davantage sur la syllabe précédente, pour regagner d'un côté ce qu'elle perd de l'autre. Or la voix ne peut guere appuyer sur l'*e*, qu'en lui donnant un son ouvert; par conséquent c'est une espece de nécessité que l'*e* soit ouvert dans la pénultieme syllabe des mots qui finissent par un *e* muet. On auroit même de la peine à l'y prononcer autrement, et l'*e* fermé ou muet ne rendroit communément en cette occasion qu'un son désagréable et forcé.

Cette prononciation de l'*e* ouvert est si naturelle et si propre à la langue françoise, que les *e* muets, dans la pénultieme de plusieurs verbes, deviennent ouverts lorsque la dernière syllabe prend l'*e* muet. Ainsi on prononce avec l'*e* muet, *jeter*, *acheter*, *mener*, *appeller*; mais il faut prononcer avec l'*e* ouvert, *je jette*, *j'achette*, *je mene*, *j'appelle*.

C'est encore pour cette raison que l'*e* muet des premières personnes des verbes devient fermé ou même un peu ouvert, et il est d'usage d'y mettre l'accent aigu, quand ces personnes sont suivies du pronom personnel *je*, avec lequel elles ne font qu'un mot. Ainsi en prononçant, *aimé-je?* *parlé-je?* comme *collège*, *piège*, on évite la prononciation choquante des deux *e* muets qui se rencontrent de suite dans *aime-je?* *parle-je?*

On demande pourquoi l'*e* muet se change en *e* fermé ou un peu ouvert dans *m'expliqué-je bien?* et qu'il ne s'y change pas dans *amene-le-moi*, *donne-le-moi*, etc? C'est que la voix ne peut pas se reposer sur un *e* muet suivi d'un autre *e* muet, ni sur un *e* muet final. L'un ou l'autre arriveroit si les deux *e* demeueroient muets dans *m'explique-je*, et dans les autres premières personnes terminées en *e* muet et suivies de *je*. Au lieu que dans *amene-le-moi*, *donne-le-moi*, la voix ne fait que

passer rapidement sur les deux *e* muets pour se reposer sur moi. Voilà pourquoi il n'est pas nécessaire de changer le premier *e*.

En général les *e* qui terminent d'autres syllabes que la pénultième, ou qui terminent la pénultième dans les mots dont la dernière ne finit pas par un *e* muet, sont fermés ou muets, et prennent toujours l'accent aigu, s'ils sont fermés, pour les distinguer des *e* muets, comme dans ces mots, *répondre*, *depuis*, *défaut*, *retenir*, *méconnoître*, *reconnoître*, *répétition*, *séjour*, *mouvement*, *séparément*, etc.

Il est aisé de conclure de tout ce qu'on vient de dire, qu'à l'exception de quelques mots, les *e* ouverts n'ont pas besoin d'être marqués de l'accent grave, puisque ce son leur est naturel dans les endroits où ils sont employés, et qu'on ne pourroit les prononcer autrement, sans forcer l'usage de la langue.

Ainsi, on connoitra qu'un mot dont la dernière syllabe est terminée par *ent*, est la troisième personne du pluriel d'un verbe, et que, par conséquent, les lettres *ent* ne s'y prononcent que comme un *e* muet, quand l'*e* de la syllabe précédente sera sans accent, comme dans *ils différent*, *ils précédent*; au lieu que, dans les adjectifs *différent*, *précédent*, l'accent aigu qui est sur l'*e* de la pénultième syllabe, marque que la dernière ne se prononce pas en *e* muet.

C'est aux bons Dictionnaires et à l'usage, que l'on doit recourir pour savoir quand ces *e* sont muets ou fermés, et quand ils prennent ou ne prennent pas l'accent aigu,

L'*e* de la syllabe *de*, lorsqu'elle est au commencement d'un mot, est presque toujours fermé; et la règle générale que l'on peut suivre en toute sûreté pour la prononciation de cette syllabe, est que, quand elle donne au mot à la tête duquel elle se trouve, une signification privative ou con-

traire à celle qu'il auroit, si elle en étoit ôtée, l'*e* y est toujours fermé.

Cette règle est sans aucune exception. *Désarmer* signifie le contraire d'*armer*; *désapprendre* signifie le contraire d'*apprendre*; *défaire*, *débrider*, *décharger*, *déshonorer*, etc. signifient le contraire de *faire*, *brider*, *charger*, *honorer*, etc. Voilà pourquoi, dans tous ces mots, le *dé* se prononce avec l'*e* fermé.

Il n'en est pas de même des mots *degré*, *de-meure*, *depuis*, et quelques autres, où le *de* se prononce avec l'*e* muet, parce qu'il n'y a dans ces mots aucune signification privative ou de contrariété à l'égard d'un autre mot.

Il ne s'ensuit pourtant pas que tous les mots où le *de* se prononce fermé, marquent cette privation ou contrariété. Mais il est toujours sûr que toutes les fois que le *dé* la marque, il doit être fermé.

On peut encore donner une règle générale à l'égard de la syllabe *re*; c'est que l'*e* y est ordinairement muet, quand elle est la première d'un mot qui signifie réitération ou redoublement d'action; comme dans *redire*, *refaire*, *recommencer*, *représenter*, etc.

C'est pour cela que l'*e* de la syllabe *re* est muet, quoique suivi de deux *ss*, dans les mots *ressemblance*, *ressemblant*, *ressembler*, *ressentiment*, *ressentir*, *resserrement*, *resserrer*, *ressort*, *ressortir*, *ressource*, *ressouvenance*, *ressouvenir*, *ressuer*; excepté *ressusciter*, où l'*e* de la syllabe *re* est fermé.

Il y a pourtant deux occasions où la syllabe *re*, quoique préposition réduplicative, se prononce avec l'*e* fermé et accentué.

1. Quand elle est ajoutée à un mot qui commence par un *e* fermé ou par une autre voyelle,

comme on le voit dans les mots suivants : *Echauffer*, *réchauffer*; *écrier*, *récrier*; *écrire*, *récrire*; *édifier*, *réédifier*; *équiper*, *rééquiper*; *échafauder*, *rééchafauder*; *échapper*, *réchapper*; *élargir*, *rélargir*; *émoudre*, *réémoudre*; *essuyer*, *ressuyer*; *établir*, *rétablir*; *étendre*, *réétendre*; *étudier*, *réétudier*; *aggraver*, *réaggraver*; *assigner*, *réassigner*; *habituer*, *réhabituer*; *intégration*, *réintégration*; *unir*, *réunir*. On prononce *re* avec l'*e* muet, dans *rehausser* formé de *hausser*, parce que l'*h* y est aspirée, et, par conséquent, considérée comme consonne.

2. Quand la préposition *re* marque reduplication, sans qu'on puisse dire qu'elle soit ajoutée à un mot, c'est-à-dire, quand le mot reduplicatif où elle se trouve, ne seroit pas un mot françois, on auroit une signification toute différente, si on l'en séparoit. Ainsi, on dit *récidive* et *récidiver* avec l'*e* fermé, parce que *cidive* et *cidiver* ne sont pas des mots françois. Il en est de même des suivants : *récoler* et *récolement*, *récriminer* et *récrimination*, *rédimir*, *reduplicatif* et *reduplication*, *réfléchir*, *réfraction*, *régénérer* et *régénération*, *réhabiliter* et *réhabilitation*, *réintégrer*, *réitérer* et *réitération*, *réparer* et *réparation*, *répercuter* et *répercussion*, *répéter*, *répétiteur* et *répétition*, *résipiscence*, *résumer*, *résurrection*, et *réverbération*.

Il faut en excepter *réconfronter*, *réformer*, et les mots qui en sont composés, où l'*e* de la syllabe *re* est fermé, quoiqu'on dise, dans le même sens, *confronter* et *former*.

Il y a encore, à l'égard de la syllabe *re*, une bizarrerie que l'usage a introduite contre toute règle. On la prononce avec l'*e* fermé dans *réception*, quoique ce mot soit dérivé de *recevoir*, où l'*e* est muet. De même, l'*e* est fermé dans *réfugier*, et il est muet dans *refuge*. Il est fermé dans *relégation*, et muet dans *reléguer*. On dit *remis-*

sion, quoiqu'on dise *remettre*; *rétenion*, quoiqu'on dise *retenir*, *irréligion* et *irréligieux*, quoiqu'on dise *religion* et *religieux*, etc.

Souvent un même mot a des significations toutes différentes, lorsqu'on y prononce la syllabe *re* avec l'*e* muet ou avec l'*é* fermé; ce qu'on ne peut distinguer dans l'écriture, qu'en y mettant ou en n'y mettant pas l'accent aigu. *Répartir*, avec l'*é* fermé, signifie *distribuer*, *subdiviser*; et *repartir*, avec l'*e* muet, signifie *répondre*, ou *partir une seconde fois*. *Répondre* signifie *faire une réponse*; et *repondre* signifie *pondre une seconde fois*. *Rétendre* signifie *étendre de nouveau*; *retendre* signifie *tendre de nouveau*.

Cet essai d'observations sur les seules syllabes *de* et *re*, fait assez connoître qu'il n'est guère possible de donner des règles sûres, générales, et uniformes pour la position de l'accent aigu sur les *e*, sans entrer dans un détail considérable d'exceptions et d'irrégularités, qui nous meneroit au delà des bornes qui nous sont prescrites. Ces recherches ne peuvent entrer que dans un Traité particulier de la prononciation.

III. L'accent circonflexe ne se met et ne doit se mettre que sur les voyelles longues, tant au milieu qu'à la fin des mots; comme dans *empêchement*, *entêtement*, *problème*, *suprême*, *côte*, *gîte*, *flûte*, *dépôt*, *aussitôt*, *tantôt*, *arrêt*, *intéret*, etc.

Il ne s'ensuit pourtant pas qu'on doive le mettre sur toutes les voyelles longues: l'usage ne l'admet qu'à l'égard de quelques unes. Ainsi, dans *grace*, *chapitre*, *muse*, l'*a*, l'*i*, et l'*u* sont longs sans avoir l'accent circonflexe.

Lorsque l'*e* est long, il est presque toujours très-ouvert, comme on le reconnoitra dans les mots précédents. Mais il n'est long, et il ne prend l'accent circonflexe au milieu des mots, que

quand il est à la fin d'une syllabe , et que ce n'est pas la consonne suivante qui le fait prononcer très-ouvert. Ainsi, il ne prend point l'accent circonflexe dans *vertu* , *permis* , *guerrier* , etc. parce qu'il n'y est pas long, quoique très-ouvert.

Bien des gens croient que l'accent circonflexe est mis simplement pour marquer quelque lettre supprimée, et qu'on ne l'emploie, par exemple, dans *honnête* , que parce qu'on écrivoit antrefois *honneste* ; et sur ce principe, ils écrivent encore, avec l'accent circonflexe , *aperçut* , *connut* , *vit* , *pût* , etc. par la seule raison que dans l'ancienne orthographe, on écrivoit *apperceut* , *conneu* , *veu* , *peu* , etc.

Il est vrai que dans *honnête* , et dans plusieurs autres mots, l'accent circonflexe est mis à la place de l's ; mais c'est seulement dans les syllabes longues, et où la lettre *s* ne servoit qu'à étendre le son de la voyelle. A l'égard des autres mots dont la nouvelle orthographe a retranché quelques lettres, il nous paroît inutile de les remplacer par l'accent circonflexe. C'est éviter une inutilité par une autre. D'ailleurs, est-il bien important de se ressouvenir, par une marque particulière, des lettres que l'on a supprimées dans plusieurs mots ? Nous pensons néanmoins qu'il est à propos de conserver cet accent dans certains mots, pour prévenir quelque équivoque, comme dans *dû* , participe du verbe *devoir* , pour le distinguer de *du* article ; dans *crû* , participe du verbe *croître* , pour le distinguer de *cru* , participe du verbe *croire* ; dans *sâr* , adjectif, pour le distinguer de *sur* , préposition, etc. Du reste, son emploi doit toujours être de marquer les voyelles ou syllabes longues.

Il n'est pas possible de donner une règle générale et infaillible, qui détermine quelles sont les syllabes longues où il faut mettre l'accent circonflexe. On les connoîtra par le détail suivant.

Syllabes finales.

At, *appât* ; **ait**, *il plaît* ; **èt**, *aquêt* ; **ît**, *gît* ; **ôt**, *impôt* ; **oît**, *il paroît*, *il croît*, venant de *croître* ; **ôût**, *goût* ; **ût**, *affût*.

Toutes les syllabes qui terminent les troisièmes personnes singulières de l'imparfait du subjonctif des verbes : *qu'il aimât*, *qu'il rendût*, *qu'il reçût*, *qu'il retînt*.

Pénultièmes Syllabes.

Ache, *relâche*, *âge* ; **aite**, *faîte*, *sommet* ; **âitre**, *maître* ; **âle**, *pâle* ; **âne**, dans les seuls mots *âne* et *crâne* ; **âpre**, *câpre* ; **âte**, *pâte* ; **âtre**, *plâtre* ; **êche**, *bêche* ; **êle**, *grêle*, excepté dans *zele* ; **ême**, *diadème* ; **êne**, *chêne* ; **êpe**, *guêpe* ; **ête**, *tempête* ; **être**, *salpêtre* ; **îte**, *gîte* ; **oître**, *croître*, *paroître* ; **ôle**, *contrôle*, excepté dans *il vole* pour *il dérobe* ; **ôme**, dans les seuls mots *dôme* et *fantôme* ; **ône**, *aumône* ; **ôte**, *côte* ; **ôtre**, *apôtre* ; **oûte**, *croûte*, excepté dans *absoute* ; **ûte**, *chûte*.

Toutes les pénultièmes syllabes des premières et secondes personnes du pluriel du prétérit défini des verbes : *nous aimâmes*, *vous aimâtes* ; *nous rendîmes*, *vous rendîtes* ; *nous reçûmes*, *vous reçûtes* ; *nous retînmes*, *vous retîntes*.

Tous les mots qui ont les terminaisons précédentes, et dont les syllabes finales ou pénultièmes sont longues, y prennent l'accent circonflexe, et cet accent est conservé dans ceux qui en sont formés, ou qui y ont quelque rapport : *bât*, *bâter* ; *arrêt*, *arrêter* ; *lâche*, *lâcheté* ; *tête*, *entêter*, *entêtement*, etc.

Il y a plusieurs mots qui ne peuvent se ranger sous des terminaisons communes, et qui s'écrivent avec le même accent, aussi bien que leurs composés ou dérivés.

Ce sont, *accoutrer*, *ainé*, *bâfrer*, *bâiller*, *bâ-*

tard, bâter, bâtir, bâton, beler, bélière, blâme, brûler, bûche, chaîne, châsse de reliques; châtaine, château, châtier, clôture, côte, coudre, dîme, dîner, embûche, empêcher, empêtrer, enchevêtrer, endévé, engrêlé, épître, évêché, évêque, fâcher, fâcheux, féler, flâner, fraîcheur, frôler, fêté, gâcheux, gâteau, goûter, gêner, grève, hôtel, hôpital, huître, jeûne, abstinence, mâcher, mûter, matin, chien, mêler, mûr, en maturité, mûrir, ôter, pâcage, pâmer, pâque, pâtis, pâture, pétrit, poêle, prêter, puiné, râteau, reître, rêve, lâter, traîner, véler, vépres, vêtir.

CHAPITRE XVI.

De la Ponctuation et de quelques figures dont on se sert en écrivant.

I. DE LA PONCTUATION.

D. QU'EST-CE que la Ponctuation ?

R. C'est la manière de marquer, en écrivant, les endroits d'un discours où l'on doit s'arrêter, pour en distinguer les parties, ou pour reprendre haleine.

D. De quelles notes ou caracteres se sert-on pour distinguer les parties du discours ?

R. On se sert de la Virgule (,), du Point avec la virgule (;), des deux Points (:), du Point (.), du Point interrogatif (?), et du Point admiratif (!).

D. Que faut-il savoir, avant que d'entrer dans l'explication de ces différents caracteres ?

R. Il faut savoir ce que c'est que Phrase et Période.

Il y a de trois sortes de Phrases ; savoir, la phrase simple, la phrase composée, et la phrase complexe.

Toute *phrase* (ou proposition) doit avoir au moins un *Sujet* et un *Attribut*.

Le *Sujet* d'une phrase est ce dont on affirme ou dont on nie quelque chose. On l'appelle encore *Nominatif du verbe*.

L'*Attribut* est ce que l'on affirme, ou ce que l'on nie du sujet; et il est ordinairement exprimé par le verbe avec son régime.

Ainsi, dans cette phrase, *le soleil gouverne les saisons*; *le soleil* est le sujet dont j'affirme quelque chose, et *gouverne les saisons*, est l'attribut, ou ce que j'affirme du soleil.

La *phrase simple* est celle qui n'a qu'un sujet et qu'un attribut, ou un seul nominatif et un seul verbe avec son régime; comme, *Le soleil éclaire la lune*.

La *phrase composée* est celle qui a, ou plusieurs sujets et un attribut, ou un sujet et plusieurs attributs, ou plusieurs sujets et plusieurs attributs. Exemples.

La lune et les autres planetes reçoivent leur lumiere du soleil.

Alexandre a été le plus généreux de tous les rois, et le vainqueur de Darius.

Ni les maisons, ni les terres, ni les plus grands amas d'or et d'argent, ne peuvent chasser la fièvre du corps de celui qui les possède, ni délivrer son esprit d'inquiétude et de chagrin.

La *phrase complexe* est celle qui n'a proprement qu'un sujet et qu'un attribut; mais dont le sujet ou l'attribut, ou tous les deux ensemble, renferment d'autres phrases qui les modifient, et y ajoutent quelques circonstances.

Les phrases qui dépendent du sujet ou de l'attribut, et qui les modifient en quelque manière que ce soit, s'appellent *phrases incidentes*, et sont ordi-

nairement amenées dans la phrase principale par des pronoms relatifs, par des participes, ou par des conjonctions. Exemples.

(1) Son coursier écumanant sous un maître intrépide.
Nage tout orgueilleux de la main qui le guide.

(2) *Sous un air serein et tranquille, il formoit (Louis XIV) ces foudres dont le bruit a retenti par tout le monde, et ceux qui grondent encore, sur le point d'éclater.*

Les phrases incidentes, qui modifient le sujet ou l'attribut, peuvent encore être elles-mêmes modifiées par d'autres phrases incidentes, comme quand JÉSUS-CHRIST dit : *Celui qui fera la volonté de mon pere qui est dans le ciel, entrera dans le royaume des cieux.*

Une phrase peut être composée et complexe tout ensemble, si elle a plusieurs sujets ou plusieurs attributs, et que ces sujets ou ces attributs soient modifiés par des phrases incidentes. Exemple :

L'estime singulière que fit Alexandre le Grand des poésies d'Homere, et les égards qu'il eut dans le sac de la ville de Thebes pour la mémoire de Pindare, ne lui ont guere moins acquis de réputation que toutes ses conquêtes.

La période est un assemblage de plusieurs phrases, ou simples, ou composées, ou complexes, dépendantes les unes des autres, et liées ensemble par des conjonctions, pour faire un sens complet, et ne former qu'un seul tout.

(3) *Si vous êtes résolus, Messieurs, d'imiter Philippe, ce que jusqu'ici vous n'avez pas fait ; si chacun veut s'employer de bonne foi pour le bien public, les riches en contribuant de leurs biens, les jeunes en prenant les armes ; enfin pour tout*

(1) Despréaux.

(2) Péliisson.

(3) Démosthenes, prem. Philipp.

dire en peu de mots , si vous voulez ne vous attendre qu'à vous-mêmes , et renoncer à cette paresse qui vous lie les mains , en vous entretenant de l'espérance de quelque secours étrangers ; avec l'aide des Dieux , vous réparerez bientôt vos fautes et vos pertes , et vous tirerez vengeance de votre

CHAP.

Les parties qui composent une phrase ou une période en sont appelées les *membres*.

Les *membres* d'une phrase sont les phrases incidentes qui en modifient les sujets et les attributs.

Les sujets et les attributs simples et sans modification n'en sont appelés que les *parties* , à cause de leur peu d'étendue.

Les *membres* d'une période sont les phrases ou simples , ou composées , ou complexes , dont elle est formée.

D. Quel est l'usage de la Virgule ?

R. On peut dire en général qu'elle s'emploie dans tous les endroits d'une période où l'on peut faire naturellement une pause , quoique le sens ne soit pas fini , et que l'on attende encore quelque chose pour l'intelligence de la pensée.

C'est avec la virgule que l'on distingue ordinairement les parties ou membres de la phrase , et les membres de la période , quand elle est courte , comme on le voit dans ces phrases.

Si la bonne chère et le luxe de la table peuvent procurer quelque solide gloire , Lucullus étoit le plus grand homme de son temps.

L'Histoire , la Géographie , le Blason , la Musique , la Grammaire , sont des sciences et des arts qu'il convient aux Dames d'étudier.

Boire , manger , dormir , jouer , se promener , se visiter , sont les occupations les plus ordinaires des personnes du grand monde.

Un discours doit être prononcé clairement, distinctement, noblement, et vivement.

(1) *La modestie qui semble jeter un voile sur les plus belles actions, et qui n'est attentive qu'à les couvrir, sert malgré elle à les relever davantage, et à leur donner un lustre qui les rend plus éclatantes.*

Il paroît inutile d'expliquer en détail quels sont les endroits d'une période où l'on peut se reposer, et où par conséquent il faut mettre la virgule. On les connoîtra aisément, pour peu que l'on fasse d'attention à ce qu'on lit, ou à ce qu'on écrit.

Nous observerons seulement que les conjonctions *et, ni, ou, comme*, et quelques autres, tiennent lieu de la virgule, quand les termes qu'elles rassemblent sont simples et courts, comme quand on dit : *L'exercice et la frugalité fortifient le tempérament. Je ne veux plus vous voir ni vous parler. Il faut satisfaire à la justice de Dieu dans ce monde ou dans l'autre. J'agis comme vous me l'avez ordonné.*

Mais on met la virgule avant ces conjonctions, si les termes qu'elles rassemblent sont accompagnés de circonstances ou de phrases incidentes, comme quand on dit : *L'exercice que l'on prend à la chasse, et la frugalité que l'on observe dans les repas, fortifient le tempérament. Je ne veux plus vous voir dans l'état où vous êtes, ni vous parler des risques que vous courez. Il faut satisfaire à la justice de Dieu dans ce monde, ou s'attendre à en éprouver toute la rigueur dans l'autre. J'agis dans l'affaire dont vous m'avez confié le soin, comme vous me l'avez ordonné par votre dernière lettre.*

D. Quel est l'usage du Point avec la virgule, et des deux Points ?

R. C'est en général de marquer un plus grand repos que la virgule.

(1) M. Rollin.

1. Le *Point avec la virgule* s'emploie ordinairement pour séparer les principaux membres d'une période, quand ils sont longs, et qu'ils renferment d'autres membres, ou parties séparées par des virgules. On s'en sert encore pour distinguer les phrases qui sont sous le même régime, ou celles que l'on a lieu d'attendre comme une suite et une dépendance des précédentes: ce qu'on reconnoitra dans les exemples suivants.

(1) *Oui, Monsieur, que l'ignorance rabaisse tant qu'elle voudra l'Eloquence et la Poésie, et traite les habiles écrivains de gens inutiles dans les Etats, nous ne craindrons pas de le dire à l'avantage des Lettres, et de ce Corps fameux dont vous faites maintenant partie; du moment que des esprits sublimes, passant de bien loin les bornes communes, se distinguent, s'immortalisent par des chefs-d'œuvre, comme ceux de Monsieur votre frere; quelque étrange inégalité que, durant leur vie, la fortune mette entr'eux et les plus grands héros, après leur mort, cette différence cesse.*

On distingue dans les Etats de l'Europe, quatre especes de gouvernements; savoir, le despotique, le monarchique, l'aristocratique, et le démocratique.

2. Les deux *Points* marquent un plus grand repos que le *Point avec la virgule*, et servent à distinguer des phrases ou membres qui supposent les premiers sans en dépendre absolument: en sorte que le sens de ce qui précède les deux *Points* est fini, et que ce qu'on ajoute ensuite n'est que pour l'étendre ou l'éclaircir, comme on le voit dans ces phrases.

(2) *Roscus est un si excellent acteur, qu'il paroît seul digne de monter sur le théâtre: mais, d'un*

(1) Discours prononcé par M. Racine dans l'Académie Française, à la réception de Thomas Corneille.

(2) Cicéron pour Quint. Roscius.

autre côté, il est si homme de bien, qu'il paroît seul digne de n'y monter jamais.

(1) *Maintenant Athenes paroît avoir échoué : genre de malheur commun à tous les mortels, lorsqu'il plaît ainsi au souverain Être.*

Il n'est pas étonnant que l'on confonde ordinairement l'usage des deux points avec l'usage du point et de la virgule. Les circonstances où on les emploie sont en si grand nombre et si différentes les unes des autres, qu'il est presque impossible d'en donner des règles sûres, et dont on puisse faire une application exacte. Celles que nous avons données sont générales, et ne renferment que les circonstances qui nous ont paru les plus ordinaires.

D. Quel est l'usage du Point ?

R. On le met à la fin d'une phrase ou d'une période dont le sens est absolument fini, c'est-à-dire, lorsque ce qui la suit en est tout-à-fait indépendant : les phrases précédentes peuvent servir d'exemples.

Nous observerons que, dans le style concis et coupé, on met souvent les *deux points* à la place du *point*, parce que les phrases étant courtes, elles semblent moins détachées les unes des autres. Exemple :

(2)... *Voilà Canius amoureux de la maison : il presse Pithius de la lui vendre : Pithius paroît avoir bien de la peine à s'y résoudre : il s'en fait beaucoup prier : enfin, il y consent. Canius qui souhaitoit ardemment cette maison, et qui étoit riche, l'achete tout ce que l'autre voulut, et l'achete même toute meublée. On fait le contrat : voilà l'affaire consommée.*

(1) Démosth. pour Ctesiphon.

(2) Cic. Off. 1, 3.

D. Où met-on les Points interrogatifs et admiratifs ?

R. I. Le *Point interrogatif* se met à la fin des phrases qui expriment une interrogation. Exemples : (1) *Qui fit jamais de si grandes choses ? Qui les dit avec plus de retenue ?*

2. Le *Point admiratif* se met à la fin des phrases qui expriment une admiration ou une exclamation. Exemples :

Qu'il est difficile d'être victorieux et d'être humble tout ensemble !

(2) *O mere, ô femme, ô Reine admirable et digne d'une meilleure fortune, si les fortunes de la terre étoient quelque chose !*

II. Des autres figures dont on se sert en écrivant.

D. Quelles sont les figures que l'on emploie encore en écrivant ?

R. Ce sont, l'*Apostrophe* ('), le *Trait d'union* (-), les deux *Points sur voyelle* (¨), la *Cédille* (ç), et la *Parenthèse* ().

D. Quel est l'usage de chacune de ces figures ?

R. I. L'*Apostrophe* marque une élision, c'est-à-dire, la suppression d'une voyelle finale : elle se place au haut de la lettre qui précède la lettre supprimée. Ainsi, on dit *l'esprit*, au lieu de *le esprit*.

L'élision d'une voyelle finale ne se fait ordinairement que quand le mot suivant commence par une voyelle, ou par une *h* non aspirée.

Il faut en excepter l'adjectif féminin *grande*, qui perd quelquefois l'*e* muet final, et prend une apostrophe à la place, avant certains substantifs, quoique ces substantifs commencent par une con-

(1) Orais. Fun. de M. de Turenne par M. Fléchier.

(2) Orais. Fun. de la Reine d'Anglet. par M. Bessuet.

sonne ; comme *grand'messe , grand'chambre , grand'salle , grand'chère , grand'mère , grand'peur , grand'pitié , grand'chose.*

Grand'chère , grand'peur , grand'pitié , grand'chose , ne s'emploient que dans le discours familier.

Au reste, il n'y a guère que des monosyllabes qui prennent l'apostrophe. Ce sont ,

Le , la , de , articles ou pronoms conjonctifs , *l'accord , l'harmonie , livre d'étude , pour le accord , la harmonie , livre de étude. Je l'aime , pour je le aime ou je la aime.*

Me , te , se , pronoms conjonctifs , quand ils sont avant les verbes : *vous m'obligerez , je t'avertis , il s'occupe ou ils s'occupent , pour vous me obligerez , je te avertis , il se occupe ou ils se occupent.*

Ce , pronom démonstratif , avant les troisièmes personnes du verbe être. *C'est la vérité ; c'étoient de grands hommes ; pour Ce est la vérité ; ce étoient de grands hommes.*

Que , pronom ou conjonction. *La bataille qu'Alexandre a gagnée , pour que Alexandre ; etc. Qu'avez-vous fait ? pour Que avez-vous fait ? Je n'ai qu'un écu , pour que un écu.*

Ne , adverbe de négation. *Vous n'obéissez pas , pour Vous ne obéissez pas.*

Si , conjonction , avant les pronoms personnels. *ibet ils. S'il étudie ou s'ils étudient , pour Si il étudie , si ils étudient.*

Jusque ; préposition. *Jusqu'à Rome , pour jusque à Rome. Jusques ,* avec une *s* , ne s'apostrophe jamais : *jusques à Rome.*

Quelque , avant *un.* *Quelqu'un , pour quelque un.*

Quoiqu'on fasse , en prononçant , une élision de l'e muet final dans tous les mots , lorsque le

mot suivant commence par une voyelle ou par une *h* non aspirée, on ne le retranche pas pour cela, en écrivant. Ainsi, on écrit *gloire immortelle*, et on prononce, *gloir'immortelle*.

II. Le *Trait d'union* sert à joindre deux mots, pour les prononcer comme s'il n'y en avoit qu'un.

On le met entre le verbe et le pronom personnel, toutes les fois que le pronom personnel se trouve après le verbe : ce qui arrive dans plusieurs cas.

1. Quand la phrase interroge, comme nous l'avons dit, page 161. *Veut-il venir? croit-elle se moquer de moi? etc.*

2. Dans certaines phrases où le verbe est précédé des mots aussi, *peut-être*, *du moins*, *au moins*, *en vain*, *à peine*, etc. *Aussi reconnu-il sa faute. Peut-être arriverez-vous trop tard. Du moins ou au moins lui dirai-je ce que j'ai sur le cœur. En vain voudroit-on m'en détourner. À peine étoient-ils revenus, etc.*

3. Dans d'autres phrases, où le pronom personnel rejeté après le verbe tient lieu des conjonctions *quoique* ou *quand même*, mises avant le verbe, ou marque un souhait. *Dût-il m'en coûter la vie; c'est-à-dire, quoiqu'il m'en dût, ou quand même il m'en devrait coûter la vie. Puissiez-vous réussir; c'est-à-dire, je souhaite que vous réussissiez.*

4. Lorsqu'en rapportant les paroles de quelqu'un, on met entre deux virgules, *dit-il*, *répondirent-ils*, *s'écrièrent-elles*, etc.

Quand le pronom personnel *il* ou *elle* est après une troisième personne du singulier, terminée par une voyelle, on ajoute un *t* entre le verbe et le pronom, avec deux traits d'union, un avant le *t*, et l'autre après. Ainsi, on écrit, *Aime-t-il l'étude? A-t-il lu? Joue-t-elle? Profita-t-il de vos avis? Alla-t-elle à la campagne? etc.*

Toutes les fois que les personnes de l'impératif sont suivies d'un pronom conjonctif, on les joint par le *trait d'union*. *Réjouis-toi ; donnez-moi ; repentons-nous ; souvenez-vous , aimez-nous ; répondez-lui ; voyons-le ; cherchez-la ; écrivez-leur ; allez-y ; prenez-en ; mangez-en , etc.*

Si le pronom conjonctif étoit suivi d'un autre pronom conjonctif, il faudroit encore joindre les deux pronoms par le *trait d'union*. *Montrez-le-moi ; fiez-vous-y ; envoyez-nous-en ; rendez-les-lui ; allons-nous-en , etc.*

On se sert encore du *trait d'union* quand le pronom démonstratif *ce* est après les troisièmes personnes du verbe *être*, et qu'il ne s'accorde pas avec le substantif suivant. *Est-ce à vous de commencer ? Qu'est-ce que la philosophie ? Sont-ce vos livres ? Etoient-ce des hommes ? etc.*

Quand les monosyllabes *ci*, *là*, *çà*, sont joints à quelque mot que ce soit, de manière qu'on ne puisse les en séparer en parlant. *Celui-ci , celui-là ; cet homme-ci , cette femme-là ; demeurez-là , là-haut , là-bas , ci-dessus , ci-dessous , venez-çà , etc.*

Enfin, quand deux ou plusieurs mots sont tellement joints ensemble, qu'ils n'en fassent plus qu'un, comme *quelques-uns , quelques-unes , courte-pointe , chef-d'œuvre , avant-coureur , portemanteau , s'entre-battre , contre-temps , peut-être , tout-à-fait , etc.*

III. Les *deux points* se mettent sur une voyelle pour marquer que cette voyelle ne fait pas une même syllabe avec la voyelle qui la précède immédiatement. Ainsi, dans *haï*, *naïveté*, on met deux points sur l'*i*, parce qu'il fait une syllabe séparée de l'*a* qui le précède, et que, sans ces deux points, on le prononceroit avec l'*a*, comme dans *je fais , aimant , naissance*.

On ne doit employer les deux points sur une voyelle, que quand elle pourroit avoir avec la

précédente deux prononciations différentes , et que ces deux points servent à ôter l'équivoque. Ainsi, dans *Saül*, *Pirithoüs*, *Moïse*, *aiguë*, *ambiguë*, on met deux points sur l'*u*, l'*i*, et l'*e*, afin que l'on ne prononce pas *Saül* comme *Saul* ou *Paul*, les deux dernières syllabes de *Pirithoüs* comme *tous*, les deux premières de *Moïse* comme la première de *moisi*, et les dernières d'*aiguë*, *ambiguë*, comme les dernières de *langue*, *fatigue*.

Mais c'est une pratique vicieuse, ou du moins inutile ; que de mettre les deux points sur une voyelle qui fait une même syllabe avec la précédente, ou sur celle qui ne peut pas se joindre, ni faire une seule syllabe avec la précédente, et qui, par conséquent, ne fait aucune ambiguïté pour la prononciation. Ainsi, ceux qui écrivent *avoüer*, *jouïr*, *proüe*, *avenüe*, *rüe*, *vüe*, etc. ne font pas des deux points l'usage qu'il convient d'en faire, parce qu'ils les mettent ou sur une voyelle qui fait une syllabe avec la précédente, comme dans *avoüer*, *jouïr*, *proüe*, ou sur une voyelle qui, sans les deux points, se prononceroit toujours de la même manière ; comme dans *avenüe*, *rüe*, *vüe*, etc.

En mettant l'accent aigu sur l'*e* qui précède une voyelle, il est inutile de mettre deux points sur cette voyelle pour la séparer de l'*e*, parce que l'accent aigu faisant prononcer l'*e* fermé, il ne peut plus être confondu avec la voyelle suivante. Ainsi, dans *geolier*, l'*e* et l'*o* ne font qu'une syllabe ; mais dans *géant*, *géométrie*, *géographie*, *obéissant*, *réitérer*, *réussir*, etc. l'accent aigu donne à l'*e* une prononciation distinguée de celle de la voyelle suivante.

C'est encore une espèce d'abus que de mettre deux points sur l'*i*, pour lui donner le son de deux *i* : comme dans *païs*, *envoier*, *moien*, etc.

Il est beaucoup mieux de se servir alors de l'*γ* grec et d'écrire *pays*, *envoyer*, *moyen*, suivant ce que nous avons dit, page 388.

IV. La *Cédille*, qui est une espèce de virgule ou de petit *c* retourné, se met sous le *c* pour en adoucir le son, c'est-à-dire, pour lui donner, avant l'*a*, l'*o* et l'*u*, le même son qu'il a avant l'*e* et l'*i*. Ainsi, dans *il commença*, *il prononça*, *leçons*, *avançons*, *il conçut*, *nous reçûmes*, etc. le *c* se prononce avec le son de l'*s* rude, qui est le même que celui du *c* avant l'*e* et l'*i* : *il commensa*, *il prononsa*, *lesons*, *avançons*, *il consut*, *nous resûmes*, etc.

V. La *Parenthèse* est figurée par deux espèces de crochets qui renferment un petit nombre de paroles qu'on insère dans le discours, qui en interrompent le sens, et qu'on croit nécessaires pour l'intelligence de la phrase, comme on le verra dans les exemples suivants.

Le Rhéteur fera observer (c'est Quintilien qui parle) comment, dans l'exorde, on se rend les auditeurs favorables; quelle clarté il y a dans la narration, quelle brièveté, quel air de sincérité, quel dessein caché quelquefois, et quel artifice (car ici le secret de l'Art n'est guère connu que des Maîtres de l'Art); quel ordre ensuite et quelle justesse dans la division; comment dans les preuves l'Orateur est subtil, vif, serré, etc.

Que peuvent contre lui (contre Dieu) tous les Rois de la terre?

Quand la phrase interposée est très-courte, on se sert plutôt de virgules que de la parenthèse, pour la séparer. Exemple :

Qui fournira à mes yeux, dit le prophète Jérémie, une fontaine de larmes, pour pleurer les malheurs de Jérusalem?

CHAPITRE XVII.

DE LA PRONONCIATION.

D. QU'EST-CE que la Prononciation ?

R. C'est la maniere d'articuler de vive voix, distinctement, et suivant les regles, ou conformément à l'usage, tous les mots et toutes les lettres d'une langue.

D. Qu'avez-vous à dire sur la Prononciation françoise ?

R. Comme ce seroit entrer dans un trop grand détail, que de vouloir en marquer toutes les regles, ce qui feroit la matiere d'un traité assez étendu, je me contenterai de faire quelques observations générales et essentielles, et d'attaquer, en particulier, certaines prononciations qui, pour être fort en usage, n'en sont pas moins vicieuses.

Le fond de la prononciation françoise s'apprend en même temps que l'on apprend à lire. C'est pourquoi il a paru inutile de donner des regles particulieres sur la maniere d'articuler chaque lettre et chaque syllabe. La plupart des réflexions, que l'on a coutume de faire à ce sujet, sont plus curieuses que nécessaires, ou elles ne peuvent tout au plus servir qu'aux étrangers qui n'ont aucune connoissance de notre langue. Les François n'ont besoin que d'une pratique réguliere; et c'est aux maitres à donner de bons principes aux enfants, lorsqu'ils leur apprennent à lire. L'usage et la fréquentation des personnes qui parlent correctement les perfectionneront ensuite dans la prononciation, mieux que ne pourroient faire les regles les plus exactes et les plus recherchées.

Observations générales.

Il y a, en françois, deux prononciations différentes, l'une pour le Vers et le Discours soutenu, et l'autre pour la Prose commune et pour le Discours ordinaire.

Dans les Vers et dans le Discours soutenu, c'est-à-dire, dans les Discours prononcés en chaire, au barreau, ou en d'autres occasions qui demandent de la gravité et de la noblesse, on prononce la plupart des lettres qui sont à la fin des mots, quand les mots suivans commencent par une voyelle ou par une *h* non aspirée.

Cette prononciation est si essentielle dans les Vers, à l'égard des *s* qui terminent les noms pluriels, et des *t* qui se trouvent à la fin des troisiemes personnes muettes du pluriel dans les verbes, que si on ne les y prononçoit pas, le vers manqueroit d'une syllabe, et, par conséquent, n'auroit plus de cadence ni d'harmonie, comme il arriveroit dans ces deux vers,

O que d'écrits obscurs, de livres ignorés,
Furent en ce grand jour de la poudre tirés !
si l'on n'y prononçoit pas *s* qui est à la fin de *livres*,
et le *t* qui est à la fin de *furent*, et que l'on dit,
de livre ignorés fure en ce grand jour.

Il y a quelques remarques à faire sur la lettre *n*, quand elle est à la fin d'un mot.

Elle se prononce toujours à la fin d'un pronom ou d'un nom adjectif, immédiatement suivi de son substantif, commençant par une voyelle ou par une *h* non aspirée. Ainsi on prononce, *mon ame*, *un bon ami*, *un ancien Historien*, comme s'il y avoit, *mon name*, *un bon nami* *un ancien nHistorien*.

L'*n* finale ne se prononce pas dans les autres mots, soit substantifs, soit adverbes, ou autres,

de quelque maniere que commencent les mots suivans , et l'on dira , sans faire entendre le son de l'*n* , *intention excellente* , *passion aveugle* , *illusion étrange* , *prédestination éternelle* , *des gens non éclairés* , *un bien avantageux* , *un plan utile* , *un dessein honnête* ; etc. et non pas , *intention nexcellente* , *passion naveugle* , *illusion nétrange* , *prédestination néternelle* , *des gens non néclairés* , *un bien navantageux* , *un plan nutille* , *un dessein nhonnête* , etc. excepté les mots *amen* et *hymen* , où l'*n* se prononce toujours , soit que le mot suivant commence par une voyelle ou par une consonne. L'usage paroît partagé sur le mot *examen*. Il y en a qui prononcent l'*x* , d'autres ne l'y prononcent pas.

La raison que l'on pourroit donner de cette règle de prononciation , est que l'*n* , à la fin d'un mot , exprime ordinairement , avec la voyelle dont elle est précédée , le son simple et permanent d'une espece particuliere de voyelle que l'on appelle nasale , et que l'on auroit pu écrire avec un seul caractere , comme les autres. Or une voyelle finale ne se lie pas par elle-même dans la prononciation avec la voyelle suivante , à moins que d'y ajouter une consonne dont le son lui est absolument étranger , comme quand on dit , *aima-t-il* , *aime-t-elle* , *étudie-t-on* , *donnes-en* ; *donnes-y* , au lieu de dire , *aima il* , *aime elle* , *étudie on* , *donne en* , *donne y* ; et si le son de la voyelle nasale étoit exprimé par un caractere unique et particulier , il n'y auroit pas plus de raison alors de la lier avec la voyelle suivante par le moyen de la consonne *n* , que de tout autre , puisqu'elle participe aussi peu du son de l'*n* que de celui des autres consonnes.

Il paroît donc que l'on peut conclure de ces principes que la voyelle nasale , à la fin d'un mot , y doit être considérée comme une des

voyelles simples, *a, e, i, o, u*, et que c'est un usage abusif, quoiqu'assez commun, et dont on croit pouvoir dire que des oreilles délicates seront toujours blessées, que d'y prononcer une *n*, à laquelle on a eu recours, sans aucune raison de préférence, que pour exprimer avec la voyelle précédente le son nasal, faute de caracteres particuliers et distingués de ceux des autres voyelles, comme nous l'avons dit, pages 7 et 8.

Il ne seroit pas difficile de justifier les exceptions de cette regle dans les adjectifs et dans quelques monosyllabes où l'*n* finale se prononce. Mais comme l'usage n'en est pas contredit, les raisons que l'on pourroit en apporter seroient moins utiles que curieuses.

Dans les monosyllabes *on* et *en*, on prononce l'*n*, quand ils précèdent d'autres mots qui commencent par une voyelle ou par une *h* non aspirée, et dont ils sont inséparables : comme dans *on aime, en étudiant, en Italie, on envoie* : au lieu que *on* étant après son adverbe, et *en* étant après un impératif, on en prononce pas l'*n*, de quelque maniere que commencent les mots suivants : comme dans, *Va-t-on à la campagne? Donnez-en un autre.*

L'*n* dans *bien*, adverbe, et dans *rien*, se prononce ordinairement avant une voyelle ou une *h* non aspirée, quand ils ont une relation étroite avec le mot suivant. Ainsi on dit, en prononçant l'*n*, *Bien écrit. Bien agréablement. Rien autre chose. Il n'y a rien au monde de si beau. Mais* il faut dire, sans prononcer l'*n* : *Je sais bien où vous allez. Il ne fait rien, ou il fait peu de chose.*

Quand un mot commence par *in* suivi d'une seconde *n*, ou par *im* suivi d'une seconde *m*, comme dans *innocent, innombrable, immobile, immoler*; il ne faut faire entendre en prononçant *in* et *im*, que le son de l'*i*, et non pas celui de

la voyelle nasale, *ain*, comme dans *ingrat*, *impoli* : avec cette différence qu'on ne prononce qu'une *n* dans *innocent*, *innombrable*, qu'il faut prononcer les deux *nn* dans *immobile*, *immoler*, et les autres.

M. l'Abbé d'Olivet se déclare ouvertement contre la prononciation viciieuse de l'*n*, dans son *Traité de la Prosodie Française*, par les mêmes raisons qui viennent d'être expliquées.

Lorsque le *d* se prononce à la fin des mots, c'est toujours avec le son du *t*. *Un grand homme, il entend à demi-mot*; comme s'il y avoit, *un gran thomme, il enten tà demi-mot*.

Le *g* avec le son du *k*: *il sue sang et eau*, comme s'il y avoit, *san ké eau*.

Le *p* ne se prononce pas ordinairement. *Le camp ennemi, un champ étendu*: comme s'il y avoit, *le can ennemi, un chan étendu*. Excepté à la fin des mots *beaucoup* et *trop*; *J'ai beaucoup étudié, vous êtes trop heureux*: comme s'il y avoit, *j'ai beaucou pétudié, vous êtes tro peureux*.

L'*x* se prononce avec le son de l'*s* douce ou du *z*. *Les feux étincellants*: comme s'il y avoit, *les feux zétincellants*.

L'*n* finale ne se prononce jamais dans *non*, ni *le t* dans *et*.

Dans la Prose commune et dans le Discours ordinaire, ce seroit une affectation ridicule, et qui tiendrait du pédantisme, que de vouloir prononcer les consonnes finales, et même les *s* et les *t* avant tous les mots qui commencent par une voyelle ou par une *h* non aspirée, aussi exactement que dans les Vers et dans le Discours soutenu. Ainsi on peut prononcer, *Mes freres et vos sœurs reviennent ensemble*, comme s'il y avoit, *Mes frere et vos sœurs revienne ensemble*; et de même dans une infinité d'autres occasions.

Il faut en excepter les adjectifs immédiatement avant leurs substantifs, et les pronoms, quels qu'ils puissent être, avant les mots avec lesquels ils ont une liaison étroite : comme, *de belles actions, de bons avis, mes affaires, vos ouvrages, vous aimez, vous avez lu, etc.* où l'*s* finale des premiers mots se prononce : *de bellezactions, de bon zavis, etc.* Mais, *aimez-vous à étudier ?* se prononce comme s'il y avoit. *aimez-vous à étudier ?*

Il est assez d'usage de prononcer aussi le *t* final dans les troisiemes personnes du pluriel des verbes, lorsque leur dernière syllabe n'a pas le son de l'*e* muet : comme dans, *Ils vont à Rome. Ils sont à Paris. Elles étoient à table. Ils espéroient en venir à bout, etc.* au lieu qu'on peut prononcer : *Ils donnent à manger tous les jours ;* comme s'il y avoit, *Ils donne à manger, etc.*

On prononce le *t* final de *vingt*, dans *vingt-deux, vingt-trois, vingt-quatre, etc.* jusqu'à *trente*, de manière cependant que le *t* n'y fasse pas une syllabe séparée. Par-tout ailleurs on ne fait pas sentir le *t* de *vingt*, quoique suivi d'une consonne.

L'*r* ne se prononce pas à la fin des mots terminés en *er* et en *ier* avec l'*e* fermé, tels que *danger, fermier ;* mais elle se prononce, si l'*e* y est ouvert, comme dans *fier, mer, enfer.*

On néglige encore la prononciation des *r* à la fin des infinitifs en *er*, aussi bien avant une voyelle qu'avant une consonne, et on prononce, *aimer à lire*, comme *aimé à lire, etc.*

Il faut toujours prononcer l'*r* à la fin des mots terminés en *ar, eur, oir, our, ur*, comme dans *César, douleur, pouvoir, retour, obscur ;* excepté dans la préposition *sur*, où l'on peut ne pas faire sonner l'*r* avant une consonne, en prononçant *sur lui* comme *su lui.*

L'r final des infinitifs en *ir*, ne se prononce pas ordinairement avant une consonne, et se prononce avant une voyelle. Ainsi on prononce, avec le son de l'r, *Il faut convenir ensemble*. Mais on prononce, *Il faut convenir de tout*, comme s'il y avoit, *il faut conveni de tout*.

Les noms *repentir*, *souvenir*, *plaisir*, *déplaisir*, *loisir*, se prononcent aussi, avant une consonne, comme *repenti*, *souveni*, *plaisi*, *déplaisi*, *loisi*, et reprennent l'r avant une voyelle.

Les deux *rr* dans les mots se prononcent comme une seule ; *arrêt*, *arriver*, *embarras* ; excepté dans *arrogant*, *irréconciliable*, *irrémissible*, *erreur* ; et dans les futurs et conditionnels présents, *j'acquerrai*, *je courrai*, *je mourrai* ; *j'acquerois*, *je courrois*, *je mourrois*.

On ne prononce pas l'l dans *il* ou *ils*, si le verbe suivant commence par une consonne. *Il mange*, *ils mangent*, se prononcent comme *i mange*, *i mangent*.

Mais si le verbe suivant commence par une voyelle, l'l ne se prononce qu'au singulier : *il aime* ; et au pluriel *ils aiment*, il faut prononcer *i zaiment*.

On ne fait pas entendre l'r dans *votre*, *notre*, quand ils sont pronoms possessifs absolus, c'est-à-dire, quand ils précèdent leur substantif, et on prononce *notre maison*, *votre chambre*, comme s'il y avoit *note maison*, *vote chambre* ; mais, quand ils sont pronoms possessifs relatifs, et qu'on dit *le vôtre*, *la nôtre*, sans substantif, il faut prononcer l'r.

Cet se prononce comme *st*, et *cette* comme *ste*. Ainsi, quoiqu'on écrive *cet oiseau*, *cet honneur*, *cette femme*, il faut prononcer *st oiseau*, *st honneur*, *ste femme*.

Quelque, quelqu'un, se prononcent aussi comme s'il y avoit *quèque, quèqu'un*, sans *l*.

On prononce encore, en conversation, *craire, je crais*, pour *croire, je crois*; *frét* pour *froid*, etc. Mais on rétablit la véritable prononciation de ces mots, aussi bien que des précédents, dans la Poésie et dans le discours soutenu.

Lorsque *François* exprime un nom propre, il se prononce toujours avec le son de la diphthongue *oi*; comme dans ces vers de la Henriade :

La discorde inhumaine,
Sous l'habit d'Augustin, sous le froc de FRANÇOIS,
Dans les Cloîtres sacrés fait entendre sa voix.

Chant I.

Mais lorsqu'il signifie les Habitans de la France, il se prononce présentement avec le son de la voyelle *ai*, comme s'il y avoit *Français*, tant dans le discours soutenu que dans le discours familier.

Il est pourtant nécessaire de le prononcer encore en *oi* dans les vers, quand il rime avec un mot qui a la même prononciation, sans quoi les oreilles seroient choquées de la dissonance des rimes; comme dans ces autres vers de la Henriade :

Ah ! s'écria Bourbon, quand pourront les FRANÇOIS,
Voir d'un regne aussi beau fleurir les justes lois !

Chant I.

Que ne puis je plutôt ravir à la mémoire.

Des succès trop heureux déplorés tant de fois ?

Mon bras n'est encore teint du sang des FRANÇOIS.

Chant III.

Mais l'usage de prononcer *François* en *ai* dans toutes sortes de discours, est devenu si général, que les Poètes mêmes doivent éviter de le faire rimer avec des mots terminés en *oi*.

Nous renvoyons, pour les autres différences de prononciation, à l'usage et à l'autorité de certains mots.

C'est ici le lieu de faire quelques observations sur la prononciation des diphthongues.

Plusieurs voyelles ne forment une diphthongue que quand elles expriment, comme nous avons dit, page 13, un son double qui se prononce en une seule syllabe. Ainsi, quand ces mêmes voyelles se prononcent en deux syllabes, elles cessent alors d'être diphthongues.

Dans le discours familier, presque tous les assemblages de voyelles qui expriment un double son, ne forment qu'une seule syllabe, et on prononce *biai-ser*, *ma-té-riaux*, *é-tu-diant*, *pa-tient*, *am-bi-tion*, *joué*, etc. et non pas *bi-ai-ser*, *ma-té-ri-aux*, *é-tu-di-ant*, *pa-ti-ent*, *am-bi-ti-on*, *jou-é*, etc. Par conséquent, *iai*, *iau*, *ian*, *ien*, *ion*, *oué*, etc. doivent être regardés, dans ces mots, comme de véritables diphthongues.

Mais la plupart de ces mêmes voyelles qui ne font qu'une syllabe dans le discours familier, doivent nécessairement en former deux dans la Poésie et dans le discours soutenu, et cessent, par cette raison, d'y être regardées comme diphthongues. Ainsi, il faut y prononcer *vi-o-ler*, *ru-i-ner*, *for-ti-fi-ant*, *mu-si-ci-en*, *pré-ci-eux*, *con-di-ti-on*, etc. et non pas, *vio-ler*, *rui-ner*, *for-ti-fiant*, *mu-si-cien*, *pré-cieux*, *con-dition*, comme on le feroit dans le discours familier.

Il n'est pas aisé de déterminer, par des règles générales, quels sont les assemblages de voyelles exprimant un double son, qui doivent se prononcer en une ou deux syllabes, dans la poésie et dans le discours soutenu. Nous observerons seulement :

1. Que presque toutes les voyelles que nous avons appelées diphthongues au chapitre I^{er}, cessent de l'être, et se prononcent en deux temps ou en deux syllabes, quand elles sont à la suite

d'une *r* ou d'une *l*, précédées d'une autre consonne. C'est pour cela qu'on prononce *cri-a*, *pri-ant*, *pu-bli-ons*, *san-gli-er*, *meur-tri-er*, *cli-ent*, etc.

2. On se prononce toujours en une seule syllabe, soit dans le discours familier, soit dans la poésie et le discours soutenu, comme dans *Roi*, *voilà*, *droi-tu-re*, *moi*, *toi*, *soi*, etc.

3. *ION* ne se prononce en une syllabe dans la poésie et dans le discours soutenu, que quand il forme la terminaison des premières personnes du pluriel de l'imparfait de l'indicatif, du conditionnel présent, du présent ou de l'imparfait du subjonctif des verbes, comme dans *nous ai-mions*, *nous ai-me-rions*, *nous ai-mas-sions*, etc., à moins qu'il ne soit à la suite d'une *r* précédée d'une autre consonne; auquel cas on prononce, *nous met-tri-ons*, *nous ren-dri-ons*, *nous rom-pri-ons*, *nous vain-cri-ons*, etc.; par-tout ailleurs, *ion* forme deux syllabes: *vi-si-on*, *es-pi-on*, *com-mu-ni-on*, *li-on*, *ac-ti-on*, etc.

4. *ON* est toujours d'une seule syllabe, dans quelque discours que ce soit: *join-tu-re*, *ap-poin-té*, *te-moin*, etc.

5. Les autres assemblages de voyelles, que nous ayons appelés diphthongues simples, composées, ou nasales, se prononcent, dans la poésie et dans le discours soutenu, tantôt en une syllabe, et tantôt en deux. Ainsi, *ie*, *ui*, *ieu*, *ian*, *ien*, ne forment qu'une syllabe dans *bie-re*, *ce-hui*, *Dieu*, *vian-de*, *bien-fait*; et ils en forment deux dans *ni-er*, *ru-i-ner*, *o-di-eux*, *ri-ant*, *li-en*, etc. Ce n'est que par l'usage et par la lecture des vers, que l'on apprendra ces différences de prononciations.

Observations particulières.

Rien n'est plus désagréable que la prononciation

vicieuse que l'on substitue très-communément à celle de l'*l* mouillée, que l'on prononce dans *fille*, *oreille*, *feuille*, *paille*, *Versailles*, etc. comme s'il y avoit *fre*, *oreye*, *feure*, *paye*, *Versayes*, etc. Ce défaut n'est pas moins ordinaire à Paris que dans les provinces; et il ne paroît pas que l'on ait beaucoup d'attention à rompre de bonne heure, dans les enfants, une habitude dont ils ont honte quand ils entrent dans le monde, et dont il est rare qu'ils se défassent aisément.

Il n'est pas moins ordinaire d'entendre prononcer *norrir*, *norriture*, *norrice*, *aujourd'hui*; au lieu que, pour parler purement, il faut dire, *nourrir*, *nourriture*, *nourrice*, *aujourd'hui*.

On doit prononcer *heureux*, *malheureux*, et non pas, *hureux*, *malhureux*.

Bien des gens font entendre séparément l'*e* et l'*u* du participe *eu*, dans *j'ai eu*, *nous avons eu*, *j'avois eu*, etc. et disent, *j'ai é-u*, *nous avons é-u*, *j'avois é-u*; au lieu qu'il faut prononcer comme s'il y avoit *j'ai u*, *nous avons u*, *j'avois u*, etc.

Août se prononce en une seule syllabe sans *a*: *Le mois d'Août*, *la mi-Août*, comme s'il y avoit *le mois d'Oût*, *la mi-Oût*.

La plupart des Parisiens prononcent *anneau*, en parlant d'un jeune mouton; mais il faut nécessairement dire *agneau*, en conservant au *gn* le son qu'il a dans *ignorant*; et on ne doit prononcer *anneau*, qu'en parlant d'une bague, ou d'un cercle de métal ou autre matière.

Il ne faut pas manquer de prononcer toujours par un *é* fermé, et non pas par un *è* ouvert, comme le font quelques uns, les premières personnes du singulier des préterits de l'indicatif des verbes de la première conjugaison, et les premières personnes du singulier de tous les futurs qui s'écrivent par *ai*. *J'allai*, *j'aimai*, *je demandai*; *j'irai*, *j'ai-*

merai, je demanderai, etc. comme *J'allé, j'aimé, je demandé; j'iré, j'aimeré, je demandéré.*

L'*e* qui précède les terminaisons du futur de l'indicatif est toujours muet, à moins que ces terminaisons n'aient deux *rr*, auquel cas l'*e* précédent devient ouvert. Ainsi, on prononce *j'aimerai, nous cueillerons*, avec l'*e* muet, et *je verrai*, avec l'*e* ouvert, comme s'il y avoit, *je valtrai*. Mais c'est une faute très-grossière, et cependant très-commune, de prononcer avec un *e* ouvert, *je trouverai*, comme s'il y avoit, *je trouverai*; puisque l'*r* y est simple, et que l'*e* ne doit pas y avoir d'autre son que dans *j'approuverai*.

Dans les futurs où les deux *rr* se prononcent fortement, comme dans *j'acquerrai, je courrai, je mourrai, etc.* on met ordinairement, en prononçant, un *e* muet entre les deux *rr*, ce qui allonge le mot d'une syllabe, et on prononce *j'acquerrai, je courrai, je mourrai, etc.* Cette prononciation est très-vicieuse. Il faut prononcer les deux *rr* en un seul temps, en sorte que *j'acquerrai* ne fasse que trois syllabes; *courrai* et *mourrai*, chacun deux.

Ce que nous venons de dire du futur, doit s'entendre également du conditionnel présent : *J'acquerrais, je courrais, je mourrais, etc.*

On prononce avec l'*é* fermé toutes les secondes personnes du pluriel du futur, aussi bien que des autres temps des verbes, quand elles finissent par *ez*. Ainsi, quelques personnes font très-mal de prononcer *vous ferais, vous dormirais, vous chanterais, etc.* au lieu de *vous ferez, vous dormirez, vous chanterez, etc.*

L'*e* muet ne se fait point entendre avant les terminaisons du futur et du conditionnel présent, quand il est précédé d'une autre voyelle. Ainsi, on prononce *j'étudierai, il essaiera, nous emploierons, vous appuierez, je tuerai, je louerai,*

etc. comme j'étudirai, il essaiera, nous emploirons, vous appuierez, je turai, je lourai; j'essuierois, je paierois, etc. comme j'essuierois, je paiois.

L'usage général veut que l'on prononce le futur et le conditionnel présent d'*envoyer*, comme, *j'enverrai, j'enverrois*; et nous l'avons écrit de même, quoiqu'on lise encore dans plusieurs bons Auteurs, *j'envoierai, j'envoierois*.

Les deux *ss* qui terminent l'imparfait du subjonctif dans tous les verbes, doivent toujours se prononcer fortement : *il ne croyoit pas que je le voulusse*. Cependant on les supprime très-communément dans la prononciation, et rien n'est plus ordinaire que d'entendre dire, tous les jours, à quantité d'honnêtes gens, et sur-tout aux Dames : *il falloit que j'écrivis; il vouloit que j'allas avec lui; il attendoit que j'eus dîné, etc.* au lieu de, *il falloit que j'écrivisse; il vouloit que j'allasse avec lui; il attendoit que j'eusse dîné*. Cette prononciation est absolument irrégulière, et contraire aux principes que nous avons établis, pages 184 et 204.

Quand le pronom conjonctif *le* est mis après l'impératif, il doit toujours se prononcer avec le son foible de l'*e* muet, comme on le prononceroit, s'il étoit la dernière syllabe de tout autre mot. Ainsi, dans *dites-le, demandez-le, aimons-le, etc.* *le* se prononce comme à la fin du mot *modèle*, et non pas avec le son de l'*e* ouvert, *dites-lès, demandez-lès, aimons-lès*, comme on fait assez ordinairement.

On prononce encore très-communément les pronoms conjonctifs *le* et *la*, avant les verbes qui commencent par une voyelle ou par une *h* non aspirée, comme s'il y avoit deux *ll*; *jell'aime, jell'ai étudié, nousll'ignorons, etc.* au lieu qu'il ne faut faire entendre dans ces phrases, et autres sem-

blables, que le son d'une seule *l* : *je l'aime, je l'ai étudié, nous l'ignorons, etc.*

Nous bornerons ici nos remarques, pour ne pas donner trop d'étendue à un ouvrage dans lequel nous n'avons annoncé que des principes généraux.

A B R E G É DES R È G L E S DE LA VERSIFICATION FRANÇOISE.

ON lit, tous les jours, ou l'on entend réciter des vers. Mais il n'est guere possible d'en sentir les beautés ou les défauts, sans une connoissance au moins générale de la versification. Nous avons, dans notre langue, un grand nombre d'excellents ouvrages en vers, que l'on peut lire avec autant d'utilité que de plaisir. Et il seroit honteux d'ignorer quelles sont les regles d'un langage qui nous flatte si agréablement.

Ces regles nous paroissent d'autant mieux placées à la suite des principes de la Grammaire, qu'elles sont, pour la plupart, fondées sur ces principes, et qu'elles nous donneront occasion d'étendre ce que nous avons déjà dit sur la prononciation, et d'expliquer quelques difficultés d'orthographe.

Au reste, nous ne parlerons que de ce qui regarde la forme des vers, et de ce qui peut les rendre bons ou mauvais, sans entrer dans la différence des styles par rapport aux différents sujets qui peuvent être du ressort de la poésie.

La versification françoise est l'art de faire des vers françois suivant certaines regles.

Les regles que l'on peut en donner regardent, ou la structure des vers, ou la rime, ou le mé-

lange et la combinaison des vers les uns à l'égard des autres.

ARTICLE PREMIER.

De la Structure des Vers.

LA structure des vers françois ne consiste qu'en un certain nombre de syllabes. Ainsi, on peut d'abord diviser les différentes sortes de vers par le nombre des syllabes qui les composent.

Des différentes sortes de Vers.

On en compte communément de cinq sortes : savoir,

Les vers de douze syllabes, que l'on appelle encore, *alexandrins*, *héroïques*, ou *grands vers*.

Le-bon-heur-de-l'im-pie est-tou-jours-a-gi-té.

Ceux de dix syllabes, que l'on appelle *vers communs*,

A-nos-san-glots-don-nons-un-li-bre-cours.

Ceux de huit syllabes,

Je-veux-et-n'ac-com-plis ja^amais,

Et-je fais-le-mal-que-je-hais.

Ceux de sept syllabes,

Mes-sens-sont-gla-cés-d'ef-froi.

Dieu-jus-te-ré-pon-dez-moi.

Ceux de six syllabes,

O-ré-veil-plein-d'hor-reur!

O-dan-ge-reu-se er-reur!

Les vers de chacune de ces especes, dont le dernier mot est terminé par un *e* muet, ou seul, comme dans, *pere*, *aime*, ou suivi d'une *s*, comme dans le pluriel des noms, *les peres*, *les princes*, ou suivi des lettres *nt*, comme dans les pluriels des

verbes

verbes, *ils aiment, ils reçoivent*, ont toujours une syllabe de plus; c'est-à-dire, que les vers de douze syllabes, qui finissent par un *e* muet, en ont treize, comme on peut le voir dans ces trois vers :

La-foi-qui-n'a-git-point-est-ce-une-foi-sin-ce-re ?
Dieu-tient-le-cœur-des-Rois-en-tre-ses-mains-puis-san-tes.
De-leur-au-da-ce en-vain-les-vrais-Chré-tiens-gé-mis-sent.

et que les vers de dix syllabes, qui finissent par un *e* muet, en ont onze, comme dans ces trois vers :

Mau-di-te-soit-la-mon-dai-ne-i-ches-se.
Pau-vres-bre-his-on-vous-a-bien-sé-dui-tes.
Dieu-gard-tous-ceux-qui-pour-la-Fran-ce-veil-lent.

Les vers de huit, de sept, et de six syllabes, ont également une syllabe de plus, quand ils sont terminés par un *e* muet.

Mais le son sourd de cette voyelle s'y fait entendre si foiblement, que la syllabe où elle se trouve, est comptée pour rien.

Il ne faut pourtant pas mettre au nombre des *e* muets, celui qui se trouve suivi des lettres *nt* dans les troisièmes personnes du pluriel de l'imparfait de l'indicatif et du conditionnel présent des verbes, comme dans, *ils aimoient, ils aimeroient*, parce que la terminaison *oient* y a entièrement le son de l'*e* fort ouvert.

Les vers dont le dernier mot est terminé par tout autre voyelle que l'*e* muet, ou par une consonne sans l'*e* muet, n'ont point, comme les autres, de syllabe surabondante. Ainsi, il n'y a précisément que douze syllabes dans chacun de ces trois vers :

L'ho-nor-ri-ble-vaux-mieux-qu'un-sa-voir-af-fec-té.
Ha-tons-nous-le-temps-fuit-et-nous-traîne-avec-soi.
Dieu-ne-fait-ja-mais-gra-ce-à-qui-ne-l'ai-me-point.

Les vers qui finissent par un *e* muet, sont appelés *vers féminins*, et les autres sont appelés

vers masculins ; ce qui forme une nouvelle division des vers en masculins et féminins.

On fait encore quelquefois des vers qui ont moins de dix syllabes ; mais ce n'est guere que dans des pieces libres et badines, ou destinées à être mises en musique.

Les vers qui ont le plus d'harmonie et de majesté, sont ceux de douze syllabes ; aussi les emploie-t-on dans les poëmes héroïques, les tragédies, les comédies, les églogues, les élégies, et autres pieces sérieuses et de longue haleine.

De l'e muet à la fin des mots.

Quand, dans le corps du vers, la dernière syllabe d'un mot est terminée par un *e* muet seul, et que le mot qui suit commence par une voyelle ou par une *h* non aspirée, cette syllabe se mange et se confond dans la prononciation avec la première du mot suivant, comme dans ces deux vers :

Dieu sait, quand il lui plait, faire éclater sa gloire ;
Et son peuple est toujours présent à sa mémoire,

et dans celui-ci :

D'une secrète horreur je me sens frissonner.

Mais si le mot terminé par un *e* muet est suivi d'un mot qui commence par une consonne ou par une *h* aspirée, l'*e* muet fait sa syllabe, et se prononce comme dans ces vers :

Quelle fausse pudeur à feindre vous oblige. ?
Dieu veut-il que l'on garde une haine implacable ?

L'*e* muet final, suivi dans le même mot d'une *s*, ou des lettres *nt*, se prononce comme s'il étoit seul, quand le mot qui est après commence par une consonne ou par une *h* aspirée, comme dans ces vers :

Tu crois, quoi que je fasse,
Que mes propres périls t'assurent de ta grace.
Traîne d'un dernier mot les syllabes honteuses.
Ma vie et mon amour tous deux courent hazard,

Quand l'*e* muet, suivi d'une *s* ou des lettres *nt*, est avant un mot qui commence par une voyelle ou par une *h* non aspirée, outre qu'il fait sa syllabe, l'*s* et le *t* se prononcent comme s'ils faisoient partie du mot suivant. Ainsi, dans ces vers,

Les Prêtres arrosoient l'autel et l'assemblée.

Que les méchants apprennent aujourd'hui

A craindre ta colere.

il faut prononcer comme s'il y avoit, *les Prêtres arrosoient : apprenne aujourd'hui.*

C'est à quoi il faut faire une attention particulière, en lisant ou en récitant les vers : car, si dans ces occasions, on manque de prononcer l'*s* ou le *t* final, on confondra nécessairement l'*e* muet avec la voyelle qui commence le mot suivant, et par conséquent, le vers aura une syllabe de moins : ce qui ne peut produire qu'un effet désagréable à l'oreille.

Rencontre des Voyelles.

On doit absolument éviter dans les vers, la rencontre des voyelles qui ne se mangent point par la prononciation ; c'est-à-dire, qu'un mot qui finit par une voyelle autre que l'*e* muet, ne peut jamais se trouver avant un mot qui commence aussi par une voyelle, ou par une *h* non aspirée : ce que M. Despréaux a très-bien exprimé par ces deux vers :

Gardez qu'une voyelle, à courir trop hâtée,

Ne soit d'une voyelle en son chemin heurtée.

Ainsi, on ne pourroit jamais faire entrer dans des vers ces mots, *la loi évangélique*, *Dieu éternel*, *vérité immortelle*, *le vrai honneur*, etc.

Les anciens poètes ne s'assujétissoient pas à cette règle ; mais elle est devenue indispensable pour ceux d'aujourd'hui.

Quoique l'affirmation *oui* commence par une voyelle, on peut néanmoins la répéter avec grace

dans un vers, ou la mettre à la suite d'une interjection terminée par une voyelle, comme dans ces vers :

Oui, oui, si son amour ne peut rien obtenir,
Il m'en rendra coupable et m'en voudra punir.

Hé! oui, tant pis, c'est là ce qui m'afflige.

L'*h* aspirée étant regardée comme une véritable consonne, elle en a toutes les propriétés dans la prononciation, c'est-à-dire, qu'elle peut être précédée des mêmes lettres, et que celles qui se prononcent ou ne se prononcent pas avant les consonnes, se prononcent aussi ou ne se prononcent pas avant l'*h* aspirée. Ainsi, elle peut se rencontrer à la suite de quelque voyelle que ce puisse être, comme dans ces vers,

Chacun s'arme au hazard du livre qu'il rencontre.

Dieu, qui voyez ma honte, où dois-je me cacher?

Si je la haïssois, je ne la fuirois pas.

On appliquera dans la suite à l'*h* non aspirée, ce que nous pourrons dire des voyelles; et à l'*h* aspirée, ce que nous dirons des consonnes.

Le *t* qui est renfermé dans la conjonction *et*, ne se prononçant jamais, on ne peut pas mettre, dans les vers, cette conjonction avant un mot qui commence par une voyelle. Ainsi, ce vers ne vaudroit rien.

Qui sert et aime Dieu, possède toutes choses.

Quoique l'*n* finale de la négation *non*, ne se prononce pas plus que le *t* de la conjonction *et*, cependant les poètes sont en possession de la mettre avant des mots qui commencent par une voyelle, comme dans ces vers:

Non, non, un Roi qui veut seulement qu'on le craigne,
Est moins roi que celui qui sait se faire aimer.

Nous observerons, malgré cet usage, que la prononciation de *non* avant une voyelle, n'est pas moins désagréable que celle d'une voyelle avant une autre, et qu'il est toujours mieux de mettre

cette négation avant une consonne, comme dans ce vers,

Non, je ne puis souffrir un bonheur qui m'outrage.

On peut dire la même chose des autres mots qui sont terminés par une voyelle ou par une diphthongue nasale, dont l'*n* ne se prononce pas avant un mot qui commence par une voyelle, comme on l'a observé, page 430. Ainsi, quoiqu'on trouve souvent dans les poètes ces mots avant d'autres, qui commencent par une voyelle, la rencontre de la voyelle ou diphthongue nasale avec une autre a toujours quelque chose de rude à l'oreille, comme on peut le reconnoître dans ce vers,

Ah ! j'attendrai long-tems : la nuit est loin encore.
ou dans ceux-ci,

La première fois qu'un renard
Apperçut le lion, animal redoutable,
Il eut une peur effroyable,
Et s'enfuit bien loin à l'écart.

Cet usage étant établi et autorisé par les meilleurs poètes, nous ne prétendons pas le condamner ; mais on conviendra au moins qu'une consonne, à la suite d'une voyelle ou diphthongue nasale dont l'*n* ne se prononce pas, rendroit le vers plus doux et plus coulant, comme dans ceux-ci,

*L'un paîtrit dans un coin l'embonpoint des Chanoines,
L'autre broie en riant le vermillon des Moines.*

M. l'abbé d'Olivet, après avoir rapporté dans son *Traité de la Prosodie Française*, ce que M. l'abbé de Dangeau et M. l'abbé Régnier ont dit au sujet de la prononciation des voyelles nasales, ajoute qu'il est à croire que l'observation faite par ces auteurs qui mettent les voyelles nasales au rang des véritables voyelles, et qui en condamnent la rencontre avec d'autres voyelles dans les vers, tiendra désormais lieu de précepte, du moins pour ceux de nos poètes qui tendent à la perfection,

Il observe cependant que cette rencontre peut absolument se souffrir, quand la prononciation permet de pratiquer un repos, quelque court qu'il soit, entre le mot qui finit par un son nasal, et le mot qui commence par une voyelle; et il dit que ce seroit peut-être outrer la délicatesse, que de blâmer ce vers d'Athalie,

Celui qui met un frein à la fureur des flots.
ou cet autre,

Disperse tout son camp à l'aspect de Jéhu.

Les mots qui ont une voyelle avant l'e muet final, tels que sont *vie, envie, partie, vue, proie, joie, sacrée, etc.* ne peuvent pas entrer avec grace dans le corps du vers, à moins qu'ils ne soient suivis d'un mot qui commence par une voyelle, avec laquelle l'e muet se mange. Ainsi, ces vers ne valent rien :

Anselme, mon mignon, crie-t-elle, à toute honte.

Ah ! n'aye point pour moi si grande indifférence.

La bourse est criminelle, et paye son délit.

mais ceux-ci sont réguliers :

C'est Vénus toute entière à sa proie attachée.

J'ai pris la vie en haine, et ma flamme en horreur.

Athènes par mon père recue et protégée,

Reconnut avec joie un Roi si généreux.

Si dans le même mot l'e muet précédé d'une voyelle, est suivi d'une s, ou des lettres *nt*, ce mot ne peut se mettre qu'à la fin du vers, comme dans ceux-ci :

Je vois combien tes vœux sont loin de tes pensées,

Aussitôt maint esprit, fécond en rêveries,

Inventa le Blason avec les armoiries.

Tandis que dans les airs mille cloches émues,

D'un funebre concert font retentir les nues.

Au seul nom de Henri les François se rallient :

La honte les enflamme, ils marchent, ils s'écrient.

Souvent dans leurs projets les conquérants échouent.

Ainsi ces deux vers ne valent rien :

Tu payes d'imposture, et tu m'en as donné.

Ce que voient mes yeux, franchement je m'y fie.

L'e muet au dedans d'un mot et à la suite d'une autre voyelle, se supprime toujours, et ne fait pas une syllabe particulière dans la prononciation : ce qui arrive le plus ordinairement dans les futurs des verbes. Ainsi, *tuerai, crieront, louerez, sacrifiera, enjouement, etc.* se prononcent, *tûrai, crîront, louêrez, sacrîfira, enjoumment*, comme dans ces vers,

J'espere toutefois qu'an cœur si magnanime
Ne sacrifiera point les pleurs des malheureux.
J'avouerai qu'autrefois, au milieu d'une armée,
Mon cœur ne soupiroit que pour la renommée.
S'il vient, il paiera cher un si sensible outrage.

sacrifiera ne fait que quatre syllabes, *j'avouerai* n'en fait que trois, et *paiera* n'en fait que deux.

Des Voyelles qui forment ou ne forment pas de diphthongues.

Il est encore très-essentiel de savoir quand plusieurs voyelles forment dans les vers une diphthongue, ou n'en forment pas, c'est-à-dire, quand elles doivent se prononcer en une ou deux syllabes; sur quoi nous donnerons ici quelques regles particulieres, en parcourant les différentes sortes de diphthongues dont nous avons parlé, pages 13 et suivantes, et dont nous avons dit que la plupart devoient se prononcer en deux syllabes, dans la poésie et dans le discours soutenu.

La forme généralement deux syllabes, soit dans les noms, soit dans les verbes, comme dans *di-amant, di-adême, étudi-a, confi-a, oubli-a, etc.* excepté dans quelques mots qui se réduisent à peu près à ceux-ci, *diable, fiacre, liard, familiarité, familiariser.*

De peur de perdre un *liard*, souffrir qu'on vous égorge.

Sa familiarité jusque-là s'abandonne.

Je hais . . . ces gens

Dont la fiere grandeur d'un rien se formalise.

Et qui craint qu'avec elle on ne familiarise.

Le, avec l'e ouvert ou fermé, n'est ordinairement que d'une syllabe, de quelque consonne qu'il

soit suivi, comme dans *ciel*, *troi-sie-me*, *fie-vre*, *pierce*, *ami-tié*, *bar-rie-re*, *pa-pier*, *pre-mier*, etc.

Il faut ajouter à ce que nous avons observé, page 437 et suivantes, que dans les verbes en *ier* de la première conjugaison, *ie* forme deux syllabes à l'infinitif, à la seconde personne du pluriel du présent de l'indicatif ou de l'impératif, et au participe passif. Ainsi, il faut prononcer *étudi-er*, *confi-er*, *déli-er*, *mari-er*; *vous étudi-ez*, *vous confi-ez*, *vous déli-ez*, *vous mari-ez*; *étudi-é*, *confi-é*, *déli-é*, *mari-é*.

Iai, dans la première personne du prétérit de ces verbes, se prononçant comme *ié*, forme aussi deux syllabes: *j'étudi-ai*, *je confi-ai*, *je déli-ai*, *je mari-ai*.

On prononce de même *vous ri-ez*, *vous souri-ez*, *impi-été*, *inqui-et*, *inqui-éter*, *inqui-étude*, *hardiesse*, *matéri-el*, *essenti-el*, et quelques autres mots en *el*, de plus d'une syllabe.

Hier s'emploie quelquefois en une seule syllabe, comme dans ce vers,

Hier j'étois chez des gens de vertu singulière.

Mais on en fait plus communément deux syllabes, comme dans ces vers,

Mais hier il m'aborde et me serrant la main,
Ah! Monsieur m'a dit-il dit, je vous attends demain.

Il est d'une syllabe dans *avant-hier*.

Le bruit court qu'avant-hier on vous assassina.

Io est communément de deux syllabes, comme dans *vi-olence*, *vi-olon*, *di-ocèse*. On pourroit en excepter *fio-le* et *pio-che*.

Prends la fiole où... Je crains en ce désordre extrême....

Oz ne fait qu'une syllabe, comme dans *boe-te*, *coe-ffe*, *mo-elle*, *po-elle*; excepté dans *po-ésie*, *po-ème*, *poète*.

Or, avec le son del'*o* et de l'*è* ouvert, n'est jamais que d'une syllabe, comme dans *Roi*, *loi*, *voilà*, *emploi*, etc.

UE, avec l'*e* ouvert ou fermé, est toujours de deux syllabes, comme dans *du-el*, *tu-er*, *tu-é*, *attribu-er*, *attribu-é*, *su-er*, *su-é*.

UI ne forme qu'une syllabe, comme dans *lui*, *ce-lui*, *dé-duire*, *con-strui-re*, *fuir*, *fui*, *ai-guier*, etc. excepté dans *ru-ine*, *ru-iner*, *bru-ine*.

IAI est de deux syllabes dans *ni-ais*; il est quelquefois de deux, et quelquefois d'une seule dans *bi-ais*, *bi-aiser*; ou *biais*, *biaiser*.

IAU est toujours de deux syllabes, comme dans *mi-auler*, *besti-aux*, *provinci-aux*, *impéri-aux*, etc.

IEU se prononce ordinairement en deux syllabes, comme dans *pi-eux*, *odi-eux*, *furi-eux*, *pré-cieux*; excepté dans *cieux*, *Dieu*, *lieu*, *lieutenant*, *mi-lieu*, *mieux*, *pieu*, *é-pieu*, *aissieu*, *vieux*, *yeux*.

OUÉ, avec l'*e* ouvert ou fermé, est de deux syllabes, comme dans *jou-et*, *lou-er*, *lou-é*, *avou-er*, *avou-é*; excepter dans *fouet* et *fouet-ter*.

ORI, est de deux syllabes, comme dans *ou-ir*, *ou-i*, *jou-ir*, *jou-i*, *éblou-ir*, *éblou-i*; excepté dans *bouis*, et dans *oui*, marquant affirmation.

Et deux fois de sa main le *bouis* tombe en morceaux.

IAN et **IEN**, avec le même son, forment deux syllabes, comme dans *étudi-ant*, *fortifi-ant*, *ri-ant*, *li-ant*, *cli-ent*, *pati-ent*, *impati-ence*, *expédi-ent*, *expéri-ence*; il faut seulement excepter *vian-de*.

Autour de cet amas de viandes entassées,
Régnoit un long cordon d'alouettes pressées.

IEN, avec le son qui approche de celui de l'*e* fermé, ne forme ordinairement qu'une seule syllabe, dans les noms substantifs, les pronoms possessifs, les verbes, et les adverbes, comme dans *bien*, *chien*, *rien*, *mien*, *tien*, *sien*, *je viens*, *je tiens*, *combien*, etc. excepté *li-en*, parce qu'il vient du verbe *lier*, de deux syllabes.

Ien est de deux syllabes, quand il termine un

nom adjectif d'état, de profession, ou de pays, comme dans *grammairi-en*, *comédi-en*, *musici-en*, *histori-en*, *gardi-en*, *magici-en*; excepté *chrétien*.

ION n'est d'une syllabe que dans les premières personnes du pluriel de l'imparfait de l'indicatif, du conditionnel présent, du présent, et de l'imparfait du subjonctif des verbes, quand il ne se trouve pas, avant la terminaison de ces personnes, une *r* précédée d'une autre consonne, comme nous l'avons déjà dit page 423. Il est de deux syllabes dans les premières personnes du pluriel du présent de l'indicatif ou de l'impératif des verbes qui ont l'infinitif en *ier*, et dans quelque autre mot que ce puisse être, comme dans *nous étudi-ons*, *nous confi-ons*, *nous déli-ons*, *nous mari-ons*, *nous ri-ons*, *li-ons*, *religi-on*, *union*, *passi-on*, *visi-on*, *créati-on*, etc.

OIN n'est jamais que d'une syllabe, comme dans *coin*, *soin*, *besoin*, *appointment*, etc.

Enjambement des Vers.

Les vers n'ont ni grace, ni harmonie, quand ils enjambent les uns sur les autres, c'est-à-dire, quand le sens demeure suspendu à la fin d'un vers, et ne finit qu'au commencement du vers suivant, ce qui arrive principalement toutes les fois que le commencement d'un vers est régime, ou dépendance nécessaire de ce qui se trouve à la fin du vers précédent, comme dans ceux-ci :

C'étoit votre nourrice. Elle. vous ramena,
Suivit exactement l'ordre que lui donna
Votre pere, etc.

où l'on voit que *votre pere* a une liaison nécessaire avec la fin du vers précédent, puisqu'il est le nominatif du verbe *donna*.

Cette règle est essentielle dans les vers d'un style noble et sérieux. On s'en dispense néanmoins

quelquefois dans les vers d'un style familier, comme dans les comédies, les fables, les contes, les épîtres, etc.

Mais l'harmonie, en quelque style que ce pût être, ne seroit pas blessée, si le régime ou la dépendance d'un vers s'étendoit jusqu'à la fin du vers suivant, comme dans ceux-ci :

L'amour essentiel à notre pénitence,
Doit être l'heureux fruit de notre repentance.
Mais admire avec moi le sort, dont la poursuite
Me fait courir alors au piège que j'évite.

Transposition des mots.

Quoique le langage de la poésie frém^{ts} q^{ne} soit pas différent de celui de la prose, eⁿⁱ instruction. emploie communément les mêmes mot^s, la prose cependant permis d'y faire, dans la con^e de la phrase, certaines transpositions que n'admettroit pas, et qui contribuent beau^{cc} l'harmonie et à la noblesse des vers. Mais i^{se} t toujours faire ces transpositions avec esprit e^{nt} goût, de manière qu'elles n'apportent ni dureté, ni obscurité dans les vers.

Elles consistent à changer l'ordre naturel des mots : ce qui peut se faire de plusieurs manières.

I. En mettant le nominatif après le verbe, comme on le met aussi quelquefois en prose. Ainsi dans ces vers,

Ce traitement, Madame, a droit de vous surprendre ;
Mais enfin, c'est ainsi que se venge Alexandre.

L'ordre naturel seroit, *c'est ainsi qu'Alexandre se venge.*

II. En mettant le régime absolu à l'accusatif avant le verbe qui le gouverne : ce qui ne doit pourtant se faire qu'avec beaucoup de réserve, comme dans ces vers :

Le sort vous y voulut l'une et l'autre amener,
Vous pour porter des fers, elle pour en donner,
Vous direz à celui qui vous a fait venir,
Que je ne lui saurois ma parole tenir.

l'ordre naturel et indispensable, en prose, seroit,
le sort voulut vous y amener l'une et l'autre, etc.
que je ne saurois lui tenir ma parole.

III. En mettant un nom au génitif avant celui
 dont il dépend, comme dans ces vers,

Celui qui met un frein à la fureur des flots,
 Sait aussi des méchants arrêter les complots.

au lieu de dire, *sait aussi arrêter les complots des
 méchants.*

IV. En mettant le régime relatif au datif ou à
 l'ablatif, avant le verbe auquel il a rapport, comme
 dans ces vers :

Quels qui mes ont pour vous des yeux infortunés,
 S'étoient leurs éternels vous avez condamnés ?

au lieu de dire, *que vous avez condamnés à des
 peines éternelles.*

ou, *passien ma faveur est trop inquiétée :*

Où les plus importants je l'ai crue agitée.

au lieu de dire, *je l'ai crue agitée de soins plus
 importants.*

V. En mettant entre le verbe auxiliaire et le
 participe, des mots qui ne s'y souffriroient pas en
 prose, comme dans ces vers :

Aujourd'hui même encore une voix trop fidelle
 M'a d'un triste désastre apporté la nouvelle.

au lieu qu'il faudroit dire en prose, *m'a apporté
 la nouvelle d'un triste désastre.*

Le Ciel enfin, pour nous devenu plus propice,
 A de mes ennemis confondu la malice.

au lieu de dire, *a confondu la malice de mes
 ennemis.*

VI. Enfin, en mettant avant le verbe tout ce
 qui peut en dépendre, et ce qui devroit naturelle-
 ment être mis après. Ce sont le plus communé-
 ment les prépositions avec leurs régimes, comme
 on le reconnoitra sans peine dans les vers sui-
 vants :

A ce discours, ces rivaux irrités,
 L'un sur l'autre à la fois se sont précipités.

Pour

Pour la veuve d'Hector ses feux ont éclaté ,
 Contre mon ennemi laisse-moi m'assurer.
 Si la foi, dans son cœur, retrouvoit quelque place ,
 Par de stériles vœux pensez-vous m'honorer ?
 Peuple ingrat ! Quoi ! toujours les plus grandes merveilles,
 Sans ébranler ton cœur, frapperont tes oreilles !

Mots à éviter dans les vers.

Comme un des principaux objets de la poésie est de flatter agréablement l'oreille, on doit en bannir tous les mots qui pourroient la choquer, ou parce qu'ils seroient trop rudes, ou parce qu'ils auroient quelque conformité de son avec d'autres mots déjà employés dans le même vers, ou parce que la répétition n'en seroit ni nécessaire, ni agréable, ou enfin parce qu'ils seroient trop bas, et qu'ils sentiroient trop la prose.

Il est un heureux choix de mots harmonieux ;
 Fuyez des mauvais sons le concours odieux :
 Le vers le mieux rempli, la plus noble pensée,
 Ne peut plaire à l'esprit, quand l'oreille est blessée.

Le goût et le discernement, appuyés d'une lecture réfléchie des meilleurs Poètes, contribueront à faire éviter ces défauts, mieux que toutes les règles que l'on pourroit donner.

Nous nous contenterons d'indiquer ici quelques-uns des mots qui appartiennent à la prose, et que l'on ne doit faire entrer que très-rarement dans les vers, sur-tout dans ceux qui ont un peu de noblesse.

Ce sont les conjonctions, *c'est pourquoi, parce que, pouvu que, puis, ainsi, car, en effet, de sorte que, d'autant que, outre que, d'ailleurs, etc. celui et celle*, quand ils sont relatifs à quelques noms précédents ; *lequel, laquelle, lesquels, etc.*

De la Césure.

La césure est un repos qui coupe le vers en deux parties, dont chacune s'appelle *hémistiche*, c'est-

à-dire demi-vers; et ce repos bien ménagé contribue beaucoup à la cadence et à l'harmonie des vers françois.

Les regles que l'on peut donner sur la césure sont renfermées dans ces trois vers de M. Des-préaux :

Ayez pour la cadence une oreille sévère :
Que toujours dans vos vers, le sens comptant les mots,
Suspende l'hémistiche, en marque le repos.

Il n'y a que les vers de douze syllabes, et ceux de dix, qui aient une césure; les autres, c'est-à-dire, ceux de 8, de 7, et de 6 syllabes n'en ont point.

La césure des vers de douze syllabes, ou des vers Alexandrins, est à la sixieme syllabe, en sorte qu'elle partage le vers en deux parties égales, comme dans ceux-ci :

Justes, ne craignez point-le vain pouvoir des hommes :
Quelque élevés qu'ils soient, -ils sont ce que nous sommes.

La césure des vers de dix syllabes ou des vers communs, est à la quatrieme syllabe, et elle coupe les vers en deux parties inégales, dont la première est de quatre syllabes, et la dernière de six, comme dans ceux-ci :

L'esclave craint-le tyran qui l'outrage :
Mais des enfants-l'amour est le partage.

Quand on dit que la césure des vers alexandrins est à la sixieme syllabe, et que la césure des vers communs est à la quatrieme : on entend qu'après l'une ou l'autre de ces syllabes, il doit y avoir un repos naturel qui mette un intervalle entre le premier et le second hémistiche; en sorte qu'en puisse les distinguer en récitant les vers, sans forcer et sans obscurcir le sens de la phrase. Ainsi la césure est vicieuse, quand le mot qui la forme, et qui termine le premier hémistiche,

ne peut être séparé du mot suivant dans la prononciation.

Il n'est pas nécessaire, pour la régularité de la césure, que le sens finisse absolument après la sixième ou la quatrième syllabe, et qu'il n'y ait rien dans un hémistiche qui soit régime ou qui dépende de ce qui est dans l'autre. Il suffit que ce régime, ou cette dépendance, n'empêche pas le repos, et n'oblige pas à lier, en prononçant, la dernière syllabe d'un hémistiche avec la première de l'autre. Ainsi, quoiqu'en ce vers,

Tant de fiel entre-t-il dans l'ame des dévots ?

dans l'ame des dévots soit le régime du verbe *entre-t-il*, la césure en est régulière, parce que, sans forcer le sens de la phrase, on peut faire naturellement, après *entre-t-il*, une pause qui distingue les deux hémistiches.

Il en est de même de ces deux vers,

Que de ton bras-la force les renverse ;

Que de ton nom-la terreur les disperse.

où l'on peut se reposer après *de ton bras*, et *de ton nom*, quoique ces deux génitifs soient régis par les noms suivants, *la force* et *la terreur*.

Nous nous contenterons d'observer ici les principales circonstances qui peuvent rendre la césure défectueuse.

I. Le repos étant, comme nous avons dit, essentiel à la césure, elle ne peut être formée que par une syllabe qui finit un mot, c'est-à-dire, que la sixième ou la quatrième syllabe d'un vers de douze ou de dix syllabes doit toujours être la dernière d'un mot, afin que l'on puisse s'y reposer. Ainsi cette phrase, quoique de douze syllabes,

Que peuvent tous les foibles humains devant Dieu ?

ne seroit pas un vers, parce que la sixième syllabe est la première du mot *foibles*, et que l'on ne

peut pas s'y reposer : au lieu qu'en changeant l'ordre des mots, et en disant,

Que peuvent devant Dieu-tous les foibles humains?

on a un vers parfait, dont le repos tombe sur la sixieme syllabe formée par le mot *Dieu*.

II. L'*e* muet, ou féminin, seul ou suivi des lettres *s* ou *nt*, n'ayant qu'un son sourd et imparfait, ne peut jamais terminer la syllabe du repos.

Mais lorsqu'un mot, terminé par un *e* muet seul; est suivi d'un mot qui commence par une voyelle avec laquelle l'*e* muet se mange, alors la césure peut tomber sur la syllabe qui précède l'*e* muet, et qui, par l'élision de cet *e*, devient la dernière du mot. Par exemple, *funeste*, qui a trois syllabes, quand il est suivi d'un mot qui commence par une consonne, comme quand on dit, *funeste passion*, n'en a plus que deux quand il est suivi d'un mot qui commence par une voyelle, comme dans *funeste ambition*; et c'est sur la seconde que peut tomber la césure, quand la dernière se mange avec le mot suivant. Ainsi dans ces deux vers,

Et qui seul, sans minis-tre, à l'exemple des Dieux,
Soutiens tout par toi-mé-me, et vois tout par tes yeux.

la césure tombe sur la seconde syllabe de *ministre*, et sur la première de *même*, les dernières syllabes de ces deux mots se mangeant avec les voyelles suivantes.

III. Les articles, quels qu'ils soient, étant inséparables des noms, ne peuvent jamais former la césure d'un vers, et celui-ci ne vaudroit rien,

Vous devez vaincre le-penchant qui vous entraîne.

IV. La césure ne peut pas tomber sur un nom substantif suivi de son adjectif, comme dans ces vers,

Sais-tu qu'on n'acquiert rien-de bon à me fâcher?

Mais j'aurois un regret-mortel, si j'étois cause

Qu'il fût à mon cher maître arrivé quelque chose.

ni sur un nom adjectif suivi de son substantif ,
comme dans ces vers ,

Et pourrions , par un *prompt-achat* de cette esclave ,
Empêcher qu'un rival nous prévienne et nous brave.
C'est encore un plus *grand-sujet* de s'étonner.

Cependant si le substantif est suivi ou précédé
de plusieurs adjectifs , il peut en être séparé par
la césure. Ainsi ces vers sont bons ,

Morblen , c'est une *cho-se* indigne , lâche , infame ,
De s'abaisser ainsi jusqu'à trahir son ame.
Vengez-moi d'un *é-gra-te* et perfide parente.

V. Les adverbess monosyllabess , comme , *plus* ,
très , *fort* , *bien* , *mieux* , *mal trop* , etc. ne peuvent
pas être séparés , par la césure , des adjectifs ou
des verbes auxquels ils sont joints , comme dans
ces vers ,

Ce jargon n'est pas *fort-nécessaire* , me semble.
Si le chef n'est pas *bien d'accord* avec la tête.
De grâce , *contez-moi-bien* tout de point en point.
Nous verrons qui *tiendra-mieux* parole des deux.

VI. La césure ne peut pas séparer les pronoms
personnels des verbes dont ils sont nominatifs ,
ni les pronoms conjonctifs des verbes dont ils
sont régimes , quand ils les précèdent ou les suivent
immédiatement. Ainsi ces vers ne vaudroient
rien ,

Je me flatte que *vous-me* rendrez votre estime.
Songeons que la mort *nous* surprendra quelque jour.

VII. Les pronoms *ce* , *cet* , *ces* , *mon* , *ma* ,
mes , *que* , *qui* , *quel* , *quoi* , *dont* , *lequel* , *la-*
quelle , ne peuvent jamais former la césure d'un
bon vers , comme dans ceux-ci ,

Fuyons les vices *qui-nous* font perdre la grace.
Tant mieux ; vous saurez *que-depuis* tantôt la Belle
Sent toujours de son mal quelque crise nouvelle.

Celui , *celle* et *ceux* , s'y souffrent quelquefois ,
mais ils ont toujours quelque chose de languissant
et de prosaïque , comme dans ces vers ,

Il n'est fort entre *ceux-que* tu prends par centaines ,
Qui ne puisse arrêter un rimeur six semaines.

VIII. Le verbe substantif *être*, suivi d'un nom adjectif, ne peut pas être séparé par la césure, sur-tout quand il est à la troisième personne du singulier du présent de l'indicatif, comme dans ces vers,

On sait que la chair *est-fragile* quelquefois.
Si notre esprit *n'est pas-sage* à toutes les heures,
Les plus courtes erreurs sont toujours les meilleures.

IX. Les verbes auxiliaires, immédiatement suivis des participes, ne doivent pas en être séparés par la césure, sur-tout s'ils ne sont que d'une syllabe, comme dans ces vers,

Que vous serez toujours, quoi que l'on se propose,
Tout ce que vous *avez-été* durant vos jours.
Et comme je vous *ai-rencontré* par hasard,
J'ai cru que je devois de tout vous faire part.
Je ne saurois souffrir, a-t-il dit hautement,
Qu'un honnête homme *soit-trainé* honteusement.

X. Quand deux verbes, ou un verbe avec un nom, font un sens indivisible, la césure ne doit pas les séparer, comme dans ces vers,

Mon père, quoiqu'il eût la tête des meilleures,
Ne m'a jamais rien *fait-apprendre* que mes heures.
Car le Ciel a trop *pris-plaisir* de m'affliger,
Pour me donner celui de me pouvoir venger.
Si bien que les *jugeant-morts* après ce temps-là,
Il vint en cette ville, et prit le nom qu'il a.

XI. La césure ne peut pas se trouver entre un verbe et la négation *pas*, ou tout autre adverbe négatif, comme dans ces vers,

Non, je ne *souffrirai-pas* un pareil outrage:
Croyez que vous *n'aurez-jamais* cet avantage.

XII. La césure est encore mauvaise, quand elle sépare une préposition de son régime, comme dans ces vers,

Peut-être encore *qu'avec-toute* ma suffisance,
Votre esprit manquera dans quelque circonstance.
Par vos gestes *durant-un* moment de repas....
Si jamais j'avois fait cette bassesse insigne,
De vous revoir *après-ce* traitement indigne.
J'y suis encor, *malgré-les* infidélités.

XIII. Enfin, les conjonctions composées de plusieurs mots, dont le dernier est *de* ou *que*, comme *afin de*, *de peur de*, *avant que de*, *aussi-tôt que*, *tandis que*, *encore que*, etc. ne doivent pas être séparées par la césure. Ainsi ce vers seroit mauvais,

Quoi? vous fuyez, *tandis-que* vos soldats combattent!

Au reste, comme la césure est faite pour l'oreille, on peut donner pour règle générale et infaillible qu'une césure est bonne, si elle satisfait l'oreille; et qu'elle est vicieuse, si l'oreille en est choquée: et ce n'est que par la lecture des bons vers qu'on peut se mettre en état d'en juger.

Des licences de la Versification.

On appelle *licences* certains mots qui ne seroient pas reçus dans la prose commune, et qu'il est permis aux Poètes d'employer. La plupart même de ces mots, sur-tout dans la poésie sublime, ont beaucoup plus de grace et de noblesse que ceux dont on se sert ordinairement. Le nombre n'en est pas grand. Voici les principaux:

Les humains ou les mortels pour les hommes.

Mon cher fils, dit Louis, c'est de-là que la grace
Fait sentir aux *humains* sa faveur efficace.
Plus sage en mon respect que ces hardis *mortels*,
Qui d'un indigne encens profanent tes autels.

Forfaits pour crimes.

O toi, de mon repos compagne aimable et sombre;
A de si noirs *forfaits* prêteras-tu ton ombre?

Coursier au lieu de cheval.

Les moments lui sont chers; il court dans tous les rangs
Sur un *coursier* fongueux, plus léger que les vents.

Glaive pour épéc.

Ils s'attaquent cent fois, et cent fois se repoussent.
Leur courage s'augmente, et leurs *glaives* s'émoussent

Penser pour pensée.

Votre ame à ce *penser* de colère murmure,

Les ondes pour les eaux.

Le limon croupissant dans leurs grottes profondes,
S'élève, en bouillonnant, sur la face des *ondes*.

Flanc pour sein.

Les Dieux m'en sont témoins, ces Dieux qui dans mon *flanc*.
Ont allumé le feu fatal à tout mon sang.

Antique pour ancien.

Suivez-moi, rappelez votre *antique* vertu.
C'est un usage *antique* et sacré parmi nous.

L'Eternel au lieu de Dieu.

L'Eternel en ses mains tient seul nos destinées :
Il sait, quand il lui plaît, veiller sur nos années.

Hymen ou Hyménée pour Mariage.

Crois-tu que d'une fille humble, honnête et charmante,
L'Hymen n'ait jamais fait de femme extravagante ?
A qui même en secret je m'étois destinée,
Avant qu'on eût conclu ce fatal *hyménée*.

Espoir a plus de noblesse qu'espérance.

D'un *espoir* renaissant le peuple est enivré.

Jadis pour autrefois.

Serments *jadis* sacrés, nous brisons votre chaîne.

Soudain pour aussitôt.

Le salpêtre enfoncé dans ce globe d'airain,
Part, s'échauffe, s'embrase, et s'écarte *soudain*.

Alors que pour lorsque.

Avenglé par son zèle, il te désobéit,
Et pense te venger, *alors* qu'il te trahit.

Cependant que pour pendant que , tandis que.

Cependant que j'embrasse une image frivole,
Rome entière m'appelle aux murs du Capitole.

Naguere pour il n'y a pas long-temps.

Cette loi que *naguere* un saint zèle a dictée,
Du Ciel en ta faveur y semble être apportée.

On supprime souvent *ne* avant les verbes, dans les interrogations négatives,

Vois-tu pas que sa haine égale mon amour ?
au lieu de dire, *ne vois-tu pas*, etc.

Il est très-ordinaire de supprimer l'*e* muet du mot *encore*, pour le faire de deux syllabes en écrivant *encor*.

Encor si ta valeur, à tout vaincre obstinée,
Nous laissoit pour le moins respirer une année.

Encore de trois syllabes, avec l'*e* muet, a quelque chose de languissant dans le corps du vers, avant un mot qui commence par une consoune; et il est mieux de ne l'employer ainsi qu'à la fin du vers :

Étudions enfin, il en est temps *encore*.

On fait aussi quelquefois *avec* de trois syllabes, en y ajoutant *que*.

Quittons donc pour jamais une ville importune,
Où l'honneur est en guerre *avecque* la fortune.

ARTICLE II.

De la rime.

LA rime, qui fait la plus grande beauté des vers français, est une convenance de son à la fin des

mots, et chaque vers doit finir par un mot qui ait cette convenance de son avec le dernier mot d'un autre vers. Ainsi ces deux vers riment ensemble :

A ta foible raison garde-toi de te rendre :
Dieu t'a fait pour l'aimer, et non pour le comprendre.

La rime n'étant que pour l'oreille, et non pas pour les yeux, on doit plutôt en juger par le son que par l'orthographe. Ainsi, quoique les syllabes finales de deux mots s'écrivent différemment, il suffit ordinairement qu'elles produisent le même son, pour qu'elles riment ensemble, comme *repos* et *maux* dans ces deux vers :

Tout conspire à la fois à troubler mon *repos*,
Et je me plains ici du moindre de mes *maux*.

Par la même raison, si les syllabes finales de deux mots s'écrivent de la même manière, et qu'elles se prononcent différemment, elles ne peuvent rimer ensemble. Ainsi la rime de ces deux vers est défectueuse.

Ma colere revient, et je me reconnois ;
Immolons en partant trois ingrats à la fois.

De la rime masculine et féminine.

La rime se divise en masculine et féminine, d'où les vers sont appelés masculins ou féminins ; comme nous l'avons dit page 445.

La rime féminine est celle qui finit par un *e* muet simplement, comme dans ces deux vers :

L'Eternel est son nom ; le monde est son ouvrage :
Il entend les soupirs de l'humble qu'on outrage.

ou par un *e* muet suivi d'une *s*, comme dans ceux-ci :

Objet infortuné des vengeances célestes ;
Je m'abhorre encore plus que tu ne me détestes.

ou par un *e* muet suivi des lettres *nt*, comme dans ceux-ci,

C'est lui-même. Il m'échauffe. Il parle. Mes yeux s'ouvrent.
Et les siècles obscurs devant moi se découvrent.

La rime masculine est celle qui est formée par tout autre terminaison que par un *e* muet, soit par une voyelle, comme dans ces vers :

Misérables jouets de notre vanité,
Faisons au moins l'aveu de notre infirmité.

soit par une consonne, comme dans ceux-ci :

- Le faux est toujours fade, ennuyeux, languissant;
Mais la nature est vraie, et d'abord on la sent.

Les troisièmes personnes du pluriel de l'imparfait de l'indicatif et du conditionnel présent des verbes n'ont pourtant pas la rime féminine, quoique terminées en *oie*, parce que ces cinq lettres ont, comme nous avons dit, le son de l'*e* ouvert, et qu'ainsi elles forment une rime masculine, comme dans ces deux vers :

Aux accords d'Amphion les pierres se mouvoient.
Et sur les murs Thébains en ordre s'élevoient.

On ne considère presque jamais que le son de la dernière syllabe des mots pour la rime masculine. Ainsi *vérité* rime avec *piété*, *raison* avec *maison*, *malheur* avec *douleur*, *succès* avec *procès*, etc.

Mais le son de la dernière syllabe des mots ne suffit pas pour la rime féminine, parce que la prononciation sourde et obscure de l'*e* muet empêche d'y appercevoir une convenance sensible. Ainsi quoique la dernière syllabe de *monde* soit semblable à la dernière de *demande*, cependant ces deux mots ne riment pas, non plus que *louange* avec *mensonge*, *modele* avec *scandale*, etc.

Il faut donc encore prendre la convenance des sons, nécessaire pour la rime féminine, de la pénultième syllabe des mots. Ainsi *monde* rimera fort bien avec *profonde*, *demande* avec *offrande*, *louange* avec *mélange*, *modele* avec *parallele*, *scandale* avec *morale*, etc.

De ce qui suffit ou ne suffit pas pour la rime.

La rime, tant masculine que féminine, est d'au-

tant plus parfaite, qu'il y a plus de ressemblance dans les sons qui la forment. Ainsi quoique *plaisir* rime bien avec *soupir*, et *prudence* avec *récompense*; cependant *plaisir* rime encore mieux avec *désir*, et *prudence* avec *providence*, parce qu'outre la conformité des sons *ir* et *ence*, essentielle à l'une et à l'autre rime, les consonnes *s* et *d* qui les précédent sont encore les mêmes; ce qui ajoute un nouveau degré de perfection à la rime.

Quand les syllabes qui forment la rime, c'est-à-dire, la dernière pour la rime masculine, et la pénultième pour la rime féminine, commencent par une voyelle, il est nécessaire, si elles ne sont pas les premières du mot, qu'elles soient précédées d'une autre voyelle, comme on peut le reconnoître dans les mots *li-en*, *na-tion*, *pré-ci-eux*, *artifici-elle*, *vertu-euse*, *sci-ence*, etc.

Or il faut, pour la plus grande perfection de la rime de ces syllabes, que non seulement elles soient précédées des mêmes voyelles, mais encore que les consonnes qui précèdent ces voyelles soient les mêmes où en aient le même son. Ainsi *lien*, qui rime avec *gardien*, rimera encore mieux avec *italien*; *nation*, qui rime avec *union*, rimera mieux avec *ambition*. *précieux*, qui rime avec *curieux*, rimera mieux avec *audacieux*; *artificielle*, qui rime avec *citadelle* et *matérielle*, rimera beaucoup mieux avec *essentielle*; *vertueuse*, qui rime avec *fameuse* et *monstrueuse*, rimera mieux avec *impétueuse*; *science*, qui rime avec *espérance* et *confiance*, rimera mieux avec *patience*, etc.

On appelle *rime riche* ou *heureuse* celle qui est formée par la plus grande uniformité de sons; et *rime suffisante* ou *commune* celle qui n'a rien de plus que les sons essentiels.

Il arrive même que les sons essentiels à la rime ne suffisent pas en bien des occasions, et qu'il faut encore y ajouter le son des consonnes, ou des voyelles

Voyelles précédentes. Ainsi *liberté* ne rimerait pas avec *aimé*, quoique l'*é* fermé soit le son final de l'un et de l'autre mot; ni *créa* avec *allia*, quoiqu'ils aient tous les deux la voyelle *a* pour dernière syllabe.

Les sons essentiels à la rime ne suffisent pas quand ils ne sont ni assez pleins, ni assez marqués, ou qu'ils se trouvent à la fin d'un grand nombre de mots, parmi lesquels on peut aisément choisir ceux dont la rime a plus de convenance.

Les sons essentiels à la rime suffisent quand ils sont pleins, ou qu'ils se trouvent dans des monosyllabes, ou qu'ils sont précédés des mêmes consonnes ou des mêmes voyelles, que dans un très-petit nombre de mots.

I. Les sons que l'on appelle pleins, sont ceux de *Pa* et de *Po* des *è* ouverts, des voyelles composées, *ai*, *ei*, *oi*, *au*, *eau*, *eu*, et *ou*, des voyelles nasales, *an*, *am*, *en*, *em*, *in*, *im*, *ain*, *ein*, *aim*, *on*, *om*, *un*, *um*, des voyelles longues, des diphthongues *ie*, *oi*, *ui*, *ieu*, *ien*, *ion*, *oin*, et des voyelles suivies de plusieurs consonnes semblables ou différentes. Ainsi *combats* rimera avec *embarras*, *fatale* avec *inégale*, *repos* avec *héros*, *parole* avec *immole*, *progrès* avec *succès*, *mer* avec *enfer*, *ouvert* avec *offert*, *même* avec *extrême*, *jamais* avec *parfaits*, *maître* avec *parôître*, *reine* avec *peine*, *tableau* avec *fardeau*, *vigoureux* avec *cheveux*, *bonheur* avec *ardeur*, *coutroux* avec *genoux*, *venin* avec *dessein*, *pardon* avec *leçon*, *commun* avec *importun*, *lumière* avec *carrière*, *vouloir* avec *savoir*, *ennui* avec *aujourd'hui*, *conduite* avec *poursuite*, *entretiens* avec *conviens*, *témoin* avec *besoin*, *horrible* avec *sensible*, *injure* avec *murmure*, etc.

Le son de l'*a* n'est plein et suffisant pour la rime, que quand il est dans la pénultième syllabe du mot, ou qu'étant dans la dernière, il est suivi

de quelque consonne, comme dans *agréable*, *favorable*, *état*, *sénat*, *trépas*, *soldats*, *remparts*, *détendards*. Mais s'il est la dernière lettre du mot, comme dans toutes les troisièmes personnes du singulier du prétérit des verbes de la première conjugaison, il faut qu'il soit précédé de la même consonne ou de la même voyelle. Ainsi *condamna* rimerait avec *donna*, mais non pas avec *tomba*, *marcha*, *confia*, ni avec d'autres où l'a ne serait pas précédé d'une *n*.

Quoique le son de la rime en *ant* ou *ent*, soit plein, néanmoins à cause du grand nombre de mots où elle se trouve, on ne doit faire rimer ensemble que ceux où *ant* et *ent* sont précédés des mêmes consonnes ou des mêmes voyelles. Ainsi *diamant* ne rimerait bien qu'avec un mot terminé en *mant* ou *ment*, comme *égarement*; et *suppliant* ne rimerait bien qu'avec un mot terminé en *iant*, comme *criant*, etc.

Par la même raison, *eu* et *on*, précédés d'une consonne, ne riment pas bien avec *eu* et *on* précédés de la voyelle *i*. Ainsi *heureux* ne rime pas avec *ambitieux*, ni *moisson* avec *passion*; mais *heureux* rimerait avec *courageux*, *moisson* avec *trahison*, *ambitieux* avec *furieux*, et *passion* avec *religion*.

Les voyelles qui n'ont pas un son plein sont l'*é* fermé, ou seul, comme dans *beauté*, ou suivi des consonnes *s*, *z*, et *r*, comme dans *beautés*, *aimez*, *aimer*; l'*i* et l'*u*, ou seuls, comme dans *ami*, *vertu*, ou suivis d'une consonne qui n'en allonge pas sensiblement le son, comme dans *amis*, *vertus*, *habit*, *tribut*, etc. Et ces voyelles ne pourront former de bonnes rimes masculines qu'autant qu'elles seront précédées des mêmes consonnes ou des mêmes voyelles. Ainsi *beauté* rimerait bien avec *divinité*, *beautés* avec *divinités*, *aimez* avec *animez*, *aimer*

avec *animer*, *pitié* avec *amitié*, *ami* avec *endormi*,
vertu avec *combattu*, *amis* avec *endormis*, etc.

On peut donner pour règle générale que, quand les rimes masculines sont bonnes ou suffisantes, elles sont encore meilleures, devenant féminines par l'addition de l'*e* muet ; parce qu'outre la nouvelle conformité de son que l'*e* muet y ajoute, il oblige encore d'appuyer davantage sur la pénultième syllabe, et en rend par-là le son plus plein qu'il n'étoit auparavant. Par exemple, si *consacré* et *révéré*, *soupir* et *désir*, *sujet* et *discret*, *interdit* et *petit*, riment bien ; *consacrée* et *révérée*, *soupire* et *désire*, *sujette* et *discrette*, *interdite* et *petite*, rimeront encore mieux.

Mais de ce que les rimes féminines sont bonnes, comme *puissante* et *chancelante*, *heureuse* et *furieuse*, il ne s'ensuit pas que les rimes semblables masculines le soient aussi : car *puissant* rimerait mal avec *chancelant*, et *heureux* avec *furieux*, comme nous l'avons observé plus haut.

II. On ne cherche pas une si grande conformité de son, quand on fait rimer un monosyllabe avec un autre monosyllabe, ou avec un mot de plusieurs syllabes. Ainsi *loi* rimera avec *foi* et avec *effroi*, *pas* avec *bas* et avec *états*, *paix* avec *faix* et avec *jamais*, *mis* avec *pris* et avec *sortis*, *dit* avec *esprit*, *vous* avec *loups* et avec *courroux*, etc. et par la même raison, il n'y a rien d'irrégulier dans la rime de ces deux vers :

Lui, que tu fis languir dans des tourmens honteux ;
 Lui, dont l'aspect ici te fait baisser les yeux.

III. Quand il n'y a qu'un très-petit nombre de mots où les sons essentiels à la rime soient précédés des mêmes consonnes ou des mêmes voyelles, cette rareté dispense des règles que nous venons d'établir, et autorise à se contenter des rimes suffisantes. Ainsi, parce qu'il n'y a que très-peu

de mots terminés en *pir*, on fait rimer *soupir* avec *désir*; et on fait rimer *trahir* avec *obéir*, à cause du petit nombre de mots où *ir* est précédé des mêmes voyelles.

Cette licence ne peut regarder qu'un très-petit nombre de mots terminés en *u*, *us*, *ut*, *is*, *it*, et *ir*: encore faut-il en user avec beaucoup de ménagement, et quand on y est absolument forcé par la disette de la rime.

Mais à l'égard des mots terminés en *é* fermé seul ou suivis des lettres *s*, *z*, *r*, et en *i* seul, le nombre en est si grand, qu'on ne doit jamais se dispenser de les faire rimer par les consonnes ou voyelles qui précèdent l'*e* et l'*i*. Ainsi quelque beaux que soient ces vers pour le sens, ils pèchent par la rime :

Un juge incorruptible y rassemble à ses pieds
Ces immortels esprits que son souffle a créés.
Ayez pitié d'un cœur de soi-même ennemi,
Moins malheureux cent fois quand vous l'avez haï,

La terminaison en *qi* des prétérits de l'indicatif des verbes de la première conjugaison, des futurs de tous les verbes, et du présent de l'indicatif du verbe *avoir*, ayant le son de l'*é* fermé, on peut fort bien la faire rimer avec un mot terminé en *é* fermé, comme dans ces vers :

Vaincu, chargé de fer, de regret consumé,
Brûlé de plus de feu que je n'en allumai...
Mon oncle, soyez sûr que je ne partirai
Qu'après vous avoir vu bien cloué, bien muré.
Non, je ne prétends plus demeurer engagé
Pour un cœur où je vois le peu de part que j'ai.

La rime féminine de l'*é* fermé ne doit pas être moins parfaite que la masculine, et il n'y a guère de poètes qui n'observent pas les mêmes règles à l'égard de l'une et de l'autre. Ainsi *aimée* ne rimera bien qu'avec un mot terminé en *mée*, et *confiée* ne rimera bien qu'avec un mot terminé en *lée*.

Il n'en est pas de même des rimes féminines en *ie* et en *eu*, que l'on emploie quelquefois sans qu'elles soient précédées des mêmes consonnes, comme dans ces vers :

O Ciel ! pourquoi faut-il que ta secrète envie
Ferme à de tels héros le chemin de l'*Asie* !
Polynice, Seigneur, demande une entrevue :
C'est ce que d'un héraut nous apprend la *venue*.

Les mots terminés en *ui*, *uie*, *uis*, *uit*, doivent toujours rimer avec des mots qui aient la même terminaison ; et le son de la diphthongue *ui* étant assez plein de lui-même, il n'est pas nécessaire qu'elle y soit précédée des mêmes consonnes.

En quelles occasions il faut faire accorder la rime avec l'orthographe.

Quoique nous ayons dit plus haut qu'il n'étoit pas nécessaire, pour la validité de la rime, que les dernières syllabes des mots s'écrivissent avec les mêmes lettres, et qu'il suffisoit qu'elles produisissent le même son, il y a néanmoins quelques occasions où l'orthographe doit s'accorder avec la rime.

I. Un mot terminé par une *s*, par un *x*, ou par un *z*, ne rimeroit pas avec un mot qui ne seroit pas terminé par l'une de ces trois lettres. Ainsi *aimable* ne rimeroit pas avec *fables*, ni *discours* avec *jour*, ni *vérité* avec *vanités* ou *méritez*, ni *genou* avec *vous* ou *courroux*, ni *cheveu* avec *heureux*, etc. Et la rime de ces deux vers est défectueuse :

Où, vraiment, ce visage est encor fort mettable ;
S'il n'est pas des plus beaux, il est des agréables.

Mais il n'est pas nécessaire que les mots dont la rime est terminée par l'une de ces trois lettres, soient du nombre pluriel, ni que ce soit la même lettre qui les termine. Ainsi *le discours* ramera avec *les jours*, *célestes* avec *tu détestes*, *le nez* avec

vous donnez , vanités avec méritez , vous avec courroux , paix avec jamais , loix avec rois , etc.

II. Quoique l'*r* ne se prononce pas à la fin des vers, dans les mots terminés en *er*, avec l'*é* fermé, cependant ils ne doivent rimer qu'avec les mots également terminés en *er*, comme dans ces deux vers :

Un ennemi si noble a su m'encourager ;
Je suis venu chercher la gloire et le danger.

III. On ne fait guere rimer une personne d'un verbe terminée en *ois* ou en *oit* ayant le son de l'*è* ouvert, avec un mot qui auroit le même son, mais qui s'écrirait différemment, comme *j'aimois* avec *jamais*, *manquoit* avec *banquet*. Il faut ordinairement recourir à une autre personne du verbe terminée par les mêmes lettres, comme dans ces deux vers :

Et sans trop s'enquérir d'où la laide venoit ,
Il sut, c'en fut assez, l'argent qu'on lui donnoit.

IV. Les troisiemes personnes du pluriel des verbes terminées en *ent* ou *oient*, ne doivent jamais rimer qu'avec d'autres troisiemes personnes de verbes qui aient les mêmes terminaisons. Ainsi *ils disent* ne rimerait pas avec *marchandise*, ni *fassent* avec *surface* ; mais *disent* rimerait bien avec *lisent*, et *fassent* avec *effacent*.

V. Les mots terminés par *anc* et *ang* ne riment ordinairement au singulier qu'avec des mots qui aient l'une ou l'autre terminaison, comme dans ces deux vers :

Remplissez les autels d'offrandes et de sang ;
Des victimes vous-même interrogez le flanc.

VI. Quand un mot est terminé par un *t*, il ne peut rimer qu'avec un mot qui soit aussi terminé par un *t* ou par un *d*. Ainsi, *hasard* ramera avec *départ*, *verd* avec *couvert*, *nid* avec *finis*, *accord*

avec fort, sourd avec court, etc. comme dans ces deux vers :

Sur l'argent, c'est tout dire, on est déjà d'accord ;
Ton beau pere futur vuide son coffre-fort.

et dans ceux-ci :

Vous voyez quel effroi me trouble et me confond ;
Il parle dans mes yeux, il est peint sur mon front.

VII. On fait rimer ensemble tous les mots dont la dernière syllabe a le son de la voyelle nasale *in*, de quelque manière qu'elle s'écrive. Ainsi, *divin* rime avec *humain*, *fain*, *dessein* ; et chacun de ces mots rimera avec les autres, comme dans ces vers :

Je n'y puis plus tenir, j'enrage ; et mon dessein
Est de rompre en visière à tout le genre humain.
Déjà d'un plomb mortel plus d'un brave est atteint ;
Sous les fougueux coursiers l'onde écume et se plaint.

VIII. Quand les mots sont terminés par une *s* ou par une *x*, la convenance des consonnes ou des voyelles précédentes ne s'exige plus avec la même sévérité : il suffit que les dernières syllabes aient le même son. Ainsi, *combat* rimera avec *trépas*, *rangs* avec *tyrans*, *effets* avec *satisfaits*, *héros* avec *travaux*, *balcons* avec *féconds*, *dehors* avec *accords*, *jours* avec *sourds* et *courts*, etc.

IX. Enfin, hors les circonstances que nous venons d'expliquer, on peut faire rimer ensemble toutes les consonnes et les voyelles qui ont le même son, quelque différentes qu'elles puissent être par le caractère. Ainsi, *être* rimera avec *connoître* et *maître*, *race* avec *terrasse*, *contraire* avec *frère*, *chose* avec *cause*, etc.

X. L'*l* mouillée ne peut jamais rimer avec l'*i* simple. Ainsi, *travail* ne rimeroit pas avec *cheval*, ni *merveille* avec *nouvelle*, ni *famille* avec *tranquille*, etc.

Rime d'un mot avec lui-même.

Un mot ne peut pas rimer avec lui-même , à moins qu'il ne soit pris dans des significations différentes. Ainsi , la rime de ces deux vers est irrégulière :

Les chefs et les soldats ne se connoissent *plus* :

L'un ne peut commander , l'autre n'obéit *plus*.

au lieu qu'il n'y a rien de répréhensible dans les rimes des vers suivans :

Prends moi le bon parti. Laisse-là tous les *livres*.

Cent francs au denier cinq combien font-ils ! *vingt livres*.

Cependant , par un sort que je ne conçois *pas*,

Votre douleur redouble et croît à chaque *pas*.

Quand notre hôte charmé m'avisant sur ce *point*,

Qu'avez-vous donc, dit-il, que vous ne mangez *point* ?

Pour savoir où la belle est *allée* ,

Va-t-en chercher par-tout. J'attends dans cette *allée*.

Suffit, j'en suis *quitte*.

Après ce que j'ai dit , souffrez que je vous *quitte*.

Il est vrai, cher Crispin ; mais enfin tu sais *bien*

Que cela ne fait pas presque le quart du *bien*.

Rime d'un simple avec son composé.

Un mot simple ne rime pas avec son composé : comme *ami* avec *ennemi*, *écrire* avec *souscrire*, *voir* avec *prévoir*, *mettre* avec *remettre*, *faire* avec *défaire*, etc. Ainsi, la rime de ces deux vers ne peut passer qu'à la faveur de la pensée :

Je connois trop les grands , dans le malheur *amis* ,

Ingrats dans la fortune , et bien-tôt *ennemis*.

A l'égard des composés d'un même mot , on peut les faire rimer ensemble , lorsque leurs significations n'ont point de rapport , comme dans ces deux vers :

Dieu punit les forfaits que leurs mains ont *commis*.

Ceux qu'ils n'ont point vengés , et ceux qu'ils ont *permis*.

Rime de l'é fermé avec l'è ouvert.

L'é fermé ne rime pas avec l'è ouvert. Ainsi, l'oreille est blessée de la rime des mots terminés en *er*, avec l'é fermé, comme *aimer*, *trionpher*, *mériier*, *chercher*, *confier*, etc., avec les mots terminés en *er*, avec l'è ouvert, comme *la mer*, *l'enfer*, *Jupiter*, *cher*, *fier*, etc. Ce défaut se trouve dans les vers suivants :

Hé bien, brave Acomar, si je leur suis si *cher*,
Que des mains de Roxane ils viennent m'*arracher*.
Attaquons dans leurs murs ces Conquerans si *fiers* :
Qu'ils tremblent à leur tour pour leurs propres *foyers*.

De même, les oreilles délicates auront peine à accorder la rime de *terre* avec celle de *pere*, quoi qu'en puisse dire l'auteur de ces deux vers :

La main, la même main qui t'a rendu ton *père*,
Dans ton sang odieux pourroit venger la *terre*.

non pas parce qu'il y a deux *rr* dans *terre*, et qu'il n'y en a qu'une dans *pere*, mais parce que l'*e* est fort ouvert dans *terre*, et qu'il n'est qu'un peu ouvert dans *pere*, ce qui fait deux sons différents.

En sorte que, par cette raison, *terre* ne rimera bien qu'avec des mots où l'*e* sera fort ouvert, tels que *guerre* ou *tonnerre*, comme dans les vers suivants du même auteur :

Et ce peuple autrefois, vil fardeau de la *terre*,
Semble apprendre de nous le grand art de la *guerre*.
Ce peuple de vainqueurs armé de son *tonnerre*,
A-t-il le droit affreux de dépeupler la *terre* ?

Rime des voyelles longues avec les voyelles brèves.

Les voyelles longues, soit qu'elles se trouvent dans la dernière syllabe des vers masculins, ou dans la pénultième des vers féminins, riment mal avec les voyelles brèves, comme *mâle* avec *cabale*, *intérêt* avec *objet*, *conquête* avec *coquette*, *dépo*

avec *débat*, *côte* avec *grotte*, *fantôme* avec *homme*,
trône avec *couronne*, *gîte* avec *visite*, etc. Ainsi,
 la rime de ces vers n'est pas tout-à-fait exacte :

Je l'instruirai de tout, je t'en donne *parole* ;
 Mais songe seulement à bien jouer ton *rôle*.
 Si ce n'est pas assez de vous céder un *trône* ,
 Prenez encor le mien, et je vous l'*abandonne*.

Cependant une voyelle breve peut absolument
 rimer avec une longue, quand elle a, de sa nature,
 un son assez plein, et que, la différence du bref au
 long n'étant pas trop sensible, elle peut être faci-
 lement aidée et corrigée par la prononciation : ce
 qui regarde principalement les voyelles *a* et *ou*.
 Ainsi, quoiqu'elles soient breves dans les mots
préface et *tout*, M. Despréaux a fait rimer ces mots
 avec *grace* et *goût*, où elles sont longues, dans
 ces vers :

Un auteur à genoux dans un humble *préface*,
 Au lecteur qu'il envoie a beau demander *grace*.
 Aimez-vous la muscade ? on en a mis par-tout.
 Sans mentir, ces pigeons ont un merveilleux *goût*.

Au reste, c'est à l'oreille à juger si les voyelles
 longues et breves peuvent ou ne peuvent pas for-
 mer de bonnes rimes.

Rime des Hémistiches.

Un vers est défectueux, quand le premier hémis-
 tiche rime ou a quelque convenance de son avec le
 dernier, comme dans ceux-ci :

Il ne tiendra qu'à toi de partir avec moi.
 Allez, vous êtes fou dans vos transports jaloux.
 Je suis rustique et fier, et j'ai l'ame grossière.
 Il en est que le ciel guida dans cet empire,
 Moins pour nous conquérir, qu'afin de nous instruire.

ou quand le dernier hémistiche d'un vers rime
 avec le premier du vers qui le précède, comme
 dans ceux-ci :

Un fiacre me couvrant d'un déluge de bone,
 Contre le mur voisin m'écrase de sa roue ;

Et voulant me sauver, des porteurs inhumains,
De leur maudit bâton me donnent dans les reins.

ou quand le dernier hémistiché d'un vers rime avec le premier hémistiché du vers suivant, comme dans ceux-ci :

Il faut pour les avoir, employer notre soin :
Ils sont à moi du moins, tout autant qu'à mon frere.

ou quand les deux premiers hémistiches de deux vers qui se suivent, riment ensemble, comme dans ceux-ci,

Sinon demain matin, si vous le trouvez bon,
Je mettrai de ma main le feu dans la maison.

Mais c'est quelquefois une beauté, lorsque, par figure, on se sert ou des mêmes rimes, ou des mêmes mots dans les deux hémistiches, ou qu'on répète même l'hémistiché, comme dans ces vers :

Tantôt la terre ouvroit ses entrailles profondes,
Tantôt la mer rompoit la prison de ses ondes.
Là le corps immortel à notre ame obéit :
Ici le corps mortel l'aveugle et le trahit.
Qui cherche vraiment Dieu, dans lui seul se repose :
Et qui craint vraiment Dieu, ne craint rien autre chose.

Quelque grace qu'aient ces consonnances et ces répétitions, on ne doit les employer qu'avec beaucoup de réserve et de ménagement.

Retranchement de l's dans certains verbes.

On retranche souvent dans les vers l's finale de la première personne du singulier du présent de l'indicatif, et de la seconde de l'impératif de quelques verbes des trois dernières conjugaisons, principalement de ceux qui ont ces personnes terminées en *ois* et en *is*. Et cette licence servira à confirmer ce que nous avons dit plus haut, que l'usage d'écrire en prose quelques unes de ces mêmes personnes sans *s*, avoit été vraisemblablement intro-

duit par les poètes qui y laissent ou retranchent l'*s* finale, selon qu'elle leur est nécessaire ou non pour la liaison des mots, ou pour la justesse de la rime.

Il me semble qu'on ne peut mieux le prouver, qu'en faisant voir, par des exemples, que, pour observer les règles indispensables de la versification, un poète emploie avec l'*s* finale un verbe qu'un autre emploie sans *s*, et que souvent le même auteur admet ou n'admet pas l'*s* dans le même verbe. Ainsi, M. Despréaux, qui écrit *crois* avec une *s*, pour le faire rimer avec *doigts*, dans ces deux vers :

Mais moi, qui dans le fond sais bien ce que j'en *crois*,
Qui compte tous les jours vos défauts par mes *doigts*,

l'écrit sans *s* dans ceux-ci, pour le faire rimer avec *moi* :

En les blâmant enfin, j'ai dit ce que j'en *croi*,
Et tel qui me reprend en pense autant que *moi*.

Racine écrit *vois* avec une *s*, pour le faire rimer avec *fois*, dans ces deux vers :

Depuis cinq ans entiers, chaque jour je la *vois*,
Et crois toujours la voir pour la première *fois*.

et sans *s* dans ceux-ci, pour le faire rimer avec *moi*,

Vous ne répondez point ? Perfide, je le *voi*,
Tu comptes les momens que tu perds avec *moi*.

Molière écrit *je dis* avec une *s*, pour le lier avec la voyelle suivante, dans ce vers,

Je te le *dis* encore, je saurai m'en venger.

et sans *s* dans ceux-ci, pour le faire rimer avec *étourdi*.

Un brouillon, une bête, un brusque, un *étourdi*,
Que sais-je ? un... cent fois plus encore que je ne *di*.

Je sais est employé avec une *s* dans les vers suivans.

Je ne *sais* où je vais , je ne *sais* où je suis. *Rac.*
 Je *sais* où je lui dois trouver des défenseurs. *id.*
 Je *sais* où gît le lièvre , et ne puis sans travail ,
 Fournir en un moment d'hommes et d'attirail. *Mol.*

Il est employé sans *s* dans ceux-ci , pour rimer
 avec *blessé*.

Monsieur , ce galant homme a le cerveau blessé.
 Ne le savez-vous pas ?

Je *sais* ce que je *sais*. *Mol.*

Dois avec une *s* ,
 Apprends-moi si je *dois* ou me taire ou parler. *Desp.*
 J'ignore , dites-vous , de quel humeur il est ,
 Et *dois* auparavant consulter , s'il vous plaît. *Mol.*

Doi sans *s* ,
 Sans parents , sans amis , sans espoir que sur moi ,
 Je puis perdre son fils , peut-être je le *doi*. *Rac.*
 Celle-ci peut-être aura de quoi.
 Te plaire. Accepte-la pour celle que je *dai*. *Mol.*

Reçois avec une *s* ,
 Je *reçois* à ce prix l'amitié d'Alexandre. *Rac.*

Reçois sans *s* ,
 Je ne puis t'exprimer l'aise que j'en *reçoi*.
 Et que me diriez-vous , Monsieur , si c'étoit moi ? *Mol.*

J'averti et je *frémi* , sans *s* ,
 Visir songez à vous , je vous en *averti*.
 Et sans compter sur moi , prenez votre parti. *Rac.*
 Ah ! bons Dieux , je *frémi*.
 Pandolfe qui revient ! fat-il bien endormi ?

Molière a poussé la licence encore plus loin ,
 puisqu'il a retranché l'*s* du prétérit *je vis* , dans
 ces deux vers :

Mélas , si vous saviez comme il étoit ravi ,
 Comme il perdit son mal si-tôt que je le *vi*.

Ce peu d'exemples suffira pour donner lieu de
 juger que ce retranchement de l'*s* est une licence
 poétique , et qu'il est plus régulier , comme nous
 avons dit , de ne pas l'admettre dans la prose.

Il est bon d'observer, avant que de finir cet article, que la plupart des regles que nous venons d'établir, sur-tout de celles qui regardent la césure et la rime, ne sont que pour la plus grande perfection des vers, et qu'elles ne doivent pas toujours être prises à la rigueur. Outre qu'il est quelquefois permis d'en sacrifier quelques unes à une belle pensée, les vers doivent être plus ou moins parfaits, à proportion que le sujet que l'on traite est plus ou moins relevé. Ainsi, dans les comédies, dans les fables, dans les contes, et autres pieces d'un atyle simple et familier, on ne doit pas exiger que les vers soient aussi harmonieux et aussi réguliers que dans les poèmes épiques, dans les tragédies, dans les satyres, et autres pieces d'un style noble et sérieux.

ARTICLE III.

Du mélange et de la combinaison des Vers les uns à l'égard des autres.

LE mélange des vers, les uns avec les autres, peut se considérer ou par la rime, ou par le nombre des syllabes dont ils sont composés; c'est-à-dire que dans les différents ouvrages de poésie, les rimes masculines sont mêlées avec les féminines, et souvent les grands avec les petits vers.

Il n'y a point d'ouvrage en vers, où les rimes masculines ne soient mêlées avec les féminines, et qui, par conséquent, ne soit composé de vers masculins et de féminins.

Mais il n'est pas également nécessaire que les vers d'un ouvrage ou d'une piece soient toujours

d'une même longueur ou d'un même nombre de syllabes.

On observe généralement aujourd'hui de mêler les rimes masculines et féminines, de manière que deux différentes rimes de même espèce ne se trouvent jamais ensemble dans une même suite de vers; c'est-à-dire qu'une rime masculine ne peut être suivie que de la rime masculine qui y répond, ou d'une rime féminine: ce qui n'étoit point pratiqué par les anciens poètes, qui méloient toutes les rimes au hasard, et comme elles se présentoient, comme on le voit dans Marot.

Le mélange des vers par rapport au nombre des syllabes n'est pas réglé: il dépend ordinairement du goût et de la volonté du poète.

Suivant les différentes manières dont on peut arranger les rimes masculines et féminines, on les divise en rimes suivies et en rimes entremêlées.

Les rimes sont appelées *suivies*, lorsqu'après deux rimes masculines, il s'en trouve deux féminines, ensuite deux masculines, et ainsi de suite, comme dans ces huit vers:

On ne m'a jamais vu, surpassant mon pouvoir,
D'une indiscrete main profaner l'encensoir;
Et périsse à jamais l'atireuse politique
Qui prétend sur les cœurs un pouvoir despotique,
Qui veut, le fer en main, convertir les mortels,
Qui du sang hérétique arrose les autels,
Et suivant un faux zèle, ou l'intérêt pour guides,
Ne sert un Dieu de paix que par des homicides!

Les rimes sont appelées *entremêlées*, lorsqu'une rime masculine est séparée de celle qui y répond par une ou deux rimes féminines; ou lorsqu'entre une rime féminine et sa semblable, il se trouve une ou deux rimes masculines, comme dans ces exemples:

Vous qui ne connaissez qu'une crainte servile,
 Ingrats, un Dieu si bon ne peut-il vous charmer?
 Est-il donc à vos cœurs, est-il si difficile
 Et si pénible de l'aimer?

Dieu parle, et nous voyons les trônes mis en poudre.
 Les chefs aveuglés par l'erreur,
 Les Soldats consternés d'horreur,
 Les vaisseaux submergés ou brûlés par la foudre.

Lorsque les rimes sont suivies, les vers sont ordinairement du même nombre de syllabes. Ainsi, les vers qu'on appelle *suivis* sont ceux qui ont communément le même nombre de syllabes, et dont les rimes sont suivies.

Lorsque les rimes sont entremêlées, les vers sont quelquefois du même nombre de syllabes, mais le plus souvent ils ne le sont pas; et on appelle *vers entremêlés* ceux qui sont composés de divers nombres de syllabes, et dont les rimes sont entremêlées.

On ne fait guere que de quatre sortes de vers suivis, savoir :

I. Les vers de douze syllabes ou alexandrins, que l'on emploie ordinairement dans les poèmes héroïques, dans les tragédies, les églogues, les éloges, les satyres, etc.

II. Les vers de dix syllabes ou communs, qui sont en usage dans les ouvrages d'un style naïf et familier, tels que sont les épîtres de Marot, les épîtres et les allégories de Rousseau.

III. On fait encore des vers suivis de huit syllabes; mais l'usage en est assez rare, et on ne s'en sert guere dans des sujets sérieux.

Si l'on fait quelquefois des vers suivis de sept, de six, ou d'un moindre nombre de syllabes, ce n'est que dans des piéces badines et de caprice.

IV. Une autre sorte de vers suivis, qui est fort belle, quoiqu'elle ne soit pas fort ordinaire, est de mettre alternativement un vers de six syllabes à la suite d'un grand vers, avec des rimes suivies.

Le principal défaut que l'on doit éviter dans

les vers suivis, est de faire rimer deux vers masculins avec deux vers masculins, quand ils ne sont séparés que par deux vers féminins; ou deux vers féminins avec deux vers féminins, quand ils ne sont séparés que par deux vers masculins; comme on voit que, dans ces six vers, les deux premiers féminins riment avec les deux derniers qui sont aussi féminins.

Par les mêmes sermens *Britannicus* se lie,
La coupe dans ses mains par *Marcise* est remplie,
Mais ses lèvres à peine en ont touché les bords,
Le fer ne produit point de si puissants efforts;
Madame, la lumière à ses yeux est ravie,
Il tombe sur son lit sans chaleur et sans vie.

La consonnance ou la convenance des sons dans les rimes masculines et féminines qui se suivent, produit encore un effet désagréable à l'oreille, comme dans ces quatre vers :

Et toutes les vertus dont s'éblouit la terre,
Ne sont que faux brillants, et que morceaux de verre.
Un injuste guerrier, terreur de l'univers,
Qui sans sujet courant chez cent peuples divera....

Des Stances.

Les rimes entremêlées s'emploient plus ordinairement dans les stances qu'ailleurs.

On appelle *Stance*, ou quelquefois *Strophe*, un certain nombre de vers, après lesquels le sens est fini et complet.

Le nombre des vers qui peuvent composer une stance n'est pas fixe; mais il ne doit pas être moindre que de quatre, et communément il ne s'y en trouve guere plus de dix.

La mesure des vers qui entrent dans une stance n'est pas plus fixe que le nombre. Ils peuvent être tous d'une même sorte, c'est-à-dire avoir un même nombre de syllabes, comme douze, dix, huit, et sept; ou l'on peut y mêler diverses sortes

de vers, par rapport au nombre de syllabes, sans autre règle que le goût et la volonté du poète : ce qui fait qu'en considérant les stances par le mélange des rimes, par le nombre des vers, et par le nombre des syllabes de chaque vers, on peut les varier en une infinité de sortes, dont nous ne pourrions développer les combinaisons, sans entrer dans des calculs immenses, qui ne seroient d'aucune utilité au lecteur, et ne manqueroient pas de l'ennuyer.

Une stance n'est proprement appelée *stance*, que quand elle est jointe à d'autres ; mais si elle est seule, elle emprunte ordinairement son nom du nombre de vers dont elle est composée ; en sorte qu'on l'appelle *Quatrain*, si elle est de quatre vers ; *Sixain*, si elle est de six ; et quelquefois, en la considérant par le sujet, ou l'appelle *Epi-gramme* ou *Mudrigal*.

On donne souvent le nom d'*Ode* à une suite de stances sur un même sujet.

Quand les stances d'un même ouvrage ont un même nombre de vers, un même mélange de rimes, et que le nombre des syllabes de chaque vers s'y trouve également distribué, on les appelle *stances régulières*.

Au lieu qu'elles sont appelées *irrégulières*, si elles sont différentes les unes des autres, ou par le nombre des vers, par le mélange des rimes, ou par le nombre des syllabes de chaque vers.

Il est encore nécessaire, pour la perfection des stances, que celles qui sont faites sur un même sujet, commencent et finissent par les mêmes rimes ; c'est-à-dire, que si la première stance commence par une rime féminine, et finit par une rime masculine, la seconde doit aussi commencer par une rime féminine, et finir par une rime masculine, et ainsi des autres. D'où il arrive

que, quand une stance commence et finit par une même rime, comme par une rime féminine, celle qui est après commençant aussi par une rime féminine, il se trouve deux différentes rimes de même espèce à la suite l'une de l'autre : ce qui n'est pas contraire à la règle que nous avons établie, page 484 ; parce que chaque stance doit être considérée, séparément, et comme détachée de celle dont elle est suivie.

Le dernier vers d'une stance ne doit jamais rimer avec le premier de la stance suivante.

Enfin, c'est une règle indispensable, que le sens finisse avec le dernier vers de chaque stance : en quoi les stances françaises sont plus parfaites que les stances latines, où le sens est très-souvent continué de l'une à l'autre.

Les stances considérées par le nombre de vers dont elles sont formées, peuvent se diviser en stances de nombre pair, et en stances de nombre impair.

Les stances de nombre pair sont celles qui sont composées de quatre, de six, de huit, ou de dix vers.

Les stances de nombre impair sont celles qui sont composées de cinq, de sept, ou de neuf vers.

Comme nous avons dit que le mélange des vers, par rapport au nombre des syllabes, étoit arbitraire dans les stances, les règles que nous allons donner, pour chaque espèce de stances, regarderont principalement le mélange des rimes.

REGLES POUR LES STANCES DE NOMBRE PAIR.

I. Stance de quatre vers.

Les rimes peuvent s'entremêler de deux manières dans les stances de quatre vers ou dans les quatrains.

1. On fait rimer le premier vers avec le troisieme, et le second avec le quatrieme, comme dans cette stance :

Combien avons-nous vu d'éloges unanimes
 Condamnés, démentis par un honteux retour!
 Et combien de héros glorieux, magnanimes,
 Ont vécu trop d'un jour!

2. On fait rimer le premier avec le quatrieme, et le second avec le troisieme, comme dans cette stance :

Insensés! notre ame se livre
 A de tumultueux projets.
 Nous mourons, sans avoir jamais
 Pu trouver le moment de vivre.

II. *Stances de six vers.*

La stance de six vers, ou le sixain, n'est autre chose qu'un quatrain auquel on ajoute deux vers d'une même rime.

Ces deux vers d'une même rime, se mettent pour l'ordinaire au commencement; et alors il doit y avoir un repos à la fin du troisieme vers: c'est-à-dire que le sens y doit finir, de maniere que l'oreille puisse s'y arrêter; ce qui donne beaucoup d'harmonie aux stances de six vers.

Du reste, on y entremêle les rimes des quatre derniers vers, comme dans les quatrains: ce qu'on reconnoitra dans les deux stances suivantes:

Renonçons au stérile appui
 Des grands qu'on adore aujourd'hui.
 Ne fondons point sur eux une espérance folle.
 Leur pompe, indigne de nos vœux,
 N'est qu'un simulacre frivole,
 Et les solides biens ne dépendent pas d'eux.

O Dieu, que ton pouvoir est grand et redoutable!
 Qui pourra se cacher au trait inévitable
 Dont tu poursuis l'impie au jour de ta fureur!
 À punir les méchans ta colere fidelle
 Fait marcher devant elle
 La mort et la terreur.

Quelquefois les deux vers de même rime se mettent à la fin de la strophe. Alors le repos n'est pas nécessaire à la fin du troisième vers, et le mélange des rimes dans les quatre premiers vers est le même que dans les quatre derniers des strophes précédentes, comme dans celles-ci :

Seigneur dans ta gloire adorable
Quel mortel est digne d'entrer ?
Qui pourra, grand Dieu, pénétrer
Dans ce séjour impénétrable
Où tes saints inclinés, d'un œil respectueux,
Contemplant de ton front l'éclat majestueux !
Seigneur, de qui je tiens la couronne et la vie,
L'une et l'autre sans toi, par un fils inhumain
Me va bientôt être ravie.
Viens donc à mon secours, prends ma défense en main,
Entends mes tristes cris, vois ma peine excessive,
Et prête à ma prière une oreille attentive.

III. *Strophes de huit vers.*

Les strophes de huit vers ne sont ordinairement que deux quatrains joints ensemble, dans chacun desquels les vers sont entremêlés, comme nous l'avons déjà dit. Le repos doit s'y trouver à la fin du premier quatrain, comme dans cette strophe :

Venez, nations arrogantes,
Peuples vains, et voisins jaloux,
Voir les merveilles éclatantes
Que sa main opère pour nous,
Que pourront vos liguees formées
Contre le bonheur de nos jours,
Quand le bras du Dieu des armées
S'armera pour notre secours !

On peut encore, dans les strophes de huit vers, arranger les rimes de manière qu'elles commencent ou finissent par deux vers de même rime, et que des six vers qui restent, il y en ait trois sur une rime, et trois sur une autre : ce qu'il est aisé de s'imaginer sans exemples.

IV. Stances de dix vers.

Les stances de dix vers ne sont proprement qu'un quatrain et un sixain joints ensemble, dans chacun desquels les rimes s'entremêlent, comme nous venons de le dire,

Ce que ces stances ont de particulier, et ce qui en fait l'harmonie, ce sont deux repos, dont l'un doit être à la fin du quatrième vers, et l'autre à la fin du septième, comme on le verra dans cette stance :

Montrez-nous, guerriers magnanimes ,
 Votre vertu dans tout son jour.
 Voyons comment vos cœurs sublimes
 Du sort soutiendront le retour.
 Tant que sa faveur vous seconde ,
 Vous êtes les maîtres du monde ,
 Votre gloire nous éblouit ;
 Mais au moindre revers funeste ,
 Le masque tombe, l'homme reste ,
 Et le héros s'évanouit.

Règles pour les Stances de nombre impair.

Ces stances doivent nécessairement avoir trois vers sur la même rime ; et, conformément à la règle que nous avons déjà donnée, on ne doit jamais les mettre de suite. Il faut ou qu'ils soient tous les trois séparés par des rimes différentes, ou qu'au moins il y en ait un séparé de deux autres.

I. Stances de cinq vers.

On n'observe dans ces stances que les règles générales que nous avons données pour le mélange des rimes. Le reste est au choix du poète. En voici un exemple :

Je tâche d'étouffer ces flammes criminelles
 Qui m'ont fait mépriser votre juste courroux ;
 Je déclare la guerre à mes sens infidèles ,
 Et veux les élever aux choses éternelles.
 Mais je ne puis, mon Dieu, les dompter que par vous.

II. Stances de sept vers.

Les stances de sept vers commencent par un quatrain, à la fin duquel on observe ordinairement que le sens soit fini, comme dans la suivante :

L'hypocrite en fraude fertile,
Dès l'enfance est pétri de fard :
Il sait colorer avec art
Le fiel que sa bouche distille ;
Et la morsure du serpent
Est moins aiguë et moins subtile ,
Que le venin caché que sa langue répand.

III. Stances de neuf vers.

La première partie de ces stances est un quatrain, terminé par un repos, et la seconde partie est une stance de cinq vers, comme dans celle-ci :

Homere adoucit mes mœurs
Par ses riantes images.
Séneque aigrit mes humeurs
Par ses préceptes sauvages.
En vain d'un ton de Rheteur,
Epictete à son lecteur
Prêche le bonheur suprême ;
J'y trouve un consolateur
Plus affligé que moi-même.

De quelques Ouvrages composés de stances.

Les principaux de ces ouvrages, après l'Ode, sont le Sonnet et le Rondeau, dont il est à propos de parler ici, parce que ce sont de petites pieces de poésie qui sont encore assez en usage, et qui ont des regles particulieres.

Du Sonnet.

Nous n'avons rien de plus beau dans notre poésie que le Sonnet, quand il est bien exécuté. Les pensées doivent y être nobles et relevées, les expressions vives et harmonieuses; et l'on n'y souffre

rien qui n'ait un rapport essentiel à ce qui en fait le sujet. Mais il est assujetti à des regles si gênantes, qu'il est très-difficile d'y réussir, et que nous en avons fort peu de bons.

Il est composé de quatorze vers, toujours de la même longueur, et pour l'ordinaire de douze syllabes, quoiqu'on en fasse quelquefois de dix, et même de huit et de sept. Mais ils ont moins de beauté et d'harmonie.

Ces quatorze vers sont partagés en deux quatrains et un sixain.

Les deux quatrains doivent avoir les rimes masculines et féminines semblables, que l'on entremêle dans l'un de la même manière que dans l'autre.

Le sixain commence par deux rimes semblables, et il y a, après le troisième vers, un repos qui le coupe en deux parties, que l'on appelle *Tercets*, c'est-à-dire stances de trois vers.

Il faut éviter, autant qu'il est possible, que le mélange des rimes, dans les quatre derniers vers du sixain, soit le même que dans les quatrains.

On observe encore de n'y pas répéter deux fois le même mot.

M. Despréaux, pour exprimer les regles du sonnet, feint qu'Apollon,

Voulant pousser à bout tous les rimeurs François,
Inventa du sonnet les rigoureuses loix ;
Voulut qu'en deux quatrains de mesure pareille,
La rime avec deux sons frappât huit fois l'oreille,
Et qu'ensuite six vers artistement rangés
Fussent en deux tercets par le sens partagés.
Sur-tout de ce poëme il bannit la licence ;
Juni-même en mesura le nombre et la cadence,
Défendit qu'un vers foible y pût jamais entrer,
Ni qu'un mot déjà mis osât s'y remonter.
Du reste il l'enrichit d'une beauté suprême.
Un sonnet sans défauts vaut seul un long poëme.

Voici

Voici , pour premier exemple , un sonnet qui exprime la nature du sonnet même.

Doris qui sait qu'aux vers quelquefois je me plais ,
Me demande un sonnet , et je m'en désespère.
Quatorze vers , grand Dieu ! le moyen de les faire ?
En voilà cependant déjà quatre de faits.

Je ne pouvois d'abord trouver de rimes , mais
En faisant on apprend à se tirer d'affaire.
Poursuivons , les quatrains ne m'étonneront guere ,
Si du premier tiercet je puis faire les frais.

Je commence au hasard , et si je ne m'abuse ,
Je n'ai pas commencé sans l'aveu de la muse ,
Puisqu'en si peu de temps je m'en tire si net.

J'entame le second , et ma joie est extrême :
Car des vers commandés j'acheve le treizieme.
Comptez s'ils sont quatorze , et voilà le sonnet.

Quoique le fameux sonnet de Desbarreaux soit déjà assez connu , on ne sera peut-être pas fâché de le trouver encore ici. Il est si beau pour l'expression et les sentiments , qu'on ne peut trop le répéter.

Grand Dieu , tes jugemens sont remplis d'équité,
Toujours tu prends plaisir à nous être propice.
Mais j'ai tant fait de mal , que jamais ta bonté
Ne me pardonnera qu'en blessant ta justice.

Oui , Seigneur , la grandeur de mon impiété
Ne laisse à ton pouvoir que le choix du supplice :
Ton intérêt s'oppose à ma félicité ,
Et ta clémence même attend que je périsse.

Contente ton desir , puisqu'il t'est glorieux ;
Offense-toi des pleurs qui coulent de mes yeux :
Tonne , frappe , il est temps , rends-moi guerre pour guerre.

J'adore en périssant la raison qui t'aigrit.
Mais dessus quel endroit tombera ton tonnerre ,
Qui ne soit tout couvert du sang de Jésus-Christ ?

Du Rondeau.

Une ingénieuse simplicité fait le caractère propre du rondeau.

Le Rondeau né gaulois a la naïveté. *Desp.*

Le rondeau commun est composé de treize vers, qui sont ordinairement de dix syllabes.

Les rimes de ces treize vers doivent être semblables, huit masculines et cinq féminines, ou sept masculines et six féminines.

Après le huitième vers et à la fin du rondeau, il y a un refrain qui n'est autre chose que la répétition d'un ou de plusieurs des premiers mots du premier vers. Mais ce refrain doit être amené avec esprit, et faire sens avec ce qui le précède.

Comme il ne doit y avoir que trois rimes féminines dans les huit premiers vers, on peut mettre de suite trois vers de rime masculine, qui sont le cinquième, le sixième, et le septième; ce qu'on ne fait pas ordinairement dans les cinq derniers vers.

Le rondeau a deux repos nécessaires; un après le cinquième vers, et l'autre après le premier refrain. Nous en donnerons deux pour exemples, dont le premier contient les règles du rondeau même.

*Ma foi, c'est fait de moi, car Isabeau
M'a conjuré de lui faire un rondeau :
Cela me met en une peine extrême.
Quoi ! treize vers, huit en eau, cinq en éme !
Je lui ferois aussi-tôt un bateau.
En voilà cinq pourtant en un monceau.
Faisons en huit, en invoquant Brodeau,
Et puis mettons, par quelque stratagème,
Ma foi, c'est fait.*

*Si je pouvois encor de mon cerveau
Tirer cinq vers, l'ouvrage seroit beau.
Mais cependant me voilà dans l'onzième,
Et si je crois que je fais le douzième ;
En voilà treize ajustés au niveau ;
Ma foi, c'est fait.*

*À la fontaine où s'enivre Boileau,
Le grand Corneille, et le sacré troupeau*

De ces auteurs que l'on ne trouve guere ,
Un bon rimeur doit boire à pleine aiguiere
S'il veut donner un bon tour au rondeau.
Quoique j'en boive aussi peu qu'un moineau ,
Chez Benserade , il faut te satisfaire ,
T'en écrire un , hé ! c'est porter de l'eau
A la fontaine.

De tes refrains un livre tout nouveau
A bien des gens n'a pas eu l'heur de plaire ;
Mais quant à moi , j'en trouve tout fort beau ,
Papier , dorure , images , caractere ,
Hormis les vers , qu'il falloit laisser faire
A La Fontaine.

De l'Épigramme.

L'Épigramme est une petite piece de vers , qui doit être terminée par une pensée vive , ingénieuse , et brillante , ou par un bon mot : ce que l'on appelle la chute ou la pensée de l'Épigramme ; et elle ne doit contenir qu'autant de vers qu'il en faut pour amener cette pensée. C'est pourquoi il n'y en entre guere plus de dix ou douze.

L'Épigramme plus libre en son tour plus bornée ,
N'est souvent qu'un bon mot de deux rimes ornée.

Au reste , elle n'est assujettie à aucune regle particuliere pour le mélange des rimes et pour la mesure des vers , qui dépendent de la volonté du poète. En voici un pour exemple :

Certain huissier étant à l'audience ,
Crioit toujours , paix-là messieurs , paix-là ;
Tant qu'à la fin tomba en défaillance ,
Son teint pâlit et sa gorge s'enfla.
On court à lui. Qu'est ceci , qu'est cela ?
Maitre Perrin ! du secours , il expire.
Bref on le saigne , il revient , il respire.
Lors ouvrant l'œil clair comme un basilic ,
Voilà , messieurs , se prit-il à leur dire ,
Ce que l'on gagne à parler en public ,

Du Madrigal.

Le Madrigal est une autre petite pièce de vers , dont la chute , moins vive et moins frappante que celle de l'épigramme , doit toujours avoir quelque chose de fin et de délicat. Il n'a pas ordinairement moins de six vers , et il peut en avoir jusqu'à dix-sept ; que l'on peut même quelquefois partager en stances , sans aucune règle particulière. En voici un fait à la louange de Louis XIV.

Les Muses à l'envie travaillant pour la gloire
De Louis le plus grand des Rois ,
Orneront de son nom le temple de mémoire
Mais la grandeur de ses exploits ,
Que l'esprit humain ne peut croire ,
Fera que la postérité ,
Lisant une si belle histoire ,
Doutera de la vérité.

Des Vers libres.

On appelle vers libres , ceux qui n'ont aucune uniformité , ni pour le nombre des syllabes , ni pour le mélange des rimes , et qui ne sont point partagés en stances ; c'est-à-dire que dans les pièces en vers libres , un auteur peut entremêler les rimes à son choix , et donner à chaque vers tel nombre de syllabes qu'il juge à propos , sans suivre d'autres règles que les règles générales de la versification.

On met ordinairement en vers libres les sujets qui ne demandent qu'un style simple et familier , comme les fables , les contes , et même quelquefois les comédies , ou les poèmes destinés à être chantés , comme les opéra et les cantates.

Dans les vers libres , et sur-tout dans ceux qui sont faits pour la musique , il est permis de mettre

trois vers de suite sur la même rime masculine ou féminine.

Au reste, nous renvoyons à l'art poétique de M. Despréaux ceux qui voudront avoir une connaissance plus exacte et plus étendue de la poésie française.

F I N.

TABLE DES MATIÈRES.

A

A , article,	page 357.
article indéfini,	58.
préposition,	303, 304.
verbe,	148, 247.
<i>a ou à</i> ,	378.
Abattre,	272.
Ablatif, 351. Différence de	
l'ablatif et du génitif,	352.
Pronoms absolus,	114.
Absoudre,	196, 206, 277.
Noms substantifs abstraits,	33,
	34.
Acabit,	51.
Accents, 405. Accent aigu, 6.	
Mots qui le prennent,	406.
Accent circonflexe, 11, 413.	
Mots qui le prennent dans	
les syllabes finales, 415 ; et	
dans les pénultièmes syllabes,	415.
Accent grave, 11.	
Mots qui le prennent,	406.
Accourir, <i>comme</i> courir.	
Accroître, <i>comme</i> paroître.	
Accueillir, <i>comme</i> cueillir.	
Accusatif, 349. Différence de	
l'accusatif et du nominatif,	349.
Pourquoi les préposi-	
tions régissent l'accusatif	
plutôt que le nominatif,	350.
Acquérir,	195, 200, 264.
Participes actifs,	281.
Verbe actif, 213. Différence	
d'un verbe actif et d'un	
verbe neutre,	223.
Actions intentionnelles, 213,	
réelles ou matérielles, 213.	
Nom adjectif, 34. Distinction	
du substantif et de l'adjec-	

tif, 34. Noms qui sont sub-	
stantifs et adjectifs, 35. Ad-	
jectifs regardés comme sub-	
stantifs, 35. Accord de	
l'adjectif avec le substantif,	51.
Adjectifs mis abusive-	
ment à un autre genre que	
leurs substantifs, 51. Ad-	
jectifs se rapportant à plu-	
sieurs substantifs, 53. Ad-	
jectifs avec régime, 228.	
Adjectifs verbaux, 228.	
Différence des participes	
actifs et des adjectifs, 281.	
Adjectifs employés comme	
adverbes, 321. Noms ad-	
jectifs déterminatifs, 354 ;	
explicatifs, 354. Verbes	
adjectifs,	145, 213.
Admettre,	275.
Adverbe, 311. Adverbes com-	
posés, 313 ; simples, 313 ;	
de temps, 313 ; de lieu et	
de situation, 314 ; d'ordre	
ou de rang, 314 ; de quan-	
tité ou de nombre, 314 ; de	
comparaison, 315 ; de qua-	
lité ou de manière, 315.	
Formation des adverbes,	316.
Adverbes en <i>ment</i> ,	
précédés de l' <i>adverbe</i> , 316.	
Comparatifs des adverbes,	317.
Superlatifs des adver-	
bes, 318. Adverbes avec	
régime, 321. Employés com-	
me substantifs, 322. Diffé-	
rence des adverbes et des	
prépositions,	318.
Aen,	8.
Afin et pour ; leur différence,	331.

Afin que ou de ,	331.	indéterminé ,	60, 358.	
S'agir ,	245.	Assaillir ,	265.	
Agneau ; sa prononciation ,	439.	S'asseoir , 196 , 199 , 208 ,	269.	
Ai , 7 ; prononcé comme un e muet , 7 ; prononcé comme un e fermé , 7 , 439 ; prononcé comme un e ouvert ,	7.	Ate et atte ; mots de cette terminaison ,	397.	
Aïeul ,	44.	Attendu que ,	330.	
Pluriel des Noms en ail ,	44.	Attirer ,	279.	
Aim ,	9.	Attribut de la phrase , 417 ; du verbe ,	141.	
Aimer ,	151.	Au , 7 ; au , article défini ,	55.	
Ain ,	9.	Avant , 303 , 320. Avant que ,	333. Avant que de ,	339.
Ainsi , 332. Ainsi etc'est pourquoi , leur différence , 332.		Avant-hier , de trois syllabes ,	452.	
Pluriel des Noms en al ,	44.	Aucun ,	130.	
Al ; ale , et alle ; mots de ces terminaisons , 397. A l' , à la , article défini ,	55 , 56.	Avec ,	305.	
A linéa ,	405.	Aveindre , comme peindre.		
Aller , 195 , 200 , 203 , 205 , 208 , 212 , 217 , 245 , 259.		Avenir ,	166.	
S'en aller ,	260.	Avoir , 149 , 195 , 199 , 200 , 201 , 202 , 208 , 253. Avoir ,	verbe auxiliaire , 253 ; actif , 253. Y avoir ,	247 , 251.
Am ,	8.	Auparavant ,	319 , 340.	
Amour ,	40.	Auprès ,	304 , 314.	
An ,	8.	Aussi , 48 , 323. Aussi bien que , 328. Aussitôt que ,	332.	
Pluriels en ans ou en ants.		Autant , 48. Autant que ,	328.	
Antécédent , 98. Accord du relatif avec l'antécédent ,	113.	Autour ,	304.	
Prétérit antérieur ,	170.	Autre ,	132.	
Aon ,	8.	Autrui ,	126.	
Aou , 7. Août , 7. Sa prononciation ,	439.	Aux , article défini ,	55.	
Apostrophe ,	55 , 423.	Verbes auxiliaires ,	252.	
Apparaître , comme paroître.				
Appartenir , comme tenir.				
Appercevoir , comme recevoir.				
Noms appellatifs ,	31.			
Apprendre ,	276.			
Après ,	305 , 339.			
Après que , 333. Après tout ,	333.			
Arriver ,	245.			
Article , 54. Leur explication , 352. Article défini , 53. 57 ; indéfini , 56 , 376. Noms qui prennent l'article indéfini , 59. Article partitif ou				

B	
Battre ,	196 , 206 , 207 , 272.
Bénir ,	265.
Boire ,	196 , 200 , 271.
Bouillir ,	193 , 262.
Braire ,	196 , 271.
Bruire ,	196 , 271.
C	
C , différentes prononciations de cette consonne ,	18 , 19.
En campagne , ou à la campagne ,	309.

B

Battre ,	196 , 206 , 207 , 272.
Bénir ,	265.
Boire ,	196 , 200 , 271.
Bouillir ,	193 , 262.
Braire ,	196 , 271.
Bruire ,	196 , 271.

C

C , différentes prononciations de cette consonne ,	18 , 19.
En campagne , ou à la campagne ,	309.

Car,	330.	Complaire, comme plaire.	
Cas, 28. Explication des cas,	344.	Complément des prépositions,	302.
Cas des noms, 46. Cas direct, 346. Obliques ou indirects, 346. Cas du verbe,	222.	Comprendre,	276.
		Compromettre,	275.
Ce, 90. Avant le verbe être,	211.	Comté,	40.
Ce, ces ou se, ses,	378.	Concevoir, comme recevoir.	
Ceci,	94, 95.	Conclure,	196, 272.
Cédille,	428.	Concourir, comme courir.	
Peindre, comme peindre.		Conditionnel passé, 172. Au lieu du futur passé, 174. Signifiant une chose finie et consommée dans un temps passé, 176. Conditionnel présent, 168; au lieu du futur, 173. D'où il se forme,	199.
Cela,	94.	Conduire, comme produire.	
Celle, 93, 94. Celle-ci, 93, 94. Celle-là, 93, 94.		Confire	196, 272.
Celui, 93. Celui-ci, 93, 94. Celui-là, 93, 94.		Conjoindre, comme joindre.	
Cent ou cents, 372, 373.		Conjonctif du verbe, 180.	
Cependant, 326, 332, 333.		Pronoms conjonctifs, 71, 227.	
Certain,	130.	Conjonctions, 322. Observations générales sur les conjonctions, 337. Règle de construction pour les conjonctions, 340. Conjonctions qui régissent l'indicatif, 341; qui régissent l'infinitif, 339; qui régissent le subjonctif, 342; qui régissent l'indicatif et le subjonctif, 342. Conjonctions adversatives ou d'opposition, 326; affirmatives, négatives, et dubitatives, 324; augmentatives et diminutives, 329; causales ou causatives, 330; comparatives ou d'égalité, 328; composées, 324; concessives, 327; conditionnelles, 326; copulatives ou d'assemblage, 325; déclaratives, 328; disjonctives ou de division, 325; d'exception ou de restriction, 326; illatives ou conclusives, 331; simples, 323; suspensives ou d'incertitude, 327;	
Ces,	90.		
C'est pourquoi, 332. C'est pourquoi et ainsi; leur différence,	332.		
Césure,	457.		
Cet et celle, 91; leur pronomination,	435.		
Ch, différentes prononciations de ces deux lettres,	21.		
Chacun,	126.		
Chaque,	129.		
Chez,	306.		
Choir,	196, 267.		
Chose,	40.		
Ci,	91.		
Ciel,	44.		
Circoncire,	196, 271.		
Circonscrire,	274.		
Clore,	196, 272.		
Noms collectifs,	32.		
Combattre,	206, 271.		
Commandement,	178.		
Comme, 328, 329, 330, 332.			
Commettre,	275.		
Noms communs,	32.		
Degrés de comparaison, 46.			
Comparatif, 47; des adverbes,	317.		
Comparoître, comme paroître,			

- de temps et d'ordre, 332 ;
de transition, 332.
Conjugaison des verbes, 146 ;
première, 151 ; seconde,
153 ; troisième, 154 ; qua-
trième, 156.
Connoître, 194.
Conquérir, 264.
Consentir, *comme* sentir.
Consonnes. Ce que c'est, et
combien il y en a, 17. Leur
liaison avec les voyelles,
23. Leur prononciation, 18.
Construire, *comme* produire.
Contenir, *comme* tenir.
Contraindre, *comme* craindre.
Contre, 305.
Contredire, 201, 273.
Contrefaire, 274.
Contrevenir, *comme* venir.
Convaincre, 206, 279.
Convenir, 245, *comme* venir.
Corrompre, 277.
Coudre, 196.
Courir, 195, 199, 262.
Couvrir, 193, 205.
Craindre, 194, 205, 273.
De crainte que, *ou* de, 330.
Croire, 196, 273.
Croître, *comme* paroître.
Cueillir, 195, 199, 207, 262.
Cuire, *comme* produire.

D

- D, sa prononciation à la fin
d'un mot, 433.
D'ailleurs, 329.
Dans, 305. Dans *et* en ; leur
différence, 308.
Datif, le rapport qu'il ex-
prime, 348.
De, article, 356. Article in-
défini, 58. Partitif, 62,
360. Préposition, 304, 359.
Avec l'e muet, *ou* avec l'e
fermé, 410.
Débattre, 271.
Décevoir, *comme* recevoir.
Déchoir, 195, 199, 267.
Déclinaison des noms, 57 ; de
l'infinif, 192.
Découdre, 272.
Découvrir, *comme* couvrir.
Décrire, 274.
Décroître, *comme* paroître.
Dedans, 321. Au dedans,
304.
Dédire, 201, 273.
Détailler, *comme* faillir.
Désaire, 274.
Défense, 179.
Prétérit défini, 169. Prétérit
antérieur défini, 170.
Degrés de comparaison, 46.
Dehors, 319. Au dehors, 304.
Déjoindre, *comme* joindre.
De l'article défini, 55 ; parti-
tif, 360.
De la, article défini, 55 ;
partitif, 61, 360.
Démentir, *comme* mentir.
Démètre, 275.
Demeurer, 217.
Pronoms démonstratifs, 90.
Verbes démonstratifs, 211.
Démordre, 273.
Départir, *comme* partir.
Dépeindre, *comme* peindre.
Déplaire, *comme* plaire.
Déprendre, 276.
Depuis, 314 ; depuis que,
332.
Derrière, 314, 305.
Des, article défini, 55 ; parti-
tif, 361. Des, préposition,
305. Des *ou* dès, 378. Dès
que, 333.
Désapprendre, 276.
Descendre, 218.
Desservir, *comme* servir.
Dessous, 319. Au dessous,
304.
Dessus, 319. Au dessus,
304.
Déteindre, *comme* peindre.
Détenir, *comme* tenir, 278.
Détordre,
Détruire, *comme* produire.
Devant, 305, 311, 320, 340.

Au devant ,	306.	voyelle ,	450.
Devenir , <i>comme</i> venir.		Ea ,	7.
Dévéter ,	266.	Ean ,	8.
Devoir , <i>comme</i> recevoir.		Eau ,	7.
Deux points , 421 ; sur voyelle ,		S'ébattre ,	271.
	426.	Ébouillir , <i>comme</i> bouillir.	
Dictionnaire d'orthographe ,		Échoir , 195 , 199 , 208 ,	267.
	369.	Eclairer ,	245.
Diphthongues , 13. Combien		Éclorre ,	272.
il y en a de sortes , 14 ;		Econduire , <i>comme</i> conduire.	
composées , 14 ; nasales ,		Ecrire ,	196 , 274.
16 ; simples , 14 ; leur pro-		Ei ,	7.
nunciation , 437. Quand el-		Ein ,	8.
les cessent de l'être , 437.		El , ele , elle ; mots de ces	
Voyelles qui forment ou ne		terminaisons ,	398.
forment pas de diphthon-		Elire ,	274.
gues ,	451.	Elle , 67 , 77 , 160. Elle , elles ,	
Dire ,	196 , 201 , 273.	après le verbe ,	161.
Disconvenir , <i>comme</i> venir.		Em ,	8.
Discourir , <i>comme</i> courir.		Emoudre ,	275.
Parties du discours ,	27.	Emouvoir ,	267.
Disjoindre , <i>comme</i> joindre.		Employer , et tous les verbes	
Disparaître , <i>comme</i> paraître.		en <i>yer</i> ,	260.
Dissoudre ,	206 , 277.	En , 8. Pronom conjonctif , 76 ,	
Dissyllabes ,	4.	78 , 83 ; préposition , 303 ,	
Distraire ,	279.	307 ; conjonction , 329 ; joint	
Donc ,	332.	au gérondif , 258. En <i>et</i>	
Dont , 108. Dont <i>ou</i> donc ,		dans ; leur différence , 308.	
	379.	En campagne <i>ou</i> à la sam-	
Dormir ,	193.	pagne ,	309.
Du , article défini , 55 ; parti-		Enceindre , <i>comme</i> peindre.	
tif , 61. Du <i>ou</i> dû ,	377.	Enclorre ,	272.
Duché ,	40.	Encore , 330. Encore <i>que</i> ,	
Durant , 305. Durant <i>que</i> ,			327.
	333.	Encourir , <i>comme</i> courir.	

E

E , muet , fermé , et ouvert , 6.		Enduire , <i>comme</i> produire.	
E muet changé en e fermé		En effet ,	333.
dans les verbes , 162. Et		Enfin ,	333.
pourquoi , 409. E muet ou		Enfreindre , <i>comme</i> peindre.	
fermé dans les futurs , 440.		s'Enfuir , <i>comme</i> fuir.	
E muet ne se prononce pas		Enjambement des vers , 454.	
dans les futurs , 440. E muet		Enjoindre , <i>comme</i> joindre.	
à la fin des mots dans les		Ennuyer ,	245.
vers , 446. E muet final pré-		Enquérir , <i>comme</i> acquérir.	
cedé d'une voyelle dans les		Pluriels en <i>ens</i> ou en <i>ents</i> ,	
vers , 450. E muet au dedans			371.
d'un mot et à la suite d'une		s'Ensivre ,	245 , 278.
		Entre ,	306.
		Entremettre ,	275.
		Entreprendre ,	276.

- Entretenir, comme tenir.** tion, 191.
Entrevoir, 270. **Forme des pensées,** 1, 27.
Enverrais, enverrois, 441. **Fort,** 49.
Envers, 305. **François; comment il faut**
Environ, 305. **prononcer ce mot,** 436.
Envoyer, 199, 261. **Frûre,** 196, 274.
Eo, 7. **Fuir,** 195, 263.
Eon, 9. **Futur, 172; de l'indicatif,**
Epigramme, 497. **d'où il se forme, 298; Au**
Epreindre, comme peindre. lieu de l'impératif, 198.
Equivaloir, 270. **Futur incertain, 175; passé,**
Et, 325, 433. **172; prochain, 175. Du**
Ete et ette; mots de ces ter- **subjonctif,** 186.
minaisons, 398.
Eteindre, comme peindre. G
Etre, 149, 196, 199, 201, G, différentes prononciations
202, 203, 204, 208. Verbe de cette consonne, 19. Sa
adjectif, 210. Verbe auxi- prononciation à la fin d'un
liaire, 253. Son régime, 224. mot, 433.
Verbe impersonnel, 248. **Geler,** 246.
Eu, 7. Prononcé comme u, **Noms généraux,** 32.
439. Mots où il ne faut pas **Génitif; rapports qu'il ex-**
le prononcer comme u, **prime,** 347.
439. **Genre, 28. Des noms, 35.**
Eventail, 51. **Substantifs des deux gen-**
Eun, 8, 9. **res, 39. Terminaison des**
Eux, 66, 75, 79. **adjectifs pour les deux gen-**
Excepté, 305. **res,** 49.
Exclure, 196, 272, 290. **Gérondif, 257. Différence**
Extraire, 279. **des participes actifs et des**
Ez, mal prononcé comme é **gérondifs,** 284.
ouvert, 440. **Gn,** 21.
F **Grammaire; ce que c'est, 1.**
Faillir, 195, 262. **Grêlé,** 246.
Faire, 196, 201, 202, 207, H
247, 274. H, 25, 383, 448. Mots où l'h
Falloir, 195, 199, 200, 246, marque aspiration, 25.
251. **Hair,** 195, 263.
Faisons, fassiez, et non fe- **Hémistiche,** 458.
sions, fesiez, 202. **Henri,** 384.
Feindre, comme peindre. **Hier, d'une ou de deux syl-**
Féminin, 29, 35. Adjectif fé- **labes,** 452.
minin avec un substantif **Hollande,** 384.
masculin, 53. **Hongrie,** 384.
A la fin, 333. **Hormis;** 305.
Finir, 153, 154, 192. **Hors,** 306.
Formation des temps, 189. **Huit,** 304, 384.
Règles pour cette forma-

I		terminés, 124.
		<i>Prétérit indéfini</i> , 168.
		<i>Prétérit antérieur indéfini</i> , 171.
I , voyelle, ou j consonne, 386. J'ajouté à l'y, 261.	Indicatif , 177. Terminaison de la première personne du singulier et du présent de l'indicatif, 205; de la seconde personne du singulier du présent de l'indicatif, 206, 207; de la troisième personne du singulier du présent de l'indicatif, 207; de la troisième personne du pluriel du présent de l'indicatif, 208. D'où se forment les première et seconde personnes du pluriel du présent de l'indicatif, 201. Temps qui se forment du présent de l'indicatif, 203. Temps qui se forment du préterit de l'indicatif, 203. Différence de l'indicatif et du subjonctif, 180. Quand il faut mettre le verbe à l'indicatif ou au subjonctif, 181.	
Ia , 14. Quand il se prononce en une ou en deux syllabes, 451.	Indulra , comme produire.	
Iai , 14. De deux syllabes, 452. D'une ou de deux syllabes, 452.	Infinitif , 186; sa déclinaison, 188; ses temps, 286. Temps qui en sont formés, 208.	
Ian , 16. D'une ou de deux syllabes, 453.	Inflexion , 165.	
Iau , 14. De deux syllabes, 453.	Inscrire , 274.	
Idées , 2.	Instruire , comme produire.	
Ie , 14. D'une ou de deux syllabes, 451, 452.	Interdire , 201, 273.	
Ie , 66. Son usage, 159. Mis après le verbe, 161.	Pronoms interrogatifs , 116.	
Ien , 15. D'une ou de deux syllabes, 453.	Interrompre , 277.	
Ieu , 14. D'une ou de deux syllabes, 453.	Intervenir , comme venir.	
Il , ils, 66, 77. Leur usage, 160. Mis après le verbe, 161. Quand il y faut prononcer, ou ne pas prononcer l'I, 435, 436. Il avec les verbes impersonnels, 244, 245.	Introduire , comme produire.	
Il , ile et ille; mots de ces terminaisons, 399.	Iq , 14. D'une ou de deux syllabes, 452.	
Im , 8.	Joindre , 194, 206, 273.	
Imparfait , 168. Ses différentes significations, 173. De l'indicatif; d'où il se forme, 200. Du subjonctif, quand il faut s'en servir, 183. D'où il se forme, 204.	Ion , 15, 438. D'une ou de deux syllabes, 454.	
Impératif , 178. D'où il se forme, 203.	Iou , 14.	
Verbes impersonnels , 243. Leur différence des autres verbes, 247. Leur régime, 252.	Verbes en Ir , 373.	
il Importe , 244.	Verbes en Ire , 373.	
Pronoms impropres , 124.	Ite et itte , mots de ces terminaisons, 400.	
In , 8.		
Pronoms indéfinis ou indé-		

Ivoire, ou yvoire, 384.
 Ivre, ou yvre, 389.
 Jugemens, 2.
 Jusque, ou jusques, 335.
 Jusqu'à, 339.

l'autre, 133.

M

Ma, 84.
 Madrigal, 498.

Maintenir, comme tenir.

Mais, 326, 379.

Malgré, 303.

Manières des pensées, 2.

Masculin, 28, 38.

Maudire, 196, 201, 273.

Me, 72, 76.

Méconnoître, comme con-
 noître.

Médire, 201, 273.

Meilleur, 48.

Mélange des vers, 484.

Membres de la période, 419 ;

de la phrase, 419.

Même, 133, 134, 382.

Mentir, 193.

se Méprendre, 276.

Mes, 84. Mes ou mais, 379.

Mésosffrir, comme souffrir.

Mettre, 194, 206, 275.

Mien, mienne, 84.

Mil ou mille, 372.

Modes, 176.

Moi, pronom personnel, 66.

77 ; pronom conjonctif, 28.

Moins, 48. A moins de, à

moins que, 327. Au moins,

du moins, pour le moins,

320.

Moindre, 48.

Mon, 48.

Monosyllabe, 84.

Monter, 248.

Mordre, 275.

Mots ; ce que c'est, et com-

ment on peut les considérer

31. Mots à éviter dans le

vers, 497.

Moudre, 196, 275.

Mourir, 195, 199, 263, 264.

Mouvoir, 195, 200, 267.

Moyennant, 195, 200, 305.

L

L, double, 392 ; mouillée, 21, 22, 441.

La, article défini, 54, 356.

Pronom conjonctif, 75, 76.

Là, 93, 314. La ou la, 377.

Laisser, 261, 294.

Laquelle, 102, 103.

Le, article défini, 54, 356.

Pronom conjonctif, 75, 77 ;

déclinable au indéclinable,

79. Sa prononciation, après

l'impératif des verbes, 441.

On ne doit pas prononcer

deux *ll* dans *le* et *la*, 441.

Je *le* suis, ou je *la* suis, 79.

Le leur, la leur, 84.

Lequel, laquelle, pronom re-

latif, 102 ; pronom absolu,

121, 122 ; pronom absolu

ou relatif, 123.

Les, article défini, 54, 356 ;

pronom conjonctif, 75, 76.

Lettres, 4 ; doubles, 391 ;

majuscules ou capitales ;

404.

Leur, pronom conjonctif, 72,

74 ; pronom possessif, 83,

86 ; pronom conjonctif ou

possessif, 88 ; indéclinable,

379.

Licence dans la versification,

463.

Lire, 194, 274.

Loin, 304, 314.

L'on, 70.

Lorsque, 336.

Lui, pronom personnel, 56 ;

pronom conjonctif, 72.

Luire, 194, 275.

L'un l'autre, 128. L'un et

N	Neutre, Nul,	196, 276. 132,
O		
N, quand elle doit ou ne doit pas être prononcée à la fin d'un mot, 430, 432. N finale dans les vers, 449.	O, marque du vocatif, 53, 350.	
Naitre, 196, 276.	Objets des pensées, 2, 27; d'une action, 214.	
Temps Naturels, 166.	Obtenir, comme tenir.	
Ne, 324.	Ode, 488.	
Néanmoins, 326.	Oe, 7, 14; d'une ou de deux syllabes, 452.	
Neiger, 246.	OEil, 22, 44, 583.	
Verbe Neutre, 215. Différence du verbe actif et du verbe neutre, 216, 232.	OEu, 7.	
Ni, 325.	Offrir, comme souffrir.	
Nom, 30; substantif, 31; adjectif, 32. Noms adjectifs déterminatifs et explicatifs, 354. Noms collectifs, 32; généraux, communs ou appellatifs, 31; propres, 31. Noms de nombre, 35; absolus ou cardinaux, 36; d'accroissement ou d'augmentation, 37. Noms de nombre adjectifs, 36; collectifs ou d'assemblage, 37, de distribution ou de partition, 37; ordinaux; leur formation, 36. Noms de nombre substantifs, 37.	Oi, 74, 4, 138. Prononciation des mots de cette terminaison, 438; d'une syllabe, 452.	
Nombre, 28; des noms, 44; des verbes, 158.	Ouis, 15, 438; d'une syllabe, 454.	
Nominatif, 345; du verbe, 142, 417. Accord du verbe avec son nominatif, 163. Différence du nominatif et de l'accusatif, 349.	Oindre, comme joindre.	
Non, 324. Non que, 328.	Verbes en Oir, 373.	
Nonobstant, 305.	Verbes en Oire, 373.	
Nos, 84.	Ol, ole et olle; mots de ces terminaisons, 400.	
Not e, 84. Sa prononciation, 435. Notre, 84. Notre, ou nôtre, 85.	Om, 9.	
Nom, pronom conjonctif, 72, 77; pronom personnel, 66, 77, 162; après le verbe, 151.	Omettre, 275.	
Nu ou nud, 42.	On, 9; pronom général, 70; 249. On ou l'on, 70.	
	Onze, onzième, 384.	
	Or, 332, 333.	
	Parties de l'Oraison, 27.	
	Orthographe, 366; des noms, 369; des noms de nombre, 371; de principes, 368; des verbes, 373; des temps des verbes, 373; de voyelles nasales, 369; d'usage, 368.	
	Dictionnaire d'orthographe, 369.	
	Ote et otte; mots de ces terminaisons, 401.	
	Ou, 7, 325. Mots où quelques uns le prononcent comme o, 439.	
	Où, d'où, et par où, adverbes, 314, 322. Pronoms absolus, 122, 110.	

- Que, 141. d'une ou de deux syllabes, 453.
 Qui, 15, 324, 385, 453.
 Quin, 15.
 Quir, 195.
 Quel et oule; mots de ces terminaisons, 402.
 Out et oute; mots de ces terminaisons, 402.
 Outre, 305. Outre que, 329.
 Ouvrage, 451.
 Quix, comme couvrir.
 P, sa prononciation à la fin d'un mot, 433.
 Paître, comme repaître.
 Par, 323, 305.
 Parce que, 331. Parce que, ou par ce que, 331.
 Par conséquent, 332.
 Parcourir, comme courir.
 Parenthèse, 428.
 Parmi, 305.
 Paroitre, 194, 246.
 Paroles; ce que c'est, 3.
 Participes, 280. Participes actifs, 281. Temps qui se forment du participe actif présent, 200. Différence des participes actifs, et des adjectifs, 283. Différence des participes actifs et des gérondifs, 284. Règle de construction pour les participes actifs et les gérondifs, 285. Participes passifs, 286. Temps qui en sont formés, 202. Participes passifs déclinales ou indéclinales, 291. Avec quoi s'accordent les participes passifs déclinales, 300.
 Partie du discours, 27.
 Partir, 193.
 Parvenir, comme venir.
 Pas et point; leur différence, 324. Pas un, 131.
 Passé, 166. Passé peu éloigné, 175. Conditionnel pas-
 sé, 175. Futur passé, 172.
 Passer, 218.
 Verbe Passif, 229. Son régime, 233.
 Passion, 220.
 Peindre, 194, 206, 273.
 à Peine, 332.
 Pendant, 305. Pendant que, 332.
 Pensées, ce que c'est; combien il y en a de sortes; les objets et les manières des pensées, 1, 27.
 Percevoir, comme recevoir.
 Perdre, 276.
 Période, 418, 419. Membres de la période, 419.
 Périr, 218.
 Permettre, 206, 275.
 Personne, 127. Personnes des noms et des pronoms; ce que c'est, et combien il y en a, 65. Personnes des verbes, 153. Quelles sont les plus nobles, 165.
 de Peur que en de, 330.
 Ph, 23.
 Phrase, 142, 416, 417. Membres et parties de la phrase, 419. Phrase complexe, composée, incidente, simple, 418.
 Pire, 48.
 Plaindre, comme craindre.
 Plaire, 194, 246.
 Pleuvoir, 195, 246, 268.
 Pluriel, 29. Pluriel des noms, 43; des verbes, 158; des noms en *al* et *ail*, 44; des noms en *au* et *eau*, *œu* ou *ieu*, et *ou*, 43; des noms en *oi*, 44. Noms qui n'ont pas de pluriel, 45; qui n'ont que le pluriel, 45.
 Plus, 48. Le plus, 49.
 Plusieurs, 135.
 Plusque-parfait de l'indicatif, 171. Différence du plusque-parfait et du prétérit antérieur, 172. Plusque-parfait

- précédé de *si*, 172. Second plusque-parfait de l'indicatif, 146. Plusque-parfait du subjonctif; quand il faut s'en servir, 184; second plusque-parfait du subjonctif, 185.
- Point, 324, 422. Point admiratif, interrogatif, 423; avec la virgule, 420. Deux points, 421. Deux points sur voyelle, 426.
- Polysyllabes, 4.
- Ponctuation, 416.
- Positif, 47.
- Pronoms Possessifs, absolus et relatifs, 82, 83, 84. Avec rapport aux personnes ou aux choses, 86.
- Pour, 305. 326. 330, 339. Pour *et* afin; leur différence, 331.
- Pourquoi, 330.
- Poursuivre, 278.
- Pourtant, 326.
- Pouvoir, 196, 199, 170.
- Pourvu que, 327.
- Pouvoir, 195, 199, 201, 208, 246, 268.
- Prédire, 201, 273.
- Prendre, 196, 201, 276.
- Préposition, 301. Division des prépositions, 303. Prépositions composées, 303; inséparables, 309; simples, 303. Prépositions régissant l'accusatif, 305; régissant le datif, 305; régissant le génitif ou l'ablatif, 304. Différents régimes de deux prépositions tombant sur un même nom, 306. Pourquoi les prépositions régissent l'accusatif plutôt que le nominatif, 349, 350. Différence des prépositions et des adverbes, 318. Mots qui sont prépositions et adverbes, 318.
- Près, 305, 314. Près ou prêt, 205, 306.
- Prescrire, 274.
- Présent, 167. Ses différentes significations, 173. Terminaison de la première personne du singulier du présent de l'indicatif, 205; de la seconde personne du singulier du présent de l'indicatif, 207; de la troisième personne du singulier du présent de l'indicatif, 207; de la troisième personne du pluriel du présent de l'indicatif, 208. D'où se forment les première et seconde personnes du pluriel du présent de l'indicatif, 201. Temps qui se forment du présent de l'indicatif, 202. Conditionnel présent, 167. Présent du subjonctif, quand il faut s'en servir, 179; d'où il se forme, 200. D'où se forment les première et seconde personnes du pluriel du présent du subjonctif, 201.
- Pressentir, *comme* sentir.
- Prétérit défini, 169. Temps qui en sont formés, 223.
- Prétérit antérieur, 170; antérieur défini, antérieur indéfini, 170. Prétérit indéfini, 168; mis pour le futur passé, 173. Prétérit du subjonctif, quand il faut s'en servir, 184.
- Prévaloir, 200, 270.
- Prévenir, *comme* venir.
- Prévoir, 209, 270.
- Proche, 305, 306.
- Produire, 194.
- Promettre, 275.
- Pronom, 65 Pronoms absolus, 114; conjonctifs, 71. Observations sur les pronoms conjonctifs, 76. Les pronoms conjonctifs doivent être joints aux verbes, 227.

Quand il faut les mettre après les verbes, 225. Pronoms démonstratifs, 90 ; général, 70 ; impropres, 224 ; indéfinis ou indéterminés, 124 ; interrogatifs, 116 ; personnels, 65 ; possessifs, 82 ; possessifs absolus et relatifs, 83, 84, 85 ; réfléchis, 68 ; relatifs, 95 ; relatifs explicatifs, 96 ; relatifs déterminatifs, 96. Prononciation, 429. Observations générales sur la prononciation, 430. Observations particulières, 438. à Propos, 333. Proposition, 142. Noms Propres, 32. Propriétés du verbe, 158. Proscrire, 274. Provenir, *comme* venir. Puer, 196, 205, 261. Puisque, 341.

Q, différentes prononciations de cette consonne, jointe à la voyelle u, 21. Quand, 227, 332. Quand ou quant, 379. Quatrain, 488. Quatre-vingt ou quatre-vingts, 372. Que, conjonction, 123, 180 ; ses différens usages, 337. Quel, pronom absolu, 114, 115, 118 ; pronom relatif, 108 ; régissant le subjonctif, 180, 181, 182, 183, 344, 345 ; pronom absolu ou relatif, 123. Quel. quelle, 120. Quelconque, 430. Quelque, 129 ; déclinaison ou indéclinable, 381. Quel que, 137. Quelque que, 188. Quelqu'un, leur prononciation, 436.

Querir, 195, 264. Quir, pronom absolu, 114, 115. Au singulier ou au pluriel, 117. Pronom relatif, 101, 109 ; régissant le subjonctif, 183. Pronom absolu ou relatif, 123. Quiconque, 125. Quai que ce soit, 136. Quoi, pronom absolu, 114, 119 ; pronom relatif, 106 ; pronom absolu ou relatif, 123. Quoique, 327, 328, 342. Quoi que, 127, 137. Quoi que ce soit, 136.

R

R, quand elle se prononce ou ne se prononce pas à la fin d'un mot, 435 ; double dans quelques futurs, 435. Rabattre, 271. Rapport, 301. Division des rapports, 303. Rapports exprimés par le génitif, 347 ; par le datif, 346 ; par l'ablatif, 351. Rasseoir, 289. Re, avec l'e muet ou avec l'e fermé, 411, 412. Relâcher, 272. Rétrovoir, 154, 193, 198. Verbes Réciproques, 241. Reconduire, *comme* produire. Reconnaître, *comme* connaître. Recoudre, 272. Recourir, *comme* courir. Recouvrir, 267. Recouvrir, *comme* couvrir. Rédire, 274. Recueillir, *comme* cueillir. Redéfaire, 274. Redire, 275. Réduire, *comme* produire. Refaire, 274. Pronom Réfléchi, 274. Verbe Réfléchi, 274. Régime du

ou absolu, 222. En quel cas se met le régime absolu, et à quels verbes il convient, 223. Régime indirect ou relatif, 222. En quel cas se met le régime relatif, et à quels verbes il convient, 223. Quelle est la place du régime, 224. Différents régimes tombant sur un même nom, 228, 306. Régime du verbe *être*, 224 ; du verbe passif, 233 ; des verbes réfléchis, 240 ; des verbes impersonnels, 250 ; des prépositions, 304.

Rejoindre, *comme* joindre.

Pronoms Relatifs, 95 ; explicatifs, 96 ; déterminatifs, 96. Accord du pronom relatif avec l'antécédent, 111.

Relire, 274.
 Relui, 275.
 Remettre, 275.
 Remoudre, 275.
 Renaitre, 276.
 Rendre, 256, 194.
 Rentraire, 279.
 Repaire, 194.
 se Repentir, 193, 238.
 Reperdre, 276.
 Répondre, 194. Répondre et répondre, 413.
 Reprendre, 276.
 Requérir, *comme* acquérir.
 Répondre, 206, 277.
 Ressentir, *comme* sentir.
 se Ressouvenir, *comme* venir.
 au Reste, 333.
 Reindre, *comme* peindre.
 Réténir, *comme* tenir.
 Retordre, 278.
 Retraire, 279.
 Rexaloir, 270.
 Revenir, *comme* venir.
 Revêtir, 195, 266.
 Revivre, 279.
 Revoir, 270.
 Rien, 128.
 Rime, 465 ; féminine, 466 ;

masculine, 466. Quand il faut faire accorder la rime avec l'orthographe, 475. Rime d'un mot avec lui-même, 478 ; de l'é. fermé avec l'é. ouvert, 479 ; d'un simple avec son composé, 478 ; des voyelles longues avec les voyelles breves, 479. Rimes entremêlées, 484. Ce qui suffit ou ne suffit pas pour la rime, 467. Rimes des hémistiches, 480. Rimes suivies, 486.
 Rire, 196, 276.
 Rompre, 196, 277.
 Rondeau, 495.
 Rouvrir, *comme* ouvrir.

S

8. Différentes prononciations de cette consonne, 19. S retranchée, 404. S finale retranchée dans quelques verbes, 205, 483. Quand il faut la prononcer ou ne la pas prononcer, 430, 432. Les deux s doivent se prononcer dans les imparfaits du subjonctif, 442.
 Sa, 83, 84, 87.
 Sache, 268.
 Saillir, 145, 265.
 Sans, 305.
 Satisfaire, 274.
 Savoir, 195, 199, 201, 203, 205, 208, 268, 327 ; d'où il dérive, 403.
 Se, 72, 76. Se, ces ex se, 378.
 Secourir, *comme* courir.
 Séquie, *comme* produire.
 Selon, 305.
 Sembler, 246.
 les Sens et leurs objets, 30.
 Sentir, 192.
 Seoir, 196, 199, 206, 268.
 Servir, 193.
 Ses, 84, 88.

- Si, 48, 327. Si . . . que ; 328, 329.
il Sied, 269.
 Sien, sienne, 84.
 Simple, substantif masculin, 51.
 Singulier, 29; pour les noms, 42; pour les verbes, 158.
 Adjectif singulier avec un substantif pluriel, 51. Adjectif pluriel avec un substantif singulier, 52. Adjectif singulier avec deux substantifs, 52, 53.
 Sinou, 327.
 Sixain, 20, 488.
 Soi, 68, 69.
 Soit, soit que, 325.
 Son de la voix articulé, 3.
 Combien il y en a, 27; simple, 5; combien il y en a, 12; perennement, 5; double, 13. Son, pronom, 83, 87.
 Sonnet, 493.
 de Sorte que, ou en sorte que, 332.
 Sortir, 193, 218.
 Soudre, 196, 277.
 Souffrir, 193, 205.
 Soumettre, 275.
 Sourire, 276.
 Sous, 305.
 Souscrire, 274.
 Soustraire, 279.
 Soutenir, comme tenir.
 se Souvenir, comme venir.
 Stance, 487.
 Strophe, 487.
 Structure des vers, 444.
 Subjonctif, 179. Regles pour les temps du subjonctif, 183. Présent du subjonctif; quand il faut s'en servir, 183; d'où il se forme, 200. D'où se forment les première et seconde personnes du pluriel du présent du subjonctif, 201. Imparfait du subjonctif; quand il faut s'en servir, 183; d'où il se forme, 203. Prétérit du subjonctif; quand il faut s'en servir, 184. Plusque-parfait du subjonctif; quand il faut s'en servir, 184. Second plusque-parfait du subjonctif, 176, 185. Futur du subjonctif, 186. Différence du subjonctif et de l'indicatif, 180. Quand il faut mettre le verbe au subjonctif ou à l'indicatif, 181, 182. Regle pour connoître les temps du subjonctif, 185.
 Nom Substantif, 31. Noms substantifs abstraits, 33, 35. Distinction du substantif et de l'adjectif, 34. Noms qui sont substantifs et adjectifs, 34.
 Verbes Substantifs, 145, 209.
 Suffixe, 194, 245, 278.
 Sujet d'une action, 214; de la phrase, 417; du verbe, 241.
 Suivant, 307.
 Suivre, 194, 278.
 Superlatif des noms, 49; des adverbes, 317, 318.
 Sur, 305. Sur ou sur, 380.
 Temps Surcomposés, 176.
 Surfaire, 274.
 au Surplus, 329.
 Surprendre, 276.
 Surseoir, 196, 199, 260, 270.
 Survenir, comme venir.
 Survivre, 279.
 Syllabe, ce que c'est, 3. Syllabes longues et breves, 70.
 Syntaxe, sa définition, préf., pag. vij, xvij. Liaison de deux termes d'une comparaison, 48. En quel cas se met le second terme du superlatif relatif, 50. Accord de l'adjectif avec le substantif, 51. Pronoms personnels et conjonctifs, qui

se disent des personnes ou des choses , 78. Pronoms possessifs employés avec rapport aux personnes ou aux choses , 86. Regles sur l'usage des pronoms relatifs , 101. Accord du pronom relatif avec son antécédent , 111. Quand et comment il faut employer les pronoms absolus , *qui* , *que* , et *quod* , 116. Accord du verbe avec son nominatif , 163. Quand il faut mettre un verbe à l'indicatif ou au subjonctif , 181. A quels verbes conviennent les régimes absolus ou relatifs , 223. Regles pour les différents régimes de plusieurs verbes ou noms adjectifs tombant sur un même nom , 228. Règle pour le régime du verbe passif , 233. Accord du verbe avec le pronom général *on* , 249 , 250. Règle pour la construction des participes en *ant* , et des gérondifs , 295. Regles pour l'accord des participes passifs , 291 ; avec quoi il faut les faire accorder , 300. Regles pour les différents régimes de plusieurs prépositions tombant sur un même nom , 306 , 307. Quand la conjonction *que* gouverne ou ne gouverne pas le subjonctif , 181 , 334 , 335. Règle pour la construction des conjonctions suivies d'un verbe à l'infinitif , 342.

T

T, différentes prononciations de cette consonne , 19 , 20. Quand il faut le prononcer ou ne le pas prononcer à la fin d'un mot , 433 , 434.

T double , 392.
Ta , 8 , 84.
Taire , 104.
Tandis que , 332.
Tant que . . . 325. Tant que , 332.
Te , 73 , 76.
Teindre , *comme* peindre.
Tel , 194.
Tellement que , 332.
Temps des verbes , 166. Leur formation , 189. Regles pour cette formation , 191. Temps primitifs , 190. Leurs terminaisons , 191. Terminaisons des temps primitifs des verbes irréguliers , 195. Temps composés , 190 ; d'où ils se forment , 202. Temps naturels , 165 ; simples , 189 ; surcomposés , 176 , 190. D'où ils se forment , 202. Temps de l'infinitif , 188. Regles pour connoître les temps du subjonctif , 181.
Tenir , 193 , 198 , 208 , 246 , 266.
Tercet , 494.
Tes , 84.
Tien , *tienne* , 84.
Toi , pronom personnel , 66 , 66 , 76 ; pronom conjonctif , 77.
Tomber , 209.
Ton , 84.
Tonner , 246.
Tordre , tordu , tors , tort , 278.
Touchant , 305.
Tout , 136 ; indéclinable ou indéclinable , 381. Tout . . . que , 138.
Traduire , *comme* produire.
Traire , 197 , 279.
Trait d'union , 325.
Transcrire , 274.
Transmettre , 275.
Transposition des mots , 455.
au Travers , *ou à travers* , 305.

Très, 40.
 Tressaillir, 195, 266.
 Triphthongues, 16.
 Tri-syllabes, 4.
 Trouverai; sa prononciation, 440.
 Tu, 66, 77, 159. Après le verbe, 161. Tu ou vous, 163.

V

U voyelle, ou v consonne, 386.
 Vaincre, 197, 206, 279.
 Valoir, 196, 199, 200, 206, 246, 270.
 Ue, 14; de deux syllabes, 453.

Venir, 193, 198, 266.
 Verbe, 138. Sa définition, 139. Fausses définitions du verbe, 144. Son régime, 221. Différents régimes de deux verbes tombant sur un même nom, 228. Cas du verbe, 222. Conjugaison des verbes, 146. Nombre des verbes, 158. Nominatif du verbe, 141. Accord du verbe avec son nominatif, 163. Personnes des verbes, 159. Propriétés du verbe, 158. Temps des verbes, 165. Différentes sortes de verbes, 209. Verbe actif, 213. Verbes adjectifs, 145, 213; auxiliaires, 252; composés, 190; défectueux, 198; démonstratifs, 211; impersonnels, 243; irréguliers, 196, 197, 200; neutres, 215; passifs, 220; réciproques, 241; réfléchis, 234; réguliers, 197; simples, 190; substantifs, 145, 209.

Vers, préposition, 305.

Vers, poésie, 444. Structure des vers, 444. Différentes sortes de vers, 444. Vers

féminins, 445; libres, 498; masculins, 446. Enjambement des vers, 454. Mélange des vers, 484. Mots à éviter dans les vers, 486. Versification française, 443. Licences de la versification, 463.

Vêtir, 195, 266.
 Ui, 7, 14; d'une ou de deux syllabes, 453.

Uin, 13.
 Vingt et un an, ou vingt et un ans, 372.

Virgule, 419.
 Vis-à-vis, 304.

Vivre, 197, 279.
 Ul, ule, et ulle; mots de ces terminaisons, 401.

Um, 8.
 Un, 9. Un, nom de nombre, 36. Un, une, article, 64, 364. Un, énumératif ou distinctif, dans un des, 50, 113, 164, 202.

Vocatif, 350; ô, marque du vocatif, 350, 351.

Voici, 311, 309.

Voilà, 311, 309.

Voir, 196, 199, 270.

Vos, 83, 84.

Votre, 84, 85. Sa prononciation, 435. Votre, 84. Votre ou vôtre, 85.

Vouloir, 196, 200, 208, 271.

Vous, pronom conjonctif, 72, 74. Pronom personnel, 65,

66, 78, 159, 160. Après le verbe, 161. Tu ou vous,

162, 163.

Voyelles, 4; aspirées, 25; composées, 6; longues et

breves, 10; nasales, 7, 8;

simples, 5. Rencontre des

voyelles dans les vers, 447.

Voyelles qui forment ou ne

forment pas de diphthongues,

451.

Ute et utte; mots de ces terminaisons, 402.

316 TABLE DES MATIERES.

Vu, 305. Vu que, 380.	d'un i, 390 ; adverbe, 314,
X	322. Pronom conjonctif,
X, différentes prononciations	74, 77,
de cette consonne, 20. Sa	Y avoir, 245, 251,
prononciation à la fin d'un	Verbe en Yer, 261.
mot, 433.	Yeux, 44, 389,
	Yvoire ou ivoire, 389.
	Yvre ou ivre, 389.

Y

Z

Y, 12, 15, 386, 389 ; suivi	Z, 389.
-----------------------------	---------

FIN.

TABLE.

<i>Regles pour les Stances de nombre pair.</i>	40
I. <i>Stances de quatre vers.</i>	Ibid
II. <i>Stances de six vers.</i>	490
III. <i>Stances de huit vers.</i>	491
IV. <i>Stances de dix vers.</i>	492
<i>Regles pour les Stances de nombre impair.</i>	Ibid.
I. <i>Stances de cinq vers.</i>	Ibid
II. <i>Stances de sept vers.</i>	493
III. <i>Stances de neuf vers.</i>	Ibid
<i>De quelques ouvrages composés de Stances.</i>	Ibid
<i>Du Sonnet.</i>	Ibid
<i>Du Rondeau.</i>	495
<i>De l'Epigramme.</i>	497
<i>Du Madrigal.</i>	498
<i>Des Vers libres.</i>	Ibid

FIN DE LA TABLE.